http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Pratique des vertus et méthode pour travailler à la perfection au moyen d'un exercice de vertu chaque jour

Auteur :Bouchage, François, 1855-1943

Date :1908

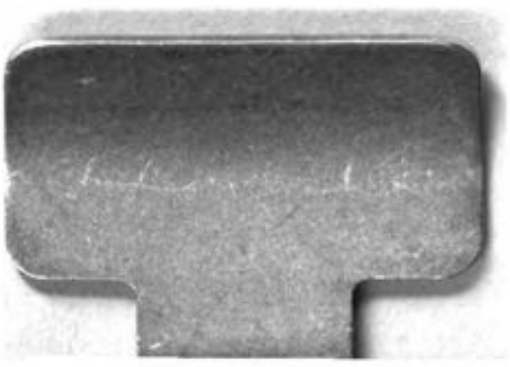
Cote : SJ A 430/258

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104819094

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

[illegible] S. J.
Les [illegible]
60 - CHANTILLY



A 430/258

PRATIQUE DES VERTUS

PRATIQUE

DES VERTUS

MÉTHODE POUR TRAVAILLER A LA PERFECTION

AU MOYEN

d'un exercice de vertu chaque jour

PAR

Le Père F. BOUCHAGE, Rédemptoriste

Arbre de vie, donnant son fruit chaque mois.
APOCALYPSE.

Nouvelle édition, d'après la dernière revue par l'auteur

TOME III

BIBLIOTHÈQUE S. J.
CHANTILLY

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

1908
Tous droits réservés
DÉPÔT A LYON : *3, Avenue de l'Archevêché*

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

JÉSUS MARIE JOSEPH ALPHONSE

Son éminence le Cardinal Bourret, évêque de Rodez, qui avait déjà approuvé les deux premiers volumes de notre ouvrage par la lettre publiée en tête du volume I, ayant daigné nous écrire une seconde lettre au sujet de ce troisième volume, nous nous faisons un devoir de l'insérer ici.

LETTRE

DE

SON EMINENCE LE CARDINAL BOURRET

A L'AUTEUR

Rodez, le 21 janvier 1893.

Mon très cher Père,

Je vous remercie de l'envoi que vous avez bien voulu me faire du troisième volume de la *Pratique des Vertus*, que vous avez composé.

Ce volume-ci est pour les parfaits et il semble, en quelque sorte, donner les fruits de l'arbre que vous aviez planté dans les premiers.

Tout n'est pas perdu dans un siècle qui peut produire des travaux pareils, et trouver des lecteurs pour les lire. Je veux être l'un de ceux-là et je vous suis bien reconnaissant de m'avoir mis dans le cas de le devenir.

Votre bien dévoué en N.-S.

✝ Ernest, *évêque de Rodez et de Vabres.*

J. M. ✝ J. A.

MOIS DE SEPTEMBRE

Vertu : LA MORTIFICATION

Texte : *Qui odit animam suam in hóc mundo in vitam æternam custodit eam.*

Celui qui hait son âme, en ce monde, la conserve pour la vie éternelle.

(joan, xiii. 25).

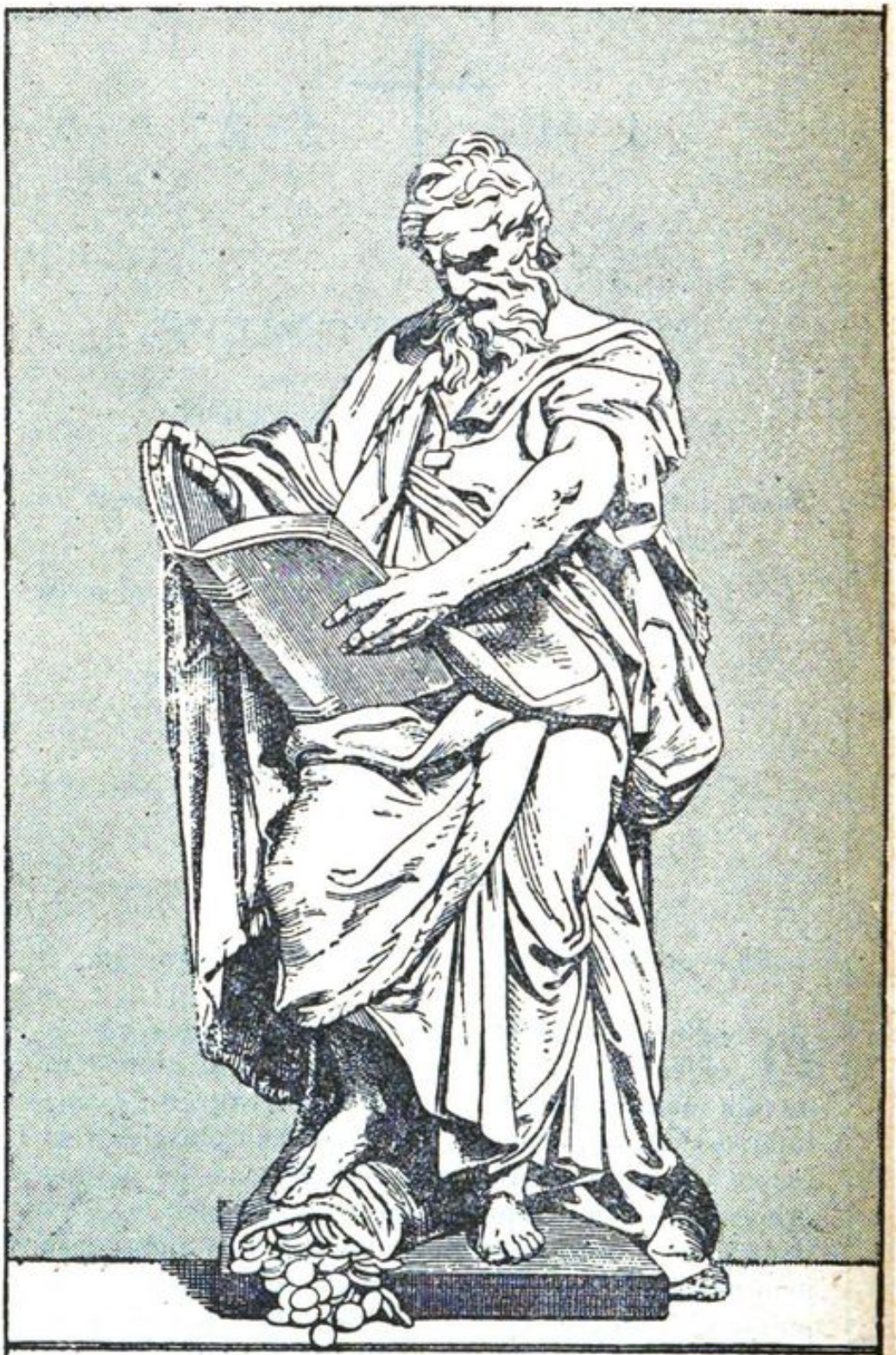
Patron : S. Mathieu, apotre

ORAISON

Pour obtenir la grâce d'imiter Notre-Seigneur

O bienheureux apôtre, saint Mathieu, vous que je choisis en ce moment pour patron et protecteur de ma mortification, obtenez-moi, par votre puissante intercession, la grâce d'imiter de plus en plus les vertus et les exemples du divin Rédempteur, en appropriant à la vertu indiquée pour ce mois mes méditations privées, mes résolutions spéciales et mon examen particulier de chaque jour, de telle sorte que je puisse dire un jour en toute vérité : Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Ainsi soit-il.



S. MATHIEU, APOTRE

LIVRE NEUVIÈME

LA MORTIFICATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

L'AME CONSIDÈRE LE RÔLE DE LA MORTIFICATION DANS LA VIE CHRÉTIENNE ET SPIRITUELLE

Nous commençons ce livre neuvième par un petit exercice d'imagination, qui ne manquera pas de nous prédisposer à la parfaite intelligence de la mortification. Observons, avant de faire notre supposition, que cette vertu vient en tête du présent volume, un peu comme les sapeurs qui devancent l'armée pour abattre les obstacles et préparer la voie aux constructeurs de ponts d'abord, aux soldats combattants ensuite. C'est ainsi que le vénérable Père Joseph Passerat, disait : « La mortification est l'instrument qui sert à acquérir toutes les vertus. »

1. — Supposez-vous, en quelque manière, condamné à vivre et à travailler dans la même cage qu'un lion traître et furieux, mais notez en même temps qu'on vous donne tous les moyens de le dompter, de le réduire, de l'empêcher de vous nuire. Vous voilà seul en face de ce terrible ennemi et Dieu vous jette un glaive en disant : Défends-toi ! Voilà la mortification.

2. — Il ne s'agit pas seulement de nous défendre, il

faut empêcher ce lion de nous tenir en arrêt, il faut que nous puissions nous mouvoir et agir sans danger en présence de cet animal, il faut même le rendre si semblable à un lion mort que nous puissions en toute sécurité dormir la tête sur son front! Tel est le problème à résoudre : rendre inoffensif ce fauve du désert. Le rôle de la mortification consisterait-il à l'égard de cet animal, à l'enchaîner, à le museler, à lui limer les dents, à lui arracher les ongles, à l'exténuer de faim et de soif, en un mot à le rendre comme mort? Evidemment oui. Mortifier signifie en effet réprimer, affaiblir ou toute action propre à empêcher d'agir, et à rendre mort. Si donc vous supposez que le lion, dont nous avons parlé, c'est votre mauvaise nature, vous aurez vite compris le sens de la mortification, car cette vertu n'est pas autre chose qu'une habitude surnaturelle et tenace qui nous pousse à amortir la chair, à étouffer ses désirs mauvais, à enchaîner la colère à brider l'imagination, à refouler l'orgueil ; en un mot, à rendre inoffensif ce terrible ennemi, vrai cerbère d'enfer, qu'on nomme la concupiscence, à l'enchaîner et à le dompter, afin de marcher sur les traces de notre modèle Jésus, librement. Ceux qui penseraient que dans le présent ouvrage, il n'a pas été fait à la vertu de force chrétienne une part assez grande sont priés de considérer que les vertus de mortification, de patience et d'abnégation ne sont qu'un développement de la vertu de force.

3. — De même qu'en une cité bien policée on arrête les vagabonds, on enferme les voleurs, on tue les assassins, de même, dans l'âme sérieusement occupée de se sanctifier, on contient l'imagination, on réprime les regards dangereux, on tue en quelque sorte tout ce qui peut exciter un désordre quelconque dans le corps ou dans le cœur. Or, ce gardien de l'âme, ce censeur à la main de fer et au caractère incorruptible, qui, dans

l'homme, maintient l'ordre intérieur et extérieur, c'est la mortification. Il est facile de voir, après cela, qu'il existe une différence notable entre la mortification et la pénitence. Celle-ci, en effet, consiste dans l'habitude de s'attrister et de se punir d'avoir offensé Dieu ; celle-là prévient l'offense de Dieu, ou du moins la rechute dans le péché.

4. — La vertu de mortification est une vertu sans pitié, sourde aux cris de la mauvaise nature, ennemie jurée de tout ce qui porte au mal ; elle veut tout dompter, enchaîner, réduire au silence, dès qu'elle aperçoit quelque chose qui entrave l'action de la grâce et l'élan de l'âme vers la sainteté. Il ne suffit pas, pour posséder cette vertu, si redoutable aux passions mauvaises, de porter le cilice ou de jeûner trois ou quatre fois la semaine, si avec cela on laisse errer ses yeux, folâtrer son imagination, amollir son cœur, etc. Pour être un homme de mortification complète, il faut avoir presque la passion d'imposer silence à toutes les réclamations de la nature gâtée. Si c'est le corps qui gêne l'âme, on le mâtera sans pitié ; si c'est l'imagination qui trouble l'esprit, on la bridera ; si c'est le cœur, on l'étouffera ; mais d'où que vienne un obstacle à l'amitié divine, on le brisera.

5. — Embrasser la mortification, c'est donc déclarer une guerre ouverte et sans merci à tous les appétits déréglés que nous avons, hélas ! hérités d'Adam et fortifiés par nos péchés personnels ; c'est divorcer avec la vie charnelle, comme dit Alvarez de Paz : *a vita carnali separatio ;* c'est, selon le même auteur, entreprendre la ruine de tout ce qui, dans le corps, dans l'esprit ou dans le cœur, voudrait nous porter au mal ; enfin c'est vouloir la mort de tout ce qui, en nous, s'oppose au règne de Dieu : *Virium tam externarum quam internarum ab illicitis operibus dissolutio.*

6. — Vouloir rétablir la soumission du corps à l'es-

prit, la soumission de l'esprit à Dieu ; vouloir cela sans pitié pour le vieil homme, nuit et jour, que l'on soit seul ou en public, le vouloir partout, toujours, à tout prix ! voilà quels doivent être nos desseins en entreprenant de nous sanctifier. L'accomplissement parfait de nos devoirs, le support des épreuves que Dieu nous envoie, la fidélité aux inspirations de la grâce, la sainteté en un mot, suppose que nos passions sont réglées, qu'elles obéissent à notre volonté comme des coursiers domptés et bien dressés, faciles à atteler et à conduire. Mais cela implique la guerre à notre mauvaise nature, le combat perpétuel contre nos passions. A son tour, ce combat suppose une grande générosité, une force d'âme surnaturelle, la haine de nos aises et de la vie sensuelle, l'habitude inébranlable de réprimer tout soulèvement intérieur et de provoquer les plus nobles efforts vers la vertu parfaite ; or, c'est là ce qu'il faut acquérir maintenant. Telle est l'habitude que vous devez fortifier en vous, si vous avez à cœur votre sanctification. Telle est aussi l'habitude surnaturelle et militante que nous allons exposer à vos désirs sous le nom de mortification chrétienne.

Avis. — Observez bien attentivement un avis que je voudrais, mon cher lecteur, vous donner pour chaque vertu et que voici. Dans la guerre spirituelle que nous faisons, le découragement essaiera souvent de nous abattre. N'en soyons point du tout étonnés. Le démon et la nature déchue sont toujours là. Mais sachons résister avec magnanimité. Luttons comme si la grâce divine était de toute inutilité, sans quoi nous ne travaillerions pas de toutes nos forces ; croyons fermement ensuite que nos efforts, s'ils n'étaient accompagnés de la grâce, ne nous mèneraient à rien. Par cette double tactique, nous atteindrons à une prudence invincible. Soit que nous avancions, en effet, soit que nous reculions, nous saurons répondre à notre ennemi. Si nous avançons, et qu'il

nous tente de vanité, nous dirons c'est la grâce de Dieu qui m'a porté. Si nous reculons, et qu'il nous tente de découragement, nous dirons c'est mon peu de générosité qui en est cause. Et recommençant tout de suite à lutter et à prier nous sentirons immédiatement que tout nous est possible en *Celui qui nous fortifie*.

Prière. — O Jésus, nouvel Adam, mon Sauveur, faites que m'encourageant à la pensée des récompenses promises à ceux qui luttent pour la justice, j'entre résolument et dès cet instant même en l'esprit de mortification. Et vous, ma très douce mère, Marie, obtenez-moi le désir ardent de cette vertu. J'ai tant d'ennemis domestiques à réduire. Ils ont charmé ma volonté, qui semble les aimer et qui tolère leur audace au mépris de mon avancement spirituel. Si je suis tiède à votre service, ô mon Dieu, c'est-à-dire si je vous offense fréquemment et sans remords, si je néglige volontairement d'acquérir ou d'entretenir les forces spirituelles nécessaires à l'accomplissement soigné de mes devoirs et à la tâche qui m'est imposée de copier votre admirable vie, si enfin je ne fais que lâchement mon exercice quotidien de vertu, c'est que mes passions, trop libres et trop impunies, commandent et règnent dans ma vie. Je le comprends, saint et tendre Sauveur, sous peine de renoncer pour mon âme à la liberté des enfants de Dieu, la guerre s'impose à moi. Venez-donc : et souvenez-vous que vous êtes le Dieu des combats. Remplissez-moi d'un courage intrépide et *je poursuivrai mes ennemis et je ne cesserai plus de les harceler qu'ils ne soient exterminés*. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Entreprendre les exercices de ce mois en pensant que Dieu m'aidera. »

CHAPITRE II

L'AME PARCOURANT LE CHAMP D'ACTION DE LA MORTIFICATION VOIT OU ELLE EN EST DE CETTE MALE VERTU

Puisque la mortification consiste à réduire au silence et à l'impuissance tous les ennemis domestiques de notre âme, afin ne nous faciliter l'imitation et l'amour du Très-Saint Rédempteur, il est bon, pour connaître si l'on possède ou non cette vertu, de voir quels sont ces ennemis, comment on doit les attaquer, jusqu'à quel point on peut les enchaîner et les dompter. Et d'abord nous supposons en l'âme de notre lecteur la foi au dogme du péché originel. Celui qui rejetterait l'enseignement de l'Eglise au sujet de ce péché ne pourrait point comprendre la mortification chrétienne. Où serait en effet ce *vieil homme* que nous devons combattre, si notre nature même, viciée dans sa génération, n'était blessée et révoltée, faible et dépravée, comme l'enseigne le Concile de Trente ?

2. — La chair, les sens, la curiosité des yeux, des oreilles et tous autres organes de la passion, voilà les premiers ennemis à réduire ; sous ce rapport la mortification est une répression physique, aussi l'appelle-t-on mortification corporelle. Ainsi, jeûner, coucher sur la planche, prendre la discipline, mêler des cendres à ses aliments, travailler la terre, abréger son sommeil, marcher longtemps à la chaleur ou au froid, se couvrir de vêtements incommodes, etc..., voilà tout autant de manières de mâter son corps, de le tenir en respect, de l'empêcher de trop peser sur l'âme ; et par conséquent, voilà une espèce de mortification.

3. — Toujours dans le même genre, il y a la répres-

sion des yeux, des oreilles, du toucher, de l'odorat et du goût, répression par laquelle on se refuse les regards trop agréables, les harmonies amollissantes, les jeux de mains, les vaines senteurs, les douceurs, mets, liqueurs et vins trop alléchants. C'est là ce qu'on appelle mortification des sens.

4. — Après la chair et les sens viennent le cœur, la mémoire, l'imagination, la sensibilité, qui souvent portent au mal. L'habitude de réprimer ces facultés est dite mortification spirituelle, et nous avons ainsi la chair, les sens et l'esprit, formant trois ennemis à dompter et trois genres de mortification.

5. — On peut voir aussi, dans la mortification, le côté passif et le côté actif, selon qu'on se borne à laisser fatiguer et à réduire le vieil homme, ou suivant qu'on l'attaque positivement et volontairement, sans attendre que la guerre lui vienne d'ailleurs. Ainsi, celui-ci souffrira en paix la maladie qui affaiblit son corps, et celui-là l'affaiblira par le jeûne ; tous deux seront mortifiés, l'un en laissant détruire sa chair, l'autre en la détruisant lui-même. Nous pouvons donc nous mortifier négativement ou positivement : selon que nous sommes agents ou patients dans les choses qui réduisent notre corps, nos sens, nos passions et notre imagination. De là cette distinction entre la mortification active et la mortification passive.

6. — Il y en a qui mortifient et laissent mortifier leur être tout entier ; sans se contenter du mal qui leur arrive, ils ajoutent blessure à blessure ; sans se borner aux écarts de la chair ou de l'esprit, ils s'attaquent et se combattent en tout excès. Et cela non pas un jour, une semaine, un mois, mais toujours et sans répit. C'est la mortification complète, la mortification qui fait les grands saints.

7. — Passons aux degrés de la mortification. Com-

battre pour la vie, c'est nécessaire ; combattre pour la gloire, c'est parfait. Je veux dire qu'il y a dans la mortification une mesure sans laquelle on se perd et une mesure par laquelle on se rend parfait. Ainsi, mâter son cœur et son corps assez pour éviter le péché mortel, c'est nécessaire ; se mortifier assez pour n'être pas tiède, négligent, relâché, paresseux, c'est déjà édifiant ; mais se mortifier au point de vouloir acquérir toute liberté et facilité pour la vie d'oraison, le travail de rédemption des âmes, les vertus héroïques, cela n'est propre qu'à ceux qui veulent devenir saints et grands saints.

8. — Un vrai religieux ne met pas plus de borne à ses désirs de mortification qu'à ses désirs de charité ; voulant aller aussi loin que possible dans la ressemblance avec Jésus-Christ, il en prend le moyen.

9. — On pourrait décrire, comme suit, la conduite d'un homme vraiment religieux touchant la mortification chrétienne. Il retranche à son corps tout ce qui, en fait de nourriture et de boisson, de repos et de délassements, de soins et de satisfactions, le rendrait difficile à contenir, impropre à l'oraison ou au ministère sacré. Il refuse à ses sens tout ce qui, de près ou de loin, peut alimenter les passions. Il fait mourir en son cœur, tout sentiment, tout amour, toute ambition, toute attache, toute rêverie, en un mot, tout obstacle capable d'entraver la marche de son âme dans les voies de la sainteté. Il ajoute ses propres coups aux coups donnés par le prochain ou par la providence. Il ne dit jamais : c'est assez ; mais, jour et nuit, jusqu'à la mort, il travaille de toutes manières à détruire en soi l'édifice de Babel que le démon y a élevé, et sur ces ruines il dispose à l'édifice de sa perfection un terrain net, solide et spacieux.

10. — En êtes-vous là ? Vous reconnaissez-vous dans ce portrait ? N'avez-vous pas, au contraire, à rougir de votre infirmité dans la mortification ? Hélas ! humilions-

nous, courbons jusqu'à terre notre front de pécheurs, demandons à Dieu la contrition et le bon propos qui assurent le pardon. Pourquoi fermer les yeux sur nos misères ? Mais quand on a le courage de les reconnaître et de s'en humilier, pourquoi s'en décourager ? Dès qu'on a constaté la maladie, on marche à la guérison.

Affections et Prières. — Non, mon Dieu, et mon Sauveur, non, je ne me découragerai pas en présence du combat de mes passions. Vous m'avez créé, appelé à la foi, instruit de vos saintes vérités, courbé sous le joug de la profession religieuse, avant tout pour me sanctifier. Pourriez-vous oublier vos desseins de miséricorde à mon égard, vous dont la mémoire n'oublie rien, vous qui demeurez aujourd'hui ce que vous étiez hier, vous qui serez demain ce que vous fûtes toujours ? Refuseriez-vous à votre enfant le moyen d'accomplir ce pourquoi vous l'avez mis au monde et enseveli dans le tombeau mystérieux du cloître? Enfin, ô Dieu saint et toujours fidèle à vos promesses, puis-je croire que le secours de votre grâce soit difficile à obtenir? non ! dès lors, que peut craindre mon cœur? En vain, ma nature déchue appréhende-t-elle la lutte et les privations ; c'est vous ô Jésus, qui êtes mon appui. Je le dirai donc bien haut, je le chanterai sur la lyre du prophète-roi : *Non, Seigneur, quand je verrais se lever contre moi tout le camp des ennemis, mon cœur ne craindra point*[1]. Pour moi comme pour David, tel sera le chant de ma veille d'armes, le jour où en me mettant au cœur un courage indomptable pour pratiquer la mortification, vous me sacrerez chevalier de la vie spirituelle. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réagir énergiquement contre la fausse pensée que la mortification est une vertu trop difficile pour moi. »

1. Ps. xxiv 3.

CHAPITRE III

L'AME S'EFFORCE DE POURSUIVRE LA MORTIFICATION CHRÉTIENNE DANS SON VRAI SENS

Vous qui cherchez à vivre comme Jésus, embrassez la mortification, ne reculez pas. Travaillez à l'acquisition de cette vertu qui ouvre la voie à tant d'autres vertus. Efforcez-vous enfin d'acquérir l'habitude de rendre comme mort tout ce qui, dans votre âme ou dans votre corps, s'oppose au règne de Dieu ; mais sachez, dès maintenant, discerner la vraie mortification de celle qui est fausse. On se trompe souvent à cet égard.

2.— Pour avoir la vertu de mortification et mériter le nom de chrétien mortifié, comme les saints l'ont mérité, il faut être d'une mortification éclairée, forte et surtout persévérante.

3. — La vertu tenant un juste milieu entre le trop et le trop peu, il faut, pour la posséder, savoir éviter tous les excès. Satan pousse toujours à trop ou à trop peu de mortification. En ceux qui commencent, il excite une ardeur inconsidérée pour les rigueurs du jeûne, les veilles, les travaux et les autres mortifications extérieures ; puis quelques mois se passent, le corps, trop affaibli, réclame des soins : on les lui donne largement et, bientôt, on passe d'une sévérité outrée à une délicatesse presque charnelle.

4.— Pour être parfait, il faut savoir garder la mesure, par exemple mortifier d'abord l'ennemi du moment, attaquer plus fort les vrais obstacles en un mot, suivre une direction clairvoyante et habile. Ne vous imaginez pas cependant que cette direction soit introuvable ; Dieu

éclaire les âmes de bonne volonté; mais encore faut-il s'étudier, réfléchir, agir avec conseil et prudence; et voilà ce que nous entendons en disant que la vraie mortification est éclairée, sage, opportune et bien choisie.

5. — Une qualité plus rare dans notre mortification, c'est la force, le courage, l'énergie, le sans-pitié des saints pour la mauvaise nature. Tant que vous écouterez votre chair, que vous craindrez trop de la faire gémir, vous manquerez de force en la mortification, votre vertu sera privée d'une de ses plus essentielles qualités. Vertu veut dire force; cela est vrai surtout pour la mortification, laquelle a pour but immédiat de réprimer les écarts, de combattre l'ennemi spirituel, de renverser les obstacles, toutes choses qui exigent de la force, et beaucoup.

6. — La force est calme, la mortification forte agit froidement. La force triomphe malgré tout, la mortification forte soumet tout à l'empire de la grâce. La force va parfois lentement, mais elle avance quand même. Ainsi fait la vraie mortification. C'est une guerre au jour le jour qui n'admet pas de trève. Cette solide constance est, hélas! ce qui manque le plus. L'Esprit-Saint a dit: *Qui trouvera une femme forte? Elle est plus rare et plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités du monde*[1]. On peut en dire autant de la mortification: où trouver un homme qui ne se laisse point arrêter par les obstacles de la vie spirituelle? Vous pouvez, vous devez devenir l'un de ces héros. Refuseriez-vous de ceindre l'épée?

7. — Si vous ne connaissez pas le côté le plus faible de votre cœur; si, comme tant d'autres, vous ignorez encore quelle passion domine en vous, si vous ne savez discerner le point central à attaquer, ne perdez pas votre

1 PROV. XXXI, 10.

temps à chercher ce défaut; prenez le premier venu, ou, ce qui vaut mieux, attaquez-les tous l'un après l'autre, en vous exerçant à la vertu du mois. Nul, en cela, ne saurait vous taxer d'imprudence. Que si vous refusez de combattre, de harceler, de poursuivre sans pitié ni merci votre mauvaise nature, vous n'avez pas la vraie mortification. Travaillez, veillez, priez, ne vous donnez pas de repos. Il faut acquérir cette force d'âme, il le faut à tout prix, sous peine de rester à jamais au rang des soldats sans valeur.

8. — Une troisième qualité de la vraie vertu de mortification c'est d'être persévérante, constante, imperturbable, toujours prête à recommencer son œuvre de répression. On vous dénonce un ennemi de votre perfection, vous lui donnez l'assaut une, deux, trois fois : il tient bon. Vous perdez courage, vous détournez la tête, vous n'y pensez plus et vous restez par terre. Voilà le pire des malheurs. Quand même vous ne seriez ni vaillant, ni adroit, dans l'art de dompter et d'amortir vos mauvais instincts, si vous persévériez, vous réussiriez! Un travail opiniâtre a raison de tout. La goutte d'eau n'est pas forte. Qu'elle tombe cependant cent fois par jour et dix ans de suite sur le même point, elle percera le marbre et transpercerait des rochers.

9. — Le grand secret des forts, c'est la persévérance à poursuivre leur but. Satan ne se lasse pas. *Il rôde sans cesse, cherchant qui dévorer*[1]. On le chasse, il revient encore et toujours. Si nous faisions de même, nous serions bientôt saints. Vous avez essayé de mortifier votre attrait pour les relations mondaines et vous n'avez pas réussi! Avez-vous recommencé cent fois, avec une inébranlable constance, avec un courage toujours entier? Vous avez été battu dans votre lutte contre l'amour excessif du bien-être corporel, de vos aises, du

1. 1 Pet. v, 8.

repos, de la renommée, du succès! Avez-vous repris les armes, comme si vous n'aviez jamais essuyé la moindre défaite?

Que si vous avez eu le malheur de vous décourager, rappelez-vous la grande maxime : *Quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu*[1], et concluez de cette sentence que, sans persévérance dans la mortification, vous ne vous sanctifierez jamais.

10. — Comprenez bien ce que vous devez faire. La mortification est comme une *guerre de cent ans* déclarée par votre âme, aidée de la grâce, à tout excès d'imagination, à tout appétit déréglé, à tout ce qui, enfin, dans votre corps ou dans votre cœur, gêne les mouvements de la grâce et l'œuvre du Saint-Esprit. Cette guerre doit être complète, bien menée, forte et sans défaillance. — Vous dites que les armes vous tombent des mains et vous en concluez que la perfection est trop relevée pour vous?... Cela n'est pas une réponse sensée. Pour justifier votre découragement, il faudrait prouver ou que Dieu ne peut pas vous faire surmonter vos ennemis ou qu'il vous en refuse la grâce. Mais comme aucun homme ne saurait établir ces choses, vous devez comprendre que tout découragement vient de votre orgueil. Celui-ci, en effet, enrage de sentir que, laissé à ses propres forces, votre esprit ne peut rien de méritoire pour le ciel, et il veut vous faire croire que Dieu vous a abandonné, afin de vous porter à blasphémer son nom. Répondez à Satan que Dieu ne trahit jamais, que s'il vous a laissé un moment vous agiter seul dans votre impuissance, c'est afin que vous lui rendiez gloire à lui seul, qu'une fois humilié sous sa main vous n'aurez qu'à l'invoquer pour obtenir son secours. Cela fait, reprenez les armes et marchez : Dieu est sûrement avec vous.

1. Luc, IX, 62.

Affections et Prières.— Mon Dieu, j'espère en vous et en vous seul ; mais par vous je compte arriver. Aidez-moi, de grâce, vous sans qui je ne suis, ni ne puis, rien de vraiment bon. La vie, que vous m'avez donnée pour préparer ma bienheureuse éternité, pour me sanctifier en imitant les divins exemples de Jésus-Christ, cette vie s'écoule, elle va cesser de couler. Si je passe mon temps à deviner l'ennemi que je dois attaquer le premier, si je n'attaque mes défauts qu'avec une demi-volonté, si enfin je me rebute à la première difficulté du combat, quand donc remporterais-je la victoire ? Nul, pourtant, nul ne sera couronné, s'il n'a légitimement combattu. Votre amour, ô Jésus, votre grâce et le désir de vous plaire, de contenter votre cœur, viendront au secours de ma faiblesse. Oui, je lutterai, oui, je serai vainqueur, puisque avec votre divine assistance vouloir c'est pouvoir. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Mortifier mon esprit d'insouciance en me rappelant le long du jour que j'ai à vaincre mes passions. »

CHAPITRE IV

L'AME CONSIDÈRE LES SUITES DU PÉCHÉ ORIGINEL

Chacun le sait : par la chute originelle tout homme a été blessé profondément, mais cette blessure, peu d'esprit l'ont sondée. On ne voit pas assez quel genre de mal nous a causé le péché d'Adam. Cette blessure étant la cause de la répugnance instinctive que nous ressentons pour la mortification, c'est le moment de l'étudier, d'essayer d'en sonder la profondeur, d'en déterminer la malignité.

2. — L'homme ayant désobéi volontairement et pleinement à la loi de Dieu, ce Dieu offensé le punit, entre autres manières en permettant à toute créature de nuire à son corps. Depuis ce jour, la mort a mille moyens de le détruire, même par ce qui sert à entretenir sa vie. L'air consume, l'eau débilite, la terre appesantit, le feu énerve, le repos fatigue, le travail épuise, enfin tout s'acharne à nous détruire et à nous faire mourir. De là des maladies sans nombre, mystérieuses, indéfinissables. L'un est pris de douleurs pénétrantes qui le torturent jusqu'au fond de ses organes ; l'autre, d'insomnies cruelles qui l'irritent, l'accablent et lui brûlent le sang ; celui qui a démesurément faim veut manger démesurément, celui qui a énormément soif veut boire sans mesure et, si l'objet de ses désirs lui est refusé il souffre, il se plaint, gémit ; ses cris touchent les cœurs ; on cède enfin ; on lui accorde par un excès de faiblesse et faute d'avoir conservé la justice originelle tout ce qu'il demande par un excès de maladie ; ainsi s'explique la peine qu'il y a à refuser, au fiévreux brûlant, le verre d'eau qu'il demande par pitié. Ainsi aussi s'explique la répugnance que nous avons à mortifier nos mauvaises passions.

3. — Le péché originel nous a blessés en ce sens surtout que notre âme a perdu avec la grâce la force de refuser à la nature ce qu'elle réclame par concupiscence. Notre corps est devenu passionné pour le plaisir, nos yeux veulent tout voir, notre imagination ne sait plus se borner ; et malheureusement notre volonté, trop sensible aux gémissements de la nature, ne sait plus rien lui refuser. Voyez une mère idolâtre de son enfant. Celui-ci demande-t-il une chose déraisonnable ? elle refuse une première fois, mais cela lui coûte. L'enfant pleure-t-il ? elle est vaincue, elle accorde tout. Voilà, vis-à-vis de la pauvre nature, notre volonté : elle a les faiblesses d'une mère idolâtre, et la nature déchue celles d'un enfant gâté.

4.— Avant de considérer combien la faiblesse de notre volonté à réprimer les instincts mauvais est condamnable, continuons d'approfondir ce besoin déréglé de plaisir, d'honneurs, d'argent, qui nous tourmente ; car c'est bien là la blessure originelle qu'il faut panser et guérir de notre mieux. Qui que vous soyez, le besoin de jouir vous travaille plus ou moins. Un spectacle enchanteur vous séduit, une harmonie vous captive, la beauté vous charme, la louange vous enivre, votre imagination vous trompe, de volontaires et trop chères illusions vous bercent, tout vous attire, vous gagne et vous entraîne. De là un immense besoin de rassasier vos sens, votre imagination, votre cœur ; besoin qui bien que naturel n'est plus, depuis le péché originel, qu'un penchant déréglé. Reconnaissez d'abord cette concupiscence, et dites-vous à vous-même : voilà l'ennemi ! ou plutôt : voilà la maladie, la passion, la fièvre dans laquelle j'ai été engendré.

5. — Plus on contente la passion, plus elle prend d'empire et plus on a de peine à lui résister. Né faible, vous vous êtes affaibli encore par le péché. Né malade, vous avez vous-même aggravé votre maladie ; pouvez-vous, dès lors, vous étonner si tout vous pousse avec une extrême violence à des choses déraisonnables, contraires au vrai bien ? Ne soyez donc pas surpris d'avoir comme faim et soif du péché. Cela vous vient : 1° d'Adam ; 2° de vous-même ; 3° du démon qui attise le feu de vos mauvais désirs ; 4° du monde qui vous fournit l'occasion de mal faire ; 5° des scandales dont la terre est remplie. N'en soyez pas surpris, mais reconnaissez que vous êtes bien faible, bien porté au mal, bien enclin à pécher par violence, exaltation, pusillanimité, rancune, orgueil, paresse surtout.

6. — Cet appétit déréglé, aveugle, presque impérieux que vous ressentez pour le mal vous explique pourquoi

vous avez de la peine à pratiquer la mortification. Si vous y pensez bien, vous verrez que c'est là un des pires défauts de votre nature affaiblie et déréglée. Il vous en coûte de faire pleurer, et, si vous mortifiez vos sens, ils pleurent. Il vous en coûte de faire souffrir, et, si vous mortifiez votre cœur, il souffre. Vous ne savez pas refuser ce qu'un enfant demande, et votre cœur vous harcèle de ses incessants désirs, lui, enfant chéri.

7. — De plus, c'est votre propre corps et votre plus intime compagnon d'exil que la mortification attaque et fait gémir ; l'ennui qui vous en revient n'en est que plus grand, plus sensible, plus poignant. Voilà donc le grand mal : le péché a d'abord brisé le gouvernail de notre nature, puis il nous a enlevé la force de remettre ce gouvernail. Il nous a fait deux torts immenses : 1° il nous a donné un poison qui nous enfièvre pour le mal ; 2° il nous a rendu odieux le contre-poison qui doit nous guérir. Et dans ce lamentable état, que deviendrions-nous, si Dieu n'avait pitié de nous, si la grâce n'était pas offerte à notre volonté pour lui rendre le pouvoir de brider nos passions déchaînées? En vain, cependant, aurions-nous étudié pourquoi la mortification nons déplaît instinctivement, et vainement scruterions-nous cette vieille plaie originelle, si nous négligeons d'implorer maintenant le secours de notre médecin Jésus.

Prière.— Venez à moi, ô doux et charitable Sauveur. Passez sur le chemin où j'ai été laissé à demi-mort de passions. Arrêtez-vous près de moi. Non ne détournez pas vos yeux de mes plaies, elles toucheront votre cœur ; et vous verserez sur mes blessures l'huile et le vin de votre grâce, et je revivrai pour vous ressembler, pour vous aimer, pour vous servir et pour ne jamais mourir à votre amour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Chercher dans le Nouvel Adam, une grâce et une force supérieures à celles perdues dans le premier. »

CHAPITRE V

L'AME APPREND A SE DÉFIER DE SON CŒUR

Dans la grande lutte de l'esprit contre la chair, il est peu de moments aussi décisifs que celui où se trouve maintenant quiconque va lire ce chapitre. C'est ici le nœud gordien de la vie spirituelle. C'est ici qu'on va voir le grand coupable, l'allié de Satan : je veux dire notre cœur. Si nous savons découvrir aujourd'hui la déchéance et les trahisons accoutumées de ce cœur, nous aurons fait un pas des plus marqués vers l'imitation de Notre-Seigneur.

2. — Nous sommes inclinés vers la terre, c'est là un fait incontestable. Mais pourquoi notre volonté nous y laisse-t-elle traîner, malgré les meilleures résolutions, malgré la grâce même ? Nos yeux veulent regarder les précipices, c'est un instinct malheureux, mais pourquoi notre volonté leur permet-elle ce regard, lorsqu'elle a tant de fois promis de les mortifier? D'où vient que, tout étant concerté pour la bataille, nous rendons les armes au moment de combattre? N'y aurait-il point là-dessous un traître caché? Oui, il y en a un, et c'est notre pauvre cœur. Ou mieux, le fond de notre volonté qui reste attaché secrètement aux lois de la mauvaise nature*.

* C'est pour rendre plus sensible ce fond gâté de la volonté humaine que nous employons le mot cœur, qui comporte en

3. — Quand un enfant devient vicieux, on s'en prend à sa mère, et l'on dit : Pourquoi ne l'a-t-elle par retenu, corrigé, mâté ? le père le voulait, la mère faisait mine d'être d'accord, mais en secret elle trahissait la volonté du père ; à elle donc les torts ! Et quand nos passions nous emportent, on peut dire de notre cœur : Pourquoi n'a-t-il pas laissé mortifier ces passions ? il y était tenu, il y était intéressé, c'était son devoir, il semblait y consentir et l'avoir juré, il ne l'a pas fait, crainte de se gêner ; il a, par mollesse et lâcheté, trahi son corps et son âme, sa vie et son éternité.

4. — Pour celui qui n'est jamais allé au fond de son être, et qui ne s'est pas rendu compte de ce qui faisait sentir à saint Paul deux lois contraires en lui, cette volonté trahie par le cœur, paraît un duel imaginaire : il n'est que trop réel. Si jamais vous eûtes à pleurer la perte de votre innocence baptismale, à quoi faut-il vous en prendre ? à votre faiblesse ? non car la prière pouvait vous obtenir la force de Dieu ; à vos passions violentes ? non, car la grâce pouvait les enchaîner ; à quoi donc, sinon à ce même cœur qui, refusant de se mortifier, permit à vos passions de se fortifier tant et si bien qu'un jour elles dévorèrent votre chère innocence. Si un berger laissait les loups rôder à l'aise autour de son troupeau, ne l'accuseriez-vous pas à bon droit ? Et votre cœur continuant d'épargner ses passions, pourrait encore n'être pas regardé comme un traître ?

5. — Votre âme demanda souvent à votre cœur d'être gardée, protégée, entourée par la vigilance, la mortification ; mais, plutôt que de s'imposer la peine de refouler

général l'ensemble des affections sensibles. D'instinct, ces affections se portent vers la créature au détriment des intérêts supérieurs de l'âme. Il faut donc surveiller ces affections, les régler et même les combattre. C'est ce qu'on appelle surveiller, régler, combattre son cœur.

les passions, votre cœur abandonna cette pauvre âme à la merci de ses viles passions. Votre âme disait et dit encore à votre cœur : si tu voulais te donner la peine de mâter cette chair emportée, de la faire jeûner et travailler, je serais bien plus tranquille ; et votre cœur a refusé de combattre cette chair et de donner du large à l'âme ; et votre cœur n'est peut-être pas encore décidé à secourir votre âme en luttant contre son mortel ennemi ! Votre âme vous dit : oh ! si tu voulais être moins mou pour tes sens, pour ton repos, pour les exercices de la vie spirituelle, que de trésors j'amasserais, que de bonheur j'éprouverais ; et votre cœur, en secret, répond aux passions, à la paresse et au démon : Ne craignez rien, faites toujours la guerre à mon âme, je vous soutiendrai.

6. — Comptez vos défaites et, regardant votre cœur dites-lui : c'est parce que tu refuses de lutter, que tant de fois j'ai été vaincu. Le grand mal n'est pas d'avoir des passions, mais de préférer leur obéir plutôt que de les combattre. Voilà d'où viennent tous les maux. On n'avance point dans la divine charité parce qu'on ne mortifie pas sa chair, ses sens, les écarts de son intérieur. Or on ne mortifie pas ses ennemis, par la seule raison qu'on ne veut ni en demander la force, ni s'en donner la peine, parce qu'il faudrait se faire violence à soi-même. Et on ne sait pas se gêner parce que le fond du cœur est attaché au mal volontairement. Qu'est-ce que l'affection au péché, que les saints poursuivent avec une si juste implacabilité jusque dans ses derniers retranchements, et qui si elle est délibérée, suffit même en matière légère, à constituer la tiédeur, à empêcher tout progrès spirituel sérieux ? C'est ce que plusieurs appellent amour-propre déréglé, c'est ce que nous appelons le cœur avec ses passions déréglées.

7. — Si vous voulez vous exercer à la mortification, empêchez votre cœur d'esquiver le combat. Résolution !

résolution ! disait Sainte Thérèse. Votre grand ennemi, c'est votre cœur. C'est lui qui aime et favorise vos passions, c'est lui qui vous trahit. Comprenez-le et sachez vous résoudre, vous décider une bonne fois ! Jusqu'à présent, vous avez peut-être pris mille résolutions timides, et votre cœur les a rendu stériles parce que vous n'avez su vous défier ni de lui, ni de ses machinations, profondes comme un abîme. Vous pensiez vouloir, et lui ne voulait pas. Il faut enfin savoir assurer le triomphe de ce que vous voulez, car *les désirs tuent le paresseux*[1]. Cela aura lieu quand vous irez jusqu'à la racine de votre cœur.

8. — De quoi s'agit-il pour vous ? de corriger les défauts qui vous rendent plus semblable au démon qu'à Notre-Seigneur. Que faut-il pour corriger ces défauts ? prier et vous mortifier. Et qui vous mortifiera sinon votre volonté comprimant votre cœur, étouffant ses désirs insensés, déracinant, jusqu'à la dernière, ses attaches volontaires au péché ? Qui donc vous rendra tempérant, silencieux, exact, modeste, patient, sinon votre volonté aidée de Dieu ? Ne passez pas outre ; il faut vous décider à vaincre votre cœur, à lutter, à tenir campagne contre ses affections les plus secrètes, à ne lui permettre d'amour qu'en Dieu ou pour Dieu. N'essayez pas de penser à autre chose. C'est ici, comme nous l'avons dit, le nœud gordien : tranchez-le donc.

9. — Ne cessez pas de demander à Dieu la grâce du combat, la résolution véritable. Puis, quand votre pleurard de cœur commencera de se plaindre, dites-lui avec force : Tu veux donc me trahir encore ? tu ne veux pas me laisser réduire cette passion, cet instinct ? tu préfères me voir offenser Dieu plus longtemps, encourir sa colère ? Traître ! pour le plaisir de dormir et de laisser la mauvaise nature faire toutes ses volontés, tu me

1. Prov. xxi, 25.

damnerais bien ? Non, tu ne feras pas cela ! c'est fini ! Je sais que, par lâcheté, tu déjoues toutes mes entreprises spirituelles. La croix de mon Jésus te fera taire, en t'immolant.

Exemple. — Saint Laurent Justinien étant au point de mourir, on voulut le transporter dans un lit, car selon son habitude il était couché sur une sorte de planche. « Quoi ! s'écria-t-il, mon Jésus est mort sur la croix et un pécheur comme moi mourrait dans la mollesse ? » — Il ne souffrit aucun adoucissement et mourut en défendant qu'on le pleurât.

RÉSOLUTION

« Ne pas croire à ma bonne volonté avant d'avoir combattu mes plus chères affections. »

CHAPITRE VI

L'AME SE DÉCIDE A PRATIQUER LA MORTITICATION

Celui qui ne sait rien se refuser, qui a peur de se faire un peu souffrir, et dont la volonté est esclave des sens, tant il aime à les satisfaire, court un vrai risque de se damner. Probablement il a perdu la grâce de Dieu. Si donc vous n'avez pas l'habitude de contrarier vos mauvais instincts, et si, au contraire, vous leur cédez toujours, réveillez-vous, et comprenez que vous allez vous jeter dans un précipice.

2. — *Ne vous laissez pas aller à vos mauvais désirs et détournez-vous de votre propre volonté. Si vous contentez votre âme dans ses vains désirs, vous deviendrez*

la joie de vos ennemis[1]. Ces paroles du Sage nous disent que le premier danger d'une âme qui ne sait pas se mortifier, c'est d'être livrée en jouet à ses ennemis. Etre le jouet des plus tristes passions, le jouet de Satan, le jouet du monde, certes, c'est déjà bien terrible ; mais saint Paul va, du coup, aux dernières conséquences de l'immortification et nous déclare ouvertement que sans mortification l'âme se damnera : *Je combats,* dit-il, *et je ne porte pas des coups en l'air* (comme ceux dont toute la vertu est en vaines paroles) ; *mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé*[2].

3. — Le Sage nous donne la raison de ce terrible danger, quand il dit que les passions d'une âme immortifiée se révolteront pour tuer leur reine, et se montreront comme une armée de rebelles ou comme un valet insolent qui refuse d'obéir. *Celui qui nourrit délicatement son serviteur quand celui-ci est encore enfant, le verra ensuite se révolter contre lui*[3]. Si donc nous voulons que notre corps et nos passions intérieures nous respectent et nous obéissent, ne les traitons pas mollement, sachons les brider.

4. — Impossible d'assurer son salut, quand on n'a pas la force de se mortifier ; c'est le Maître en personne qui nous le déclare : *Celui qui voudra sauver sa vie la perdra*[4]. C'est-à-dire celui qui veut tout s'accorder en ce monde n'aura que l'enfer en l'autre.

5. — Adam n'a pas eu le courage de mortifier Ève en refusant de partager sa désobéissance, et tous les maux nous sont venus de cette affreuse immortification. Saint Bernard dit, à ce propos, la belle parole que voici :

1. Eccli. XVIII, 30-31.
2. I Cor. IX, 26-27.
3. Prov. XXIX. 21.
4. Matt. XVI, 25.

« Qu'Adam aime sa chère Ève, mais qu'il ne l'aime pas jusqu'à obéir à sa voix plutôt qu'à celle de Dieu[1]. »

6. — Saint Ambroise compare l'âme immortifiée à un cavalier que son cheval emporte et foule aux pieds : « Celui qui ne sait pas dominer ses passions est comme emporté par un cheval indompté ; il est renversé, foulé aux pieds, déchiré, meurtri[2]. »

7. — La vérité qu'enseigne l'Esprit-Saint, par tant de saints interprètes, n'est, hélas ! que trop confirmée par l'expérience. Examinez un homme immortifié ; voyez comme il va au devant de la tentation, comme il lui résiste mollement, comme un rien le renverse, et vous comprendrez que cet homme est bien exposé à la damnation.

8. — Si l'on ne se fait pas une habitude de réprimer la curiosité, l'amour du monde, le désir de paraître, on sera souvent l'objet de tentations terribles, et, parce qu'on s'y sera exposé faute de mortification, il sera bien difficile d'en sortir intact. Qui sait le fond de conscience d'un homme qui, sans retenue, se laisse aller à certaines idées d'amour naturel ou de beauté artistique ?

9. — Sans la vertu de mortification, l'âme ne résiste que fort imparfaitement à la tentation. Le cœur qui ne sait pas refuser aux instincts mauvais ce qu'ils demandent, est très faible à ces moments critiques où le plaisir, la vengeance et d'autres faux biens le viennent solliciter avec une importune et terrible insistance. Hélas ! plût au ciel qu'on ne s'aveuglât pas si souvent sous ce rapport ! Pour vous, croyez-le, exercez-vous à la mortification, si vous voulez être fort dans la tentation et, par conséquent, tranquille en votre conscience. Pauvre vie que celle d'un homme qui, faute d'empire

1. Serm. 17. *In Ps.*
2. Lib. 3. *de Virg.*

sur lui-même, ne sait jamais s'il dit oui ou non aux suggestions du mal ! Comment cela finira-t-il ?

10. — Le plus grand mal que nous cause l'immortification est d'affaiblir tellement la volonté qu'elle ne sait plus réaliser le moindre effort. Faut-il résister ? elle n'en a pas le courage. Faut-il se surmonter pour faire son devoir ? les bras tombent. On ne fait plus rien, on se décourage, on se laisse aller. On roule, et où ? *L'abîme appelle un autre abîme*[1]; on descend jusqu'au fond du gouffre. Luther aurait-il apostasié, comme il l'a fait, s'il avait eu coutume de mortifier son orgueil, de réduire en servitude sa chair ? Non ! le malheureux ne se mortifiait pas, et les passions, comme un feu qui gagne de proche en proche jusqu'à incendier toute une immense forêt, ont gagné son âme, l'ont brûlée et consumée dans le péché. Voilà ce qui attend l'homme immortifié.

11. — Examinez-vous, et voyez si cette tentation qui vous détourne de votre vocation, cette autre qui vous porte à la vengeance, et cette autre encore qui vous trouble souvent, ne viennent pas de ce que vous n'êtes ni mortifié, ni décidé à la lutte spirituelle ? Prenez-y garde, et n'attendez pas que vos ennemis soient trop forts ; ce serait trop tard pour les vaincre.

RÉSOLUTION

« Me rappeler ce mot de l'apôtre : Je châtie mon corps et je le force à obéir, de peur de devenir un réprouvé. »

1. Ps. XLI, 7.

CHAPITRE VII

L'AME SE CONFOND A LA VUE DES HONTES D'UN HOMME IMMORTIFIÉ

L'ESPRIT-SAINT place plus haut que les conquérants celui qui, par la mortification, domine ses mauvais penchants. *L'homme patient est préférable à l'homme fort, et celui qui maîtrise son âme l'emporte sur le preneur de villes*[1]. Mais autant il y a de gloire à se vaincre, autant il y a de honte à se livrer. Celui qui néglige la mortification ressemble à un traître qui rend une place forte, par crainte du combat. Votre âme sera saccagée par l'ennemi, dit-on à l'homme immortifié ; défendez-la donc, armez-vous, jeûnez, veillez, priez, luttez, ne livrez pas aux chiens votre propre cœur ! Inutile. Il trahit.

2. — Saint Bernard compare l'âme qui sait dompter sa chair, aux martyrs de Jésus-Christ : « C'est une espèce de martyre, dit-il, que de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair ; ce glaive de la mortification nous inspire en vérité moins d'horreur, mais il est plus pénible à cause de la longueur de la peine qu'il nous fait subir[2]. » On peut retourner la pensée et dire : c'est une sorte d'apostasie que de renoncer au martyre de la mortification, apostasie d'autant plus condamnable qu'elle est produite par la crainte d'un tourment bien minime, si on le compare aux supplices des martyrs, et qu'elle dure parfois des années entières sans que l'âme éprouve aucun efficace remords.

1. PROV. XVI, 32.
2. S. 20 *sup. Cant.*

3. — Si nous étions assez malheureux pour hésiter plus longtemps à nous lancer généreusement dans la lice du combat spirituel, nous ferions preuve d'une âme peu élevée et d'un amour bien tiède, hélas ! Quoi donc, vous auriez accepté le joug humiliant de la passion ? Vous auriez abdiqué l'empire de l'esprit sur la chair ? Vous auriez lâchement renoncé à la couronne de la vertu, pour vous laisser traîner dans le bourbier de la sensualité, de la vaine gloire, de l'envie et des autres passions ? Tout cela volontairement, par crainte de saisir une épée, de revêtir une cuirasse, de brandir la lance des combats ? Non, vous n'y pensez pas, votre apathie n'est qu'un engourdissement ; vous n'avez pas renoncé au combat ; vous vous êtes endormi, vaincu par la fatigue ; eh bien ! réveillez-vous, *voici le moment de sortir du sommeil*[1]. Levons-nous, et reprenons les armes de la mortification. Ce serait par trop honteux de reculer devant une vie de renoncement aux caprices de notre mauvaise nature. Nous ne nous sommes pas engagés à la suite du Fils de Dieu, pour échouer contre de si misérables écueils.

4. — Un prince qui renoncerait au trône sous prétexte qu'un roi doit mener des batailles et s'exposer fréquemment à la mort, serait bien vil ; mais si, non content de renoncer au trône de peur d'avoir à se battre, il descendait jusqu'à se faire simple valet, pour vivre sans souci, sans émotions, sans luttes, qu'en diriez-vous ? Cet homme ne serait-il pas méprisable ? Sachez cependant que vous seriez plus méprisable encore, si vous refusiez de vous exercer à la mortification chrétienne et religieuse, car vous renonceriez à la royauté de l'esprit pour vivre dans la servitude des passions ; vous feriez le déshonneur de votre institut ; loin de ressembler au divin Maître et de charmer les yeux de l'Eternel vous lui feriez horreur ; les mondains pourraient se dire en vous voyant : voilà

[1] Rom. XIII, 11.

un religieux aussi lâche que nous ; il a peur de la guerre spirituelle, et pourtant c'est sa profession, puisqu'il est soldat du Christ.

5. — Quelle gloire y a-t-il à se laisser enchaîner par la paresse au fond d'un lit, par la gourmandise au bord d'une table bien servie, par l'orgueil aux marches d'un trône ou sur un piédestal ? Et si vous n'avez pas même le courage de lutter — du moins un peu — contre la paresse, l'orgueil, la sensualité, l'envie et tant d'autres passions ou défauts, n'êtes-vous pas lié, enchaîné, foulé aux pieds par vos penchants désordonnés? Quelle estime Dieu a-t-il de vous ? Quelle idée les anges se font-ils de votre caractère ? Vous, chrétien, disciple d'un Dieu crucifié, frère des martyrs vous en resteriez là ?

6. — Vous aimez peut-être à dire avec le prophète : *Seigneur, je suis devenu devant vous comme une bête de somme*[1]. Dans l'oraison vous pensez excuser votre stupidité par cet aveu d'apparente humilité ; mais pouvez-vous ajouter avec le Psalmiste sacré : *et pourtant je suis toujours avec vous ? et ego semper tecum.* Etes-vous avec Dieu quand, par caprice, vous laissez errer votre imagination sur tous les grands chemins ? quand, par paresse, vous négligez vos exercices spirituels ? quand, par gourmandise, vous vous emplissez de viande et de vin, au point de vous rendre inhabile aux exercices de la vie spirituelle ? Hélas, dans tous ces excès, vous n'êtes qu'avec votre mauvaise nature; et, si vous en arrivez à devoir dire dans l'oraison ou ailleurs que vous êtes stupide comme l'animal, Dieu peut vous répondre : c'est ta faute, pourquoi négliges-tu la mortification ? pratique la mortification, tu seras comme l'un de mes anges, tu ressembleras à mon Fils.

7. — Un homme immortifié se trahit partout ; ses re-

1. Ps LXXII, 23.

gards, sa conversation, sa démarche, sa tenue, sa cellule, ses vêtements, tout accuse en lui le désordre. Aussi est-il presque nécessairement méprisé. Mais le démon le méprise plus encore que les hommes, puisqu'il voit plus et mieux que nous tout ce qu'il y a de honteux à vivre misérable, dépourvu de mérites, sans esprit intérieur, exposé à toutes les chutes, faute d'un peu de courage à réprimer ses penchants, faute d'une once de vraie mortification.

Prière. — A quoi me sert de voir mon malheur et ma bassesse, ô Jésus, si je ne vous prie pas de m'en délivrer et de me convertir ? Mais je le sens, ce n'est pas vous qui refusez de me secourir, c'est moi, moi, pauvre fuyard de la vertu, qui recule toujours. Aujourd'hui cependant votre grâce me rend l'espoir de me vaincre. Peu à peu l'étincelle redevient braise, et la braise à vite fait de rallumer tout le foyer. N'éteignez pas, Seigneur, cette étincelle de bonne volonté qui reste cachée sous la cendre de ma triste nature, venez à mon aide, encouragez-moi, réjouissez-moi, dites-moi que vous marchez devant moi, que votre amour sera ma récompense, que vos anges combattent à mes côtés et que votre tout aimable Mère intercède pour moi. Je me lèverai alors et je vous suivrai, et vos ennemis auront fini de mépriser votre enfant. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'humilier à trois reprises différentes, des fautes où je reconnais être tombé pour n'avoir pas eu l'énergie de commander à mes passions. »

CHAPITRE VIII

L'AME S'ÉMEUT DU MAL QUE LUI FAIT L'IMMORTIFICATION

Vivre esclave, esclave humilié, craintif, méprisé, c'est vivre malheureux : voilà une vérité bien évidente : et comme nous avons vu que vivre sans esprit de mortification, c'est vivre exposé à la damnation et courbé sous le joug des passions, il est certain que vivre sans mortification, c'est vivre en malheureux. Arrêtons-nous à méditer le malheur d'une âme qui néglige de mortifier ses passions : paresse, gourmandise, orgueil, colère, etc.

2. — Certains malades ne pensant qu'à l'amertume des remèdes, ne veulent même pas considérer la grandeur des maux qu'ils souffrent, ils écartent les moyens de guérison qui leur sont offerts. N'imitons pas ces pauvres malades. Au lieu de nous exagérer le côté pénible de la mortification, considérons les ennuis qu'éprouve fatalement toute âme immortifiée ; nous verrons qu'il est plus pénible de vivre au gré de l'amour-propre que de se contrarier par une sage et courageuse mortification.

3. — L'âme peu habituée à s'examiner, peu éclairée par conséquent sur le jeu des passions de la vie, ne voit pas très bien comment tous ses ennuis viennent de l'une ou l'autre passion mal réglée ; mais l'*Imitation* ainsi que l'Ecriture nous l'affirme, et cela remplace l'évidence. « Qui vous gêne et vous fatigue davantage, dit l'*Imitation*, que les désirs immortifiés de votre cœur [1]. » Et l'apôtre saint Jacques : *D'où viennent parmi vous les*

1. *Imit.* l. 1, 5

guerres et les procès ? N'est-ce pas de vos mauvais désirs qui combattent dans vos membres ? Vous convoitez, et et vous n'avez pas ; vous tuez et jalousez, et vous ne pouvez obtenir ; vous disputez et guerroyez, et vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas. Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal : pour satisfaire vos convoitises [1]. Une supposition entre mille peut rendre sensible cette vérité. Je suppose un homme passionné pour la gloire et le renom. Il parle ? on feint de ne pas l'écouter ; il écrit ? nul de ceux qui l'entourent ne lit son ouvrage ; il entreprend une œuvre bruyante ? des concurrents adroits, peut-être filous, se servent de lui pour le supplanter. Vous étonnerez-vous si j'ajoute que cet homme va crever de dépit ? Non. Reconnaissons-le donc : il vaut mieux tuer ses passions que se laisser tuer par elles.

4. — Les concupiscences non enchaînées sont des ennemis domestiques qui font en nous une guerre de tous les moments ; ce sont des écarts d'imagination, des désirs déréglés qui nous font faire de fausses démarches, de stériles et pénibles entreprises, et qui aboutissent à de pénibles déceptions ; ce sont des besoins toujours nouveaux, jamais satisfaits, qui nous font endurer la faim et la soif du cœur, faim et soif pires que celles du corps. Voilà d'abord le malheur d'une âme immortifiée ou mal contenue.

5. — Outre ces maux intérieurs, l'âme qui ne s'applique pas à mortifier ses passions, sa langue et tout ce qui la pousse au mal, éprouve mille contrariétés extérieures. Faute de réprimer la colère, on se querelle, on se divise, on se fait la guerre les uns aux autres, et qu'en retire-t-on ? troubles, froideurs, malaises, misères sur misères. Ajoutons aux maux intérieurs et aux ennuis

1. JAC. IV, 1, 2, 3.

extérieurs ces mille péchés de toute âme relâchée, ces remords que la confession peut à peine interrompre, ce dégoût de la vie, ces craintes sourdes, enfin tout ce cortège de peines qui accompagnent le péché. Transportons nous ensuite au lit de la mort, à ce moment où nous verrons, mais trop tard, combien de grâces nous avons gaspillées, combien de mérites nous avons perdus, combien de châtiments nous avons encourus, combien de folies ont rempli notre existence, et nous soupirerons. Nous n'aurons pas épuisé cependant la coupe d'amertume que doit boire, et boire goutte à goutte, et boire jusqu'à la lie, quiconque a la faiblesse de pactiser avec ses mauvais instincts. Non, tout cela n'est pas la moitié de ce que souffre par sa faute l'âme immortifiée. Et pourtant il y a là plus de souffrances qu'il n'en faut pour empoisonner toute une vie, pour faire d'un homme un malheureux. Que de pages ne devrait-on pas écrire s'il fallait peindre les difficultés qu'on se crée pour le devoir, les faveurs célestes dont on se prive, les perpétuels chagrins dont on s'entoure, faute de mortification ?

6. — Comment donc fait-on si peu de cas de toutes ces misères, comment préfère-t-on les subir plutôt que de se soumettre au régime de la mortification ? C'est qu'on ignore combien la mortification est facile, agréable même en un sens; c'est qu'on s'épouvante d'un mal qui est à venir, au lieu qu'on s'accommode d'un mal qui est présent; c'est en un mot qu'on s'abuse, qu'on s'aveugle, qu'on est trompé et séduit.

7. — Voulez-vous la paix intérieure ? faites la guerre à vos passions. Voulez-vous être moins affligé par vos ennemis ? attaquez-les de front. Voulez-vous le repos ? fatiguez-vous; c'est-à-dire que si vous désirez alléger le poids de votre vie, il faut vous mettre à mortifier votre ambition, votre susceptibilité, votre amour de la vie désor-

donnée, vos désirs inutiles, votre curiosité, votre loquacité, votre imagination, votre paresse, votre orgueil, votre colère, et en un mot toutes vos passions.

8. — Considérez votre vie comme une cité où des lutins font un charivari perpétuel et cherchent à entretenir un continuel désordre. Ces lutins, se sont vos passions, votre imagination, vos sens ; entrant donc au milieu de ce désordre, saisissez le fouet de la mortification, et frapdez-en ces passions, prenez votre corps par la famine, votre cœur par l'austérité, votre imagination par les lectures sérieuses, et vous verrez bientôt tous ces lutins se cacher, se tenir cois, trembler, se taire et n'oser plus faire de tapage ; alors vous aurez la paix promise aux lutteurs ; alors surtout vous commencerez d'avancer en la sainte imitation de votre Sauveur et à le contenter.

9. — Oui, mon Jésus, je l'avoue, je suis bien insensé de tolérer ainsi l'insolence de mes ennemis. Je me rends trop malheureux ; en comparaison de la vie misérable où me font agoniser mes penchants révoltés, l'existence la plus austère ne peut être qu'un paradis. Changez-moi, donnez-moi le vouloir vrai. Père Eternel, Dieu de justice et de majesté, je vous demande très humblement au nom et par les mérites de Jésus-Christ la volonté de me mortifier courageusement, et cette grâce je l'attends sûrement. C'est pour imiter vos vertus, c'est pour mieux vous servir que je vous fais cette prière, ô vous si bon et si fidèle en vos promesses, souvenez-vous de vos miséricordes et bénissez votre serviteur. Sainte vierge Marie souvenez-vous que ce jour est celui où — venant au monde — vous avez fait luire sur les pauvres enfants d'Adam l'aurore de la Rédemption ; intercédez pour moi. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Me persuader que si je le veux, et Dieu aidant, la mortification me produira plus de roses que d'épines. »

CHAPITRE IX

L'AME S'ENCOURAGE A PRATIQUER LA MORTIFICATION

Notre Dieu, qui est surtout bon, bienfaisant et compatissant, s'est plu à nous encourager à la mortification en nous en révélant les avantages. Considérez l'immense profit que vous retirerez de cette vertu, et vous brûlerez d'y avancer. D'abord elle assure le salut. Quel mot ! elle assure le salut, elle garde l'âme pour la vie éternelle. Quoi de pareil au ciel et sur la terre ? en faits de résultats enviables, quoi de plus utile ? Oui, l'âme mortifiée est une âme qui va sûrement au ciel. Ecoutez la voix qui ne trompe personne. *Celui qui hait sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle*[1]. Méditez cette parole de Jésus. Ne lisez pas pour lire, mais faites pénétrer la vérité dans les entrailles de votre cœur.

2. — Saint Paul confirme la parole du Maître : *C'est une vérité très assurée que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui*[2]. Si vous désirez vraiment votre salut, soupirez donc après la vertu de mortification, puisque cette vertu vous assure ce bienheureux salut éternel, ce paradis ineffable, ce brillant séjour de toute félicité. Méditez quelquefois cette pensée du *Combat spirituel* (c. xx) : « Chaque fois qu'un homme se mortifie en quelque chose, les anges du ciel lui apportent une couronne. »

3. — Il est dit : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice*[3]. Voulez-vous avoir plus d'ardeur pour votre

1. Joan. xii, 25.
2. Tim. ii, 11,
3. Matt.

sanctification ? Voulez-vous être de ces bienheureux fervents dont parle ici Notre-Seigneur ? surveillez votre cœur, mortifiez-vous, car saint Augustin vous affirme que la mortification a entre autres avantages précieux celui de réveiller les saints désirs de la vérité, les grandes aspirations vers la sainteté : « Le cerf tue les serpents et, après leur avoir donné la mort, il est pris d'une soif plus brûlante, il se précipite avec plus d'ardeur vers la source ; les serpents ce sont vos vices ; anéantissez ces serpents qui engendrent le mal, vous désirerez alors plus vivement la source de la vérité *(in Ps.* CXLIV*).* »

4. — Cassien, docteur de l'ascétisme des premiers religieux, nous déclare que la mortification est le moyen vrai d'extirper tous les vices, d'acquérir toutes les vertus, de parvenir sûrement à la vraie perfection ; or qu'avons-nous autre chose à désirer ? Par la mortification des désirs ou extirpe les vices et on les détruit sans exception, par l'extirpation des vices, on fait croître et fructifier les vertus ; par l'accroissement des vertus, on acquiert la pureté du cœur ; par la pureté du cœur on obtient la perfection de la charité apostolique (*Inst.* l. IV, c. 43). »

5. — Richard de Saint-Victor (*in Ps.* CXVIII) écrit : « la mortification habituelle a plus de mérites devant Dieu que le sacrifice de sa propre vie. »

6. — Le grand Oracle de l'ascétisme monastique. saint Basile (§ I, *Inst. mon.)* nous découvre une nouvelle prérogative de la sainte mortification : « Celui, dit-il, qui est parvenu à reproduire en soi, pour autant que cela est possible, la paix et l'indépendance absolue qui est le propre de la nature divine, celui-là a rendu sa première beauté à l'image de Dieu, originellement souillée dans son âme. C'est pourquoi il n'y a pas à craindre l'ombre même de la présomption dans une âme qui reflète ainsi la pureté de Dieu. » Au contraire, ajouterai-je, on peut

tout espérer pour sa conformité parfaite avec le Roi des prédestinés.

7. — Saint Grégoire de Nazianze (*Or. de pace)* nous dit : « Il n'y a rien qu'un homme doive autant désirer que de goûter la paix de l'âme et de gouverner ses passions. » Or ce bonheur nous vient par la mortification, et pas autrement. Vous direz que la mortification coûte beaucoup. On répond qu'elle rend plus de bonheur qu'elle ne coûte d'efforts : cela doit suffire à la faire embrasser. Mais est-il si vrai qu'elle coûte beaucoup ? Vous ne devez pas vous en rapporter à vous-mêmes, si vous n'en avez pas fait une longue expérience ; rapportez-vous-en donc à un saint qui l'a pratiquée et connue à fond, saint Jean Climaque : A la vérité, dit-il, quand on commence à mortifier soit ses membres soit sa volonté, on éprouve de la peine ; ensuite ce sont des alternatives de peine et de repos ; enfin on n'éprouve plus ni trouble ni sentiment de peine (*Grad.* 4). » Or il est dit : En « toutes choses, il faut considérer la fin. »

8. — Comme tous ceux qui ont mangé le rayon de miel caché dans la gueule du lion, si terrible en apparence, qu'on appelle mortification, saint Cyprien exalte bien haut les avantages de cette grande vertu : « Avoir triomphé de la volupté, dit-il, telle est la plus grande volupté, et il n'y a pas de victoire supérieure à celle qu'on remporte sur ses passions ; oui, grande victoire qui ne s'achète pas sans répandre et des sueurs et du sang (*ap. Lyræum*, 1. 2, 1). » Et ne disons pas que nous n'avons jamais ressenti les douceurs de la mortification, ce serait nous condamner nous-même. Saint Augustin répond en effet : « Voulez-vous faire pénétrer le miel dans un vase, sans avoir déversé le vinaigre ? Versez ce qui est en vous, afin de recevoir ce qui vous manque, versez-le tout, afin de recevoir pleinement (*H.* 17, inter. 50). » — Vous avez l'amère faiblesse de ne pas contrarier votre mauvaise

nature, et vous voudriez goûter les joies de la victoire ? C'est insensé : pour jouir du triomphe, il faut lutter. Luttez donc et vous goûterez les joies de la mortification : *Je donnerai au vainqueur une manne cachée.*

9. — Enfin l'*Imitation* abonde dans l'énumération des avantages que nous trouverons à nous mortifier sérieusement : L'homme avance d'autant plus vite, il mérite d'autant plus abondamment la grâce, qu'il triomphe davantage de lui-même et se mortifie (I, 25). — Appliquez-vous à mortifier vos vices ; car vous en retirerez plus de profit que de la connaissance de nombreuses questions difficiles (III, 39). — Pourquoi certains saints sont-ils arrivés à un tel degré de contemplation et de perfection ? parce qu'ils se sont appliqués à mortifier jusqu'à la racine, tous leurs désirs terrestres » (I, 24.)

10. — Ajoutez à ces nombreux avantages celui qui les couronne tous, l'assurance de réjouir le divin cœur de Jésus et d'avancer à grands pas dans les voies de son imitation. Rien, en effet, ne saurait être plus doux à une âme que de contenter son Dieu en s'ornant de ses propres vertus.

Affections et Prières. — Qu'il est profond l'abîme où je suis tombé et au bas duquel je me traîne, les pieds meurtris, le corps brisé, les yeux troublés et pleins de tristesse ! O Dieu, pour embrasser la mortification, ai-je besoin de savoir autre chose que le mal que me font mes passions, que le bien dont elles me privent, que le plaisir surtout dont se remplirait votre cœur béni si j'avais enfin cette énergie ? Hélas ! je n'ai plus même la force de vouloir défendre mon âme contre le mal ; je ressemble à ces soldats blessés qui demandent s'il vaut encore la peine d'appeler au secours. Voilà où m'a conduit ma misère. C'en est donc fait de moi. Mais non, c'est mon imagination qui, sous l'effort de la lutte et le poids de la fatigue, exploite mon ignorance et me fait

croire à toutes ses rêveries. La foi me rappelle que la prière à qui la fait bien est efficace, souverainement utile, toujours toute puissante, et la foi déjoue les rêves de l'imagination. Je mortifierai donc mon cœur qui sommeille dans un découragement plein de paresse et je me lèverai pour prier. Venez, ô Jésus, vous que je veux servir avec tout l'amour d'une épouse accomplie, ayez pitié de mon âme ô mon Sauveur ; augmentez en elle le don de force, ô Esprit-Saint, Dieu sanctificateur ; intercédez pour elle, ô Reine des Martyrs et obtenez à votre enfant la résolution de se mortifier généreusement, mais surtout avec intelligence, constance et ferveur. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Me répéter avec foi : Pourquoi, ô mon âme, crains-tu de mortifier tes ennemis » ?

CHAPITRE X

L'AME CHOISIT ENTRE LA MORTIFICATION ET LA DÉSERTION

DEPUIS *les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence et ceux-là l'emportent qui se font violence* [1]. — *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* [2]. Ces maximes fondamentales sont du Maître, elles ne passeront pas : pourquoi les oublier ? pourquoi se faire illusion ? la mortification est nécessaire à tout le monde, plus qu'on ne le croit.

2. — Si nous voulons être les imitateurs du Dieu de

1. Matt. XI, 12.
2. Matt. X, 34.

la croix — et quel ami de Jésus hésiterait à le vouloir? — mortifions-nous ; c'est la condition indispensable de la vraie religion : *ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions déréglées*. Richard de Saint-Victor ajoute : « Les serviteurs de Dieu ont cela de propre que non seulement ils compriment les dérèglements de leur chair par la discipline, mais qu'ils les font mourir par la mortification. » (*super Genes.*) Quant au religieux, la mortification lui est si nécessaire que, d'après saint Jean Climaque, elle ne doit faire qu'un avec sa propre personne : « Un religieux, dit-il, est une continuelle violence de la nature, c'est une garde des sens des plus vigilantes et de tous les instants. » (*Grad.* 1.)

3. — Demandez à tous les saints, consultez tous les maîtres spirituels, tous ils vous diront que vous devez, avant tout, vous mortifier ; que c'est là, le sacrifice que Dieu vous commande surtout. Saint Nicolas le Tolentin vous rappellera que, dès l'âge de sept ans, il jeûnait trois fois la semaine ; que, plus tard, il portait, par manière de ceinture, un cilice dont les pointes labouraient sa chair, qu'il prenait la discipline avec une chaîne, et que, même au milieu des souffrances terribles qui le travaillèrent presque toute sa vie, il persévéra dans l'exercice d'une héroïque mortification. — « Inutile de chercher en dehors de vous une victime à immoler, dit Corneille de la Pierre : vous avez en vous de quoi faire un sacrifice. Immolez le taureau altier de votre orgueil ; immolez le chameau bossu de votre avarice ; égorgé le bouc empesté de votre luxure ; sacrifiez le veau gras de votre gourmandise ; égorgez le molosse mordant de votre envie ; mettez en pièces le bélier agressif de votre colère ; brûlez vif l'inerte ânon de votre paresse ; tuez ce vil troupeau, vous aurez fait un digne sacrifice à Dieu. » (*Ep. ad. Rom.* 12).

4. — Notre grand travail en cette vie, dit saint Jean Climaque, doit être de mortifier chaque jour par l'esprit les agissements de la chair, de les briser, de les écraser, de leur mettre un frein, de les détruire. Telle doit être notre action, tel notre combat (S. 13, *de Verbo Dom*). Si vous croyez suffisant de s'être mortifié à l'âge des passions, saint Bernard vous répond : Croyez-moi, ce que vous aviez coupé repousse, ce que vous aviez chassé revient, ce qui était éteint se rallume, ce qui était endormi se réveille. Il ne suffit pas d'avoir une fois émondé, c'est souvent, que dis-je ? c'est toujours, si faire se peut, qu'il faut tailler, parce que toujours, ne vous le dissimulez pas, vous trouverez de quoi retrancher. » (*Super cant.* 5, 58.)

5. — Comment, à l'exemple du Maître, être doux et humble sans dompter la colère et l'orgueil ? Comment rester chaste et obéissant si on ne réduit pas le corps et l'âme dans la servitude du Christ ? on le comprend, pour copier les vertus du Sauveur, il faut mortifier les défauts contraires à ces vertus ; vous en convenez forcément, mais comment mortifier ces défauts sans esprit de mortification ? Comment peindre sans pinceau, sculpter sans ciseau, labourer sans charrue ? la mortification est donc indispensable à quiconque est tenu d'extirper le vice et de cultiver les vertus, c'est-à-dire à tout chrétien.

6. — On ne vous dit pas que vous devez vous mortifier, que vous avez besoin de réprimer vos mauvais instincts — cela saute aux yeux — on vous dit que pour arriver de fait à brider vos passions, à contenir vos sens, à mâter votre mauvaise nature, il vous est absolument nécessaire d'être rompu au métier des armes spirituelles, à la guerre des saints, c'est-à-dire à la pratique vigoureuse, intelligente et constante de la mortification. C'est comme si l'on vous disait : puisqu'il vous faut les fruits

de la mortification, vous ne pouvez pas vous dispenser de planter l'arbre de cette même mortification. Plusieurs se font illusion là-dessus. — De même, beaucoup s'attristent d'être faibles, et désirent la force, qui, cependant négligent la mortification. C'est oublier que — sauf dans les combats de la chair, — la fuite ou l'absence des difficultés affaiblit, au lieu que la lutte rend courageux et plein de vigueur.

7. — Pour être chaste, observera quelqu'un, il faut mortifier sa chair, pour être humble il faut mortifier son esprit, pour être intérieur il faut mortifier son activité et son imagination. Cela est très vrai. On continue et l'on dit : A quoi bon poursuivre la mortification en général puisque, dans chaque vertu, on l'exerce en particulier ? Répondons : Sans l'habitude générale de se combattre en tout ce qui empêche le progrès de la divine charité, on ne fera pas les actes de mortification spéciale prescrits pour chaque vertu en particulier, et toutes les vertus périclireront, faute de mortification préalablement exercée, acquise, mise en réserve. Apprenez donc ici non telle et telle mortification, mais la lutte en général.

8. — On ne peut guère se promettre d'être mortifié dans une occasion où il faudrait l'être, si on ne prend pas, d'avance, l'habitude de réprimer tout sentiment ou mouvement contraire à la volonté de Dieu. Autant vous vous ferez violence, dit l'auteur de l'*Imitation*, autant vous ferez de progrès. Triomphez de vous par la grâce qui fait vaincre. » Apprenez à vous dominer, pour devenir maître de vous et de vos passions. C'est là le nécessaire. Mais, dit un novice, je reprends chaque jour la résolution d'être mortifié au moment voulu. C'est très bien ; seulement si vous ne possédez pas, à l'état d'habitude, une certaine dose d'esprit de mortification, vos perpétuelles résolutions ne vous donneront pas cette vertu ; car — règle générale — Dieu la réserve à ceux qui

s'y exercent ; dès lors vous n'aurez de perfection qu'en désir.

9. — De quoi vous servirait-il d'avoir quitté les joies du monde si vous en conserviez les vains désirs ? A quoi bon être, pour lui, comme un mort oublié et enterré, si lui n'est pas mort à vos affections ? c'est ce parfait oubli des plaisirs que vous devez chercher de toutes vos forces pour imiter Notre-Seigneur. Il faut vous habituer si bien à faire mourir en vous tout sentiment trop naturel que vous puissiez dire en vérité : je ne suis pas plus sensible aux folies du monde que si j'étais mort ; je n'ai plus d'yeux pour ses spectacles, plus d'oreilles pour ses discours, plus de cœur pour ses plaisirs, plus rien pour lui que la froideur d'un cadavre. Voilà où en arrivent les saints, où vous devez tendre. Or cette insensibilité, c'est la vertu de mortification qui seule vous la procurera. Sachez donc comprendre et retenir que vous devez vous mortifier, que c'est pour vous un devoir et une nécessité. N'essayez plus de vous faire illusion à ce sujet : ou la mortification ou la désertion.

RÉSOLUTION

« Graver profondément dans mon esprit cette vérité : je refuse à la grâce tout ce que j'accorde à la mauvaise nature. »

CHAPITRE XI

L'AME S'EXCITE A LA MORTIFICATION PAR L'EXEMPLE DES SAINTS

Parmi les avis de la mère Greyfié à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque que nous lisons : « Vous tâcherez, pour la plus excellente pratique de pénitence et

de mortification que vous ferez, de rendre votre humeur conforme à ce que demande chaque exercice et occasion où vous vous trouverez, sans céder les démonstrations extérieures aux peines intérieures que Dieu permettra qui vous arrivent ; c'est-à-dire que vous serez gaie à la récréation, cordiale et affable avec les prochains avec lesquels vous aurez affaire, d'un air doux et dévot dans les exercices qui regardent le culte de Dieu. Qu'il tonne, qu'il tempête et qu'il grêle chez vous, il faut que vous bénissiez Dieu humblement et constamment tout le temps de votre vie. »

Cet avis nous a paru d'une importance directe pour la vraie mortification, qui doit être avant tout intérieure. Nous ne laisserons pas néanmoins de citer des traits de mortification extérieure.

2. — Le Vénérable M. Vianney, curé d'Ars, en était venu, nous dit son biographe[1], à pratiquer littéralement ce qu'on rapporte des saints, et ce qui nous paraît souvent une fantaisie légendaire plutôt qu'une vérité historique. L'esprit de pénitence qui s'était naturalisé en lui l'avait transformé en holocauste vivant d'autant plus heureux dans son union avec Dieu qu'il trouvait plus d'occasions de lui témoigner son amour par de nouvelles mortifications. Il s'imposait de ne pas sentir une fleur, de ne pas boire quand il brûlait de soif, de ne pas chasser une mouche, de ne pas paraître s'apercevoir d'une mauvaise odeur, de ne jamais manifester de dégoût devant un objet répugnant, de ne jamais se plaindre de quoi que ce soit qui intéressât son bien-être, de ne jamais s'asseoir, de ne jamais s'accouder quand il était à genoux.

3. — Un panégyriste du grand saint Jean-Baptiste de La Salle[2] parle ainsi de ce grand serviteur de Dieu :

1. Monnin. II, 63.
2. Léon Bouchage, p. 17.

« Considérant que notre corps est toujours notre tyran quand il n'est pas notre esclave, il lui déclara une guerre implacable. Pour le dompter plus sûrement, il portait un cilice et une ceinture de cuir armée de pointes aiguës, il déchirait sa chair par des flagellations sanglantes, se condamnait à de longues veilles, qu'il passait en prières, et ne prenait son court sommeil que couché à terre ou appuyé contre une chaise. Son estomac délicat était accoutumé au choix des aliments : il le soumit à la table commune, châtiant ses révoltes par des abstinences prolongées. Vivement épris des communications célestes, il se faisait rigide économe du temps, ennemi sévère des visites inutiles, amateur insatiable de solitude, de silence, d'obéissance et d'humilité ; et quand, pour obéir au devoir et pour condescendre aux convenances, il reparaissait au milieu du monde, il s'y montrait avec un visage voilé de modestie et doucement éclairé du rayonnement d'une âme dégagée de l'étreinte des passions. En un mot, il n'était rien qu'il épargnât pour faire de lui-même un holocauste au Seigneur, selon la recommandation de l'apôtre saint Paul : *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (Rom. xii, 1). »

4. — Un grand missionnaire [1], directeur de la vénérable Mère Barat, disait de cette sainte âme qu'elle aimait les mortifications comme nous le sucre.

5. — On lit dans la remarquable vie du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre des pages admirables sur la mortification de ce saint prêtre. Quoi qu'il fût toujours souffrant, il n'interrompait pas pour cela le travail ou la prière. Il refusait à ses yeux mille petites satisfactions innocentes, comme de regarder une belle fleur, un sîte agréable, un monument d'une grande architecture. Lors-

1. L'abbé J.-M. Favre, de Samoëns.

qu'il était assis, il ne s'appuyait point contre le dossier de sa chaise, ne croisait pas les jambes et ne donnait à son corps aucune de ces dispositions commodes qu'on ne regarde pas comme une sensualité. En le voyant au réfectoire, on jugeait sans peine que la nécessité était son unique règle.

Il arriva une fois au grand séminaire de Carcassonne, que dirigeaient des Lazaristes, ses confrères. C'était minuit et par une pluie battante. En vain son compagnon de route sonnait-il avec force, le portier, qui n'était pas à la pluie du tout, n'entendait rien. Pourtant il se réveille, arrive et... les prenant pour des vagabonds, les laisse dans la rue. Le Bienheureux se réjouit beaucoup d'avoir à goûter ainsi, par le froid et la pluie, un peu de la *joie parfaite* du séraphique François d'Assise; aussi exhortait-il son confrère à ne pas frapper trop impatiemment à la porte. Celui-ci n'en continua pas moins: sans son obstination, ils eussent évidemment passé tout le reste de la nuit à attendre. Et quand un professeur, éveillé par le bruit, eut enfin ouvert, le bienheureux n'eut rien de plus empressé que d'excuser son brave homme de portier.

Ces détails ne sont pas des bagatelles. Le bienheureux montra plus tard, dans son incroyable force à supporter le martyre, comment il était parvenu par ces mortifications continuelles, jusqu'au plus bel héroïsme de la patience. Et comme le martyre ne s'improvise pas, il faut, si nous voulons en être capables, au besoin, nous y préparer dès maintenant par l'amour des austérités et des vraies mortifications.

6. — La vie de saint Joseph de Copertino abonde en exemples de mortifications. Dès l'enfance, cet homme céleste portait le cilice. Appliqué, chez les Mineurs conventuels, aux plus rudes corvées de la maison, il redoubla ses jeûnes et se contenta d'un sommeil de trois heu-

res. Devenu prêtre, il choisit une cellule mal éclairée, se défit des objets que lui permettait la Règle, se priva de pain durant cinq ans, et, en carême, se réduisit à ne manger que deux fois par semaine. Il cherchait des instruments de pénitence: Dieu vint à son aide en le laissant tomber dans la mélancolie. On l'accusa ensuite d'hypocrisie; mais rien ne subjugua sa constance. « Aimez Dieu ! disait-il à chaque instant ; celui qui aime Dieu a sa fortune faite. » — Saint Thomas de Villeneuve, évêque, observa toute sa vie les jeûnes des Ermites de saint Augustin. Les jours de jeûne ecclésiastique, il se contentait de pain et d'eau. Sa vaisselle etait de terre ; son lit consistait en un grand sac de laine rempli de sarments. Un jour, quelqu'un lui ayant proposé de vivre plus dignement et de mieux tenir son rang d'évêque, le saint fit cette belle réponse: « Ce n'est pas au luxe qu'on reconnaît un évêque, c'est aux bonnes œuvres et à la vertu. »

7. — Saint Alphonse-Marie de Liguori portait ordinairement plusieurs cilices. Un jour que, descendant un escalier, il était tombé par terre, la douleur que lui causaient ces chaînettes de fer l'empêcha de se relever ; il dut attendre qu'on vînt à son secours. Il usait d'un cilice de crin mêlé de pointes de fer dont la vue seule faisait frémir. Un Père de sa congrégation, l'ayant essayé à l'insu du saint, déclara qu'il croyait, en le portant, endurer les peines de l'enfer.

Souvent ce grand saint couchait sur le plancher de sa cellule, il ensanglantait les murs en se donnant la discipline, il mêlait des herbes amères aux mets dont il se nourrissait, etc., etc. Mais pourquoi continuer? La vie des saints fut remplie de ces pratiques, cachant sous les fleurs de l'innocence les dures épines de l'héroïque mortification. C'est que, pour mieux s'unir à Dieu, les saints brûlaient du désir de ressembler au Crucifié.

Prière à saint Alphonse pour obtenir l'esprit de mortification. — Quand on sait, bienheureux saint Alphonse, combien la maladie avait déjà brisé vos forces, courbé votre corps et jeté l'alarme jusque dans votre conscience, on ne peut se défendre d'une admiration profonde au souvenir de votre esprit de mortification. Je dirai mieux, ô très aimable Père, on ne peut s'empêcher de vous croire le don de nous obtenir cette mâle vertu.

O grand Docteur de la Morale catholique, vous qui, obligé d'entourer de glace votre auguste front pour pouvoir continuer vos immortels écrits, croyiez devoir manger à genoux par terre le pain que vous aviez ainsi mérité, obtenez-nous votre courage et votre amour.

O saint missionnaire du royaume de Naples, vous qui, après avoir, de nuit et de jour, visité les malades, confessé les pécheurs et répandu le reste de vos forces dans des sermons embrasés d'amour, jugiez devoir vous flageller jusqu'au sang pour éviter ensuite un mouvement de vanité, obtenez-nous votre courage et votre amour.

O admirable évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, vous qui vous êtes privé de tout confort pour nourrir et soulager vos prêtres, vos pauvres et les malheureux de votre diocèse, et qui acheviez de vous martyriser en secret pour éclairer et stimuler le zèle de votre clergé, obtenez-nous votre courage et votre amour.

Nous aussi, en effet, nous voulons nous sanctifier, comme vous, par l'imitation du Rédempteur et pour son amour, mais la sainte horreur que vous aviez pour le laisser aller des sens et des affections déréglées nous fait défaut, hélas! Intercédez pour nous, ô grand ami du Christ, chantre inimitable de la Vierge immaculée, glorieux vainqueur du jansénisme, père très compatissant des âmes les plus abandonnées ; oui, intercédez pour vos dévots serviteurs ; obtenez-nous votre courage et votre amour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

CHAPITRE XII

L'AME SE DÉCIDE A LA MORTIFICATION POUR RESSEMBLER DAVANTAGE A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Toute vertu a pour but comme pour effet de graver en notre âme quelque trait de ressemblance avec Jésus-Christ. La foi nous rend éclairés et surnaturels comme Jésus-Christ. L'espérance nous détache de la terre et nous pousse au ciel à la suite de Jésus-Christ. La charité nous fait trouver notre bonheur à contenter Dieu et nos frères comme Jésus-Christ. La pauvreté nous donne, avec Jésus-Christ, ce trait de ressemblance par lequel nous préférons la pénurie à l'abondance. La sainte obéissance nous fait ressembler à Jésus devenu esclave pour notre salut. La chasteté nous rend angéliques comme Jésus-Christ. L'humilité et la douceur nous donnent, ainsi qu'à Jésus-Christ, une conversation et des manières qui font la joie de Dieu et l'admiration des hommes. Or, la mortification nous fait, en quelque sorte, participer à l'impeccabilité de Jésus-Christ, à la gloire du premier Adam tel qu'il sortit des mains du Créateur, je veux dire au privilège, hélas ! si rare, de la soumission de la chair, de l'imagination et de la sensibilité, à l'esprit et à la raison.

2. — *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?* [1] On ne peut songer à cette

1. Rom. VII, 24.

lamentation, sans être ému: d'autant mieux que nous avons cent fois plus de raison que saint Paul de gémir sur les révoltes d'une nature désordonnée. Notre-Seigneur ne connut pas ces combats ; son corps immaculé, calme et fort comme son âme, vivait dans un ordre parfait. Jamais le moindre désordre ; jamais de ces imaginations qui épouvantent la vertu, de ces désirs qui brûlent les ailes de l'innocence, de ces appréhensions déréglées qui empoisonnent la vie. En Notre-Seigneur, l'esprit tourné vers le ciel contemplait avec assurance la pleine vérité et méprisait souverainement les ruses sophistiques de l'objection ; le cœur, insensible à toute joie fausse ou stérile, ne s'épanouissait qu'aux rayons de la pure et divine Beauté ; les sens, immaculés et dociles, ne connaissaient pas l'impure révolte ; la volonté invariablement et amoureusement fixée dans le devoir, accomplissait les ordres divins sans tristesse ni défaillance ; tout, en un mot, dans ce type adoré de la sainteté humaine, marchait avec un ordre accompli. Qui se fera une idée d'un si bienheureux état ? Qui pourra imaginer la sérénité d'une vie où corps et âme sont ainsi régis sans contrainte par le bon plaisir de Dieu ? Et quel chrétien n'envierait un tel état de choses ? Ah ! si notre corps ne luttait pas contre notre esprit, si notre esprit ne luttait pas contre notre foi, si notre cœur ne luttait pas contre Dieu, Dieu vivrait si bien en nous que notre vie serait une sorte de béatitude céleste.

3. — Passons en revue toutes les puissances de Jésus-Christ, toutes ses facultés humaines, toutes ses passions ; étudions ses plaisirs, ses tristesses, ses désirs, son amour, sa colère même, et nous verrons, en tout, un ordre, une tranquillité, une sujétion tels que nous resterons ébahis. Voyez de la crêche à la croix : quelle possession Notre-Seigneur avait de lui-même ! jamais une plainte exagérée, pas un mouvement de haine, nul

souffle d'orgueil, partout la résignation, la constance, la paix ; dans ses démarches, en ses discours, devant ses juges, au milieu de ses amis, toujours, on le sent, la raison, la sagesse et la vérité sont les seuls moteurs de toute sa vie, de toutes ses actions. Quel spectacle !

4. — L'or n'a pas eu le pouvoir de ravir à Jésus-Christ un seul regard de complaisance ; les louanges ne l'ont jamais enflé ; l'insulte le laissa toujours calme ; oseriez-vous penser que la curiosité le dissipa une seule fois ? oseriez-vous dire qu'une seule fois son oraison fut troublée par des imaginations folâtres et vaines ? Il était comme mort pour tout ce qui n'est pas Dieu ou pour Dieu. Voilà notre modèle : comparons-nous à lui, voyons si nous lui ressemblons. Hélas ! un rien nous enfle ou nous abat. Notre orgueil est si vivace, notre sensualité si éveillée, notre imagination si libre qu'à chaque instant nous tombons.

5. — Cela est évident, plus nous amortirons les feux de la mauvaise nature, plus nous participerons au tempérament de Notre-Seigneur. Il est clair, par conséquent, que plus nous serons mortifiés, plus nous ressemblerons à Jésus-Christ. Voyez saint Thomas ceint du cordon angélique et délivré des assauts de la chair ; rapprochez-vous de ce grand privilégié, l'angélique Louis de Gonzague, dont les yeux ne regardèrent jamais rien de mauvais, dont l'imagination était si réglée qu'il pouvait prier des heures entières sans la moindre distraction ; ajoutez l'inaltérable douceur d'un François de Sales et continuez ainsi à réunir les vertus des saints, ce sera un ensemble de passions amorties qui vous donnera de suite l'idée d'une personne accomplie, d'une copie vivante de Jésus-Christ : voilà ce que ferait de vous-même la sainte mortification, si vous la cultiviez en toute ferveur.

6. — La très sainte Vierge apparaît ici comme le résumé des passions réduites sous l'empire de la raison :

Speculum justitiæ, miroir de justice, source tranquille que pas un souffle mauvais ne peut rider ou agiter, jardin fermé où l'orage n'a point d'entrée, où les fruits mûrissent en paix. O bienheureuse victoire que celle qui produit une paix si profonde et si salutaire !

7. — Adam et Ève, nos premiers parents, durent sans doute apprécier plus que nous cet ordre intérieur de leur être ; ils en avaient compris la noblesse et senti la douceur : aussi comme ils surent le regretter ! avec quelle ardeur ils s'adonnèrent à la mortification de ces passions qui étaient venues le troubler, l'anéantir. Et nous ne serons pas enflammés du désir de reconquérir le sceptre de l'esprit, nous dont la profession est tout entière dans l'imitation de Jésus-Christ ? Et comment ressemblerons-nous à ce divin modèle en qui réellement tout était si soumis à la sainte volonté de Dieu ? Comment dis-je, soumettrons-nous notre orgueil, notre sensualité, notre amour des biens créés à cette même volonté divine, si nous négligeons de réduire en servitude nos ennemis ?

Prière. — O Jésus, ô Marie, ô vous les deux astres qui montrez la voie du ciel à mon cœur, je le vois, dans l'œuvre d'imitation que vous m'avez imposée, rien ne m'est plus nécessaire que la mortification. Je veux donc pour reproduire en moi votre idéale image, mortifier avec ardeur tout ce qui vous déplaît en moi. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Manifester par des actes de mortification extérieure et intérieure mon désir de reproduire la vie et la mort du Sauveur. »

CHAPITRE XIII

L'AME APPREND A HAÏR SON CORPS EN TANT QU'IL SE RÉVOLTE CONTRE LA LOI DE DIEU

Dans l'Ecriture, les mots *esprit* et *chair* ont le sens général de bien et de mal, de divin et de diabolique, de surnaturel et de dégradé. C'est ainsi qu'on dit d'un sage, il vit selon l'esprit ; et d'un pervers, il suit les maximes de la chair. Nous voulons parler de l'esprit et de la chair, dans le sens de corps et d'âme, pour montrer la haine que l'âme doit avoir contre le corps.

2. — Comme un prince qui aspire au trône de ses pères, notre âme a de secrets élans vers la grandeur, la vertu, l'immortalité, la gloire et le bien, c'est-à-dire vers Dieu ; mais le corps, en vil corrupteur, la détourne de ce but si noble et s'accroche à ses ailes pour la plonger avec lui dans les plaisirs boueux de la terre.

3. — « Nos âmes, dit Platon, viennent du ciel, mais la chair les tient captives dans son antre et, par ses charmes leur fait oublier leur origine et les entraîne à des choses viles et indignes d'elles. » Si vous avez lu la vie du jeune roi Louis XVII, au Temple, et si vous vous rappelez ce monstre humain, Simon, homme grossier dont l'unique plaisir était de battre et de séduire sa royale victime, afin de l'abrutir, vous aurez une idée de ce qu'est votre corps à l'égard de votre âme.

4. — Simon, était un homme vil, d'une profession très basse, d'une origine plus basse encore et d'un caractère aussi méprisable que brutal : la chair est vile dans ses actes, qui sont des actes de bête et d'animal, comme boire, manger, dormir ; la chair est vile dans son origine,

car elle a été faite de boue et de limon ; la chair est on ne peut plus méprisable dans ses appétits déréglés, qui sont honteux et dégoûtants non moins qu'aveugles, déraisonnables et violents ; pour tout dire, notre corps, depuis la chute originelle, est comparable à un vil animal.

5. — Louis XVII était un enfant pur, noble et de sang royal ; il avait grandi sur les marches d'un trône sans égal ici-bas ; son caractère était doux et élevé : voilà votre âme. Née d'un souffle de Dieu, elle est céleste et divine en son origine : son caractère est raisonnable, doux, porté à tout ce qui est honnête et bon, en un mot, elle est comme un ange.

6. — Or l'infâme Simon ne se contentait pas de battre sans pitié le pauvre petit roi de sept à huit ans ; il le voulait dégrader, abrutir, rendre stupide et vicieux, il désirait en faire un être de rien ; or, pour votre âme, votre chair a les mêmes instincts : elle la soufflette, elle la fait souffrir, elle veut s'en faire un esclave, s'en servir pour ses plaisirs les plus bas, que dis-je ? elle veut l'abrutir, la rendre stupide, la dégrader, la jeter en pâture aux démons, la rendre immensément et éternellement malheureuse. Voilà ce que, avec ceux qui savent penser, vous devez constater et avouer.

7. — Pour mieux arriver à son but, la chair a en quelque sorte aveuglé notre cœur, elle l'a séduit, elle s'en est fait aimer d'un amour aveugle, elle l'a captivé ; en sorte que non seulement elle peut travailler à la dégradation de notre âme, mais elle le peut sans grande résistance de notre part, ayant su paralyser notre volonté elle-même.

8. — Bien plus, cette chair de péché sait parfois nous fasciner tellement que, tout en gémissant de ses vexations, nous l'entourons de soins délicats, de prévenances sans nombre, de caresses lâches, la servant comme

une reine et une souveraine. Il en est — puissent-ils être tous dans le siècle — qui vont jusqu'à préfèrer les plaisirs de leur chair au contentement de Dieu. Ainsi notre corps, joignant la ruse à la violence, est devenu pour notre âme un tyran grossier qui nous veut perdre et que nous flattons, qui nous crucifie et que nous caressons, qui nous damne peut-être et que, peut-être aussi, nous comblons de soins exagérés.

9. — Comprenez donc la gravité de vos blessures, dirai-je ici à certains hommes trop mous, vous êtes tellement fascinés par cet ennemi fourbe et fangeux que vous ne croyez presque pas à la nécessité de vous en délivrer, de le combattre et de le traiter, comme il convient, en immonde scélérat. Vous êtes liés, garottés, endormis, enivrés ; qui sait s'il reste à votre esprit quelque trait de sa noblesse originelle ? qui sait si vous avez encore assez de grandeur pour concevoir votre abjection ? Le prodigue a rougi de paître les pourceaux, et vous rougissez aussi de sentir l'empire qu'a pris sur votre esprit votre corps misérable ; mais le prodigue a su s'indigner et se lever : *Je me lèverai*, a-t-il dit, *je sortirai de là*. — Le direz-vous comme lui ? O abîme de misères ! une âme immortelle ne sait plus s'indigner contre un corps déchu !

10. — Votre âme tressaille à de telles pensées ; elle s'éveille ; laissez-moi ajouter qu'elle se sent revivre ; mais qu'allez-vous faire ? Irez-vous jusqu'à la vraie guerre, ou vous contenterez-vous de vos inefficaces résolutions ? Ces yeux, ces mains, ces membres flétris qui, depuis longtemps peut-être, tyrannisent votre esprit, saurez-vous les comprimer, les réduire en servitude, les enfoncer dans la cendre et les préparer par la mortification à la juste humiliation du tombeau ? ou bien attendrez-vous qu'eux-mêmes vous livrent aux démons ?

Prière. — Mon Dieu, ou plutôt Dieu des saints, Dieu

des anges, Dieu du ciel, je n'oserais plus me présenter devant vous, si je ne considérais à côté de ma misère votre infinie miséricorde. Ah ! c'en est trop ! je ne puis plus souffrir que la chair ait sur moi un tel empire : parce que j'y vois un obstacle mortel à notre union. Ce renversement m'écrase ; je veux sortir de là ; mais c'est à vous de bénir mes efforts, de les multiplier, de les soutenir, de les rendre victorieux !

O Marie, ô saints anges, ô vous tous qui régnez par l'esprit, secourez-moi ; dès ce jour, je le déclare, je hais ma chair, je veux, dans ce qu'elle a de dépravé, la mâter, l'humilier, la traiter en bête de somme. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Porter un cilice et prendre la discipline si mon directeur me le permet. »

CHAPITRE XIV

L'AME S'EXCITE A RÉPRIMER SES MOINDRES PASSIONS

Avant d'entamer le présent sujet, je vous prie de voir la réponse que vous feriez à la question suivante : Un homme approfondit l'essence, l'objet, les attributs, les actes, les obstacles, et les diverses parties d'une vertu à laquelle, ensuite, il ne s'applique jamais : son désir étant de s'instruire et non de se perfectionner. Un autre cherche un peu de lumière pour voir son chemin, puis tout aussitôt il essaie d'avancer, prie, s'excite en mille façons, vu que son but est de sanctifier plus que de s'instruire : de ces deux hommes, lequel vous semble vraiment habile et prudent ? — Si vous comprenez, profitez ; sinon à quoi bon lire et méditer ? Ceux qui lisent les

livres spirituels pour se distraire et non pour s'animer au combat, trouveront ici trop d'insistance au sujet de la mortification. C'est pour eux le cas de se vaincre en cela même, de ne pas écouter leur paresse, mais de poursuivre, au prix d'un salutaire ennui, la série des présents exercices.

2. — Je le crains, si vous faites bien attention au dessein que j'ai de vous porter à haïr vos passions, votre négligence spirituelle, votre attachement au bien-être, vous trouverez ce dessein irréalisable, vu qu'en nous, tout fait si bien corps avec notre cœur qu'il est aussi difficile de haïr quelque chose de soi que de se haïr soi-même ; toutefois il faut essayer de mépriser et de détester vos nombreuses passions, car enfin, comment leur feriez-vous la guerre sans les haïr? Quelle mortification exerceriez-vous sans cette haine ?

3. — Tâchez d'une part d'envisager la raison en vous comme le savant Boèce se représentait la philosophie ; sous les traits d'une noble matrone, à la démarche posée, au regard tourné vers le ciel ; considérez bien son esprit de mesure, sa modération, sa justice et ses bonnes aspirations ; tâchez d'autre part de voir votre imagination avec ses dérèglements ; votre désir effréné de plaisirs, de réputation, d'influence, vos passions et leurs emportements. Nous avons essayé d'apprendre, hier, à haïr la chair dans ses mauvais instincts, il convient aujourd'hui de nous exciter à préférer les conseils de la raison aux passions de toutes sortes : susceptibilité, curiosité, orgueil, envie, dissipation, loquacité, entêtement, etc., et à haïr ces passions pour mieux nous attacher à la saine raison. Il importe de bien comprendre ce point.

4. — Qu'est-ce que votre imagination, sinon une folle ? Que sont vos passions sinon des sirènes qui vous flattent pour mieux vous séduire ? Et par conséquent

qu'avez-vous à faire de ces ennemis intérieurs sinon de les haïr et de les combattre sans pitié? Pensez-y bien.

5. — Il y en a trop qui vivent d'impressions, qu'un rien trouble, agite, blesse ou abat ; c'est l'imagination et la sensibilité extrême qui occasionnent ces désordres. A-t-on été contredit ? l'imagination grossit l'opposition, fait voir de la malice où la raison calme ne verrait qu'une saillie. S'agit-il d'un faux bien, d'un appât mondain, d'une flatterie ? l'imagination fait briller ces chimères, le cœur en est ébloui : la raison eût fait mépriser le tout. Reconnaissez donc que l'imagination vous fera courir à mille précipices, si vous ne savez pas la mortifier, réprimer ses élans et la diriger.

6. — Beaucoup trop de chrétiens semblent oublier toutes les passions autres que celle de la chair. Ils oublient l'inconstance dans le bien, la fausse honte à confesse, l'égoïsme en famille même, la vanité ambitieuse ou sotte dans les œuvres bonnes, l'imprudence en matière de direction et d'autres infirmités redoutables. Un exemple : Y aurait-il tant d'âmes troublées, s'il y avait plus d'âmes exercées à surprendre et à déjouer les excès de leur imagination ? On en a vu se tuer de désespoir pour une déception, pour une humiliation, pour un procès perdu, pour une résistance à leurs caprices et pour moins encore ; quel mobile, sinon une passion déréglée, a pu déterminer ces malheureux à d'aussi extrêmes excès? Et qui vous garantit que telle passion qui grandit en vous ne vous fera jamais rouler dans les mêmes abîmes de perversité ?

7. — La passion a fait vendre un Dieu par l'un de ses propres disciples, par un apôtre ; auriez-vous soupçonné une telle monstruosité ? Si vous ne devenez pas sévère à l'égard de vos passions mauvaises, attendez-vous à quelque lourde chute. Certains malfaiteurs, se voyant condamnés à mort et songeant aux passions qui

les ont réduits à cette extrémité, s'emportent, blasphèment et s'écrient : maudite intempérance, diabolique vengeance, orgueil d'enfer, avarice de fou, voilà donc où vous m'avez conduit ! et ils s'arrachent les cheveux, et de les entendre ou de les voir cela fait peur. Mais pourquoi s'emportent-ils contre leurs passions ? Si elles les ont perdus, à qui la faute ? ils ont caressé des serpents, ne devaient-ils pas en être mordus ?

8. — Les damnés maudissent plus horriblement encore leurs tristes passions, mais c'est trop tard : c'est pendant la vie, c'est de bonne heure, c'est maintenant qu'il faut comprendre tout ce qu'une seule passion recèle de venin, tout ce qu'elle a d'odieux et de détestable. Et vous, attendrez-vous jusqu'à la mort pour jurer haine et combat perpétuel à vos passions ? la raison ne sera-t-elle pas enfin préférée à tant d'instincts aveugles ou violents ? Que faites-vous de cette paresse qui vous lie à terre ? de cette sensualité qui vous traîne dans la fange ? de cet orgueil qui vous porte sur la pointe des précipices ? de cette avarice qui vous mène à la suite de Judas ? Ce que vous faites de ces ennemis ? j'aime à croire que vous les combattez, mais peut-être les épargnez vous trop encore ; peut-être n'osez vous pas les attaquer assez vigoureusement ; hélas ! peut-être vous livrez-vous à eux comme un lâche, qui rend les armes et se fait esclave pour échapper aux fatigues du combat. *Réveillez-vous donc et priez, de peur d'entrer en tentation.* Voilà que Jésus-Christ vous invite à le suivre !... Essayez de marcher. il vous tendra la main.

RÉSOLUTION

« Avoir constamment l'œil ouvert sur l'une ou l'autre de mes passions intérieures. »

CHAPITRE XV

L'AME SE RÉSOUT DAVANTAGE A LA GUERRE SPIRITUELLE

La vertu de mortification n'étant qu'une habitude belliqueuse par laquelle nous cherchons à faire mourir notre mauvaise nature, il importait avant tout de vous disposer, cher lecteur, à entreprendre la guerre de l'esprit contre la chair. Maintenant que je vous suppose prêt à ces combats, je voudrais vous exciter plus positivement contre vos passions, produire en vous cette haine du corps et des sens, de l'imagination et du cœur (en ce qu'ils ont de déréglé) qui vous armera contre eux d'une manière efficace.

2. — Commençons par voir en général combien la mauvaise nature est haïssable aux yeux de la foi et de la raison. Considérant ensuite combien la grâce est aimable, nous serons évidemment excités à combattre pour celle-ci contre celle-là. Mais, avant de commencer, rappelons-nous bien cette parole de Notre-Seigneur : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* [1], et retenons toujours que ces lectures ne profiteront qu'autant que la prière les fera bénir de Dieu. Si nous ne nous étendons pas davantage sur la nécessité de prier pour arriver aux vertus, c'est que vous devez être persuadé de cette nécessité depuis longtemps, d'autant plus que cet esprit de prière est inculqué formellement dans une des quatre règles de la présente méthode*. Qu'il suffise donc de vous le rappeler

* RÈGLES DE NOTRE MÉTHODE

1. — Vouloir le fruit désigné.
2. — Le chercher en méditant et en priant.
3. — Prévoir et résoudre son application.
4. — Lui adapter l'examen particulier.

1. Joan. xv, 5.

de temps à autre et de vous dire, de loin en loin, ce mot de l'Ecriture : *Si le Seigneur ne construit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent* [1].

3. — Entre la mauvaise nature et la grâce, il y a une opposition radicale : celle-là c'est l'égoïsme, celle-ci le dévouement. « La nature n'a jamais pour fin qu'elle-même, dit l'*Imitation*, mais la grâce agit en tout uniquement pour Dieu, en qui elle se repose comme en sa fin dernière. (III, 54.) » Ainsi, commençons par reconnaître en nous un instinct déréglé qui nous porte à nous rechercher nous-mêmes exagérément, à vouloir notre bien-être naturel, notre volonté propre, notre gloriole en tout, à nous épargner toujours. Voilà l'ennemi de notre âme !

4. — « La nature, continue l'*Imitation*, répugne à mourir ; elle ne veut point être contrainte, ni vaincue, ni assujettie, ni se soumettre volontairement... Elle travaille pour son intérêt propre, elle calcule le gain qu'elle peut retirer des autres... Elle aime à recevoir les respects et les honneurs... Elle craint la confusion et les mépris. Elle aime l'oisiveté et le repos du corps... Elle recherche les choses curieuses et belles et repousse avec horreur ce qui est vil et grossier... Elle convoite les biens du temps, elle se réjouit d'un gain terrestre, s'afflige d'une perte et s'irrite d'une légère injure... Elle aime ce qui lui est propre et particulier... Elle se complaît dans le nombre des amis et des parents... Elle se glorifie d'un rang élevé, d'une naissance illustre... Elle flatte les riches... Elle veut se montrer... Elle désire être connue et s'attirer la louange et l'admiration (*ibidem.*) » La grâce fait juste le contraire : or, il s'agit de constater ici que la nature dépravée est conduite par le démon, au lieu que la grâce est le mouvement de Dieu : notre préférence ne devrait pas être douteuse.

1. Ps. CXXVI, 1.

5. — Le démon et la mauvaise nature poussent à l'orgueil, à la colère, aux excès, c'est-à-dire au mal et au malheur, au trouble et au désordre. Ils ont donc juré votre perte ; et vous ne pouvez concevoir tout le mal qu'ils veulent vous faire. Voilà ce que vous dit la foi. Vos passions vous tyrannisent pour vous faire pécher, et quand elles y ont réussi, elles se moquent de vous ; de là ce dépit qui suit le péché. Voyez Adam, il a quitté la grâce pour suivre le démon et contenter sa propre volonté : aussitôt pris de honte et de peur, il est abattu comme sous les pieds d'un ennemi aussi cruel que fourbe, aussi dur que flatteur. Oui, voilà cette nature que vous aimez tant, que vous ne savez ni contrarier ni mortifier.

6. — Considérez Caïn, Judas, Pharaon et tant d'autres qui ont mieux aimé suivre la mauvaise nature et le démon que les conseils de la grâce, vous verrez ce que veut faire de vous la passion que vous hésitez tant à combattre. Est-il possible que vous osiez ménager un si détestable ennemi ?

7. — On craint la peste, la mort, le démon, mais votre nature mauvaise est plus redoutable encore, et vous la caressez ! Voilà, certes ! un grand désordre.

8. — De quoi vous a servi d'écouter votre nature perverse en telle circonstance où vous avez péché ? Avez-vous retiré autre chose que de la honte et des regrets ? Aux fruits, vous pouvez juger l'arbre. Ah ! l'on comprend les saints qui haïssaient leur chair, leur amour-propre et toutes leurs passions, mais on ne s'explique pas — sinon par votre triste aveuglement — le peu de haine que vous avez pour votre corps et vos penchants corrompus. Car enfin, ou vous prouverez que ce ne sont pas là vos pires ennemis, ou vous admettrez que vous êtes insensé de les tolérer, de les ménager, de ne pas les combattre à outrance, et toujours, et de toute façon.

9. — Quand même vous n'auriez pas les lumières de la foi pour vous montrer combien la mauvaise nature est digne de haine, il vous suffirait de la raison. Un torrent qu'on n'endigue pas porte partout la désolation ; ainsi en est-il de toute passion. Les sages du paganisme avaient compris qu'il faut se vaincre : domptez-vous vous-même, disaient-ils à quiconque cherchait la paix, *vince teipsum.*

10. — Si, en face de cette maladie originelle qui vous est si funeste et qu'on désigne ici sous le nom de nature, vous mettez la grâce, c'est-à-dire la raison, la vertu et Dieu réprimant tout excès, quelle paix ne goûterez-vous pas ? Vous êtes-vous jamais laissé conduire par la grâce sans y avoir trouvé la vraie joie, l'indicible avant-goût de bonheur qu'on appelle le sentiment du devoir accompli ? Que faites-vous donc de ne pas haïr vos mauvais instincts ? Et si vous les haïssez, pourquoi leur laisser tant de liberté ? Quand on déteste, on afflige, on persécute, on tue.

Prière. — Mon Dieu, je le reconnais, jusqu'ici j'ai donné la main à mes ennemis. Accordez-moi de haïr ma mauvaise nature, de voir en elle un ennemi sans pitié, un monstre de cruauté basse et perfide. O Jésus, faites que je haïsse ma nature mauvaise afin de vous imiter sincèrement. Vous le savez en effet, ô l'adorable Ami de mon âme, je n'aime que vous, je ne veux servir vraiment que vous, cependant je vous offense, hélas ! tous les jours, en beaucoup de points. Votre gloire est intéressée à m'accorder cette haine de moi-même que je vous demande avec larmes en ce moment. Hé ! mon trop doux Seigneur, faut-il donc que je vous offense plus longtemps ? J'aime mieux mourir. Pardonnez-moi, je vous en prie par vos mérites, mon peu de fidélité. Convertissez à votre amour mon cœur trop inconstant. J'ai foi en vous, votre grâce me fera triompher de moi-même ; par votre secours j'ar-

riverai enfin, ô joie suprême, à ne plus vous déplaire, à vous ressembler et à vous servir joyeusement jusqu'à ma mort. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Promettre à Notre-Seigneur de sacrifier à son bon plaisir les coupables satisfactions de ma chair ou les vains désirs de mon cœur. »

CHAPITRE XVI

L'AME ENTREPREND DE MORTIFIER SON IMAGINATION

On trouve dans les sermons, si pleins d'ascétisme, du très aimable saint François de Sales, un discours *pour le IIIe jour de Pasques* qui traite de la paix. Voici l'enseignement de ce bon saint touchant la défiance qu'il convient d'avoir à l'égard de notre imagination : « Nous devons donc savoir que la plupart des troubles que nous avons viennent de ce que l'imagination des sens et de la chair représente fréquemment des souvenirs mondains et terrestres à l'imagination de l'esprit ; lesquels étant reçus par la mémoire, elle commence soudain d'entrer en défiance ; et au lieu de s'occuper à se ressouvenir des promesses de Notre-Seigneur en faisant des actes d'espérance, il arrive que nous nous laissons aller à de vaines craintes qui nous portent à l'inquiétude, puis la chair emploie toutes ses forces contre l'esprit, attirant de son côté l'entendement et la mémoire. » Or, il est très certain que l'imagination combat toutes les vertus par la même stratégie. Elle est donc une ennemie sagace et redoutable.

2. — Le monde matériel étant un champ soumis à

l'action des esprits, et l'imagination dont je parle tenant au monde matériel, puisqu'elle agit suivant des dispositions d'humeurs et des sensations, il faut savoir que le démon se sert vantageusement de cette faculté pour nous porter au mal de toutes manières. Par contre il faut se rappeler que l'ange gardien peut nous rendre les plus grands services par notre imagination, en la disposant de façon à attirer notre volonté vers le bien. C'est, sans doute, faute d'avoir voulu mortifier suffisamment leur imagination que plusieurs sont tombés dans le spiritisme. Mais puisque, par l'imagination, notre âme a, d'une part, des rapports si directs avec le monde des esprits et, d'autre part, une si grande influence sur toute notre vie, il est manifeste que nous devons maîtriser cette faculté, la mâter, l'habituer à porter le joug de la foi.

3. — Celui qui n'a pas le courage de mortifier son imagination ressemble pour sa vie intérieure à un homme qui se laisse dominer par sa servante. Cette mégère lui fait subir tous les accès de sa mauvaise humeur. Craintes exagérées, scrupules, doutes, désirs incohérents, trouble perpétuel ; voilà l'ordre du jour de quiconque ne tient pas son imagination dans la captivité d'une esclave.

Vous vous trouverez parfois tout triste, tout rempli de sombres appréhensions ; rendu présent par l'imagination, le mal que vous craignez vous écrasera d'avance. Et puis, vos humeurs changeant de cours, ou tel démon se retirant, vous deviendrez subitement gai, présomptueux, presque folâtre. Ce sont là des excès qui doivent vous faire comprendre que vous êtes en butte aux folies de votre imagination. Surveillez ces transitions brusques, ces variations de votre humeur : bientôt, vous ne vous en soucierez pas plus que de la pluie ou du beau temps. Loin d'aller vous cacher comme un enfant, sous prétexte qu'il pleut ou qu'il fait noir dans votre âme, vous réagi-

rez par le repos de la tête : une promenade, une lecture, la visite à un ami, la prière surtout, et vous serez soulagé.

Peu à peu, et quand Dieu le voudra (car il en est que Dieu veut martyriser très longtemps par des imaginations terrifiantes, pour les élever à un haut degré de vertu) peu à peu, dis-je, vous prendrez le dessus.

4. — Quiconque a le souci d'établir son cœur dans la paix de Dieu, plus encore que de se procurer la douce tranquillité de la vie naturelle, doit premièrement examiner ses craintes, ses désirs, ses projets et tout ce qui le trouble, afin de savoir si ce ne sont pas là des effets de son imagination. Deuxièmement, il doit se rendre compte des sensations et impressions qu'il a reçues autrefois, pour voir si ce n'est pas par elles que l'imagination compose ses poisons. Une fois cela bien reconnu, il doit se prosterner devant Dieu, lui confier sa peine et le prier de ramener la paix dans son propre cœur. Après cette première opération, il faut se dire et se répéter fermement que, Dieu aidant, on aura, tôt ou tard, raison de ces troubles domestiques ; et, en attendant, contrarier froidement son amour-propre, poursuivre sa volonté, la courber sous la croix ; faire souffrir ses sens ; car Dieu épargne celui qui ne s'épargne pas ; et le démon a souvent le pouvoir de tourmenter celui qui fuit la croix. — Oh ! que l'on s'épargnerait de chagrins dans la vie spirituelle, si l'on observait simplement cette première direction.

5. — Les dérèglements de l'imagination nous font non seulement souffrir beaucoup mais parfois pécher plus encore. Péchés de défiance, de colère, de lâcheté. C'est par la crainte de maux imaginaires que le démon fomente en nous l'affreuse paresse, le dégoût de la vie fervente, la négligence de nos devoirs les plus sacrés. Il faut donc mortifier l'imagination plus encore parce que cette folle

scandalise et détourne de la sainteté, que parce qu'elle occasionne des ennuis. C'est même pour ceux-là seuls qui la combattent par ce motif surnaturel, que Dieu est vraiment disposé à l'empêcher de troubler et de tourmenter une âme.

6. — On doit donc examiner d'où vient le trouble en nous ; puis, après avoir fait soigneusement tout ce que nous avons dit plus haut (n° 4), on doit se mettre à couper les vivres à l'imagination, je veux dire les sensations troublantes ou dissipantes. Une chose vous fait plaisir à voir, mais la nuit suivante vous y rêvez et le trouble suit : faites-vous une loi inviolable de ne pas regarder cet objet. Une personne vous plaît, mais ensuite son souvenir est mis en œuvre par le démon de l'imagination pour vous agiter : fuyez cette personne. Un livre pique votre curiosité, mais vous jette de mauvaises pensées ou seulement de vains scrupules dans l'âme ; ce livre, fut-il pieux comme l'*Imitation*, n'est pas fait pour vous. Choisissez-en un autre*. Une nouvelle subite, un accident, une contradiction, une obédience, un changement de situation, etc., vous troublent : c'est que votre imagination a soufflé trop fort sur votre esprit, en a disposé la longue-vue d'une manière exagérée. Par ce dérèglement vous voyez le rose en gris et le gris en noir. Et l'agitation qui en résulte tombe sur votre cœur, l'agite à son tour d'une façon désordonnée. Corrigez donc ce cocher ivre — votre imagination — qui fouette en insensé vos chevaux — passions — et, par là, vous mène à tous les précipices. Constatez du moins que tel est bien votre mal. Par ces moyens, vous apprendrez bientôt l'art, si nécessaire, de mortifier votre imagination.

7. — Enfin n'omettez pas d'exposer vos appréhen-

* Il se peut néanmoins que l'on fasse mieux de passer outre à certains dangers imaginaires. C'est le cas des scrupuleux.

sions ou vos désirs à un sage directeur. Puis, surtout, tenez-vous ferme à ce qu'il aura prononcé ou décidé. L'obéissance et la confiance en Dieu sont indispensables pour vaincre les écarts de l'imagination.

RÉSOLUTION

« Regarder comme essentiel à la vie spirituelle l'examen particulier sur mon imagination. »

CHAPITRE XVII

L'AME PREND LES PREMIERS MOYENS DE S'EXERCER A LA MORTIFICATION

Afin de mieux faire revivre en vous Notre-Seigneur, vous voilà décidé à mortifier votre chair, vos sens, votre cœur, vos passions, tout ce qui en vous s'oppose au règne parfait de la volonté de Dieu. Je regarde cette disposition comme un fait acquis ; car si vous hésitiez encore à vouloir combattre votre mauvaise nature, je ne saurais plus que vous dire, sinon de ne pas quitter le trône de la sainte Vierge avant d'avoir obtenu la grâce de prendre cette résolution.

2. — Une fois décidé effectivement à la pratique de la mortification, il faut essayer d'acquérir à haute dose cette généreuse et militante vertu. Comment faire pour cela ? On conseille de prier, et c'est parfait. Aussi je dis avec tout le monde : Si vous ne priez pas pour avoir la constance de vous mortifier, vous n'y arriverez pas ; mais il ne suffit pas de prier. On propose de comparer les privations que s'imposent les gens du monde pour arriver à la fortune à celles que nous nous imposons pour Dieu.

C'est là un stimulant qui n'est pas à mépriser et dont vous ferez bien de vous servir à l'occasion, surtout quand vous irez par le monde ; mais le moyen n'est pas assez direct. Voyez cependant si, joint à la prière, il ne serait pas déjà fort utile à votre avancement et résolvez de l'employer sans délai, car c'est temps de mettre la main à la charrue.

3. — On dit que Domitien était cruel au point d'aimer à torturer des enfants et à faire mourir ses semblables dans les plus affreux supplices ; cette cruauté n'a certes rien de bon ; aussi ne veux-je point la proposer à mon lecteur, même contre ses passions. Voyons seulement par quels essais grandissants elle fut engendrée ; cela nous montrera comment un chrétien peut devenir saintement dur à lui-même. Domitien commença par arracher la tête aux mouches, par les percer à coups d'épingle, par s'amuser de les voir se débattre dans les angoisses de la mort : il leur enlevait tantôt une aile, tantôt une patte, tantôt les ailes et les pattes tout ensemble ; et il riait de leur détresse et il n'était satisfait qu'après les avoir vu s'arrêter, trémir une dernière fois et se raidir sous le coup de la mort. Ainsi apprend-on le métier de bourreau, ainsi se fait-on à l'idée de tuer, d'assassiner. Répétons-le, c'est ainsi qu'il faut procéder à l'égard de ses passions, si l'on veut devenir un soldat de l'esprit, un guerrier spirituel, un véritable ascète.

4. — Pour se rendre fort dans la mortification, il est bon de procéder avec une certaine habileté. La prudence veut ici que l'on se ménage tout d'abord des combats faciles et qui, en nous laissant la victoire, nous encouragent à la lutte par le plaisir même qu'il y a à se vaincre. Commencez par tuer des mouches, c'est-à-dire excitez votre ardeur en tuant vos caprices, vos petites sensualités, vos saillies, les vains désirs du moment ; l'important c'est : 1° d'éveiller en vous la passion de mortifier, de

contrarier, de dompter, d'entraîner, de dominer, de vous faire sentir chez vous comme le maître qui s'impose ; 2° de vous exercer d'abord contre des ennemis faciles à vaincre. Ainsi vous devez avant tout essayer de prendre ce rôle de persécuteur contre vous-même. Quand vous ne contrarieriez que votre curiosité des yeux, pourvu que vous arriviez à mortifier ainsi vos yeux avec une certaine passion, comme Domitien torturait ses victimes, cela serait énorme et magnifique ; c'est le *plaisir de vaincre* de saint Ignace de Loyola.

5. — Rusé comme un serpent, le démon fait tous ses efforts pour nous dissuader de persécuter notre mauvaise nature : mais, si nous nous décidons quand même à cette guerre des saints, il nous lance asssitôt contre nos plus subtils et plus vigoureux ennemis, bien sûr que nous serons vite déconcertés et découragés : c'est un piège grossier auquel plus d'un se laissent prendre ; évitez-le donc, et faites attention à ce que l'on vous répète ici pour la seconde fois : le premier moyen d'avancer en l'esprit de mortification, c'est d'aiguiser en nous l'appétit de contrarier, de mortifier nos défauts. Ne vous inquiétez que d'acquérir cet instinct persécuteur, et, de peur d'être découragé, attaquez-vous à vos plus insignifiants défauts ; prenez-en un, arrachez-lui d'abord une aile, puis les pattes, puis la tête, pour le plaisir de le vaincre, de le mortifier et de le tuer.

6. — Commencer par la guerre aux sens, car elle est plus facile que celle de l'intérieur, et, parmi les sens, acharnez-vous contre le goût, qui certainement est assez facile à vaincre. Essayez, par exemple, non pas de boire peu et mauvais, mais de retarder d'une ou deux minutes le plaisir de boire, ou bien de boire à petites gorgées quand vous avez une grande envie de vider d'un trait tout votre verre : vous serez content de vaincre, et, peu à peu, le goût de la mortification se développera en vous.

Faites de même pour les conversations trop vives ou trop longues, le repos exagéré et toute espèce d'excès. quand la passion crie : encore! Habituez-vous à lui répondre : assez !

7. — Ne vous arrêtez pas à cette ruse première ; sachez qu'une fois que vous aurez entrepris de mortifier quelque chose en vous, il faut ne jamais le laisser revivre. Contrariez donc toujours ce défaut et dès qu'il voudra relever la tête. Rien ne presse plus que d'apprendre l'art de vaincre : ne courez pas aux armes avant de savoir vous en servir : exercez-vous donc contre un tout petit défaut, mais ne le laissez plus revivre, suivez-le, poursuivez-le, comme pour vous amuser, et, en réalité, dans le but de vous exciter contre la mauvaise nature, de vous aguerrir, d'acquérir l'esprit persécuteur et persécuteur sempiternel du vieil homme. Si vous employez ce moyen avec humilité, en vous rappelant qu'il faut toujours prier, vous avancerez plus vite que vous ne pensez. Ayez donc grande confiance en Dieu.

Oui, ô Jésus, grâce à vous, *je poursuivrai mes ennemis, je les atteindrai et je ne m'arrêterai pas qu'ils ne soient défaits*. J'ai la prière, la toute puissante prière, j'ai surtout le conseil, si encourageant pour ma faiblesse, de commencer par de tout petits actes de mortification. Je le sens, votre grâce m'aide et me décide, en même temps qu'elle me guide. O mon bon Sauveur, que vous êtes aimable et doux, de m'accepter encore au nombre de vos soldats. Soyez béni de n'avoir pas méprisé mon âme et de l'avoir appelée à l'honneur de marcher sur vos pas. Continuez de soutenir mes essais, de fortifier ma vacillante volonté, car je veux vous servir en ami parfait, en vrai prêtre, en vrai religieux, en disciple ardent d'amour et de bonne volonté. Vierge sans tache, tendre et miséricordieuse mère, intercédez pour moi. Ainsi soit-il.

Exemple. — Saint Janvier ayant été avec ses deux compagnons, Festus et Didier, traîné aux arènes de Pouzzoles, où tout un peuple s'était massé pour les voir, se dressa devant ses frères en criant : « Courage mes frères, mourons pour notre divin Sauveur ! » Aussitôt les tigres, les lions et les léopards, lâchés de leurs cages, s'élancèrent sur eux ; mais ô merveille ! arrivés à leurs pieds, il perdent leur férocité et ils se couchent à terre comme d'aimables agneaux. L'amphithéâtre retentit de cris d'admiration. Il fallut décapiter les martyrs. — Quelque chose de semblable aura lieu pour l'homme bien exercé à la mortification. Ses passions, après s'être élancées sur lui pour dévorer son âme, se coucheront dociles et timides à ses pieds. La mort même ne le fera pas fléchir.

RÉSOLUTION

Mortifier mon inconstance et travailler à acquérir l'esprit de suite, en mes résolutions.

Petites mortifications conseillées par le vénérable Curé d'Ars

« Une autre vertu cardinale, est la tempérance : c'est tempérer son imagination, ne pas la laisser galoper aussi vite qu'elle le voudrait ; tempérer ses yeux, tempérer sa bouche : il y en a qui ont constamment à la bouche quelque chose de doux, d'agréable ; tempérer ses oreilles : on ne leur permet pas d'entendre des chansons et des discours inutiles ; tempérer son odorat : il y en a qui se parfument au point de faire prendre mal au cœur à ceux qui sont autour d'eux ; tempérer ses mains : il y en a qui sont toujours à se laver les mains quand il fait chaud, qui cherchent à manier des choses douces au toucher. Enfin tempérer son corps, cette pauvre machine ! ne pas le laisser aller comme un cheval échappé, sans mors ni bride ; mais le retenir et le dompter. Il y en a qui sont perdus là, dans leur lit, qui sont contents

de ne pas dormir pour mieux sentir le bien-être. Les saints n'étaient pas comme cela. Je ne sais pas comment nous allons nous trouver à côté d'eux, mais, voilà ! si nous sommes sauvés, nous allons demeurer un temps infini dans le purgatoire, tandis qu'eux s'envoleront tout de suite au ciel pour voir le bon Dieu.

Saint Charles Borromée, ce grand saint, avait dans son appartement un beau lit de cardinal que tout le monde voyait, mais, à côté, il y en avait un qu'on ne voyait pas, qui était fait de fagots de bois, c'était celui dont il se servait. Il ne se chauffait jamais ; quand on venait le voir, on remarquait qu'il se tenait de manière à ne pas sentir le feu. Voilà comment étaient les saints. Ils vivaient pour le ciel et non pour la terre ; ils étaient tout célestes ; et nous, nous sommes tout terrestres.

Oh ! que j'aime ces petites mortifications qui ne sont vues de personne, comme de se lever un quart d'heure plus tôt ; de se lever un petit moment pour prier la nuit ; mais il y en a qui ne pensent qu'à dormir.

***

Il y avait une fois un solitaire qui s'était construit un *palais royal* dans un tronc de chêne, il avait placé des épines en dedans ; il avait attaché trois pierres au dessus de sa tête, afin que lorsqu'il s'aboucherait ou se renverserait, il sentit les épines ou les pierres. Et nous, nous ne pensons qu'à trouver de bons lits pour y dormir à notre aise.

On peut se priver de se chauffer ; si l'on se trouve mal assis, ne pas chercher à mieux se placer ; si l'on se promène dans son jardin, se priver de quelques fruits qui feraient plaisir ; en faisant son ménage, on peut ne pas manger quelques petits morceaux qui se présentent ; se priver de voir quelque chose qui attire le regard et qui est joli, dans les grandes villes surtout. Il y a un Monsieur qui vient quelquefois ici. Il porte deux paires de lunettes, afin de n'y rien voir. Mais il y a de ces têtes qui sont toujours en l'air. Lorsque nous allons dans les rues, fixons nos regards sur Notre-Seigneur portant sa croix devant nous, sur la sainte Vierge qui nous regarde, sur notre ange gardien qui est à nos côtés. Que c'est

beau cette vie intérieure ! Elle nous donne l'union avec le bon Dieu. Aussi lorsque le démon voit qu'une âme cherche à y arriver, il tâche de l'en détourner en remplissant son imagination de mille chimères. Un bon chrétien n'écoute pas ça : il va toujours en avant dans la perfection, comme un poisson qui plonge dans le fond des mers. Pour nous, hélas ! nous nous traînons comme une sangsue dans la vase.

***

Il y avait deux saintes dans le désert qui s'étaient toutes cousues d'épines ; et nous qui ne cherchons que le bien-être ! Cependant nous voulons aller au ciel, mais avec toutes nos aises, sans nous gêner en rien : Ce n'est pas comme cela qu'ont fait les saints. Ils cherchaient tous les moyens de se mortifier et, au milieu de toutes les privations, ils goûtaient une saveur infinie. Que ceux qui aiment le bon Dieu sont heureux ! ils ne perdent pas une seule occasion de faire le bien. Les avares emploient tous leurs moyens à augmenter leur trésor ; eux font comme cela, pour les richesses du ciel : toujours ils amassent. On sera surpris, au jour du jugement, de voir des âmes si riches. »

(*Esprit du curé d'Ars*, par M. l'abbé MONNIN, c. 19)

CHAPITRE XVIII

L'AME S'EXERCE, SUR UN DÉFAUT QUELCONQUE, A SE VAINCRE FORTEMENT ET HABILEMENT

Si le présent manuel était un traité théorique des vertus, ce serait le moment de parler de la mortification extérieure et intérieure, ou bien, il conviendrait de dire que la mortification s'apprend surtout par l'exercice ; nous laissons la théorie pour la pratique, qui la contient couvertement ; nous rappellerons seule-

ment l'examen particulier et le contrôle du directeur, mesures qui, avec la prière, sont fondamentales pour toute vertu. Bien persuadé que vous ne négligez pas ces moyens universels, nous allons exposer à vos yeux la nomenclature des principaux ennemis que vous devez terrasser et contre lesquels vous devez guerroyer.

2. — Vous trouverez peut-être que la guerre à ces ennemis a été déclarée déjà dans chaque vertu : par exemple, pour la douceur on a parlé de mortifier l'orgueil, pour la pureté, de mortifier les sens, pour l'obéissance, de mortifier la volonté propre. Cette remarque est juste. Toutefois, il est utile et nécessaire de revenir ici sur ces mortifications, par la raison que si vous ne les essayez pas dans le but de les expérimenter directement et avec l'intention d'apprendre à vous vaincre, vous avancerez peu : au moment, par exemple, où, pour être humble, il faudrait mortifier votre orgueil, si vous ne vous y êtes pas exercé quelque temps, *gracià vincendi*, vous risquez de n'en pas être assez capable et de manquer ainsi vos progrès en l'humilité. Il en est de même pour les autres vertus. Ainsi, loin de dire qu'on s'exerce assez directement à la mortification, dès lors qu'on s'exerce à une vertu quelconque, comprenez qu'on ne s'y exerce bien fructueusement que pendant ce mois, et que durant les autres on la pratique indirectement dans la mesure qu'on s'est habitué à cette vertu pendant ce mois. Quoique subtile, cette réflexion est solide. Croyez donc bien que si vous voulez assurer la pratique des mortifications spéciales à chaque vertu, il faut maintenant vous exercer à ces différentes mortifications dans le but exprès de les pratiquer en elles-mêmes et pour vous aguerrir.

3. — Tâchez de choisir parmi les ennemis spirituels que vous voulez vous exercer à vaincre habilement, celui qui vous paraîtra, pour le moment, le plus influent sur votre volonté, et préparez-vous à lui faire une guerre

acharnée. Nous avons tant de ces ennemis : la chair, les sens, l'orgueil, l'inconstance, la violence, la loquacité, le laisser-aller, la timidité, l'expansibilité excessive : ce sont là tout autant de points de mire pour quiconque veut se mortifier.

La stratégie que nous adoptons ici, étant conseillée par saint François de Sales, mérite d'être étudiée de près. Elle consiste : 1° à penser, 2° à parler, 3° à agir tour à tour mais fréquemment contre le défaut qu'on veut mortifier. « Par exemple, dit ce maître, si vous vous sentez incliné à la passion de la vanité, faites souvent des *pensées* de la misère de cette vie humaine, combien ces vanités seront ennuyeuses à la conscience au jour de la mort, combien elles sont indignes d'un cœur généreux, que ce ne sont que badineries et amusements de petits enfants, etc. *Parlez* souvent contre la vanité, et encore qu'il vous semble que ce soit à contre-cœur, ne laissez pas de la bien mépriser, car, par ce moyen vous vous engagerez, même de réputation, au parti contraire. Et, à force de parler contre quelque chose, nous commençons de la haïr, bien qu'auparavant nous lui eussions de l'affection. *Faites des œuvres* d'abjection et d'humilité le plus que vous pourrez, encore qu'il vous semble que ce soit à regret, car, par ce moyen vous vous habituez à l'humilité, et affaiblissez votre vanité, *en sorte que, quand la tentation viendra, votre inclination ne la pourra plus tant favoriser, et vous aurez plus de force pour la combattre*[1]. »

4. — Peut-être que vous êtes trop ami du repos, des aises corporelles, de la bonne chère, des relations sensibles et mondaines, trop ennemi du travail, de la peine, des privations, de la solitude et des exercices de la vie intérieure. Si vous avez quelqu'un de ces défauts, au point de négliger habituellement la piété, de commettre

1. *Vie dévote*, IV, c. 10.

des excès de table, de ne lutter que mollement contre les assauts de la chair, de tenir immodérément à certaines visites et relations, vous avez affaire à un ennemi qu'il ne sera pas superflu d'apprendre à combattre par principe, *ex professo,* et selon que saint François de Sales le prescrit.

5. — C'est un défaut vulgaire que celui du laisser-aller général. On parle selon l'impression du moment, on se tient n'importe comment ; on a des habits malpropres, une cellule en désordre, on est souvent en retard pour ses devoirs, on ne sait pas, en un mot, se plier à la régularité, au genre contenu et soigné. Ce défaut porte grand préjudice aux personnes qui ont la vie active. On les voit regarder partout, écouter tout, goûter capricieusement à un mets raffiné, savourer mollement le parfum d'une fleur, toucher aux objets des salons où ils pénètrent, ne faire attention à rien qu'à leur propre et détestable amour du sans-gêne ; et l'on conclut que voilà des âmes désordonnées, mal dirigées ou plutôt sans frein ni loi, ni rien de suffisamment intérieur. Qu'y a-t-il de commun entre ces manières immortifiées et l'adorable modestie du Sauveur ?

6. — Un autre ennemi de notre avancement, c'est le désir de paraître, d'être mis en relief, de commander. Jaloux de se faire du renom, on parle souvent de ce qu'on croit ses qualités, talents et hauts faits ; on flatte l'autorité, on se compose. Ce vice est un des plus odieux et pernicieux ; il rend hypocrite, entier dans ses vues, personnel en tout, ramenant tout au *moi*, indisciplinable et toujours prêt à la révolte, ou aux excès de pouvoir ; hélas ! quel adversaire que celui-là !

Combien se croient dégagés de toute ambition qui, pourtant, tiennent à être les premiers partout, et pour qui tout l'honneur du monde consiste à commander !

7. — Un défaut à bien mortifier, c'est l'insatiable

exigeance des utilitaires, des accapareurs. On craint toujours de manquer du nécessaire ; on veut un train à grand confortable, une bibliothèque riche, beaucoup d'argent, de luxueux jardins, tous les petits objets utiles à la vie aisée, du linge choisi, de molles couvertures, de beaux vêtements. On ne gagne jamais assez, dit-on, il faut économiser toujours, néanmoins on ne se refuse qu'à grand peine ce qui tente le regard ; on est ami des curiosités, œuvres capricieuses de l'art et mille autres superfluités. Ce défaut porte à murmurer contre les supérieurs, entretient des désirs que rien ne contente, provoque les péchés contraires à la sainte pauvreté, fait en un mot dépenser et économiser par manie plutôt que par cet esprit de raison aussi large à donner, quand il le faut, que ferme à retenir quand on dépasse l'honnêteté nécessaire.

8. — Ajoutons l'esprit de contradiction, la violence, la dureté, la brusquerie, on aura les principaux défauts dont tout homme est plus ou moins le jouet. Si vous avez vu en cette nomenclature sommaire quelques-uns de vos travers, ou si vous croyez avoir à peu près tous ces défauts, ne vous étonnez pas, mais reconnaissez qu'il y a quelque chose à démolir, à mortifier, à réformer, tant dans votre extérieur que dans votre intérieur, et préparez-vous au combat. Arrêtez-vous à l'un de ces ennemis et voyez si vous osez l'attaquer nettement, si vous savez le prendre où il faut, jusqu'où il vous sait séduire et comment vous pensez en venir à bout. Connaissez ainsi votre art de la guerre spirituelle et tâchez d'y progresser. Vous avez, en effet, à vous rendre agréable aux yeux du Dieu d'amour : Jésus, le Très saint Rédempteur.

RÉSOLUTION

« Me rendre compte de la manière dont je combats mes passions. »

CHAPITRE XIX

L'AME S'ÉCLAIRE POUR VOIR SI ELLE DOIT POURSUIVRE SON DÉFAUT DOMINANT : DIRECTEMENT OU INDIRECTEMENT

Nous allons étudier, cher lecteur, trois choses : la doctrine ordinaire des maîtres sur le défaut dominant, l'opportunité plus ou moins générale de cette doctrine et le moyen d'y suppléer, dans le cas où l'on ne s'en accommoderait pas. Commençons par la doctrine ordinaire appelée du défaut dominant. Voici ce que nous dit à ce sujet, après l'ensemble des maîtres, l'auteur du *Combat spirituel* : « L'ordre veut que vous vous attachiez à détruire la passion qui vous a toujours le plus troublé (c. xxxiii). » C'est ce qu'on appelle défaut dominant. Coupons le tronc de l'arbre et toutes les branches sécheront ; tuons le chef et l'armée se dispersera ; attaquons le cœur et les veines seront frappées ; oui, le défaut dominant, voilà, en principe, le grand objectif de la mortification.

2. — Il est consolant de savoir qu'en mortifiant un ou deux défauts principaux on détruit tous les autres ; mais quel est-il notre défaut dominant ? Problème délicat ! Pour résoudre cette question, on peut réduire d'abord aux trois concupiscences générales, ou tout au plus aux sept péchés capitaux, tous les défauts que nous pouvons avoir. Cette remarque simplifierait considérablement le problème. Tout reviendrait, en effet, à savoir si vous êtes plus porté à l'orgueil qu'au plaisir, ou au plaisir qu'à l'avarice, ou à l'avarice qu'à l'orgueil et au plaisir, points que vous pourrez éclaircir par l'artifice suivant.

4. — Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous veniez à perdre courage en la bonne voie, quelle est la passion qui vous enchaînerait avant tout? Vous sentez évidemment un côté faible chez vous et une passion dominante : voilà sans doute l'ennemi ! De même, si on vous traitait tour à tour d'orgueilleux, de gourmand, d'envieux, de colérique, d'avare, de sensuel et de paresseux, vous seriez évidemment plus disposé à vous défendre sur un point que sur un autre? Parmi ces défauts, cherchez bien celui dont vous auriez le plus de peine à vous disculper; vous trouverez votre défaut dominant; ou encore voyez ce qui vous trouble le plus dans vos confessions, ce qui vous déplaira le plus au moment de la mort : mais n'oubliez pas que, pour la plupart, le défaut dominant est une résultante de tous les vices, à savoir une grande sensualité cachée sous un orgueil très subtil.

5. — Il ne faut pas croire que le défaut dominant se montre dans toute sa laideur en chacun de nous; tel paresseux aura à peine l'air négligent; tel sensuel ne paraîtra que délicat; tel ambitieux passera seulement pour ami des grandeurs, et ainsi de suite. Il faut, au contraire, d'un petit défaut habituel conclure à l'existence d'un vice caché, d'une concupiscence mère, puis étudier les bons moyens d'amortir cette concupiscence. Heureux celui qui peut ainsi diriger tous ses combats contre une seule concupiscence, il sera plus vite corrigé.

6. — Un moyen généralement bon pour connaître ce qu'il faut le plus mortifier en soi, c'est de consulter un confesseur qui nous connaisse bien.

7. — Une fois que vous savez quel défaut domine en vous, on vous conseille d'étudier ce que les maîtres disent de ce défaut, de ses effets, de sa nature, et voici pourquoi cette étude doit être profitable. Nous avons dit qu'il fallait s'habituer peu à peu à la mortification, nous disions maintenant qu'il faut harceler sans cesse le

défaut dominant, commençant par attaquer les points où il est moins redoutable. Ainsi un paresseux pourra s'exercer à se lever exactement et même au premier signal, ou bien à faire ses exercices avec application et sans délai. Or, comment reconnaître ces petits côtés du défaut sans y avoir été rendu attentif par une étude éclairée ou par les avis d'un homme de Dieu ? Il faut donc : 1° vous exercer à la mortification en général ; 2° découvrir à quelle racine première tiennent vos principaux défauts ; 3° étudier cette racine pour savoir l'attaquer dans ses petites pousses et ses jeunes bourgeons, en attendant de la piquer au cœur.

8. — Il importe également de se choisir une vertu dominante, c'est-à-dire une vertu plus désirée, mieux cultivée, recherchée avec une ardeur toute spéciale, et cette vertu doit être l'opposé du défaut dominant. Cet avis nous est donné par l'auteur déjà cité ; nous reproduisons ici ses propres expressions : « Si vous voulez devenir solidement vertueux, l'ordre que vous devez observer est que d'abord vous vous attachiez à détruire la passion qui vous a le plus troublé, et qui vous tourmente encore présentement davantage (remarquez ce *présentement*) : et qu'en même temps vous travailliez de toutes vos forces a acquérir, dans un éminent degré, la vertu contraire à cette passion prédominante ; car, possédant une vertu aussi essentielle, vous obtiendrez facilement toutes les autres. » (*Combat spirituel,* c. XXXIII.) Telle est la doctrine ordinaire des maîtres sur le défaut dominant.

9. — Il nous paraîtrait téméraire de suspecter le bien fondé de cette doctrine. Mais autre chose est de prétendre qu'un moyen est, en soi, mal choisi, et autre chose de voir s'il est facile à pratiquer par le grand nombre. Plusieurs tempéraments sont assez bien tranchés pour être reconnus et déterminés. Un plus grand

nombre d'autres sont tels que dix médecins d'égale force les envisageraient différemment. De même en est-il du défaut dominant. Pour ceux qui n'ont pas à craindre l'illusion à l'égard de ce défaut et qui sont moralement sûrs de le connaître en réalité, la doctrine que nous venons de voir est sage, opportune et doit donner de grands résultats. Pour ceux, plus nombreux pensons-nous, qui n'arriveront jamais à connaître vraiment leur défaut dominant, elle a l'inconvénient de faire porter à faux bien des coups, de décourager et de prêter à plus d'une déception. Les défauts sont comme certaines maladies : on croit les connaître dans leur vraie cause et après avoir essayé de s'en guérir, on voit qu'on s'est trompé.

10. — Une manière équivalente en soi, et plus utile à beaucoup, de combattre notre ennemi capital consiste à l'attaquer sous toutes ses formes et dans tous ses retranchements : ce qui se fait en s'exerçant tour à tour à toutes les vertus. Impossible, en effet, que, de cette manière, il puisse échapper. C'est la méthode employée pour les maladies par d'excellents médecins. Plutôt que de risquer leur coup en s'acharnant sur un point particulier, ils fortifient et purifient tout le corps, augmentant la vitalité générale et, par là, combattent efficament toutes les maladies cachées. Je ne sais pas trop si je suis plus fiévreux ou plus rhumatisant ou plus tuberculeux? — Je vais soigner l'ensemble et, par une hygiène sérieuse, j'atteindrai sûrement mon infirmité principale. — Nous ne cacherons pas nos sympathies pour cette méthode, et nous croyons pouvoir appliquer le même procédé général au traitement de nos défauts. Ainsi, sans détourner les âmes qui se connaissent de suivre, pour l'examen particulier, leur défaut dominant, nous avons donné et nous donnons comme plus généralement opportun l'examen particulier sur la vertu de chaque mois. Ce système, fondé sur l'expérience, ayant pour patron saint Alphonse

de Liguori, nous croyons inutile d'en montrer plus longuement la suffisante valeur. (Voir en l'*Introduction* l'exposé de notre méthode.) Quant à ceux que la présente méthode ne satisferait pas, qu'ils s'examinent tour à tour sur les sept péchés capitaux ; leur passion dominante sera sûrement atteinte par ce facile et efficace procédé.

RÉSOLUTION

« Exposer à mon père spirituel la manière dont je poursuis la destruction de mes défauts. »

CHAPITRE XX

L'AME S'APPLIQUE A DONNER A SES MORTIFICATIONS UN CARACTÈRE DE PÉNITENCE

En parlant des châtiments qui attendent l'impie, le Saint-Esprit a dit qu'il sera torturé par là-même où il aura péché. Nous appliquons cette maxime à notre sujet en disant : c'est par où l'on pèche que l'on doit se mortifier. Or on pèche par la chair, par l'esprit, par les sens, par les passions, par le cœur et par l'imagination ; donc il faut punir tous ces complices du péché, modérer cette chair, retenir ces sens, comprimer cette imagination, humilier cette orgueilleuse raison, refouler ces passions emportées, briser ce cœur endurci, enfin se mortifier, se mortifier en tout et partout pour se punir d'avoir offensé Dieu, pour réparer la brèche faite à la vertu par le péché, pour assurer, à l'avenir, le triomphe de la grâce sur la nature et de l'esprit sur le corps.

2. — Il faut se mortifier par esprit de pénitence et d'expiation ; ce côté de la mortification n'est pas moins

vrai que celui qui nous montre en cette vertu un combat pour le bien, une lutte contre le mal ; il faut aimer à frapper, à faire souffrir, à fatiguer, à tourmenter cette chair de péché qui, peut-être, nous a servi d'instrument pour désobéir à Dieu, pour offenser Dieu, pour déplaire à Dieu. C'est-à-dire qu'il faut mêler la pénitence à la mortification ou se mortifier en esprit de pénitence et d'expiation.

3. — La mortification ayant pour but d'amortir le feu des concupiscences, il est clair qu'on peut pratiquer cette vertu dans des vues de pénitence. Celui qui jeûne pour rester pur, et celui qui jeûne pour expier une faute contraire à l'angélique vertu, poursuivent tous les deux le but de la mortification, qui est d'amoindrir l'empire de la nature mauvaise ; mais le premier se mortifie pour ne pas subir cet empire, le second pour se punir de s'y être soumis.

4. — Si la pensée que nos passions nous veulent tant de mal doit suffire à nous armer contre elles, est-ce que le souvenir du mal qu'elles nous ont fait ne doit pas être aussi décisif pour nous décider à les punir ? Il ne serait donc pas bien de dire : moi je suis tranquille, mes passions dorment, donc je n'ai plus à faire la guerre ; mais il faut dire : quand même je n'aurais plus rien à craindre de la mauvaise nature, elle m'a trop fait pécher pour que je lui accorde du large, et je veux la punir, et je veux expier, et je veux réparer.

5. — L'esprit de pénitence est un des plus puissants mobiles pour arriver à la vertu de mortification. Quand on voit des saints se rouler dans les épines, pour réprimer l'insolence de la chair et mortifier ses appétits, on voit un grand acte de mortification déterminé par le désir de rester en grâce avec Dieu ; mais quand on voit d'autres saints, affranchis de toute révolte intestine, jeûner, veiller, se couvrir de cilices, coucher sur la dure

et se tourmenter, on a sous les yeux des mortifications déterminées par le repentir et le regret d'avoir offensé Dieu. Ces deux vertus doivent aller de pair.

6. — Nous n'avons pas seulement à empêcher de nouvelles ruines, il faut réparer les anciennes : on les empêche par la mortification, on les répare par la pénitence. Si vous n'êtes pas grand pénitent, vous ne deviendrez jamais bien généreux dans la mortification, et si vous ne savez pas vous mortifier, comment deviendrez-vous grand pénitent ? Attendriez-vous le purgatoire, où tout s'expie à plus haut prix et d'une manière incomparablement plus amère ?

7. — Ne manquez pas de fortifier votre mortification par l'idée de pénitence et d'expiation ; si vous ne saisissez pas bien le rôle propre de chaque vertu, passez sur la théorie et livrez-vous à la pratique, à l'exemple et sur l'avis de tous les saints. *Si vous ne faites pénitence vous périrez tous de la même manière*, dit le Seigneur.

8. — J'ai à vous proposer les macérations, les veilles, les disciplines, les cilices et tant d'autres austérités dont les saints nous donnent l'exemple ; or, vous n'accepterez et vous ne comprendrez bien de tels avis que si vous joignez à l'idée de vous préserver du vice l'idée d'expier vos péchés. Pensez non seulement à éviter l'enfer, mais à éviter le purgatoire, ou du moins à l'abréger, et vous goûterez mieux la pratique des mortifications et pénitences qui vous seront conseillées. Je le répète, ne séparez pas le mot pénitence du mot mortification ; ils se complètent l'un l'autre.

Prière. — O Jésus, mon Dieu et mon Sauveur, daignez écouter votre enfant, car il se jette à vos pieds pour vous prier. Je sens dans mes membres une loi de péché qui se révolte contre l'esprit ; si je ne brise pas ces instincts mauvais, je roule dans les abîmes du vice et je me perds. D'autre part, j'ai besoin de vertus pour vous

ressembler et faire mon rôle dans votre œuvre bénie, la rédemption des âmes ; et comment puis-je avoir la moindre vertu si je me laisse aller à mes passions ? Ce corps de mort est si vil, ces passions si terribles, j'ai déjà reçu tant de coups de leur part que je ne puis bien vivre sans les combattre virilement. Mais que vois-je en moi ? A côté de tant de motifs de faire pénitence et de me livrer à la mortification, je sens une entente secrète qui règne entre mes ennemis et mon infirme volonté. Saurai-je me décider ? Hélas ! je rougis d'hésiter plus longtemps. Attendrai-je que la tiédeur m'ait raidi dans l'impuissance et l'épuisement ? Je tremble à ces pensées. pourtant je ne bouge pas. O Jésus, ô force, ô vigueur, ô glaive de mon cœur, vous pouvez m'encourager à la mortification ! Oui, seul vous le pouvez, mais aussi vous n'avez besoin de personne pour me donner ce courage, et vous avez tout promis à la prière. J'espère donc que je ne serai pas confondu. Notre-Dame des Sept Douleurs intercédez pour moi je vous en prie, obtenez-moi la force de me mortifier comme les saints. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Demander aux saintes âmes du purgatoire la sagesse d'expier mes péchés dès cette vie. »

CHAPITRE XXI

L'AME CONTINUE DE S'EXCITER A LA PÉNITENCE

Les âmes qui ont reçu le don d'intelligence, celles, surtout, qui l'ont bien et longtemps cultivé se distinguent en ce que, toujours, elles recherchent les grâces et les bénédictions de Dieu. Voyant clairement que tout

bien vient d'en haut, elles ne cessent de demander à Dieu ses grâces; et, pour obtenir ces faveurs, elles accompagnent leurs prières de renoncements, de veilles et d'austérités. Les saints Livres nous montrent Judith et plusieurs autres amis de Dieu priant dans le jeûne, le cilice et la cendre: preuve que la pénitence ne sert pas seulement à expier, mais encore à obtenir. Estimez-vous heureux, si vous comprenez que les grandes grâces ne s'obtiennent que par la prière aidée de la pénitence: *in jejunio et oratione*.

2. — L'esprit de pénitence est un esprit qui nous porte à nous châtier d'avoir offensé Dieu, à nous punir de nos propres péchés, et cela toute la vie. Pour arriver à se punir réellement, il faut avoir conçu du péché une forte aversion et d'immortels regrets. *Mon péché est toujours devant mes yeux*, disait David, comme pour dire: Je ne puis oublier une telle défection, ma faute a été trop horrible, je ne saurais me faire à l'idée de cette énormité... Ainsi, l'esprit de pénitence est un esprit de châtiment de soi-même excité et entretenu par une horreur vivace des péchés qu'on a commis, par un souvenir fréquent de ses fautes et de la peine qu'elles ont faite à Dieu.

3. — Si vous aviez blessé grièvement votre père avec un poignard, conserveriez-vous cette arme? Il est à croire que non: sa vue vous ferait mal, par conséquent vous la briseriez. Quand vous voyez votre chair corrompue, vos sens déréglés, votre cœur affadi et vos orgueilleux instincts, comment se fait-il que vous ne soyez pas animé contre eux d'une sainte colère? ce sont là des instruments qui peut-être vous ont servi à crucifier un jour Jésus-Christ, le Dieu que maintenant vous aimez; vous devriez avoir horreur de ces causes de péché. Les saints haïssaient tout ce qui les avait portés au mal. Mais à qui parlé-je de cette grande pénitence

des saints ? J'oublie que notre cœur est dur, que nous avons l'air d'aimer immensément Jésus-Christ mais que nous l'aimons bien peu. O folie, ô malheur... jusques à quand, pauvres mortels, aurons-nous les yeux secs, en regardant un Dieu sur une croix ?

4. — Si votre langue a blessé Jésus-Christ, dans la personne du prochain ; si elle a distillé comme une langue d'aspic le venin de la calomnie et des faux rapports, n'est-il pas juste de la punir par le silence ? Si vos yeux ont troublé votre âme et chassé Jésus-Christ de votre cœur, n'est-il pas convenable de les condamner à être souvent baissés sur la terre ? Si vos pieds et vos mains, si votre corps tout entier, vous ont poussé à flageller Jésus-Christ, à lui percer les pieds et les mains, à le torturer par la peine qu'il éprouva en prévoyant ces péchés que vous avez eu le malheur et la perversité de commettre, ne voyez-vous pas que vous devez châtier tous vos membres comme vous châtieriez les bourreaux du bon Sauveur ? Quoi de plus juste ? Pourquoi négligeriez-vous encore de le faire ?

5. — Si vous mortifiez votre mauvaise nature en esprit de pénitence, vous offrez à Notre-Seigneur une sorte de réparation, de compensation, pour tout ce qu'il a souffert à cause de vous. L'amour que vous devez à ce tendre Rédempteur crée pour vous une sorte de nécessité à cet égard.

6. — Sachons que rien de ce qui vient de nous n'est plus propre à sanctifier la chair que de la faire souffrir pour compenser Jésus-Christ des tourments que nous lui avons si tristement occasionnés. Oh ! qu'il est beau devant Dieu et ses anges ce corps exténué, brisé, meurtri qui recouvre l'âme des pénitents. Je comprends qu'on lui décerne une place sur les autels du divin Crucifié. Quel éclat céleste l'environnera au dernier jour et durant l'éternité ! *Ils brilleront comme le soleil.*

7. — Si vous voulez acquérir le courage de pratiquer non seulement la mortification proprement dite, qui est le combat de vos instincts déréglés, mais les macérations corporelles et les brisements intérieurs, qui sont les fruits de la pénitence, considérez l'avis suivant et tenez-en bon compte. Allez en esprit sur le chemin du Calvaire, passez de Gethsémani au Prétoire et du Prétoire au Calvaire ; méditez les horribles souffrances du Sauveur et dites-vous : c'est moi qui ai fait cela, c'est moi, par mon détestable orgueil, qui ai traité Jésus-Christ en roi de dérision vêtu de pourpre, décoré d'un sceptre de roseau ; c'est moi qui par ma chair de péché ai flagellé le corps virginal et divin de Jésus, c'est moi enfin qui, pour ne pas faire mourir le vieil homme en moi, ai fait mourir mon Sauveur sur une affreuse croix. Ces pensées, très justes du reste, vous exciteront sans aucun doute à embrasser peu à peu les pratiques de la pénitence et les austérités des saints. Croyez-le, cette pratique est très salutaire surtout pour nous dont l'esprit particulier est de vivre unis à Notre-Seigneur.

Prière. — Quelle indigne mollesse, ô mon Dieu, me fait regarder sans rougir le corps ensanglanté de Jésus en croix, alors que je vis dans le plaisir et les aises de la vie ! Comment osé-je vivre sans souffrir, alors que l'Homme-Dieu a tant souffert et qu'il a été crucifié précisément pour expier mes péchés ? N'est-ce pas à moi, pécheur misérable et honteux, que sont dûs les tourments ? Et si je les fuis, et si je les évite, et si je les repousse, et si je ne sais pas même accepter la maladie et les fatigues de cette vie, puis-je être assuré que je ne retrouverai pas à l'entrée de mon éternité toutes ces souffrances que j'ai méritées et que je ne veux pas endurer ? Ah ! Dieu saint, Dieu juste et clément, puisque je fais si peu pénitence en cette vie, je mériterais ce malheur, ce malheur irréparable et éternel. Toute-

fois vous avez pitié de notre faiblesse et vous bénissez les âmes de bonne volonté. J'essaierai donc, ô Jésus, par amour plus que par crainte, d'expier mes péchés, de faire de dignes fruits de pénitence. J'accepte d'abord en cet esprit toutes mes misères, tous mes ennuis, toutes les fatigues du corps et de l'âme qui, chaque jour, m'arrivent et me font souffrir. Eclairez-moi, doux Maître, dites-moi ce qu'il me faut ajouter à cette pénitence et à celles imposées par mon état, je le ferai pour vous contenter, pour vous aimer de plus en plus, pour vous ressembler et pour me santifier. O Marie, ô Mère des douleurs, obtenez-moi l'esprit de pénitence vraie ! Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Me résigner aux tortures secrètes de la maladie ou de l'insuccès, afin d'expier mes péchés. »

CHAPITRE XXII

L'AME SE PRÉPARE A PORTER L'ESPRIT DE MORTIFICATION MÊME EN ETAT DE MALADIE

Gessen, l'auteur présumé de l'*Imitation*, estime petit le nombre de ceux que l'infirmité rend meilleurs (I, xxiii, 4). Cette appréciation, qui demande à être comprise, suffirait à démontrer qu'il y a des pièges à éviter et des mortifications à pratiquer jusque dans les épreuves cruelles de la maladie. Il est très vrai que bien des malades chrétiens conservent la patience d'une manière dont Dieu qui connaît notre faiblesse à souffrir, est plus satisfait que l'on ne pourrait dire. Il est très vrai que cette patience, en réalité bien méritoire dès

qu'elle est surnaturelle, ne peut produire que d'excellents effets. Il est très vrai enfin que beaucoup de malades devront leur salut et une grande sainteté à leur maladie, tant est puissante la force rédemptrice de la croix. Cependant il faut revenir à l'esprit des saints et aux exemples qu'ils nous ont donnés dans leurs longues maladies, si on ne veut pas s'exposer à souffrir sans profit, au dépens de sa ferveur, de sa vocation et même de la sécurité de son éternité.

2. — Nous parlons ici des maladies chroniques surtout et nous disons : La maladie expose à une foule de dangers, on peut y contracter des vices terribles : la colère, la paresse, l'affreuse sensualité, le matérialisme abject lui-même. Si vous êtes de ces hommes débiles que tout excès irrite et abat, prenez garde, ô mon cher frère, je vous parle en toute compassion, car vous y avez droit ; je vous prie de ne pas exagérer la sévérité du présent chapitre, il est conçu dans un esprit de largeur où rien ne saurait irriter votre faiblesse. Mais, préférant votre âme à votre corps, je vous avertis de vous défier le plus que vous pourrez du démon des malades.

3. — Si vous ne vous mortifiez pas intérieurement avec soin et avec une inviolable constance, la maladie vous rendra colère, rancuneux, vindicatif envers tous ceux qui vous entourent ; vous trouverez qu'ils sont durs, sans affection, sans dévouement, toujours prêts à vous traiter de difficile, pour marquer leur égoïsme et leur antipathie. Vous penserez que l'on devrait pourtant vous traiter avec d'autres égards. Cela vous aigrira le cœur. De là des murmures, jugements téméraires, impatiences, médisances, peut-être même noires calomnies ! Quel scandale donnerait un prêtre, un religieux, une religieuse ainsi envenimés ! On dira que, de fait, ce malade n'est pas soigné avec la tendresse d'une mère,

d'une sœur ou d'une épouse : je n'ai aucune peine à l'admettre parce que, sauf d'héroïques exceptions, on est vite épuisé auprès d'un malade, et que si ce malade ne peut ni vivre ni mourir, on s'en fatigue bientôt, comme bientôt on se fatigue de bercer un enfant qui ne cesse de pleurer. Mais, c'est ici, mon frère, que Jésus-Christ vous demande à son tour s'il a été bien tendrement soigné par ses bourreaux ? si vous-même vous n'avez pas été plus dur pour lui qu'on ne l'est maintenant pour vous ? De grâce, humiliez vous, mortifiez votre colère, sinon je ne sais pas ce que vous allez devenir.

4. — Il y a des malaises indéterminables, qui font rêver tout noir et qui engourdissent si absolument le moral qu'on n'a plus aucun vouloir, aucun courage, ni pour le bien ni pour le mal. Alors on voudrait mourir. Le démon rôde dans cette nuit de l'esprit, il empêche de prier, il fait abandonner les exercices de piété, il développe effroyablement la paresse, il enroule l'âme dans des liens de mort. Ceux qui souffrent de ce dangereux martyre doivent absolument essayer de se vaincre tous les jours et de sortir de leur sommeil. Une prière, une lecture, un chapelet, un chemin de croix, une visite au Très Saint-Sacrement, un quart d'heure de travail, la fréquentation des sacrements, voilà les mortifications à pratiquer alors.

Sinon, effet terrible de la justice divine, la sensualité succède à la paresse, on ne sait plus se contenter des adoucissements nécessaires, on désire, on veut, on demande, on exige à tout prix les soins superflus où la chair finit de s'amollir et où le vice honteux commence à renaître avec toutes ses horreurs. Et, j'ose à peine le dire, on en peut arriver à perdre la foi, à nier la grâce, la liberté, la providence. Que dis-je ? on peut devenir animal à la façon des matérialistes eux-mêmes. Une

seule vertu peut préserver de ce malheur : la mortification, telle au moins que nous venons de la faire entrevoir.

5. — Que si la maladie n'affecte pas aussi gravement le corps, il faudra pousser la mortification beaucoup plus loin, non pas en renonçant aux soins, même grands et généreux, ordinairement ce sont les seuls vrais ; mais en essayant de reprendre le joug du travail et de l'observance tout entière. Nous dirons néanmoins que les supérieurs doivent, pour obtenir ce résultat, ne compter que sur la vraie dilection qu'ils auront pour le malade. Un malade étant toujours plus ou moins enfant, il faut pour le conduire être toujours plus ou moins mère et tendre mère à son égard. Il faut de plus se rappeler que les saints eux-mêmes demandent à être soignés. On lit en effet que le saint patriarche d'Assise, un peu avant de mourir, écrivit à Rome pour se faire envoyer certaines *pâtes sucrées* qu'on lui avait fait prendre lors de son séjour dans cette ville et qui lui avaient fait du bien. — Ne mettons pas la sainteté plus haut que l'ont mise de si héroïques pénitents.

6. — L'âme attristée et engourdie par la maladie de son corps ne doit pas se décourager à la pensée qu'elle ne peut ni porter le cilice, ni pratiquer les austérités des forts. Ce n'est point un fardeau insignifiant que la maladie. C'est souvent une croix qui en remplace cent autres. « Le malade, dit saint Ignace de Loyola (*Pensées*, p. 4), ne doit pas vouloir faire les travaux d'un homme bien portant ; qu'il les remplace par l'égalité d'âme et par la patience, et n'achève pas de briser sa santé. » Donc, nul découragement, mais de la bonne volonté : voilà ce que Dieu attend d'un malade. Le désir et la confiance de se vaincre jusque dans l'épreuve, voilà ce qui est nécessaire. Un essai de mortification, au moins une fois chaque jour, voilà ce sans quoi la maladie sera funeste.

7. — N'écoute pas le démon, cher malade, ne te laisse point effrayer par ses mensonges. Les petits efforts que je te conseille, et qui te sont nécessaires, ne t'épuiseront pas ; ils te feront du bien de toute manière. Ne te laisse pas dire que tu es incapable de la moindre mortification, même intérieure ; ce serait une illusion dangereuse. Crois que tu peux encore te mortifier ; crois que tu le dois ; crois que tu y arriveras peu à peu si tu es fidèle à la grâce ; crois que ton repos d'esprit, comme malade, commande d'ajouter à tes souffrances un peu de mortification chrétienne, entendue comme nous venons de le voir, c'est-à-dire librement, doucement, prudemment, mais avec une sainte et confiante générosité

Le malade à Jésus. — Permettez, ô Jésus, mon adorable Sauveur, que je laisse mon âme s'ouvrir, et répandre sa douleur à vos pieds. Vous savez tout. Si je m'abuse vous prendrez pitié de moi. Pourquoi faut-il ajouter aux humiliations nombreuses et cruelles de la maladie les sévérités répressives de la mortification ? Ah ! si vous n'aviez pas souffert, ô Jésus, je comprendrais que vous me demandiez d'augmenter, par ce moyen, mon épreuve. Mais vous, que l'agonie a broyé, dont elle a extrait le sang à jamais précieux de mon salut, comment exigez-vous d'un pauvre malade les rigueurs de la mortification ? Vous même avez cherché consolation près de vos disciples, et vous vous êtes plaint de leur abandon ! vous demandiez à votre Père de vous épargner, vous fîtes savoir au ciel et à la terre que la peur, le dégoût, une mortelle tristesse avaient inondé votre âme. Quelle plainte s'éleva jamais plus haut ? celle de Job ne fut pas si grande et elle surprend la pensée de l'homme.

Jésus. — Enfant, toi que j'aime en raison de la souffrance qui te crucifie, continue d'exhaler les soupirs

qui tourmentent ton cœur. J'aime ta plainte parce que je veux la consoler. Remarque cependant que, dans mon agonie, j'ai prié, prié à genoux ; prié trois fois. Comprends donc que tu dois prier aussi ; vaincre ta tristesse comme j'ai vaincu la mienne. Observe que, sur la croix, dans le feu d'une imminente mort, ayant manifesté la soif qui me dévorait, on me pressa sur les lèvres une éponge pleine de fiel. Ecoute ton Dieu, pauvre malade ! il sait le poids de ton épreuve, il te rendra justice un jour ; en attendant, il t'aime d'un amour immense ; non, il ne veut pas ajouter à tes angoisses, mais, sachant ce qui arriverait à ton âme, il t'encourage à lutter contre le démon de la maladie : démon qui, sauf mortification et prière, peut jeter le corps et l'âme en enfer. N'ai-je pas assez d'épines au front, de plaies sur le corps, de larmes dans les yeux, de sanglots au fond du cœur et de tendre compassion dans le regard pour mériter ta confiance ? écoute-moi donc, ô enfant ! accepte comme moi non seulement le martyre de la croix, mais le fiel de la mortification ; car tu seras grand dans le ciel à proportion que, souffrant ainsi pour mon amour tu auras été moins soulagé ici-bas. *Beati qui lugent.*

RÉSOLUTION

Tenir d'autant plus aux œuvres de piété que la maladie voudrait davantage m'en détourner.

CHAPITRE XXIII

L'ÂME S'EXERCE A LA MORTIFICATION DE CERTAINS SENS

Voulant réserver un chapitre entier à la mortification du goût, nous ne parlerons pas ici de la manière de mortifier la bouche ; nous laisserons pareillement

pour un autre chapitre le sens du toucher; et cela parce que le sens du goût et du toucher ont besoin d'être traités plus amplement. Nous traiterons dans ce chapitre de la vue, de l'ouïe et de l'odorat.

2. — Quant à la nécessité de réprimer la curiosité des yeux, nous en avons parlé à propos des moyens de chasteté. Nous indiquerons ici la manière d'obtenir cette mortification de la vue. Ce que nous devons chercher, c'est une sorte d'indifférence et de mépris intérieur pour les choses toujours si vaines qui charment la vue, c'est un dégoût intérieur, un désir de cécité volontaire, pour toutes ces futilités séduisantes qui nourrissent et activent le feu de la concupiscence, en égayant trop le regard. Comment, en effet, retiendrez-vous vos yeux dans le moment où quelque objet tout séduisant les attirera avec une force irrésistible, si vous ne vous êtes pas préparé par le renoncement intérieur à ces renoncements externes? Ce qu'il s'agit d'obtenir ici, retenons-le, c'est plus encore l'indifférence et l'empire de la volonté pour tout ce qui réjouit les yeux, que l'habitude matérielle de tenir les yeux baissés.

3. — Il y a certains esprits trop jeunes et trop amis des beaux-arts, qui ne se refusent rien en fait de regards: le démon et la passion leur font entendre que, pour eux, ces regards sont de simples études de formes, de proportions ; or, on ne sait que trop la licence où tombent fréquemment les artistes, peintres, sculpteurs, etc., et on ne voit que trop par là qu'il ne faut pas tolérer en soi cette incontinence des yeux, mais se refuser généreusement tout ce qui sent de près ou de loin le plaisir défendu: statues, toilettes, peintures. Il faut acquérir un mépris réel et grand pour la satisfaction que procure la considération de ces objets.

4. — De même qu'on renonce à certains plaisirs et qu'on en fait chaque jour un heureux sacrifice à Dieu,

ainsi doit-on renoncer à toute vue capable de rappeler ces plaisirs, de les faire effleurer ou pressentir. Si donc vous trouvez vos yeux trop avides de regarder les enfants du siècle, les tableaux et toutes sortes d'autres beautés séduisantes, réfléchissez, mesurez le sacrifice qui vous est demandé, faites-le une fois pour toutes, comme on ferait un vœu ; jurez la mort de vos yeux, s'il le faut, et conservez-leur la vie pour lire les Saints Livres ou regarder ce qui porte à Dieu comme les étoiles, la mer, les montagnes, les prairies, le crucifix, le tabernacle, les images pieuses.

5. — Vous ne sauriez trop, pour commencer, vous appliquer à comprendre, à préparer et à réaliser ce sacrifice des plaisirs honnêtes mais dangereux qu'on peut goûter par la vue. Si vous priez Dieu de vous faire opérer sous ce rapport un acte généreux, vous serez béni.

6. — Il y en a qui, pour donner le change à la curiosité de leurs yeux, cultivent l'archéologie, la botanique, l'astronomie, la géologie ; par ces études ils ne deviennent plus guère attentifs qu'à des beautés inoffensives.

7. — Passons au sens de l'ouïe : même principe. Il faut par un généreux sacrifice du plaisir qu'on épreuve à entendre certaines voix harmonieuses, certains airs plus agréables, certaines romances, obtenir de Dieu le mépris des satisfactions de l'oreille et devenir comme sourd à toutes ces voix trop humaines. Qu'avons-nous à faire de ces concerts bruyants qui dissipent, de ces mélodies qui amollissent par leur suavité, de ces morceaux de piano qui font penser à la vie des mondains plus qu'à celle de Dieu ? Nos concerts à nous sont de chanter les psaumes et les hymnes du Seigneur, c'est d'entendre le chant des oiseaux, le fracas du tonnerre ou la voix de l'océan, ces grandes voix qui toujours sous le dôme des cieux, chantent le créateur.

8. — Comprenez une fois de plus le sens de la vie

spirituelle qui est de s'arracher autant qu'on peut aux enchantements sensibles de la créature pour se plonger aussi avant que possible dans la pensée, le souvenir, le désir, le service, l'amour et les délices de Dieu. Préservons-nous des images et des chants de la chair, repoussons-les, fermons-leur nos yeux et nos oreilles, si nous voulons que Dieu se plaise dans notre cœur, nous montre sa beauté, nous fasse entendre l'harmonie de sa voix. Faisons mourir nos sens aux choses dangereuses d'ici-bas : notre âme jouira d'un ciel anticipé.

9. — Il faut dire la même chose encore du sens de l'odorat. Renonçons au plaisir des parfums artificiels, et même des naturels, quoique je n'ose cependant pas condamner d'immortification celui qui, en passant, et sans approcher trop les fleurs de son visage, en goûterait les senteurs. Si vous voulez détruire en vous les obstacles que la mauvaise nature oppose à la grâce et si vous avez l'esprit de pénitence vraie, repoussez les parfums comme chose amollissante, et dans la pensée que vous vous êtes rendu indigne de ces plaisirs par vos malheureux péchés.

10. — En fait de gravures, tableaux et beautés à considérer, ne prenez goût qu'aux gravures sévères de l'église, qu'aux mâles beautés de l'architecture, qu'aux images sérieuses, idéales. En fait de chant, préférez le plain-chant ou ce qui s'en approche. En fait de parfums, vous avez l'encens qui porte à Dieu. Restons dans les plaisirs du sanctuaire : *delectare in Domino*, peu à peu nous apprendrons à mépriser tout autre plaisir; puis, si l'Esprit-Saint nous l'inspire, nous sacrifierons ces plaisirs même, que Dieu nous laisse, au seul plaisir de faire toutes ses volontés, de le contenter, de le glorifier, de l'exalter sur les ruines de notre amour-propre. Tel est l'esprit vrai des saints. Mais, encore une fois, exerçons-nous à ces mortifications moins pour faire des actes de mortification que pour nous assurer la facilité

de ces pratiques au jour où le devoir nous les demandera tout à coup. Cette sagesse est grande ; et si l'oraison même n'est à la pratique des vertus qu'un auxiliaire, c'est parce que la pratique des vertus prédispose ainsi à l'accomplissement du devoir, d'une manière immédiate, sûre et efficace.

RÉSOLUTION

« M'abstenir de visiter certains musées ou de considérer les Revues et livres illustrés dans le goût mondain. »

CHAPITRE XXIV

L'AME CULTIVE LA MORTIFICATION DE LA BOUCHE

Nous ne parlerons point ici de la tempérance et du jeûne, nous l'avons fait à propos des moyens de chasteté, mais nous dirons la manière de mortifier le plaisir spécial qu'on ressent à savourer des mets friands ou des boissons fraîches et agréables ; nous rappellerons comment il faut savoir s'imposer au besoin la faim et la soif, et réprimer le trop grand appétit de la chair pour ce qui la nourrit. Nous prions enfin notre pieux lecteur de supporter ce qu'il y a de fastidieux dans ces exercices, et de nous pardonner de ne pas savoir prêcher la mortification sans déplaire à la pauvre nature.

2. — Pour mortifier le goût, il existe plusieurs pratiques chères aux saints, par exemple : 1° ne rien manger ni boire, sans utilité vraie, en dehors des repas ; 2° s'abstenir de tout ce qui, en réalité, ne sert qu'au plaisir, comme les primeurs, les pâtisseries fines, les liqueurs ; 3° manger et boire peu à la fois, lentement (si l'on a envie d'aller vite) et de manière à contrarier l'appétit ; 4° ne pas se servir d'épices sans nécessité vraie ; 5° man-

ger de tout sans répugnance, autant que cela est possible ; 6° ne jamais déguster un vin ou un mets choisi ; 7° être indifférent, à moins que la santé n'y soit intéressée, à la préparation des mets. Disons un mot de ces différentes pratiques.

3. — Ne vous laissez pas aller à l'habitude de sucer du sucre ou autres choses semblables, à moins qu'une extraordinaire sécheresse du palais ne vous en fasse une véritable nécessité, encore sachez vous modérer en ce détail. Disons la même chose pour ce qui est de manger un fruit, une fraise, une noix, un abricot, en passant sous les arbres ; laissez tout cela ; tâchez de rendre votre goût insensible à ces petits et frivoles plaisirs de la bouche ; on nous donne le même avis pour les rafraîchissements, l'eau, la bière, en la saison des grandes chaleurs. Si vous êtes maladif et que ces adoucissements soient prescrits, c'est bien ; mais ne vous laissez jamais aller à tous vos caprices. Les Pères du désert usaient-ils de ces gourmandises ? Notre Seigneur, surtout, nous a-t-il donné l'exemple d'un aussi triste laisser-aller ?

4. — Inutile de s'étendre sur la question des primeurs, des pâtisseries fines, des liqueurs : on comprend que c'est élémentaire de s'en priver, si toutefois on conserve un grain d'esprit de mortification et de vie sérieusement spirituelle.

5. — Toujours dans le but d'éteindre le feu de la concupiscence qu'on appelle appétit déréglé, gourmandise, avidité, il faut être attentif à ne pas manger comme ceux qui engloutissent les mets, à ne pas boire comme si on n'avait pas bu de quinze jours. Ces dérèglements sont nuisibles au corps et à l'âme. Ils étonnent et scandalisent. Buvons par petites gorgées, mangeons lentement et surtout pratiquons ces actes de retenue pour contrarier et mâter la vile gourmandise, pour dompter notre appétit et nous rendre capables de la sobriété parfaite.

6. — Rien ne flatte le goût comme l'apprêt recherché des aliments ; tout ce qui peut les rendre savoureux est employé avec art et mesure ; on arrive par là à ne plus aimer les meilleurs mets que s'ils sont présentés de la plus appétissante façon. Laissons ces recherches de la gourmandise aux pauvres mondains *qui ont pour Dieu leur ventre ;* profitons des mets mal assaisonnés, pour mortifier notre goût trop sensuel. « Est-ce assez ou trop salé? je n'y connais rien, voilà ce que nous devons dire ; pour moi tout est assez bon ; je ne cherche pas mon plaisir si bas, je cherche ma joie en la volonté de Dieu. »

7. — Une autre pratique capable d'éteindre en nous la gourmandise c'est de manger de tout ce qu'on sert, sans distinction, hormis toutefois ce qui nous serait nuisible. Celui qui veut subjuguer son appétit doit savoir le malmener. N'ayons pas de préférence volontaire plutôt pour ceci que pour cela. Tâchons de manger le doux et l'amer avec la même indifférence, comme on prend un remède.

8. — J'arrive à un acte fort peu spirituel et qu'on fait, hélas ! trop facilement : c'est de déguster les vins, de savourer les viandes, de se complaire dans les mets qui flattent le palais. Qu'on laisse entendre modestement à un hôte généreux qu'il nous sert de trop bonnes choses, c'est ce que semble conseiller la charité, surtout quand cet hôte a la bonhomie de provoquer ou d'attendre cette parole de satisfaction ; mais qu'on savoure un vin, lentement, pour en jouir le plus possible ; qu'on manifeste le plaisir qu'on éprouve à une bonne table, c'est pour un homme pénitent par profession, un écart. Il faut donc, sous ce rapport, s'exercer à la mortification d'une manière suivie et sévère ; encore une fois la gourmandise est un ennemi à abattre, un feu à amortir, un stimulant de la chair à émousser, si nous ne voulons pas tomber peu à peu dans l'esclavage des sens. Combien ont commencé par la bonne chère qui ont fini par la débauche?

A tout âge on est faible ; prenons y garde et mortifions bien notre goût.

Prière. — O Jésus, ô Cœur qu'aucune nfirmité ne rebute, ayez piété de ma trop incurable misère ! Je veux vraiment, oui, je veux mortifier mes sens et notamment ma bouche ; aidez-moi, Bon Sauveur, aidez mon impuissance et donnez à mon âme cette décision que votre grâce seule peut former. Mon Dieu, je rougis d'être encore si attaché aux plaisirs de la bonne chère, et décidément je veux me défaire de ce défaut grossier ; mais vous êtes mon seul appui, la seule garantie sur laquelle je compte pour réaliser ce progrès. Ne m'abandonnez pas. Vous avez dit : Quiconque demande, reçoit. Je demande la grâce de vous ressembler le plus possible, et comme je cultive avec la prière le saint exercice des vertus, je recevrai cette grâce. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« S'il m'arrive quelquefois de prendre un repas sans aucune mortification, m'en humilier à confesse. »

CHAPITRE XXV

L'AME S'ANIME A PRATIQUER LA MORTIFICATION DU TOUCHER

Le toucher est un sens qu'on peut et qu'il faut mortifier à tout instant si on ne veut pas à chaque instant s'exposer à des fautes de mollesse et de sensualité. Tenue abandonnée, jeux de mains, caresses aux enfants, ces mots seuls donnent à pressentir la multitude de fautes qui se commettent par le toucher et que, nous-mêmes, nous n'éviterons qu'en mortifiant sévèrement ce sens.

2. — On peut rappeler ici l'histoire du moine Arsène qui croisait les jambes étant assis. Saint Basile condamne cette posture comme un manque de mortification ; il faut surveiller votre corps dans sa manière d'être assis, couché, appuyé, penché ; si vous y prenez garde, vous verrez qu'il cherche ses aises les plus sensuelles, et vous aurez de quoi le mortifier en vous tenant toujours comme vous vous tiendriez en une honorable compagnie.

3. — Ne vous laissez pas aller à toucher la main des autres si les convenances ne l'exigent, et alors faites-le délicatement, sans rester la main dans la main plus de quelques instants. Quant à toucher la main aux personnes de l'autre sexe, évitez-le généralement. Gardez-vous en touchant la main aux autres de la leur serrer comme font ceux qui veulent montrer la force de leur poignet, mais évitez également trop de mollesse ; vous-même ne vous pressez pas les doigts, ne vous caressez pas la figure, fuyez tout contact de chair à chair et croyez que ce sont là des mortifications élémentaires en un homme spirituel.

4. — Soyez toujours décemment vêtu ; prenez garde à ne pas rechercher la mollesse d'un lit, la finesse du linge, le moelleux des fauteuils ; bannissez dans le toucher ce qui plaît trop à votre corps ; ne vous étendez jamais d'une manière inconvenante, et pensez que si vous êtes seul, Dieu vous voit cependant.

5. — Sachons supporter en esprit de mortification un peu de froid momentané aux pieds, aux mains, et à la figure ; un siège de bois, du linge neuf et rude, des chaussures lourdes et incommodes ; en été et dans les chaleurs, ne cherchons pas trop l'ombre ; faisons souffrir notre sens du toucher. Oh ! si nous savions quel ennemi nous avons là !

6. — Les saints ont pratiqué des mortifications qui

épouvantent notre infirmité. Quand on voit leurs cilices de fer ou de crin, leurs disciplines armées de pointes aiguës, les croix pectorales garnies de clous acérés, on frémit comme les enfants tremblent à la vue d'une flamboyante épée ; c'étaient leurs armes à eux ; c'est grâce à ces tourments volontaires qu'ils ont réduit leur chair en servitude et vaincu les démons. Voyez saint Siméon Stylite presque toujours debout sur la plate-forme de sa tour, descendez au fond des cavernes et considérez sur le roc nu ces corps exténués par le jeûne, ces mains et ces genoux calleux, c'est la mortification. Hé ! vit-on jamais vrai soldat revenir de la guerre autrement que défait, meurtri, couvert de nobles cicatrices? Pourquoi les combats du ciel seraient-ils moins rudes que ceux de la terre? comment les soldats de Dieu seraient-ils moins durs à leur chair que les soldats de César?

7. — Si je pouvais employer une comparaison banale je dirais qu'il faudrait savoir mépriser le passage d'une mouche sur notre figure ou sur nos mains et ne pas en être impatient comme si les petites pattes de cet insecte étaient des crocs en fer. Il y en a qui ne savent pas supporter le moindre picotement à la peau : de suite, ils cherchent à s'en débarrasser. Ce manque de mortification est parfois dangereux. Sachons imiter de loin les saints martyrs, en supportant aux moins ces petits tourments d'un instant.

8. — Voici un point que plusieurs doivent prendre en considération, à cause de leur tempérament surexcité. C'est la manie qu'ont certaines personnes de caresser les jeunes enfants, de leur presser les mains, de les embrasser, de leur tapoter sur la joue, de leur pincer le menton, de les prendre sur soi. C'est un abus déplorable. On dit que les enfants sont innocents, c'est vrai ; que Notre-Seigneur les embrassait, c'est très juste ; qu'ils ont besoin de ces tendresses, c'est moins sûr ; enfin

on dit mille choses qu'invente la passion mais qui n'empêchent que les enfants soient de chair et d'os, et par conséquent dangereux pour notre pauvre nature, si portée au mal. Encore une fois, refusez-vous impitoyablement ces familiarités. En un tel point, vous ne risquez guère d'excéder la mesure.

9. — Si votre directeur vous interdit le jeûne, le cilice, la discipline et les autres afflictions de la chair, obéissez, car ces moyens, pouvant nuire à la santé ou à l'humilité, doivent être employés dans la mesure prescrite ou permise par l'obéissance ; mais pour ce qui est de vous tenir avec réserve, d'éviter les jeux de mains, de supporter le froid et le chaud, et les autres incommodités superficielles du corps, comme pour l'extrême retenue avec les enfants, votre directeur ne peut que vous y pousser de toutes ses forces ; car c'est l'unique chemin ; et, selon saint Jean de la Croix, vous ne devriez pas croire à un homme qui enseignerait qu'il ne faut pas mortifier son corps, alors même que cet homme appuierait son enseignement du témoignage des miracles.

Affections et Prières. — Jésus, mon Dieu et mon très saint Rédempteur, je cherche toujours à satisfaire ma curiosité et rarement à fortifier mes bonnes habitudes. Accordez-moi le don de conseil qui m'apprenne à travailler plus qu'à discourir. Faites ô Dieu des vertus, que j'enracine en ma vie l'habitude d'amortir mes penchants déréglés, d'étouffer le feu de mes convoitises. Ce travail me contrarie, mais il vous plaît parce qu'il me rend plus apte à bien faire vos volontés. En faut-il davantage à mon âme pour s'y adonner avec courage? Non, mon cher et adorable Sauveur, puisque la mortification de mes mauvais instincts vous plaît, je l'aime, et je veux m'y établir comme en un trône d'amour. **Ainsi soit-il.**

RÉSOLUTION

« M'astreindre partout à une tenue et à des manières religieuses. »

CHAPITRE XXVI

L'AME S'EXERCE A RÉPRIMER SES AFFECTIONS TROP SENSIBLES ET TROP PERSONNELLES

QUAND on veut faire vivre et triompher le seul amour de Dieu, on a bien des amours à mortifier : il faut dominer l'amour naturel des parents, du pays, des amis selon la chair, de soi-même surtout. Il y a également bien des aversions à comprimer : l'aversion des étrangers, des compétiteurs, de quiconque nous doit corriger et reprendre. Ainsi la mortification du cœur est-elle une mortification très pratique et très nécessaire, essayons de voir comment il faut mortifier le cœur dans ses affections, sympathies et antipathies.

2. — Pour mortifier l'amour envers ses parents et le pays natal, il faut : 1° la séparation ; 2° l'abstention de correspondance ; 3° l'oubli. D'abord la séparation, *relinque domum ;* rien n'entretient plus l'amour que la présence de l'objet aimé ; plus on s'éloigne, plus on mortifie le cœur ; si donc l'on vous envoie loin de votre pays, estimez-vous heureux. De plus, évitez les visites chez vos parents ; tâchez de les voir le moins possible, et vous serez vite à même, tout en les secourant s'ils en ont besoin, de vivre sans passion pour eux, d'offrir à Dieu un cœur disponible, libre et détaché.

3. — Abstenez-vous également des correspondances superflues, c'est-à-dire sans motif sérieux ; le cœur aime

à rapprocher les distances pour tromper la séparation. N'écrivez ni pour raviver votre souvenir, ni pour vous plaindre comme un enfant, mais pour encourager vos parents, les honorer, leur montrer que si vous les avez quittés, vous ne les oubliez pas devant Dieu. Que vos lettres soient si religieuses qu'elles puissent être publiées sans nuire à votre réputation d'homme séparé du monde. Cette mortification vous profitera beaucoup, détachera votre cœur du pays et des affections trop naturelles, vous débarrassera de soucis difficiles à concilier avec la vie apostolique et recueillie, vous épargnera bien du temps perdu et des peines inutiles, sans compter qu'elle sera le coup de grâce donné à votre cœur. Du reste, sachez entretenir avec vos confrères et vos amis spirituels une sage correspondance.

4. — Défaites-vous de certaines photographies et autres souvenirs qui vous attachent trop le cœur ; même dans vos prières, défiez-vous de certains retours au pays, recommandez à Dieu vos parents, mais, tout en remplissant ce devoir toujours sacré, prenez garde que la chair et le sang n'en profitent pour renouer à leur égard des liens qui nuiraient à votre vocation. On se trompe en effet quand, sous prétexte qu'il faut prier pour ses parents, on passe la moitié de son temps d'oraison à les visiter en esprit : Dieu avant tout !

5. — Si vous avez mortifié votre cœur au sujet des parents et du pays natal, parlez-en le moins possible.

6. — Une autre affection à modérer, c'est l'amour trop humain de nos compagnons d'exil, de nos confrères et plus encore des gens du monde : cet amour passionné, sans fondement surnaturel ; pour cela, évitons ceux que nous voudrions rechercher, contrarions bien notre cœur dans ces sentiments trop humains ; dans le choix de nos amis (si toutefois nous devons nous permettre un choix) n'écoutons ni la chair ni le sang, mais la foi seule et la

volonté de Dieu. Tâchons de nous faire oublier et d'oublier nous-mêmes. N'écrivons que pour entretenir les relations d'une vraie vie de famille et sachons éviter autant les amitiés particulières que l'indifférence générale.

7. — S'il est quelque chose que vous deviez règler ou négliger, c'est votre amour-propre, votre personnalité, votre influence à vous, votre *moi*. Pour vous mortifier sous ce rapport, faites-vous une règle absolue d'obéir à votre directeur, de ne pas contester pour avoir raison, de ne jamais poser en modèle, de vous effacer et anéantir en quelque sorte dans la société. L'humilité ne viendra en vous que si vous savez mortifier cette passion de l'amour-propre, laquelle consiste à vouloir se produire, dominer, être estimé, parler, poser, jouir en tout et de tout. Sachez donc surveiller cette terrible inclination et combattez-la jusqu'à la mort, car on ne s'en défait jamais complètement.

8. — Vous trouverez dans notre livre de l'*Abnégation* des lumières qui manquent ici pour vous éclairer sur l'amour-propre, car un sujet de cette importance exige d'être traité d'une manière spéciale.

9. — Quant aux hommes qui vous contredisent, critiquent et méprisent, ils peuvent vous être d'une extraordinaire utilité ; essayez de les aimer, de les fréquenter, de les consulter, de les écouter avec intérêt, de vous soumettre à eux dans tout ce qui sera juste ou indifférent ; vous aurez là mille occasions de faire mourir votre cœur à lui-même, de le faire vivre en Dieu et pour le prochain, mille occasions par conséquent de vous mortifier, de vous sanctifier, d'imiter votre Modèle.

10. — Vous devez aussi vaincre votre cœur dans ses antipathies pour un pays, une résidence, un emploi, un confrère qui, on ne sait pourquoi, vous déplaisent naturellement et comme invinciblement ; mettez alors le pied

sur votre cœur, maîtrisez ses goûts, méprisez ses affections, broyez tout cela dans le sang de la croix et sous le pressoir de la mortification. Il est vrai que parfois la faiblesse physique empêche de surmonter certaines aversions, mais ce cas est rare ; si vous vous y trouvez, consolez-vous en pensant que Dieu ne demande jamais l'impossible et expliquez vos faiblesses à vos supérieurs.

11. — A quoi bon, dirons-nous avec saint Alphonse, mortifier la chair, si on laisse faire le cœur et les passions ? C'est dans ce combat des passions et du cœur que se trouve la moëlle de la mortification, c'est là qu'il faut vaincre ou mourir. *D'où viennent parmi vous tant de luttes et de procès, sinon de vos passions*[1] ? Vous trouverez que tout cela est difficile ? *Ceux-là ravissent le ciel qui se font violence !*

Prière. — Heureusement, ô Dieu, que vous avez dit : Paix aux hommes de bonne volonté ! Vous demandez moins la perfection que l'effort pour y arriver ; je puis évidemment essayer ces mortifications l'une après l'autre, à commencer par les plus faciles à mon cœur, et c'est ce que vous vous bornez à exiger de moi, et c'est ô bon maître, l'humble appoint que vous attendez de moi ; après quoi vous faites le reste. Et que ferais-je de ma vie intérieure si je ne travaillais pas à me fortifier dans l'habitude du bien, à déraciner peu à peu mes penchants déréglés ; comment pourrais-je arriver à pratiquer mes devoirs avec perfection, si je ne m'y disposais point continuellement par la mortification et l'exercice des vertus ? Aidez, Seigneur, mon infirme volonté ; bénissez ce cœur qui ne veut plus que vous pour amour. Oui, mon Jésus, vous m'êtes tout : patrie, plaisirs et renommée ; que, du moins, je sache travailler à reproduire vos exemples et à m'unir à votre cœur par des liens de

1. Jac. IV, 1.

plus en plus étroits. Ecoutez ma prière, ô Vierge Marie; entendez la voix de mes désirs, intercédez pour moi, vous dont la prière est toute puissante, dont le cœur virginal est d'un maternel amour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réserver mon amour aux âmes zélées et ne lier amitié avec les gens du monde que pour les amener à Notre-Seigneur. »

CHAPITRE XXVII

L'AME SE PRÉMUNIT CONTRE CERTAINS ACCÈS DE PASSION

Il existe en la plupart des hommes des mouvements subits, violents et déraisonnables, que l'on a coutume d'appeler accès. Ce sera, par exemple une joie immodérée, une tristesse accablante, un cri de colère, d'ambition ou de vengeance; il y a dans ces accès ou mouvements subits et déréglés, un danger à conjurer par la mortification. Nous allons donc nous en occuper aujourd'hui.

2. — *Ayez la paix,* disait Notre-Seigneur, *que la paix soit avec vous!* Le démon fomente le trouble et l'agitation ; pour un rien et sans raison, il excite en nous des tempêtes subites. Ainsi, un jour on verra tout en rose, on sera présomptueux devant Dieu, hardi devant les hommes, prêt à tout ; si l'on s'écoute alors, on se met à chanter, à rire, à s'agiter ; c'est un accès, un délire de joie ; prenons-y garde : cela n'est pas de Dieu. C'est un effet de tempérament dont le démon se sert pour nous faire pécher d'une manière ou d'une autre ; il faut penser alors que nous sommes encore dans la vallée des larmes

et tempérer cette joie par le souvenir des jugements de Dieu.

3. — D'autres fois c'est un accès de découragement, d'idées noires, d'abattement, de tristesse extrême ; on n'a de goût pour rien, on ne peut plus ni prier, ni réfléchir, ni lire, ni faire autre chose que rester là, fixé et comme ensablé dans le sol des idées sombres ; alors on déchirerait tout, on renoncerait à tout, on ferait comme on dit, de mauvais coups ; c'est évidemment là un autre phénomène où la physiologie a beaucoup à voir ; mais le démon profite de ces moments pour nous faire tomber : ce sera quelque démarche inconsidérée, des paroles malheureuses, tout au moins une peine accablante qui nous arrête dans la voie des vertus. Que faire ? se raisonner, se dire qu'il s'agit d'impressions, d'accès, prier et regarder doucement du côté du ciel ; en un mot, réagir sans s'inquiéter, mais réagir*. Que sont, en effet,

* Dans le cas de mélancolie trop chronique, il faut recourir à un régime adoucissant et fortifiant ; faire de l'exercice corporel modéré, ne pas discuter, ni composer d'écrits, ni jeûner, ni veiller, mais, une fois les devoirs essentiels accomplis, voir ses amis, essayer de se fortifier, se distraire, dormir, se soigner en un mot, sans attendre que le mal empire ; comme font, conseillent ou laissent faire ceux qui ont des yeux pour ne pas voir.

Avis à ceux et à celles qui font ou qui dirigent les études préparatoires à l'enseignement. D'après tous les médecins, le surmenage intellectuel est un excès plus que dangereux, et l'on pourrait refuser l'absolution à ceux qui s'appliquent *demesurément* aux fortes études. On répond : la nourriture est bonne, les promenades longues, avec cela un jeune homme peut travailler autant qu'on veut. Ce langage accuse peu de connaissance du corps humain.

Toute surexcitation nerveuse, excessive, a pour résultat la perte de la santé, de la vie ou de la vocation. D'autre part, cet excès engendre des tentations nombreuses et délicates. C'est pourquoi un sujet surmené d'études ou de contrariétés, qui se sent l'estomac dérangé et la tête malade, doit déclarer son mal. De leur côté les supérieurs sont obligés en conscience de le soigner et de lui faire suivre les prescriptions du médecin. Ceux et celles qui ont à suivre les cours de l'Université ou à en faire d'équivalents ont mille bonnes raisons

ces impressions sinon des mouvements ou des émotions produits par l'imagination ? Vous dites que vous ne pouvez les vaincre ? — Vu notre faiblesse actuelle, soit ; mais développez, par des essais *graduels* de résistance, les muscles qui commandent à vos nerfs et que vous atrophiez par manque d'exercices, vous verrez naître et s'accroître en vous des énergies que vous ne soupçonniez pas ; vous ferez comme les peureux qui essaient de traverser seuls un galetas ou une cave obscurs, d'abord ils frissonnent, puis ils s'enhardissent, enfin ils rient de ce qui les épouvantait. Vous gagnerez beaucoup à suivre cet avis.

4. — D'autres fois c'est la colère qui s'empare de nous comme le démon de Saül ; alors un rien nous irrite, nous pousse à de vrais excès ; quelle misère ! Doucement, se doit-on dire, doucement mon cœur, tu n'es pas assez calme pour parler comme il faut, tais-toi, tâche de rire et souviens-toi que c'est un accès, un orage qu'il faut laisser passer et détourner de notre mieux. Retenons-le donc, il ne suffit pas, dans ces moments, de se rappeler qu'on est en proie à une crise, il faut se calmer, prier si l'on peut, en tout cas rester près de la croix comme on s'attache au mât d'un navire alors que la vague passe sur le pont. Si dans ces moments pénibles l'on ne s'efforce pas de se contenir, de se modérer, on se roule dans de vrais buissons d'épines, c'est-à-dire on se crée mille misères plus tristes les unes que les autres.

5. — Un accès bien dangereux encore, si on ne sait pas s'en méfier et le maîtriser, en recourant à Dieu, c'est

pour se surmener ou surmener les autres, mais le Décalogue reste : *Homicide point ne seras, de fait ni volontairement.* Devant cette loi, toute autorité humaine doit fléchir, sinon Dieu punira les coupables, surtout les supérieurs et les supérieures, parce que ceux-ci du moins sont tenus d'être raisonnables. Cet avis concerne aussi les maîtres et maîtresses de novices.

quand tout à coup il nous prend un désir brûlant de nous jeter dans le vice, de nous livrer à tous les plaisirs, et d'imiter les mondains qui ne pensent guère qu'à ce délire des passions ; encore une fois tout cela n'est rien si nous savons combattre ; mais sans la mortification, cet accès peut nous entraîner ; comme une grande crue d'eau déracine et entraîne les arbres plantés au bord du torrent.

6. — Les hommes dits impressionnables sont très sujets à ces crises, surtout quand la maladie ou la faiblesse organique augmente leur impressionnabilité ; qu'ils se tiennent pour avertis. Que rien ne les trouble en cela, mais qu'ils soient fidèles à occuper continuellement leur esprit, soit en lisant, soit en priant. Un grand danger, pour eux surtout, c'est de s'appartenir tout entier, de laisser son esprit vagabonder. On évite ce mal en suivant une règle précise et immuable. La mortification constante qu'exige la fidélité à cette règle nous épargne mille ennuis et beaucoup de fautes.

7. — Parfois on est pris de grande ferveur, on veut se faire saint en vingt-quatre heures, on a soif de passer les mers, d'aller se faire martyriser ; ou bien c'est la vie cloîtrée qui nous tente, le silence perpétuel des chartreux, l'ensevelissement tout vif au fond d'un désert ; ou encore on désire changer de maison, quitter ce confrère, déclaré, pour le moment, insupportable, ce supérieur qu'on taxe d'intolérance. Qui ne voit que tout cela va passer avec une bonne nuit, un bon repas, une bonne promenade, et enfin l'apaisement des nerfs? Il faut mépriser tous ces accès comme des troubles passagers. et pencher toujours à l'opposé.

8. — Bien des âmes scrupuleuses auraient besoin d'apprendre à se défier de ces mouvements subits du cœur ; elles admettent qu'on a raison de ne pas se contenter des sentiments de ferveur passagère d'un homme,

pour prononcer qu'il est très avancé dans la perfection et elles disent : Le sentiment n'est pas toujours l'expression de la vérité, très souvent il trompe. Pourquoi ne comprennent-elles pas que leurs sentiments personnels sur l'état de leur conscience ne sont que des sentiments, probablement fort éloignés de la vérité? pourquoi dès lors ne savaient-elles pas s'abandonner au Dieu qui ne trahit jamais, et à son ministre qu'on gagne toujours d'écouter? C'est, croyons-nous pour la plupart, qu'elles n'ont jamais su mortifier vivement les accès de leur imagination.

9. — Quand vous serez triste ou gai, découragé ou trop confiant : dans tout accès intérieur, allez à Jésus, recueillez-vous à ses pieds, demandez-lui ingénument ce qu'il y a de nouveau entre lui et vous, pour que vous soyez ainsi agité, et vous verrez que ce bon Maître vous ramènera au calme en vous disant que tout cela n'est ni le vice ni la vertu, mais de simples infirmités dont il faut se défendre par la confiance, la prière, la patience, une promenade et des soins intelligents.

RÉSOLUTION

« Au moindre accès de passion ou de trouble, me réfugier auprès de la croix en disant : Jésus, mon amour, donnez-moi la patience, le calme et l'espoir ! »

CHAPITRE XXVIII

L'AME S'EXCITE A RECHERCHER L'ESPRIT DE JUSTE MESURE

En toutes choses il faut éviter l'excès, car la vertu, selon que l'enseigne saint Thomas (12ae, 9, 64) modère la conduite suivant la droite raison : faisant éviter tout ce qui, par excès ou par défaut, serait dérai-

sonnable ; et nous portant à faire toutes choses où il faut, quand il faut, comme il faut et pour les motifs convenables. Qu'il s'agisse donc du boire ou du manger, du parler ou du rire, du travail ou du repos, ou de n'importe quelle autre chose, applique-toi à éviter l'excès, tu trouveras dans cet exercice une mine féconde en mortifications de tous genres, et ces mortifications, si tu les fais pour devenir plus apte au service de Dieu, te vaudront de grands biens au ciel, de douces consolations sur la terre.

2. — Celui qui serait bien mesuré en tout aurait de la facilité pour toutes les vertus, je dis bien mesuré d'une part et de l'autre soutenu par la grâce du Saint-Esprit. Les pratiques auxquelles nous reviendrons ici ne doivent pas être embrassées pour elles-mêmes seulement, mais comme moyens d'acquérir l'esprit de juste mesure en tout : travail, repos ; solitude, relations avec le monde ; silence, correspondances ; prière, action, etc.

3. — C'est un point essentiel dans la stratégie de l'esprit contre les passions de savoir dire assez ou davantage, quand il le faut. Voici par exemple un jeune prédicateur. Le désir de bien faire le porte à travailler comme une pièce d'orfèvrerie chacun de ses discours ; la parole divine devant être traitée avec le plus grand soin, ce prédicateur fait bien, mais en se relisant il remarque certains tours de phrase un peu ordinaires et, pour leur substituer une tournure distinguée, la plume lui saute aux doigts : il est à croire que ce serait mal faire de céder à ce désir trop humain. Assez, devra-t-il dire. Un autre ministre de l'Eglise sentant le besoin d'aller au peuple pour le ramener à Dieu se dépense tellement en visites et en rapports sociaux qu'il en perd le temps de réciter dévotement son Office ou de faire action de grâce après la messe. Il y a certainement plus d'empressement que de zèle dans cette ardeur.

4. — Vous ne serez pas moins répréhensible si, par paresse ou pusillanimité vous soignez trop peu votre ministère, ou si vous vous contentez de faire vos oraisons sans veiller assez au bien de votre troupeau. C'est la passion qui nous pousse à l'excès. La mortification doit y prendre garde et y porter remède en vous ramenant à la juste mesure. Surtout dans les pratiques d'austérité et de mortification il faut une sage mesure. Autrement on tomberait dans mille travers de singularité, de rigorisme et de mysanthropie.

5. — Je vais en visite chez un confrère, ou en récréation avec les membres de ma communauté... c'est un jour de congé, rien ne m'oblige à me retirer plus tôt ou plus tard. Si je ne me mortifie pas, je parlerai trop ou trop peu ; je plaisanterai trop ou trop peu, et surtout si, même par charité, j'ai accepté de jouer, je jouerai avec intempérance. Par là, j'aurai fait d'une chose bonne ou indifférente en soi une occasion de pécher. Dois-je pour être ainsi tombé maintes fois dans quelque excès, fuir toute société, fulminer contre tout délassement inoffensif en soi ? Non, je dois me mortifier, de manière à maîtriser mon cœur et ma langue, de manière à éviter de pécher par défaut ou par excès. Encore une fois, je n'avancerai qu'à ce prix. *In medio stat virtus.* Ceux qui, doués d'une nature sensible, sont jetés sans frein dans l'étude et la piété, s'excitent tellement le cœur et le cerveau que toute leur force vitale est consumée par ces organes. Le reste du corps, manquant d'exercice, refuse de se nourrir et devient incapable de sustenter le cœur et la tête qui, à leur tour, tombent ou dans des fièvres terribles ou dans une atonie voisine de la mort. C'est ainsi qu'une vertu exercée aux dépens des autres peut nuire à l'avancement de tout l'homme. Ah ! qu'il importe d'être bien mesuré et d'écouter Celui qui fait tout avec discrétion.

6. — A entendre certains esprits échauffés on n'a rien à faire dans le monde : les laïques sont tous dangereux. aucun usage de société n'est à adopter, surtout par les religieux. Saint Paul a fait différemment. *Je me suis fait comme Juif avec les Juifs, pour gagner les Juifs.* (I. Cor. IX). Nous ne condamnons point, par conséquent, ceux qui ont un esprit large et des manières dont les aveugles se froissent parfois. Ce qui est à condamner, c'est de s'abandonner sans retenue, sans défiance, sans modération, c'est de ne pas savoir aller jusqu'où il faut sans aller jusqu'où il ne faut pas. On dira qu'il faut, pour se tenir en équilibre sur cette corde légère et tendue un balancier de prudence consommée ?... Il faut surtout se posséder tout entier dans la mortification. Un homme qui conserve l'empire de sa langue et de ses yeux, s'il agit par obéissance ou par devoir (car plusieurs sont tombés pour avoir présumé de leurs forces), cet homme, croyons-nous, est un de ceux dont Notre-Seigneur a dit : *Ils parleront des langues nouvelles : ils prendront les serpents, et s'ils boivent quelque poison mortel il ne leur nuira point.* (Marc, xvi.)

7. — *Tu as trouvé du miel,* nous dit le Sage, *mange ce qui te suffit de peur que, rassasié, tu le vomisses.* (Prov. xxv). Nous avons parlé de la tempérance dans le boire et le manger. Revenons ici à cet article, non seulement parce qu'il est important, mais parce que la mesure dans le boire, le manger et le dormir est la première chose à acquérir pour devenir discret. Si donc un peu de pain et trois figues sèches suffisent à votre déjeuner, n'en prenez pas davantage. Et si — le médecin consulté — une portion de viande vous nourrit assez, n'en prenez pas deux. Et si un demi verre de vin suffit à votre souper, avec un peu de potage et quelque dessert, gardez-vous de manger ou de boire autre chose. En nos temps et chez les mondains, l'excès des viandes, du vin

et de la bonne chère est si fréquent qu'on ne sait plus, souvent, se modérer à table sans croire qu'on se ruine l'estomac. Hélas ! il paraît bien évident que l'immortification a plus de part que l'hygiène dans ce régime. Souciez-vous de chercher votre mesure en tout. Suivez-la ensuite, pour arriver à imiter Notre-Seigneur, mais suivez-la, au moins durant ce jour : ce sera un exercice précieux.

RÉSOLUTION

« Si j'ai à me reprocher de l'infidélité à bien faire mon examen particulier, m'imposer une pénitence. »

CHAPITRE XXIX

L'AME SE DÉCIDE A SE FAIRE DIRIGER POUR CERTAINS POINTS DE MORTIFICATION

A MESURE qu'il exagère les forces de sa raison, l'homme laisse de côté les voies de la Providence, c'est-à-dire les moyens surnaturels que Dieu met en œuvre pour conduire à la vie éternelle ceux qui veulent y parvenir. Ne vous croyez point exempt d'une certaine suffisance à cet égard et prenez garde que, s'il est bon de savoir critiquer et discuter certaines choses, il est meilleur de faire la plus large part, dans notre conduite, à la foi en la Providence.

Nous avons à nous mortifier dans deux choses surtout : le corps et le caractère. Pour ces deux choses il faut se faire diriger par un représentant de Dieu, sans quoi l'on risque beaucoup de tomber dans l'exagération ou dans l'illusion. *Nemo judex in propriâ causâ.*

2. — Devez-vous suivre à la lettre la loi du jeûne ?

Feriez-vous mieux de remplacer cette pénitence par la discipline ou par la prière? votre corps peut-il endurer, sans un trop grave dommage, les chaînettes de fer, les veilles prolongées, le travail exagéré? Vous ne pouvez pas être bon juge en ces matières ni en celles qui leur ressemblent. On voit dans la vie de saint Alphonse de Liguori que ce saint, d'une conscience si éclairée, ne faisait aucune pénitence corporelle sans l'autorisation de son directeur. Ce saint, étant un savant de premier ordre en morale, aurait pu, semble-t-il, se passer de direction pour ce cas; il ne le fit jamais. Comprenez par là que vous devez vous faire diriger dans vos mortifications principales.

3. -- On dit que les directeurs excellents sont rares Il se peut qu'ils soient mêmes très rares, je pense pourtant qu'on s'abuse étrangement à ce propos. Qu'il faille un directeur éminent à ces âmes privilégiées que Dieu mène par les voies extraordinaires, c'est un enseignement; sommes-nous de ces âmes? c'est autre chose. Que les confesseurs suffisamment prudents pour nous conduire soient rares, cela paraît bien peu certain. Hé! mon cher lecteur, craignons ici une supercherie du démon. Le simple prêtre sera toujours assez clairvoyant pour surveiller vos exercices de piété, voir si vous essayez de diminuer le nombre de vos fautes, si vous cherchez vraiment à vous sanctifier, et vous encourager à la persévérance. Croyez que cela suffira pour commencer. Après quoi, Dieu vous viendra en aide.

4. — Un fait certain, c'est que la meilleure de toutes les mortifications consiste à soumettre au contrôle d'un confesseur sérieux nos actes spirituels, nos oraisons, examens particuliers, tentations, désirs, entreprises, mortifications, etc. Le démon ne redoute pas sans raison l'âme qui suit les voies humbles de la direction spirituelle. Mais la direction nous ennuie, elle irrite notre

esprit de suffisance, et nous essayons de la croire impossible pour n'avoir pas trop de remords à la négliger. C'est pour cela qu'elle est une des plus excellentes ou pour mieux dire la meilleure de toutes les mortifications, celle qui, parce qu'elle attaque de front notre orgueil, cette racine de tout péché, assure et comprend toutes les mortifications. Une autre raison explique nos répugnances pour la direction. C'est que peu d'esprits sont assez judicieux pour sentir le besoin de prendre conseil. On sait bien que l'union fait la force, que quatre yeux voient mieux que deux, mais quand l'orgueil aveugle une âme, les principes les plus élémentaires et les plus évidents deviennent pour elle de vrais mystères.

5. — La direction donnée à leurs sujets par les supérieurs non prêtres a de très graves inconvénients, si ces supérieurs manquent de prudence ou de discrétion. Le *Décret du 17 décembre 1890*, reproduit plus haut, le prouve surabondamment. Néanmoins il sera toujours mieux de s'en rapporter à un supérieur non prêtre que de se diriger soi-même, à condition que les règles tracées dans le susdit décret soient fidèlement observées. Pauvres prêtres, pauvres théologiens (fussent-ils docteurs dans l'Eglise) qui négligent de se faire diriger ! Sans doute — en cas de nécessité — on supplée à la direction indispensable dès qu'on se confesse bien et fréquemment, sans doute encore un prêtre peut se maintenir en état de grâce et mériter même pour le ciel sans direction positive, mais quels progrès sérieux feront-ils dans la vie parfaite ces orgueilleux qui refusent la direction, ou qui même la méprisent ? Où iront aboutir ces hommes attachés à leur volonté propre et qui rejettent la direction ? S'ils trébuchent dans le chemin de la perfection, qui s'en apercevra ? s'ils se laissent enchaîner par de tristes passions, qui les en délivrera ? s'ils tombent de lassitude, quelle main ferme et charitable viendra les remettre debout au sentier des fervents ?

6. — Si vous n'avez pas de directeur, cherchez-en un autour de vous. Mais ensuite — si vous voulez conserver ce directeur — n'exagérez pas les charges de la direction. Toute famille a son conseil, ne fût-il composé que du notaire de l'endroit, mais on ne s'adresse à lui qu'en cas de difficultés insolites et pour des choses d'une certaine importance. Si vous prenez un directeur afin de lui faire endurer chaque semaine le récit fastidieux de vos scrupules ou pour lui demander des conseils que vous ne suivrez point, vous abusez de la direction. C'est à l'amitié et non à la direction qu'il faut demander les encouragements du jour le jour. Un directeur doit résoudre vos doutes, réviser vos résolutions, contrôler votre fidélité aux exercices, vous donner des moyens spéciaux pour triompher de vos défauts, et autres avis — même de l'ordre naturel et temporel — qui relèvent de la prudence. C'est à lui de vous appliquer dans la mesure qui vous convient les règles ordinaires ou extraordinaires de la vie parfaite. Mais enfin, direz-vous peut-être, Dieu n'assistera pas mon Directeur au point de le rendre infaillible ? — C'est vrai, mais il vous bénira toujours de l'avoir consulté.

A ce propos on peut répéter cette parole du Bon Maître : *Les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de la lumière.* Veut-on apprendre la peinture ? on s'empresse de chercher un maître, on lui demande conseil pour tout, on lui soumet ses moindres difficultés de dessin ou de coloris, on partage au besoin — pour mieux saisir ses secrets — ses courses et sa vie. Et l'on voit des esprits soi-disant passionnés pour imiter le Christ, pour copier son adorable figure, mépriser la direction et prétendre s'en passer. — De fait, on voit bien qu'ils s'en passent !

7. — Les travers de caractère : entêtement, susceptibilité, esprit de contradiction ; genre flatteur, jaloux,

sentimental, etc., demanderaient un directeur spécial qui nous suive de près et qu'on ne peut guère choisir que parmi ceux avec qui l'on vit. C'est ce que l'on nomme un *Mentor secret*, lequel, sur notre prière, accepte de surveiller l'extérieur de notre conduite : conversation, repas, démarche, modestie, etc., lequel encore nous observe avec tant de discrétion que nul ne s'en aperçoit, et nous avertit si secrètement que personne ne sait quand il le fait; or, il faut se faire une loi absolue de ne jamais répondre autrement que par des remerciements aux remarques de ce véritable ami, une loi de travailler docilement à suivre ses avis, une loi de prier pour lui et de le respecter intimement, à cause de l'office — pénible — qu'il consent à remplir auprès de nous.

8. — Les auteurs spirituels résument toute la mortification intérieure dans la répression de notre volonté propre. Cette répression se pratique en soumettant nos intimes volontés à la volonté de notre directeur et aux avis de notre moniteur secret. Oh ! mon cher lecteur, la belle vie que de se mortifier ainsi toujours et courageusement ! Ce que nous n'aurions pu obtenir de nous, l'intervention de notre directeur et de notre moniteur nous le rendra en quelque manière, facile. Quel progrès nous réaliserions si nous pratiquions seulement le grand moyen de mortification que nous venons de méditer ! Le démon ne manquera pas de tenter l'impossible pour vous en détourner, mais prenez courage et persévérez malgré tout. La sainteté est un trésor à déterrer au prix de mille fatigues, elle mérite et suppose que nous vendions tout pour l'acquérir.

RÉSOLUTION

« Dans mes relations de conscience éviter l'aveuglement de ceux qui, ne dévoilant jamais le fond de leur cœur, veulent cependant être bien dirigés. »

CHAPITRE XXX

L'AME SE PRÉPARE A PERSÉVÉRER DANS LA MORTIFICATION

Sainte Jeanne de Chantal avait été nourrie dans le monde avec une extrême délicatesse. D'un plat entier elle ne prenait que les portions les mieux apprêtées. S'étant mise sous la direction de saint François de Sales elle entreprit de surmonter ses répugnances outrées en se faisant servir par une personne qui, ignorant ses goûts et ses dégoûts, prenait indifféremment dans le plat et lui donnait tantôt ce qu'elle aimait, tantôt ce qu'elle n'aimait pas. La bienheureuse Mère, fidèle au conseil de son saint et avisé directeur, mangeait ainsi à cœur ou à contre-cœur ce qui lui avait été servi. D'autres fois, saint François l'invitait à sa table et, lui présentant de certaines viandes qu'elle avait en horreur, lui demandait tout doucement « si elle mangerait bien de cela » comme s'il eût ignoré sa répugnance. « Monseigneur, répondait-elle, je n'en ai jamais mangé. » Et il lui en servait *tout sur-le-champ*. — Considérez un peu cet exemple.

2. — Pauvre cœur humain, tu as été nourri avec tant de délicatesse qu'il n'est point de mortification à ton goût; que dis-je ? tu les appréhendes toutes indistinctement. Il faut pourtant que nous parvenions à manger de ce mets fortifiant, tous les jours de notre vie, sinon pas de progrès sérieux ! bien plus, parce qu'il faut endurer beaucoup pour entrer dans le royaume du ciel, si nous ne nous faisons pas la guerre, tout nous la fera : à moins que notre récompense ne doive se borner à cette terre, ce que nous n'entendons pas, je suppose. Nous ne voulons pas être si étrangers à la vie crucifiée de notre Sauveur ; nous voulons lui ressembler le plus possible et

surmonter toutes nos faiblesses ; nous allons nous arranger si bien à cet effet, que, Dieu et la bonne Vierge aidant, nous emportions cette tant désirable et si nécessaire victoire. Cela se fera par l'emploi de la prudence et constance dont nous allons toucher un mot.

3. — La prudence, l'habilité, la modération dans la manière de se mortifier est chose que les malavisés de l'ascétisme ne connaissent point et dont le démon se garde bien de leur faire comprendre la profonde sagesse. Parce que des saints ont effrayé le monde à force d'austérités, parce qu'ils ont poussé la guerre spirituelle à des limites extrêmes, il y aura des novices qui voudront du premier coup arriver jusque là. Nous avons vu au cours de ce livre, que c'est un abus. Comment ne pas rejeter la mortification avec une invincible horreur quand elle nous est présentée dans des proportions pareilles ? Non, mon cœur, nous ne ferons pas de la sorte. Nous nous ferons servir par une main étrangère les parts de mortification que nous devrons manger. Nous les recevrons comme venant de Dieu, et nous nous dirons tout doucement : ferais-tu bien cette pénitence ? contrarierais-tu bien cette passion ? essaie ! et, tout sur-le-champ, nous accepterons ce qui nous est offert.

Remarquez ce qui constitue la prudence dont il s'agit : nous faire choisir par notre directeur les mortifications que nous devons pratiquer et essayer de les exercer en nous surmontant doucement mais fortement.

4. — La constance dans cette lutte est au moins aussi indispensable que la mesure. Dans un village perdu au sein des profondes vallées, on aimerait, parfois, posséder deux ou trois gendarmes chargés de surveiller et de réprimer les malfaiteurs. Mais si ces soldats se contentaient de faire une battue générale une ou deux fois l'an, passant le reste de l'année à dormir, les villageois ne seraient guère plus tranquilles avec de tels gardes

que s'ils n'en avaient point. La vie spirituelle est comme un champ où nous cultivons l'arbre des vertus, nourrissant ses racines afin que, au temps voulu, les branches de cet arbre donnent toutes les fleurs et tous les fruits du devoir parfaitement accompli. Les passions font l'office de maraudeurs et de voleurs ; elles veulent couper cet arbre, l'empêcher de croître ou du moins lui enlever sa vigueur. C'est à la mortification de faire justice de ces malfaiteurs domestiques. Elle doit donc veiller constamment, porter toujours le sabre au clair et ne jamais cesser sa ronde menaçante. Faites-y attention, c'est là un point capital dans la vie spirituelle.

5. — Nous avons beau dire que nous sommes sérieux, si nous ne tâchons même pas de suivre, dans la poursuite des vertus, la méthode du présent livre ou toute autre équivalente : méditant et priant pour obtenir un fruit précis, faisant l'examen de prévoyance pour appliquer ce fruit aux devoirs de chaque jour, et assurant le tout par l'examen particulier, nous ressemblons à ces enfants qui, pensant imiter nos grands architectes, font et défont des châteaux de cartes. Or, je dis cela pour la mortification tout particulièrement. Sans employer une méthode suivie, on croit que l'on travaille à faire entrer cette vertu jusqu'au fond de son cœur, à la faire pénétrer dans tout le détail de sa vie, mais en réalité on s'abuse. Et quel malheur ! car enfin il s'agit ici d'intérêts éternels.

6. — Prenons du moins la résolution de nous mortifier assez pour suivre une méthode de vie ascétique. Tenons au moins à cette mortification générale. Ne l'abandonnons jamais.

Permettez-moi à ce propos un trait de la vie du grand missionnaire Favre, apôtre de la Savoie au temps de la Restauration. Au mois d'août 1890, traversant la commune de Beaufort-sur-Doron, je vis au bord du chemin

un vieillard assis sur une borne. Il parut reconnaître à mon habit que j'étais missionnaire et il voulut m'entretenir. « En 1824, me dit-il, nous avons eu ici la grande mission. Monsieur Favre nous apprit alors une prière assez longue, mais si belle que je n'ai jamais manqué de la réciter tous les jours de ma vie. Maintenant, je suis vieux, la mémoire s'en va, je ne puis plus la réciter. Croyez-vous que je doive quand même essayer encore de m'en souvenir? — Point du tout, répondis-je, Dieu ne demande pas l'impossible. — Ah ! répliqua ce chrétien de vieille roche, Dieu n'exige pas l'impossible, mais ne faut-il pas faire tout ce qu'on peut pour le contenter jusqu'au bout? » et il pleurait en répétant: « Monsieur Favre nous l'a dit : « il faut faire tout son possible pour contenter Dieu jusqu'au bout ! » Quel scrupule après une fidélité de soixante-six années.

Eh bien, pieux lecteur, faisons aussi tout notre possible pour nous mortifier jusqu'au bout, sinon notre sainteté sera manquée, et manquée sans retour.

Affections et prières. — Dieu juste et redoutable en vos saints jugements, quoique vos miséricordes m'inspirent une inébranlable confiance, je sais que nul ne sera couronné s'il n'a combattu comme il faut, c'est-à-dire fidèlement et jusqu'à son dernier soupir. Je tremble à cette pensée, parce que je sens mon inconstance. Mais surtout cette pensée m'inspire la résolution de me mortifier tous les jours de ma vie. Oui, je veux être fidèle à cette vertu fondamentale. Je vous conjure donc de me rappeler sa nécessité, de me suggérer ses plus opportunes pratiques et aussi, de punir miséricordieusement si, par faiblesse, je viens à la négliger. Aidez-moi aussi par les suaves et fortes inspirations de votre Esprit d'amour, ô mon Dieu. J'ai pris la croix de votre Fils sur mes épaules, faites que je la porte jusqu'au calvaire, et que plein de foi et de mérites, j'y meure pour votre gloire. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

FIN DU LIVRE NEUVIÈME

J. M. ✝ J. A.

MOIS D'OCTOBRE

VERTU : LE RECUEILLEMENT

TEXTE : *Dimissa turba, ascendit (Jesus) in montem solus orare.*

Le peuple renvoyé, (Jésus) monta seul, sur la montagne pour prier.

(MATH. XIV, 23).

PATRON : S. SIMON, APÔTRE

ORAISON

Pour obtenir la grâce d'imiter Notre-Seigneur.

O BIENHEUREUX apôtre saint Simon, vous que je choisis en ce moment pour patron et protecteur de mon recueillement, obtenez-moi par votre puissante intercession, la grâce d'imiter de plus en plus les vertus et les exemples du divin Rédempteur en appropriant à la vertu indiquée pour ce mois mes méditations privées, mes résolutions spéciales et mon examen particulier de chaque jour, de telle sorte que je puisse dire un jour en toute vérité : Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Ainsi soit-il.

S. SIMON, Apôtre

LIVRE DIXIÈME

LE RECUEILLEMENT

CHAPITRE PREMIER

L'AME ÉTUDIE LES OPÉRATIONS FONDAMENTALES DU RECUEILLEMENT SPIRITUEL

Une ou deux comparaisons, cher lecteur, vous prépareront à saisir les opérations fondamentales ou, si vous le voulez, la nature du recueillement spirituel. Supposez un bataillon de soldats au repos ; les officiers jouent et rient, deux ou trois hommes boivent, d'autres fument, la plupart dorment. Tout à coup, le commandant se lève, ses officiers suivent son exemple, et le cri : Garde à vous ! retentit. Vous voyez d'ici tous les soldats du bataillon s'arracher au jeu, à la table ou au sommeil, courir aux armes et, au premier commandement, se grouper en silence, l'œil fixé sur leur chef, l'oreille attentive à sa voix, le cœur prêt à exécuter ses ordres. Or, supposez que ce bataillon soit l'ensemble de vos facultés et que ce commandant soit votre volonté. Si, au premier signal de cette dernière, toutes vos puissances se rangent et écoutent, prêtes à s'appliquer au devoir, vous possédez d'excellents éléments pour la vertu de recueillement. Cette vertu, en effet, apparaît de prime abord

comme une sorte de facilité à réunir toutes ses facultés en Dieu et à les appliquer ainsi au devoir. Il en serait autrement si vous éprouviez de la peine à ramener votre imagination, à éloigner les soucis futiles, à oublier la terre pour vous occuper du ciel, car cela prouverait que vous êtes plus ou moins absorbé par les choses du monde, ou distrait, ou même dissipé.

2. — Faisons une autre supposition. Un auteur dramatique veut composer une pièce. Il se dégage de toute entrave, il rassemble toutes ses facultés, il les applique à son sujet. Voilà trois opérations à considérer, pour bien profiter de nos exercices pendant ce mois. Par la première, cet auteur fuit la dissipation, les occupations étrangères à son but, les visites du monde et toute cause d'intempestive distraction. La deuxième le remet en la pleine possession de tout lui-même. Esprit, mémoire, imagination, volonté, tout est dans sa main, prêt à agir. Vient alors la troisième qui dirige à propos chaque puissance et l'applique à l'objet de son ressort. Telle est la triple opération par laquelle une âme se recueille : dégagement, attention, application ; dégagement de la créature, attention à soi, application à Dieu. Que ces opérations soient familières, faciles, habituelles et presque instinctives à un homme, en sorte que rarement il s'en écarte, nous aurons un homme recueilli.

3. — La vertu de recueillement n'est pas, comme la charité, une fin à atteindre, elle est un moyen à employer. Or il faut savoir entendre l'emploi de ce moyen, c'est-à-dire la pratique de cette vertu. Et d'abord, l'âme spirituelle doit bien comprendre jusqu'où il plaît à Dieu qu'elle pratique le dégagement de toute créature. Un ministre d'Etat qui veut conquérir l'estime publique et gagner les suffrages du peuple ne quitte pas ses affaires, n'interrompt pas sa correspondance et ne s'enfonce pas dans a solitude. Ce n'est pas ce que le peuple lui demande. Il

fait donc ce qu'il a à faire, mais sans oublier son but principal qui est de plaire au peuple. Si, pour plaire à Dieu, vous négligez vos devoirs, sous prétexte qu'ils vous empêchent de faire oraison, votre erreur est manifeste. Il en est de même de l'attention à soi et de l'application à Dieu. Ces opérations ne doivent point contrarier l'accomplissement de vos devoirs, mais le faciliter, le surnaturaliser, le sanctifier, le rendre plus méritoire et grandement agréable au divin Sauveur. Ainsi vous voyez que ces opérations ont besoin de mesure et de sagesse. C'est donc le cas de répéter avec saint Paul *qu'il faut être sage avec sobriété*. (Rom. xii, 3).

4. — Si, pour se recueillir plus parfaitement, un pasteur d'âmes s'enferme dans son presbytère et ne voit plus les malades de sa paroisse ou ses confrères; si, dans le même but, un religieux passe son temps à s'examiner, à compter les pulsations de son cœur ; si, enfin, pour s'unir tout à Dieu, un confesseur n'écoute son pénitent que d'une oreille, et si un prédicateur prétend ne devoir plus étudier ni composer mais seulement prier, il y a évidemment excès, désordre, et manque de bon sens. Quelle est donc la mesure à garder en ces trois opérations fondamentales du recueillement? Impossible de la préciser pour chacun. Nous ne pouvons nous guider en cela que par des principes généraux du genre que voici : 1° le recueillement continuel absolu n'étant pas possible en ce monde, il faut viser au recueillement continuel relatif ; 2° le recueillement qui gêne l'âme dans le parfait accomplissement d'un devoir est excessif, aussi bien que celui qui fatiguerait la tête, engendrerait la mélancolie et porterait au noir ; 3° le recueillement exercé dans l'oraison n'est pas suffisant à la vie parfaite, s'il ne se réveille pas un peu fréquemment le long du jour ; 4° le recueillement qui ne considère que Dieu, sans porter l'âme à surveiller ses propres mouvements est

incomplet ; 5° l'âme fidèle à faire souvent des oraisons jaculatoires peut se croire hatituellement recueillie.

5. — D'une manière plus générale, mais tout aussi vraie la vertu de recueillement consiste à régler sa vie et ses occupations de telle sorte que le souci de notre avancement spirituel l'emporte sur tous nos autres soucis. Le religieux absorbé par l'enseignement et qui ne poursuit plus sérieusement la perfection chrétienne, le prédicateur que l'entrain de l'apostolat rend presque incapable de véritable oraison, tout homme enfin qui, dans les préoccupations immédiates de sa vie, fait passer le temps avant l'éternité, a besoin de renforcer son recueillement.

6. — Le point d'illusion à propos de ce qu'on appelle recueillement continuel me semble se trouver entre ne pas savoir faire, avec application tranquille, ce qu'on fait et ne pas savoir éviter de le faire si fiévreusement que l'on se rende impossible un fréquent regard sur Dieu. Puisque le recueillement — comme toute autre vertu chrétienne — a pour but de nous aider à servir Dieu selon les exemples de Notre Seigneur, il faut qu'il soit assez continuel pour que nous ne perdions pas de vue notre Modèle et assez libre pour que nous voyions notre propre copie.

Mais hélas! le mal n'est point tant là que dans la négligence où nous vivons presque tous par rapport à la vertu. Non, nous ne voulons pas assez vigoureusement notre avancement spirituel. Essayons, du moins pendant ce mois, d'augmenter notre habitude du recueillement. Qui sait où nous serons l'année prochaine à pareille époque ?...

Affections et Prières. — J'entrevois votre face, ô mon Dieu, comme un soleil pâle, à travers un brouillard qui se dissipe. O Jésus, Roi d'amour, où vous ai-je laissé, depuis quand vous ai-je perdu de vue ? mon âme croit avoir rêvé, j'ignore pourquoi j'ai vécu si dissipé. Quelle

vie distraite, absorbée par la créature; quel bruit assourdissant dans mon cœur ! O mes pensées, ô mes désirs, revenez, retournons à notre centre, rentrons en la présence de Dieu. Je vous en prie, Seigneur tout aimable, adoré Sauveur, daignez me pardonner mes fautes si nombreuses. Voilà que je cherche à vous voir pour imprimer vos traits sacrés dans mon cœur et pour mieux vous aimer. Considérez les mérites de votre douloureuse Passion et rendez-moi le saint recueillement. Et vous, affaires du monde, éloignez-vous pour une heure du moins ; pensées terrestres, cessez d'obscurcir le regard de ma foi, tombez comme des écailles de mes yeux. Je veux me rapprocher de mon Dieu, regarder la patrie où j'aspire. Ah ! Vierge sainte, je suis si fatigué de ne plus m'entretenir avec vous dans l'oraison; je ne sais même plus bien où en est la vie surnaturelle de mon cœur ; ayez pitié de ce pécheur dissipé qui pleure à vos pieds. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Demander pardon à Notre-Seigneur de m'être éloigné de lui par la dissipation. »

CHAPITRE II

L'AME S'EXAMINE SUR LES CAUSES QUI L'EMPÊCHENT D'ÊTRE BIEN RECUEILLIE.

Quand on vous signale les empêchements de la vertu, ce n'est pas, cher lecteur, pour vous fatiguer, mais pour vous aider à combattre le bon combat en vous poussant à faire disparaître toutes ces causes de retard dans le bien. Si donc je vous mets sous les yeux ce qui peut

faire obstacle à votre recueillement c'est pour que, dès maintenant, vous travailliez à vous en délivrer par tous les moyens dont vous pouvez disposer. Voyons pourquoi, en général, nous sommes si peu recueillis.

2. — Le premier et le plus naturel des obstacles que nous rencontrons pour le recueillement, c'est l'inconstance de notre esprit ; emporté par une imagination vagabonde, il cherche toujours autre chose que ce qu'il voit ; semblable au papillon, il ne se pose que pour s'envoler de nouveau. Cette inconstance doit être réprimée ; elle nous cause un grand tort, surtout dans les choses de la vie intérieure. Il faut donc s'en défier, et la brider en la fixant ; par exemple, on lira tel livre et pas d'autre pendant tant de temps, ni plus ni moins, malgré tous les désirs de changement qu'on pourrait éprouver. Comment pourrait-on parvenir à s'occuper toujours, plus ou moins directement mais toujours réellement quand même, de Jésus-Christ et de son amoureuse imitation, si on n'a pas encore su brider et fixer l'inconstance ou l'impatience de son esprit ?

3. — Le deuxième obstacle au recueillement, c'est l'idée, aussi enracinée que fausse, où nous sommes de trouver la joie dans le commerce des hommes. On regarde instinctivement par le monde parce qu'instinctivement on croit que le bonheur est dans le monde. On voit les hommes s'agiter, parler, rire, s'amuser, et l'on dit : voilà la vie ! Alors on cherche à se mêler au monde, à partager les affaires du monde, à s'y faire un nom, des amis, des relations, une position, en un mot, à y jeter milles racines funestes ; et tout cela nous détourne de nous-même, de la vraie vie et du bon Dieu. Laissons le monde avec sa politique et ses affaires d'un jour, nous verrons s'aplanir pour nous la voie du recueillement. — Vous répondez peut-être, cher lecteur, que tout cela est bon pour les solitaires, mais que vous, prêtre dans le

monde, obligé de suivre le mouvement social et de courir après les brebis égarées, vous ne voyez pas à quoi le recueillement peut vous servir ? Oh ! mon cher frère, si Jésus-Christ vous disait : Prêtre, donne-moi la main, nous marcherons ensemble ! croiriez-vous inutile d'accepter cette proposition ? — Or le recueillement vous fera marcher, la main dans la main, avec Jésus ; et seule cette vertu vous procurera cet inestimable avantage.

4. — Un troisième obstacle c'est, hélas ! chose bien triste à dire mais enfin trop réelle, c'est l'ennui d'être avec Dieu, le dégoût de Dieu, la folie de l'âme. Qu'est-ce qui peut détourner un jeune homme du foyer ? L'inconstance naturelle et les illusions sur le monde d'abord, puis une certaine ingratitude, enfin une sorte de lassitude des parents. Les parents sont sérieux, ils font travailler, empêchent de trop jouir de la vie, réprimandent souvent, n'encouragent pas toujours : tout cela fatigue, on étouffe, on veut de l'air, du large, la liberté ; et l'on s'en va, comme le prodigue, bien loin, dans la dissipation. C'est l'histoire du cœur jeune encore dans la vie spirituelle. Le sérieux de la religion, la vie pénitente, les privations de la nature et tous ces remords qu'éprouve une âme recueillie, à la pensée des moindres péchés qu'elle se permet, tous ces efforts que Dieu demande et redemande à une âme intérieure, et souvent sans aucune consolation sensible, tout cela fatigue, rebute et fait fuir bien loin au pays des entreprises, des affaires distrayantes. Pauvre âme ! à la mort, tu comprendras pourquoi l'on appelle folie ce dégoût des choses de Dieu.

5. — Un quatrième obstacle au recueillement, c'est la précipitation dans l'accomplissement du devoir. On veut être mûr à trente ans, tout savoir à vingt-cinq, mener le monde avant d'avoir vécu. Il faut mettre du cœur à l'ouvrage, mais il faut aussi de la discrétion ;

autrement l'amour-propre aura plus de part en nos œuvres que l'amour même de Dieu, car Dieu fait tout en son temps, avec poids, mesure et douceur, au lieu que l'action de la nature est fiévreuse, emportée, sans retenue et instinctivement égoïste.

6. — Un cinquième obstacle au recueillement, c'est le démon, qui, furieux de voir une âme occupée de Dieu seul, veut à tout prix entraver son avancement. Dès lors il pousse à la contention d'esprit, qui est le recueillement déréglé, et la santé s'en va, et l'âme se décourage, bientôt il faut tout laisser là ! ou bien il suscite à l'âme recueillie tant de troubles, de combats intérieurs, de tentations pénibles, d'idées noires, de scrupules, que cette âme finit par se laisser décourager de la vie intérieure. C'est que le démon comprend à merveille le prix de l'union avec Dieu et le bien qui nous en reviendrait.

7. — Examinez donc si vous n'êtes pas arrêté par l'un ou l'autre de ces obstacles : inconstance d'esprit, amour du monde, paresse ou dégoût spirituel, entreprises de caprice, passion dans le devoir, démon de l'ennui, de l'exagération ou du découragement. Et quand même vous auriez tous ces obstacles à la fois, réjouissez-vous si vous voulez vraiment les surmonter, car, Dieu aidant, nous arriverons bientôt à bout d'en triompher. Priez seulement beaucoup pour vous décider à la vertu.

Affections et prières. — Le cerf altéré soupire après l'eau vive des fontaines, Seigneur, mais votre serviteur éprouve de la crainte à se recueillir en vous. N'êtes-vous plus, ô Dieu, la source vive des consolations célestes, et mon cœur n'est-il pas accablé de chagrins, brûlé par l'ardeur de ses désirs indiscrets ? Ah ! la dissipation où je vis m'a privé du désir efficace de m'unir tout à vous. Voilà pourquoi, bien que vous soyez la

fontaine de la paix et bien que je languisse faute de cette eau salutaire, je ne puis pas dire comme le prophète et avec la même vérité : *De même que le cerf désire les fontaines d'eau, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !* Qui donnera des larmes à mes yeux pour pleurer un tel malheur ! ô saints anachorètes, anges des solitudes, vous qui poursuiviez votre Dieu comme l'avare une fortune, obtenez-moi votre sagesse. A la mort, sur le seuil de mon éternité, je comprendrai que, seuls, vous avez été les savants, les prudents et les riches du monde, parce que seuls, méprisant toute bagatelle et toute vanité, vous avez su chercher, acquérir et posséder Dieu.

RÉSOLUTION

« Demander à Dieu la grâce d'avancer dans la vertu de recueillement. »

CHAPITRE III

L'AME SE RÉSOUT A QUITTER TOUT CE QUI LA DÉTOURNE DE LA VIE RECUEILLIE

La dissipation est l'état d'un cœur et d'un esprit qui court après ce qui tente les sens, qui cherche à s'amuser, dont la seule occupation n'est pas tant le devoir que le plaisir. Il est bon de se rendre bien compte de ce défaut, parce que, si nous le comprenons bien, nous achèverons de saisir l'essence ou la nature du recueillement. Nous connaissons d'ailleurs la nécessité où nous sommes d'éviter tout défaut, si nous voulons ressembler à Jésus-Christ. Nous dirons donc un mot de la dissipation.

2. — Nous ne parlons pas ici de l'esprit distrait qui ne sait pas faire oraison un quart d'heure sans être emporté aux quatre coins du monde ; nous parlons d'une âme dissipée dans tout l'ensemble de sa vie, c'est-à-dire d'une âme occupée avant tout de ses affaires temporelles, de ses amusements, de ses plaisirs ; d'une âme qui ne pense plus sincèrement aux intérêts de son éternité, d'une âme qui n'a plus l'esprit de prière et d'oraison, d'une âme enfin qui vit loin de Dieu par l'esprit et par les affections. Cette première distinction entre la dissipation et les distrations est à retenir.

3. — On est dissipé surtout par deux attachements déréglés, l'attachement au monde et l'attachement aux travaux qui nous plaisent. Bien que la dissipation créée par une activité excessive soit moins dangereuse que celle qui vient du monde, elle ne laisse pas d'être encore très funeste ; il faut les redouter extrêmement toutes deux comme deux plaies de la vie spirituelle ou plutôt comme deux sentiers qui égarent.

4. — Nous l'oublions trop : le salut de notre âme n'est pas encore assuré. Et l'enfer pourrait bien, hélas ! nous engloutir à jamais. Craignons donc la dissipation : insensiblement, elle mène à l'abîme.

5. — Remarque propre à terrifier : tous ceux qui perdent leur vocation se sont distingués par leur dissipation ; ou bien ils vivaient du monde, ou bien ils se passionnaient pour des œuvres à eux ; si vous y prenez garde, vous constaterez ce lamentable fait. La mondanité et l'insubordination, la vie naturelle et l'irrégularité, les chutes enfin viennent de la dissipation.

6. — Les parents ressaisissent le cœur, les mondains le flattent, les scandales l'énervent, et, parmi tous ces écueils, l'âme dissipée ressemble hélas ! à un navire qui chasse sur ses ancres : rien ne la retient plus en Dieu, elle va au gré des vents, un violent orage la fera som-

brer. Voilà pourquoi la dissipation est mortelle pour les âmes : elle les jette sans défense au milieu de leurs plus dangereux ennemis.

7. — Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, lit-on dans l'*Imitation*, j'en suis revenu moins homme*. Cette maxime, qui doit s'entendre du monde, s'applique bien ici. Car l'homme dissipé est presque toujours avec le monde, et quel monde? un monde ennemi de Jésus-Christ, licencieux, hypocrite et méchant. Il y est ou de corps ou de cœur, ou d'esprit ou de souvenir : de corps, quand il lui rend des visites inutiles ; de cœur, quand il y a des attaches ; d'esprit, quand il s'occupe trop des affaires du monde, de la politique, des vanités de la terre ; de souvenir, quand il repasse dans sa mémoire les lieux où il a été, les personnes qui l'ont flatté, les choses auxquelles il s'est intéressé. Comment donc ne serait-il pas amoindri par toutes ces misères qui le tentent ou l'importunent?

8. — Par la dissipation, l'esprit du monde envahit l'âme et la transforme ou plutôt la réduit en son propre esprit, c'est-à-dire attise en elle le feu de toutes les passions. En effet, tout ce qui est du monde n'est que concupiscence et désordre. L'eau creuse la pierre et l'esprit mondain ronge les racines de la vertu. Peu à peu l'on ne sait plus porter le joug du Christ, et, le désir de vivre là où on a placé son cœur augmentant, on quitte Dieu et l'on se perd. Lamentable mais vieille histoire.

9. — De plus, par une activité déréglée comme par la dissipation proprement dite, l'âme qui néglige le recueillement, tombe peu à peu dans la sécheresse ; elle devient paresseuse pour la piété, l'oraison, les exercices spirituels, les saintes rigueurs de la pénitence. Un jour c'est tel travail qui fait omettre la visite au Saint-Sacre-

* *Imitation*, l. 20.

ment, un autre jour c'est telle correspondance qui fait réciter à la hâte le bréviaire; ou bien les distractions envahissent l'esprit dès qu'on veut l'appliquer aux choses de Dieu. La vie intérieure est rendue comme impossible; et alors, comment vont les affaires de l'éternité, la vertu, la résistance aux tentations, l'imitation et l'amour de Jésus? Comment va la grande affaire religieuse qui est de reprendre et de remplir au jour le jour sa tâche: l'entière et fervente observance de la règle? Hélas! que tout cela est triste et qu'il est évident que la dissipation mène à la perdition.

10. — J'ignore si l'on peut se croire exempt de tiédeur quand on est dissipé volontairement. Mais j'ai bien peur que dissipation volontaire et tiédeur ne soient deux corrélatifs effrayants. Vous en jugerez vous-même, bon lecteur, par le passage suivant que j'extrais du célèbre Père Louis de Grenade, une des plus belles gloires du grand Ordre de saint Dominique. Après avoir rapporté ce mot que saint Athanase attribue à saint Antoine: Les âmes solidement pieuses reprennent les exercices de la vie spirituelle avec la même ardeur que le poisson se replonge dans l'eau d'où on l'a tiré, le vénérable auteur s'exprime ainsi: « Les saints que quelque mpérieux devoir de charité appelle dans le monde, reviennent aussitôt qu'ils le peuvent aux exercices de la vie intérieure. Ils craignent qu'un trop long contact avec le monde n'imprime à leur âme quelque souillure, ou que, l'ardeur de la charité venant à s'affaiblir en eux, ils n'aient tout à faire ensuite pour revenir au point d'où ils sont partis. Combien, en effet, à qui leur manque de précaution sous ce rapport a été fatal! C'était un pressant motif de charité, ou l'ordre des supérieurs, qui les avait d'abord engagés dans les occupations extérieures. Mais ces occupations les ont tellement absorbés qu'ils n'ont pas su s'en débarrasser et que, leur première fer-

veur étant perdue, ils sont demeurés toute leur vie dans un déplorable état de froideur. Ils avaient bien essayé de reprendre les exercices spirituels, mais, découragés, ils les ont entièrement abandonnés. On peut dire en effet de la dévotion qu'elle est comme un souffle qui passe et ne revient plus; ou, si elle revient après une longue interruption, ce n'est que difficilement. » (Sermon IIe sur saint Mathieu). — Ce passage remarquable est complété par le suivant, que nous trouvons dans les écrits spirituels de Lansperge le Chartreux. C'est Notre-Seigneur qui parle à l'âme trop peu recueillie : « Vous ne prenez point garde à mes visites, lui dit ce Bon Maître, vous fermez votre cœur aux impressions de ma grâce ; de là il arrive qu'étant le plus souvent répandue au dehors, vous ne voyez pas ce qui se passe en vous-même, et vous demeurez insensible aux dommages spirituels que vous en éprouvez. Vous devriez corriger par l'exemple de votre vie, ceux qui ne vivent pas saintement ; l'odeur de vos vertus devrait être le remède des infirmes ; vos paroles, comme un feu dévorant, devraient enflammer les cœurs de ceux qui vous écoutent ; et cependant vous êtes toujours languissante au milieu des vanités et des bagatelles, préoccupée d'une foule de choses inutiles ; vous n'êtes pas même entièrement dégagée des passions dangereuses, et votre cœur partagé se souille par l'impression de mille images étrangères. L'amour de vous-même est encore aussi vivace que jamais, et pourtant, si vous n'y renoncez absolument, vous ne pouvez prétendre à la qualité de mon épouse. Au lieu d'enseigner les autres comme vous en avez l'obligation, vous avez donc besoin d'être enseignée vous-même. » (Entretiens, p. 2.)

RÉSOLUTION

« Tâcher de voir nettement d'où vient que je m'applique si difficilement aux exercices de la vie spirituelle. »

CHAPITRE IV

L'AME S'ENCOURAGE A REPRENDRE LA VIE DE RECUEILLEMENT

Si vous vivez oublieux de Dieu, du ciel et de la perfection, rien pour vous ne presse plus que de vous exercer au recueillement; vous êtes en effet, bien malheureux et raisonnablement vous ne pouvez pas continuer ainsi. Arrêtez-vous à considérer quelques-uns des malheurs engendrés par la dissipation. Selon toute probabilité, vous prendrez enfin une sérieuse détermination de revenir à la vie intérieure.

2. — *Si quelqu'un aime le monde,* dit saint Jean, *il n'a pas la charité de Dieu en soi.* Or la charité est l'unique source de la paix véritable, par conséquent celui qui aime le monde ne saurait être heureux; mais qui ne voit que l'âme n'est dissipée que parce qu'elle aime le monde, le tracas d'ici-bas, la variété des choses terrestres? Qui ne voit que si elle n'a pas le malheur d'être séparée de Dieu, elle a tout au moins celui de ne pas le goûter dans son cœur? Et alors de quelle joie vraie peut-elle se nourrir?

3. — Je veux bien que vous n'aimiez pas le monde de cet amour absolu que l'apôtre déclare un amour ennemi de Dieu. *Ames adultères, ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est ennemi de Dieu? et que, par conséquent, quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu?* Mais vous aimez trop encore ce vain monde, autrement vous ne vous en occuperiez pas autant que vous le faites. Vous dites que ce n'est pas du monde en tant que mauvais que vous vous occupez. Hé quoi, ce n'est ni d'une affaire d'intérêt humain, ni d'un projet de caprice ou de plaisir, ni d'une œuvre de vanité et

d'amour propre que vous êtes préoccupé ? alors qu'est-ce qui vous dissipe ? car je parle d'une âme dissipée. On est toujours dissipé parce qu'on ne sait pas se contenter de Dieu, qu'on cherche à se distraire par le commerce avec les créatures; qu'on néglige de vivre pour et comme Jésus, avec et par Marie.

4. — L'âme dissipée n'a donc pas les consolations de Dieu, la vraie joie qui console, et certes c'est un malheur ; malheur d'autant plus grand que nous n'en avons aucune vraie compensation ici-bas. Mais outre les froideurs de Dieu, la dissipation nous attire mille remords et mille dégoûts ; l'âme dissipée est toujours inquiète et agitée : la passion d'une part, qui la surprend et la trahit à chaque instant vu son inattention, qui lui fait commettre des fautes de médisance, de vanité, d'impatience et de sensualité, la passion, dis-je, lui cause mille remords ; d'autre part l'idée qu'elle ne profite pas devant Dieu cause à l'âme dissipée de secrètes terreurs ; elle ne voudrait pas mourir avant d'avoir enfin réglé sa conscience, elle compte sur la vieillesse pour se mettre une bonne fois à vivre tout en Dieu ; elle attend que le monde ne la cherche plus, que les affaires ne la dérangent plus, que rien ne l'absorbe plus ; jamais elle ne se sent à l'aise ; enfin c'est une vie de misère et de péché. Et dire qu'elle avait tout quitté pour ce Dieu qu'elle oublie !

5. — Si encore les personnes dont on recherche la société, les affaires qu'on entreprend, les créatures dont on s'occupe au détriment de son âme et de la vie cachée, si tout ce monde futile était semé de roses ; mais non ! ces affaires nous donnent embarras sur embarras, épines sur épines ; il faut donc se résoudre à partager les peines du monde, à entendre ses récriminations et à porter sa croix sans pouvoir goûter à ses plaisirs. Oh ! qu'il a bien raison, saint Grégoire de Nazianze, lorsqu'il

s'écrie avec douleur : « Voici que déjà le monde s'est desséché sur sa tige, et il fleurit encore dans nos cœurs : partout la mort, partout les pleurs, partout la désolation; de toutes parts nous sommes abreuvés d'amertume, et, néanmoins, l'esprit aveuglé par la concupiscence de la chair, nous aimons jusqu'à ces amertumes, nous courons après qui nous fuit, nous nous appuyons sur un être qui tombe, et ne pouvant le retenir, non seulement nous tombons avec lui, mais nous l'étreignons dans sa chute elle-même. »

6. — Poursuivre un monde qui fuit et fuir un Dieu qui nous cherche, quel aveuglement! épouser des soucis qui occasionnent le péché et rejeter des réflexions d'où naissent les vertus, quelle folie! s'appuyer sur un roseau, qui rompt en nous perçant la main, et refuser l'appui de la croix, qui ferme nos plaies en nous ouvrant le ciel, quel malheur! Non, personne ne peut assez plaindre une âme qui oublie Dieu.

7. — Qu'une mère de famille cultive le spectacle, les visites, les voyages, les festins; qu'elle aille de fêtes en fêtes, sans s'occuper sérieusement de son intérieur, ses enfants seront-ils bien élevés, ses avoirs bien employés, sa maison bien tenue? Au contraire, tout ira de travers. Et ainsi, tout va de travers dans l'âme et l'intérieur d'un homme peu adonné au recueillement; on peut dire de cet homme qu'il n'est jamais chez lui : c'est un esprit vagabond dont les affaires vont mal.

8. — Méditons bien cette page de saint Alphonse, sur ceux qui négligent leur conscience, car ceux-là sont avant tout des dissipés. « L'erreur commune des mondains pendant leur vie, dit ce grand saint, c'est que les choses de la terre leur semblent grandes, tandis que celles du ciel leur semblent petites et incertaines comme des choses qu'on voit de loin; mais, à l'heure de la mort, ces ténèbres se dissipent. Aussi le malade s'écrie-

t-il en soupirant : Oh ! que je suis désolé ! que je suis misérable ! Oh ! si j'avais su ! (*Sermons abrégés*, 41).

9. — Quoi donc, ô mon âme, et ce serait toi qui ferais la folie de te priver des joies de Dieu — les seules vraies — de te ronger de remords, de t'accabler d'ennuis toute la vie et de te préparer ainsi une mort pleine d'angoisses ? Et cela pour le sot plaisir de ne pas te recueillir, de négliger la vie intérieure, d'émettre l'examen de ta conscience, d'oublier la vie et les vertus de Jésus ?

Affections et prières. — Vierge immaculée et saints apôtres du Christ, par la fidélité que vous eûtes de passer dix jours en prières dans le Cénacle, je vous conjure de ne pas abandonner mon âme, en ce moment. Je vous prend pour avocats. Je me donne à vous comme un enfant qui demande vie. Oh ! laissez-vous toucher par ma misère. Mais je m'abuse. Les saints n'ont aucune peine à compatir aux malheureux, à s'y intéresser. En eux, point d'égoïsme, tout est charité, miséricorde et tendresse. J'ai donc confiance en vous, ô Marie, reine des apôtres ! ô apôtres, famille d'honneur de la Vierge-Mère. Ce qui, dans ma dissipation, tend à me décourager, c'est qu'elle est le foyer d'une dangereuse tiédeur. Mais non, je ne veux pas me troubler. J'aurais à trembler si je ne voulais pas profiter de ce mois pour raffermir mon union avec Dieu ; mais encore une fois, je viens à vous pour que vous m'obteniez cette faveur. Oui, je l'espère comme je le demande, au nom de Jésus-Christ, je retrouverai mon recueillement du séminaire, je reprendrai ma première ardeur à faire mes exercices spirituels, je dirai encore avec amour et efficacité ce refrain du Psalmiste sacré : *Retourne mon âme à ton repos, car Dieu t'a rendu ses faveurs*[1]. Ainsi soit-il.

1. Ps. CXIV, 7.

RÉSOLUTION

« Sacrifier à Dieu toute relation qui me détournerait de lui. »

CHAPITRE V

L'AME S'EXCITE A LA VIE INTÉRIEURE

Saint François de Sales au chapitre II de son *Introduction*, livre I, parle de l'excellence de la dévotion en termes qui conviennent si bien au recueillement que vous ne pouvez rien lire qui engage plus doucement à la vie intérieure et dévote. — Ajoutons-y quelques idées sur la douceur d'une vie où règnent l'ordre et le recueillement.

2. — Si vous avez le courage et le bonheur de vous arracher à toute préoccupation oiseuse ou déréglée et de vous appliquer à vivre uni à Dieu, vous respirerez pour ainsi dire un air tout nouveau, un air céleste, l'air de la patrie. Vous vous sentirez soutenu dans vos peines, éclairé dans vos doutes, encouragé dans tous vos travaux. La piété vous deviendra naturelle, des torrents de grâce inonderont votre cœur ; vous verrez germer en vous toutes les vertus, vous les verrez grandir et porter des fruits aussi doux qu'abondants ; en un mot, vous vivrez heureux et vous deviendrez un saint.

3. — Il y a dans la patrie, et surtout dans l'endroit natal de chacun, quelque chose d'indéfinissable et de doux qu'on ne trouve que là, qu'on regrette partout, dont on ne se passe qu'en se faisant violence. Est-ce la présence de ceux qu'on aime, le toit paternel, les rues ou les champs où l'on a grandi, les arbres à l'om-

bre desquels on s'est reposé, les oiseaux dont le gazouillement égayait notre première enfance, l'instinctive sécurité qu'on ressent au milieu de ses concitoyens et de ses amis, la confiance d'être secouru, soigné, entouré d'attentions dans le danger ou l'infortune? Nous ne saurions le dire, mais l'attrait n'en est pas moins puissant! Le pays a des charmes incontestés, et ces charmes donnent à la vie un air de douceur qu'on peut appeler l'air de la patrie. De même pour l'âme qui se recueille; elle respire un air tout spécial, la présence de Dieu, son père qui est au ciel, de Jésus-Hostie, son frère qui est à l'autel, de Marie sa mère qui le protège, de son bon ange et des saints ses amis; la vie de famille avec le ciel, cette piété de l'enfance religieuse, cette confiance, cette paix du cœur, enfin tout le cortège du saint amour et des vertus, tout cela ressemble à des fleurs qui embaument, à des gazouillements légers qui calment, à des ruisseaux qui enchantent, à un nouvel Eden. — Oui, c'est l'air de la patrie, l'air du paradis que respire tout d'abord l'âme recueillie; et saint Bruno dans sa solitude sauvage éprouvait à respirer cet air céleste une telle suavité de cœur qu'il ne savait que répéter : « O bonté, ô bonté! »

4. — Souffrir est inévitable au pauvre mortel. Est-ce que le Christ n'a pas dû souffrir avant d'entrer dans la gloire! Mais souffrir sans soutien, sans témoin, sans consolateur, c'est plus que souffrir : c'est agoniser, c'est râler, c'est être écrasé par le poids de la croix, broyé sous la meule de l'adversité, foulé sous le pressoir de l'épreuve, brûlé vif dans la fournaise de la tentation. — Il faut un témoin qui applaudisse à nos combats, qui compatisse à nos douleurs, qui nous aide, en un mot, qui nous soutienne. Et l'âme recueillie souffre sous le regard de son Dieu, comme un heureux champion, elle sait que Dieu regarde ses efforts, ses résistances au

mal, tient compte de ses épreuves, assiste enfin à son martyre de tous les jours. Pour savoir la douceur qu'on éprouve à sentir ce regard de Dieu, quand on est sur la croix, il faut l'avoir goûtée, savourée.

5. — On a besoin d'appui et l'on aime à se sentir approuvé dans ses démarches ; les rois même ont un Conseil pour se tirer des incertitudes, parfois cruelles, du doute. — Oh ! que l'on est bien conseillé quand on vit avec Dieu, quand on a l'habitude, avant de prendre une décision, de regarder au ciel et sur la croix ; quand par la force même du recueillement on peut se dire après chaque ouvrage : « J'ai agi devant Dieu, selon ma conscience, et comme si j'avais dû mourir aussitôt. Oh ! combien l'on est aidé à s'humilier, à se laisser anéantir par des contradicteurs qu'on croit injustes, quand on sent les mains de Jésus nous prendre la main !

Combien il est peu connu le saint recueillement ! qu'on est aveugle de le redouter comme ennuyeux ! Mais quand il serait plus pénible à la nature, les lumières qu'on y trouve à chaque instant, la prudence qui s'y développe, et la sécurité de conduite qui en découle sont de tels avantages qu'on peut bien les payer d'un peu de contrainte et de mortification. Ah ! si l'on sentait le prix des choses éternelles, on ne serait pas si avare d'efforts pour les acquérir.

6. — L'âme unie à Dieu par le recueillement habituel a, de plus, la consolation d'être à chaque instant encouragée dans son travail : à chaque difficulté, dès qu'un obstacle se lève, l'esprit qui se rappelle Dieu se rappelle aussi la manne cachée, promise au vainqueur, la couronne éternelle, le salaire du ciel. Et nous sommes, ordinairement, aussi vite relevés par la foi, qu'abattus par la nature. Celui qui travaille uni à Dieu ne se décourage jamais à fond.

7. — Enfin, chose entièrement remarquable, le re-

cueillement parfait accumule trésors sur trésors pour le ciel, en nous rappelant la pensée de tout offrir à Dieu et de faire ou d'endurer pour lui plaire tout ce que nous faisons ou endurons. Le travail, les conversations, les récréations même d'un homme recueilli font revivre Jésus-Christ dans sa personne, se changent en actes d'amour choisi et, partant, doublent, triplent, centuplent ses mérites pour l'éternité. L'âme dissipée, au contraire, perdra souvent les meilleurs mérites, faute d'avoir su agir sous le regard et dans la pensée de Dieu.

RÉSOLUTION

« Faire mes exercices spirituels avec plus d'attention. »

CHAPITRE VI

L'AME S'ÉPREND D'AMOUR POUR LE SAINT RECUEILLEMENT

Ne croyez point superflu, âme spirituelle, de continuer à exciter en vous un grand amour et une belle ardeur pour le recueillement. C'est le cœur qu'il faut échauffer, sinon l'esprit ne fait que s'amuser à s'instruire, pour satisfaire son désir d'apprendre et jouir du plaisir du savoir. Arrêtons-nous donc, dans le but de nous exciter à un grand désir du recueillement, à considérer quelques avantages de cette céleste vertu.

2. — La piété entendue comme facilité de prier est un trésor que tous les chrétiens désirent plus ou moins, mais que peu trouvent et acquièrent. L'âme recueillie va droit à ce trésor, c'est-à-dire qu'un des plus grands avantages du recueillement est de nous rendre la piété comme naturelle. Soyez recueilli, la prière vous viendra aux lèvres comme l'eau des entrailles de la terre vient

sourdre à la surface du sol ; sans bruit, sans effort, mais continuellement et sûrement. Comment voir d'un côté ses misères, de l'autre le Père des miséricordes, sans s'écrier : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ?* Quand on sent le besoin de boire et qu'on voit la source ouverte à ses pieds, on boit. Comment se rappeler la loi de Dieu d'une part, et d'autre part le jugement chaque jour plus prochain, sans s'écrier tout naturellement : ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur ? En un mot, comment être recueilli sans avoir aussitôt la facilité, le désir, j'allais dire le trop heureux besoin de prier, d'attirer sur soi la grâce du ciel, cette rosée qui donne la vie et l'accroissement ?

3. — Le livre de l'Ecclésiaste s'ouvre par cette question : *Qui a compté le sable de la mer, les gouttes de la pluie et les jours de la durée du monde* ? et l'on peut dire également : les grâces reçues, les mérites acquis et les œuvres de salut opérées par les saints, qui donc les a comptés ? mais si vous êtes recueilli vous participerez au trésor des grâces comme les saints, comme eux vous en serez comblé, parce que le recueillement fait prier toujours et que la prière continue attire à flots les faveurs du Très-Haut. Vous convertirez beaucoup d'âmes, vous amasserez d'immenses mérites, vous vous ferez un grand trésor dans le ciel et, mourant vous direz : ô bienheureux recueillement, admirable union de l'âme avec son Dieu, comment pourrais-je assez t'exalter et te bénir ? —Oui, vous serez béni en tout.

4. — Un autre avantage du recueillement, c'est qu'il préserve d'une foule d'illusions funestes, comme de se croire assez fervent alors qu'on est plutôt tiède, de se croire corrigé d'un vice alors qu'il n'a fait que changer de forme, de se fausser enfin la conscience. En effet, celui qui est recueilli se sent vivre, le jeu de ses passions ne lui échappe pas : pour s'être vu de près et assidûment,

il se connaît, il se juge à l'œuvre et sur place. En vain prétend-on se bien connaître dans l'oraison, si l'on ne s'est pas auparavant bien surveillé par le recueillement intérieur et l'attention habituelle à soi.

5. — L'homme recueilli voit venir ses ennemis, il peut déjouer leurs complots ; on ne le surprend pas à l'improviste, il fait attention à son âme, il la garde comme une mère qui veille sur le berceau de son enfant. Rien n'irrite plus le démon que de trouver le recueillement dans une âme : il sent alors qu'il est, d'avance, à moitié vaincu. Le démon cherche la dissipation et le trouble, il se réjouit de voir des âmes négliger leurs exercices de piété et se répandre tout entières au dehors, comme un général se réjouit de voir ses ennemis festoyer et rire, au moment de veiller.

6. — La foi est heureuse du recueillement, parce qu'elle y vit en plein air surnaturel ; l'espérance y repose tranquille parce qu'elle se sent établie sur un terrain tout solide ; la charité y brûle comme un feu que l'orage ne vient pas contrarier ; et ainsi des autres vertus : toutes grandissent facilement dans l'âme unie à Dieu. On le comprend, puisque cette âme a toujours la prière aux lèvres et l'œil ouvert sur Jésus.

7. — Mais que peut-on dire de plus capable de faire estimer et désirer la vie recueillie, que de la comparer à l'état des bienheureux dans le ciel ? Les élus ne se laissent pas absorber par la créature. Ils sont toujours en présence de Dieu ; bien que nombreux, ils ont l'air d'être seuls avec leur Dieu, rien ne les en détourne, et c'est grâce à cet admirable recueillement qu'ils jouissent de leur divin sauveur et roi, Jésus-Christ. Aussi les saints, dont l'unique désir est d'imiter sur terre les exemples du ciel, ambitionnaient-ils comme une faveur de vivre seuls, perdus dans les rochers, seuls avec Dieu leur amour, seuls avec la croix leur espérance, seuls avec la pensée

de la mort, leur sévère mais savante maîtresse. — Là, tranquilles et silencieux, ils pouvaient vaquer à l'oraison, aux chants de la sainte Liturgie, à la lecture des Ecritures. Là, repliés sur eux-mêmes, ils comptaient leurs péchés et se sentaient brisés de repentir. De là ces prodiges de vertu qu'ils nous ont laissés à imiter et que nous ne savons plus assez comprendre. Hélas ! que nous sommes peu dignes de succéder à ces héros du désert intérieur, à ces grands soldats de la vie cachée et recueillie ! Que nous serons heureux, le jour ou nous pourrons leur ressembler un peu ! Or, ce jour peut être aujourd'hui même ; il suffira de le vouloir tout de bon. Afin donc de le vouloir efficacement, jetons-nous aux pieds de notre Jésus, prions-le, par sa mère, de nous accorder le don de recueillement, et, grâce à l'intervention de cette protectrice aussi puissante que bienveillante, soyons assurés de l'obtenir.

RÉSOLUTION

« Aller à l'Eglise en un moment où j'y serai seul et tâcher de goûter par la foi le plaisir d'être seul avec Dieu. »

CHAPITRE VII

L'AME PREND UNE RÉSOLUTION FORTE DE S'ADONNER A LA VIE INTÉRIEURE

Le recueillement est absolument nécessaire à la vie intérieure. Jamais une personne dissipée ne deviendra une âme d'oraison ni une sainte. » Ces maximes, que saint Alphonse nous rappelle ici, sont très faciles à admettre comme justes et solides. Mais c'est trop peu

d'admettre une vérité, si on ne s'en pénètre pas? L'eau qui coulerait sur les champs comme sur un toit n'y favoriserait guère la moisson. Essayons de nous convaincre de cette vérité que le recueillement nous est absolument nécessaire et que, nous fût-il vraiment à charge, nous devrions l'embrasser à tout prix.

2. — Comme l'air pur est nécessaire à la bonne santé du corps, ainsi le recueillement est nécessaire à la vigueur surnaturelle de l'âme. On a beau l'oublier, cette vérité reste. Il faut à l'âme l'union avec son Dieu, tout aussi bien qu'il faut à certains poissons l'onde fraîche et pure du torrent. Ne pensez donc pas avancer en la vraie vie, si vous ne devenez pas homme de recueillement. Comprenez au contraire cet axiome sévère, mais vrai, d'un serviteur de Dieu très versé dans les choses spirituelles, le vénérable Père Passerat : « Un religieux qui n'est pas intérieur est son propre tourment, la croix de ses supérieurs et le scandale de ses confrères. »*

3. — Pour avancer dans les voies de Dieu, nous avons besoin d'entendre fréquemment les inspirations du Saint-Esprit, car c'est lui qui sanctifie. Or la voix de cet esprit est un souffle léger, plus léger que le vol du zéphyr. Si le torrent des affaires bouillonne et gronde en notre cœur, il est clair que nous n'entendrons pas la voix de l'Esprit-Saint : elle est trop délicate et nos oreilles seront trop assourdies. Nous resterons donc privés de guide et nous n'aurons plus le stimulant sacré dont nous avons pourtant le plus grand besoin pour avancer ; nous reculerons, entraînés par le monde et par ses vanités.

4. — La vie intérieure, dit encore saint Alphonse, suppose une âme unie à Dieu par l'esprit de prière ; sans recueillement, l'esprit de prière est impossible. L'esprit de prière est un composé de saints désirs, de défiance

* Lettre du 15 janvier 1840, aux Etudiants de Wittem.

de soi, de confiance en Dieu, de foi éveillée, d'attention à tout ce qui se passe dans le cœur, de souvenir des volontés divines et d'une foule d'autres pensées. Mais, sans recueillement, réunir toutes ces qualités est plus évidemment impossible que d'obtenir les fruits sans l'arbre, ou l'arbre sans la terre qui le soutient et le nourrit. L'esprit de prière est donc irréalisable sans recueillement ; d'autre part la vie intérieure, l'union à Dieu et le progrès spirituel ne se peuvent pas même imaginer sans l'esprit de prière, sans le courant de grâce qui mène à Dieu ; peut-on être lié à quelqu'un sans aucun lien ? peut-on être conduit sans se tenir uni au chef ? ou bien l'enfant suivra-t-il sa mère sans que sa mère ne le tienne par la main, et Dieu nous prend-il ordinairement la main sans qu'on la lui tende par la prière ? Ces raisons doivent affermir en nous la conviction que le recueillement est indispensable à la vraie vie et que nous n'avancerons jamais que selon notre degré d'union avec Dieu.

5. — La science des saints est parfois infuse, mais le plus souvent Dieu ne l'accorde qu'après bien des méditations. Les choses surnaturelles sont un monde immense, et mille secrets nous en sont inconnus qui nous seraient pourtant nécessaires. Comment devenir éclairé et savant dans l'ordre spirituel, si on ne médite pas souvent, si on ne prie pas beaucoup, si on ne creuse pas à la sueur de son front le fond de l'éternelle vérité ? mais pour cela, il faut du temps, des journées, des mois et même des années. Si vous êtes dissipé, absorbé, pris du matin au soir par le monde et les conversations ou les affaires inutiles, ce temps vous fera défaut, vous traînerez dans l'obscurité, vous resterez aveugle, ignorant des choses de Dieu. Comment dès lors penseriez-vous avancer dans l'imitation du Christ? rappelez-vous que vous avez pour tâche de travailler à votre sanctification, vous comprendrez alors la nécessité de la réflexion et celle du re-

cueillement intérieur. On dira peut-être que j'attribue trop d'importance au travail personnel pour ce qui regarde l'acquisition des vertus. Que l'on craigne plutôt d'en accorder trop peu. Notre cœur arrive facilement à tout attendre de Dieu par le fait qu'il l'invoque, mais la sainteté, comme la vigne, demande qu'on laboure, qu'on fume le sol, qu'on prenne de la peine ; Dieu alors donne soleil, rosée et accroissement. Nous ne perdons pas de temps à démontrer que, sans la grâce, les efforts humains ne sont que des efforts, nous disons qu'il faut en faire comme si la perfection dépendait de nos seuls exercices et prier Dieu, néanmoins, comme si ces exercices ne servaient à rien.

6. — Comment se retiendra-t-il à temps celui qui ne sent pas venir la passion qui l'emporte : par exemple la colère ou la haine ? et comment sentir venir cette passion quand on vit hors de soi, faute de recueillement ? Cette vérité explique pourquoi la plupart de nos résolutions ressemblent à des projets en l'air : on résout de se corriger et on ne se surveille pas, le défaut porte son fruit sans même que nous nous en apercevions, sinon quand tout est fini.

7. — Que de saillies regrettables en conversations : paroles impatientes, médisantes, imprudentes ou scandaleuses nous échappent, faute de recueillement ! Nous en rendrons compte, puisque nous aurions pu les éviter en nous tenant plus recueillis.

8. — Pour bien prêcher, confesser, enseigner, édifier, travailler, souffrir, il faut se comporter comme Jésus-Christ l'aurait fait à notre place ; mais celui qui n'est pas recueilli sait-il comment Jésus-Christ aurait agi ou souffert dans telle et telle circonstance ? C'est donc souvent la passion, le naturel, les défauts, la routine et le démon qui l'emportent sur la volonté de Dieu.

Mais pourquoi s'attarder à démontrer une vérité que tous les saints ont enseignée de parole ou d'exemple ?

9. — Nécessaire à la vie intérieure, le recueillement ne l'est pas moins à la vie de dévouement. Prenons par exemple une SŒUR DE CHARITÉ. Comment — dans la délicate sensibilité de sa nature et de son éducation — persistera-t-elle à braver la contagion de certaines épidémies, à supporter les reproches des malades ou à tolérer l'hypocrite ingratitude de ces enfants qu'on a ramassés dans les rues ? Les premiers temps, un je ne sais quoi de distrayant peut encourager ce ministère, mais après, mais durant dix, vingt, quarante ans ? Mais surtout alors que cette enfant de Dieu sera saisie elle-même par les infirmités, la mélancolie ou les peines morales ? La présence de Dieu, la pensée de ce Jésus qui la regarde, voilà, avec la grâce, le seul ressort qui la fera marcher alors, le seul soutien de ce dévouement que les hommes du siècle ne savent se procurer avec l'or et l'argent.

10. — Vous n'avez qu'une chose à faire pour le moment : voir si vous voulez résolûment, énergiquement, efficacement, vous recueillir dans tout l'ensemble de vos facultés, de vos occupations et de votre vie. Priez donc et priez sérieusement pour obtenir sous le rapport du recueillement une résolution féconde. Mais n'oubliez pas de prier avec la confiance que mérite votre Dieu. Souvenez-vous qu'il peut et qu'il veut vous rendre agréable à son cœur, malgré votre faiblesse, nonobstant vos péchés passés, et dans quelque condition que vous vous trouviez.

RÉSOLUTION

« Faire avec soin les différents actes de mon examen particulier. »

CHAPITRE VIII

L'AME CHERCHE A S'ENTRAINER AU RECUEILLEMENT PAR L'EXEMPLE DES SAINTS

Une première source d'exemples de recueillement c'est la vie des moines de la Chartreuse. Arrêtez-vous un instant au seuil de leur désert. Demandez-vous ce que font ces dignes ascètes, pourquoi ils ont quitté le monde et les affaires du temps. Bientôt vous sentirez que, vrais sages, ils ont fui le siècle pour chercher Dieu, pour trouver Dieu, pour marcher avec Dieu, pour reproduire en eux Jésus-Christ. Quel exemple saisissant! ne produira-t-il donc aucun effet sur votre pauvre âme ?

2. — On lit dans la vie de saint Vincent de Paul une page bien édifiante sur le recueillement de cet homme admirable : « Quand il allait ou venait dans la ville, c'était dans un grand recueillement, marchant en la présence de Dieu, le louant et le priant en son cœur ; et sur ses dernières années, lorsqu'il allait tout seul avec son compagnon, dans le carrosse dont il avait été obligé de se servir, non seulement il se tenait intérieurement recueilli, mais ordinairement il avait les yeux fermés, et le plus souvent, pour se mieux entretenir avec Dieu, il tirait sur lui le rideau, en sorte qu'il ne pouvait ni voir ni être vu de personne.

« Il avait cette sainte coutume, que, toutes les fois qu'il entendait sonner l'horloge, soit les heures, ou les quarts, à la maison où à la ville, soit qu'il fût seul ou en compagnie, il se découvrait, et, faisant un signe de croix, élevait son esprit à Dieu. Il disait que cette pratique était très propre pour renouveler en son esprit la présence de Dieu, et se ressouvenir des résolutions qu'on avait

prises le matin en l'oraison ; et pour cela il l'a introduite parmi ceux de sa compagnie, qui en usent selon que le temps et les lieux leur peuvent permettre.

« Comme il connaissait, par sa propre expérience, les grâces et bénédictions renfermées dans ce recueillement intérieur et dans cette attention à la présence de Dieu, il y portait les autres autant qu'il le pouvait, pour les en rendre participants : pour cet effet, il fit mettre en divers endroits du cloître de Saint-Lazare ces paroles écrites en gros caractères : *Dieu vous regarde !* afin que les siens et les autres personnes du dehors qui se trouveraient en la maison de Saint-Lazare fussent par ce moyen avertis, en allant et venant, de se souvenir de la présence de Dieu ; et il avait une telle estime pour cet exercice, qu'il disait que « s'il se trouvait une personne qui le sût bien pratiquer et qui se rendît fidèle à suivre les attraits de cette vue de Dieu, elle parviendrait bientôt à un très haut degré de sainteté. »*

3. — Saint Paul de la Croix, tout en préférant pour ses lectures spirituelles les écrits composés par des auteurs dont le nom est précédé d'une S affectionnait tellement les livres de Jean Taulère qu'il en nourrissait habituellement son oraison et ses prédications. Ce qu'il aimait surtout dans cet auteur, c'est sa doctrine sur l'union de l'âme avec Dieu, sur le repos en Dieu, sur l'anéantissement en Dieu. Il écrivait à l'un de ses sujets : « Le temps est venu de vous consoler dans Taulère, je veux dire, dans la solitude intérieure et le repos en Dieu. C'est là que vous apprendrez à devenir un bon recteur et un saint. »

A l'exemple du patriarche d'Assise, qui, pour favoriser le recueillement de ses disciples, leur a si sagement prescrit de se ménager un bois touffu dans chacune de leurs résidences, ce grand missionnaire aimait à s'en-

* Abelly L. III, c. VI

foncer dans le bois de Saint-Ange afin de pouvoir plus facilement se perdre et s'abîmer dans l'infinie présence de Dieu. Un jour, il s'était caché au fond de ce bois, ses jeunes disciples qui faisaient leur promenade le découvrirent là, inopinément : tête nue et profondément absorbé. Il y eut d'abord un moment d'admiration qui les arrêta net devant ce grand spectacle. Comme le Bienheureux ne les avait ni entendus ni vus et qu'il poursuivait son union à Dieu, l'un des étudiants s'approche timidement et lui dit : Mon Père, vous tenez en main votre chapelet, est-ce que vous le récitez ? Surpris, mais non troublé, le vénérable fondateur lui avoua qu'il en était au tout premier mot de son premier *Pater*, vu que ce seul mot l'avait tout abîmé en Dieu.

On comprend que ce saint homme ait écrit un jour cette parole : « J'ai résolu de ne pas quitter la montagne sans nécessité, et, sauf le temps des missions, je veux m'ensevelir ici. »

4. — Saint Alphonse Marie de Liguori enseignait et pratiquait trois dévotions pour s'unir à Dieu : la dévotion à l'égard du Très Saint-Sacrement de l'autel, à l'égard de la Passion et envers la très sainte Vierge. La dévotion à l'égard de l'adorable Eucharistie fut le principe de sa sainteté et, jusqu'à la fin de sa carrière, il y fut constamment fidèle. Un frère servant, qui connaissait son attrait, lui dit un jour : « Mon Père, allons un instant au chœur. » Le saint lui répondit avec un air de surprise : « Comment, *un instant !* dites donc : *pour longtemps !* » Quand le serviteur de Dieu fut impotent, il n'avait d'autre désir que de passer de longues heures devant ce Sacrement divin. Le second moyen qui le tenait uni à Dieu était la méditation de la passion de Jésus-Christ : « Il y a des âmes, disait-il, qui voudraient arriver tout à coup à la perfection, et ce désir les rend constamment inquiètes. La première chose à faire, c'est de s'attacher aux pieds

de Jésus-Christ, puis de baiser ses mains, et enfin de pénétrer dans son divin côté. » On peut dire de ce saint qu'il était crucifié avec Jésus-Christ et que, dans ses méditations, il partageait toutes les souffrances de sa passion. C'est dans le cœur de Jésus qu'il avait établi sa demeure, comme saint Bernard. Ce sanctuaire adorable le rendait participant de tous les mérites de son Sauveur, et de ces grâces de choix qui sont réservées aux âmes les plus éminentes. Ce fut enfin par sa dévotion envers Marie, qu'il arriva à l'union la plus intime avec son Dieu. Ses livres sont si remplis de témoignagnes de son dévouement à l'égard de cette incomparable reine qu'il est superflu d'en apporter ici des preuves. C'est avec un langage de feu qu'il parle partout de cette mère chérie, médiatrice entre Dieu et les hommes, dispensatrice des grâces divines, canal du saint amour dont son cœur était rempli. Ainsi, à l'aide de cette triple dévotion, il put non seulement défier toutes les créatures de le séparer de l'amour de son Dieu, mais encore conduire avec assurance à la perfection les âmes d'élite qu'il dirigea. (Cardinal VILLECOURT, IV, C. XXIII.)

5. — Le lecteur me permettra d'ajouter aux détails qu'il vient de lire sur saint Alphonse un extrait de lettre concernant les religieux, enfants de ce grand Saint : « Je suis content de passer quelques mois avec nos Pères Napolitains, m'écrit un digne confrère. Ils gardent toute la vie quelque chose du novice. Un détail, par exemple : Chaque fois que l'horloge sonne, c'est-à-dire à chaque quart d'heure, chacun récite son *Ave Maria*, et cela pendant les conversations comme aux heures de silence. En récréation, dès que sonne le *quart*, il se fait un silence complet, on interrompt même une phrase commencée et chacun récite, en particulier, son *Ave Maria*. Je vous assure que cela fait du bien. Le recueillement se maintient plus facilement et, s'il existe des discussions, elles

ont grand peine à dégénérer en disputes. Comment conserver trop d'humeur quand on vient de réciter un bon *Ave Maria?* » (Lettre du R. P. Jean Kannengiesser, secrétaire du vénéré et regretté Père Mauron, général des Rédemptoristes.)

Affections et Prières. — Peu de grandeurs me tentent, ici-bas. Je sais que le plus beau trône est souvent un siège d'angoisses, que la plus belle couronne n'ajoute pas un rayon au front qui en est orné, que les honneurs d'une cour ne tarissent point les larmes des yeux sinon pour les refouler plus avant dans le cœur. Mais, ô Jésus, le recueillement de vos serviteurs me tente et me fait envie. Ce nuage dont ils s'enveloppent pour séparer leur âme de la foule et la tenir devant vous, sur votre main ou dans votre cœur, voilà plus qu'un manteau de gloire à mes yeux, voilà le pavillon des anges, l'*atrium* du paradis. Oh ! que vous êtes bien les vrais sages de la vie, saints et bienheureux habitants des mystiques déserts ; vénérables prêtres qui commencez et terminez vos laborieuses journées dans le recueillement profond de la prière ; humbles maîtres de l'enfance qui travaillez et souffrez sans oublier que le Christ vous attend au ciel. Ah ! mon Dieu, ne permettez point que je tarde davantage à imiter vos saints. Moi aussi je vous aime, et pourquoi ne saurais-je pas vous aimer toujours plus, quand il n'y a, pour obtenir cette faveur seule enviable, qu'à vivre uni à votre cœur ! O sainte Vierge Marie, intercédez pour une âme qui voudrait aimer comme vous le tout aimable Fils de Dieu, Jésus. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Eviter, après les repas surtout, les longues conversations. »

CHAPITRE IX

L'AME S'ÉPREND D'AMOUR POUR LA VIE INTÉRIEURE EN CONSIDÉRANT LE RECUEILLEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR

NOTRE-SEIGNEUR a passé trente ans de sa vie, oublié, caché, enseveli pour ainsi dire dans une profonde obscurité. D'où il faut nécessairement conclure que cet adorable Maître n'a aimé ni le monde, ni son tumulte, ni ses relations superflues. Considérons-le dans sa naissance, nous verrons qu'il s'est choisi pour mère une vierge paisible et calme, peu connue du monde. Regardons le lieu de sa naissance, ce vrai modèle d'union à Dieu n'a pas voulu naître dans l'hôtellerie. Il a choisi la solitude, le silence de l'étable, la nuit où l'on entend chanter les anges, où le ciel s'entr'ouvre et laisse tomber de son sein la rosée de la paix.

2. — Les anges chantent, les bergers accourent, mais tout se recueille en face du silence de la grotte ; les bergers voyant Marie et Joseph silencieux, se taisent, adorent en silence, ou ne parlent que de choses divines ; les mages offrent leurs présents dans le plus grand recueillement. Tout respire le calme et l'union à Dieu. Tâchez de comprendre la leçon. César fait du bruit par le monde : à Bethléem, on se tient avec Dieu. Heureux qui entend le silence ou les pieux entretiens de la grotte ! Heureux qui s'arrache aux vains bruits de la terre pour s'unir à Jésus !

3. — Jusqu'à l'âge de trente ans, Notre-Seigneur se tait. Quel mot : le Verbe se tait ! qui donc aurait pensé qu'un Dieu, dont la parole était si nécessaire aux hommes, ait attendu trente ans pour paraître, et pour ensei-

gner ? Que Notre-Seigneur se soit enseveli dans le silence, il est facile de le voir par l'étonnement que causent ses prédications. C'était une chose étrange, inaccoutumée. On se disait : est-ce bien là l'artisan ? L'artisan, c'est-à-dire l'ouvrier qui travaillait muet, sans avoir l'air de rouler en son esprit d'aussi vastes pensées ? Mais qui saura comprendre le recueillement de cet artisan divin, son silence, son éloignement du monde, sa vie cachée en Dieu ?

4. — Notre-Seigneur devait parler, il l'a fait ; mais son recueillement n'en subit aucun amoindrissement. Quarante jours dans le désert inaugurent son apostolat. Voyez, semblait dire aux mortels ce doux Rédempteur, voyez ce que je fais, vous comprendrez ce qui vous manque ; imitez-moi, dégagez-vous des vains soucis, *venez à moi, reposez-vous un peu.* Faites le vide autour de vous, le silence au dedans de vous, réfléchissez et écoutez, vous trouverez votre salut dans la solitude et dans l'union à Dieu.

5. — Après cette longue retraite, le Fils de Dieu, ce Jésus qu'on aime trop peu, hélas ! se met à parcourir la Judée. Mais quel calme, quelle retenue, quel esprit attentif à son devoir éclate en tout son ministère. A chaque instant, ses regards tournés vers le ciel ou baissés vers la terre montrent qu'il vit en Dieu, soucieux de sa mission ; quant aux affaires du temps, pas un mot. Semblable à son Père qui agit hors de lui sans en sortir, il va, vient, parle, agit dans toute la Judée, sans quitter le souvenir de Dieu.

6. — Aux noces de Cana, le souci du rôle qu'il doit remplir ne le quitte pas ; il se souvient de sa rude tâche et du temps auquel il doit l'accomplir. Quant à marcher toujours en la présence de Dieu, Notre Seigneur l'a fait, en tant qu'homme, d'une façon qui nous dépasse évidemment mais que nous devons cependant remarquer

et tâcher d'imiter. Ce divin maître l'a dit en effet, c'est pour être imité qu'il nous a donné l'exemple[1]. Travaillons-nous à cette imitation au moins dans la mesure et par le moyen des présentes vertus ?

7. — Avons-nous plus à faire ou à dire ici-bas que le Rédempteur du monde? on le croirait, à voir notre agitation, nos correspondances, nos conversations, notre ardeur déréglée aux choses du dehors. Mais si Notre-Seigneur, qui avait à convertir le monde, ne s'est, pour cela, ni distrait ni dissipé un seul instant, comment prétendrions-nous justifier l'égarement de nos pensées ? Les mille superfluités dans lesquelles nous nous jetons nous enlèvent à la présence de Dieu comme à la vigilance intérieure de notre esprit. Ne tombons pas dans l'illusion, il faut rester uni à Dieu toujours, dans la mesure du possible, il faut laisser de côté tout ce qui n'est pas notre devoir pour nous appliquer uniquement à ce devoir sous le regard de Dieu. En un mot, si l'on veut ressembler à Jésus, il faut avoir un esprit toujours libre et prêt à écouter la voix d'en haut.

8. — Oui, mon Jésus, c'est bien la confusion qui me convient à moi, pauvre âme dissipée. Je vous vois fuir le monde, ne parler que pour faire votre devoir, vous tenir sans cesse avec Dieu. Et moi je voltige sans cesse, me précipitant sur tout, me répandant en paroles oiseuses, en curiosités qui m'empêchent de prier, en vanités de toutes sortes. Quand donc, ô Maître trop patient, quand cesserai-je de vous délaisser? Quand serai-je, avant tout, dominé par la préoccupation de vivre avec vous et pour vous ? Faites-moi la grâce, ô Jésus ! d'ouvrir les yeux sur le triste état de mon âme. Pourquoi, en effet, suis-je si peu recueilli, sinon que je ne m'efforce pas assez de considérer mon intérieur, de connaître mon âme, d'étu-

1. Joan., 5.

dier mes penchants intimes, mes colères cachées, mes vanités secrètes, le fond de moi-même, en un mot? Ah, que je serais vite fervent si je m'examinais plus sur mes dispositions que sur mes fautes, si je m'occupais davantage de m'humilier à vos pieds que de réciter des prières sans trop savoir pourquoi. Ce regard intérieur est difficile, ô Jésus, mais vous demandez qu'on essaie; ensuite, vous dessillez les yeux de l'âme et il se fait une grande lumière.

9. — Peu à peu l'âme recueillie arrive à une sorte de sentiment de la présence divine. Que ce sentiment est précieux! Créé et ravivé par la grâce, au moyen surtout de l'Eucharistie, il fortifie dans les moments difficiles, il console au sein de l'ennui, il inspire, à l'heure des perplexités, il rassure dans le danger, il affermit contre la tentation, il tient lieu enfin de compagnie, de conseil, d'amitié et presque de paradis. O mon âme, sais-tu ce que tu perds en oubliant qu'un Dieu tel que Jésus t'habite nuit et jour, en attendant de s'épancher en toi et de te déifier au ciel?

RÉSOLUTION

« Après mes communions, demander instamment à Jésus de me tenir uni d'esprit et de cœur avec lui, comme lui-même se tenait uni avec son Père. »

CHAPITRE X

L'AME SE PRÉDISPOSE AU RECUEILLEMENT

Avant d'aborder les pratiques positives du recueillement, tâchons de nous prédisposer le cœur à cette vertu. C'est dans ces méditations où le cœur est visé

directement qu'on profite le plus; voyons donc par la vanité des choses qui n'ont pas Dieu pour fin, combien nous devons les mépriser, les laisser de côté, pour ne plus nous occuper que de vivre en Dieu, notre unique vrai bien.

2. — Si vous êtes empêché de vous livrer à la vie intérieure, si vous en êtes détourné par les affaires d'un vain monde, ouvrez votre Evangile à la page où saint Luc (x) nous raconte l'empressement de Marthe et le recueillement de Marie ; voyez bien qu'il y est question de bonnes œuvres faites avec trop de sollicitude et de trouble, c'est-à-dire sans grand recueillement; et, si vous avez une vie trop mêlée aux affaires du dehors ou trop absorbée par vos propres affaires, appliquez-vous à vous-même ces graves et immortelles paroles du Maître: *Marthe, Marthe, vous êtes inquiète et vous vous troublez pour bien des choses : une seule pourtant est nécessaire* [1].

3. — Méditez aussi le passage évangélique où saint Marc (VI) nous raconte avec quelle ineffable délicatesse Notre-Seigneur attirait ses disciples au repos, à la solitude et au recueillement ; et si, comme les apôtres, l'ardeur que vous mettez à remplir votre ministère ne vous laisse plus même le temps de nourrir votre âme par la prière et par l'oraison, ouvrez l'oreille et prenez pour dit à vous ce que le bon Jésus disait à ses disciples : *Venez à l'écart dans un lieu solitaire, et reposez-vous un peu* [2].

4. — Méditez encore les pages — si saisissantes — où l'Ecclésiaste montre la vanité des affaires du temps : *Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ?... Toutes les choses du monde sont difficiles ; l'homme ne les peut expliquer par ses paroles, l'œil ne se rassasie point de voir et l'oreille ne se lasse point d'écouter.. J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil et j'ai trouvé*

1. Luc, x, 41.
2. Marc, VI, 31.

que tout était vanité et affliction d'esprit[1]. — Persuadez-vous que la vie présente n'est pas la vraie, que vous avez des intérêts supérieurs à ceux d'ici-bas, qu'il faut vous occuper de votre âme et vous tenir devant Dieu pour opérer votre salut, que tout, en dehors de là, est vanité toute pure : *Vanité des vanités, tout est vanité, hormis aimer Dieu et le servir seul*[2].

5. — Ne soyez pas léger au point de relire d'aussi fortes vérités sans vous en émouvoir, et répétez souvent dans votre oraison ce *unum necessarium, ce requiescite pusillum, ce vanitas vanitatum ;* figurez-vous entendre Notre-Seigneur vous redire ces maximes à chaque instant du jour : peu à peu, vous vous sentirez suavement disposé à la vie intérieure et recueillie. Ces actes, on ne les fait pas assez. On se laisse toujours aller à la vaine curiosité de savoir du nouveau, et on oublie ce qu'on sait.

6. — Je vous ferai maintenant une question : Dites-moi si vous n'avez pas, bien des fois déjà, déploré le peu de recueillement où vous vivez. Les années passent, qu'en faites-vous ? Votre éternité s'avance, êtes-vous ce que vous devriez être ? Et qu'attendez-vous donc ? Savez-vous le chemin qu'il vous reste à parcourir pour devenir ce que vous devez être ? Aurez-vous le temps voulu ? Voyons, n'éprouvez-vous pas le besoin de vous retirer enfin de cette agitation où vous dépérissez ? Croyez-en les saints, ne remettez plus ; ne pensez plus que, une fois ce qui vous absorbe passé, rien ne sollicitera votre esprit : *l'œil ne se rassasie point de voir,* c'est à vous de mettre le frein à votre esprit ; réfléchissez et décidez-vous enfin. A la mort, vous serez heureux, d'avoir écouté cet avertissement.

7. — Une autre considération bien propre à vous

1. Eccl. 1.
2. *Ibid.*

prédisposer au recueillement, c'est que sans cette vertu vous travaillez trop peu pour vous-même. Pauvre âme que la vôtre, elle s'use au service de tout et jamais elle ne se repose dans un vrai recueillement ! Est-ce une vie ce tourbillon qui vous entraîne ?

8. — Si vos prières sont tièdes, votre oraison engourdie et mourante, votre cœur appesanti, votre vie presque relâchée, je ne vous dirai pas d'où vient ce malheur, vous ne le savez que trop, mais je vous demanderai pourquoi tant d'offenses faites à votre Dieu ? et vous devrez répondre, en rougissant : c'est parce que j'ai négligé le recueillement. Maintenant donc revenez à la pensée, au souvenir, au sentiment de la présence de Dieu.

9. — Considérez enfin qu'il serait indigne pour un religieux, de vivre sans recueillement. Quoi donc ! entouré de soins providentiels qui devraient vous tenir toujours aux pieds de l'autel, en action de grâces, vous oublieriez Dieu, votre âme et vos intérêts, comme un mondain ou à peu près ! Sans commerce et sans famille, vous vivriez dissipé ! Quel milieu vous sauvera, si le couvent ne vous sauve pas ? Pensez-y bien ; vous ne seriez pas excusable au tribunal de Dieu, si vous vous y présentiez après avoir mené, dans le désert lui-même, une vie remplie de pensées et de soucis terrestres. Craignez que Dieu ne soit plus sévère que vous-même à votre égard, et convertissez-vous, enfin. Encore une fois, regardez Dieu qui fait sa demeure en vous, tâchez de voir l'œuvre suave et noble que sa grâce veut opérer en votre âme, laissez-le vous transformer en un autre Jésus, aidez Dieu à vous réédifier dans son Christ.

RÉSOLUTION

« Me repentir de ma trop volontaire dissipation. »

CHAPITRE XI

L'AME SE DÉCIDE A RECHERCHER LA SOLITUDE

Vous avez envisagé le recueillement en général et vous vous êtes excité à cultiver de toutes vos forces une aussi grande vertu, voyons maintenant dans la pratique ce cher recueillement et commençons nos essais par l'amour de la solitude.

2. — Nous devons réveiller en nous l'amour de la retraite, de la solitude absolue, de cette vie qui tenta si bien les Pères du désert et, après eux, saint Bruno et ses disciples, que, pour la mener, ils quittèrent tout au monde. Le désir de vivre seul, retiré, perdu avec Dieu seul, en un mot l'esprit de solitude inspirait à saint Jérôme des accents admirables: « O désert, resplendissant des fleurs du Christ! O solitude qui produit ces pierres qui servent à bâtir, selon l'Apocalypse, la cité du grand Roi ! O désert, où l'on jouit si intimement de Dieu ! — Frère, que faites-vous dans le monde, vous qui êtes plus grand que le monde ? Combien de temps serez-vous retenu dans ses sombres demeures? Combien de temps serez-vous enfermé prisonnier dans ses villes aux épaisses fumées ? Croyez-moi, venez au désert: je ne sais pourquoi, j'y aperçois plus de lumière. Allons, devenez libre, laissez de côté tout ce qui appesantit votre corps ; prenez votre essor vers cette atmosphère pure et étincelante. » (*Lettre Ve à Héliodore.*)

3. — Vous répondrez peut-être que votre vocation vous retient dans le monde, et qu'il vous paraît dangereux, dès lors, de vous trop affectionner à la solitude absolue des religieux cloîtrés; on ne vous dit pas de

hanter le désert plus que Dieu ne le veut pour vous, car avant tout, il faut suivre sa vocation. *Que chacun marche dans la vocation à laquelle Dieu l'a appelé*[1]; seulement on vous exhorte à réveiller en vous l'amour de la solitude ; réglez cet amour, mais entretenez-le ; ne le laissez pas grandir outre mesure, mais faites-le grandir ; car vous devez, pour arriver au recueillement, vous retirer souvent dans la solitude, et y rester volontiers: ce que vous ne ferez pas, si vous conservez pour l'isolement cette horreur qui nous est instinctive et qui sent l'homme trop attaché encore aux choses de la terre.

4. — Saint Alphonse, parlant du recueillement du cœur, dit que la solitude l'aide et le favorise. Il faut donc commencer par l'esprit de solitude, l'amour de la cellule, du désert: *Venez à l'écart, dans un lieu désert.* Il faut que vous aimiez à vous trouver seul, tout seul, pour mieux vous appliquer à la fréquentation de Dieu. C'est là un premier pas à faire, si vous voulez parvenir à imiter le recueillement de Notre-Seigneur.

5. — Il y a des hommes qu'un jour de solitude assombrit, qui ne peuvent se faire à l'idée de vivre seuls, sans relations avec le monde, oubliés, sans amis, n'ayant pour compagnie que Dieu et leur ange. Commençons par dire ici qu'il ne s'agit pas, au couvent, de cette solitude absolue où vécut saint Paul, ermite, mais d'une solitude où l'on reste entouré de frères prêts à nous porter secours au besoin ; mais dont on ne jouit pas, qu'on ne voit pas sans nécessité, avec lesquels on ne s'entretient pas pour le plaisir de parler ; il s'agit donc de vivre : 1° éloigné du monde ; 2° retiré dans une cellule. Eh bien, il en est que cette solitude effraie : c'est une grande faiblesse, ou un travers qu'il faut corriger.

6. — Ne refusez pas d'habiter une maison retirée du

1. I Cor. VII, 17.

monde et des villes, où il y a très peu de ministère, où l'on s'appartient en quelque sorte tout entier; réjouissez-vous de rentrer au couvent ou dans votre presbytère, dès que vous le pouvez, et là, affectionnez-vous bien à votre cellule. N'en sortez que par devoir, rentrez-y au plutôt, faites-en vos délices. « La cellule bien gardée devient agréable », dit l'*Imitation*, faites-en l'expérience et vous vous en féliciterez.

7. — Si vous êtes un religieux cloîtré, ou au repos pour quelques mois, tâchez de rester inconnu du dehors, faites votre possible pour qu'on ne vous recherche pas plus que si vous n'existiez pas; rompez toute correspondance superflue, évitez le parloir et, quand vous devez aller en promenade, cherchez les chemins peu fréquentés ; en un mot, évitez le monde le plus que vous le permettront la charité et les vraies convenances (car il ne faudrait pas blesser le prochain à force de le fuir). Arrangez-vous de manière à vivre comme un vrai chartreux, seul devant Dieu, seul à la porte du ciel, seul au pied des autels.

8. — On conçoit facilement, dit saint Alphonse, pourquoi les pécheurs recherchent passionnément la société et le tumulte du monde, c'est que ce bruit les délivre du sentiment de leurs remords; mais vous qui ne voulez qu'aimer Dieu, qu'iriez-vous faire dans le monde ? *Dieu ne se trouve pas dans le tumulte*[1], Dieu habite la solitude, il s'approche de ceux qui n'ont aucune compagnie ; aimez donc à vivre seule : vous trouverez Dieu. Toutefois, la modération et la juste mesure étant le cachet de toute vraie vertu, méditons l'avis suivant, pour avoir le véritable esprit de solitude selon que celle-ci convient à notre état: « Rechercher les conversations et les fuir, dit saint François de Sales, ce sont deux extrémités bla-

1. III Reg. xix, 11.

mables en la dévotion civile, qui est celle de laquelle je vous parle. Si donc rien ne vous presse d'aller en conversation, ou d'en recevoir chez vous, demeurez en vous-même et entretenez-vous avec votre cœur. Mais si la conversation vous arrive, ou si quelque juste sujet vous invite à vous y rendre, allez, de par Dieu, Philothée, et voyez votre prochain de bon cœur et de bon œil. » (*Introd.* III, 24.) Cet avis est d'autant plus nécessaire aux hommes de vie active qu'un esprit farouche et scrupuleux ne pourrait qu'empêcher le monde de profiter de leur ministère. Cela bien compris, revenons aux principes généraux de l'esprit de solitude.

9. — « Tant qu'on reste mêlé à la foule et qu'on passe sa vie au milieu de ceux qui s'agitent, qu'on ne s'occupe pas de Dieu seul et qu'on ne se sépare pas du monde, on ne peut être saint. » (ORIGEN. h. 8, *sup. Levi.*) — « Je me suis retiré non seulement des hommes mais des affaires terrestres et, avant tout, des miennes. Ceux qui paraissent ne rien faire font des choses de plus grande importance. » (SENEC. ep. 1.) — « Vous demandez ce que vous devez éviter avant tout. Je réponds : c'est la foule ; les rapports avec le monde sont pernicieux, car il nous infiltre, nous prête ou nous imprime quelque défaut ; plus est nombreuse la foule à laquelle nous sommes mêlés, plus il y a de danger. » (ID. ep. 7.)

Maintenant, si vous m'objectez que la solitude absolue n'a été recherchée ni par Jésus-Christ ni par les apôtres, je dirai comme vous qu'il n'est pas question de solitude absolue. Je le sais, en effet, si l'oraison fuit le monde, la charité doit souvent se mêler à lui. Imitez alors le divin Modèle et faites-vous des *heures* de solitude.

Prière. — Mon Dieu, mon Sauveur et mon Tout, quel aveuglement est le mien ! Quand je fuis le monde pour être seul, je n'ai qu'un effort à faire et vous devenez mon compagnon ; malgré cela, je me crois seul. —

Saint Bernard s'écriait: « je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul ! » Si votre société ne me tient pas lieu de toute société, que deviendrais-je, hélas ! et que suis-je ? Oui, je veux apprendre à vivre seul, autant que cela vous plaira, quand ce ne serait qu'une heure par jour. J'entends votre Cœur sacré m'inviter à faire le vide autour de moi, à vous suivre dans le mystère de l'oraison, à m'approcher de vous, à m'asseoir à vos pieds et à vous demander les lumières qui font l'homme prudent, les ardeurs qui font les héros et les saints. Oh ! si je songeais à l'heure de ma mort ! si j'oubliais moins le tribunal au pied duquel nous avons à comparaître avec nos œuvres pour en recevoir le prix ! Si, surtout, j'avais le bon esprit de vouloir pratiquer les vertus en votre compagnie : Combien alors j'aimerais à me retirer près de vous, ô Jésus ! à pleurer mes infidélités trop réelles, mon inguérissable égoïsme, mon peu d'amour. Mon Dieu, je veux me vaincre pour vous aimer, daignez m'en donner la persévérante volonté, le courage et la force. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Faire le nécessaire pour m'appartenir un peu et pouvoir me recueillir, chaque jour, au pied de mon crucifix.

CHAPITRE XII

L'AME S'EXCITE A COMBATTRE LA LOQUACITÉ CHEZ SOI OU A LA GUÉRIR CHEZ LES AUTRES

Si la solitude matérielle aide et favorise l'union à Dieu, le silence lui est plus favorable encore ; nous allons nous en occuper un peu plus longuement, vu l'impor-

tance de la matière et nous commençons par attaquer la triste habitude ou simplement la propension de plusieurs à parler beaucoup, et à tout bout de champ, et sur n'importe quel sujet, et sans réflexion ni circonspection.

2. — *Où l'on parle beaucoup, il n'y a souvent que pauvreté* ![1] Pauvreté spirituelle et même matérielle : voilà ce qu'on gagne à trop parler. La raison en est d'abord que prier et parler ne s'accordent pas, et que celui-là prie trop peu qui parle beaucoup. Une autre raison qui doit faire détester la loquacité, c'est le Proverbe du Saint-Esprit : *Les conversations trop longues seront mêlées de péché* [2]. En toute conversation déréglée, on offense Dieu, le prochain et soi-même. Comment dès lors un parleur excessif ne serait-il pas pauvre de vertus ? comment surtout serait-il recueilli ? Quand on est sans frein ni retenue dans ses discours, on ne saurait conserver l'union à Dieu. Si donc on veut se recueillir dans l'ensemble de sa vie, il faut avant tout éviter la loquacité. Pour les uns, cette prédisposition tient à la surexcitation nerveuse, pour les autres à la vanité, pour la plupart à l'éducation négligée. Elle est nuisible au corps et à l'âme. Toutefois ce défaut ne doit pas décourager celui qui en est affligé, même depuis longtemps. Si nous en montrons les funestes effets, c'est pour exciter à les combattre, ce qui est utile ; non pour faire de la peine, ce qui est nuisible et digne seulement d'un petit esprit.

3. — L'esprit-Saint nous dit : *l'imprudence se trouvera dans l'abondance des paroles* [3]. Et voici un texte de saint Jérôme, à Népotien, qui vient ici à propos : « C'est le propre des hommes sans science de vomir des paroles à

1. *Prov.* XIV, 23.
2. *Prov.* X, 19.
3. *Eccl.* V 2.

profusion et de chercher à se faire admirer par le commun des hommes ignorants. Rien de si facile que de tromper par la volubilité de la langue un peuple ignorant et grossier; moins il comprend, plus il admire. »

4. — « Une conversation futile est l'indice d'une âme peu sérieuse; c'est à son langage qu'on connaît les mœurs d'un homme; telle nous apparaît sa parole, telle est son âme; car la bouche parle de l'abondance du cœur. » (Hugues, lib. 2, *de anima.*)

5. — Sur ce proverbe de l'Ecriture : *Celui qui rompt les digues est une source de querelles* [1], saint Grégoire en sa Pastorale nous dit : En effet, donner une ouverture à l'eau, c'est donner à sa langue la facilité de répandre un flux de paroles. C'est pourquoi on dit par contre : *Les paroles sortent de la bouche de l'homme juste, comme une eau profonde* [2]. Donc, celui qui donne ouverture à l'eau, est une source de disputes et celui qui ne met pas un frein à sa langue trouble la concorde. Vous avouerez, en effet, mon cher lecteur, que les indiscrétions, les faux rapports, les médisances et tous ces méchants péchés de langue qui empoisonnent les relations de famille, se commettent ordinairement quand on prolonge trop les conversations. Si donc il vous semble parfois un peu pénible d'abréger une conversation, pensez que Notre-Seigneur se condamna bien des fois au silence pour votre salut, et tâchez, pour lui plaire, de l'imiter en vous taisant.

6. — Le même docteur (Lib. 5 mor.) nous découvre un autre mal de la loquacité : « Autant de fois, dit-il, que l'esprit quitte la règle du silence pour se livrer à des conversations oiseuses, autant de fois il amoncelle les ruines autour de soi. C'est pourquoi il ne lui suffit plus, pour se connaître, de rentrer en lui-même; parce qu'en

1. *Prov.* xvii, 14.
2. *Prov.* xviii, 4

se répandant au dehors il a perdu la force de se considérer au dedans. » Remarquez ces derniers mots : la force du regard intérieur.

7. — Donc, me dira quelqu'un, on doit se taire le plus possible, ne jamais parler plus de quelques minutes par jour. Saint Augustin répond : Dieu me garde de traiter de bavardage ce que l'on dit par nécessité, si abondant soit-on en paroles, et si long soit-on à s'exprimer. Il faut éviter et le mutisme et la loquacité : Il y a temps pour parler et temps pour se taire.— Mais qui donnera la juste mesure ? — La charité ou la nécessité. Si vous ne parlez que par nécessité ou par charité, vous pouvez parler des heures entières, vous ne parlerez pas trop : mais comprenez bien qu'on dit charité et non amour-propre, convenance et non passion, nécessité et non démangeaison de parler. Nulle part peut-être il n'est plus nécessaire, pour rester dans le vrai, de pencher du côté opposé à son tempérament. L'homme expansif, éloquent, parle presque toujours trop. Presque toujours aussi la raison de cet excès se trouve dans l'excès contraire commis par ceux qui interrogent et écoutent sans vouloir payer de leur personne. Si vous voulez tempérer l'exubérante loquacité de votre frère, prenez garde d'être l'occasion volontaire, par votre mutisme ou vos excessives demandes, de son excès de paroles ; surtout ne lui dites pas, après avoir abusé de sa disposition à parler, et joui égoïstement de son esprit, que seul il tient toute la conversation. Cela serait injuste, odieux et vil. Parlez vous-même, il apprendra à se taire. Et à ce propos, nul ne sera surpris si nous condamnons avec plus de rigueur celui qui se tait par égoïsme que celui qui parle par expansibilité. Celui-ci fatigue un peu mais plaît, celui-là rebute entièrement.

8. — Voici les avis que nous donnent les maîtres, si nous sommes loquaces : 1° ne vous répandez pas de suite

en un flot de paroles, n'entamez pas vous-même la conversation ; essayez de faire parler votre interlocuteur ; mettez-le sur les affaires dont vous le savez occupé, si toutefois il n'y a pas indiscrétion à la chose ; 2° gardez-vous bien de couper la parole à quelqu'un (sauf s'il offense Dieu et le prochain), profitez de l'occasion pour introduire ou pour soutenir quelque sujet où vous aurez peu à vous échauffer et beaucoup à écouter.

9. — Evitez et les thèses interminables qui engendrent la discussion et les contes frivoles plus dignes des enfants que d'hommes spirituels.

Pensez que, en parlant trop, vous ennuyez ceux qui voudraient parler un peu, que vous vous fatiguez et que vous vous rendez peut-être ridicule. Qui connaît les hommes ne se fie pas à eux au point de parler sans retenue. Au contraire, il doit, pour parler assez, vaincre sa défiance et parfois son dédain.

10. — Méditons, pour terminer ce chapitre, cette belle maxime des Ecritures : *Fondez votre or et votre argent et faites-en une balance pour peser vos paroles, et prenez bien garde de ne point faire de fautes par la langue*[1]. Priez donc avant chaque conversation ou repas, surtout quand il s'agira de parler à une réunion étrangère, et n'omettez jamais cette belle prière : *Placez, ô mon Dieu, une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres, qui les ferme exactement ; et toi, mon cœur, ne et laisse pas aller à des paroles de dispute.*

RÉSOLUTION

« Ne pas passer un quart d'heure en conversation, sans se rappeler que le Juge éternel nous écoute. »

1. *Eccl.* XXVIII, 29

CHAPITRE XIII

L'AME CONTINUE DE S'EXERCER A LA PRATIQUE DU SILENCE

Il est temps de nous retremper dans l'estime, l'amour et la pratique du silence religieux. La vertu dont nous voulons parler ne consiste pas seulement à réprimer assez le désir de parler pour éviter les excès de conversations, mais elle va jusqu'à faire aimer à ne rien dire, à se taire, à rester sans parler. On pourrait appeler le silence: recueillement de la langue, par opposition à cette tranquillité corporelle qui évite le bruit et qui fait dire d'une maison où nul ne bouge : cette maison est silencieuse comme un tombeau. Parlons d'abord du silence de la langue, de l'habitude de se taire quand on ne doit point parler. C'est, en effet, un des points où l'imitation de Notre-Seigneur est le plus facile à préciser.

2. — Il faut se rendre maître de sa langue, sinon la colère nous fait éclater en injures, la joie en folles réflexions, l'envie en rapports amers. C'est donc, avant tout, la possession de sa langue qu'il faut acquérir, selon cette parole de saint Jacques : *Celui qui, tout en donnant libre cours à sa langue, s'imagine être un homme spirituel se trompe, car son esprit intérieur n'est pas sérieux ;* mais ici on s'occupe du silence en tant que condition du parfait recueillement, c'est-à-dire que l'on veut nous inculquer l'habitude de peu parler, de fuir les conversations, crainte de se dissiper.

3. — *Au jour du jugement les hommes rendront compte de toute parole oiseuse*[1]. Cette parole de Jésus-Christ fait réfléchir tous les sages ; et qui, sans folie, pourrait la

1. Matt. XII, 36.

mépriser? Il est donc défendu de proférer une seule parole inutile, direz-vous? Certainement oui, cela est défendu, puisqu'il faudra en rendre compte comme d'un abus. *Contentez-vous de dire : cela est, ou : cela n'est pas*, dit le Maître, *ce qui se dit de plus vient de l'esprit mauvais* [1]. Cela veut dire qu'on ne doit pas parler à tort et à travers, sans cause aucune et par pure intempérance de langue. Voilà ce qu'a dit le Maître et ce que les saints ont bien su remarquer. Si vous êtes surpris de la loi du silence, c'est ou que vous ne craignez pas d'offenser Dieu ou que vous croyez facile de parler beaucoup sans l'offenser. Restons, avec les vrais moines, dans une juste et sainte taciturnité.

4. — « La paix et la discipline ne se maintiendront dans aucune communauté si le silence n'y règne : favorisant la tranquillité, nourrissant la dévotion, détruisant les disputes, écartant la vanité. » (Thomas à Kemp. *Serm. 4 ad novit*). On voit des ateliers dans le monde où le silence est imposé. C'est que souvent les ouvriers, qui font la conversation, tout en travaillant, gâtent leur besogne faute d'attention à leur travail. Mais si, pour de l'argent, des hommes du monde s'astreignent au silence, quel scandale ne sera-ce pas de voir des religieux parler à tout propos et sans nécessité? Il faut être sévère sous ce rapport, sinon, adieu la ferveur.

5. — Saint Diadochus (*apud. Nier.* 1. 6) le déclare : « C'est quelque chose de bien précieux que le silence ; il est la mère des sages pensées. » Et l'Esprit-Saint avait déjà dit : *Celui qui met un frein à sa bouche est très prudent* [2]. Et encore : *Celui qui est modéré dans ses discours est docte et prudent, et l'homme érudit est d'un précieux esprit* [3].

1. Mat. v, 37.
2. Prov. x, 19.
3. Prov. xvii, 27.

6. — « Par le silence la conscience s'apaise, les ennuis sont évités, la paix conservée et l'esprit élevé sans efforts vers la contemplation. » (UMBERT. *Op. de 3 vot.* c. 50). Thomas à Kempis montre en outre que le silence fait pratiquer un grand nombre de vertus : « En observant bien le silence, on observe également l'obéissance, l'humilité, la modestie ; on montre du respect au vieillard, on donne le bon exemple aux jeunes, on inspire une crainte salutaire aux dissipés, on acquiert auprès des étrangers une juste réputation et, pour l'intérieur de la communauté, on est une source d'union et de bons rapports. » (*De silentio*). Quelle gerbe de mérites se fait l'homme qui garde le silence, quand et comme il le doit. Beaucoup ne comprennent pas assez pourquoi les fondateurs d'Ordres tiennent tant au silence. Il suffit de voir une retraite ecclésiastique où l'on cause librement, pour reconnaître combien ils ont raison. Car ils savent d'une part la nécessité de la vie intérieure, et d'autre part, l'impossibilité de parler assez à Dieu si l'on parle trop aux hommes.

7. — Prenez garde dans les réunions, à table ou ailleurs, à ne pas trop tenir le haut bout de la conversation; rien ne mésédifie plus chez un religieux, surtout s'il est jeune. Un religieux qui parle beaucoup surprend tout le monde. Evitez aussi de parler trop, en voyage et dans les wagons. Est-il rien de plus imprudent que de s'aboucher avec le premier venu et de se livrer à la conversation devant un public où tous les vices peuvent avoir leur représentant ? Si votre charge vous oblige à parler aux étrangers, soit pour leur ouvrir la porte, soit pour leur faire réception, soit pour une affaire quelconque, mesurez et comptez vos mots ; croyez-le, c'est le moment d'être prudent comme les serpents ; soyez poli et bon, mais restez discret.

8. — C'est surtout en parlant aux gens du monde

que les déchus des ordres religieux se sont perdus ; retenez bien cette remarque ; et tâchez d'éviter jusqu'à une parole inutile, si vous voulez vraiment devenir semblable à Jésus-Christ.

9. — Il y en a que la misérable consolation qu'ils trouvent à parler pousse à rompre le silence pour un rien, à tout moment et partout ; et que disent-ils ? des futilités qui les font mépriser. O silence ! ô fleur du désert ! ô bouclier du cœur ! ô secret de la sagesse ! ô rempart du recueillement ! ô délices des saints ! celui qui te connaît te recherche et celui qui t'a rompu sans raison devrait se lamenter. Ce n'est pas, en effet, pour toi-même, que tu es si précieux, mais à cause des distractions, des contestations, du trouble spirituel et de la tiédeur dont tu préserves tes amis. Ta valeur vient encore des bonnes pensées et des inspirations que Dieu dispense en ton sein. Le silence des nuits fait chanter le rossignol, et mon âme, dans le silence, entend l'Esprit-Saint, le goûte, s'unit à lui ; qu'y a-t-il au ciel et sur la terre de préférable à ces biens ?

10. — Solitude et silence ! que ces deux mots résonnent dans votre âme, s'impriment dans votre mémoire, se fixent dans votre esprit. Sans la recherche de la solitude et du silence, vous ne trouverez pas Dieu. « Solitude ! silence ! repos ! » dit la voix du Sage. Ecrivez, au besoin, ces mots sur votre porte, et pensez-y ; votre recueillement sera mesuré sur votre fidélité à fuir, à vous taire, à vous reposer au pied du Tabernacle. Allons, il est temps d'avancer. Qu'on voie à votre réserve dans la conversation que vous ne parlez plus qu'en écoutant Dieu dans votre cœur. Et qu'enfin, vous puissiez faire, en mourant, cet admirable aveu du Père Ange de Monteleone, franciscain : « Pendant trente années, il n'est jamais tombé de mes lèvres une seule parole inutile. »

Affections et prières. — Vous m'avez appris,

Seigneur, que votre grâce ne fait point grandir en nous les vertus qu'elle y a semées, si, nous efforçant de détruire les habitudes contraires à ces vertus, nous ne travaillons pas à en produire des actes vifs et fréquents. Me voici prêt à suivre vos conseils. Je me séparerai de la foule, je vous chercherai dans la solitude et le silence. J'irai à vos pieds vous demander plus d'amour, plus de lumière, plus de courage, plus de fidélité à remplir mon devoir. Vous méritez en effet tout mon amour, de toutes manières, en tout et toujours. Je veux vous aimer, c'est mon bonheur présent et éternel. Oh ! donnez-moi l'énergie qui opère la sanctification. Si j'arrive à plus de perfection, tant d'âmes seront aidées, édifiées et sauvées par mon ministère. Tant d'autres seraient scandalisées si je continuais de pécher, voyant trop le monde, parlant trop ou trop peu. Je le sais, ô Jésus, vous alliez au peuple, l'on n'est pasteur qu'en se mêlant à son troupeau, mais j'ai besoin de vos grâces pour ne pas m'abuser sur ce point. Venez à mon aide, ô Vierge sainte ; secourez-moi, ô notre douce Dame ! O mère admirable du recueillement, obtenez-moi de pratiquer cette chère vertu. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Essayer, durant un ou deux jours, de ne parler que par nécessité ou que par charité. »

CHAPITRE XIV

L'AME S'ANIME A PRATIQUER LE SILENCE EXTÉRIEUR

A MESURE que la société humaine avance dans les siècles, l'esprit général de certaines institutions se modifie ; c'est pourquoi les pratiques très anciennes

que nous conseillent certains auteurs non moins vieux, sont à employer avec précaution et parfois à rejeter. Le prêtre qui voudrait s'exténuer de jeûnes, le religieux voué à l'enseignement qui se croirait obligé de passer la nuit en oraison, pour se sanctifier, seraient dans une évidente illusion. Il en est de même pour le recueillement. L'habitude de se tenir en présence de Dieu et presque dans le sentiment de cette présence, doit être recherchée avec mesure et conformément à la vocation de chacun. Si donc, pieux lecteur, vous lisez que les moines de la Thébaïde fuyaient tout commerce de société pour se plonger nuit et jour dans les saintes profondeurs de la prière, ne fuyez pas pour cela les hommes et les choses de nos jours. Surtout si vous avez charge d'âmes, prenez garde de vous renfermer trop, et d'appliquer sans discernement les conseils que vous recevez. Ceux qui sont le sel de la société ne la saleront pas sans se fondre en elle, sans pénétrer ses dernières fibres, ses chairs, et jusqu'à la moëlle de ses os. On peut s'affadir en voulant donner trop de saveur ; mais on ne conserve pas le monde en le fuyant sans mesure et sans à-propos.

2. — Outre la réflexion que nous venons de faire touchant la mesure que doit avoir une pratique, pour être vertueuse, il convient de rappeler qu'il faut, pour avancer dans la perfection, se défier des livres qui parlent trop peu de l'exercice de nos facultés, laissant à Dieu le soin de tout faire et ne provoquant pas assez d'actes, d'essais, d'efforts personnels, à titre de libre coopération à la grâce. Pour posséder le recueillement facile, mesuré, approprié à notre état et à nos devoirs, nous devons faire des considérations, des prières, des supplications, mais aussi des actes : la vertu parfaite étant, en pratique, infuse et acquise tout ensemble.

3. — Vous contenterez-vous, pour acquérir un parfait recueillement, de retrancher de votre vie les travaux

trop absorbants, les entreprises étrangères à votre devoir, les visites immodérées du monde et des parents, les correspondances inutiles et enfin tout ce qui vous empêche de faire beaucoup d'exercices spirituels ? Non, mon cher lecteur, vous vous ferez un petit oratoire dans votre chambre, et là vous ramènerez fréquemment votre cœur aux pieds de son Amour, l'adorable Jésus. Vous serez fidèle aux examens de prévoyance qui assurent le fonctionnement de cette vie spirituelle. Vous essaierez même de vous rappeler quelquefois ce beau mot de saint François de Sales « Notre-Seigneur nous tient par la main, quand il nous fait marcher en l'exercice des vertus. »

4. — Un point également important pour la vie recueillie, c'est le silence à garder dans certains endroits plus dignes de respect, la sacristie par exemple et tous les lieux où la charité nous défend de faire du bruit : réfectoire, dortoir, corridors, etc. L'attention à maintenir la tranquillité autour de soi, à être soi-même paisible et silencieux, est une pratique indispensable au parfait recueillement, surtout dans les communautés religieuses. Là, un homme turbulent, tapageur, ressemble à un bourdon qui s'est introduit au milieu d'une ruche d'abeilles : il jette le désordre dans cette charmante république, il compromet son existence même et ses fruits. Une communauté religieuse est une ruche mystique où, dirigées par une reine, les abeilles de la sainte Eglise travaillent et font le miel que les anges servent à Dieu. N'y jouons pas le rôle de bourdon.

5. — L'Esprit saint, qui veille au recueillement de ses âmes choisies, est singulièrement contristé chaque fois qu'un religieux fait trop de bruit dans la maison et qu'il rompt le silence alors qu'on doit le garder. Comparant toute âme fervente et recueillie à une épouse qui s'endort sur son cœur, il nous défend de troubler son mys-

tique sommeil : *Ne la réveillez pas*[1], dit-il. Souvenons-nous de cette défense.

6. — Celui qui, pendant un office, une méditation ou tout autre exercice commun, fait du bruit, remue les bancs et les chaises, tourne et retourne la tête, pousse des soupirs de paresse et enfin dérange la communauté, n'est-il pas bien osé et ne mérite-t-il pas d'être rappelé à l'ordre ? Les anges, qui voient alors comment le travail de chacun, pour s'unir à Dieu, est entravé par ce religieux, pourraient seuls nous dire combien il est à blâmer.

La sacristie servant aussi de lieu de prière, doit être respectée. Enfreindre le silence en ce lieu est un petit scandale, au moins quand les prêtres y font leur action de grâces.

7. — Il convient d'observer le silence à table surtout, d'abord pour qu'on puisse entendre la lecture, ensuite pour ne pas fatiguer la communauté. Or, un abus des moins pardonnables serait de parler et de rire trop bruyamment à table, les jours où il y a colloque. Une table d'hommes spirituels ne doit jamais rappeler la table des buveurs, où chacun crie, où tout le monde dispute, où personne ne s'entend. Vive une honnête et franche gaieté ! mais toujours dans les bornes d'une juste retenue. Autrement on oublie Dieu, on oublie qu'on a une âme, on ne pense qu'à son corps. C'est alors que se commettent beaucoup d'indiscrétions de langage, alors que pleure la tempérance, alors que Satan fait fortune ; c'est alors que Dieu est offensé, et que prennent racine certaines tentations funestes, alors que s'engendrent les plus grands vices de l'homme. Aussi faut-il être sévère à l'égard des repas trop longs et trop animés. L'apôtre l'écrivait aux chrétiens de son temps. Peut-être est-il nécessaire de se le rappeler de nos jours

1. Cant. II, 7.

8. — Faites-y grande attention, pieux lecteur ; l'usage universel de la lecture au réfectoire n'a pas été introduit sans une raison tout à fait importante : celle d'empêcher la dissipation à table. Cette dissipation est, en effet, un mal radical, qui revient souvent, qui produit les plus lamentables effets, même pour la santé. Travaillez à rester recueilli pendant les repas. Efforcez-vous d'arriver sous ce rapport à une mesure parfaite, sinon vous ne serez jamais un homme intérieur. De cette pratique du recueillement, ne vous laissez détourner par rien. Le démon et la mauvaise nature font tout pour vous dissiper au réfectoire, comprenez par là combien vous devez de votre côté travailler à vous y contenir. Voyez ce que vous devez manger et ce que vous devez laisser, ce que vous devez boire et ce que vous devez refuser ; ce que vous devez dire et ce que vous devez taire ou empêcher de dire. Croyez enfin que vous aurez toujours un peu manqué de recueillement dans un repas où — faute d'avoir pensé à Jésus — vous n'aurez pas fait de mortification, soit pour la parole, soit pour le boire, soit pour le manger. *Frena gulam.*

RÉSOLUTION

« Me ménager quelques heures de silence complet. »

CHAPITRE XV

L'AME SE PERSUADE QU'UN HOMME SPIRITUEL DOIT AVOIR UNE BONNE TENUE

La modestie extérieure est, d'une manière, le fruit du recueillement intérieur. Mais elle nous paraît également un moyen de cette vertu, en ce sens qu'elle

nécessite l'attention sur soi-même et habitue à l'application. Nous en parlerons ici, et nous dirons : 1° ce qu'on entend par la modestie extérieure ; 2° quels motifs principaux nous pressent de cultiver particulièrement cette vertu, si nécessaire partout.

2. — L'homme qui ne fait attention à rien, qui va comme feuille au vent, qui se dissipe en tout, est d'ordinaire très abandonné dans sa tenue, dans sa conversation, dans sa démarche. De là quelque chose de choquant, surtout s'il est constitué en dignité. A la vérité trop de familiarité serait plus excusable que trop de raideur, mais aucun excès ne convient. L'habitude contraire s'appelle modestie extérieure ou tenue. Pour nous, il s'agit de la tenue religieuse dans les membres, les vêtements, le regard, le geste et la conversation.

3. — Dieu voit l'intérieur, mais l'homme subit l'impression bonne ou mauvaise de notre extérieur ; par conséquent, si nous ne voulons pas offenser Dieu, scandaliser le prochain, nous compromettre nous-mêmes, il faut nous tenir d'une manière si digne et si mesurée que nous puissions dire, en vérité, ce beau mot des saints apôtres : *Nous sommes la bonne odeur du Christ*[1].

4. — Dieu ne fait rien sans cause ni raison : Il a un but en toutes ses œuvres, et de tout arbre il attend son fruit. Si donc il vous a donné plus de grâces qu'au vulgaire, c'est pour quelque chose ; mais pourquoi ? *Que votre lumière brille de telle sorte devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux*[2]. Voilà pourquoi vous êtes prêtre ou religieux : pour servir de modèle au monde. *Vous êtes la lumière du monde... le sel de la terre*[3]. L'apôtre

1. II. Cor. II, 15.
2. Matt. V, 16.
3. *Ibid.* 13, 14.

en conclut que votre manière de dire et de faire doit être connue avec avantage : *Que votre modestie doit être apparente aux yeux de tous les hommes*[1]. C'est donc offenser Dieu et le frustrer en quelque sorte dans son attente, que de négliger cette prédication extérieure de modestie.

5. — Quant au prochain, il a besoin d'édification, et si nous-mêmes, qui la lui devons donner, nous le scandalisons, où la trouvera-t-il ? Le prochain a besoin d'être encouragé, instruit, contenu ou excité par nos exemples, mais s'il ne trouve en nous que rires immodérés, mauvaise tenue, regards égarés, conversations bouffonnes, laisser-aller général, n'est-ce pas comme s'il s'appuyait sur une rampe qui cède, et laisse choir en l'abîme ? Si nous aimons notre prochain, portons-le au recueillement par notre tenue extérieure.

6. — Nous-mêmes nous devons avoir à cœur d'être bien composés en tout ; nous n'aurons toute notre influence pour le bien qu'à cette condition. Un homme sans retenue est un homme auquel on n'a guère de confiance ; ce n'est pas sans raison, car la confiance se donne à une grande vertu ; or, quelle grande vertu peut se trouver en un homme dont l'extérieur n'a rien de grave et de pieux. La tenue du corps, le ton de la voix, les gestes et même la propreté des habits sont ordinairement le corrélatif des dispositions intérieures. Voyez ce religieux qui sort de faire oraison : quelle marche posée, quelle attitude, quel regard modeste et surnaturel ! Ira-t-il sauter, crier, s'étendre sur un banc ou sur le gazon ? Ses cheveux sont-ils en désordre ? ses habits, déchirés ou malpropres ? son air, frondeur et mondain ? Non, tout est recueilli, tout parle aux yeux, tout en lui nous dit : Voilà une âme unie à Dieu, un noble et digne homme ! Et pour cela seul, peut-être, on aura confiance en lui.

1. Phili. IV, 5.

Soyons très modestes, nous serons influents pour le bien.

7. — La préoccupation de la modestie extérieure porte étonnamment au recueillement intérieur ; outre qu'elle garde les sens — par lesquels s'en va d'ordinaire tout recueillement — elle nous rappelle que nous devons nous sanctifier, afin de vivre et d'agir selon la modestie même de Jésus-Christ. Celui qui comprend la beauté, l'utilité, les cent raisons qu'on a de se tenir et maintenir digne, simple, réservé partout, celui-là ne fait point un cas secondaire de cette vertu, il s'y applique. — Or, comment y arriver ? Eh ! il voit que pour y arriver la vie recueillie est son grand moyen : cette vie par laquelle Jésus-Christ lui sera toujours présent comme modèle et encouragement. Dès lors, il cherche à se rappeler Notre-Seigneur, à vivre avec lui, à s'unir à lui, c'est-à-dire à se recueillir. Notons ici que l'ESPRIT PARTICULIER DE LA PRÉSENTE MÉTHODE est cette union à Jésus en vue de son imitation et de son amitié par la pratique des vertus.

8. — Un diamant brut n'en est pas moins un diamant mais combien, faute d'être taillé et poli, ne perd-il pas aux yeux du vulgaire ? S'ils avaient plus de maintien certains hommes seraient dix fois plus utiles. Parfois ils gâtent la moitié de leurs œuvres par leur tenue vulgaire et abandonnée. Le travers de ces gens-là vient souvent d'un manque de soins dans leur jeunesse, d'une éducation incomplète et négligée, et c'est une vraie lacune. Certains hommes, par — trop philosophes, — admirent le sans-façon du cynique Diogène et traitent de manies les plus nobles manières et les plus respectables usages. Pour vous, n'ayez pas de ces faux jugements. Comprenez qu'une vertu, pour être extérieure, n'en est pas moins une vertu, puisque c'est une chose édifiante, utile et recommandée par les saints.

Affections et prières. — Mon Dieu, vous à qui j'ai

l'honneur et le bonheur de parler quand je prie, daignez m'écouter et m'exaucer. C'est vous qui avez créé mon corps aussi bien que mon âme. C'est votre volonté qui me fait une obligation de cultiver la modestie extérieure aussi bien que la modestie de l'esprit et du cœur. Mes yeux et tous mes sens sont appelés à réfléter la dignité de l'Homme-Dieu, votre adorable Fils. Vous souffrez, si je néglige cette partie de mon être. Non, je ne laisserai pas aller au vent de tous leurs caprices ma tête et mes bras, mon corps et ses membres, ma personne entière, en un mot. Je me tiendrai avec vous, devant vous ; je marcherai dans le sentiment de votre présence et je poursuivrai la perfection de mon extérieur, pour vous mieux contenter. Éclairez votre pauvre serviteur, ô Jésus! Fils de l'Homme, apprenez-moi à imiter votre adorable modestie. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Me tenir comme je voudrais le faire si je voyais Jésus-Christ à côté de moi. »

CHAPITRE XVI

L'AME S'OBSERVE POUR NE BLESSER EN RIEN LES RÈGLES ÉLÉMENTAIRES DE LA BIENSÉANCE

Par manque de largeur, certains esprits voudraient bannir de l'ascétique religieuse les règles de bienséance ecclésiastique. Ils trouvent que la politesse n'a rien de commun avec les vertus. Vous n'en êtes certainement pas là, mon cher lecteur. Vous savez même que le recueillement intérieur trouve matière à exercice dans la composition du maintien extérieur, que ce main-

tien est important, et que la politesse ou modestie chrétienne est une branche des vertus et un fruit du Saint-Esprit[1]. Peut-on croire, en effet, que Notre-Seigneur manquât de politesse humaine? ou que l'imitation de ses manières, fût-ce par pure civilité, eût été indigne de ses apôtres et de ses plus saints imitateurs? Saint Paul, en défendant aux femmes de paraître à l'église en cheveux tressés, a montré que la toilette même est de nature à plaire ou à déplaire à Dieu, selon qu'elle édifie ou scandalise le prochain. A la suite de ce grand apôtre, on a vu la plupart des Pères de l'Eglise mêler à leurs plus sublimes traités ascétiques des conseils de politesse. Enfin, tout en s'adressant à des personnes de distinction, saint François de Sales consacre un passage de sa *Vie dévote* à la « bienséance des habits ». Nous conclurons de ces observations que le présent sujet mérite une grande attention et une sainte application.

2. — La modestie nous porte donc à composer avec grâce et dignité notre maintien, surtout quand nous sommes en société. Voici les grands principes du maintien religieux ou modeste.

Rien de ce qui peut choquer; tout ce qui, dans la politesse ordinaire, convient à la sainteté de notre état. Ce principe est donné dans la règle de saint Augustin.

Rien de contrefait: le naturel! et si notre naturel a quelque chose de vicieux, notre modestie consistera à corriger ce défaut. Ce principe est de saint Ambroise (l. 1, *Offic.*)

Tenir compte du temps, de l'âge, des lieux, des personnes, des dignités. « Ainsi, dit le Père Saint-Jure, à qui nous empruntons ce principe, la modestie d'un religieux ancien et employé en de grandes occupations n'est pas celle d'un novice; non plus que la retenue d'un homme de quarante ans, celle d'une jeune fille; de

1. Galat. v, 23.

sorte que ce qui, en l'un, passera pour immodeste et trop libre ne le sera pas en l'autre. » (*Connais. de J.-C.* l. III, c. 12.) La congrégation du Très-Saint Rédempteur remet entre les mains de ses novices un traité de bienséance religieuse apostolique, dont l'étendue fait voir combien elle attache d'importance à cette pratique de vertu. Voir aussi la règle des Pères Jésuites.

Nous ajouterions qu'il faut pour savoir se bien tenir en toute circonstance, porter un esprit recueilli, humble et plutôt timide que hardi, et c'est la raison qui rattache le présent sujet à la vertu de recueillement.

3. — Voyons maintenant les choses à éviter touchant la modestie et le maintien : Tourner la tête sans raison, la tenir raide et trop élevée, ou trop renversée, ou trop baissée. Froncer les sourcils, tirer la langue, dilater les narines, pincer les lèvres, prendre un air trop doux, trop triste ou d'une folle hilarité, surtout rire aux éclats quand on est en public, en un mot faire des grimaces. Ce n'est pas sans un peu de répugnance qu'on aborde ces détails, en pensant combien d'ordinaire les prêtres et les religieux sont loin d'avoir besoin qu'on les leur rappelle; mais la nature est faible et l'homme le mieux élevé descendrait, faute d'attention, à toutes sortes de manières malséantes.

4. — Il faut encore éviter de pencher la tête sur l'épaule, de la soutenir de la main, de la secouer brusquement, de se donner des airs moqueurs. Quant aux yeux, on doit éviter de les ouvrir démesurément, de les fixer sur les personnes et surtout dans leurs yeux, comme aussi de ne pas oser les ouvrir pour voir à qui on a affaire. Pour la bouche, abstenons-nous de bâiller, surtont bruyamment; si nous en avons besoin mettons la main devant notre bouche : évitons de cracher et de nous moucher avec éclat ou d'une façon qui incommode le voisin; et ainsi des autres nécessités auxquelles

l'infirmité humaine nous pourrait assujétir en public, par exemple le besoin de priser ou de fumer. Modérons ces misères et rendons-nous le moins désagréables possible.

5. — Pour les mains, il ne faut pas les tenir sur le dos, pas plus qu'il n'est permis de croiser les jambes, en société. Dans l'intérieur de la famille, et surtout pour un homme déjà posé, cela se tolèrerait. Il y en a qui se passent la main sur la figure, qui se font les ongles ou se les mordillent en pleine réunion, qui se mettent les doigts dans la bouche en guise de cure-dents, dans les oreilles, dans le nez; c'est évidemment là plus que du sans-gêne, c'est du mauvais ton.

6. — Il ne convient pas de courir sans vraie nécessité, ni de marcher en se prélassant; il est mal de traîner les pieds, de frapper du talon; on ne doit pas se dandiner comme une oie, monter les escaliers ou les descendre en courant, et deux à deux, pousser celui qui est devant soi, en le suivant de trop près, se renverser sur les chaises, s'accouder à table.

7. — Il faut donc une tenue simple et digne, des habits propres, très propres, mais aucune mondanité; de la retenue, de l'affabilité, bref le recueillement dans tous les membres, l'application à se tenir et à agir comme s'est tenu Notre-Seigneur lui-même, l'attention à copier son extérieur. C'est là un exercice de recueillement qu'on ne saurait trop soigner, surtout si on doit vivre en société et paraître en public. « Dieu même, dit saint François de Sales, requiert l'honnêteté corporelle de ceux qui s'approchent de ses autels. » (*Introd.* III, 25.)

8. — Il vaut mieux faire une petite gaucherie par trop de réserve qu'une inconvenance par trop d'aplomb; on ne saurait croire combien les jeunes gens, et les hommes qui ont été trop vite en place, sont exposés sous ce rapport. — Notons encore qu'un homme bien

élevé ne reçoit personne d'un air maussade et bourru. On rencontre certains maîtres et même des serviteurs auxquels on ne peut rien demander sans recevoir tout d'abord — comme une douche froide — un regard dur, une grimace qui ferme le cœur. Parce qu'ils savent leurs bonnes intentions, certains hommes ne prennent pas la peine de les manifester. Même ils se permettent — comme le bourru bienfaisant — des airs rébarbatifs. C'est là une préjudiciable naïveté.

9. — Cette application à composer son extérieur peut offrir un danger et faire prendre le ton maniéré, si contraire à la simplicité extérieure, mais ce danger peut être écarté facilement. Les personnes qui y seraient exposées doivent alors éviter d'être guindées comme les précieuses; le moyen de réussir est plus facile qu'il ne paraît : observons les hommes vraiment dignes et de bon ton religieux, puis allons-y avec recueillement, esprit posé, un peu de lenteur pour commencer; le véritable esprit de foi, la vraie union à Dieu, la piété, l'humilité, tout nous suggérera ce qu'il faut éviter; notre modestie sera religieuse et montera à cent coudées au-dessus de l'étiquette orgueilleuse d'un certain monde parvenu.

Oui, ô Jésus, je veux m'appliquer à vous copier dans votre tenue et dans votre extérieur admirable. Aidez-moi à ce recueillement corporel et bénissez les efforts que je ferai pour y parvenir.

RÉSOLUTION

« Dans mon commerce avec le prochain, penser que les amis de cœur sont bien rares, et que beaucoup de personnes préfèrent, sans doute, à mes meilleurs sentiments mes plus petites attentions. »

CHAPITRE XVII

L'AME S'EXCITE A LA PRATIQUE DE LA PARFAITE MODESTIE EN CONSIDÉRANT LES MODÈLES DE CETTE VERTU

1. Le maintien et les manières nobles sont un fruit d'éducation produit surtout par la fréquentation habituelle des hommes bien élevés. Les principes suppléent, mais imparfaitement, à cette fréquentation. Essayons de nous représenter ici les modèles de la modestie religieuse, et plus nous les étudierons, plus nous progresserons dans cette vertu.

2. — Sans contredit, si nous avions vécu avec Notre-Seigneur, sa manière de se tenir, de parler, de regarder, de manger, de s'asseoir, de se vêtir, nous eut saisis d'admiration! La digne et humble majesté de ce Dieu caché transpirait dans toute sa personne; sous le voile même de la nature humaine, on sentait le Dieu. C'est ce qu'a vu et affirmé, raconte une légende, le Préfet qui gouvernait Jérusalem au temps de Jésus-Christ, et c'est là ce qu'il nous faut tâcher d'imiter de notre mieux *.

* **Portrait du Sauveur.** — « Dans ces temps a paru un homme, qui vit encore, et qui est doué d'une grande puissance. Son nom est Jésus-Christ; ses disciples l'appellent Fils de Dieu; les autres le regardent comme un prophète puissant. Il rappelle les morts à la vie, il guérit les malades de toute espèce d'infirmités et de langueurs. Cet homme est d'une taille haute et bien proportionnée. Sa physionomie est sévère et pleine de vertus, de façon qu'à la voir on puisse l'aimer et le craindre aussi. Ses cheveux ont la couleur du vin et, jusqu'à la naissance des oreilles, sont droits et sans éclat; à partir des épaules ils descendent dans le dos, distribués en deux parties, à la façon des Nazaréens. Le front est pur et uni; la figure, sans tache, est tempérée d'une certaine rougeur, la physionomie noble et gracieuse, le nez et la bouche sont irréprochables. La barbe est abondante, de la couleur des cheveux, et

3. — L'apôtre saint Paul, sûr d'évoquer un motif aimé de tous et aimable entre tous, priait les fidèles : au nom de la modestie du Christ : *Obsecro vos per modestiam Christi.* Mais que dire de cette modestie? Saint Bernard, à son tour invoque une modestie angélique : celle de la très sainte Vierge : « Si vous aimez Marie, si vous prétendez lui plaire, je vous conjure d'imiter sa *modestie*. » (*In assumpt. serm. de verbi* ap. 12.) Mais, ici encore, que dire, sinon : Bienheureux ceux qui ont vu!

4. — Notre-Seigneur et sa divine Mère vivaient tous les deux, quoique bien différemment, plongés dans la pensée de Dieu; leur modestie provenait d'un respect incompréhensible de la Divinité. De plus, Jésus et Marie possédaient une pureté, un calme, une bonté que nous ne pouvons même pas soupçonner; leur extérieur, en laissant transpirer leur intérieur, était donc composé avec tant de réserve et de grâce, tant de bienséance et de douceur, tant d'affabilité et de dignité tout à la fois, qu'on pouvait bien s'en émerveiller, mais non pas comprendre et apprécier dignement cette incomparable élévation.

5. — Descendons aux disciples. Prenons des modèles

fourchue. Les yeux sont bleus et très brillants. A reprendre et à blâmer, il est redoutable; à instruire et à exhorter, il a la parole aimable et caressante. La figure est d'une gravité et d'une grâce merveilleuse. Personne ne l'a vu rire une seule fois, mais on l'a vu pleurer. Elancé de corps, il a les mains droites et longues, les bras sont charmants. Grave et mesuré dans ses discours, il est sobre de paroles. De figure, il est le plus beau des enfants des hommes. »

Portrait de la Sainte Vierge. — « La Vierge était de stature médiocre. La couleur de son visage ressemblait au froment; ses cheveux tiraient sur l'or, les prunelles de ses yeux étaient jaunâtres et couleur d'olives, les sourcils arqués et noirs. Elle avait le nez plutôt long, les lèvres vives et rosées, la face et les mains allongées. Elle était en toutes choses honnête et grave, parlant peu et à propos, facile à écouter toute personne, affable entre tous et faisant honneur à chacun selon sa qualité. »

plus à la portée de notre infirmité. On lit dans la vie de saint François d'Assise, par le Père Chalippe (liv. v.) que « la joie, la sérénité, la bonté, la modestie paraissaient toujours sur son visage. » Tâchez donc, si vous voulez ressembler à Jésus-Christ, d'imiter cet air joyeux, bon et modeste. Faites qu'on puisse dire de vous ce qu'on lit en la vie de saint Ignace de Loyola (BARTHOLI, IV, 3) : « Le calme et la modération qui réglaient tous les sentiments intérieurs d'Ignace, se répandaient sur tout son extérieur, et se faisaient lire jusque dans son maintien et sa physionomie. »

6. — Voici ce qu'a écrit de saint François de Sales, Mgr Jean-Pierre Camus, son ami : « Il faut que je vous dise ici une de mes ruses. Quand il me venait voir en ma résidence et y passer son octave ordinaire (à quoi il ne manquait point tous les ans), j'avais fait à dessein des trous en certains endroits pour le considérer quand il était seul retiré en sa chambre, pour voir de quelle façon il se comportait en l'étude, en la prière, en la lecture, en la méditation, à s'asseoir, à marcher, à se coucher, à se lever, à écrire, bref, aux plus menues contenances, dans lesquelles on se licencie souvent, quand on est seul. Néanmoins je ne l'ai jamais remarqué se dispenser de la plus exacte loi de la modestie, tel seul qu'en compagnie ; s'il faisait une prière, vous eussiez dit qu'il était en la présence des anges et de tous les bienheureux, immobile comme une colonne et dans une contenance toute respectueuse. J'ai même pris garde, le voyant seul, s'il ne croiserait pas les jambes, ou s'il ne mettrait point les genoux l'un sur l'autre, s'il n'appuierait point sa tête de son coude : Jamais ! Toujours une gravité accompagnée d'une telle douceur, qu'il remplissait ceux qui le regardaient, d'amour et de respect. » (ESPRIT, IV, 1.)

7. — Le Pape Innocent III éta t venu, accompagné

de cardinaux, visiter le monastère de Clairvaux, saint Bernard et ses religieux lui allèrent au-devant, en procession, mais avec une telle modestie que le Pape et les cardinaux qui jouirent de leur céleste maintien, ne purent s'empêcher de pleurer de joie. — Quant à saint Bernardin de Sienne, il suffisait, pour se recueillir, qu'on le vît paraître; et les plus dissipés s'écriaient en le voyant : « Bernardin est ici! » Aussitôt tous les élèves rentraient dans l'ordre et la tenue. — On sait aussi que le martyr saint Lucien gagnait si vite les cœurs à Jésus-Christ, par le seul éclat de sa modestie, que Maximien, qui l'avait condamné à mort, n'osa pas même le regarder, crainte d'être charmé et converti.

8. — Saint Grégoire de Nysse affirme de saint Ephrem qu'on voyait reluire en sa personne tant de simplicité, de douceur et d'honnêteté, que rien qu'à le voir les plus effrontés s'amendaient. — Saint Ignace, ainsi qu'on le voit au liv. xvi de l'*Histoire des Jésuites,* Ire partie, n° 107, était si soigneux de la modestie, qu'il ne remuait ni les yeux ni la main sans raison. Il avait pleuré à force de chercher les douze règles de modestie qu'il laissa aux siens. — Mais que ces exemples suffisent pour vous exciter à cette modestie religieuse qui vous fera ressembler à Jésus-Christ.

9. — A la vue de si beaux exemples, que puis-je faire, ô Jésus, sinon me confondre et baisser les yeux! J'entends : vous voulez que j'essaie, et vous promettez de m'aider, si vraiment je recherche la modestie qui vous plaît, c'est-à-dire la modestie sincère et surnaturelle, la vôtre, ô Jésus! Oui, je veux, ici encore, me corriger et m'exercer. N'ai-je pas pour grand devoir d'état la tendance perpétuelle à la sainteté? Ne dois-je pas vous imiter par la pratique des vertus! Mon Jésus, bénissez-moi, et faites-moi avancer de jour en jour en la sainte modestie! Ainsi soit-il!

RÉSOLUTION

« Me rappeler ce que je viens de lire touchant la modestie de saint François de Sales. »

CHAPITRE XVIII

L'AME APPREND A MODÉRER SA CURIOSITÉ ET SON ACTIVITÉ D'ESPRIT

Les esprits dissipés sont très nombreux. La cause de de ce mal, c'est la curiosité non mortifiée. Tâchons de bien saisir cette vérité, nous verrons ensuite combien la curiosité peut nous faire tort dans les choses de Dieu.

2. — Au fond d'un presbytère ou d'une cellule, alors qu'on vit dans le silence, un ennemi terrible peut nous assaillir : c'est l'oisiveté, mère de tant de vices, selon ces paroles de l'Ecriture : *L'oisiveté a appris beaucoup de mal.* Pour éviter ce dangereux ennemi, on a le travail de l'esprit : lectures, études, compositions, etc. Mais, prenons-y garde, un autre ennemi nous attend, c'est la curiosité ou la dissipation de l'esprit. Jamais vous ne serez bien recueilli, si vous ne foulez pas aux pieds cet ennemi subtil et secret.

3. — L'esprit prend goût à la vérité, s'anime à sa recherche, et le plaisir qu'il éprouve à la trouver excite encore son désir. On étudie avec plus de passion ; c'est une ardeur très grande, et, si l'on n'y prend garde, on se laisse entraîner par cet amour déréglé de l'étude, au point de perdre tout esprit d'oraison. C'est la curiosité qui fait alors les affaires du démon. Plusieurs sont tombés par cette vaine manie de trop étudier, par ce désir

dévorant de tout savoir. Si donc vous avez la passion du savoir scientifique ou littéraire, philosophique ou artistique, arrêtez! rentrez en vous-même, recueillez votre esprit; ne le laissez pas courir ainsi comme un cheval emporté. Après votre esprit, ce serait votre cœur qui, enfiévré, vous échapperait. Le cerveau pousse le cœur; et, même au physique, l'excès d'activité de l'un nuit à la bonne activité de l'autre, tellement que plusieurs hommes ayant trop surexcité leur esprit sont devenus sensibles outre mesure. Apprenons à mortifier notre curiosité, nous ne tomberons pas aussi facilement dans l'inquiétude et l'agitation.

4. — On croit qu'il n'y a pas de mal à chercher la vérité! Non, si on la cherche avec la modération voulue par l'apôtre : *Oportet sapere ad sobrietatem; il faut une sage mesure dans le savoir* (Rom.). Non, encore, si on étudie ce qui regarde ses devoirs d'état et si l'on fait cela d'une manière tranquille. Mais les choses vont-elles bien ainsi?

5. — C'est admis que vous n'étudiez point comme les impies, pour dépasser les autres et vous faire un grand nom. Admis encore que vous n'abusez pas de ce que vous apprenez. Voici néanmoins ce que saint Thomas nous dit (22^ae^ CLXVII, 1) : « Il peut y avoir un défaut dans la manière désordonnée dont on étudie et dont on désire apprendre la vérité. » N'avez-vous pas un tel désir de savoir que vous en perdez en grande partie le désir de vous sanctifier? N'étudiez-vous pas au détriment de vos devoirs envers Dieu? Ne vous abusez pas; voici quelques-unes des fautes dont on peut se rendre coupable en ce dérèglement d'esprit; c'est encore saint Thomas (*ibid.*) qui parle : « D'une part, quand, par une étude moins utile, on se laisse détourner d'une étude nécessaire; c'est pourquoi saint Jérôme écrivait : Nous voyons des prêtres qui, négligeant l'étude de

l'Evangile et des Prophètes, lisent des comédies et chantent des bucoliques légères. D'autre part, lorsqu'on désire connaître la vérité au sujet des choses créées, sans la rapporter à sa véritable fin, c'est-à-dire à la connaissance de Dieu. D'où saint Augustin dit dans son livre de la *Vraie Religion* (6, 29), que l'étude des créatures doit non pas exciter en nous une vaine et passagère curiosité, mais bien nous faire avancer vers les choses immortelles et immuables. » Examinez donc si vous étudiez pour Dieu ou pour vous, avec modération ou avec passion, et réfléchissez*.

6. — Quand on étudie avec passion, l'esprit est si rempli de ce qu'il étudie, qu'il ne peut plus pratiquer l'oraison ni se recueillir. C'est donc un désordre à corriger. Quand on se livre à la curiosité on ne reste pas uni à Dieu, mais à son amour-propre; c'est donc de la dissipation. De plus, quel mérite recueille-t-on dans ces travaux de caprice et de passion consentis (si toutefois on n'y trouve pas sa perte)?

7. — Ce qu'il y a de plus triste dans cette intempérance d'étude et de lectures agréables, faites au détriment des études professionnelles ou de la piété, c'est qu'on devient presque semblable à des païens. On ne lit plus pour s'édifier, mais pour savoir. Un livre spirituel, une vie de saint, un sermon, n'importe quoi nous tombe-t-il sous la main, on le dévore; mais pour s'instruire, mais pour satisfaire sa curiosité, mais par manie; et le profit spirituel où est-il? Hélas! que cet esprit est loin de Dieu.

8. — « Ne vous fatiguez pas d'un trop grand désir

* Nous ferons observer au lecteur qu'il doit se mettre en garde contre plusieurs écrivains du siècle. Ces hommes — cupides autant que retors— savent piquer très fortement notre curiosité par certaines études moitié chrétiennes et moitié matérialistes. Ils font une *réclame* insensée. On se laisse prendre et..., expérience faite, il faut convenir qu'on a perdu son argent, troublé son esprit et, peut-être, scandalisé sa foi.

de savoir » dit l'*Imitation*. Mais qui veut croire que cette parole soit dite pour lui? Ce n'est qu'en tremblant que je transcris ici l'aveu d'un savant illustre (Huet, évêque d'Avranches, *De rebus ad eum pertinentibus*) : « J'étais absolument emporté par le plaisir que je trouvais à l'étude, dit-il, et la variété infinie d'objets qu'elle présente entraînait tellement mes pensées, et s'emparait si bien de toutes les avenues de mon âme, que j'étais tout à fait incapable d'une douce et intime conversation avec Dieu. Cette dissipation et ce dérèglement d'esprit ont toujours été mon grand défaut; ils troublent encore ma prière et m'enlèvent encore presque tout l'avantage que j'en devrais retirer. »

9. — Que de grâces, que de mérites, que d'œuvres de zèle ont été méprisées tacitement à cause de la passion de la curiosité! Que d'années, que de fatigues, que de recherches comme perdues par ce manque de retenue, de mesure et de recueillement d'esprit! Oui, tant qu'on est possédé de cette passion, impossible d'atteindre au recueillement vrai. Examinez-vous donc et défiez-vous de votre amour-propre. Voyez si votre esprit est libre, s'il travaille sans attache, sans fièvre, sans aucun dérèglement; et si, malheureusement, vous êtes dans le tourbillon, oh! de grâce! ouvrez les yeux, décidez-vous à vous recueillir dans l'ensemble de votre vie, dans vos travaux et dans toutes vos pensées.

10. — Le Père Martin Schmitt, du très saint Rédempteur, auteur de théologie et d'histoire archéologique, en était venu à dominer son activité au point de ne jamais écrire plus d'une page par jour. Cette page terminée, il la laissait et s'en allait prier. On raconte la même chose du Père Dujardin, traducteur des œuvres de saint Alphonse de Liguori. Essayez de vous mortifier de la sorte, au moins pendant quelques jours et afin de vous recueillir.

Affections et prières. — L'attachement de mon cœur au plaisir de l'action me fait placer au second rang cette piété, cette vie intérieure que vous avez appelée, ô Jésus, *la meilleure part*. Je crois qu'il m'est nécessaire de céder à cet attrait déréglé ; mais je me trompe, ô mon Dieu. Une seule chose est nécessaire : mon devoir. Et jamais ce qui me détourne de la perfection ne saurait être mon devoir. Aidez-moi, doux Maître, à unir l'activité à la prière en telle proportion que l'une ne nuise pas à l'autre, mais que celle-ci sanctifie celle-là. Vienne alors l'heure de quitter ce monde, je ne serai pas confondu. Mais, ô Juge sévère, quoique bon, que dirais-je et que direz-vous de mes travaux, s'ils m'ont empêché de m'unir à vous autant que votre amour le voulait ? Mon Dieu, convertissez-moi ! Vierge très prudente, obtenez-moi l'esprit de retenue et de force qui m'est nécessaire pour brider l'activité déréglée de mon esprit. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Me poser fréquemment cette question : ce que je fais me servira-t-il pour l'éternité ? »

CHAPITRE XIX

L'AME S'EXERCE A TRAVAILLER PLUS A PERFECTIONNER SA PIÉTÉ QU'A ACQUÉRIR UNE SCIENCE TOUT HUMAINE

Un homme qui, par l'étendue, l'élévation et la valeur de ses ouvrages théologiques, a mérité d'être classé au rang des grands savants, Suarez, étant réduit par la maladie aux portes du tombeau, s'écria : « Je donnerais toute ma science pour le mérite d'un seul *Ave Maria*. » Cette parole, sage et très sage du reste, suffirait à nous

dire ce que vaut la science comparée à la sainteté ; quel peu de cas l'on doit faire de l'étude si on la sépare de la piété ; de combien l'amour de Dieu l'emporte sur la science de l'homme. Certes nous savons que les *lèvres du prêtre doivent garder la science*, nous croyons que certains hommes doivent servir Dieu par l'enseignement et la plume ; mais nous savons aussi qu'on peut abuser des meilleures choses. Nous cherchons à prémunir le lecteur contre le travail déréglé, la fièvre du savoir intempestif ; à lui de comprendre.

2. — Pensez aux Sages de la Grèce et de Rome, essayez d'imaginer le travail incessant de leur esprit... les études, réflexions, recherches, lectures qui durent les absorber, les fatiguer, les épuiser ; rangez ensuite devant vous ces grands travailleurs de l'idée, qui n'eurent pas le bonheur de connaître Jésus-Christ, et demandez-leur s'ils recommenceraient leurs immenses travaux, dans le cas où Dieu, après les avoir éclairés de la foi, les renverrait sur la terre ; demandez-leur surtout s'ils négligeraient l'occasion de s'unir à Dieu pour celle de se rendre savants, et vous verrez quelle estime ils feront des choses surnaturelles, quel mépris ils montreront pour les vaines questions de la science humaine.

Encore une fois, mon intention n'est pas de ralentir votre ardeur à l'étude ou votre désir de vous rendre savant : je voudrais plutôt passer le reste de ma vie à crier dans le monde entier : « O vous qui aimez l'Eglise et les âmes, instruisez-vous, renseignez-vous mieux, apprenez la philosophie de saint Thomas, la morale de saint Liguori, les encycliques sociales de Léon XIII, sachez par cœur le catéchisme et les Décrets du Concile de Trente, l'Evangile, les Epîtres de saint Paul, l'histoire et la Critique etc. Cependant ne négligez pas votre sanctification ».

3. — Il est plus important qu'on ne pense de consi-

dérer la vanité du savoir, quand il ne s'acquiert qu'au détriment de la perfection. L'auteur de l'*Imitation* commence son livre par cette idée, et, plusieurs chapitres durant, il y revient, comme dans la crainte de n'avoir pas été assez compris. Au chapitre premier : « A quoi bon faire de savantes dissertations sur la Trinité, si votre défaut d'humilité vous rend désagréable à la Sainte Trinité?... » Au deuxième chapitre : « Tout homme désire naturellement savoir : mais qu'importe la science sans la crainte de Dieu ? etc... » Au troisième : « Quel profit y a-t-il à approfondir des choses cachées et obscures dont l'ignorance ne nous sera pas reprochée au jour du jugement! etc... » Une telle insistance de la part d'un ascète si éclairé est chose bien digne d'attention.

4. — Ne pensez pas avoir assez fait pour vous recueillir et devenir maître de votre esprit, tant que vous n'aurez pas acquis une sorte d'indifférence relative pour la science, la littérature, etc., et une grande ardeur pour votre amendement complet. Celui qui estime une chose y est entraîné : si donc vous estimez plus la connaissance de la créature que l'union au Créateur, vous serez toujours porté à la créature et détourné du Créateur ; le recueillement d'esprit demande juste le contraire. Faites donc le nécessaire pour que votre esprit s'applique avant tout aux choses spirituelles. Ou, du moins, que votre esprit reste libre et ne soit pas entraîné par les études et les pensées d'ici-bas, loin de Dieu.

5. — Insensés que nous sommes! Quand il s'agit de jeûner, de prier, de faire oraison ou pénitence, la moindre fatigue nous semble un obstacle insurmontable, et nous crions aussitôt : Ma santé me le défend! Et puis, nous nous consumons dans des travaux que Dieu n'exige pas, où la vanité a la plus grande part, où le caprice est le principal mobile, où nous perdons plus que nous ne gagnons : « Enfant des hommes, pourquoi donc aimez-

vous les choses vaines et recherchez-vous le mensonge ? »[1].

6. — Qu'est-ce qui vous attire et vous lie à l'étude ou aux autres travaux ? Est-ce le plaisir ? Est-ce la soif de paraître ? Est-ce le besoin de vous occuper ? Si c'est le plaisir, je vous dirai qu'il y a bien plus de plaisir à se tenir aux pieds du Maître qu'à s'agiter, pensant le servir, comme s'il avait tant besoin de nous ! Si c'est la gloire comparez celle du vénérable curé d'Ars à celle de Lacordaire, celle de saint Benoît Labre à celle de Bossuet, celle du dernier des martyrs à celle d'Origène : les uns sont glorifiés par quelques érudits, les autres par toute l'Eglise du ciel et de la terre. Ajoutez que, dans l'éternité, la sainteté seule vous fera resplendir. Que si vous travaillez avec cette passion, dans le but de vous occuper, sachez que vous ne manquerez ni d'occupation ni d'ouvrage à vous corriger et à vous rendre semblable au Christ.

7. — Si votre esprit vous pousse à écourter vos exercices de piété pour donner plus de temps à l'étude, s'il vous distrait de Dieu pour vous ramener à ces recherches ; si en un mot il gêne votre union à Dieu, demandez-lui de quoi lui servira, à la mort, d'avoir tant étudié et si peu prié ; tant raisonné et si peu fait de bien ; tant donné de fleurs et si peu produit de fruits ? Est-ce que la sagesse peut exister en dehors de la saintete ? Si vous voulez avoir la vraie science, faite de la perfection votre vrai souci, et travaillez au reste selon votre état. Je dis qu'il faut étudier selon son état. Si donc vous êtes destiné à l'apostolat rendez-vous solide et érudit dans toutes les connaissances humaines, surtout dans les idées de votre temps. Connaissez les hommes influents, leur philosophie et leurs visées ; méditez les Encycliques du Pape et les lettres épiscopales. De telles études feront

[1] Ps. 4.

mieux que de ne pas vous distraire, elles vous obtiendront de très grandes grâces.

8. — Voici le moyen de ne jamais être absorbé par le travail au détriment de la vie intérieure : 1° N'admettez généralement aucune étude ni travail, sans l'avoir reçu comme une tâche à remplir de par l'obéissance ; 2° Rappelez-vous que Dieu n'a besoin de parsonne ; 3° Que vous devez travailler pour faire la volonté de Dieu et non pour contenter votre curiosité ou votre activité. — Bénissez Dieu, s'il vous fait aujourd'hui la grâce de regarder le travail comme infiniment moins noble que la prière : choisissez la meilleure part !

9. — Mon doux Jésus, le temps de travailler avant tout à me sanctifier est venu ! Je le veux : Oui, je vous le demande, faites que rien ne m'empêche plus de cultiver la vertu, l'oraison, la piété, les saintes lectures et l'union à votre cœur ! Vous êtes trop aimable en effet, pour que je renonce au bonheur de vous ressembler ; pour que je vous refuse la juste satisfaction de me voir imiter vos exemples. Ainsi soit-il !

RÉSOLUTION

« Commencer toutes mes lectures par une prière faite attentivement. »

CHAPITRE XX

L'AME CHERCHE LE SOUVENIR HABITUEL DES RÉALITÉS DE LA VIE

Que rien ne te trouble ! Que rien ne t'épouvante ! Tout passe, Dieu seul reste, et il suffit ! » Ces maximes ne sont pas à admirer en passant, on doit se les fixer

dans la tête et s'en imprimer le souvenir au fond du cœur. Sainte Thérèse les avait écrites sur un signet qu'elle voyait fréquemment. C'est ce que nous voulons dire par ces mots : « Souvenir de la réalité. » Ce souvenir constitue une excellente pratique et un solide aliment du recueillement de l'esprit.

2. — « Souvenez-vous de vos fins dernières » nous dit à tous et à chacun l'Esprit sanctificateur : Êtes-vous fidèle à cet avis ? « En toutes choses, considérez la fin », disent les sages ; en tenez-vous grand compte ? Vous souvenez-vous que la vie ne vous est pas donnée pour autre chose que pour connaître, aimer et servir Dieu, et, par ce moyen, sauver votre âme ? Ces idées vous suivent-elles comme votre ombre, partout et toujours ? Le matin, au lever, vous souvenez-vous que vous devez mourir, et le soir, pensez-vous à être jugé ? Quand vous souffrez, vous rappelez-vous que la souffrance est une épreuve passagère autant que salutaire ? Quand vous êtes joyeux, savez-vous considérer que la joie définitive n'est pas ici-bas ? C'est la réalité que tout cela ; et, si vous voulez vivre recueilli, vous devez vous souvenir de ces vérités tout le long de votre pélerinage.

9. — Le cardinal Bellarmin avait fait graver sur son anneau pastoral : *Cogita mori !* Pense à mourir ! Saint Jérôme croyait toujours entendre la trompette du jugement criant à tous : « Morts, levez-vous ; venez au Jugement ! » Un solitaire creusait chaque jour sa fosse ; et l'on sait que l'empereur Charles-Quint fit célébrer ses funérailles anticipées. Tout ces moyens ont pour but de nous maintenir dans la juste appréciation des choses, dans la réalité de la vie. Mais si tant de saints et de savants ont cru nécessaire de se rappeler toujours ces grandes vérités, ne devez-vous pas les imiter ?

4. — Il y en a que le succès dissipe, qui se croient appelés à de grandes choses, qui se lancent dans les

partis, les projets, les entreprises... oubliant leur fin et leur âme; ils se fatiguent beaucoup, même trop, et puis ? « Vous courez fort bien, leur dit saint Augustin, mais en dehors du chemin ! » Ne nous exaltons pas; la vie est un songe : restons modestement dans le devoir, servons Dieu au jour le jour; comme des ouvriers à la journée, faisons notre tâche et vivons calmes, pensant à Dieu, au ciel à l'éternité : c'est là vivre recueilli.

5. — Pourquoi le vieillard est-il d'ordinaire si refroidi pour les choses du temps ! Les comprend-il moins bien que le jeune homme ? C'est le contraire. Qu'est-ce qui le porte à s'humilier, à faire pénitence, à prier ? Si vous examinez, vous verrez que le vieillard pressent l'éternité et n'a plus d'illusions sur la vie. Tâchons de rester comme lui dans la réalité ; la mort ne nous causera point de déceptions.

6. — Loin d'engendrer l'ennui, ce regard habituel de la vérité est le seul moyen d'arriver à la paix du cœur. Que va-t-on chercher dans la retraite? la paix. Et que fait-on pour la trouver? On rentre dans la réalité de la vie, on se remet en face de Dieu, de soi-même, de sa fin, de ses espérances, de ses devoirs, de son immortalité ; et, plus on pénètre avant dans ce sanctuaire du recueillement, plus on se sent ramené au réel. Pourquo ne pas essayer de vivre toujours dans ce même fonds d'idées et de souvenirs ? Cherchez la paix, cherchez la vérité !

7. — C'est dans ce milieu — la paix et la vérité — que se trempent les mâles héros, les vrais hommes de l'Eglise, les soldats du Christ. C'est là que la vraie éloquence puise ses inspirations, là qu'on forge les armes du combat là qu'on devient le lion du désert, terrible au démon, terrible au monde, terrible à l'enfer. Ah ! si nous comptions plus d'hommes vraiment recueillis !

8. — Vous demeurerez dans la réalité de la vie, quand

vous saurez bien où en sont les affaires de votre âme, quand vous les surveillerez et les soignerez par le menu ; car vous n'avez rien de plus pressant que l'œuvre de votre sanctification. Ne marchez pas à l'aventure, comme ceux dont la conscience est aveugle. Révisez votre intérieur, voyez si vous résistez suffisamment à la tentation, si vous vous approchez comme il convient des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, si vous coopérez assez prudemment à la grâce de Dieu ; en un mot, si vous avancez ou si vous reculez. Encore une fois sentez-vous vivre !

9. — Si vous voulez enfin devenir recueilli, ne vous embarrassez d'aucune affaire étrangère à votre devoir, occupez-vous de vous sauver, de vous sanctifier, de réduire vos défauts, de fortifier vos bonnes habitudes, de plaire à Dieu, d'amasser des mérites pour l'éternité, de posséder votre esprit, d'observer les mouvements de votre cœur et de vous maintenir toujours dans le surnaturel. Profitez de vos jours de retraite pour dresser une sorte d'inventaire de votre cœur, et, quand vous aurez bien vu ce que vous faites, où vous tendez, où vous aboutirez, tâchez de ne plus l'oublier ; en sorte que, le jugement arrivant à l'improviste, vous puissiez pourtant dire : Voilà que mon cœur est prêt ! C'est ce qu'entend Notre-Seigneur quand il dit : « *Heureux le serviteur qui, au moment où le Maître est venu et a frappé à la porte, a été trouvé vigilant, etc.* »

10. — La pensée d'imiter Notre-Seigneur, en tout ce que l'on fait, reste cependant le secret principal d'une bonne spiritualité. Autant il paraît téméraire pour un ascète ordinaire de ne vouloir étudier les vertus et les exemples du Maître que sur nature, c'est-à-dire dans les seules paroles du texte évangélique, autant il est facile, efficace et prudent de rapporter à leur divin modèle les études que l'on fait de ces vertus dans les Docteurs

de l'Eglise. S'il est bien en effet d'imiter Notre-Seigneur d'abord indirectement et par le travail des vertus prises en général, il est mieux de couronner ce travail ordinaire et quotidien par le désir et l'essai grandissants de l'imitation directe. Mais comment s'occupe-t-il d'une si divine tâche celui qui voit trop le monde, manque à la résidence, s'enfièvre dans une étude trop passionnée, ou perd son temps à ne rien faire ? Oh ! que nous serons heureux le jour où nous ne passerons pas une heure sans nous rappeler ce fondement des EXERCICES : « L'homme a été créé afin que louant Dieu son maître, le glorifiant et le servant, il finisse par être sauvé. Mais toutes les autres choses qui sont sur la terre ont été créées pour l'homme même et dans le but de l'aider à acquérir sa fin ; d'où il suit qu'il faut en user ou s'en abstenir selon qu'elles sont utiles ou nuisibles à cette acquisition. »

RÉSOLUTION

« Aller en esprit au bord d'une tombe, et là, me demander ce qu'il me restera des œuvres auxquelles je m'adonne avec tant d'entrain. »

CHAPITRE XXI

L'AME RAVIVE SON ESTIME POUR LA PRATIQUE DES EXAMENS SPIRITUELS

Nous le savons, le recueillement ne consiste pas exclusivement à se tenir en la présence de Dieu, mais à s'arracher aux choses visibles pour s'appliquer à toutes les choses de la vie spirituelle. Aujourd'hui nous considérons l'imprudence de ceux qui négligent la pratique des examens de conscience et qui, par suite,

s'appliquent aux choses de Dieu d'une manière par trop théorique. Ce n'est point, en effet, pour contempler Dieu et garder nos propres difformités que nous devons nous recueillir, mais pour nous examiner devant Dieu et nous corriger de nos défauts.

2. — Outre l'examen particulier dont nous parlerons au chapitre suivant, on doit s'appliquer à trois sortes d'examen : l'examen du matin, l'examen du soir et l'examen préparatoire à la confession.

L'examen du matin est appelé examen de prévoyance. Il consiste à prévoir ce que sera la journée ; ses dangers, ses devoirs. Cela fait, on se propose la ligne de conduite à suivre dans tel ou tel cas et l'on recommande la journée à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère. Un exemple suffira à faire sentir l'importance de cet examen. Vous devez recevoir une visite ? Quelle sera votre tenue en cette circonstance ? Jusqu'où devez-vous aller dans vos paroles, dans vos demandes et dans vos réponses ? Serez-vous intime, réservé, froid, ouvert ou fermé ? Tout cela dépend d'une foule de circonstances qui méritent réflexion. Si vous ne vous êtes point préparé à cette visite, attendez-vous à y commettre plus d'une faute, par indiscrétion ou par imprudence. Vous aurez plus d'un reproche à vous faire, mais trop tard ! Voyez donc l'importance de l'examen de prévoyance. Ne l'omettez jamais. Dès que vous le ferez habituellement et bien, cet examen vous rendra circonspect et recueilli.

3. — L'examen de prévoyance doit se faire le plus tôt possible, dès le réveil ; il doit porter sur les rencontres et les obligations de la journée. Voici un questionnaire, pour exemple:

Comment ferais-je mes exercices du matin : prière, méditation ? si je les fais dans ma chambre de travail, ne suis-je point exposé à leur substituer le travail ? Et les petites heures, la préparation à la sainte messe, la

célébration des saints Mystères, l'action de grâce... n'y a-t-il rien aujourd'hui qui me donne à prévoir que je m'y comporterai trop négligemment? Si je fais telle visite, quand serais-je de retour! Si je dois préparer telle conférence, comment le ferais-je? Pour Dieu avant tout, ou bien pour des intérêts passagers? J'aurai à assister à telle réunion : qu'y dirais-je? Je vais à tel dîner : comment dois-je m'y tenir? Quand réciterai-je mes vêpres et le reste de mon office? Je verrai tel confrère avec qui je suis en froid, comment l'aborderai-je? Quand rentrerai-je? j'aurai à entendre des confessions, à me confesser moi-même : quand et comment remplirai-je tous ces devoirs, etc.

Un examen de ce genre, où l'on prévoit toute la journée, est, à la longue capable de transformer un homme au point de vue spirituel. Il est, en outre, un moyen de développer le jugement et la prudence.

4. — L'examen du soir est la réponse à celui du matin. Son importance pour le recueillement n'est ni moins grande ni moins évidente. Impossible d'exiger de soi un compte-rendu journalier des principales actions et intentions du jour, sans arriver bientôt à une grande vigilance sur son cœur. De là au recueillement parfait, il y a peu de distance. Le démon le sait bien; aussi porte-t-il beaucoup d'âmes à penser que l'examen de conscience que l'on fait à la prière du soir n'a qu'une importance secondaire. Nous ne dirons pas, cependant, qu'il est plus capital pour la vie intérieure que l'examen particulier; nous dirons moins encore que celui-ci est plus important. Ce que nous savons c'est que l'examen quotidien, s'il est fait avec diligence, est un des plus grands moyens de sanctification. Nous voudrions pouvoir développer cette vérité et la faire sentir à tous, mais notre cadre ne le comporte pas.

5. — L'examen du soir a trois parties : contrôle

successif des actes de la journée afin de savoir si, par négligence ou manque d'intention pure, aucun d'eux n'est fautif; humiliement de soi-même (si on veut accepter ce mot) suivi d'un acte de vive douleur d'avoir offensé un Dieu; relèvement de l'âme et nouvelle résolution de mieux faire, le lendemain.

O mon Dieu si j'ose vous prier ici pour les âmes qui se serviraient de cet humble ouvrage, accordez-leur la fidélité jusqu'à la mort à l'examen du matin et à l'examen du soir. Faites m'en la grâce à moi-même, car je sens que notre salut y est grandement intéressé.

6. — Le troisième examen que nous devons nous imposer comme un devoir très important, c'est l'examen préparatoire à la confession. A force de fréquenter la confession, on peut se la rendre presque inutile. Parfois, on ramasse quelques fautes, on fait un acte de contrition à la hâte et l'on court se débarrasser de sa confession ! Ah, mon Sauveur Jésus, voilà comment j'ai traité les grâces du sacrement de pénitence ! Et puis je m'étonne de ne pas me corriger, de languir sans ferveur ! Quel malheur que cet abus ! Quel malheur, surtout si un tel abus était plutôt délibéré qu'attribuable à l'humaine infirmité.

Si vous êtes fidèle à l'examen du matin et à celui du soir, vous n'aurez pas de peine à faire votre examen de confession... mais prenez-y garde : un homme spirituel ne se contente pas de dresser une liste de péchés, il travaille à obtenir la contrition vive, le ferme propos de s'amender. Il va jusqu'à découvrir à son confesseur la cause et le principe de ses fautes principales. Il cherche à s'humilier, à se faire rougir, à mortifier son orgueil, pour se punir d'avoir offensé son Dieu.

Ce n'est ni par jansénisme ni par scrupule qu'il en agit de la sorte; mieux vaudrait se faire une loi de n'accuser que les péchés mortels ; c'est par désir de con-

tenter Dieu, par faim et soif de justice, par ferveur volontaire. Oh! mon cher lecteur, faites ainsi, faites mieux encore votre examen préparatoire à la confession. Je vous en prie, tenez compte des avis que je viens de vous rappeler, au sujet de ces trois examens.

RÉSOLUTION

« Promettre à Dieu de mieux faire mon examen de prévoyance. »

CHAPITRE XXII

L'AME SE RETREMPE DANS LA FIDÉLITÉ A L'EXAMEN PARTICULIER ET DANS L'ESTIME DU GRAND EXAMEN ANNUEL

SCRUTEZ *les voies par lesquelles vous marchez.* Tel est le conseil de la Sagesse à quiconque cultive la vie spirituelle. Le recueillement positif consistant à appliquer les facultés de l'âme aux choses de Dieu, il importe de s'examiner et de surveiller son intérieur à cet égard, en pratiquant les examens dont nous avons parlé au chapitre précédent. Deux examens sollicitent, en outre, notre constante fidélité : l'examen particulier, ou *du jour* et le grand examen annuel, ou *des retraites.* Ayons le courage de faire bien le présent exercice sur ces différents examens.

2. — L'examen particulier roule sur le défaut dominant, quand on croit mieux, pour soi, de poursuivre ce défaut ; ou, selon notre méthode, il se fait sur la résolution de chaque jour. Philosophiquement parlant l'examen particulier, fait sur la vertu du mois, peut, croyons-nous, suppléer avantageusement pour un bon nombre d'âmes le même examen appliqué à ce qu'on appelle

son défaut dominant. L'un et l'autre, en tous cas, doivent être pratiqués autant que possible tous les jours. Ce n'est qu'à force de persévérance qu'on arrive à connaître, à affaiblir, à ruiner ses défauts.

3. — Pour être parfaitement conforme à la règle des Maîtres, l'examen particulier suppose une préparation, un souvenir et une conclusion pour chaque jour. Si vous travaillez à vous acquérir la sainteté en imitant, au moyen de la présente méthode, les vertus et les exemples de Notre-Seigneur, vous préparerez cet examen le matin, avant ou après par l'acte de prévoyance que comprend chaque méditation ; avant midi, vous vous le rappellerez, jetant un coup d'œil sur votre matinée et renouvelant votre résolution pour l'après-midi ; le soir, enfin, avant de vous mettre au lit, vous le conclurez en repassant votre après-midi, et en faisant des actes de remerciement ou d'humilité, selon que vous aurez été fidèle ou non à votre résolution, et en promettant à Dieu de mieux faire, le lendemain. Si, comme certains religieux, vous faites la *méditation des vertus* l'après-midi, vous préparerez le sujet de votre examen en ce temps même ; le soir, vous vous rendrez compte de votre fidélité à vos résolutions et vous résoudrez de les reprendre dès votre réveil le lendemain ; puis, vers midi, vous les conclurez comme il a été dit plus haut.

4. — Gardez-vous de négliger cet examen. Il est d'une grande importance pour tout homme spirituel. Si vous ne le faites pas avec un peu d'application, croyez que votre poursuite de la perfection n'est pas bien sérieuse ; si vous l'omettez habituellement, cette poursuite est compromise. Ne dites pas que cet examen vous paraît trop difficile. Le système spirituel que nous suivons est éprouvé depuis longtemps, et nul ne le trouve trop absorbant ou fatigant. Essayez de le suivre bonnement, vous éprouverez bientôt sa facilité réelle et sa

vraie utilité. On pourrait dire d'un homme, que sa ferveur est à la mesure du sérieux qu'il apporte à son examen particulier. Ne vous laissez donc point tromper ni illusionner à cet égard.

5. — Un dernier examen, bien propre à vous faire avancer dans le saint recueillement est celui que nous appelons l'examen *des retraites*. Saint Ignace conseille d'avoir un petit livre de comptes spirituel pour l'examen particulier. Permettez-moi de vous conseiller d'avoir, vous, un grand livre de comptes pour l'ensemble de votre vie, et de faire vos retraites un peu à la façon de ces négociants qui, chaque année au moins, dressent un inventaire exact de leurs dettes et de leurs avoirs.

6. — Quiconque a lu les ouvrages de saint François de Sales a pu y reconnaître une sagesse profonde et, en quelque sorte, divine. Outre que l'Eglise a élevé ce saint au rang des Docteurs, ce qui est une preuve incontestable de sa science, la sagesse qu'il fait paraître en ses écrits frappe tout observateur clairvoyant. Beaucoup, néanmoins, semblent ignorer la valeur ou peut-être même l'existence des Exercices spirituels que ce grand Docteur propose à sa Philothée, au livre V de la *Vie dévote*. Or, à voir l'étendue qu'il y donne à l'examen, il ressort clairement cette vérité qu'une bonne retraite suppose un long et prudent examen de ses dispositions intérieures : par rapport à Dieu, à soi-même et au prochain. Ce simple renseignement est d'une grande utilité ; veuillez y réfléchir.

7. — Beaucoup manquent le fruit de leurs retraites, faute d'examen intelligent. Ils ne s'occupent que de leurs péchés et non des affections d'où procèdent ces malheureux fruits. Ils s'appliquent à méditer les grandes vérités, à repasser les principales obligations de leur état, à bien prier et à faire une confession générale très détaillée. Tout cela est bon, mais, sans un examen pro-

fond, la racine du mal n'est point découverte ; les péchés passés sont remplacés bientôt par les péchés à venir ; comme, au printemps, on voit l'herbe grandir dans les champs moissonnés en été.

Affections et prières. — O Jésus, Roi des saints et douce récompense de ceux qui auront vaillamment combattu, vous savez combien ma mauvaise nature est habile à esquiver les coups de la mortification intérieure, mais je vois maintenant que l'examen quotidien, joint à la méditation quotidienne sur quelque Vertu, me garantit, par votre grâce, le succès de tous mes travaux spirituels. Accordez-moi donc, par l'amour que vous ressentez pour mon âme, la fidélité à bien pratiquer cet exercice capital. Que rien ne m'en détourne, que tout m'y ramène, que je m'y exerce envers et contre tout, que j'en fasse mon souci principal de chaque jour. Et que, sans exclure les motifs secondaires de chaque vertu, je me propose en chacune d'elles et fréquemment le motif supérieur de votre amoureuse imitation. Oui, pour m'unir plus étroitement à votre Cœur, je désire sa ressemblance et ses vertus. Aidez-moi à coopérer aux grâces de votre Saint-Esprit. Vierge bénie, admirable mère du Christ, oubliez mon ingratitude à votre égard, intercédez pour moi ; je veux aimer votre Fils, je veux me sanctifier, je veux m'enrichir de vertus pour mieux le glorifier dans l'éternité. C'est à vous de m'obtenir cette ineffable faveur, et c'est de vous que je l'espère. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Redoubler de fidélité à faire l'examen particulier. »

CHAPITRE XXIII

L'AME S'EXPLIQUE L'IMPORTANCE DES EXAMENS SPIRITUELS

Ceux qui ont pratiqué les Examens de Tronson n'ont aucune peine à admettre qu'il soit capital, en ascétisme, de recommander fortement la fidélité aux différents examens spirituels. La connaissance de notre intérieur, les salutaires désillusions touchant nos prétendues qualités, le remords efficace et le courage dans le combat spirituel sont, en effet, les heureux fruits de ces examens. Oh ! que vous ferez un bon profit, aujourd'hui, si vous parvenez à concevoir une estime plus grande que jamais de ces saints retours sur soi.

2. — Faute de connaître clairement l'objet de son examen, par exemple : les différentes circonstances à prévoir pour la journée, les péchés commis et les devoirs négligés, la résolution du jour-le-jour conforme au travail spirituel que l'on poursuit, etc., on n'obtient de la plupart de ces examens qu'un résultat peu encourageant ; surtout quand l'examen particulier porte sur un défaut que l'on croit dominant et qui n'est tel qu'en apparence. De là un certain dégoût d'abord, le mépris ensuite, des différents examens spirituels. — Peut-être vous est-il arrivé, mon cher lecteur, quelque chose de semblable. S'il en est ainsi, vous êtes un peu excusable d'avoir cultivé sans courage la pratique si salutaire des examens ; vous n'en restez pas moins à plaindre. Mais voici le temps de tout réparer.

3. — L'homme paresseux à s'examiner ressemble au négociant qui néglige sa tenue de livres. Des créanciers voleurs s'apercevant du désordre de ses comptes, se

font payer par lui des créances qui n'ont jamais existé, l'embrouillent par des emprunts et des prêts de peu d'importance chacun mais nombreux, et finissent par s'enrichir en le ruinant. Cette calamiteuse iniquité, qui engendre tant de misères dans le monde commercial, peut servir à faire comprendre combien nous aurions tort de négliger nos comptes spirituels, c'est-à-dire les examens. — Saint Grégoire nous le dit: « Nous sommes, en cette vie, comme sur un grand chemin par lequel nous allons à la patrie. Or les malins esprits assiègent la route, comme certains petits voleurs. Celui-là donc veut être dévalisé qui ne cache pas son trésor mais le porte ostensiblement. » Certes, pieux lecteur, vous ne vous adonnez pas à la vie spirituelle pour y faire de mauvaises affaires. Vous prétendez bien éviter l'illusion, les confessions nulles, la perte du mérite principal de vos bonnes œuvres? Vous ne voulez pas frapper en l'air? De grâce alors, faites vos examens, faites-les tous les jours, faites-les bien, faites-les le mieux que vous pouvez; vous serez bien plus assuré de vous trouver riche, à la mort.

4. — *Gloire à Dieu au plus haut des cieux; paix, sur terre, aux hommes de bonne volonté!* Quel est le prêtre ou le religieux qui, entendant ou lisant cette parole de l'Evangile, ne se flatte pas de vouloir rendre gloire à Dieu jusqu'au plus haut des cieux; c'est-à-dire de ne chercher en tout que la plus grande gloire de Dieu? quel est celui qui ne se place pas parmi les hommes de bonne volonté? Sans doute, un prêtre et un religieux sont ordinairement des âmes de bonne volonté et qui glorifient Dieu, mais n'exagérons rien.

Est-il bien sûr que nous travaillions *assez purement* pour la gloire de Dieu? est-il certain que, vu les grâces dont nous sommes pourvus, notre bonne volonté soit *assez* bonne? Vous n'auriez pas la vanité de le croire.

D'où vient donc l'illusion en cela, sinon du peu de connaissance exacte que nous avons de nous-mêmes, sinon de l'infériorité des examens que nous faisons? A quoi faut-il attribuer encore ces mille résolutions — désirs avortés — qui nous font croire que nous avançons lorsque, de fait, nous nous abusons? D'où vient que nos confessions manquent si souvent de précision dans l'aveu, de fermeté dans le propos, de contrition parfaite ? Quelle est en un mot, la cause de nos mécomptes en la vie intérieure, sinon le défaut d'examens suffisamment éclairés ?

5. — Les examens spirituels tiennent l'âme dans l'humilité, parce qu'ils lui font toucher du doigt, chaque jour, sa faiblesse ; ils lui donnent le désir de la prière parce qu'ils lui font sentir le besoin qu'elle a d'être plus éclairée et plus fortifiée d'en haut; ils dirigent ses opérations réformatrices, en lui montrant les abus qu'elle commet ; ils la prémunissent contre mille fautes, par la vue qu'ils lui donnent des dangers où elle est de tomber, d'offenser Dieu et le prochain ; ils la rendent circonspecte, judicieuse et prudente, par la multiplicité et l'intensité d'actes réfléchis et d'efforts sérieux qu'ils provoquent ; enfin ils sont la source de presque tous ses progrès. « En présence des ruses incessantes de l'ennemi, dit saint Ignace de Loyola, il vous faut avoir chaque jour des heures fixées pour monter la garde, pour rentrer en vous-même et considérer soigneusement devant Dieu toutes vos paroles, vos actions et vos pensées. » (*Lyr.*)

6. — On hésiterait, mon cher lecteur, à vous presser ainsi de bien faire vos examens, si vous manquiez des moyens voulus pour accomplir cet exercice. Mais, sans sortir de la présente méthode, vous avez toute facilité de vous examiner comme il convient. Ne vous donnez donc pas le tort immense de négliger ces examens.

Votre âme, qui a souffert peut-être de vos négligences à cet égard, vous en prie et vous en supplie. Notre doux Maître et Sauveur, qui veut vous sanctifier réellement et non en apparence, vous demande d'être sérieux à cet égard. Votre éternité qui, peut-être, va s'ouvrir dans peu de temps, y est trop intéressée pour que vous reculiez sur un tel sujet. En avant ! donc : pour plaire à Dieu, pour assurer, quant à ce point, votre chère sanctification, pour commencer ici-bas de goûter l'enivrante paix des bienheureux.

Prière au Très Saint Rédempteur. — Les consolations du siècle présent ne tentent pas mon cœur, ô Jésus ! J'en sais la vanité. Cependant, fussent-elles solides et durables, je vous les sacrifierais comme on donne un verre d'eau, en pensant au bonheur de vous connaître, d'imiter vos exemples, de s'unir à votre cœur. Oui, ô mon adorable Rédempteur, oui, je chéris ma vocation, je préfère à tout la profession que j'ai embrassée pour vous suivre. Que d'autres cherchent encore ce que nul n'a jamais trouvé : la paix dans le péché ! moi, ô mon tendre Sauveur, je ne veux de sourires que vos sourires, d'amour que votre amour, de bonheur que votre bonheur. Et parce que vous m'avez racheté dans le sang et la mort, j'accepte toutes les souffrances de la vie et de la mort, pour l'expiation de mes pauvres péchés. Comme vous et pour vous, je veux porter ma croix, amoureusement. O Jésus, mon amour ! ô Jésus, mon orgueil ! daignez m'unir à vous ; et revivez en moi, afin que votre Père soit glorifié, afin que votre Eglise triomphe, afin que vos élus m'emmènent un jour dans votre éternel royaume. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Voir d'où vient l'imperfection de mes examens spirituels et m'efforcer d'y porter remède. »

CHAPITRE XXIV

L'AME APPREND DE SAINT THOMAS D'AQUIN A SE CONFESSER ET A S'EXAMINER PARFAITEMENT

Afin de vous mieux confesser, examinez chaque jour l'emploi de votre temps. Voyez — heure par heure — dans quelles circonstances vous vous êtes trouvé, avec quelles personnes vous avez conversé, ce que vous avez pensé, ce que vous avez dit, ce que vous avez entendu, ce que vous avez fait. Vous connaîtrez ainsi les intempérances de la langue, du cœur et des sens ; vous saurez en quoi vous avez manqué ou porté d'autres à manquer, et même combien de fois ces fautes vous ont échappé. Classez dans votre esprit les fautes que vous vous rappelez, afin d'avouer ensuite toutes ces fautes dont vous avez souvenance. A cette fin, repassez-les souvent et avec ordre dans votre esprit. Que l'ennui de vous examiner ne vous décourage pas, car la paix et la joie du cœur, fruits de cet examen, surpassent toutes les joies du monde. A coup sûr, ce moyen est bon, mais choisissez un confesseur compatissant, éprouvé et, pour lui-même, soucieux d'une parfaite pureté. Confessez-vous souvent et dévoilez-lui avec clarté et candeur vos vrais péchés et les tentations qui vous molestent. Que votre confesseur soit charitable, humble, discret, intelligent. De la sorte vous pourrez recourir à lui en toute confiance et il saura vous indiquer les remèdes. Autrement, si c'est un aveugle qui conduit un aveugle, tous deux tombent dans le fossé. » (S. Matth.)

« Pour réussir dans cette entreprise, la solitude est de toute nécessité, car elle est la source et la gardienne de la pureté du cœur. Par conséquent, si vous êtes

religieux et cherchez la paix, sortez peu. Que la cellule vous soit comme un ciel d'où vous puissiez contempler les choses célestes. Là, lisez, priez, méditez ; pleurez vos péchés. Dans la cellule, on trouve la paix ; au dehors, mille guerres. Etes-vous séculier, fuyez le plus possible tout entretien, à moins qu'une utilité évidente ou la nécessité ne vous l'impose. Il vous est aussi expédient d'avoir dans le cœur la résolution d'éviter, de tout votre pouvoir, la moindre offense de Dieu et du prochain. Vous devez également vous armer de la prière en disant : Seigneur, venez à mon aide ! car, sans le secours de Dieu, il est impossible d'éviter le péché. Que si, malgré vos prières pour ne pas pécher, Dieu permet que vous tombiez, n'abandonnez pas, pour cela, votre résolution de bien vivre. Dieu veut, par là, vous faire connaître votre faiblesse, le continuel besoin que vous avez de son secours, et votre impuissance à faire le bien, quels que soient vos désirs et vos résolutions. Voilà pourquoi il faut toujours prier et ne se lasser jamais. Celui-là prie sans cesse qui ne cesse de faire le bien et qui désire éviter le mal. »

« Si vous abandonnez le bien parce que votre prière n'est pas exaucée, c'est une preuve qu'à votre édifice spirituel de la pureté de conscience, il manque le fondement : l'humilité liée à la connaissance qu'on doit avoir de son propre néant. Cette connaissance, de son côté, entraîne la vertu d'humilité, qui confirme l'homme dans le bien et le rend heureux de tout ce que Dieu fait et permet, à propos de toutes les créatures et de lui-même. Si vous vous connaissez vraiment vous-même, vous avez compassion de toutes les douleurs ; vous n'avez ni haine, ni inimitié ; vous vous réjouissez plus des souffrances et des peines corporelles que des consolations charnelles, car vous voyez que celles-là vous sont dues et vous sont utiles et que celles-ci vous sont dangereuses. Si vous aimez tout sauf le péché, que le

péché seul vous effraie, que Dieu seul vous touche, que le mal seul vous attriste ! La connaissance et l'accusation de soi-même s'acquièrent par la pureté du cœur, dans la solitude et par l'oraison mentale ; il faut donc que celui qui veut parvenir à cette pureté embrasse la solitude comme la mère de toute pureté ; et que là, il s'exerce chaque jour dans la lecture, et l'examen de son cœur ; qu'il méprise et surmonte complètement le respect humain, et qu'il se dispose ainsi à une confession sincère, entière et parfaite. »

« **Trois choses requises pour se connaître.** — Pour acquérir vite et facilement la parfaite connaissance de soi-même et posséder une parfaite paix de conscience, on doit d'abord dépouiller son cœur de tout amour et de toute affection sensuelle envers toutes les personnes et les choses de la terre, de sorte qu'il n'y ait aucun obstacle entre Dieu et l'âme, et qu'on n'aime rien sinon en Dieu. Un tel amour, loin d'empêcher la charité, l'aide au contraire et la fortifie. »

« En second lieu, il faut rejeter tout amour désordonné de soi-même, n'être point un voleur qui dérobe les honneurs et la louange, prenant ainsi ce qui appartient à Dieu seul ; ne désirer rien de terrestre, en dehors de ce qu'exigent le service de Dieu, l'utilité de son âme et le bien du prochain ; renoncer à sa volonté propre, préférant accomplir la volonté des autres plutôt que la sienne ; ne point vouloir autre chose que ce que Dieu fait ou permet. Il faut, en troisième lieu, stimuler souvent sa conscience, se rappelant ses fautes passées et se reprochant à soi-même sa négligence, ses mauvais désirs, sa malice. »

« On se reprochera sa négligence : si l'on n'a pas bien gardé son cœur, si l'on a perdu son temps, si l'on n'a pas rapporté ses actions à la fin qu'on doit poursuivre. De même, si l'on a été négligent dans l'oraison,

la lecture et les bonnes œuvres : car une seule de ces choses ne suffit pas, il les faut toutes. Enfin, si l'on a négligé d'expier ses fautes, de résister aux tentations que Dieu a permises et d'avancer dans le bien qui nous est proposé. »

« On s'avouera ses mauvais désirs, en examinant si l'amour du plaisir vit ou a vécu, en nous, par la recherche des choses douces, molles : d'une nourriture savoureuse, d'habits luxueux, et de plaisirs charnels, plaisirs à fuir, sans exception, dès leur naissance. De même il faut examiner si elle vit ou a vécu en nous, cette mauvaise curiosité qui désire connaître les secrets de Dieu ou des créatures, voir de belles choses, posséder des objets précieux, et le reste, qu'engendre l'avarice. De même si on est ou si l'on a été dominé par la vanité qui recherche la faveur des hommes, l'honneur, la louange, la gloire personnelle. Toutes ces choses, qui rendent l'homme vain, doivent être évitées par tous, mais surtout par le religieux. Celui-ci, en effet, doit marcher dans la vérité devant Dieu et devant les hommes, en toutes ses bonnes œuvres ; il doit diriger son cœur, ses paroles et ses œuvres vers la gloire de Dieu, l'édification du prochain et l'utilité personnelle, sans rien chercher hors de Dieu. »

« On se reconnaîtra coupable de malice, en considérant si, actuellement ou par le passé, la haine a envahi nos paroles, notre cœur ou notre manière d'agir, et si l'on a provoqué quelqu'un à la rancune. Ce vice ne peut être corrigé que par l'esprit de vérité. Pour cela, l'homme doit considérer ce qu'il a mérité par le péché mortel. Il verra par là quelles ont été la bonté et la patience de Dieu qui l'a supporté jusqu'à maintenant et ne veut pas encore le damner, bien qu'il le puisse justement et le pourrait autant de fois qu'il a péché gravement. Quand la vérité pénètre l'âme et y demeure, les cœurs violents deviennent humbles et doux, et les cœurs

durs deviennent bons et compatissants. Mais cette vertu n'entre que dans un cœur purifié. »

« De même, qu'on examine si l'on n'a pas laissé vivre dans son cœur la malice de l'envie, qui s'attriste du bien d'autrui et se réjouit de son mal. Ce vice est directement opposé au Saint-Esprit. Aussi engendre-t-il le péché d'envie qui est un péché contre le Saint-Esprit et au sujet duquel saint Mathieu a écrit : « Est-ce que votre œil est mauvais parce que je suis bon. — Aussi ce péché n'est remis ni en ce monde ni en l'autre. »

De même, qu'on examine, si l'on est ou si l'on a été coupable de paresse. La paresse vient du dégoût du bien, ou du trop de loisir, ou de la crainte, ou de la douleur de quelque mal. D'elle naissent de mauvais soupçons, des pensées perverses, des blasphèmes, la défiance de Dieu et le désespoir final. Ceux-là sont fort exposés à tomber dans ce vice *qui négligent de s'exercer dans la vertu* et d'employer utilement leur temps. Il en est de même des gens tout pervers et des ambitieux dévorés par le désir de l'honneur. Celui qui désire plus qu'il ne mérite n'est jamais satisfait ; au contraire, Dieu permet avec raison qu'il devienne pire. On tombe d'autant plus bas que l'on s'est élévé ou qu'on s'est fait pousser plus haut par d'autres. Celui qui désire éviter ce vice doit fuir l'oisiveté, surmonter la paresse de l'esprit et du corps, en détruire les occasions, qui sont l'amour du repos et l'intempérance dans la nourriture. Ces deux causes ont produit des péchés abominables. Elles ont occasionné la colère de Dieu sur Sodome et Gomorrhe[1]. C'est pourquoi les anachorètes qui se réfugiaient au désert, se prémunissaient surtout contre ce vice qui corrompt et annihile tout bien. Ils combattaient l'oisiveté, source de tout péché, principalement par la tem-

1. Ezech. VII, 19.

pérance, le travail et la chasteté. » (*Op. de modo confitendi.*)

RÉSOLUTION

« Adopter cet examen pour ma retraite du mois. »

Avis. — Cet examen, de saint Thomas, pourrait se faire pendant une retraite et la plume à la main.

CHAPITRE XXV

L'AME SE PRÉPARE AU SAINT EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU PAR LA MÉDITATION DE SON IMMENSITÉ

Le recueillement ne nous remet en pleine possession de nous-mêmes que pour nous rendre plus aptes aux opérations de la vie spirituelle. Si l'on veut être recueilli, il faut donc penser à son intérieur; mais le grand objet que l'esprit et le cœur doivent viser toujours, c'est Dieu; de là, l'exercice de la présence de Dieu. Nous allons, avant d'aborder ce délicieux sujet, rappeler les idées de la théologie sur *l'immensité de Dieu;* l'exercice de la présence de Dieu, en effet, n'a pas de meilleur appui naturel.

2. — Dieu est tout entier présent dans chaque point de l'espace, *ubique totus*, tout entier partout, selon l'expression de saint Cyprien (*livre des Idoles*). *Le Psalmiste* sacré nous donne une belle idée de cette immensité, quand il s'écrie: *Où irai-je, Seigneur, pour me soustraire à votre esprit et fuir votre face? Si je monte au ciel, vous y régnez; si je descends dans les enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour me transporter au-delà des mers, c'est votre main qui m'y con-*

duit[1]. » Et dans Jérémie (23) : « *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre*, » dit le Seigneur ?

Si Dieu n'était pas partout, l'endroit d'où il serait absent serait en dehors de lui, ce qui ne peut se concevoir ; car, qui donc soutiendrait dans l'existence cette portion de l'espace ? Rien ne s'étant fait sans Dieu, rien ne peut subsister sans lui. Vous direz que Dieu pourrait exister quelque part, et de là rayonner et soutenir autour de lui tout ce qui existe ; mais alors il serait circonscrit, corporel et fini. Puis comment rayonner quand on est simple et que l'on ne peut être que tout entier là où l'on est de quelque façon ? Si Dieu agit quelque part, il y est par son action, par sa puissance, par sa pensée. Or, en Dieu, l'action, la puissance et la pensée ne sont que Dieu même. Tout ce qui existe étant soumis à Dieu et Dieu étant indivisible, il faut donc que Dieu soit tout entier partout.

3. — Puisque Dieu est tout entier partout, il est dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons, dans le feu et dans la terre, dans chaque atome de l'univers comme au fond du firmament. Il est donc en nous ? nous sommes donc plongés en lui comme dans un océan de sagesse, de puissance et de bonté ? Certainement, répond l'apôtre, oui, cela est ainsi : « *In ipso vivimus movemur et sumus : Car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes.* » (Act. xvii, 28).

Le saint évêque d'Hippone en conclut : « Vous êtes dans les ténèbres ? Dieu vous voit. Vous vous repliez dans le fond de votre cœur ? Dieu vous voit. » (Sermo, *de verb. Deus*).

4. — Dieu nous enveloppe et enveloppe les astres, les montagnes, les arbres, les brins d'herbe, les grains de sable et les atomes, plus que l'espace. Dieu nous pénè-

1 Ps. 138.

tre mieux que la chaleur qui traverse notre sang et nos os, mieux que la lumière qui entre dans nos yeux, mieux que l'air qui gonfle nos poumons. Que dis-je ? Dieu nous enveloppe et nous pénètre mieux que l'espace, mieux que l'air, mieux que la lumière ! Mais si l'air nous vivifie c'est que Dieu s'y tient avec son pouvoir vivifiant ; si la lumière nous éclaire c'est que Dieu y est caché avec son pouvoir illuminateur, etc..., en sorte qu'on peut, qu'on doit dire, sans préjudice des causes secondes, que l'on vit *par Dieu, de Dieu et en Dieu*, sans toutefois le circonscrire ni le palper, puisqu'il est insaisissable et pur Esprit. [1]

5. — Et remarquons-le : Dieu n'est pas autre au ciel que sur la terre, mais au ciel il se montre, au lieu que sur la terre, il se cache. En nous, comme autour de nous et jusque dans la plus petite goutte de sang d'un imperceptible ciron, Dieu réside tout entier, avec son immensité qui remplit tout, avec sa puissance que rien n'arrête, avec sa sagesse qui sait tout, avec son amour qui fait du bien à tout. Saint Augustin écrit au livre VII de ses confessions : « J'ai ramassé dans mon esprit tout l'univers créé, j'en ai fait une masse énorme mais formée de parties distinctes et, en tout cas, bien limitée ; quant à vous, Seigneur, je vous ai vu, pénétrant de toutes parts cette masse sans vous y enfermer d'aucun côté. Vous m'êtes apparu, devant cet univers entier, comme un océan sans limites au sein duquel se serait trouvée une grande éponge. »

6. — Si chaque atome était un œil, ou une oreille ou une main, nous ne serions ni plus observés, ni mieux entendus, ni plus soutenus que nous ne le sommes par Dieu. Si donc nous disons que Dieu remplit ciel et terre et au-delà, nous ne disons que la stricte vérité : « *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ?* dit le Seigneur.

1. Rom. XI.

Si nous disons que le ciel, la terre, l'air et tout ce qui existe, est comme rempli d'yeux pour nous surveiller, d'oreilles pour nous écouter, de vie ou de mort pour nous faire vivre ou mourir, de biens ou de maux pour nous récompenser ou nous punir, nous ne disons que la pure vérité.

7. — Le Seigneur demeure en dedans et en dehors de toutes choses, au-dessus et au-dessous de tout ; au-dessus par sa puissance, au-dessous par sa providence qui conserve ; en dehors, par sa grandeur, en dedans par sa subtilité ; — en haut, il gouverne, en bas, il soutient ; au dehors, il entoure ; il pénètre au dedans : non pas qu'il soit en partie au-dessus et en partie au-dessous, en partie à l'extérieur, en partie à l'intérieur ; mais un seul et même Dieu, il est tout entier partout, soutenant en présidant, et présidant en soutenant, pénétrant en entourant et entourant en pénétrant. (Saint Grég. I. II. c. 12.)

8. — Qu'y a-t-il après la dernière étoile ? Dieu ; et jusqu'où va ce Dieu ? Il ne s'arrête à aucune limite. On ne peut donc pas même imaginer, en dehors de l'univers existant, un espace vide de Dieu ; ce serait imaginer le néant existant. Mais quelle sphère pourrait être assez grande pour contenir Dieu ? Aucune ; Dieu seul se remplit et se contient lui-même.

9. — Il est inutile de dire que, pour l'esprit qui réfléchit dans la foi, le sentiment de la présence de Dieu n'est pas difficile à éprouver. On serait tenté de croire qu'il est plus difficile d'imaginer son absence. Hélas ! les bêtes ne voient pas Dieu, parce que l'esprit seul peut voir l'esprit. Les esprits dissipés ne voient pas Dieu, parce qu'ils vivent d'impressions sensibles et de souvenirs futiles : il faut encore appliquer son esprit à cette contemplation intérieure et extérieure de Dieu, à cette pénétration et à cette diffusion de Dieu. Mai combien volon-

tiers Dieu fait cette grande faveur de sentir sa présence à l'âme qui la demande au nom de Jésus-Christ !

RÉSOLUTION

« Chercher à approfondir dans la foi et l'humilité la connaissance de l'immensité de Dieu. »

CHAPITRE XXVI

L'AME REPREND AVEC ARDEUR LA PRATIQUE DE LA PRÉSENCE DE DIEU

Si vous voulez rassurer votre esprit effrayé par quelque danger de mort, vous consoler de l'exil, vous humilier profondément, être fort dans la tentation, bien faire tout ce que vous faites, pratiquer facilement la bonne intention, être toujours disposé à produire vivement des actes intérieurs de toutes les vertus, vous sanctifier, plaire à Dieu et progresser sensiblement dans l'amour d'union, adonnez-vous à l'exercice de la présence de Dieu : vous ne serez pas déçu.

2. — Les emportements de la mer effraient beaucoup moins les passagers, de jour que de nuit ; et quand au milieu de l'orage on voit l'étoile du matin, cette vue a quelque charme qui rassure ; mais on est bien autrement tranquillisé dans les tempêtes de la vie, quand on regarde Dieu, quand on fixe les yeux de l'esprit sur lui, quand on le considère à nos côtés, au dedans de nous, tout autour de nous, veillant à ce que rien de vraiment redoutable ne nous vienne assaillir : *quoniam a dextris est mihi ne commovear*. — Si donc vous désirez un gage de paix et de sérénité imperturbable, adonnez-vous à la pensée, au souvenir de la présence de Dieu.

3. — Une autre raison de rechercher le souvenir de Dieu présent, est que l'habituel souvenir de Dieu est le vrai moyen d'adoucir les années que nous passons sur la terre. L'exercice de la présence de Dieu nous fait vivre avec Dieu, bonheur que l'*Imitation* appelle un doux paradis: *Esse cum Jesu, dulcis paradisus.* Le paradis nous manque, et nous en avons besoin : à chaque instant, nous le cherchons ; c'est une consolation nécessaire à nos cœurs exilés du ciel ; or, le paradis c'est la vue de Dieu présent, c'est la présence de Dieu à l'état découvert. C'est ainsi que le Bienheureux Frère Gérard se consolait de ne pouvoir communier, en se « promenant dans l'immensité de Dieu. »

4. — La présence de Dieu a un avantage de plus, elle facilite étonnamment le mépris de soi-même. Pour apprécier une œuvre, un être, une personne, un livre, il n'y a rien comme la comparaison. Mettons-nous à côté de Dieu, regardons-le, voyons son être infini, et nous sentirons la petitesse misérable de notre être d'emprunt, de nos œuvres malades, de notre chétive personne. On s'enfle souvent, faute de penser qu'on a un Dieu devant soi, que notre néant est perdu dans l'infini du Créateur.

5. — Vous êtes assez spirituel pour comprendre et apprécier la grandeur des avantages que nous venons d'indiquer : à la seule pensée que cet exercice précieux calme la vie, console le cœur, aide l'âme à sentir son néant, vous éprouvez de l'attrait pour l'exercice de la présence de Dieu ; et vous seriez bien malheureux de ne point avoir de goût pour un tel exercice. Mais si vous y faites attention, d'autres motifs, non moins puissants nous poussent à cultiver le souvenir de la présence de Dieu ; à savoir que ce souvenir aide à lutter dans la tentation, à bien faire ce que l'on fait, à s'exercer aux vertus, en un mot, à copier Notre-Seigneur : ce qui est le vrai devoir d'état de tout homme spirituel.

6. — D'abord le souvenir habituel de Dieu rend fort dans la tentation, excite à la résistance, prépare et décide souvent la victoire. Un Dieu qui regarde ! quelle pensée pour l'âme qui combat. Un Dieu témoin de nos luttes, de notre victoire, de notre fidélité ! Le Dieu qui récompense au centuple ! Le Dieu que le moindre désordre afflige, le trois fois Saint, l'infiniment Pur ! Le Dieu qui punit toute lâcheté, toute trahison ! — Ces pensées agissent, soutiennent, rendent fort : c'est un fait. En conséquence, prenez-y garde : vous ne sauriez négliger ce moyen sans manquer de sagesse : car enfin, tous nous sommes tentés, et tous, pour rester fidèles, dans la tentation, nous avons besoin, avant tout, de courage, de force, de longanimité. Demandez à Dieu de ne point oublier qu'il vous regarde en la tentation : ce vous sera la plus utile de toutes les pensées. — Le Révérendissime Père Nicolas Mauron, Général de la Congrégation du T. S. Rédempteur, nous a laissé, à ce sujet, un trait que les âmes pures apprécieront. « Quand j'étais novice, disait-il un jour à son sécrétaire intime*, j'avais une telle envie d'éviter la plus imperceptible offense de Dieu que, le plus souvent qu'il m'était possible, je courais me cacher dans un coin de la chapelle. Là, je regardais le Tabernacle et, en présence du divin Prisonnier, je me sentais tout heureux de penser que devant lui, du moins, je n'offenserais pas mon Dieu ».

7. — « *Age quod agis* » est-il dit, c'est-à-dire : faites bien tout ce que vous faites, et vous serez un saint ; mais quoi de plus capable de vous faire agir saintement que le souvenir de la présence de Dieu ? Si la présence d'un supérieur nous excite à soigner notre travail, à le faire avec goût, que ne fera pas cette idée : Dieu lui-même considère nos actions ! Cette pensée nous aide à agir purement, avec l'intention droite de glorifier Dieu et de sau-

* R. P. Jean Kannengiesser.

ver notre âme, de soulager les âmes du purgatoire et d'obtenir la conversion des pauvres pécheurs. Ce qui veut dire que l'habitude de penser qu'on agit, qu'on souffre et qu'on parle devant Dieu, nous invite à agir, à souffrir et à parler saintement.

8. — Enfin, l'exercice de la présence de Dieu doit nous être très à cœur parce qu'il nous excite à la pratique des plus hautes vertus. C'est la pensée de Dieu présent qui provoque au désir du martyre et des grands dévouements, aux saintes veilles de l'étude et de l'oraison, à la pénitence des saints et aux plus héroïques vertus : *Marchez en ma présence et vous serez parfait : Ambula coram me et esto perfectus* (GEN. XXII, 1). Faites ce que disent les saints : marchez devant Dieu, avec Dieu ; vous marcherez pour Dieu et en Dieu. Ne pensez pas que cette excellente pratique soit impossible à réaliser. Plus ou moins parfaitement, elle est le partage de quiconque s'y exerce et la veut avoir. Sachez vous résoudre à la désirer, à la demander, à l'essayer et à la perfectionner.

Affections et prières. — Que je suis malheureux, ô Dieu saint, d'oublier si facilement votre adorable présence ! Combien j'ai sujet de m'humilier d'un tel oubli ! Ne suis-je pas comme ces dieux qui ont des yeux et qui ne voient pas ? Quoi donc ! j'ai la foi et je ne me rappelle pas que vous me regardez jour et nuit, sans jamais me perdre de vue un seul instant ! Ne peut-on pas dire que j'ai des oreilles et que je n'entends pas, puisque votre Esprit m'accorde ses dons sans que j'entende les suaves et fréquentes inspirations de sa grâce ! Ah ! mon Dieu, quand cesserai-je de vous affliger par ma stupide insensibilité ? Venez, ô lumière incréée, faites le jour dans mon esprit. Réveillez ma mémoire : que je sente votre regard paternel ouvert sur mes pas chancelants. Et mon cœur s'observera pour n'aimer que vous, et j'avancerai dans la voie de vos commandements. Oui, ô mon tout-

puissant Seigneur, c'est là mon intime désir. Daignez m'exaucer et me bénir, par Jésus-Christ votre Fils et mon Sauveur. Vierge sainte, anges et saints du paradis, intercédez pour moi. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réciter un chapelet dans le but d'obtenir la grâce de marcher en la présence de Dieu. »

CHAPITRE XXVII

L'AME CHOISIT QUELQUE MOYEN DE SE TENIR EN LA PRÉSENCE DE DIEU

Vous demandez comment on peut acquérir l'habitude de marcher en la présence de Dieu, quel secret vous rendra facile un exercice d'un si grand prix? Je vous dirai, cette fois encore, ce qu'on ne peut jamais trop redire, savoir : qu'il faut, au moins dans la seconde partie des présents exercices et selon que le veut notre méthode, tome I, p. 58, prier, prier encore, prier toujours, prier avec instance, ardeur et persévérance; en un mot, faire violence au ciel.

2. — Un moyen plus spécial d'arriver à vivre avec Dieu, c'est de se bien pénétrer de son immensité, c'est de raviver en soi l'idée que Dieu est partout, que toujours il nous voit, nous entend, nous regarde, nous surveille ; c'est de méditer avec un peu d'insistance sur ce sujet, de lire quelques livres qui en parlent; enfin c'est de s'impressionner de l'idée que Dieu est au-dedans de chacun de nous, qu'il y reste jour et nuit, que rien ne peut nous cacher à son regard. Plus cette vérité sera

vive en nous, plus nous vivrons facilement en la sainte présence de Dieu.

3. — Ayez un tableau qui porte, écrits en grandes lettres d'or, ces mots : Dieu est partout ! Dieu me voit ! Dieu me regarde ! ou d'autres semblables. La vue de ces petits mots suffit pour ramener à Dieu. Il y a des images représentant un œil qui voit tout, une oreille qui entend tout, une main qui écrit tout. Certaines personnes se contentent d'un carton sur lequel est écrit en très grosses lettres le mot : Jésus. Ces moyens de présence de Dieu sont utiles à l'exercice qui nous occupe.

4. — Une autre manière de s'entretenir en la présence de Dieu, c'est de considérer les oiseaux de l'air et les poissons de la mer, en disant : Comme ces oiseaux sont plongés dans l'air, et ces poissons dans l'eau, ainsi moi-même je suis plongé en Dieu !... car Dieu est comme une atmosphère infinie qui m'enveloppe, ou comme un océan sans fond dans lequel je suis totalement immergé. Mais remarquons ici que tout cela doit aider l'esprit, non pas le fatiguer. Il faut donc se mettre en garde contre l'irréalisable désir d'imaginer Dieu, de se le figurer, de lui donner une forme ou des dimensions... tout cela ne vaut rien. Disons, écrivons, répétons bonnement que Dieu est présent partout ; faisons là-dessus des actes de foi tranquille, ne nous fatiguons pas à de vaines imaginations.

5. — Comme il nous faut toujours du sensible, puisque nous sommes aussi bien des corps que des esprits, il est utile d'avoir des images représentant Notre-Seigneur Jésus-Christ, en vie, et le regard fixé sur nous. Ces images nous aident à nous unir à Dieu, union qui est, nous le verrons plus loin, le vrai but de l'exercice de la présence de Dieu ; mais, c'est en nous rappelant cette présence de Dieu, qu'elles nous aident à cette union. Nous aurions tort de ne pas user d'un moyen si facile.

Ayons donc un beau crucifix qui nous regarde, un bel Enfant-Jésus qui nous tend les bras, etc..., choisissons les images dont le regard et les gestes nous parlent ; nous en retirerons une grande facilité de vivre en la compagnie de Dieu.

6. — Voici un moyen plus efficace encore d'acquérir le souvenir habituel de Dieu. Allez à l'église, devant le Tabernacle où repose Jésus-Christ, et dites-vous bien cette grande vérité que le Verbe fait chair est là, en corps et en âme, en chair et en os, en humanité et en divinité, c'est-à-dire tout entier, vivant et voyant, comprenant et regardant, entendant et observant. Faites, au moins une fois chaque jour et pendant plusieurs jours, cet acte de foi vive ; après quoi persuadez-vous que, pour ce Dieu caché, les portes et les murs ne l'empêchent ni de vous voir, ni de vous entendre, ni de vous suivre ni de vous examiner. Rappelez-vous que vous vivez sous le même toit que lui, vous serez frappé de sa présence réelle, et peu à peu, vous vous habituerez à y prendre garde. Ensuite, vous ne l'oublierez que rarement, pour de courts intervalles et par une sorte de nécessité. Toutefois, évitez-ici encore la contention d'esprit. Dieu n'agrée aucun excès.

7. — Autre moyen : quand vous venez de communier, et que Jésus vous fait l'indicible honneur de rester en vous comme dans un vivant tabernacle, repliez-vous sur votre cœur et habituez-vous à le voir au milieu de vous comme dans l'ostensoir. Cet acte étant fondé sur une indiscutable vérité, ne peut être que très bon et très salutaire ; et, joint à tous les autres, il contribuera grandement à vous pénétrer de la présence de Dieu.

8. — Dernier moyen : c'est dans l'oraison principalement qu'il faut se mettre et se maintenir en la présence de Dieu. Si vous faites cet acte sérieusement, le plus sérieusement que vous pouvez, si vous ne craignez pas

de passer même un quart d'heure à vous pénétrer de l'idée que vous êtes en Dieu, plongé en la divine essence comme l'éponge dans la mer ; en un mot, si vous profitez de votre oraison de chaque jour pour vous rendre familier l'exercice de la présence de Dieu, vous y arriverez vite et sûrement.

9. — Ne vous imaginez pas qu'il faille employer également et du même coup tous ces moyens. Prenez-les l'un après l'autre et selon qu'ils vous iront plus ou moins. De plus, ne vous étonnez pas de leur peu d'apparence ; un moyen est un germe dont on ne sait la valeur qu'en le faisant pousser. Mettez-vous à l'œuvre et vous constaterez que le sentiment habituel de la présence de Dieu n'est pas une impossibilité, mais une disposition céleste qui nous fait vivre cœur-à-cœur avec Jésus notre saint Rédempteur.

RÉSOLUTION

« Répéter avec foi cette parole de vérité : *Nous sommes en Dieu ; c'est en lui que nous vivons et que nous nous mouvons.* »

CHAPITRE XXVIII

L'AME CHOISIT SES PRINCIPALES MANIÈRES DE CULTIVER LA PRÉSENCE DE DIEU

Si vous me demandez, dit Saint Alphonse-Marie, combien de fois par jour vous devez vous rappeler la présence de Dieu, je vous répondrai : « à chaque instant ! » Après avoir donné cet avis, le grand saint ajoute un peu plus loin : « il y a des moments ou l'on doit avoir plus particulierement soin de ranimer sa foi en la pré-

sence de Dieu ; » et il cite : 1° le réveil ; 2° le commencement de la prière tant vocale que mentale ; 3° les tentations d'impatience et d'impureté ; enfin un peu plus loin encore, le saint docteur nous dit de nous remettre en la présence de Dieu, dès que nous nous sentons trop absorbés ou dissipés par les occupations de la vie. Inutile de faire observer que ces avis méritent considération.

2. — D'une autre manière, mais dans le même esprit que le saint docteur, nous dirons qu'il faut s'appliquer à voir Dieu présent : 1° quand nous nous occupons à son service immédiat ; 2° quand nous sommes violemment tentés ; 3° quand nous allons dans le monde ; 4° quand nous travaillons ; 5° dans la maladie et les moments d'angoisse. — Reprenons l'un après l'autre et développons ces différents avis. Nous y apprendrons quand et comment il faut s'exercer à la présence de Dieu.

3. — Quand on prêche, il est bon de se représenter Notre-Seigneur faisant un sermon sur la montagne ; quand on confesse, on peut se représenter Notre-Seigneur sous les traits du père de l'enfant prodigue ; quand on prie, on se représentera Notre-Seigneur en prière, etc... La sainteté que demande et qu'exige le service d'un Dieu si grand, ne saurait être mieux inspirée ni mieux excitée que par l'exemple du Roi des saints.

4. — Au pied de l'autel, le prêtre qui célèbre les saints mystères peut se représenter Dieu comme un monarque offensé, auquel on va immoler la victime toujour agréable et agréée... Pendant le sacrifice, on fera bien de se rappeler Jésus en croix offrant sa vie et son sang pour le rachat des pécheurs ; et, quand on distribue la sainte communion, il est bon de penser à Notre-Seigneur se donnant de ses propres mains à tous ses disciples. Ces pratiques ne servent pas peu à faire respecter le ministère, à glorifier Dieu, à sanctifier les âmes : et qu'avons-nous de plus urgent ?

5. — Une autre circonstance, où il faut se serrer contre Dieu, c'est la tentation, l'agonie de l'âme. Il faut alors comme Jésus, et avec lui, et sous ses yeux, prier, prier encore, prier jusqu'à trois fois. Rien ne rend plus fort contre le mal que la vue de Jésus-Christ nous donnant l'exemple de la prière, dans le désert, et la vue de Dieu nous préparant la couronne au ciel. Si l'on savait se tenir ainsi en la sainte présence de Dieu, oserait-on pécher ?

6. — Dans le monde, au parloir, en voyage, dans les visites que nous devons faire ou que nous recevons, il importe beaucoup de se rappeler que Dieu est là !... Ce souvenir éclaire et favorise la prudence. Le reflet surnaturel qui rend édifiant le visage des saints vient de ce que Dieu est toujours présent à leur mémoire. Tâchons d'avoir ce reflet dans le monde ! *Spectaculum facti ! Nous sommes donnés en spectacle !* (I. Cor IV, 9).

7. — C'est dans le travail surtout qu'il faut cultiver la présence de Dieu, afin de sanctifier nos plus simples actions. Qui nous empêche de considérer Jésus-Christ dans l'atelier, travaillant et peinant pour notre enseignement ? Le mal ordinaire de ceux qui travaillent sans penser à Dieu, c'est qu'ils se passionnent pour le travail et se dégoûtent de la prière : en sorte que les œuvres sont rarement bien faites. Plusieurs de ces malheureux auront à dire, en mourant : *Nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris*. Les saints travaillent sous les yeux de Dieu ; ils puisent dans le souvenir de Dieu la modération, l'esprit surnaturel et mille bonnes pensées. Le travail ainsi fait se transforme en actes d'amour divin ; c'est une mine de mérites. Prenons-y garde, et, si nous voulons vraiment nous enrichir pour le ciel, exerçons-nous à travailler en la présence de Dieu.

8. — Enfin, dans la maladie, c'est le cas, ou jamais, de se tenir en la présence de Dieu. Figurons-nous être

sur la croix du bon larron, et regardons Jésus-Christ à côté de nous, souffrant de mortelles douleurs pour notre salut; ou bien, pensons à ces martyrs auxquels Jésus-Christ apparaissait, la couronne à la main !... Encourageons-nous à la patience par l'idée que Dieu compte jusqu'au moindre soupir exhalé pour son amour, avec soumission à ses décrets. Quand on nous laissera seuls rappelons-nous que Dieu reste à notre chevet, comme Jésus et Marie à celui de saint Joseph !... Quelle compagnie vaudrait celle de Dieu, de la sainte Vierge, des anges, des saints ? Heureux celui qui, dans ses insomnies et ses souffrances, sait ainsi profiter de la présence de Dieu ! Il sera puissamment soutenu contre le désespoir, et encouragé à la patience ; outre les consolations de Dieu, il aura d'immenses mérites d'expiation qui abrégeront son temps de purgatoire : il mourra content, sans remords, béni comme un élu.

9. — Mon Dieu, mon Dieu ! que mes yeux s'ouvrent à la lumière surnaturelle, et que, jour et nuit, je vous voie par la foi, présent à mon travail comme à mes souffrances, à ma vie, comme à ma mort, afin que je parvienne à copier vos divins exemples, à vivre et à mourir comme vous, avec vous et pour vous. Je crois, en effet, avec votre serviteur saint Thomas d'Aquin mourant, que celui-là sera toujours prêt à vous rendre compte de ses actions et ne perdra jamais votre amour qui marchera sans cesse en votre présence. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

CHAPITRE XXIX

L'AME RAVIVE SON ESTIME POUR LES ORAISONS JACULATOIRES

TRAITANT des bonnes pensées, exercice que nous avons rappelé dans le livre I, p. 157, à propos des fins dernières, et mêlant à cet exercice celui des oraisons jaculatoires, saint François de Sales s'exprime en ces termes : « En cet exercice gist la grande œuvre de la dévotion ; il peut suppléer au défaut de toutes les autres oraisons, mais le manquement d'iceluy ne peut presque point estre réparé par aucun autre moyen. Sans iceluy on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et l'on ne sçauroit que mal faire la vie active : sans iceluy, le repos n'est qu'oisiveté, et le travail qu'embarrassement, c'est pourquoi je vous conjure de l'embrasser de tout votre cœur, sans jamais vous en départir. — « Le pieux cardinal Bona ajoute que l'exercice des oraisons jaculatoires, ou aspirations, est le plus court chemin pour arriver à une intime union avec Notre-Seigneur. — Saint Alphonse de Liguori, enfin, par les vingts-six *Aspirations* qu'il a écrites, à la suite de ses immortelles *Visites au Très Saint Sacrement,* non moins que par ses *Traits de feu*, met le comble à cet enseignement.

2. — O bon sauveur Jésus, comment pourrions-nous tenir notre esprit en votre sainte présence et ne pas lancer nôtre cœur en votre cœur, nous abîmant ainsi tout en vous? L'hirondelle qui nourrit ses petits vole bien haut dans le ciel, bien loin dans la campagne, s'agite et se fatigue pour leur trouver de la nourriture, mais elle ne le fait point d'un seul trait ; à chaque instant elle retourne porter quelque léger insecte à ses chers nourrissons

puis elle repart aussitôt, pour revenir encore et satisfaire ainsi tout ensemble au devoir qu'elle a de travailler pour ses petits et au besoin qu'elle éprouve de les voir le plus possible. Ainsi doit faire une âme apostolique. Sans doute, pour chercher la nourriture des âmes qu'elle évangélise, elle a besoin de s'enfoncer bien avant dans l'étude mais, loin de travailler, des heures entières, sans penser à son Bien-Aimé, elle doit à chaque instant, par un mouvement subit de cœur, s'élancer vers Dieu et lui jeter son cœur comme un beau fruit d'amour, sans autrement interrompre son ouvrage.

3. — Avant de considérer pour quels motifs principaux nous devons nous faire de l'exercice des oraisons jaculatoires une habitude constante et une sorte de respiration, rappellons la définition de ces oraisons, jets de cœur, aspirations ou élancements vers Dieu. Dans l'édifiant traité du cardinal Bona sur ce sujet *(Via compendii ad Deum)*, on lit cette définition : « Les oraisons jaculatoires sont des aspirations très courtes, produites par l'esprit, exprimées soit mentalement, soit de cœur et de bouche tout à la fois ; aspirations par lesquelles l'âme doit s'accoutumer à remettre son cœur et sa volonté en Dieu, le jour et la nuit, à la maison et au dehors, assise et en marche, en toute occupation et en toute action, selon qu'il est écrit (Luc XVIII, 1), qu'il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier. »

4. — Vous attendez qu'on vous dise pourquoi il importe autant de s'habituer peu à peu à produire, tout le long du jour et au milieu de toutes nos occupations, de vives et brûlantes oraisons jaculatoires? La première raison en est qu'il faut toujours prier, *non impediaris orare semper*. Pour peu que vous y preniez garde, ce conseil divin n'est guère possible à suivre autrement que par une habitude excellente des oraisons jaculatoires ; or, cela doit suffire pour vous faire prendre à cœur les

susdites oraisons.—Un autre motif, bien capable de vous affectionner fortement à ce précieux exercice, est qu'il a toujours fait la préoccupation et les délices des saints. Vous reconnaîtrez bien que les saints n'auraient point eu autant d'estime pour ces oraisons, s'ils n'y avaient trouvé un moyen puissant de s'unir à Dieu ? Si donc vous cher chez vraiment à vous unir au divin cœur de Jésus, imitez en cela les saints, vos modèles.— Une troisième raison de s'entretenir, de se ranimer sans cesse dans l'habitude vivace des oraisons jaculatoires, se tire de ce que rien ne donnera plus de mérite à nos moindres souffrances, à nos plus minimes occupations. Plus notre volonté se porte actuellement vers le bon plaisir de Dieu, plus aussi, en vertu de cette conformité qui nous unit à Dieu, nos actions lui plaisent et deviennent méritoires. Or, mon cher lecteur, quel moyen plus propre à nous rapprocher de Dieu et à unir notre volonté à la sienne que l'habitude de jeter à chaque instant notre cœur dans le sien ? Vous voyez donc que la pratique des oraisons jaculatoires est, peut-être, la plus riche en fruits de vie qui se puisse imaginer. Certes c'est là un grand motif de nous retremper en cette pratique.

5. — Ah ! mon adoré Sauveur et ami, je trouve une autre raison de vous invoquer sans cesse, d'aspirer à vous la nuit et le jour, de laisser mon cœur s'élancer vers le ciel ou vers le Tabernacle aussi souvent qu'il le pourra ! C'est que votre amour soupire après ces cris d'amour, c'est que vous daignez les attendre et les désirer, de ma part, comme une réponse aux grâces dont vous ne cessez de m'enrichir. Je vous comprends : dans l'impatience où vous êtes de me voir brûler d'un incessant amour pour vous, en paradis, vous voulez que dès cet exil je rende cet amour le plus continuel possible, et vous me suppliez de vous offrir, à chaque instant, quelque fruit de mon pauvre cœur. *Soutenez-moi*, dites-vous, *soutenez-moi avec*

des fleurs, fortifiez-moi, parce que je languis d'amour (Cant. II, 5). Hé ! tendre amant du paradis, n'est-ce pas à moi de vous faire cette prière ? C'est à tous les deux, répond votre admirable voix. O Jésus, quand ce ne serait que pour être certain de vous aimer avec flamme, je devrais cultiver plus que toute dévotion la pratique des oraisons jaculatoires ; la négligerai-je, alors que vous désirez si fort me la voir entretenir et raviver ?

6. — Pour renouveler l'intention pure, il faut scruter un peu son cœur, produire un acte plus réfléchi ; mais pour jeter à Dieu un cri d'alarme ou un mot d'amour, il ne faut qu'un éclair de volonté. Aussi, est-il bien de ne pas se tourmenter pour savoir à chaque instant si on ne cherche que Dieu en toutes choses, mais alors il faut faire abonder et surabonder les oraisons jaculatoires.

RÉSOLUTION

« Voir où j'en suis par rapport à la pratique des oraisons jaculatoires, et me rendre compte des motifs pour lesquels je néglige une pratique aussi essentielle. »

CHAPITRE XXX

L'AME RAVIVE SON HABITUDE DES ORAISONS JACULATOIRES

Ne l'oubliez pas, âme sacerdotale ou religieuse, il ne suffit point à qui veut se sanctifier de chercher à pénétrer le secret des vertus ; il doit en multiplier les actes, en solliciter la grâce et l'esprit, en utiliser les forces pour l'accomplissement parfait du devoir quotidien. La sainteté ne consiste pas, en effet, à posséder toutes sortes d'aptitudes au bien, mais à faire tout le bien que Dieu désire que nous fassions. Des actes, donc, des actes.

Surtout des oraisons jaculatoires. Maintenant que nous reconnaissons l'importance exceptionnelle de l'habitude de ces oraisons, nous serions bien répréhensibles d'en négliger la pratique.

2. — Dans un livre admirable, qu'on ne saurait ni se lasser de lire ni relire sans un profit toujours nouveau, le très éminent ascète, saint Alphonse, conclut un chapitre en ses termes : « Si donc, ô épouse bénie du Seigneur, vous avez à cœur votre salut et votre sanctification, priez sans cesse Jésus et Marie, votre ange gardien et vos saints patrons. Que sans cesse de votre cœur jaillissent sur vos lèvres ces saintes invocations : *Mon Dieu, aidez-moi ! — Très sainte Vierge Marie, venez à mon secours ! — Mon ange gardien, mes saints patrons, assistez-moi !* » Oh ! le beau traité des oraisons jaculatoires que ces simples et courtes lignes : à condition toutefois que nous en comprenions toute la sagesse.

3. — La première chose à faire pour s'exercer avec grand profit aux oraisons jaculatoires, n'est pas de vouloir en produire tout de suite un nombre infini, comme les bûches bien embrasées déjà envoient des milliers d'étincelles d'un seul coup, mais c'est de prendre garde d'abord à provoquer son cœur par un regard profond et perçant sur Dieu, le crucifix ou tout autre objet capable d'en attiser l'amour. Nous voulons d'un trait acéré, percer d'amour le divin Cœur : tendons bien notre arc. Excitons-nous à ces sortes d'oraisons par l'exemple de la sainte Vierge. Cette admirable Reine d'amour, dont les séraphins sont justement jaloux, savait mettre tant de complaisance à regarder le Seigneur, et remplissait tellement d'amour ses yeux, chaque fois qu'elle les ouvrait pour le contempler, que l'Esprit-Saint n'a pu s'empêcher de lui faire cette inimaginable déclaration : O ma sœur, ô épouse, d'un regard de vos yeux, vous m'avez blessé jusqu'au cœur ! *Vulnerasti cor meum.* — Hé bien,

pieux lecteur, n'êtes-vous pas désireux d'en faire autant ? dites à votre âme des mots tels que ceux-ci : « Allons, mon âme, voyons si vous saurez faire si bien votre acte d'amour qu'il aille blesser au cœur l'Amour même que vous aimez. » Commencez, dis-je, votre journée par vous exciter à faire des oraisons jaculatoires brûlantes. Un beau crucifix est si utile pour cela; mais il y a peut-être des supérieures qui ne savent pas procurer à leurs sujets ce seul bijou auquel personne ne doit renoncer sans nécessité ! On se contente trop vite des crucifix de commerce. Si les chrétiens repoussaient tout crucifix mal fait, les juifs même en feraient de très beaux et ne les vendraient pas trop cher. En tout cas si vous pouvez vous procurer un crucifix bien expressif, assez grand et vraiment digne de représenter votre Dieu tâchez de vous le procurer. Il faut en dire autant de l'une ou l'autre image préférée.

4. — Si après vous être excité à faire d'ardentes aspirations vers Dieu, vous ne trouvez aucune formule pour aider votre piété, cela peut venir ou d'un sentiment si exquis qu'il ne trouve plus de paroles (précieuse faveur), ou d'une certaine imprudence que nous allons signaler. Sous prétexte qu'il vaut mieux formuler soi-même ses prières, certains ne lisent jamais sérieusement, les affections et les prières des saints, et surtout des simples auteurs spirituels. Leur mémoire est donc, à cet égard, comme un champ non ensemencé qui reçoit la pluie et le soleil. En vain s'excitent-ils à prier. Ils n'ont pas de formules. Rarement un prêtre en est réduit là, mais les religieux laïques peu instruits des choses positives de l'ascétisme tombent facilement dans cet état. On voit dans l'Evangile que les apôtres, pressés par le Seigneur d'élever leur âme vers Dieu et de faire des prières, se trouvèrent embarrassés. *Maître*, dirent-ils, *apprenez-nous à prier*. Adressons la même demande aux

saints et aux auteurs spirituels. Ne faisons pas trop les savants, ne croyons pas surtout que la science des saints soit comme celle de ce monde. Elle est cachée dans sa source, et les *petits enfants* la trouvent mieux que les trop grands métaphysiciens. Servons-nous de temps en temps des livres et des écrits capables de semer en nous des affections pieuses et de belles oraisons jaculatoires. Au moment donné, la grâce animera ces germes et en fera des traits d'amour qui voleront jusqu'au ciel. Sachons nous pénétrer de ces formules et, cette préparation étant faite, suivons le conseil de saint François de Sales:

«Vous ne vous astreindrez point à aucune sorte de paroles, mais prononcerez de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggérera sur le champ, car il vous en fournira tant que vous voudrez. Il est vrai qu'il y a certains mots qui ont une force particulière pour contenter le cœur à cet égard, comme sont les élancements semés si dru dans les psaumes de David, les invocations diverses du nom de Jésus, etc. »

5. — Lorsque une âme bien préparée à l'exercice des oraisons jaculatoires s'est excitée à en produire d'ardentes et de parfaites, l'Esprit-Saint la pousse à viser Dieu droit au cœur, c'est-à-dire à faire surtout des actes d'amour, ou des demandes qui tendent à obtenir une augmentation d'amour. Cela veut-il dire qu'un homme ne plaira point à Dieu si, le long du jour, il s'écrie parfois: O Dieu ,donnez-moi plus de santé ! ô Jésus, faites que je réussisse dans cette entreprise? — Non, étant supposé que cet homme demande la santé et le succès dans l'intention définitive de mieux servir Dieu. Cela signifie seulement que les oraisons jaculatoires doivent porter sur des biens plus directement surnaturels, et surtout, contenir des actes d'amour mieux intéressés. Faisons donc nos oraisons jaculatoires de manière à toucher Dieu au cœur. Ayons de plus l'intention de le blesser d'amour

de satisfaction et de complaisance. Ah! ce Dieu mérite bien qu'on se réjouisse de son bonheur. N'est-ce pas juste que l'Etre parfait soit infiniment heureux? Et puis il nous aime tant!

6. — Multiplions donc nos oraisons jaculatoires pour plaire à Dieu, pour purifier, dans l'amour notre cœur si souvent souillé par les fautes vénielles, pour nous disposer à l'union avec Dieu, fin immédiate de ces oraisons; pour accroître ainsi et le mérite de nos œuvres, ou de nos souffrances, et la gloire de notre Dieu. — O Jésus, mon doux maître, vous que je voudrais tant aimer, imiter et glorifier, voir aimé, imité et glorifié sur la terre comme au ciel, apprenez-moi quelles oraisons jaculatoires votre Cœur faisait ici bas. Dans l'agonie, vous répétiez: *Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne!* Sur la croix vous avez dit: *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains!* Je veux dire comme vous, je veux, dans la souffrance, et quand je mourrai, proférer, de cœur au moins, les mêmes oraisons; de grâce, accordez-moi cette faveur. Mais, dans vos œuvres ordinaires, quel était, ô doux Jésus, votre refrain d'amour? Apprenez-moi, je vous en conjure, ce que personne ne peut m'apprendre que vous. Oh! sans doute vous disiez: *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux!* Sans doute vous demandiez notre pain de chaque jour et le salut des pauvres pécheurs! ô mon Dieu, je veux prendre pour modèle cette admirable prière; là je trouverai des traits d'amour qui vous blesseront au cœur, qui m'uniront à vous, et qui, pour votre gloire, feront de moi un saint et un sauveur. Ainsi soit-il

RÉSOLUTION

« Choisir mes oraisons jaculatoires parmi les demandes du *Notre Père.* »

CHAPITRE XXXI

L'AME S'APPLIQUE A L'UNION AVEC DIEU

L'ÉPOUSE des cantiques s'est écriée: *Je me lèverai et je ferai le tour de la cité ; J'irai à travers les bourgs et les villages chercher celui que mon cœur aime !* Voilà ce que vous devez dire, vous aussi, en pensant à la présence de Dieu : Oui, je chercherai par le monde entier à me rappeler le Dieu que j'aime, à raviver son nom dans ma mémoire, et sa présence dans ma pensée. Mais, l'épouse sacrée ajoute : *J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiens, je ne le quitterai pas.* Et voilà où vous devez aspirer courageusement, car le souvenir habituel de Dieu et les oraisons jaculatoires n'ont qu'un but final : l'union constante avec Dieu.

2. — De même que l'esprit, dès qu'on ne le fixe pas dans la vérité, s'égare en des soucis humains et frivoles, de même aussitôt qu'on le laisse sortir de Dieu, le cœur s'épanche en mille désirs et regrets mondains. C'est là un fait que tout le monde a, plus ou moins, constaté par soi-même. Or, cette dissipation du cœur doit être corrigée, et, le cœur non moins que l'esprit a besoin d'être ramené à Dieu. Or, ramener son cœur à Dieu, c'est rectifier ses désirs et ses sentiments ; c'est arracher ce cœur au monde pour le rendre à Dieu, et l'enfoncer, l'abîmer dans le Cœur sacré de Jésus ; c'est-à-dire tenir notre volonté dans une conformité aussi grande que possible avec celle de Dieu. Voilà l'union à Dieu, voilà le fruit de l'exercice de la présence de Dieu. Si on cherche Dieu, c'est pour l'embrasser ; si on le cherche souvent, c'est pour l'embrasser souvent ; si on le cherche

toujours, c'est pour l'embrasser toujours, et demeurer contre son cœur : *tenui eum, nec dimittam !* — Petit secret : Si, vous étant recueilli après une action, vous constatez que vous ne l'avez pas faite assez actuellement pour Dieu, offrez-la-lui quand même, en disant : Mon Dieu, j'ai peut-être donné cette œuvre à mon amour-propre, mais je retire mon premier sentiment : reprenez-là, elle est pour vous !

3. — L'esprit nous a été donné pour penser à Dieu, et le cœur pour l'aimer. Plus nous pensons aux attributs de Dieu, à ses lois, à ses promesses, à ses maximes en un mot, plus nous sanctifions notre esprit en l'employant à sa vraie fin. De même, plus nous tournons nos désirs à posséder Dieu, nos ardeurs à l'aimer, notre volonté à le servir avec soin et bonheur, plus nous sanctifions notre cœur en l'employant à ce pourquoi Dieu nous l'a donné. Tout l'exercice de la présence de Dieu a pour but immédiat notre union d'esprit et de cœur avec Dieu.

4. — Se représenter Dieu dans sa majesté, sans laisser son cœur admirer cette majesté, ses genoux l'adorer et l'âme entière la chanter, c'est aller contre nature, et faire une monstruosité dans la vie spirituelle. Gardez-vous bien de la présence purement spéculative du Très-Haut, de Jésus Christ son fils, de la Sainte-Vierge ou des saints. C'est une illusion que le démon s'efforcera de faire naître en vous. Quand donc vous penserez à Dieu, que ce soit pour le louer, lui parler, lui demander pardon, lui faire vos protestations d'amour, le bénir et le presser en quelque sorte sur votre cœur attendri ! Vous ne pratiquerez la vraie présence de Dieu qu'en y mettant cette affection du cœur et ces élancements secrets de la vraie charité. Encore une fois, comprenez bien cette loi.

5. — Jamais vous ne serez plus frappé de la présence de Dieu que ne l'est le plus vulgaire des démons ; car

les esprits sentent toujours la présence de Dieu, ils en sont pénétrés dans toutes leurs pensées; mais le démon pense à Dieu pour le haïr et le blasphémer. Il ne suffit donc pas de penser à Dieu. Les païens, qui font de la philosophie aveugle, ne manquent pas de sentir parfois la présence de Dieu; mais leur cœur n'en est pas touché, il reste distrait, perdu dans les affections naturelles, lié au monde: et cela n'est pas l'exercice de la présence de Dieu dont il est dit: *Marchez en ma présence et soyez parfaits* ! Cet exercice qui rend parfait et qui est le propre des parfaits, consiste à reprendre son esprit et son cœur aux choses de ce monde, pour les fixer en Dieu par le souvenir et l'affection tout ensemble, par la pensée et l'amour en même temps. C'est là que vous reconnaîtrez la vraie oraison affective.

6. — Ne craignez pas de vous bien arrêter à cette idée qu'il faut non pas vous contenter de penser à Dieu mais vous servir du souvenir de Dieu pour l'aimer, le bénir, le louer, le prier, l'embrasser étroitement et pénétrer jusqu'en son cœur. Plusieurs font force considérations et point d'affections. C'est avoir un corps sans âme; c'est aller à la source sans y boire, à l'arbre sans y cueillir de fruit.

7. — Si donc vous voulez être bien recueilli, évitez tout ce qui détourne de Dieu. Ramenez votre esprit votre mémoire, votre imagination à Dieu, de manière à penser le plus que vous pourrez, (sans contention pourtant) à ce Dieu bien-aimé; puis, dites à votre pauvre cœur: que crains-tu en dehors de ce qui offense Dieu? Que désires-tu en dehors de Dieu? Que cherches-tu autre chose que Dieu? Tout n'est que vanité, sauf aimer Dieu et le servir lui seul. Voici ton Sauveur: embrasse-le et tais-toi! Reste calme et sans désirs humains, sans regrets naturels. Tu as Dieu, tu as tout

bien ! Conserve Dieu, sers-le, méprise tout le reste ; il n'y a que Dieu qui mérite ton attention, tes affections, ton dévouement, Dieu seul !

Terminons ce livre par une réflexion sur la vie. Dans la société humaine, on distingue ce qui semble être la vie, et ce qui est la vie, c'est-à-dire la vie de convention et la vie réelle. La vie de convention est gaie, uniforme, toujours de bonne humeur ; la vie réelle est souvent maussade, rarement agréable, toujours fatiguée, sinon découragée. Un homme est fort lorsque, pour soi et ses semblables, il voit la vie réelle. Or, quoi que nous fassions, la plus grande joie de cette vie réelle consiste à se recueillir devant Dieu, à voir sa volonté en tout, à embrasser cette volonté, à dire : Mon Dieu, je veux tout ce que vous voulez, soyez béni de tout ! — Les esprits s'unissent par la volonté : se complaire ainsi, s'endormir dans la volontaire acceptation de tout ce qu'ordonne la Providence, c'est donc se cacher en Dieu, s'unir à lui et attendre le ciel ; je veux dire, c'est le seul vrai repos d'ici-bas.

8. — O Jésus, si vous me demandiez d'arriver à me tenir ainsi uni d'esprit et de cœur à votre adorable personne, à chaque instant du jour et dès ce moment, je serais épouvanté ; mais vous proscrivez la contention, vous savez attendre que, peu à peu, notre âme se dégage de la créature pour s'unir tout à vous. Merci ! Je veux désormais me livrer avec ferveur à cet exercice, avant-goût du ciel. Qu'est-ce, en effet, que le ciel, sinon de vous posséder de manière à être pénétré par votre essence, illuminé par votre gloire, enivré de votre propre bonheur ? — Ici-bas le juste vous possède déjà, mais sans que vous laissiez votre divine Essence transpirer en lui, ni votre béatitude l'enivrer. Oh ! mon cher Jésus, ne restez plus aussi fermé pour mon âme. Belle fleur ! ouvrez-vous et répandez vos parfums. *In odorem*

unguentorum tuorum currimus. Faites-vous aimer de moi, ô Dieu, qui m'aimez tant. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« A tout instant, adorer Dieu au fond de mon cœur. »

FIN DU LIVRE DIXIÈME

J. M. ✝ J. A.

MOIS DE NOVEMBRE

Vertu : L'ORAISON

Texte : *Oportet semper orare et non deficere.*

Il faut toujours prier, et ne se lasser jamais.

(Luc, xviii. 1).

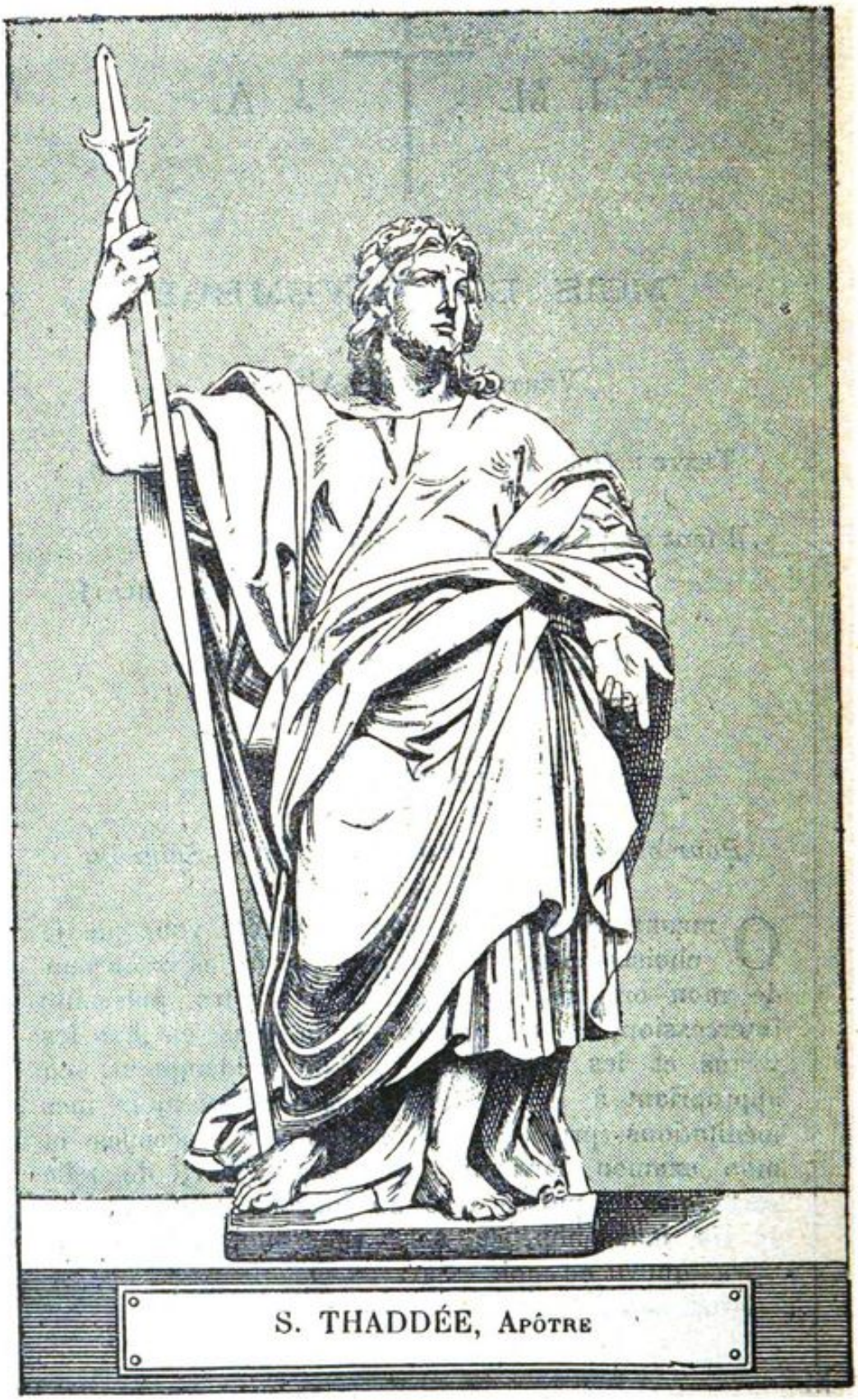
Patron : S. Thaddée, apotre

ORAISON

Pour obtenir la grâce d'imiter Notre-Seigneur

O bienheureux apôtre, saint Thaddée, vous que je choisis en ce moment pour patron et protecteur de mon oraison, obtenez-moi, par votre puissante intercession, la grâce d'imiter de plus en plus les vertus et les exemples du divin Rédempteur, en appropriant à la vertu indiquée pour ce mois mes méditations privées, mes résolutions spéciales et mon examen particulier de chaque jour, de telle sorte que je puisse dire un jour en toute vérité : Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Ainsi soit-il.



S. THADDÉE, Apôtre

LIVRE ONZIÈME

PIÉTÉ, PRIÈRE ET ORAISON

Section I. — L'Esprit de Piété

CHAPITRE PREMIER

L'AME S'EXERCE A L'ESPRIT RELIGIEUX

Quiconque sait l'importance attribuée par le Pape Benoît XIV aux matières que nous entreprenons de traiter dans ce livre ne sera point surpris de leur voir consacrer tout un mois. Nous les divisons en trois petits traités, complémentaires l'un de l'autre, invitant le lecteur à s'y appliquer tout spécialement ; et nous commençons par l'exhorter à raviver en sa conduite ce que nous appelons ici l'esprit religieux, ou la vertu de religion. Qu'il nous permette de lui dire un des motifs qui nous font écrire le présent chapitre. A force de traiter familièrement avec Dieu, le prêtre et le religieux sont exposés à n'avoir plus, dans le culte, tout le respect voulu, toute la décence que mérite le saint ministère des autels, ou même la simple prière de tous les jours. Qu'on bannisse du culte toute raideur et toute contrainte

jansénistes, tel est bien le désir de l'Eglise, mais qu'on en vienne, à cet égard, au laisser-aller et à la négligence, c'est tout le contraire de ses intentions. Or, faute de nous rappeler assez les idées de religion, d'adoration et de dévotion, nous tombons facilement dans cette négligence coupable, funeste aux âmes, diamétralement opposée aux exemples de Notre-Seigneur et pleine d'inconvenance à l'égard de Dieu. *Assueta vilescunt.*

2. — L'histoire de tous les temps nous montre les grands s'entourant de certains hommages, de certains privilèges, de certaines redevances, qui composent une sorte de culte à leur égard. Ils s'adjugent les premiers droits sur les meilleurs revenus, et personne n'a la maladroite audace de leur manquer sous ce rapport. Mais, ô mon Dieu, c'est à vous seul que revient vraiment tout hommage, tout honneur, tout culte parfait, puisque vous seul êtes parfait en vous-même et par vous-même. Si je reconnais vos droits imprescriptibles à cet égard, si je m'efforce de vous rendre, intérieurement et extérieurement, l'honneur qui vous est dû, je fais acte de RELIGION. Et si, habituellement, j'apporte dans les fonctions du culte, dans la fidélité à mes vœux et à mes serments, dans la manière même de prononcer votre saint nom, un respect profond qui démontre à tous l'estime que j'ai de votre infinie majesté, les redevances que je me reconnais envers elle, je possède la vertu de religion, l'esprit religieux.

3. — On pèche contre l'esprit religieux d'une foule de manières : en priant sans application ; en fréquentant ou administrant les sacrements avec négligence ; en manquant de tenue dans les églises ; en traitant les prêtres et les personnes consacrées à Dieu comme des profanes ; en récitant ou chantant mal les louanges divines ; en négligeant les oraisons ; en assistant mal au saint sacrifice de la Messe, en jouant avec l'eau bénite et

les objets de piété ; en faisant la génuflexion sans gravité ; en profanant les fêtes et les jours du Seigneur ; bref, en manquant de révérence en tout acte destiné à marquer à Dieu le respect souverain qui lui est dû. Examinons-nous d'abord, sur ce sujet, corrigeons-nous ensuite sans délai. Ces fautes sont, en effet, dignes d'être pleurées.

4. — Un moyen de pratiquer et de perfectionner en soi la vertu de religion consiste à faire des actes d'ADORATION, vifs et fréquents. Adorer, c'est témoigner une estime si illimitée qu'elle ne convienne qu'à Dieu. Que l'on fasse un acte de ce genre dans son cœur, comme à l'oraison, ou extérieurement, comme par la génuflexion, et surtout l'oblation du saint sacrifice, il importe de le faire avec un grand sentiment, *en esprit et en vérité*. Si nous faisions ainsi nos génuflexions, nos signes de croix, notre préparation à l'oraison et les autres actes du même genre, il nous arriverait bientôt de porter un grand respect à tout ce qui concerne Dieu, ses temples, son culte, ses ministres et ses saints.

5. — Une autre pratique, très utile pour nous faire grandir en l'esprit de religion, c'est d'assister avec recueillement et saisissement à la bénédiction du Très saint Sacrement. Pensons alors que tous les esprits célestes sont prosternés au pied de l'ostensoir sacré où repose, comme en un lit d'amour, notre adorable Maître et Rédempteur. Pensons surtout qu'ils s'épuisent à le louer dignement sans néanmoins y pouvoir parvenir, tant est grande et infinie la majesté d'un Dieu. Si donc l'armée innombrable des chérubins, des puissances, des dominations et des autres anges, n'a point assez de silence ni de saisissement pour adorer Dieu autant qu'il le mérite, quels devront être nos anéantissements, à nous vermisseaux !

6. — Celui qui veut compléter la préparation som-

maire que nous faisons ici à l'esprit de piété, de prière et d'oraison, doit ajouter, à ce que nous venons de voir les sentiments et les dispositions d'une vive DÉVOTION. En général, la dévotion est, dans le monde, comme la ferveur en religion, l'habitude d'employer tous les moyens *prescrits* pour sa sanctification. En particulier, la dévotion est une vivacité, une ardeur de charité, un pétillement joyeux du cœur, au service de Dieu. C'est une disposition qui tue la paresse, éloigne l'esprit chagrin, rend alerte à prier, à fréquenter les sacrements, à faire son devoir, à entendre la parole de Dieu, et surtout à purifier son cœur de toute affection au péché. La dévotion d'une âme se mesure par l'ardeur qu'elle déploie à s'adonner volontairement aux exercices de la perfection, aux œuvres de miséricorde et à l'apostolat. Les personnes peu éclairées confondent cette joie avec les consolations spirituelles qui souvent accompagnent la dévotion. Celles-ci sont une récompense, celle-là un fruit mûr de la sainte charité.

7. — La dévotion s'obtient par la prière et l'effort, comme toute vertu. Elle s'acquiert par la considération fréquente des attributs de la divinité ; ou des mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur : sujet plus utile aux personnes plus sensibles. Elle est le fruit général à cultiver dans l'oraison. Elle exige parfois le jeûne et les humiliations. Nous devrions avoir toujours de la dévotion au fond du cœur, comme les chameaux qui traversent le désert ont leur provision d'eau ; car la dévotion désaltère l'âme. Vous ennuyez-vous au couvent ? Votre état vous paraît-il dur ? Eprouvez-vous du dégoût à réciter votre office ? Trouvez-vous trop rapprochées les confessions hebdomadaires ou de quinze en quinze jours ? Les directeurs qui vous accusent de tiédeur pour une affection vénielle *délibérée*, ou pour la négligence habituelle et *délibérée* d'un seul des exer-

cices spirituels commandés par votre règle, vous semblent-ils exagérés ? Soyez-en sûr, votre provision d'eau vive n'est pas loin d'être épuisée, vous n'avez plus assez de dévotion. Hâtez-vous de faire la retraite mensuelle, ou quelques bons exercices de piété et de pénitence. Le froid vous gagne, hâtez-vous de boire, à la source de l'oraison, le vin qui égaie les hommes de Dieu. La tiédeur vous engourdit, ne vous couchez pas pour dormir, ce serait vous exposer à mourir gelé ; secouez-vous en buvant, de force, s'il le faut, le vin des Exercices spirituels de la Retraite ou de la prière. Rien aussi ne ranime plus vite la dévotion qu'une ou deux communions préparées par la pénitence et les austérités corporelles.

Nous allons maintenant, cher lecteur, nous occuper, durant ce mois, d'imiter le divin Rédempteur dans son esprit de piété, de prière et d'oraison. C'est assez vous dire quelle ferveur vous devez apporter à des exercices que saint Alphonse regarderait sans doute comme les plus utiles de toute l'année.

RÉSOLUTION

« Conserver toujours vivace le respect dû aux choses saintes. »

CHAPITRE II

L'AME S'ÉCLAIRE SUR LE SENS QUE NOUS DONNONS AU MOT : ESPRIT DE PIÉTÉ

L'HOMME qui, pénétré d'un très profond respect pour Dieu, lui rend fidèlement les honneurs d'un culte divin, possède l'esprit religieux et la vertu de religion.

Celui qui est empressé à lui rendre ces honneurs, est un homme dévot. Mais celui-là est pieux qui, dans le culte et les différentes pratiques de la religion, apporte la délicatesse, les soins et les sentiments qu'un fils affectueux et dévoué met à servir son digne et bien-aimé père. L'éminente société de Saint-Sulpice nous a donné dans M. Olier un beau modèle d'esprit de religion. Nous croyons devoir parler, aux âmes sacerdotales et religieuses qui nous lisent, de cette dernière manière de servir Dieu, soit de l'*esprit de piété* comme étant l'esprit qui doit caractériser leur vertu de religion.

2. — La piété filiale s'étend aux services que tout homme doit à son pays, au respect et aux soins qu'un enfant doit à ses parents et à sa famille, aux égards que méritent nos parrains, nos tuteurs, nos maîtres et tous nos bienfaiteurs. Elle est prescrite par le quatrième commandement de Dieu. Le Sauveur, sur la croix, nous en a donné un admirable exemple, en prenant soin d'assurer l'avenir de sa Mère. Aussi est-il défendu d'abandonner pour se faire religieux ses parents qui sont dans le besoin; aussi doit-on, si on est déjà religieux et si nos père et mère tombent dans la misère, intercéder pour eux auprès des supérieurs et ne pas négliger de leur venir en aide; aussi les supérieurs de religieux sont-ils tenus, dans une juste mesure, de ne pas se désintéresser des parents de leurs sujets qui seraient trop pauvres. Ces obligations ne sauraient être annulées par rien et si, sous prétexte de détachement héroïque, on les viole, c'est non pas de la vertu, mais du désordre. Ayant touché équivalemment au moins, les principaux actes de cette vertu dans le livre de l'Amour du prochain, nous n'en parlerons pas ici*. Nous ne rappellerons non plus que pour mémoire les liens sacrés qui nous unissent aux saints et aux fidèles trépassés.

* Cfr. SUMM. D. TH. 1, 2 œ q. 101, a. 4.

3. — L'esprit de piété que nous voulons raviver en ce livre, est un complément de la vertu de religion, produit par le don de piété et répandu par le Saint-Esprit en tous ceux qu'il veut sanctifier. L'objet à poursuivre en ce mois n'est autre que l'esprit de religion par lequel non seulement nous servons Dieu convenablement et avec empressement, mais qui nous fait mettre à son service une grâce et des soins dignes d'un amour tout filial. En un mot, le côté filial de la vertu de religion, tel est le but de ce traité.

4. — Que j'honore Dieu jusqu'à l'adoration ; que, pour cela, je m'anéantisse devant sa majesté et m'efforce de faire, en tout, sa sainte volonté : voilà de la justice et de la religion. Que la méditation constante des attributs divins me fasse exercer les fonctions du culte avec un soin empressé et jaloux, et que de ce soin résulte pour moi un vrai plaisir de servir Dieu, voilà de la dévotion ; enfin, que je m'adonne, pour honorer Dieu comme créateur et gouverneur du monde, à l'invoquer, à méditer ses grandeurs, à honorer sa mère, ses anges, ses saints, ses églises et enfin toute sa loi : voilà de la dévotion religieuse de bon aloi ; néanmoins pour que ce soit de la piété entendue comme nous pensons ici, je mettrai dans tout cela les sentiments d'un fils qui sert son père, d'un enfant qui met son bonheur à caresser sa mère, d'un séraphin qui jouit de se consumer d'amour au pied des saints autels. Que dis-je ? la piété ayant pour effet de donner à l'âme d'ineffables tendresses, qui permettent au Saint Esprit de lui faire produire des actes en quelque sorte divins, je devrai servir Dieu, intérieurement et extérieurement, un peu comme si j'étais son fils unique et chéri.

5. — Cet esprit de piété, fruit spécial du don de piété et complément de la vertu de religion, nous est inculqué par l'apôtre, en ces termes : *Vous n'avez point reçu un*

esprit de servitude qui vous retienne encore dans la crainte mais vous avez reçu l'esprit des enfants d'adoption, par lequel nous crions à Dieu : Mon Père ! [1] Nous n'avons pas seulement le titre d'enfants de Dieu, dit saint Jean ; par la grâce, nous en avons la réalité. *Ità ut nominemur et simus.* La grâce est, en effet, un élément que Dieu emploie pour nous engendrer à la vie divine ; par lequel sans recevoir toutefois son incommunicable nature, nous devenons, *viâ generationis*, des êtres nouveaux, selon que Notre-Seigneur l'entendait, quand il a dit que, pour être sauvé, tout homme devait renaître. Nous sommes donc bien réellement, quoique par grâce et non par nature, les vrais enfants de Dieu ; et c'est en vérité que nous lui disons, avec Notre-Seigneur, ces mots : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Nous sommes, en effet, aussi bien fils de Dieu, par la grâce, que Jésus-Christ l'est par nature. Or, un enfant a toujours un air de famille qu'un serviteur ne saurait prendre. Ce ton de famille avec Dieu, voilà ce que nous allons cultiver maintenant et ce que nous entendons par l'esprit de piété.

6. — Dieu est mon père, la sainte Ecriture est le livre de mes lettres de famille, la sainte Vierge est ma mère, et l'Eglise catholique ma tutrice, seule autorisée de Dieu. Les anges sont mes frères, les saints, mes amis et mes protecteurs. Je dois envelopper dans une sorte de consanguinité de grâce, l'Eglise triomphante, l'Eglise militante et l'Eglise souffrante. C'est là ma première patrie et ma première famille. Il faut que je m'y comporte en enfant de la maison, avec un amour de race et une complaisance qui montrent que je suis bien issu du sang des élus. Il est nécessaire à la perfection de mon esprit de piété que j'accomplisse les prescriptions du culte, que je m'approche des sacrements, que je m'entretienne dans la prière et l'oraison, comme un bon

1. Rom. VIII, 15.

fils suit les habitudes domestiques du toit paternel : familièrement et onctueusement.

7. — Considérez les saints, notamment notre bon saint Alphonse. Les autels et le Tabernacle de son Dieu, voilà quelle fut la vraie demeure de son cœur, son vrai foyer. C'est là qu'il apportait les fleurs de son jardin comme les fruits de son amour. Fêtait-on la sainte Vierge ? c'était fête en famille, la fête de la bonne mère Marie. Il allait à l'oraison comme les enfants se suspendent au cou de leur nourrice. L'Eglise catholique obtenait-elle un succès ? c'était pour lui un triomphe de famille. En un mot, saint Alphonse pratiquait la religion en enfant de Dieu plus encore qu'en serviteur du Christ. Quelle différence entre cet esprit de piété et la janséniste froideur d'une religion plus ou moins servile et protestantisée !

Affections et prières. — O mon Dieu, ô vous qui voulez que je vous serve comme un Père, comme mon tendre et adorable Père, en union avec votre adorable Fils Jésus, je suis ému de votre bonté. Je cède à tant d'amour : la piété me semble trop aimable, trop salutaire et trop belle pour que je la néglige plus longtemps. Oui, je veux redevenir pieux, bien pieux, pieux comme un ange, simplement : à la manière de ces petits qui prient de si bon cœur. Cette fraîcheur de dévotion me fait envie. Le saint vieillard Siméon a été mieux inspiré de vous prendre dans ses bras et de vous presser sur son cœur que si, par un faux sentiment d'adoration, il s'était prosterné sèchement à vos pieds. O Jésus, qui nous avez dit : *Je vous referai !* Je viens à vous : refaites ma piété sur le modèle de la vôtre, restaurez mon âme en ce qui regarde cette vertu tant aimée. Et vous, douce et très pieuse vierge Marie, intercédez pour moi qui suis et veux être toujours votre petit enfant. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'habituer à considérer Dieu comme un père formant et élevant les hommes pour la vie éternelle. »

CHAPITRE III

L'AME RENOUVELLE SON ESTIME POUR LA PIÉTÉ ET SES EXERCICES

La piété, entendue comme amour filial du bon Dieu, est ce que nous connaissons de plus relevé dans la religion ; rien n'est plus propre à rendre un homme conforme à Jésus-Christ ; l'apôtre en fait un éloge marqué ; elle réforme ou prévient tous les vices ; elle a le don d'encourager ceux qui n'espèrent plus et de consoler ceux que rien ne parvient à soulager : enfin, elle rend semblable aux anges, devant Dieu et devant les hommes. C'est ce que nous allons considérer.

2. — Saint Thomas (22ae 103, 1.), s'appuyant sur cette bonne raison que plus une vertu mène droit à Dieu, plus elle est parfaite, enseigne « que la vertu de religion est la première des vertus morales : « *præeminet inter virtutes morales.* » Considérant ensuite la piété en tant qu'elle nous incline à servir Dieu plutôt comme notre père que comme notre créateur et maître, il déclare cette sainte disposition préférable encore à la vertu de religion : *pietas secundum quod est donum est potior religione.* » (22ae 121. 1). La charité est la reine des vertus, la dévotion est la fleur de la charité, et la piété, bien entendue, la fine fleur de la dévotion : donc la piété, comprise comme don du Saint-Esprit rendant amoureux et filial le service de Dieu, est tout ce qu'on a de plus

relevé dans la religion. En faut-il davantage pour nous rendre cette vertu désirable et chère entre toutes?

3. — Le premier et le plus caractéristique attribut de Jésus-Christ est d'être le Fils de Dieu. C'est pour s'être déclaré tel qu'il a été condamné à mort; mais aussi, dans ses relations avec Dieu, rien n'apparaît davantage que l'amour filial. C'est pourquoi rien, plus que la vraie piété, ne nous rend semblables à lui. Toutefois cette vertu, même dans un sens secondaire, est encore éminemment précieuse.

4. — L'apôtre saint Paul (I. Tim. IV, 7) recommande à Tite de s'exercer à la piété : *La piété, dit-il est utile à tout, elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future*[1]. Quel bien, dès lors, ne doit-on pas en attendre ? Donnez à l'enfant une vraie piété : s'il la conserve elle le conservera, elle le détournera de tous les vices ; formez un pécheur à la prière, à la fréquentation des sacrements, à l'amour du culte divin : peu à peu tout bien refleurira en lui. Qu'est-ce qui préserve du monde corrupteur un jeune homme, une jeune personne ? la vraie piété. On voit des cœurs que n'émeut pas la malice du péché, qui semblent rivés au vice, que la crainte de l'enfer n'ébranle pas ; quand tous les moyens de conversion semblent usés, si on leur montre Dieu comme un père tendre, qu'ils sont bien méchants de ne vouloir pas aimer; la sainte Vierge, comme leur bonne mère qui pleure de leur malheur, ces pauvres loups s'attendrissent et deviennent bientôt d'aimables agneaux. Pour cette raison, saint Alphonse préférait, dans les missions, le sermon sur la sainte Vierge à ceux du salut, de la mort et des autres grandes vérités. La piété est un baume qui découle du Sacré-Cœur : elle amollirait des cœurs de bronze.

1. I Tim. IV, 8.

5. — Quant à la douleur qui refuse toute consolation, la piété a encore le secret d'y apporter remède. Envoyez au pied du Tabernacle une mère qui vient de perdre son fils unique ; elle y gémira, pleurera, mais elle reviendra moins accablée : *Si quelqu'un parmi vous est triste*, disait l'apôtre, *qu'il prie !* Ah ! si l'on avait la foi vive, que nos larmes couleraient moins amères !

6. La piété, enfin, nous rend comme de vrais anges devant Dieu et devant les hommes. Délicatesse, sentiment, tendresse, modestie, douceur, elle nous orne si bien que Dieu en est ravi, que les impies en sont touchés ; aussi dit-on : pieux comme un ange. — Ne nous contentons pas d'estimer la piété en général, ravivons notre estime pour les exercices de piété : l'oraison, la prière, la préparation à la communion et l'action de grâces, le chemin de la croix et le chapelet, la visite au saint sacrement et les lectures spirituelles ; les oraisons jaculatoires, les retraites, les examens et, en général, tout ce qui regarde la vie intérieure. Celui qui tient pour trop accessoires ces exercices, ne les cultive que secondairement et finit par les abandonner. Qu'un homme, au contraire, soit convaincu de l'importance des exercices spirituels, il en fera un grand point de sa vie. Vous le verrez fidèle à ses moindres dévotions, jaloux d'un quart d'heure d'oraison, prêt à négliger toute distraction plutôt que sa visite au T. S. Sacrement, empressé à la prière, soigneux, en un mot, de sa chère piété.

Celui-là court dans le chemin de la vertu, qui fait passer avant tout ses exercices de piété, parce que celui-là met Dieu dans ses moindres affaires ; et *c'est Dieu qui donne l'accroissement*. Mais celui-là seul aura un tel soin de ses exercices qui les estimera comme le moyen de toute vie spirituelle. Les devoirs de piété sont ceux de nos devoirs que le Seigneur se choisit particulièrement : tout comme le dimanche est son jour réservé, sa part à

lui. Le temps de vos exercices est le temps où Dieu compte sur vos louanges et sur votre service filial plus immédiat, en sorte qu'il se trouve frustré quand vous lui dérobez ce temps pour l'employer à des occupations de votre goût. De grâce, ne volons pas le temps du bon Dieu.

7. — Celui-là n'estime pas suffisamment ses devoirs de piété qui les remet d'heure en heure pour des raisons futiles, qui les remplit nonchalamment ou avec précipitation, sans recueillement et sans foi. Le démon fait croire qu'il faut avant tout se dépenser au salut des âmes ; que laisser son oraison pour travailler, c'est quitter Dieu pour Dieu ; et les âmes inexpérimentées, usant mal de la liberté d'esprit, se laissent prendre au piège. Combien en est-il parmi nous, chers lecteurs, qui pourraient dire : moi, je n'ai jamais été victime de cette supercherie ? Du reste, la passion nous fait souvent voir le bien là où nous sentons le plaisir. Prenons garde à nous sous ce rapport ; et si nous voulons devenir intérieurs, faisons passer avant nos caprices, nos exercices de piété.

8. — Vos exercices sont votre pain quotidien ; c'est pour les faire avec plus d'exactitude que vous êtes venu au couvent, c'est d'eux que dépend en partie votre salut.

Examinez donc si vous les estimez à leur juste valeur ; c'est-à-dire, voyez, en les repassant l'un après l'autre, si vous les accomplissez avec une vraie diligence et une sérieuse application. Croyez-le, ne vous abusez pas à cet égard. L'exactitude à remplir tous ses devoirs de piété est un organe vital, auquel on ne s'attaque jamais sans dommages graves et dangereux.

Dernier avis. — Consacrez tout votre temps libre d'aujourd'hui à demander au Saint-Esprit d'augmenter

en vous le don de piété. Si vous faites cela, votre journée comptera pour beaucoup dans votre vie.

RÉSOLUTION

« Me persuader que si, parfois, la vie me semble trop sombre, c'est parce que je néglige les lectures et les exercices de piété. »

CHAPITRE IV

L'AME S'EXCITE A LA PIÉTÉ PAR LA CONSIDÉRATION DES SENTIMENTS PATERNELS DE DIEU

Un sentiment qui revient à quiconque essaie de peindre Jésus-Christ, c'est l'impuissance où se trouve la langue humaine d'exprimer sa délicate bonté pour ses disciples. Mais quel chérubin saurait dire, ou même concevoir, quel fils a été Jésus pour le Dieu de l'éternelle Bonté ? Quelle tendresse, quelle onction, quel amour filial ont présidé à toute sa vie, dans la manière de le servir ? D'abord, que Notre-Seigneur ait accompli les prescriptions du culte, à l'égard de son Père, avec un souverain respect et une exactitude absolue, c'est ce qu'on voit à la Circoncision, à la Présentation, à la fête de Pâques, dans le temple, au baptême du Jourdain et en plusieurs endroits où cet adorable modèle a pu dire avec vérité : *Il convient que nous remplissions ainsi toute justice*[1]. Mais avec quelle tendre, amoureuse et filiale révérence pour son père il accomplit tous ces devoirs, voilà

1 Matt. III, 15.

ce qu'il faudrait pouvoir imaginer, pour parvenir à se faire une idée de sa piété.

2. — Figurez-vous ce fils unique de Dieu levant les yeux au ciel et rendant grâces à son Père, et dites-moi ce que vous voyez dans ses yeux, dans cette sorte d'élan avec lequel il lève les bras vers son Père, sinon le modèle de l'amour filial? Ah ! s'il nous avait été donné de le voir quand il priait ! Un vénérable curé d'Ars en face du Saint-Sacrement est déjà si beau, si attendri, si pénétré d'amour et de piété ! Qu'aurions-nous éprouvé à la vue du Fils de Dieu faisant oraison ! Quel Thabor ! quel ravissement ! Non, ces mystères ne se disent pas.

3. — Remarquons-le, Notre Seigneur priait à chaque instant du jour et faisait oraison durant des nuits entières. Pour ce qui est du jour, on peut juger des oraisons jaculatoires et transitoires que Notre-Seigneur y fit, durant toute sa vie cachée, par les exemples qu'il nous en a donnés durant sa vie publique. Il marchait d'ordinaire en silence, quelques pas devant ses apôtres, et que faisait-il, sinon oraison? A chaque instant, il priait son Père ou il lui rendait grâces. Quant à la nuit, on lit en toutes lettres cette grande parole : *Il passait la nuit à prier Dieu*[1]. Voilà ce qui concerne sa piété pratique. Quel exemple pour nous !

4. — Le Bon Maître aimait à appeler Dieu du nom de Père ; une fois, et sur la croix il s'est écrié : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné*[2]. Le plus souvent, c'était : *Mon Père. — Oui mon Père, qu'il en soit comme il vous est agréable*[3]. — *Père saint, conservez-les*[4], — *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains*[5]. —

1. Luc, VI, 12.
2. Marc. XV 34.
3. Matt. XI, 26.
4. Joan. XVII, 11.
5. Luc, XXIII, 48.

De plus, il veut que nous-mêmes nous appelions Dieu de ce doux nom : *Priez votre Père dans le secret* [1]. — et, dans la parfaite prière qu'il a daigné nous apprendre, le premier mot est encore celui de : *Notre Père.* C'est que Jésus Christ le savait : Dieu aime ce nom autant qu'il le mérite, c'est-à-dire infiniment ; et ainsi ce bon Sauveur mêlait les plus doux sentiments aux plus ferventes prières, entourant son divin Père, comme tel, de tendresse et de vénération, de confiance et d'amour : ce qui est le propre de la piété. Tout ce que nous pouvons désirer de plus décisif en faveur de cette manière onctueuse et filiale de servir Dieu, de le prier et de lui rendre les honneurs du culte sacré, qu'on entend ici par piété, se trouve renfermé dans une page de nos Saints-Livres que nous allons méditer en l'appliquant à notre âme.

5. — Après avoir repris les Hébreux de leur ingratitude et de leur impiété, Dieu parlant de lui-même leur pose cette question: *Dieu n'est-il pas, lui aussi, votre Père, qui vous a possédés et qui vous a créés* [2]. Il veut leur montrer que leur vrai Père, c'est lui, qui les porta tous dans le sein de sa pensée, de son Verbe et de sa puissance, avant tout autre ; que c'est lui, qui les a formés, pétris et créés, plus encore que leur père et leur mère et que c'est, avant tout, à lui que tous les hommes doivent un culte éternel de reconnaissance et de piété filiale, s'ils ne veulent pas se dégrader au point d'être de mauvais fils et des enfants dénaturés.

6. — Passez aux jours anciens, remontez de génération en génération, dit le Seigneur, vous verrez quel est celui qui vous a tirés du néant : vos pères vous diront que je suis votre créateur et votre Dieu, Jéhovah, et que hors de moi il n'est point de Dieu vivant. Mais votre respect,

1. Matt. VI. 6.
2. Deut. XXXII, 6

votre fidélité, votre reconnaissance même ne suffisent point à mon amour et à ma gloire, je veux votre amitié, votre piété, car moi-même j'ai été pour vous plus tendre qu'une mère. Je vous ai pris pour mon peuple, choisis pour ma famille, pour mes enfants de prédilection ; et j'ai fait de vous mon héritage dans le monde : et moi, votre Père par création, j'ai voulu l'être encore par adoption.

7. — Je vous ai trouvés comme des enfants abandonnés dans le désert, parmi les horreurs d'une solitude meurtrière, et je suis allé à vous comme une mère qui tourne autour de son enfant, je vous ai entourés d'une sollicitude sans borne, je vous ai gardés comme on protège la prunelle de ses yeux ; plutôt mère que père, je vous ai bercés sur mes genoux ; semblable à l'aigle, je vous ai appris à vous élancer vers le ciel, et je voltigeais sur vous, vous ombrageant de mes ailes, et pour ne pas vous fatiguer, je vous portais sur mes épaules ; seul j'étais votre guide et nul autre ne prit soin de vous ; dites en quoi je mérite vos duretés, moi si tendre, si paternel à votre égard.

8. — Plus père et mère à votre égard, par création, adoption, éducation, que vos parents selon la chair, j'ai daigné vous donner un patrimoine sans pareil, par le souci que j'avais de vous établir dans le bien-être et le respect des nations ; je vous ai donné des terres fertiles comme nulle autre, où les fruits venaient en pleins champs, où le creux des rochers se transformait en ruche à miel, où l'huile coulait de la pierre même. Le beurre, le lait, la graisse des jeunes agneaux, le blé doré et le sang très pur de la vigne, rien ne vous a été mesuré ; vous avez regorgé de tout. Quel père mérite plus que moi vos tendresses et votre amour filial ? Ai-je été si bon, à une autre fin que de m'attirer le plus délicat de votre cœur et la moëlle de vos affections ? (DEUT. XXXII, *traduction interprétée*).

9. — Dieu ajoute que ces enfants, repus de tant de biens, lui ont préféré son mortel ennemi, et il les appelle *fils infidèles*, mais nous serions pires encore, si nous servions sans amour filial un Dieu aussi aimable, un Père aussi adorablement bon.

N'avons-nous pas été créés, adoptés, tirés du monde, élevés dans la religion, dotés de la vocation, engraissés du sang divin ? Toutes ces vérités pourront-elles frapper notre esprit sans laisser la grâce amollir notre cœur, sans le rendre sensible aux inspirations du ciel, sans donner à notre culte intérieur et extérieur ce je ne sais quoi de doux, qui fait de la piété comme l'arôme de la charité ? O Jésus, vous qui nous avez encore enfantés au pardon, à l'espérance, à la grâce, dans les douleurs du Calvaire : vous qui êtes pour nous beaucoup plus tendre que la plus tendre des mères, resterons-nous toujours durs et froids comme des étrangers à votre service ? Ne comprendrons-nous pas encore que vous avez un cœur de père, un amour de père, des sentiments de père, de mère, de frère et de sœur à l'égard de chacun de nous, et qu'il vous faut en retour un amour de fils, de frère, d'époux et d'épouse ? que c'est là ce que vous demandez comme couronnement de nos services, comme cachet de notre dévouement, de notre sacrifice, comme perle de notre vie tout entière ?

11. — Quand on lit, pour la première fois, le passage de l'Evangile où Jésus appelle mère, frère, sœur, quiconque embrasse sa doctrine et la pratique fidèlement, on est étonné ; mais quand on comprend quelle sorte de parenté Dieu veut avoir avec nous, quelle délicatesse d'amour il y a dans la vraie piété, ces paroles deviennent claires et elles cessent de paraître exagérées.

Affections et prières. — Ah ! mon Dieu et mon Roi, comment l'homme, votre créature, n'hésiterait-il pas

à croire que vous l'aimez comme un enfant ? A force de raisonnement il voit bien que votre gloire parmi nous vient de votre condescendance jusqu'à nous ; et qu'une intime bonté est le seul couronnement qui convienne aux attributs de votre divinité ; mais que votre amour pour lui soit un amour de père, de mère, de frère, de sœur, d'ami et presque d'égal, cela le jette dans un éternel étonnement. Cependant, ô vous qui m'avez fait à votre image, c'est bien là que je vous reconnais. Et il fallait être le vrai Dieu pour m'aimer aussi grandement, aussi infiniment. C'est vrai encore qu'en nous vous aimez ce que vous y avez mis de vous, mais pourquoi l'y avez-vous mis, sinon parce que, Père infiniment père, vous avez voulu nous prendre pour enfants ? — Mon Dieu, mon Père, mon éternel amour, faites donc que nous vous aimions en enfants bien nés : respectueusement, mais tendrement, comme Jésus vous a aimé, Lui notre modèle adoré. Que seraient en effet nos vertus sans ce couronnement de toutes les vertus ? sans cet amour que nous cherchons à développer par chacun de nos humbles exercices ? Mon Dieu ! mon Père ! donnez-nous un amour tout filial envers vous. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Remercier Dieu de m'avoir, au baptême, adopté pour enfant. »

CHAPITRE V

L'AME S'EXERCE A FRÉQUENTER LES SACREMENTS AVEC UNE VRAIE PIÉTÉ

L'IMPORTANCE de la confession et de la communion ferventes et fréquentes est chose trop connue du lecteur pour que l'on y insiste en cette *Pratique*. Rap-

pelons seulement quelques règles essentielles à cet égard, et donnons quelques idées propres à nous renouveler dans la piété, sur ce double point de notre vie chrétienne.

2. — Règles essentielles pour la réception parfaite et fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

1° *Pour la confession.* Choisir, dans le voisinage de notre demeure, un confesseur éclairé, ferme, sans respect humain, qui prenne à cœur notre avancement spirituel et nous fasse rendre compte assez exactement de nos relations, de nos exercices spirituels, de nos devoirs d'état, et, au besoin, d'une certaine partie de notre administration. Fût-on évêque, si on ne se fait pas diriger jusque-là, on s'abuse beaucoup. Saint Paul était saint Paul, et il a fallu Ananie pour lui ouvrir les yeux. Cet exemple devrait être vivant dans le cœur de tous les prêtres, surtout de ceux qui, à raison de leur élévation hiérarchique, sont plus exposés à se tromper sur leur mérite et à s'abuser sur leur manière d'agir. A plus forte raison cela est-il vrai pour les supérieurs laïques. Malheur aux instituts dont les supérieurs, à commencer par le général. manqueraient de sérieux sous ce rapport et prétendraient se guider eux-mêmes. On ne dévie pas de la sorte sans qu'il en résulte des dommages immenses, pour ne pas dire irréparables.

Le confesseur choisi, il faut se présenter à lui tous les huit ou douze jours environ; avouer ses péchés de manière à en découvrir la racine, c'est-à-dire de façon à ce que le confesseur puisse voir de quelle affection mauvaise ils procèdent; les détester sincèrement; vouloir vraiment et énergiquement s'en corriger et les expier. Ah ! la bonne retraite qu'on ferait, si on passait huit jours à se réformer sérieusement à cet égard. Et que nous

ferions bien de nous demander jusqu'où nous sommes sérieux dans ces pratiques.

2° *Pour la Communion.* Voici les principales déclarations de la S. Congrégation du Concile, 20 déc. 1905 :

« La communion fréquente et quotidienne, étant tout à fait conforme aux désirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles de n'importe quelle classe ou condition, de sorte que personne, pourvu qu'il soit en état de grâce et s'approche de la sainte table avec une intention pieuse et droite, n'en puisse être exclu.

L'intention droite consiste en ce que celui qui s'approche de la sainte table n'y aille pas pour suivre l'usage, ni par vanité ou pour des motifs humains, mais bien pour correspondre au désir de Dieu, lui être plus étroitement uni par la charité, et, à l'aide de ce divin remède, guérir ses infirmités et corriger ses défauts.

Quoiqu'il importe tout à fait que ceux qui font la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces mêmes péchés, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucun péché mortel sur la conscience, et qu'ils se proposent de n'en jamais commettre à l'avenir ; s'ils ont ce ferme propos, il est impossible que, communiant chaque jour, ils ne se dégagent pas peu à peu de leurs péchés même véniels, et de toute affection à ces péchés.

Comme les sacrements de la loi nouvelle, bien qu'agissant *ex opere operato*, produisent cependant d'autant plus d'effet que les dispositions pour les recevoir sont meilleures, on aura soin de faire précéder la sainte communion d'une préparation sérieuse, et de la faire suivre d'une convenable action de grâces, selon les capacités la condition et les devoirs de chaque fidèle.

Pour que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et un plus grand mérite, le confesseur devra être consulté. Les confesseurs, toutefois, prendront garde de n'éloigner de la communion fréquente ou quotidienne personne qui soit en état de grâce et s'en approche avec une intention droite.

S'il se trouve des instituts à vœux solennels ou simples, dont les règles, constitutions ou calendriers fixent et imposent la communion à certains jours, ces indications seront regardées non comme *préceptives*, mais comme purement *directives*. Le nombre des communions prescrites sera considéré comme un *minimum* pour la piété des religieux. Ils pourront donc toujours, selon les règles du présent décret, être admis à la table eucharistique plus fréquemment ou même tous les jours. Et, afin que tous les religieux de l'un et l'autre sexe soient à même de connaître exactement la teneur de notre décret, les supérieurs de chaque maison auront soin de le faire lire en langue vulgaire chaque année pendant l'octave du Saint-Sacrement.

3. — Quant à la préparation et à l'action de grâces, concernant la communion, les instructions nécessaires ne nous manquent pas. Ce qui nous manque peut-être souvent, c'est le courage de nous y appliquer. Or, tant pour la confession que pour la communion, la pensée que nous traitons avec notre Père des cieux, est des plus capables de nous aider à la bien faire. Le prodigue ayant à avouer ses torts, s'écria : *J'irai à mon Père et je lui dirai : Père, j'ai péché !* Disons aussi avant chacune de nos confessions : c'est à mon Père que je vais avouer mes fautes, c'est dans son sein que je vais répandre le douloureux secret de mes infidélités ou, du moins, de mon infirmité. Cette idée nous apprendra à

nous confesser en enfants de Dieu. De même pour la communion. Considérons Notre Seigneur, sous la figure d'une mère qui cherche ses enfants pour les allaiter avec tendresse, ou plutôt comme un Père qui veut nourrir ses enfants de sa chair et de son sang précieux.

4. — Mais il suffit d'indiquer, ici, la voie à suivre. Saint Alphonse surtout a écrit des pages remplies d'une nourriture si substantielle pour la piété, qu'il vaut mieux renvoyer les âmes à ses livres qu'essayer d'en résumer les enseignements. Qu'on lise les livres de ce docteur, aussi incomparable pour la piété tendre, pratique et sûre, que saint François de Sales est inimitable pour la suave, profonde et raisonnable doctrine.

Si, après avoir nourri votre âme des écrits de saint Alphonse, pendant plusieurs années, vous n'acquériez pas un grand esprit de piété, vous seriez, cher lecteur, un homme surprenant. Or ces livres sont, entre autres, la PRATIQUE DE L'AMOUR, l'HORLOGE DE LA PASSION et les GLOIRES DE MARIE. Et, ces livres sont, sans contredit, des plus pieux qu'on puisse conseiller, aux vrais savants comme aux simples enfants*.

RÉSOLUTION

« Chaque fois que j'aurai fait la sainte communion, m'appliquer plus généreusement aux œuvres de charité. »

* Sous le titre *Pratique de la Perfection Chrétienne*, le Père SAINT-OMER a coordonné l'ensemble des enseignements de saint Alphonse concernant les trois vies : *purgative, illuminative et unitive*. — Ceux qui ne peuvent lire les écrits du saint Docteur dans ses propres ouvrages trouveront dans ce livre un traité de Perfection assez complet.

CHAPITRE VI

L'AME RAVIVE SA PIÉTÉ ENVERS LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Le culte filial et cordial de Dieu, voilà le but premier de la piété des saints. Or, l'Eucharistie, la Sainte-Mess surtout, étant tout ensemble la base et la consommation du culte divin et le sacrifice de l'Eglise, nous devons avant tout nous exercer à nourrir une grande piété à son égard, en nous efforçant de célébrer ou d'entendre le plus saintement possible cet adorable mystère des autels.

2. — « Nous confessons nécessairement, dit le Concile de Trente, qu'on ne peut accomplir aucune action aussi sainte et aussi divine que ce redoutable mystère : » et de là, il conclut à la nécessité de le traiter avec la plus grande pureté possible. « Le très saint sacrifice de la messe, dit le très aimable saint François de Sales, est le centre de la religion chrétienne, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété, un mystère ineffable qui comprend l'abîme de la charité divine, et par lequel Dieu s'applique réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et faveurs. L'oraison faite en l'union de ce divin sacrifice a une force indicible. » (*Vie dévote*, II, 14.)

3. — Si, aussi heureux que saint Jean, nous avions joui durant des années entières des confidences divines du Sauveur, et si, à la veille de sa passion douloureuse, il nous avait tiré à l'écart, en disant : Viens, toi que j'aime plus qu'un fils, écoute les dernières paroles de ton Sauveur : Mon Père est un Dieu de si grande majesté que, pour réparer l'offense qui lui a été faite par la créa-

ture désobéissante, je veux me faire immoler comme un agneau sur une croix ; ma passion sera terrible ; on me fera endurer des tourments horribles, on m'abreuvera des plus amères douleurs ; rien que par appréhension j'en suerai du sang, mais je veux apaiser la justice éternelle, fermer l'enfer à mes frères, leur donner la foi, la grâce, la paix, le ciel, le bonheur qui ne finit pas ; tout ce que je te demande, c'est de partager mes sentiments, c'est de t'unir à moi pour adorer mon Père, pour concourir au salut du monde entier ; c'est de compatir à mes souffrances, d'assister à mon rude supplice, de me suivre jusqu'au Calvaire, de rester là, au pied de la croix, de voir couler mes larmes et mon sang, de recueillir mes soupirs et mes derniers enseignements. Si tu me donnes cette consolation suprême, je suis content. » Que pensez-vous de cette supposition ?— Arrêtez-vous à méditer ce discours : il est plus réel que vous ne croyez.

4. — Le Saint Sacrifice n'est pas autre chose que la continuation et la reproduction réelle du sacrifice de la croix : c'est le Calvaire en permanence, l'immolation perpétuée de la grande victime, Jésus. Et chaque fois qu'une messe est célébrée, la passion du Sauveur est renouvelée.

Sans doute que sur nos autels Jésus-Christ se sert du prêtre comme intermédiaire et ministre, mais c'est lui en définitive qui offre le sacrifice. Et quelle victime offre-t-il ? Son propre corps, son sang, tout lui-même. — La messe est donc, aussi bien que le Calvaire, le sacrifice de Jésus offert par lui-même à Dieu son père. Que si vous étudiez les raisons de ce sacrifice, vous verrez que sur l'autel comme sur la croix Jésus s'immole pour glorifier Dieu et pour nous sauver, par un prodige d'amour et de mérite. Ah ! certes, la Passion du Sauveur est toujours le grand drame du monde et toujours il semble à recommencer. Entendez, par le monde, ces mille complots

formés contre sa vie, comptez les Judas, les Pilates, les Hérodes : quelle flagellation ! quel couronnement d'épines! quelle dérision du Fils de Dieu ! et Lui monte au calvaire, et Lui se livre, et Lui s'immole, et il s'offre à son Père en réparation des crimes de la terre, pour notre salut, pour notre pardon ; et que voit-il autour de son calvaire mystique ? Des indifférents, des blasphémateurs, des pharisiens qui se moquent. Mais aussi, disons-le, il voit des anges en grand nombre, qui s'y trouvent présents, dit saint Jean Chrysostôme, pour honorer ce saint mystère ; il voit des cœurs attendris qui s'immolent avec lui, pour mieux lui marquer leur amour. Ah ! faites qu'il vous trouve parmi ces vrais disciples. Il vous demande d'être un nouveau saint Jean. Si vous comprenez cette demande, soyez-y fidèle, votre attitude à la messe sera un modèle de piété.

5. — Adorez Dieu, en reconnaissant avec la Victime de l'autel qu'il ne faut rien moins que le sacrifice d'un Homme-Dieu pour réparer l'outrage fait à sa majesté infinie, et dites avec intelligence : O mon Père, ô mon Créateur, ô mon Dieu, je ne puis aucunement vous rendre la gloire que je vous ai ôtée dans le monde, en vous outrageant par mes péchés, mais je vous offre aujourd'hui plus que l'agneau d'Abel et les taureaux de Salomon, je vous offre un homme sans tache et d'un prix infini, je vous offre en victime l'Homme-Dieu. Or, il ne suffit pas à mon amour de reconnaître ainsi votre souverain domaine et vos infinies perfections, ce qui est religion et charité, je veux par ce sacrifice consoler votre cœur de père et me montrer bon fils à votre égard, ce qui est l'amour cordial et filial. Oh ! je veux me réjouir de complaisance à la vue de ce mystère où votre Fils, fait homme, vous glorifie et vous réjouit si pleinement que votre infinité même ne peut ni désirer ni mériter davantage !...

6. — Tachez de vous représenter la sainte Vierge, sa douleur, ses regards attendris, ses larmes ; pénétrez dans son cœur, voyez ses intentions au pied de la croix : le salut ! le salut éternel, le salut éternel de tant de pauvres pécheurs faibles, entraînés, endurcis peut-être pour le moment, mais prédestinés quand même, le salut de tous les hommes sans exception de race ! Quelle charité embrasait le cœur de notre co-rédemptrice ! comme elle priait pour chacun de nous ! comme elle pleurait le péché, cause de ce drame sanglant : oui, tâchez de méditer sur le Calvaire : étudiez-en les personnages ; unissez-vous aux sentiments de Jésus, de Marie et de saint Jean ; imitez la Madeleine et vous serez pieux à la sainte messe. Ces cœurs ardents n'étaient point, en effet, de simples adorateurs ou de simples apôtres ; ils perdaient leur père, leur vrai père, leur père à jamais aimable, et ils pleuraient en enfants qui se sentaient devenir orphelins.

7. — Hélas ! n'est-il pas lamentable de songer que des religieux assistent tous les jours au saint sacrifice de la messe, sans avoir jamais le courage de sacrifier, pour l'amour de leur sauveur immolé, les affections coupables qui les retiennent dans les voies du péché : ces attaches volontaires à la volonté propre, au point d'honneur, aux aises des sens, à la vengeance, au repos exagéré, à la bonne chère, à l'estime des mondains et à cent autres excès qui, voulus et acceptés, blessent douloureusement le cœur de Jésus. Que n'avons-nous l'esprit de piété des saints ! alors nous ne pourrions jamais assister au divin sacrifice, sans nous unir à la victime sainte et sans renoncer, pour lui plaire, à toutes nos affections déréglées. Car, dit saint Thomas, quiconque offre le Sacrifice doit y participer comme victime (3a q. 82. a 4).

Réflexions. — Que diraient de l'insouciance avec

laquelle j'assiste au saint Sacrifice les chrétiens de la Rome primitive? Humbles ouvriers pour la plupart, mais généreux et nobles de la noblesse du Christ, on les entrevoyait, dans le silence du premier matin, glisser comme des ombres le long des palais de leurs maîtres endormis, s'enfoncer dans les catacombes, ces souterrains remplis de l'âpre parfum des martyrs et peuplés par la mort. Ils allaient y apprendre le dur métier de victime volontaire, eux les souffrants et les grands méprisés de ce monde. Ils allaient y demander à l'Agneau immolé le secret du renoncement à eux-mêmes, de la douceur et de la vertu. Des mères, jeunes encore et déjà héroïques, y conduisaient leurs petits enfants pour les initier à confesser le Christ, sous la dent des lions. De tendres vierges se pressaient autour de l'Agneau, chantant les hymnes de la prière catholique, elles qui ne daignaient pas répondre aux tyrans et dont les enfants du siècle ne parvenaient pas à entendre la voix. On y voyait aussi des vieillards versant sur leur vie passée des larmes qu'ils auraient voulu teindre de sang. Oh! comme tous les yeux étaient avidement tournés vers l'autel! Une prière ardente unissait le prêtre et les fidèles dans un même sacrifice. Un banquet où le pain des anges et le vin qui fait les vierges composaient tout le repas, était dressé. Et puis, s'étant donné le baiser de paix et d'indissoluble union, ils remontaient à la lumière, prêts à livrer leur vie pour le Christ, prêts à tout, sauf au péché et à la vengeance.

Encore une fois, que diraient-ils de moi ces enfants de Dieu, s'ils me voyaient assister à la sainte messe avec si peu de piété? Peut-être douteraient-ils que j'aie vraiment la foi.

RÉSOLUTION

« M'instruire encore sur le dogme du sacrifice eucharistique. »

CHAPITRE VII

L'AME S'EXERCE A BIEN ENTENDRE LA SAINTE MESSE

Vous êtes trop éclairé, pieux lecteur, pour que j'aie à vous montrer comment tout le culte divin se résume et se parfait dans le saint sacrifice de la messe ; vous voyez dès lors avec clarté que c'est dans la manière d'entendre ou de célébrer la messe qu'on doit montrer le plus de religion et de piété. Exercez-vous donc à ce grand acte et souvenez-vous que nous touchons, en ce mystère, au cœur même de toute dévotion.

2. — D'abord, nous devons nous exercer *à bien entendre* la sainte messe, afin ne ne pas offrir à cet égard le douloureux spectacle de ces chrétiens attiédis qui l'entendent sans dévotion, presque sans respect ; car un religieux même peut tomber dans ce désordre, surtout à cause de la routine. Cela vient de l'oubli des grandes et ineffables merveilles opérées par ce saint Sacrifice, aussi avons-nous essayé de remédier à ce mal, dans le chapitre précédent. Cela vient aussi de ce qu'on n'a pas été formé, dès l'enfance ou dès le noviciat, à entendre la sainte messe avec ordre et méthode. Saint François de Sales permet à sa Philothée de faire sa méditation du jour le jour pendant la sainte messe, et Saint Alphonse ne défend pas à une religieuse : « telles prières vocales qu'il lui plaira. » Il lui recommande pourtant d'avoir devant les yeux les quatre fins du saint sacrifice : adorer Dieu par la victime infinie ; satisfaire pour les péchés du monde ; reconnaître les bienfaits du ciel ; obtenir les miséricordes éternelles, et il lui propose une méthode à ce sujet. Saint François de Sales fait de même. Il est donc

bien utile de s'habituer à entendre la messe avec ordre et méthode.

3. — Quant au prêtre qui veut *célébrer avec piété*, il doit purifier sa conscience fidèlement, (avoir récité Matines et Laudes), faire au moins quelques minutes de préparation prochaine, revêtir les ornements sacrés avec recueillement et esprit de foi, suivre enfin avec exactitude les rubriques obligatoires. Mais comme ces choses comportent des avis précis et autorisés, je placerai sous les yeux du lecteur un tableau sommaire pour entendre la messe suivant l'esprit de Saint Alphonse, et je renvoie pour la partie : *rubriques*, aux livres bien counus qui traitent cette matière.

MANIÈRE D'ENTENDRE LA MESSE, SUIVANT L'ESPRIT DE SAINT ALPHONSE.

Du commencement à l'Evangile

Le saint sacrifice et l'honneur dû au Très-Haut.

1° *Considérez* que tous les honneurs et toute la pompe dont on entoure les rois de la terre ne leur conviennent qu'à cause du reflet de majesté qui leur est communiqué d'en haut; mais que, par eux mêmes, ils ne sont devant Dieu que cendre et que poussière. Essayez de concevoir quelque chose de l'infinie puissance et grandeur de Dieu. Comparez alors tous les hommages créés à ceux que mérite l'Eternel ; vous sentirez combien la créature est incapable, par elle-même, d'honorer Dieu convenablement et combien cependant il convient qu'elle l'honore de toutes ses forces.

2° *Réjouissez-vous* à la pensée que, par la messe, la personne de Notre-Seigneur s'offrant au Père éternel,

la majesté divine est infiniment plus honorée de ce sacrifice que si, au milieu des plus triomphales ovations et avec les plus magnifiques louanges, tous les hommes lui sacrifiaient leur propre vie.

3° *Dites*, dans ce sentiment, et avec beaucoup de dévotion : *Mon Dieu, j'adore votre infinie majesté. Je voudrais vous honorer comme vous le méritez. Mais quel honneur peut vous rendre une créature aussi misérable et aussi coupable que moi? Je vous offre donc tout l'honneur que Jésus-Christ lui-même va vous rendre sur cet autel.* — Pater, Ave, Gloria.

II

De l'Evangile à l'Elévation

Le saint sacrifice et l'expiation des péchés.

1° *Considérez* que, par l'oblation qui se fait de Jésus-Christ dans la messe, on satisfait complètement à Dieu pour tous les péchés des hommes, et, en particulier pour tous les péchés des assistants ; car ils reçoivent l'application de ce même sang divin qui fut répandu sur le Calvaire pour la rédemption du Genre Humain. Par une seule messe nous satisfaisons donc à la justice divine mieux que par aucune autre œuvre expiatoire. Il faut cependant ajouter que la messe, d'une valeur vraiment infinie, ne reçoit qu'une application finie, selon les dispositions que Dieu constate en ceux qui l'offrent ; aussi est-il utile d'entendre plusieurs messes de suite.

2° *Réjouissez-vous* à la pensée que, si vous entendez avec une vive dévotion le saint sacrifice de l'autel, vous recevez en abondance les mérites expiatoires de Notre-Seigneur, vous détournez de vous bien des maux, vous abrégez de beaucoup votre purgatoire, et enfin vous entrez de plus en plus dans la faveur du Très-Haut.

3° *Dites*, avec une grande foi : *Mon Dieu, j'ai horreur et j'ai le plus vif regret de tous les déplaisirs que je vous ai causés. En réparation de mes offenses je vous offre votre divin Fils, qui renouvelle pour moi, sur cet autel, le sacrifice de sa vie; et, par ses mérites, je vous prie de me pardonner et de m'accorder la sainte persévérance.* — Pater, Ave, Gloria.

III

De l'Elévation à la Communion

Le saint sacrifice et la reconnaissance envers Dieu.

1° *Considérez* les bienfaits dont Dieu vous a comblé et qu'il ne cesse de vous prodiguer. C'est lui qui vous a donné la vie du corps et de l'âme, la foi et ses principes conducteurs, l'espérance et ses douces consolations, le pardon et la paix après vos péchés, la vocation religieuse, gage de prédestination pour quiconque y est fidèle jusqu'à la fin ; l'Eucharistie pour vous nourrir, la sainte Vierge pour vous encourager dans la vie, un ange gardien pour vous préserver du mal et vous conduire au ciel ; enfin, l'ineffable grâce de son amitié, grâce dont vous ne connaîtrez toute la grandeur qu'en paradis.

2° *Réjouissez-vous*, à la pensée que la messe bien entendue témoigne à Dieu toute la reconnaissance qu'il peut souhaiter pour tous ses bienfaits, et que par elle vous avez la noble satisfaction de lui rendre, autant que possible, amour pour amour.

3° *Dites*, avec un vrai désir de contenter Dieu : *Seigneur, mon Dieu, je suis incapable de vous remercier moi-même de tous vos bienfaits; je vous offre donc le sang de Jésus-Christ ; et je vous l'offre, non pas seulement dans cette messe, mais encore dans toutes celles qui se*

célèbrent présentement sur toute la terre. — Pater, Ave, Gloria.

IV

De la Communion à la fin

Le saint sacrifice et l'abondance des grâces.

1° *Considérez* que par la sainte messe et par Jésus-Christ qui nous y communique ses mérites, nous pouvons obtenir toutes les faveurs, car alors lui-même se joint à nous pour prier son Père. Si, allant demander une grâce à Notre-Seigneur, vous voyiez sa douce Mère, avec ses anges et tous les saints, vous entourer et prier tout haut pour vous, votre cœur ne déborderait-il pas de confiance ? Ah, vous avez plus encore que tous ces intercesseurs, quand, à la messe, vous priez par le sang de Jésus-Christ vous avez le fils même de Dieu.

2° *Réjouissez-vous* à la pensée que vous possédez un tel avocat pour vous obtenir ce dont vous avez besoin. Encouragez votre âme à tout espérer, à tout attendre, à tout demander, à ne jamais désespérer des miséricordes divines. Persuadez-vous que tôt ou tard, vous verrez vos demandes exaucées.

3° *Dites*, avec une vive confiance en la passion du Sauveur : *Ah ! mon Père et mon Dieu, je vous offre les supplications que votre Fils vous adresse en ce moment pour ma paix, ma sanctification et mon éternel bonheur. Accordez-moi, par les mérites d'un tel intercesseur, cette grâce en particulier* (Désigner ici la grâce que l'on désire plus spécialement). *Daignez aussi répandre vos bienfaits sur mes confrères, mes parents, les pauvres pécheurs, et toutes les âmes du purgatoire, afin que nous soyons bientôt tous réunis en paradis, pour jouir de votre ineffable bonheur et vous aimer d'un même cœur.* **Pater, Ave, Gloria.**

RÉSOLUTION

« Demander à la sainte Vierge de m'obtenir la grâce d'assister à la messe avec plus de piété. »

CHAPITRE VIII

L'AME DU PRÊTRE SE DISPOSE A CÉLÉBRER LA SAINTE MESSE AVEC UNE VIVE PIÉTÉ

SEIGNEUR, nul ne sait parler au fond des âmes, sinon votre Esprit ; que dirai-je donc, ô Jésus, des dispositions intérieures qui vous animèrent au jour béni de la Cène, et de celles que le prêtre célébrant doit exciter en son âme, s'il a à cœur la céleste intention de copier vos vertus ? Il me semble, car je ne puis parler ici que de ce que je crois dans ma simplicité, il me semble que votre première disposition à l'égard du Saint-Sacrifice fut ce désir brûlant dont vous avez dit : *J'ai désiré d'un immense désir de manger cette Pâque avec vous*[1]. Je pense donc devoir me préparer à célébrer les saints mystères, avant tout par un désir intense de vous rendre gloire, de m'unir tout à vous, de faire descendre vos grâces sur les âmes du purgatoire, sur tous les fidèles, notamment sur les pécheurs abandonnés dans le tourbillon de ce monde et de ma paroisse.

2. — Vous m'apparaissez ensuite dans l'anéantissement absolu de votre Majesté. Tout en sachant que le Père vous avait tout remis entre les mains ; que vous veniez de lui : que vous retourniez à lui, vous prenez un linge, vous vous ceignez les reins, vous versez de l'eau

[1] Luc, XXII, 15.

dans un bassin et vous commencez par laver les pieds de vos disciples. N'est-ce pas le comble de l'abaissement ; et ne dois-je pas voir, en cette scène attendrissante, combien un prêtre est tenu, quand il veut monter à l'autel, de s'y disposer par l'humilité, la confession, la contrition et tous les actes d'une pénitence sincère ? Daignez, ô mon Sauveur, faire que je me revête des saints ornements, dans ces sentiments de repentir et d'humilité, de peur que Satan n'entre en moi, dès que j'aurai pris la parcelle sacrée. *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit* (I Cor. xi, 29). J'emploierai à ce dessein les prières que l'on récite au bas de l'autel, les paroles de l'*Introït* et le *Kyrie*. Je me rappellerai aussi que les anciens, pour approcher du saint autel, se déchaussaient, comme Moïse devant le buisson ardent.

3. — Je complèterai cette purification de mon âme par l'esprit de foi avec lequel je lirai l'Epitre et l'Evangile ; votre parole, en effet, purifie l'esprit : *Mundi estis propter sermonem quem ego locutus sum vobis*[1]. Comme vous avez glorifié votre Père par la louange et la prédication, je chanterai vos gloires et j'annoncerai votre vérité au peuple. Et j'essaierai, ô Jésus, de remplir ce devoir en union avec votre adorable personne, en communion actuelle de charité avec votre Cœur trois fois saint. Vous l'avez dit, en effet, nous devons demeurer en vous, et vous en nous.

4. — Cependant, Seigneur, je vous vois prendre du pain et du vin ? Sans doute, il n'y a rien de plus précieux sur la terre ; mais encore ? Ah ! c'est le sacrifice figuré par l'oblation de Melchisédech qui va s'accomplir. Votre heure approche. Mon Dieu, je sens qu'une grande chose se prépare. Faites que la pensée de ce mystère m'envahisse alors et me tienne, depuis l'Offertoire jusqu'à

1. Joan. xv, 3.

la Consécration, dans un saint tremblement et dans une grande joie. Vous allez vous immoler pour moi, pour tous les hommes. — Viens, mon âme, venez, pauvres humains, plaçons-nous en esprit sur l'autel, offrons notre vie à Dieu, disons comme l'apôtre saint Thomas : *Allons nous aussi, afin que nous mourions avec lui*[1]. Ce tendre Agneau s'offre pour nous, il nous aime tant que le désir d'être baptisé dans son sang lui met le cœur au pressoir ; et nous resterions froids, et nous refuserions d'immoler nos haines, nos affections déréglées, notre vie même ? Mon Dieu, faites que votre disciple ait des dispositions plus nobles. *En haut les cœurs !*

5. — La partie de la messe qui répond à la consécration va de la Préface à l'Oraison dominicale. Tous les saints se réunissent à tous les anges, le ciel se penche sur l'autel, comme dans la nuit sacrée où le Christ immolait sa vie mortelle. Et vous, ô Homme vraiment Dieu, ô Dieu vraiment Homme, vous livrez enfin votre personne à tous les excès de son amour ! Et cet amour vous lie comme un bélier de sacrifice, et cet amour vous condamne à mourir, et cet amour impitoyable vous immole à notre salut ! Que dis-je ? il fait de votre chair la pâture des esclaves, le breuvage d'un enfant ! Mon Dieu ! mon Dieu ! comment soutenir le poids d'un si grand mystère ? Ah ! c'est bien réellement un commandement de salut que d'avoir dit aux prêtres : *Faites cela en mémoire de moi.* Qui eût pu, qui eût osé le faire sans un tel commandement ? Aussi, Dieu de majesté ! j'ai besoin d'excuser la présomption qui me fait prêter mon ministère à de tels mystères. — Après avoir appelé les saints à mon aide, je vous demande de donner son effet à la consécration que j'accomplis. *Quam oblationem,* etc.*

* Pour comprendre la suite de ce paragraphe il serait bien de

1. Joan. xi, 16.

Je répète, sans y rien changer, les paroles du Sauveur : *Qui pridie*... je me rappelle, avec le peuple, la glorieuse fin de ce Rédempteur : *Unde et memores*... je demande humblement que ce sacrifice vous soit agréable : *Suprà quæ propitio*... je vous conjure de nous en appliquer le fruit à tous, à ceux qui communient, aux morts, et à nous aussi, pécheurs, etc. — Enfin, comme Jésus a versé alors toutes les richesses de son amour, de même j'essaie de vous aimer alors et de vous servir selon toutes les forces de mon âme. Mais, pitié, pitié, Seigneur, pour cette froideur que j'appelle tout l'amour de mon âme !

6. — Ce n'est plus le moment de trembler. Jésus prie, Jésus bénit, Jésus se donne en nourriture. Voici qu'on entonne la grande oraison : *Pater noster*. Demandons avec et par Jésus, notre Sauveur, l'arrivée du règne de Dieu, l'accomplissement parfait de toutes ses volontés. Tendons les deux mains et disons à Dieu : Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ! Non, ce n'est plus le temps de trembler. Jésus bénit les petits enfants qui s'approchent de l'autel, les vrais enfants du ciel qui, oubliant les injures reçues, s'embrassent aux pieds du Père de famille pour le réjouir et le glorifier. Jésus se donne en nourriture vivante aux anges de la terre qui, détachés des affections du péché, demandent des ailes pour retourner au ciel. Dites-moi, ô Jésus, ce que vous éprouvez en ce moment de la messe, où vos enfants affamés de vie éternelle viennent se jeter sur votre corps, le manger comme du pain et boire, à votre flanc, le sang qui donne la chaste immortalité ! Ah ! si le prêtre voulait comprendre, le ciel lui livrerait bien des secrets !

7. — Achevons, pieux lecteur. Aussi bien entrons-

relire les prières du Missel, au fur et à mesure que nous y faisons allusion.

nous dans cet ordre de choses que Dieu seul peut vous expliquer. C'est le temps de bénir Dieu à haute voix. On chante l'action de grâces. — Ton peuple, ô pasteur d'âmes, a été nourri. Il acclame son vrai pasteur. Ne seras-tu pas, toi aussi, un agneau reconnaissant ? Oui ! rentre dans le secret de ton âme. Bénis, au nom de tout ce qui existe, Celui qui vient de s'immoler en tes mains. Bénis-le longtemps. Que ta charité se répande en larmes de joie. Bénis-le encore. Ne cesse plus de le bénir. Puis va ! sois fort dans les combats qu'il t'invite à soutenir, et pour lesquels il t'engraissa de son sang.

RÉSOLUTION

« Appliquer à la célébration ou à l'audition des saints mystères tout ce que je puis avoir d'attention, d'esprit, et de cœur. »

CHAPITRE IX

L'AME RANIME SA PIÉTÉ A PROPOS DE L'OFFICE DIVIN

Quand les premiers fidèles descendaient sous terre, pendant la nuit, pour chanter d'un seul cœur les louanges de Dieu, les psaumes sacrés, les hymnes saintes de l'Eglise (c'est ainsi que commença l'usage du bréviaire), ils y allaient recueillis, pleins de dévotion, comme à une fête céleste. La récitation de l'office est, en effet pour une âme pieuse « une imitation des concerts célestes, » affirme saint Bonaventure : c'est le chant du soir qu'on aime tant redire en famille, autour d'un père et d'une mère bien-aimés. Puissions-nous comprendre ce que c'est que réciter son office avec les sentiments d'un fils qui bénit, qui loue, qui chante son

Père du ciel, pour se consoler de ne pouvoir point encore le bénir, en face, dans son brillant paradis. Puissions-nous surtout concevoir et ressentir quelque chose des dispositions du Fils de Dieu louant son Père!

2. — Il ne s'agit pas seulement, ici, de l'observation exacte des rubriques, il s'agit de revenir à cette piété que demande la grande prière ecclésiastique, sacerdotale et religieuse. Oh, que nous sommes loin, peut-être, de la ferveur de nos premières années, par rapport à la récitation de l'office divin! A-t-il cessé d'être pour nous d'une obligation grave et stricte; n'est-il plus le résumé des poèmes du Saint-Esprit? Pourquoi donc notre cœur s'est-il appesanti à son égard? Mon Dieu, mon Dieu! dès que votre servante sainte Madeleine de Pazzi entendait sonner l'office, elle s'écriait toute embrasée de dévotion: Vite, allons louer Dieu et prier pour les pauvres pécheurs! Hélas! que je ressemble peu à cette âme d'élite. Mais je veux me ranimer. Vous m'aiderez, Seigneur!

3. — C'est le cas de nous rappeler l'avis donné par l'Esprit-Saint: *Avant la prière, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente le Seigneur* [1]. Souvenez-vous des bienfaits dont le Père céleste vous a comblé, vous aurez à cœur de le bénir avec une reconnaissance toute filiale, et vous comprendrez ce que veut l'Eglise quand elle vous recommande de réciter l'office *Dignement, avec attention et avec dévotion.* Songez ensuite avec quelle complaisance vous nourrissez votre corps et voyez si votre âme mérite moins de soins. Ces pensées vous disposeront à la récitation pieuse de votre office. Choisissez alors un temps et un lieu où votre âme puisse prier comme un ange. C'est la première chose à faire pour vous convertir à la ferveur.

4. — La règle de piété que nous propose l'Eglise,

1. Eccl. XVII, 23.

pour notre office, est renfermée dans ces paroles trop souvent récitées sans attention: « Seigneur, c'est en union de l'intention divine avec laquelle vous avez loué Dieu sur la terre, que je vous offre ces prières. » Comprendre cette intention de Jésus-Christ, se la rappeler, et s'y conformer, c'est être sûr de pratiquer la piété. Notre-Seigneur, en effet, savait son rôle de médiateur. Il se faisait l'interprête des anges et des hommes, l'écho du monde entier ; puis unissant aux louanges de toute la création ses propres louanges, il faisait du tout une hymne d'amour à son Père, mais une hymne qui résumait toutes les hymnes, un chant qui redisait tous les chants, une voix qui rassemblait tous les cœurs. Ainsi devons-nous réciter l'office au nom de l'Eglise entière. Saint Alphonse nous rappelle ce devoir en termes précis : « Tous les hommes, dit-il, ne devraient avoir en ce monde qu'une seule occupation : remercier Dieu de ses bienfaits et lui demander les grâces nécessaires pour parvenir au salut éternel. Mais — les gens du monde étant trop absorbés par les préoccupations terrestres — la sainte Eglise veut que de sa part, et au nom du peuple chrétien, les ecclésiastiques et les religieux louent Dieu et le prient pour tout le monde : et cela en récitant l'office divin, sublime mémorial que traça le Seigneur lui-même, afin de pouvoir mieux exaucer nos prières et mieux nous secourir dans nos besoins. Proclamons-le bien haut, cent prières privées ne vaudront jamais une seule prière de l'office divin. »

5. — La créature, si fortes que soient ses expressions, peut à peine balbutier, en enfant qu'on porte aux bras, les louanges que Dieu mérite. Jésus-Christ le savait, il parlait donc au nom de tout l'univers. Réunissant toutes les louanges que proclament les esprits bienheureux, puis nos chants timides et plaintifs, enfin le grand cri d'adoration que d'un pôle à l'autre pousse la

nature, et jusqu'au gazouillement incertain du plus petit oiseau, cet Homme-Dieu enveloppait, fondait ce concert immense dans sa divine voix pour lui donner toute son harmonie, toute sa force ; et il l'offrait ainsi à son Père ; mais d'un cœur et avec un amour qui ravissaient le ciel : et son intention fixe et brûlante était la louange de Dieu portée à sa vraie mesure, c'est-à-dire à l'infini.

6. — Il nous faut donc : 1° louer Dieu au nom de tous les chrétiens et même de toute la création ; 2° le louer à l'infini, c'est-à-dire autant que notre cœur peut concevoir de louange ; 3° le louer avec une sainte joie, un air et une grâce d'enfant. Après l'exactitude aux rubriques imposées par l'Eglise, rien, dans l'office divin, n'honore plus Dieu que les sentiments avec lesquels on le récite. Si, au nom de toute l'Eglise, vous deviez lire au Très-Saint Père une adresse de félicitations et d'hommages, avec quel respect, quelle attention et quel cœur ne le feriez-vous pas ? Récitez donc votre office comme vous liriez à Dieu un adresse de la Catholicité entière : vous le réciterez pieusement.

7. — Si vous comprenez ce que vous récitez, suivez la règle de saint Augustin : « Quand le psaume prie, priez : quand il gémit, gémissez ; quand il espère, espérez. » (In Ps. xxx). Cette règle excite beaucoup la piété ; que si vous ne pouvez suivre le sens des Psaumes tenez-vous uni à Dieu et entretenez-vous dans le désir de le réjouir comme un bienfaiteur auquel vous donneriez un concert ; et ne croyez point réciter votre office moins bien que ceux qui en suivent le sens, car l'union d'esprit et de cœur avec Dieu est la meilleure manière de prier. Mais gardez-vous de réciter votre office négligemment, sans attention et sans cœur, de peur que Dieu ne dise de vous : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi*[1]. Faites du moins attention

1 Matt. xv, 8.

aux mots que vous prononcez. Vous le savez, du reste : que l'on comprenne ou non les paroles de l'office, on peut s'en tenir ou à l'attention aux mots, ou à l'union à Dieu, ou à l'intelligence du sens.

8. — Le plus petit malheur qui nous menace tous, hélas ! si nous n'avons pas à cœur de réveiller notre piété dans la récitation de l'office divin, c'est la tiédeur et le dégoût, qui rendent cette charge pénible à porter ; mais il est à craindre qu'on descende bien vite au fond de l'abîme, selon ces paroles de saint Augustin : « Si vous ne le réchauffez très souvent, craignez de voir se refroidir complètement et s'éteindre tout à fait ce qui avait commencé à s'attiédir. » (E. 139). Evitez donc, le plus que vous pouvez, toute distraction volontaire en ce saint exercice, car alors toute distraction *volontaire* est un péché. Ne vous tourmentez pas, d'ailleurs, des distractions auxquelles vous seriez sujet malgré vous. Personne ne fait autant que Dieu la part de notre infirmité.

9. — Saint Alphonse loue ces personnes qui, pour se tenir unies à Dieu dans la récitation de l'office, en rattachent les principales parties aux principales scènes de la Passion. Il donne encore le conseil de se recueillir plus particulièrement lorsqu'on récite le *Pater*, l'*Ave* ou le *Gloria*. Cela prouve qu'il faut se préoccuper d'assurer la pieuse récitation de son office par l'emploi de quelques moyens faciles et pratiques. Cette préoccupation est une garantie de bonne volonté.

La récitation de l'office en chœur est un grand moyen de remplir ce devoir avec piété. La ferveur des uns se communique aux autres. Jésus-Christ nous en assure : lorsque deux ou trois sont réunis en son nom, lui se trouve au milieu d'eux. La pratique de l'Eglise et des ordres religieux prouve également qu'il est très utile de se réunir pour psalmodier et réciter l'office. Saint François de Sales récitait souvent son office avec son

frère, et l'on voit les plus pieux évêques se faire accompagner d'un ou de deux membres de leur maison, dans la récitation des heures canoniales.

Pour ceux qui ne peuvent user de ce moyen, en voici un autre facile et bien fructueux. Il consiste à réciter son office en compagnie de son ange gardien et de son patron, ou même avec toute la cour céleste. Saint François de Sales donne, à ce sujet, un avis de la plus grande sagesse. Nous le citons pour finir ce chapitre d'une manière plus autorisée et plus salutaire. « Puisque Dieu, dit-il, nous envoye bien souvent les inspirations par les anges, nous devons aussi lui renvoyer fréquemment nos aspirations par la mesme entremise. Les sainctes âmes des trépassés qui sont en paradis avec les anges et comme dit Notre-Seigneur, esgales et pareilles aux anges, font aussi le mesme office d'inspirer pour nous par leur sainctes oraisons. Ma Philothée, joignons nos cœurs à ces célestes esprits et âmes bienheureuses : comme les petits rossignols apprennent à chanter avec les grands, ainsi, par le sacré commerce que nous ferons avec les saints, nous sçaurons bien mieux prier et chanter les louanges divines. *Je psalmodierai,* disait David, *à la vue des anges.* » (*Vie dévote*, II, c. 16).

RÉSOLUTION

« Durant la récitation de mon office me rappeler que le prélude à la vie qui m'attend au ciel. »

CHAPITRE X

L'AME EXCITE A NOURRIR UNE PIÉTÉ SPÉCIALE ENVERS L'HOMME-DIEU

Est-il possible, ô mon infiniment bon Sauveur, que je parle plus longtemps de la piété sans m'arrêter

directement à votre adorable personne, et sans saluer en vous l'objet le plus accompli de toute vraie dévotion ? Vous êtes Dieu, et comme tel, je vous rends le culte dû à la divinité ; vous êtes mon Père, ma Providence et mon Roi, et comme tel encore, je vous entoure de tendresse, de confiance et de respect; mais vous êtes également homme et, comme Homme-Dieu, vous méritez un culte spécial que je voudrais vous rendre avec l'amour de tous les anges réunis. Aidez-moi à raviver ma dévotion envers votre Humanité sainte, ô Jésus !

2. — On voit dans les œuvres spirituelles de sainte Thérèse qu'elle reproche vivement à certains faux mystiques de présenter Notre-Seigneur d'une manière toujours si uniquement divine que l'on ne voit plus son humanité. En effet, ce n'était pas la peine qu'il prît un Cœur de chair, si nous ne devons pas aimer ce Cœur aussi. Les mystères de sa vie et de sa mort auraient été bien peu honorés, si les apôtres seuls avaient dû les entourer de leur filial amour. Il faut donc, âme spirituelle, nous appliquer maintenant à cultiver tout spécialement trois choses en Notre-Seigneur ; sa doctrine et ses exemples, pour nous parfaire en la vertu ; sa douloureuse mort, pour entretenir notre espérance ; son adorable Cœur, pour l'aimer avec tendresse et générosité.

3. — Voici le bel enseignement de saint François de Sales concernant notre sujet. « Outre l'obligation que nous avons de nous former sur ce divin modèle, nous devons grandement être exactes à considérer ses actions pour les imiter, parce que c'est une des plus excellentes intentions que nous puissions avoir pour tout ce que nous faisons, que de les faire parce que Notre-Seigneur les a pratiquées et comme il les a pratiquées ; ce que pour bien comprendre il faut fidèlement peser, voir et considérer en l'oraison ; car l'enfant qui aime bien son père a une grande affection de se rendre con-

forme à ses humeurs, et l'imiter en tout ce qu'il fait. Il se faut donc appliquer, tout à la bonne foi, autour de notre maître, pour apprendre ce qu'il veut que nous fassions ; et même, celles qui se peuvent servir de l'imagination, le doivent faire ; mais il faut en user sobrement, fort simplement et courtement. Les saints Pères ont laissé plusieurs considérations pieuses et dévotes, desquelles l'on peut se servir pour ce sujet. Mais l'on ne s'est pas contenté de ce qu'ils ont laissé, au contraire, plusieurs personnes ont fait quantité d'autres imaginations et c'est de celles-là dont il ne faut pas se servir à la méditation, d'autant que cela peut préjudicier. »

4. — Les exemples et les maximes qui nous restent de l'Homme-Dieu doivent inspirer toutes nos opérations ascétiques, servir de principe et de fin à tout notre travail de perfection. Cela se fait par la piété spéciale que nous recommandons ici, à l'égard de ses maximes et exemples. Accoutumons-nous donc à méditer les paroles du Maître, avec une dévotion qui montre combien nous les reconnaissons supérieures à toute autre parole. Après avoir demandé aux auteurs approuvés dans l'Eglise l'enseignement général dont nous avons besoin, rapportons cet enseignement aux maximes et aux traits de la vie du Sauveur, afin d'en mieux pénétrer tout l'esprit. « La doctrine du Christ l'emporte sur celle de tous les saints, et celui-là y trouverait une manne secrète *qui en posséderait bien l'esprit.* » (*Imitation*, 1. c. 1). Conservons les paroles de Jésus dans notre mémoire, répétons-les avec amour. Disons-nous, en nous y complaisant et en les savourant : ces paroles sont de ton Maître Jésus. Faisons de même pour les exemples de vertu qu'il nous a laissés. Cette pratique nous attirera de vives lumières. Repassons ainsi, peu à peu, tout le saint Evangile.

5. — Vous ne sauriez, cher lecteur, prendre les vertus

et les exemples du T. Saint Rédempteur, comme thème unique de vos saints exercices pour les vertus, à moins qu'on ne les accompagne d'explications vraiment prudentes, sages et pratiques ; parce que le saint Evangile en lui-même est d'une sobriété de détails qui déconcerte bien vite notre ignorance spirituelle. Vous sauriez moins encore trouver, dans les seuls exemples que le texte sacré rapporte du Maître, la mesure exacte, pratique, non plus que la manière dont vous devez exercer la foi, l'espérance, la mortification, la chasteté et maintes autres vertus ; sa condition d'Homme-Dieu ayant, à cet égard surtout, rendu sa conduite trop supérieure à la nôtre. Mais ses discours, ses exhortations et ses paraboles sont appropriés à tous nos besoins. Faites-en un recueil pour vous encourager, et portez-le sur votre cœur comme le testament de votre amour. *

Une autre manière d'honorer la sainte vie de Notre-Seigneur consiste à remplir nos devoirs en nous disant : Si Jésus était à ta place, il ferait cet acte ainsi : je veux donc essayer de le faire de la même manière, pour honorer sa vie et pour imiter ses vertus. Disons-nous à chaque doute pratique : ton Maître aurait-il agi de cette manière ? Et tâchons, tout en nous tenant à la conduite de l'Eglise, de donner ainsi à nos œuvres un cachet d'union, de ressemblance et d'imitation avec les vertus et les exemples du divin Modèle. Cette pratique — prise et continuée sans contention ni témérité — est de nature à contenter Notre-Seigneur et à lui marquer le culte que nous vouous à sa personne.

6. — Enfin, la toute particulière pratique de cette dévotion filiale et amoureuse envers Notre-Seigneur

* L'âme que son directeur croit suffisamment pourvue du don d'oraison et assez exercée aux vertus elles-mêmes pour suivre directement le Maître, trouvera un guide excellent dans les *Méditations de Saint Bonaventure sur la Vie de Notre-Seigneur.*

consiste à s'encourager à la vertu par la considération de sa vie et de sa mort. Eprouvez-vous quelque forte répugnance à supporter une épreuve? regardez votre Modèle et dites : Je veux le copier jusqu'au bout. Votre cœur hésite-t-il à embrasser la croix? Courage! lui direz-vous, ton Maître l'a embrassée avant toi ; essaie : voudrais-tu te séparer de lui et le laisser souffrir tout seul? ne préfères-tu pas souffrir comme lui, que jouir sans lui? pour lui plaire, du moins, essaie de te laisser crucifier. — Ainsi vous éviterez de cultiver les vertus dans un esprit de froide justice sans tomber dans la témérité qui voudrait se passer des moyens ordinaires de sanctification.

7. — Je le comprends, ô Jésus, cette attention à me rappeler vos paroles et à m'inspirer de vos exemples, me fera vivre uni à vous d'une façon plus intime, et pratiquer la vertu par ce motif exprès que vous m'en avez donné l'exemple ; c'est là mon grand désir. Mais j'ai une autre dévotion à cultiver en vous, ô bon Sauveur. Elle consiste à me réfugier — dans les angoisses de ma conscience — au pied de la Croix où pour effacer les péchés du monde, vous versâtes votre sang très-précieux. C'est votre plaisir, j'allais dire votre plus grande joie, de voir les âmes que l'enfer éprouve, se cacher dans vos plaies sacrées, comme la colombe au creux des rochers. Chaque fois que je serai troublé au sujet de mon avenir éternel, j'irai vers vous, bon Sauveur, je m'humilierai et me ferai le plus petit possible aux yeux de la justice irritée ; j'entrerai dans vos plaies, et là, vous suppliant de me pardonner et de m'enflammer d'amour pour vous, j'attendrai en sécurité l'arrêt de mon sort éternel. Le démon m'a bien souvent affligé, parce que je n'ai pas eu la sage confiance d'en agir de la sorte. Désormais je sais mon lieu de refuge. Et, en même temps que vos plaies lui serviront d'asile, mon cœur cherchera le vôtre pour le bénir et l'aimer plus ardemment.

8. — Pensons aux souffrances indicibles par lesquelles Jésus-Christ nous a rachetés de la mort. Quelle ingratitude d'oublier une telle rédemption ! N'avons-nous donc point de cœur, que nous puissions voir une croix, sans éprouver le désir de nous jeter à ses pieds pour bénir et remercier notre Sauveur ? Si vous voulez devenir saint, faites attention à ceci : les grâces choisies sont réservées à ceux qui compatissent aux souffrances de Notre-Seigneur ; les grâces plus choisies sont pour ceux qui y compatissent plus fréquemment et plus amoureusement ; les grâces absolument choisies sont le partage de ceux qui y compatissent sans cesse et de toutes leurs forces. Si vous pouviez entendre un soupir de Jésus au milieu des tortures de sa passion, votre âme en sera t toute émue ; que fera donc son Cœur, quand il verra que vous venez le consoler, ou du moins mourir avec lui ? Saint Alphonse a imposé à ses religieux de ne passer aucun jour sans consacrer aux souffrances et à la Passion de Jésus-Christ une demi heure de méditation spéciale ! Faisons au moins tous les vendredis notre chemin de croix, à l'église.

9. — Ajoutons à ces manières d'honorer la vie et la mort de notre Sauveur le culte salutaire de son divin Cœur. Considérons souvent l'image de ce Cœur adorable, voyons comme il brûle d'amour pour les hommes, quelle plaie y est ouverte et quelles flammes s'en échappent ; voyons comment les dernières gouttes de sang qu'il contient en sont exprimées par une contraction d'amour. Regardons, ensuite, quelle croix y est enfoncée par notre ingratitude, combien d'épines l'entourent et le blessent à cause de nos froideurs ! Cultivons cette dévotion, prêchons-la, faisons-la rayonner tout autour de nous. Ne disons pas qu'elle est connue ; disons que l'amour de Jésus pour nous est trop méconnu et trop peu connu. Nous-mêmes, en effet, comment reconnais-

sons-nous cet admirable amour? Profitons de ces avis, mettons-les en pratique et ne les oublions plus. C'est ainsi que nous deviendrons pieux envers Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Etudier et prêcher l'amour et les souffrances de Jésus Crucifié. »

CHAPITRE XI

L'AME RENOUVELLE SA DÉVOTION ENVERS LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Nos frères d'autrefois, les peuples que les passions d'un Luther, d'un Calvin, d'un Henri VIII et de tant d'autres hérétiques ont jetés dans le dédale des opinions protestantes, protestent contre le culte que nous rendons à la très sainte Vierge, prétendant que nous en faisons une divinité, que nous bornons toutes nos dévotions à cette créature, etc. Pour des hommes qui prétendent au libre examen, c'est manquer par trop de critique religieuse. C'est prouver qu'il ne suffit pas de rejeter le magistère de l'Eglise catholique pour arriver à l'indépendance, à l'impartialité, à la sûreté, à la sincérité des jugements. C'est surtout n'avoir aucun sens droit de l'Ecriture, aucun sens vrai du saint Evangile. La sainte Bible parle de la très sainte Vierge de cent manières. Entre la scène inoubliable de l'Eden, où Dieu annonce au serpent qu'une femme lui écrasera la tête, et celle où cette femme paraît aux pieds du Christ mourant, il s'en rencontre tant de types glorieux, qu'on se demande par quel travers d'esprit une âme sincère, étudiant sincèrement la Bible, parvient à trouver que

Dieu veut laisser dans l'ombre, et parmi ses serviteurs ordinaires, celle dont il a pris naissance et qui est, par l'Esprit Saint, la vraie mère de son unique Fils. Pour nous, cher lecteur, prenons ce Dieu même comme modèle de notre dévotion à la très sainte Vierge : Ce sera le moyen d'aller aussi loin que possible en cette bienheureuse dévotion, sans nous exposer à dépasser les limites convenables.

2. — Considérons d'abord que Dieu a aimé la très sainte Vierge au point de la préserver, en prévision des mérites de son divin Fils, de la souillure originelle, dès l'instant même de sa conception. Ce seul privilège la place au-dessus de tous les saints. La Sainte Vierge, de son côté, fit un emploi si parfait des grâces ineffables que Dieu lui prodiguait, qu'elle s'éleva d'instant en instant, toute sa vie et sans jamais déchoir ni se ralentir, dans un ciel de sainteté que notre esprit ne peut concevoir, tant il est sublime. Elle devint ainsi tellement grande et parfaite que son âme approcherait de la grandeur et de la sainteté divines, s'il pouvait y avoir une vraie proximité de perfection entre Dieu et une pure créature. Dieu le Père fit ainsi de Marie un chef-d'œuvre accompli en toute sainteté créée. Voilà pourquoi nous devons dire d'elle qu'elle efface, par l'éclat de sa perfection, la perfection de tous les anges et de tous les saints, un peu comme Dieu surpasse infiniment tout l'univers visible et invisible. Admirons à loisir la sainteté de la Vierge.

3. — Dieu le Fils éleva, ensuite, la fille d'Anne et de Joachim à une dignité vraiment infinie, prise en elle-même : en se faisant son véritable enfant, en la rendant sa digne et véritable mère. A ce nom de mère de Dieu, les anges et les saints sont non seulement surpassés, mais laissés dans le rang des serviteurs, au lieu que Marie est introduite dans une hiérarchie sans égale.

Un serviteur, en effet, n'est en rien comparable à une mère. Et quelle mère d'empereur ou de roi pourrait se comparer à la mère d'un Dieu ? Il ne peut y avoir qu'un Dieu ; il ne peut y avoir qu'une mère de Dieu ; et cette créature unique, c'est Marie, la tout auguste Vierge Marie. Or, Jésus-Christ, notre modèle, a respecté sa mère plus que nous ne saurions le faire jamais. Il l'a honorée presque sans mesure. Aux noces de Cana, il a fait passer sa demande avant les décrets éternels, en devançant, pour la contenter, l'heure marquée où son Père le voulait manifester au monde comme Dieu. Sur la croix, il l'a confiée au privilégié de son cœur, saint Jean. Quand elle fut morte, loin de livrer son corps virginal à la flétrissure du tombeau, il vint le chercher, et l'enleva au ciel. Et tous les anges, ravis d'une créature si divine, reconnurent en elle leur digne reine, l'ornement principal du paradis. D'autre part, les démons frémissants ont confessé, bien des fois, leur impuissance à gagner une âme que cette reine du ciel prenait sous sa protection. Pesons bien ces faits, nous comprendrons quel culte spécial est dû à une si noble Dame.

4. — Outre les paroles de feu qu'il adresse dans la Sainte Ecriture à la Vierge Marie, l'Esprit Saint l'a traitée avec une distinction qui surpasse tout ce que l'on peut dire. Pour l'Incarnation, il lui envoie en ambassade un archange, et il se réserve à lui-même de former, dans son sein, le corps admirable du Rédempteur. Après la mort de Jésus, Marie, au Cénacle, semble avoir attiré ce Saint-Esprit sur l'Eglise, comme au Temple elle avait attiré le Verbe sur la terre. Enfin, toutes les grâces qui descendent sur les âmes, doivent passer par ses mains, comme par le canal universel du salut. Quelle absurdité, après cela, d'hésiter à glorifier Marie entre toutes les créatures ! Dès là qu'on ne lui attribue point l'adoration et le culte réservés à Dieu

seul, qui donc peut craindre de l'exalter trop haut? Toutes nos louanges valent-elles un sourire de l'Eternel? Cependant l'Eternel ne se contenta pas de sourire à la très sainte Vierge : il l'a proclamée sa fille bien-aimée, sa mère immaculée, sa virginale épouse, la corédemptrice du monde, la reine des anges et des saints, le refuge assuré des pauvres pécheurs, la gloire et la joie d'Israël. Et de quel droit, maintenant, lui refuserions-nous nos misérables hommages? Ne serait-ce pas insulter au Très-Haut, le blesser à la prunelle des yeux, le frapper au cœur?... Ah! loin d'appréhender de trop honorer la Sainte Vierge, prenons garde de ne pas la servir assez bien et de nous attirer, par notre froideur à son égard, la colère du Tout-Puissant. *De Maria nunquam satis.*

5. — Il ne suffit pas d'avoir pour la très sainte Vierge une vénération extraordinaire et presque sans bornes ; une âme bien née doit la chérir comme la plus douce des créatures, la plus aimable des mères. Son cœur ayant été constitué tout exprès pour servir de trône d'amour au Saint-Esprit, et rempli de grâce pour aimer parfaitement notre grand Dieu, pour communiquer au Rédempteur le sang qui racheta les hommes, son cœur ne saurait manquer d'être, après Dieu, l'objet le plus digne de toutes nos ardeurs. Et puis, quel bien avons-nous reçu qu'elle n'ait concouru à nous le faire octroyer? Et au prix de quelles douleurs nous a-t-elle procuré les grâces de son Fils? On ne peut, sans pleurer d'amour, contempler cette tendre mère agonisant au pied de la croix où meurt son Fils unique et son Dieu. Mais quel homme a jamais pu mesurer la longueur, goûter l'amertume, éprouver la cruauté du glaive qui a transpercé son âme, pendant trente-trois ans et plus, à la pensée de l'ingratitude des pécheurs envers son Fils? Qui dira les gémissements de cette Vierge, pour nous

obtenir le pardon et le ciel? Non, nous n'aurions ni foi, ni piété, ni cœur, si nous n'aimions que faiblement la tout aimable et tout aimante Vierge Marie.

6. — Il ne suffit pas d'aimer beaucoup la sainte Vierge, il faut l'aimer tendrement. Toutes les mères veulent recevoir de leurs enfants des marques d'amour plus tendre, des regards plus affectueux, des caresses même qui répondent à la délicatesse de leur propre dilection. Si vous chantez un de ses cantiques, adoucissez votre voix; si vous prononcez son nom, souriez aimablement, et si vous regardez son image, que tout aussitôt il vous vienne au cœur l'envie de lui baiser les mains. Le matin, demandez-lui sa bénédiction, le soir priez-la de vous couvrir de son regard. Ne craignez pas de l'aimer en enfant, c'est l'amour dont elle est le plus jalouse, car elle est tout ensemble et femme, et vierge et mère.

7. — Pour moi, cher lecteur, (pardonnez-moi de vous le dire) je n'envie point aux saints Docteurs et surtout à saint Alphonse, mon bienheureux père, la profondeur et l'éclat de leur doctrine, mais je souffre de ne pouvoir prêcher, en termes aussi enflammés, l'amour qui devrait consumer tous les cœurs pour notre sainte mère du ciel, Marie. Je voudrais parler toujours de la dévotion à cette divine mère, et n'en parler qu'avec une langue de feu. J'aimerais montrer comment Dieu a mis à sa disposition ses trésors et ses anges, pour ce motif qu'il ne fallait rien moins pour contenter le désir qu'elle éprouve d'aider, de consoler, de réjouir et de sauver tous les hommes. — Aussi l'Eglise tient-elle pour une faveur immense de savoir louer la très sainte Vierge : *Dignare me laudare te Virgo sacrata!* Cette douce reine l'affirme elle-même : la glorifier, c'est avoir un gage de prédestination : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*

Je me consolerai de mon impuissance à ce sujet si

vous prenez l'habitude de lire et de relire les ouvrages qui font aimer, imiter et servir la très sainte Vierge : la *Triple-Couronne,* du Père Poiré, les *Gloires de Marie*, par Saint Alphonse, ou tout autre ouvrage approchant, si vous en possédez.

8. — Voici un dernier point concernant la dévotion à Marie : la confiance inébranlable en sa providence particulière. En dessous de la providence de Dieu et en toute conformité avec cette providence, il est sûr qu'on peut attribuer à la Sainte Vierge une providence maternelle spéciale, par laquelle il est impossible à un vrai serviteur de Marie d'en venir à se perdre éternellement. Comme, aux noces de Cana, on put pressentir un décret supérieur par lequel Dieu résolut de ne rien refuser à sa mère, de même, il existe, attachées au rôle de corédemptrice que Marie a reçu, des ressources de miséricorde qui, pour être moins connues, n'en sont pas moins particulières et assurées. Confiez-vous donc à Marie, abandonnez-lui tous vos soucis, placez en son intercession auprès de Dieu toutes vos espérances, et dites-vous bien que si vous êtes fidèle à la servir jusqu'à la mort, vous aurez une vie beaucoup moins pénible, une mort bien plus douce, un ciel incomparablement plus beau. O Marie ! ô Vierge bénie, je comprends pourquoi cette confiance en votre intercession est une grâce que, selon le mot de saint Alphonse, Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il a résolu de sauver. Mais je sais surtout que Dieu accorde cette confiance à tous ceux qui méditent vos privilèges, lisent le récit de vos *Gloires* et persévèrent à vous invoquer dans leurs tentations et leurs difficultés.

Prière à la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu. — Devant et voulant honorer les prérogatives qui vous constituent dans une hiérarchie à part entre Dieu et la pure créature, je vous promets, ô Vierge sans tache, de prononcer votre nom avec respect,

de porter votre scapulaire et votre médaille, d'honorer et de visiter vos saintes images, de me préparer à célébrer vos fêtes par le jeûne, l'aumône ou du moins quelque prière spéciale. Vous êtes ma mère, je veux vous aimer en enfant, avec tendresse et familiarité*. Mais surtout je veux vous invoquer à chaque instant, parce que c'est là ce qui dans notre dévotion vous plaît par-dessus tout. Obtenez-moi cette fidélité à vous invoquer toujours, avec bonne volonté ; et mon salut est assuré. Je remets mon âme entre vos mains, sûr que j'arriverai un jour et malgré tout, à bénir, dans le ciel, votre adorable Fils Jésus. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Parler à la sainte Vierge, l'invoquer, la louer, lui demander son secours, comme si je le voyais toute vivante devant moi. »

CHAPITRE XII

L'AME RAVIVE SA DÉVOTION ENVERS SON ANGE GARDIEN SON PATRON DE BAPTÊME ET CELUI DE SON DIOCÈSE.

Le saint ange gardien, le protecteur dont nous avons reçu le nom, au baptême, le patron du diocèse, ou

* Le Révérendissime Père N. Mauron était un modèle de piété filiale envers notre mère du ciel. Quand, au cours de sa correspondance, un frère lui apportait la requête d'un nécessiteux, il prenait une pièce d'argent dans son tiroir (car il était large à l'aumône) la tendait au frère, mais lentement, le regard attaché sur l'image de Notre Dame du Perpétuel secours, et il disait à cette bonne mère, en lui montrant la pièce avec un angélique sourire : « Ça, c'est pour que vous me préserviez de faire une sottise ! » Il poursuivait ensuite, confiant, les affaires de sa laborieuse et vaste administration. (Note du R. P. Jean Kannengiesser).

de l'Ordre, auquel nous appartenons méritent, à bien des titres, les honneurs et le culte de notre piété. Leur dignité, leur mission, leur pouvoir, l'intérêt qu'ils nous portent, les bienfaits qu'ils nous font accorder, l'exemple qu'ils nous donnent de chercher Dieu avant tout, sont autant de motifs de leur être dévoués et de les honorer assidûment. Prenez à cœur le peu que nous allons dire sur ce sujet.

2. — Dieu, semble-t-il, devrait défendre d'invoquer et d'honorer les saints. Lui seul mérite tout honneur et toute gloire. Mais, c'est précisément le Seigneur Dieu qui nous invite à honorer ses anges et ses saints, à nous servir de leur intercession. Père de famille, il veut que ses enfants soient glorieux et bons ; il leur communique donc de sa gloire et de sa bonté en donnant aux anges et aux saints des pouvoirs admirables et un grand dévouement pour nous. Puis, voulant nous voir unis par les liens d'un amour bien fraternel, il nous inculque une estime mutuelle très grande, fondée sur ses propres dons, et il nous invite à nous communiquer mutuellement de célestes présents d'amitié. Les anges et les saints nous protègent en tant que ministres de la Providence divine ; et nous les vénérons, en célébrant des fêtes à leur honneur, en tant qu'ils sont amis de Dieu et princes de sa cour. La piété parfaite veut qu'on se prête de tout son pouvoir à cette union de famille, qui réjouit tant notre Père des cieux.

3. — Abimélech et sa parenté ayant été frappés par la justice divine, à propos de Sara, Dieu commanda à Abimélech de réparer l'outrage qu'il avait fait à Abraham et il ajouta : *C'est un prophète, il priera pour toi et tu vivras.* Abimélech, ainsi averti par le Seigneur de solliciter la pitié d'Abraham, eut l'humilité de le faire et, nous dit le texte sacré, *pendant qu'Abraham priait, Dieu guérit Abimélech, son épouse et toutes ses servantes*

(Gen. xx). On voit un fait analogue dans Job. Mais l'histoire de Tobie et de son ange et les traits nombreux de la Sainte Ecriture concernant le patronage des saints parlent assez par eux-mêmes. Dieu nous exhorte au culte des saints par les miracles sans nombre dont il fait resplendir leur tombe et leurs ossements, et par la voix, plus sûre encore, de son Eglise. L'Eglise, en effet, nous donne chaque jour l'exemple d'une admirable dévotion envers les anges et les saints, en célébrant leur fête, en chantant leurs vertus, en invoquant leur protection, en invitant les fidèles à se réjouir de leur élévation au ciel. Hélas, l'orgueil et sa fille la jalousie qui nous empêchent souvent de vivre unis en ce monde, oseraient-ils tenter de nous faire oublier les saints, détourner les yeux de dessus leur gloire et mépriser en quelque sorte leur mémoire, leur puissance, la sainteté de leurs os? Cela se voit chez les protestants. Oui, l'orgueil et la jalousie sont la cause cachée de notre négligence envers les saints. Le démon nous dit : garde tout ton amour pour Dieu, ne t'adresse qu'à lui ; et, par cette ruse, il en aveugle plusieurs au point de leur cacher que Dieu même veut nous voir honorer et invoquer ses serviteurs.

4. — En nous plaçant sur le chemin qui va de cette vie à l'éternité, notre Père céleste nous a donné pour guide un ange particulier, comme on voit une mère confier son plus jeune enfant à un de ses frères aînés. Nous devons donc marcher avec lui, la main dans la main, nous appuyer sur son bras, quand nous sommes fatigués, le faire passer devant nous dans les endroits difficiles et, au besoin, lui demander de nous porter sur ses ailes. Si vous ne comprenez pas certaines questions spirituelles, demandez-lui en l'explication comme à un maître ; si vous manquez de conseil, ayez recours à sa prudence ; si quelque chose vous effraie, serrez-vous contre lui. *Le*

Seigneur vous a recommandé à ses anges, afin qu'ils vous gardent dans toutes vos voies. Les hommes voudraient voir leur ange gardien et jouir de sa présence, ainsi qu'en jouissaient sainte Thérèse et sainte Françoise Romaine ; mais la foi doit suffire. *Ad firmandum cor sincerum sola fides sufficit.* Que la foi supplée à la cécité des sens. Ayons donc recours à notre bon ange. Faisons plus : respectons son regard ; il nous voit jour et nuit, il entend nos paroles les plus secrètes. Ne l'attristons jamais par le péché. Donnons-lui des œuvres pieuses à présenter à Dieu. Chargeons-le de porter au ciel nos oraisons jaculatoires et d'appuyer, en retour, nos demandes, auprès de l'Eternel. Oh ! le beau commerce d'amitié. Montrons ainsi que nous croyons à la mission dont il est chargé à notre égard. Rien ne lui plaît autant. Payons ses services par des actes d'amour et de vertu. Alors, fier de nous, il sera heureux de nous ramener au Père commun, sain, sauf et chargé de mérites.

5. — Un homme dont la foi est vive ne borne pas au culte de l'ange gardien les efforts de sa piété. Il est semblable au bienheureux Pierre Fabre, premier compagnon de Saint Ignace et propagateur insigne de la très noble et très méritante Compagnie de Jésus, lequel avait coutume de saluer les anges protecteurs de toutes les paroisses où il entrait. Or, ce bienheureux Père reconnut que cette pratique lui avait été précieuse, soit pour se garantir contre les hérétiques, soit pour se rendre plus dociles les âmes de ses auditeurs.

6. — Après avoir raconté le fait que nous venons de lire, Saint François de Sales nous conseille de joindre au culte des anges celui de quelques saints en particulier. « Choisissez, dit-il, quelques saints particuliers, la vie desquels vous puissiez mieux savourer et imiter, et en l'intercession desquels vous ayez une particulière

confiance. Celuy de vostre nom vous est déjà tout assigné dès vostre baptême.[1] » Le catéchisme à jamais précieux du concile de Trente parle, en effet, dans ce sens, du nom qui nous est imposé au baptême. Il faut, dit-il, imposer à l'enfant qu'on baptise, le nom d'un homme que l'éminente piété de son cœur et sa religion ont fait placer au nombre des saints ; par ce moyen, en effet, il arrivera aisément que chacun sera excité à imiter les vertus et la sainteté de ce patron. Et non seulement il s'efforcera d'imiter ce saint, mais il le priera, et attendra son secours, tant pour la vie du corps que pour celle de l'esprit (II, 2, n° 60).

7. — Il convient aussi d'avoir une dévotion particulière au patron du diocèse, ou de l'ordre auquel nous appartenons. Ce dernier semble, en effet, nous dire avec saint Paul : *Soyez mes imitateurs comme je suis celui du Christ.* J'ai vécu où vous vivez, j'ai fait, avant vous, le chemin que vous avez à faire, j'ai pratiqué la règle que vous devez pratiquer, et je me suis sanctifié ; marchez sur mes traces, comme moi vous parviendrez, heureusement, au terme de votre carrière. Ce serait mal de dire : j'appartiens à tel diocèse ou à tel ordre ; je ne connais que les idées et les opinions de mon diocèse ou de mon institut ; car il faut avant tout être de l'Eglise catholique, écouter et suivre, en toutes choses, les conseils de l'Eglise. Il serait aussi déplacé de dire : je suis religieux, donc je vaux plus que les prêtres séculiers ; ou : je suis prêtre séculier, donc j'ai plus de mérite qu'un religieux ; ou même : j'appartiens à l'ordre le plus méritant qui soit dans l'Eglise *. Oui, certes, ce serait mal

* Même les Ordres religieux peuvent dégénérer sous ce rapport. On trouve des Instituts qui sont tout à la fois humbles et orgueilleux. Humbles parce que dans leur intérieur on obéit, on sait s'abaisser devant les supérieurs, on reconnait ses fautes, on s'en

1 *Introd. à la vie dévote,* II, c. 16.

d'aimer son diocèse et son ordre et de cultiver son patron spécial, dans ce vilain esprit. Mais il est bien de s'attacher à son diocèse et à son ordre en disant : c'est peut-être le plus petit de l'Eglise, et pourtant je l'aime plus que tous les autres, parce que Dieu m'y a placé pour le servir et m'y sanctifier.

8. — Examinons l'estime que nous avons pour nos bons anges et pour nos saints patrons. Est-elle vive, efficace ? nous porte-t-elle à les honorer par quelque pieuse pratique, telle que : jeûner la veille de leur fête, suspendre leur image devant nos yeux, inculquer aux autres le respect que nous avons pour eux ? etc.

Voyons si nous les invoquons dans nos difficultés, comme nos protecteurs assurés, puissants et dévoués, et si nous les chargeons de porter à Dieu et à la sainte Mère de Notre-Seigneur nos oraisons jaculatoires : c'est là un honneur dont ils sont très jaloux.

Demandons-nous si, pour prix de leurs services, nous tâchons d'écouter leurs inspirations, d'imiter leurs vertus, faisant et souffrant tout pour glorifier notre créateur.

Toute dévotion qui ne conduit pas, en définitive, à ces résultats positifs et pratiques ressemble, en effet, à celle des imprudents qui disent toujours : *Seigneur! Seigneur!* mais qui, n'exécutant pas ce que le Seigneur commande, se flattent vainement d'aimer Dieu et se promettent illusoirement la palme des élus.

RÉSOLUTION

« Promettre à mon ange et à mes saints privilégiés un culte particulièrement confiant et affectueux. »

humilie, on n'a pas ou pas beaucoup d'ambition. Orgueilleux parce que vis-à-vis de l'étranger on est fier ; on n'aime pas à reconnaître de supérieurs en dehors et au-dessus de l'Institut, on désire se suffire à soi-même, et on veut que l'Ordre composé de sujets personnellement petits soit socialement grand. (A. DESURMONT.)

Section II. — L'esprit de Prière

CHAPITRE XIII

L'AME SE RAPPELLE LE SENS PROFOND DES MOTS : PRIÈRE ET ESPRIT DE PRIÈRE

D'APRÈS l'enseignement du Docteur angélique, (22 ae q. 83, 1) la prière en général est une manière de dire ou de parler, par laquelle nous cherchons à obtenir de quelqu'un une chose que nous désirons, mais qu'il ne nous doit pas. Elle est l'opposé du commandement, lequel consiste à parler ou agir de manière à obtenir d'un inférieur l'accomplissement d'un devoir, le solde d'une dette. En tant qu'acte de religion, la prière s'adresse à Dieu ou à ses saints, en ce sens que l'on s'adresse à Dieu comme unique auteur des grâces que l'on demande, et aux saints comme intermédiaires entre Dieu et nous, à titre d'intercesseurs. Il ne faut donc jamais dire : je demande cette grâce à tel saint, mais : je demande cette grâce au bon Dieu par l'intercession de tel saint.

Or, trois choses sont requises pour prier : 1° se présenter à Dieu, ou élever son esprit vers lui, ou s'approcher en esprit du trône de ses grâces. 2° Exprimer son désir, la chose que l'on demande, ce que l'on veut obtenir, qu'il s'agisse de l'aide divine en général ou de toute autre faveur en particulier. 3° Rappeler au nom de quoi l'on demande, et ce qui peut toucher le cœur de Dieu. Par exemple : je demande, au nom des promesses divines, par les mérites de Jésus-Christ, et j'expose ma propre

misère, mes nombreux besoins, ou, ce qui est mieux, je rends grâces des mille bienfaits que j'ai reçus. C'est dans le sens de cette explication que saint Paul a écrit : *Je demande donc instamment, avant tout, qu'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour les hommes*[1].

2. — Saint Alphonse-Marie de Liguori définissant la prière, d'après le même saint Thomas, s'exprime ainsi : « La prière est une élévation de l'âme vers Dieu pour en obtenir quelque grâce : on l'appelle *demande*, lorsqu'elle a pour objet des choses déterminées ; *supplication*, quand elle se borne à demander le secours divin en général, et *obsécration*, dans le cas où l'on fait pieusement instance pour obtenir. L'*action de grâces* est le remerciement que nous adressons pour les bienfaits reçus : remerciement qui nous mérite d'en recevoir de plus grands. La prière est donc proprement un recours à Dieu ; et, prise en général, elle comprend toutes les parties que nous venons de distinguer.

On le voit, saint Alphonse fait ressortir la prière surtout en tant qu'elle est une demande. La définition plus générale donnée par saint Thomas suppose, en effet, une distinction entre la prière simplement dite et la prière entendue comme oraison. Il y aurait bien des choses à distinguer encore, pour traiter de la prière dans toute l'étendue possible du mot. Nous bornerons le présent exercice à la prière envisagée comme simple demande faite à Dieu pour en obtenir quelque grâce spirituelle, ou même temporelle, mais bonne et utile au salut. *Petitio decentium a Deo.* (S. JOAN. DAMASC.)

3. — Ne vous troublez point, âme spirituelle, à propos de tous les sens dont est susceptible le mot prière. Dès lors que vous demandez à Dieu quelque faveur ou quelque grâce utile à votre salut, vous priez. Mais

1. *I Tim.* c. 2.

retenez qu'il ne convient pas, sous le prétexte de simplifier les choses, de réduire la prière chrétienne à des formules récitées sans aucune attention. Pour prier vraiment, il faut toujours s'adresser à Dieu, lui exposer un désir, lui demander son secours. Quand donc vous récitez les prières ordinaires qui vous sont proposées par la sainte Eglise, ayez l'intention de solliciter la grâce de Dieu, et ne manquez pas de le faire avec une attention au moins suffisante. Ne vous embarrassez point d'ailleurs sur le fait d'articuler de bouche ou de dire seulement de cœur les choses que vous demandez à Dieu. Sauf dans l'office ou dans les prières communes, où la prononciation est prescrite, la voix, le chant et tout ce qu'on mêle à la prière sont des excitants à employer ou à laisser, selon que, actuellement, ils favorisent ou non la ferveur de nos demandes.

4. — Une considération bien capable de nous disposer à prier convenablement est celle-ci : Toute prière tend à honorer Dieu, à lui rendre un hommage de dépendance et de confiance qui fasse éclater notre foi à sa puissance et à sa bonté. Mais que devient cet honneur, si nous prions sans les dispositions voulues? Prenons donc garde que, dans la prière, nous traitons d'affaires on ne peut plus sérieuses, que nous y sommes intéressés grandement et pour l'éternité, que nous y parlons enfin à ce Dieu de majesté devant qui tremble la terre et les anges qui la portent. Voyons comment nous faisons nos prières du matin et du soir, avec quelle attention surtout nous traitons devant Dieu la grave affaire de notre perfection. S'habituer à être correct sous ce rapport est le moins que puisse faire un disciple des vertus, un imitateur de Jésus-Christ.

5. — Vous demandez maintenant quelle signification il faut attacher à ces mots : esprit de prière, et ce à quoi vous devez viser plus particulièrement en ces jours con-

sacrés à obtenir cet esprit ? Essayons de résoudre cette question par un rapprochement d'idées faciles à saisir. Que dit-on communément d'un homme qui, par orgueil, envie ou travers d'imagination, voit toujours et presque uniquement le côté faible d'une affaire, et ne parle que pour remplacer votre idée par la sienne ? On dit qu'il a l'esprit de contradiction. Ce serait exagéré cependant d'attribuer cet esprit à un homme qui, tout en contredisant quelquefois, n'y serait point tellement porté que cela parût une manie. Avoir l'esprit d'une chose, c'est en être imprégné si entièrement qu'on ait l'air d'en vivre. (Ainsi, l'esprit de prière est-il une habitude si parfaite et si heureuse qu'il nous fait recourir à Dieu en tout, pour toutes choses, de suite et toujours. « Je vous en conjure, écrit saint Alphonse, en s'adressant à Dieu, accordez-moi l'esprit de prière, c'est-à-dire la grâce de vous invoquer sans cesse, la grâce de dire toujours : MON DIEU AIDEZ-MOI ! MON JÉSUS, MISÉRICORDE ! MARIE MA MÈRE VENEZ A MON SECOURS ! (*Vraie épouse*, trad. E. PLADYS, II, p. 270).

6. — Tel prêtre est exact à réciter son office avec attention, dignité et dévotion ; mais quand il entre au confessionnal, quand il va faire une visite, quand on lui demande conseil, quand il est tenté, quand il entreprend une œuvre et en cent circonstances pareilles, il n'a pas l'idée de prier, ou, s'il l'a, il ne la met pas à profit, est-ce là ce que nous entendons par esprit de prière ? C'est le contraire. Il ne suffit pas qu'un religieux, éducateur ou infirmier, soit exact aux prières communes de son institut ; s'il veut posséder l'esprit de prière, il doit demander et acquérir l'habitude et presque l'instinct d'avoir sans cesse, ou plutôt à chaque difficulté, la prière dans le cœur. Je dis dans le cœur, parce que dire de bouche, assez fort pour être entendu, et presque continuellement : MON JÉSUS, MISÉRICORDE,

cela peut choquer justement ; en tout cas, cela n'est point requis. David parlait souvent à Dieu, dans son cœur et mentalement : *Tibi dixit cor meum.* Il l'invoquait en le cherchant des yeux : *exquisivit te facies mea.* (Ps. xxvi). Saint Thomas d'Aquin, auquel j'emprunte cette remarque, cite encore l'exemple d'Anne *laquelle parlait dans son cœur*[1].

Affections et prières. — Seigneur mon Dieu, qui voulez être adoré en esprit et en vérité, donnez-moi, je vous en conjure, au nom de votre bonté et par les mérites de votre Fils, mon Sauveur, la prudence du langage, l'éloquence du cœur, la sagesse des désirs, afin que ma prière sache toucher votre miséricorde et en faire couler sur ma misère des grâces plus fécondes. Apprenez-moi à prier, ô Maître du salut ! Faites que je connaisse les besoins de mon âme, que je les sente vivement, que je vous les expose comme les lépreux vous montraient leurs plaies ; que je sache vous appeler à mon secours. Ah ! cela m'est rendu facile par votre amour ; je n'ai pas besoin de crier. Vous m'écoutez au fond de mon cœur. Un soupir que je ne pourrais pas même envoyer mourir sur mes lèvres, aurait encore la force d'aller jusqu'à vous ! Ce que je demande aujourd'hui, ce que je cherche à acquérir, c'est l'esprit de prière : l'habitude de prier bien et toujours. Ce que je désire surtout, quand je pense aux nuits que vous passiez en prière pour moi, c'est de prier comme vous, ô Jésus ! Vous le voyez Seigneur, j'insiste à ce sujet, j'ose implorer deux fois votre libéralité : non, certes, que je doute de votre compatissante largesse, mais parce que je crois que de cette grâce dépend tout mon salut. Levez-vous aussi, Vierge, mon avocate ! approchez du trône de la grâce et obtenez-moi de Dieu, votre Fils, la faveur de prier vraiment, de prier sans cesse, de prier comme on respire, de prier

1. Reg. I.

en regardant le ciel, en jetant les yeux sur le crucifix, en entrant et en sortant, toujours, dans toutes mes difficultés. Alors, je serai sauvé. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire.

CHAPITRE XIV

L'AME S'EXCITE A DÉSIRER D'UN GRAND DÉSIR LE DON SAUVEUR DE L'ESPRIT DE PRIÈRE

On voit dans les *Institutions* où le savant Cassien décrit la manière de vivre des moines primitifs, qu'il ne pouvait s'empêcher de prêcher la prière. D'abord il dit qu'il n'en parlera point dans ce livre, attendu qu'il se propose d'en écrire longuement dans ses conférences. Mais, peu après, il craint de mourir avant d'en avoir parlé, ou que les lecteurs de ses Institutions ne puissent voir ce qu'il en aurait dit dans ses conférences, et il finit par toucher ce sujet dès le commencement de son livre.

Comme lui, saint Alphonse avait en si haute estime l'esprit de prière qu'il a écrit, pour en faire ressortir les principaux avantages, des chapitres entiers : on les relit toujours avec édification. Ces pages ont évidemment pour but de nous faire soupirer après l'acquisition de l'esprit de prière, de nous en donner faim et soif. Un tel sujet mérite que nous lui consacrions une journée au moins. Oh! la bonne journée pour nous, si elle nous enflamme d'une vraie ardeur et d'un amour puissant pour le bienheureux esprit de prière.

2. — Celui qui prie toujours, c'est-à-dire à tout ins-

tant, celui-là est tout puissant sur Dieu, selon ces paroles du Maître : *Si l'autre persévère à frapper, je vous donne l'assurance, quand même celui-ci ne se lèverait pas pour l'exaucer à cause qu'il est son ami, il se lèverait à cause de son importunité et lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire* [1]. Avez-vous bien pensé à cet avantage ? Réfléchissez-y, vous en serez ravi. Ne doutez pas de la parole sainte : un Dieu ne trompe pas. Si vous priez comme Moïse, comme lui vous forcerez la main à Dieu, (s'il est permis d'employer cette expression). Oui, l'esprit de prière met Dieu lui-même à notre service en tout ce qui regarde notre salut. *La prière de celui qui s'humilie percera les nues : il ne se consolera point qu'elle n'ait été jusqu'à Dieu, et il ne se retirera point jusqu'à ce que le Très-Haut le regarde* [2]. Du reste, Notre-Seigneur l'a déclaré : *Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voulez, il sera fait selon vos désirs* [3].

3. — L'esprit de prière n'assure pas seulement l'âme qui le possède du perpétuel secours de Dieu pour son salut et sa sanctification : il lui obtient la consolation infaillible dans ses ennuis, la paix et le calme dans toutes ses peines, tant intérieures qu'extérieures. Le prophète Isaïe a formulé ainsi cette touchante vérité : *Vous cesserez de verser des larmes ; le Seigneur vous fera miséricorde : dès qu'il vous aura entendu crier vers lui, il vous répondra* [4]. Aussi l'Apôtre dit-il : *Quelqu'un parmi vous est-il envahi par la tristesse : qu'il prie* [5]. Or, qui dira le prix de la consolation véritable et de la véritable paix ? Celui qui souffre peut seul comprendre un tel avantage. Ni l'or, ni les plaisirs ne lui sont comparables.

1. Luc. XI, 8.
2. Eccli. XXXV, 21.
3. Joan. XV, 7.
4. Is. XXX, 19.
5. Jac. V, 13.

4. — Les saints pères ont parlé de la prière en connaisseurs ; considérez ce qu'ils en disent : « La prière est un rempart pour l'âme sainte, une consolation pour le bon ange, un sujet de supplice pour le démon, un devoir agréable à Dieu. » (S. Aug. in serm.....) La récitation des psaumes est une sauvegarde pour l'enfance, un ornement pour la jeunesse, un soulagement pour les vieillards et, pour les femmes, la plus belle parure. En d'autres termes : la prière est la chose la plus facile à ceux qui commencent, elle est un secours puissant à ceux qui avancent, elle est pour les parfaits un gage assuré de leur persévérance (*Beda*).

Celui-là sait vivre comme il convient qui sait prier comme il faut (S. Aug. *Hom.* 40). Comment négliger une pratique si utile, alors surtout qu'elle est facile à tous les âges, à toutes les conditions, à tous les cœurs ? C'est dans notre incrédulité, surtout, que se trouve l'explication de notre manque d'esprit de prière.

5. — Saint Augustin nous donne une idée admirable sur la prière, à propos du Psaume LXV : « Tant que vous ne verrez pas la prière bannie de votre cœur, soyez en sécurité, parce que la miséricorde de Dieu ne s'est point non plus retirée de vous. Aussi le Psalmiste dit-il : *Béni soit mon Dieu qui n'a éloigné de moi ni ma prière ni sa miséricorde*. De cette parole on peut justement conclure que l'esprit de prière est un signe assuré de prédestination. Saint Alphonse n'a-t-il pas coutume, aussi bien, de répéter sur tous les tons : Celui qui prie se sauve ; celui qui prie se sauve !

6. — Saint Jean Chrysostôme parle ainsi : « La prière est une arme des plus puissantes, elle est un trésor certain, une fortune inépuisable, un port tranquille, une source de repos ; elle est enfin la mère, l'auteur, la source, la racine de biens innombrables ; donc, elle est supérieure en valeur à toute la fortune des rois. (Hom. 2,

de Nativ. Domini). — Celui qui lit en courant ne lit qu'à moitié; mais, si vous examinez chaque mot de ces éloges, vous conviendrez qu'on ne peut trouver rien de plus avantageux que l'esprit de prière; car si la prière mérite tous ces éloges, l'esprit de prière les mérite encore davantage, puisque celui qui a l'esprit de prière prie beaucoup mieux et beaucoup plus souvent.

7. — Dieu nous laisse ignorer bien des choses qui concernent notre avancement réel; aussi nous croyons parfois que nos prières n'obtiennent pas leur effet. Le grand saint Ambroise pense plus justement, car il répond: «La prière faite à Dieu est déjà un immense fruit: celui qui demande reçoit déjà au moment même de sa prière; car demander, c'est recevoir. »

8. — Le mal est qu'on se borne à quelques prières écourtées, alors qu'il faut toujours prier. Ecoutons saint Augustin à ce propos; il nous donne un bon moyen pour toujours prier : « Si vous ne voulez pas cesser de prier, ne cessez pas de désirer : la continuité de votre désir donne de la continuité à votre voix. Vous vous tairez si vous cessez d'aimer Dieu. Le refroidissement de l'amour est le silence du cœur; si la charité reste toujours en vous, toujours aussi vous prierez. Si vous priez toujours, c'est un signe que vous désirez toujours. Si vous désirez le repos, souvenez-vous que celui-là prie toujours qui toujours soupire après l'éternelle béatitude » (Ps. XXXVI).

9. — Outre ce désir continuel de plaire à Dieu, d'avancer en sa grâce et d'arriver au repos éternel, qui porte par lui-même à prier toujours, il faut, pour pratiquer l'esprit de prière, s'adonner aux oraisons jaculatoires et tenir compte de l'avis que nous donne saint Jérôme dans ses lettres : « Que la prière serve d'arme à celui qui sort de sa demeure, et qu'elle accoure au-devant de celui qui rentre du monde dans sa maison; qu'elle restaure

l'âme avant qu'on accorde le repos au corps. » Heureuse l'âme qui prie avant et après chaque action, en marchant, en mangeant, en lisant ; qui prie, dis-je, comme on peut prier alors, c'est-à-dire par le désir d'imiter Notre-Seigneur et de s'unir à lui.

Réflexion. — Que l'esprit de l'homme est léger, que son cœur est peu constant ! Je désire avancer dans la perfection et j'oublie, le soir, le moyen qui m'a été rappelé le matin, pour marcher plus sûrement vers ce but sacré ! Aujourd'hui je remplirai mon âme de désirs, je soupirerai vers vous, Seigneur, et je vous dirai : Mon Père, accordez-moi le désir ardent d'augmenter en moi l'esprit de prière. Si j'ai faim et soif de cet esprit, je ferai ce qu'il faut pour l'acquérir. Si je le désire peu, je le poursuivrai lâchement et ne l'atteindrai pas. Réveille-toi donc, ô mon âme ; dis-moi ce que tu désires, quand tu cesses de demander l'esprit de prière. Les saints ne savent comment faire un digne éloge de cet esprit, et toi, tu ne parais point l'estimer sérieusement, puisque tu n'as que des désirs glacés à son égard. Ah ! si tu savais la valeur, la douceur, l'utilité de ce don de Dieu, sans doute que tu ne voudrais plus de repos avant de l'avoir obtenu. L'esprit de prière est en effet le gage de la persévérance finale et comme la clef du paradis. Pour moi, Seigneur, si j'ai quelque lecteur qui suive les humbles avis de ce livre, je ne vous demande rien tant pour lui et pour son avancement spirituel, qu'un parfait esprit de prière. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Dans mes difficultés, quelle que soit leur nature ou leur intensité, recourir à la prière. »

CHAPITRE XV

L'AME SE CONVAINC A NOUVEAU DE L'OBLIGATION DE PRIER

QUAND j'ai respecté le bien d'autrui, supporté l'adversité, recouvert de mes propres vêtements mon prochain dénudé, qu'ai-je besoin de prier? Les bonnes œuvres ne sont-elles pas la vraie prière? Vous savez bien que non, cher lecteur, puisque l'Eglise a expressément condamné l'hérétique Wicleff qui le prétendait. La prière est commandée, elle est obligatoire, d'ordre divin. *Il faut toujours prier*, dit Jésus-Christ, *Oportet semper orare* (Luc, XVIII). Cet Homme-Dieu aurait-il passé des nuits en prière, pour nous dire ensuite : priez, ne priez pas, cela est loisible à chacun? L'Esprit-Saint aurait-il inspiré à tous les patriarches, à tous les prophètes, à tous les saints, les immortelles prières dont l'Ecriture est pleine, pour nous faire entendre que la prière est chose facultative et dont on peut se dispenser? Vous n'avez pas l'esprit si mal fait que de supposer une telle absurdité. Vous admettez au contraire, et vous tenez pour une vérité de foi, que la loi de la prière est une loi divine, positive, à laquelle on ne saurait contrevenir volontairement sans mériter la damnation. C'est ce que dit saint Alphonse dans ce mot fameux : Qui ne prie pas se damne !

2. — Les théologiens prouvent la nécessité absolue de la prière, pour le salut de quiconque est adulte, par le raisonnement suivant : *Sans moi*, dit le Maître, *vous ne pouvez rien faire.* C'est-à-dire, sans mon secours, impossible à vous d'éviter le mal et d'opérer le bien, comme le requiert votre salut ; or, le Seigneur a posé, pour nous accorder son secours, la condition formelle de

la prière. *Demandez*, dit-il, *vous recevrez; frappez, et l'on vous ouvrira; cherchez, et vous trouverez.* Donc, concluent-ils, sans prière pas de grâce, sans grâce pas de justification et sans justification pas de salut. Il n'y a, en effet, dit saint Augustin, que les grâces premières, telles que la vocation à la foi ou à la pénitence, qui arrivent à l'homme sans aucune coopération de sa part. A votre baptême, vous avez reçu la grâce, sans prier ; vous ne la conserverez pas si vous refusez de prier, et vous vous damnerez. « De là, dit saint Alphonse traitant cet important sujet, les théologiens, d'accord avec saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Clément d'Alexandrie et d'autres, ainsi qu'avec saint Augustin, enseignent d'un même accord que la prière est nécessaire aux adultes, non seulement de nécessité de *précepte*, comme nous l'avons vu, mais encore de nécessité de *moyen* : c'est-à-dire que, selon la providence ordinaire, il est impossible à un fidèle de se sauver sans se recommander à Dieu, en lui demandant les grâces nécessaires au salut. »

3. — Je reconnais ce précepte et je m'y soumets, dira quelqu'un ; je comprends l'argumentation des théologiens et j'en accepte la conclusion ; mais j'aimerais savoir, à titre d'instruction religieuse, pour quels motifs Dieu nous oblige ainsi de recourir à lui, de lui exposer nos besoins, de lui demander son secours et ses grâces. Dieu ne sait-il pas d'avance tout ce que nous désirons, tout ce qui nous manque? N'est-il pas même seul à voir clairement ce dont nous avons besoin? Aussi n'est-ce pas pour connaître nos désirs qu'il nous impose de les lui manifester. C'est pour nous faire sentir notre dépendance à son égard et nous tenir, ainsi, dans une soumission sans laquelle nous deviendrons fous d'orgueil et de malice. C'est encore afin de nous voir entourer son trône; comme une mère, il attend que ses enfants lui demandent à manger, se suspendant pour cela à son

cou et lui causant ainsi des joies secrètes et profondes. Vous avouerez que ces raisons sont non seulement justes mais attendrissantes.

4. — Il est juste que Dieu prenne les moyens pour sauvegarder ses élus des pièges de l'orgueil. Depuis que le serpent nous a inoculé son venin, nous répugnons si opiniâtrement à nous laisser conduire et nous tenons avec tant de secret acharnement à dominer, à vaincre, à diriger les autres, que c'est le plus souvent une sorte d'obsession cachée. Dieu nous a-t-il montré notre supériorité sur les autres, ou, communiqué le droit de les commander? Rien de moins certain. C'est nous qui nous décernons les palmes du mérite, nous qui prenons les rènes du pouvoir, nous qui répétons avec Satan : je m'élèverai par-dessus les nues. — Il y a là, sans doute, un désordre notable sur lequel Dieu ne saurait fermer les yeux. Et qui remédiera à ce désordre? — La prière, l'esprit de mendicité spirituelle!

5. — Il me reste une difficulté, dites-vous, et je ne vois pas comment nos prières sont utiles à notre salut. Dieu, en effet, a tout réglé d'avance. Si je dois être sauvé, je le serai; si je dois être damné, je le serai. Donc ma prière, ne changeant ni ne pouvant changer quoi que ce soit aux plans de l'Eternel, ne saurait servir en rien à mon salut. — J'accepte que Dieu a tout réglé d'avance. Mais s'il a réglé votre salut, il a ordonné aussi que vous en adopteriez les moyens, car il veut vous sauver en exerçant votre liberté. Il a donc réglé que vous prieriez, que la prière vous attirerait ses grâces et que ses grâces vous conduiraient au ciel. Et c'est parce que son plan comporte votre prière que votre prière est utile, nécessaire à votre salut. — Mais si Dieu a réglé ma damnation, dira peut-être un extravagant! Répondons : Le damné seul règle sa damnation. Priez donc; ce sera une garantie de votre prédestination; priez

bien et beaucoup, ce sera un gage plus assuré que vous allez au ciel; priez toujours et jusqu'à la mort, ce sera une preuve que vous êtes élu. En dehors de cela, toute investigation est téméraire; or, toute témérité blesse la majesté de Dieu. — Bien, je reconnais cette vérité. Toutefois, puis-je toujours prier ? En ai-je toujours la grâce ? — Certainement oui, vous pouvez toujours prier, puisque Dieu, qui ne commande jamais l'impossible, nous commande pourtant de toujours prier. *Il faut toujours prier*, dit le Maître. Ce commandement serait une impardonnable ironie, s'il dépassait les ressources de notre pouvoir.

En outre, s'il pouvait se trouver quelque circonstance où le recours à Dieu fut impossible à l'homme, on pourrait justement se supposer dans ce cas, à chaque difficulté plus grande. Il s'en suivrait donc que l'on renoncerait à la prière précisément dans les moments où elle nous est le plus indispensable. Parler de la sorte serait montrer qu'on a eu pour maître en théologie le père du mensonge. Etes-vous triste, dit saint Jacques, priez! Donc on peut prier, même dans la tristesse. La tristesse est pourtant une passion violente. Toutefois, de ce que toujours nous pouvons prier, ne concluons pas que toujours nous prierons. Pouvoir et faire sont bien différents. Il se peut des tentations si fascinatrices, des colères si profondes, des ennuis si accablants, que notre volonté, tout en restant libre et capable de prier, n'en soit pas moins engourdie ou enivrée au point de ne pas user de ces forces. Pour éviter le péché, dans ces moments, il nous faudra, non seulement pouvoir prier, mais le pouvoir facilement, sans peine; mais y être incliné fortement et comme poussé d'en haut. Or ces secours plus efficaces ne vous seront *assurés* que si vous êtes fidèles à les demander en temps ordinaire, que si vous vous en rendez digne par votre constance à exercer la vertu d'esprit de prière.

J'ajouterai que j'ai cru devoir toucher les points ci-dessus, parce que plusieurs novices en théologie, prenant pour articles de foi les systèmes des théologiens sur la grâce, la liberté et la prédestination, se troublent au lieu de prier et, parfois, se laissent désespérer par d'obscures théories ; car, en pratique, que signifient tous ces systèmes théologiques, en fait de foi, d'espérance, de charité et de salut éternel ?

6. — Plus on étudie dans la profondeur de ses motifs la loi qui nous oblige de prier toujours, plus on la trouve divine. Inutile de s'attarder aux objections que l'ignorance enfante. Il faut prier, c'est une loi portée par Jésus-Christ. Il faut toujours prier, c'est une nécessité qu'expliquent notre faiblesse, nos luttes, notre inconstance. Les damnés sont damnés pour n'avoir pas assez prié. Les élus sont élus parce qu'ils ont prié comme il faut. Voilà, tant ils sont solides et immuables, des axiomes qui ressemblent aux pôles du monde. Mais voici une vérité familière à l'esprit de saint Alphonse, et sur laquelle vous ferez bien de vous arrêter ; il faut, dans l'ensemble et les jours calmes de notre vie, adresser à Dieu des prières suivies et persévérantes pour obtenir une surabondance de grâces dans les moments dangereux : tentations brûlantes, circonstances administratives où l'apparente injustice des chefs révolte notre cœur, maladies sombres et désespérantes. Si nous négligeons de prier quand cela est plus facile, nous ne prierons pas quand la prière nous sera surtout nécessaire, et nous roulerons dans l'abîme.

7. — De cette vérité les uns concluent qu'il ne faut pas se jeter dans les affaires et les tracas, qu'il vaut mieux assurer son repos et son salut, en menant une vie réglée et bien fournie de prières; les autres, s'ils suivaient de tels principes, croiraient déserter les combats de l'Eglise et trahir la cause de la foi dans le monde. De quel côté

est la prudence évangélique ? — Notre-Seigneur priait toute la nuit et travaillait tout le jour. Vous serez dans la bonne voie toutes les fois que vous ne laisserez ni l'apathie vous faire excéder en prières ni l'intempérance vous pousser désordonnément à l'activité. Voyez donc de quel côté penche votre tempérament et portez-vous à l'opposé jusqu'à ce que vous ayez atteint le juste milieu, Il faut prier assez pour féconder son travail et travailler assez pour faire fructifier sa piété.

8. — O nécessité de la perpétuelle prière ! les damnés te prêcheraient mieux que les docteurs. Les élus surtout ne tariraient jamais à nous en donner des preuves. O sagesse de saint Alphonse qui, plus spécialement que nul autre docteur connu, nous enseignez à demander, tous les jours — dans une prière à part — la pensée et la force de prier effectivement à l'heure des grands périls, je voudrais t'élever sur les autels. Tu me sembles la plus belle inspiration de la prudence, la consommation de toute science ici-bas.

RESOLUTION

« Examiner si je me donne trop ou trop peu à la vie active, et corriger ce désordre. »

CHAPITRE XVI

L'AME RAVIVE SA CONFIANCE EN L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

Notre affreux adversaire, Satan, s'efforce d'user peu à peu nos plus fortes convictions. Au lieu de nous dire tout d'un coup : la prière est inutile, il nous fait entendre, par un grand nombre de prétextes, qu'elle n'est pas d'un effet bien sûr, que beaucoup demandent

à Dieu des grâces que Dieu cependant ne leur accorde point ; que nous-mêmes nous avons souvent prié en vain. O mon cher lecteur, vous ne sauriez trop mépriser cette vieille tactique du mauvais esprit, du menteur par essence. Une fois qu'une âme se défie de la prière ou ne s'y fie plus assez, qu'est-ce qui peut la sauver, sinon un miracle de la grâce ? Le démon n'a pourtant pas de quoi se vanter des prétendues raisons qu'il nous suggère sur ce point. Elles sont plus que nulles. L'ensemble des méditations que nous consacrons à l'esprit de prière, et le présent chapitre surtout, suffiront à prouver que la prière, à qui s'en sert bien, est une arme toute-puissante.

2. — Le fils de Dieu nous l'a déclaré en termes exprès : *Quiconque demande, reçoit* (Luc, xi, 10). Et que reçoit-il ? Tout ce qu'il veut de convenable à son salut. *De omni re, quamcumque petierint fiet illis a Patre meo* (Math. xviii, 19). Jésus-Christ nous presse, en conséquence, de prier avec la conviction d'être exaucés. *Toutes les choses que vous demandez en priant, croyez que vous les recevrez, et elles vous arriveront* (Marc. xi, 24). Après cela, il faut conclure de deux choses l'une : ou Jésus-Christ s'est moqué de nous (supposition blasphématoire), ou, c'est manquer de foi que de révoquer en doute la toute-puissance d'une bonne prière. Arrêtons-nous à cet argument, car je n'en donnerai pas d'autre, dans ce genre, malgré la facilité d'en trouver cent dans nos saintes Ecritures. A quoi bon, en effet, vous dire : Jésus-Christ a promis de vous accorder tout ce que vous lui demanderiez en son nom (Joan, xiv, 14), si vous doutez de sa parole donnée ? Quand j'ajouterais qu'il a déclaré, par serment, que son Père nous accordera tout ce que nous lui demandons de bon en son nom (Joan, xvi, 23), de quoi cela servirait-il ? Quand enfin je vous ferais observer que dans nos prières les mérites

infinis de Jésus plaident pour nous, que dirais-je que vous ignoriez? Je le répète donc, Dieu nous ayant donné sa parole qu'il exaucerait toutes nos justes demandes, Dieu nous invitant à le prier, Dieu nous commandant même de compter sur son secours lorsque nous l'invoquons au nom de son Fils, il faut que la prière soit efficace, assurée et comme infaillible en soi, sinon Dieu s'est joué de notre crédulité, il a forfait à l'honneur.

3. — Ah! mon Dieu, si j'étais plus éclairé sur votre caractère, sur la miséricorde incommensurable qui fait le fond de votre nature, sur cette bonté si grande en vous qu'elle dépasserait tous vos autres attributs, si tous n'atteignaient l'infini; si, en un mot, je vous comprenais mieux, je ne m'étonnerais pas d'entendre votre Fils Jésus déclarer que quiconque vous adresse une demande convenable est sûr d'être exaucé. Mais j'oublie que l'efficacité de ma prière vient du plaisir que vous avez de nous faire du bien et non pas de mon mérite; je vous suppose indifférent à ma misère : hélas! je vais parfois jusqu'à vous soupçonner d'une certaine rancune au souvenir de mes péchés. Pardonnez-moi de tels excès, ô mon Dieu! non, vous ne méritez pas d'être aussi mal compris. Celui qui manque de confiance en la prière doute de votre puissance, ou de votre bonté, ou de votre fidélité; si donc il consent à ce sentiment, il vous offense horriblement. Un jour, le peuple juif vous fit cette injure; et votre cœur ne put s'empêcher de lui en demander raison : *Suis-je devenu,* disiez-vous, *suis-je devenu aride et stérile pour Israël, comme les sables du désert, ou comme une terre sans eau? Pourquoi donc mon peuple a-t-il dit : Nous partons, nous ne recourrons plus à toi?* (JÉRÉM. II, 31).

4. — De fait, pieux lecteur, si notre prière est convenable, qu'est-ce qui pourrait la rendre vaine ou inu-

tile ? Se peut-il que Dieu n'en reçoive pas connaissance? Il voit, il sait, il entend tout. C'est lui-même qui nous fait prier. Ce serait donc ou parce qu'il ne voudrait pas l'exaucer ou parce qu'il ne le pourrait pas? Vous êtes trop raisonnable pour vous arrêter à ce dernier motif. Tout l'insuccès de votre prière viendrait donc de ce que Dieu ne voudrait pas l'exaucer. Et vous croiriez cela de la part de votre Dieu ! Vous seriez assez méchant pour soupçonner de dureté, d'égoïsme ou de quelque vice pareil, celui qui, pour vous sauver, a livré son Fils unique à la mort de la croix ! Non. Répétez donc en vous-même cet acte de foi : Mon Dieu, je crois à la prière, je crois à l'efficacité de la prière bien faite, je crois à sa toute puissance, à l'infaillibilité de son effet, Votre bonté, l'intercession perpétuelle de Jésus qui — comme homme — interpelle toujours en ma faveur, en vous représentant les mérites de sa mort, vos promesses formelles, mon émouvante misère, tout m'en est un garant.

5. — Quand on nous dit que la prière bien faite est infailliblement exaucée, on n'entend pas seulement la prière des justes, mais aussi celle des pécheurs qui veulent revenir à Dieu. « Si Dieu, dit saint Augustin, n'exauçait pas les pécheurs, le publicain eût dit vainement: Seigneur, ayez pitié de moi pécheur. » Du reste, remarque saint Jean Chrysostôme, Notre-Seigneur a dit: Quiconque demande reçoit. Donc, le pécheur comme le juste. Un bon désir naturel n'est que naturel, c'est vrai, mais il est bon. Le pécheur ne peut en avoir qui naissent de la grâce habituelle, puisqu'il en est dépouillé ; néanmoins, Dieu se plaît, par pure miséricorde, à exaucer même la prière qui vient de ce désir. Saint Thomas, à qui nous empruntons cette doctrine, remarque toutefois qu'il faut, pour cela, que le pécheur prie pour lui-même, qu'il demande des choses utiles à son salut, qu'il les

demande avec piété et avec persévérance. Pour nous, cher lecteur, comprenons quelle folie ce serait de manquer de confiance en la prière, alors que Dieu exauce même les plus pauvres pécheurs, dès qu'ils le prient convenablement.

Exemple. — Permettez-moi de vous citer un fait arrivé au cours des missions auxquelles j'ai été employé. C'était en 1880, une femme, naguère dévote, s'était si malheureusement laissée envenimer par la rancune contre son propre frère, qu'elle avait juré de ne lui pardonner ni en ce monde ni en l'autre. Elle avait laissé pour cela les sacrements et même la prière. Or, une maladie mortelle survint qui la minait sans pitié. Le curé de la paroisse essaya de lui arracher un mot de pardon. Il y épuisa vainement tout son zèle. Quant la mission eut été commencée, il me pria d'essayer à mon tour. Cette pauvre femme me dit des choses terribles. « Voyez, ajouta-t-elle, je veux que sur ma tombe on grave ces paroles : Ci-gît une femme qui s'est vengée ! — Et l'enfer? lui répliquai-je avec compassion. — l'enfer ? la pensée de m'être vengée me consolera de tous ses tourments. » Epuisé à mon tour, je conseillai à cette malheureuse de prier pour obtenir la force de pardonner. — « Je sais, répondit-elle, que j'obtiendrais cette grâce, mais je ne la veux pas obtenir. Et pour moi, repris-je, consentiriez-vous à prier? — Oh, tant que vous voudrez ! » Je me mis à genoux, et, tirant de mon bréviaire une image de Notre-Dame du Perpétuel Secours (Vierge miraculeuse confiée par le pape Pie IX aux Pères Rédemptoristes), je la lui mis entre les mains en récitant l'*Ave Maria*. Au second *Ave*, cette pauvre pécheresse m'arrêta. « Père, dit-elle, n'allez pas plus loin. Je pardonne ! Confessez-moi ! — On ne saurait peindre le rayonnement qui éclaira ensuite son visage, mais j'ai été à l'attester, pour la gloire de la très sainte

Vierge, ce jour-là, je vis de mes yeux que la prière, surtout présentée par la Sainte Vierge, est une flèche qui transperce les cieux.

Prière. — Je le comprends, ô Bon Sauveur Jésus, manquer volontairement de confiance en la prière c'est offenser la foi, déshonorer votre nom, méconnaître les mérites de votre Passion, se priver soi-même du dernier moyen de salut qui reste à un pécheur. Mais prier peu parce qu'on manque de confiance vive, parce qu'on ne sent point en soi la force d'espérer, parce qu'on est las de toujours attendre, de toujours demander, n'est-ce pas une maladie redoutable, une faiblesse lamentable? Hé, mon Dieu, guérissez-moi donc, je souffre de cette infirmité. Je prie encore matin et soir pour vous rendre gloire par charité, pour accomplir un devoir, mais je n'espère presque plus rien de mes prières, sinon vaguement et faiblement. Cet état doit changer. Ce n'est pas seulement pour vous louer que je veux prier, c'est pour obtenir tout ce que je demanderai de convenable, en votre nom. Accordez-moi, je vous en conjure par votre tendresse pour l'Enfant prodigue, pour sainte Madeleine et le bon Larron, une confiance vraie, solide, en toute prière bien faite. Oui, Seigneur, par vos mérites, donnez-moi cette confiance. Je la désire, j'en ai besoin ; je l'attends de votre bonté, parce que, de moi-même, je ne mérite aucunement d'être exaucé. O bel esprit de prière, tu reviendras animer ma vie, consoler mes peines, raffermir mon cœur trop souvent abattu! Vierge immaculée, douce et chère Dame Marie, voici le moment de montrer votre pouvoir ; je vous confie mon désir et ma prière; que par votre intercession, Dieu daigne l'exaucer entièrement et le plus tôt possible, pour sa gloire et mon salut; voilà ce que je demande, voilà ce que j'espère, voilà ce que je veux absolument, pour imiter et contenter notre adoré Jésus. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Me dire et me répéter que — d'une manière mystérieuse mais réelle — toute prière bien faite est infailliblement exaucée. »

CHAPITRE XVII

L'AME S'EXERCE A PRIER COMME IL CONVIENT

Prenons l'habitude de prier comme il faut, c'est par là que nous avancerons. Désirer et demander l'esprit de prière, reconnaître la nécessité de prier, croire qu'une bonne prière est, d'une manière ou d'une autre, toujours exaucée, voilà qui est bon, mais s'habituer à prier dans les bonnes conditions, c'est mieux encore et c'est plus rare. Priez donc comme Jésus-Christ, vous dirai-je en un mot. Mais, de peur que votre imagination ne vous trompe, à ce sujet, j'ajoute : priez comme l'Eglise nous commande de prier. Après avoir traité de la nécessité et de l'efficacité de la prière, saint Alphonse écrit : « Venons-en au point le plus important, je veux dire les conditions de la prière. » Pour prier convenablement et surtout parfaitement, il ne suffit pas d'avoir une foi solide et éclairée, il faut l'habitude de prier avec soin, attention et à propos. Cette habitude suppose qu'on s'observe, qu'on ne prie pas négligemment, qu'on s'applique constamment à bien prier. Et de quoi nous servira-t-il de prier, si nous ne prions pas au moins convenablement? *Vous demandez*, disait l'apôtre saint Jacques, *et vous ne recevez pas ; c'est parce que vous priez mal.*

2. — Considérons, mon cher lecteur, que la prière est

un acte de religion. De ce chef, elle doit viser à honorer Dieu, à lui marquer un respect et une soumission dignes de son infinie grandeur. Si vous deviez vous présenter devant un grand de ce monde, vous prendriez garde à ne pas lui manquer de respect par une tenue inconvenante ; or la prière est une présentation de notre esprit et de tout notre être devant Dieu. Et comme nous nous présentons à Dieu pour demander ses faveurs, nous sommes doublement obligés d'être respectueux et corrects. Il faut pour cela prier avec une attention au moins suffisante ; il faut encore demander ce qui convient à la gloire divine et à notre salut.

3. — Il faut prier avec attention. Voici comment saint Thomas expose (22_{ae}, 83) cette nécessité. Il rappelle d'abord certaines objections : sans attention, la prière ne vient pas du cœur, n'élève pas l'esprit vers Dieu, elle est plutôt un péché qui l'irrite. Puis il oppose à ces objections le fait que les saints eux-mêmes éprouvent parfois des distractions et comme une divagation d'esprit. Enfin il répond en ce sens : la question de savoir jusqu'où l'attention est nécessaire pour bien prier concerne surtout la prière vocale. Or, une chose peut être appelée nécessaire de deux façons : quand il s'agit d'arriver à un résultat meilleur, ou quand il la faut sous peine de ne rien obtenir. Que l'attention soit nécessaire à notre esprit en ce sens que sans elle on n'obtiendra jamais aussi parfaitement son résultat, c'est évident. Quant à être indispensable à ce point qu'une prière ne puisse, sans elle, rien valoir ni obtenir, c'est autre chose. Aussi bien qu'en toute bonne œuvre, l'intention première que l'on a en commençant sa prière la rend tout entière méritoire, sans qu'il soit requis d'être attentif tout le temps que l'on prie. Disons de même pour l'efficacité de la prière sur le cœur de Dieu. Dieu regarde à l'intention. Mais si celle-ci manque jusqu'en son principe, la prière

est incapable de rien obtenir. Dieu n'exauce point une requête qu'on n'a pas même l'intention de lui présenter. Voilà donc une première qualité à donner à nos prières : *l'intention* au moins de glorifier Dieu et d'obtenir de lui ce que nous demandons.

4. — La prière a un autre effet que de mériter pour le ciel et d'obtenir pour la vie présente : elle produit une réfection spirituelle ; elle nourrit l'esprit et le cœur. Ce dernier effet demande nécessairement l'attention ou aux mots, ou au sens des mots, ou à Dieu et à la chose qu'on demande ; or, cette dernière attention est la plus nécessaire. Si donc vous ne comprenez pas les mots de la prière que vous lisez, ne vous troublez pas ; il suffit que vous pensiez à Dieu et, devant lui, à l'objet de vos désirs ; et si les distractions viennent, faites votre possible pour les écarter (une distraction *volontaire* dans la prière est un péché), mais ne vous tourmentez aucunement, Dieu sait que la chair appesantit l'esprit ; votre prière n'en sera ni moins méritoire, ni moins éloquente pour obtenir, ni moins nourrissante et réjouissante pour votre cœur.

5. — Quand une âme s'est tellement appliquée à bien prier, qu'elle a pris l'habitude vivace de le faire avec conscience de ses désirs et volonté de plaire à Dieu, elle doit s'exercer à prier instamment, avec ferveur et comme en poussant des gémissements, *Quasi columbæ meditantes gememus.* (Is. 59.) L'Esprit-Saint qui demande pour nous avec *d'inénarrables gémissements,* selon que l'écrit saint Paul aux Romains (VII), l'Esprit-Saint nous invite à prier de la sorte : *Le Seigneur*, dit-il, *ne méprisera pas le langage de la veuve, si elle épanche le langage du gémissement*[1]. Un orphelin, un pauvre, une veuve prient avec gémissement, parce qu'ils sentent vivement leur misère, le besoin qu'ils ont d'être secourus.

1. Eccli. XXXV. 17.

Et parce que la prière tire son efficacité de l'inclination de Dieu à secourir notre misère, plus on pleure de misère, plus aussi Dieu est facile à se laisser gagner. Nous ne disons pas seulement de prier comme un pauvre qui n'exige rien à titre de justice ou de dette, nous disons qu'il faut prier comme un malheureux qui gémit à force de sentir sa misère. Habituons-nous à prier ainsi, en gémissant dans notre cœur.

6. — Nous avons vu que Dieu, par pitié pour notre faiblesse, tient compte de l'intention au moins virtuelle de lui plaire ; qu'il récompense et exauce une prière faite dans la charité, quand même, par fragilité on y serait distrait ; mais prenons garde à notre paresse, toujours prête à s'exonérer des efforts que demande la vertu. « Que de fois, disait le vénérable curé d'Ars, nous venons à l'Eglise sans savoir ce que nous venons faire et ce que nous voulons demander. Et pourtant quand on va chez quelqu'un, on sait bien pourquoi l'on y va !... Il y en a qui ont l'air de dire au bon Dieu : « Je vais vous dire deux mots pour me débarrasser de vous. » Je pense souvent que lorsque nous venons adorer Notre-Seigneur, nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, si nous le lui demandions avec une foi bien vive et un cœur bien pur. » Ne nous absolvons pas trop vite de négligence habituelle dans la prière. Qui peut dire qu'il fait sa prière *comme un saint ?*

7. — Selon que la présente PRATIQUE DES VERTUS le suppose, il faut s'exercer d'avance, par principe, à une vertu, pour avoir, au moment donné, la force d'en faire les actes. Si donc nous voulons faire nos prières comme il convient à des hommes vraiment spirituels, exerçons-nous à prier au moins une fois ou deux, aujourd'hui et les jours suivants, de la manière que l'on vient de méditer. Récitons, par exemple, un *Pater* et un *Ave* avec grand respect de Dieu, intention vive de recevoir quelque grâce

particulière, attention au sens de nos demandes, désirs et gémissements intérieurs. Cela fait, examinons d'où vient que nous prions rarement si bien. Prenons la résolution de prier toujours ainsi, et croyons que nous aurons fait une bonne journée.

Affections et prières. — Homme de peu de foi que je suis ! pauvre infirme d'esprit, je sais, je tiens pour certain que la prière bien faite est la clef des coffres-forts du ciel. Je n'ignore pas non plus que si je veux m'y appliquer : il m'est facile de bien prier, puisqu'il suffit de m'observer sur ce point, pendant quelque temps, et de m'habituer à gémir devant Dieu, en esprit et en vérité. Que vaut cependant mon habituelle prière ? Trop peu. J'ai laissé rouiller mon carquois et mes flèches d'acier, mon arc s'est détendu. Je ne sais plus prier victorieusement, parce que je néglige d'apprendre, par l'exercice, à prier amoureusement : avec Jésus, par Jésus, pour la plus grande gloire de Jésus. C'est ainsi que je perds des trésors. Ah ! mon Dieu, mon Sauveur, mon Père du ciel, allez-vous m'abandonner dans cet état ? Votre serviteur saint Augustin disait qu'un homme sait vivre comme il faut quand il sait prier comme il faut ; mais celui qui, faute d'apprendre assez à prier ainsi n'en possède jamais le secret, quand donc saura-t-il vivre parfaitement ? Seigneur, je ferai de ma prière une arme réservée, j'en étudierai le mécanisme secret, je m'appliquerai à m'en servir adroitement. *Apprenez-nous à prier*, dirai-je avec les apôtres et j'essaierai de prier. Il ne suffit point en effet, de prier pour obtenir la grâce de prier, il faut s'exercer à le bien faire pour, ensuite, prier avec un plein succès.

RÉSOLUTION

« Après avoir fait ma prière, examiner avec quelle foi et dans quels sentiments je l'ai faite. »

CHAPITRE XVIII

L'AME ESSAYE DE PERFECTIONNER SA MANIÈRE DE PRIER

Quand un mineur a trouvé, au sein de la terre, un filon plus riche, se contente-t-il de le regarder, d'en supputer la longueur, la hauteur et la profondeur ? N'organise-t-il pas l'exploitation de cette veine avec empressement, application et persévérance ? Ne le voit-on pas, joyeux, compter d'avance le gain qu'il espère en retirer ? Et, s'il éprouve des difficultés dans la perforation des roches ou l'extraction du minerai, cesse-t-il pour autant de poursuivre son entreprise, de creuser la mine comme on vide un trésor ? Ainsi et plus encore, cher lecteur, ferez-vous de la prière, si vous en avez compris la valeur. Et puisque l'essentiel, en cette matière, est plutôt la qualité que la quantité, nous continuerons d'apprendre à prier victorieusement.

2. — Oui, nous prierons pour vaincre, nous ferons de la prière une arme de conquêtes, nous entourerons le ciel d'un triple rang de prières ; nous aurons des prières semblables à des tours mobiles, pleines de désirs, qui lanceront des traits ; des prières fortes comme des béliers, qui par la solidité de leur confiance, perceront les murs de Jérusalem ; des prières enflammées comme des torches, qui par le dessein de glorifier Dieu, brûleront les portes de la Cité ; des prières, invincibles, dans leur constance, qui prendraient, au besoin, le paradis même par la famine. — Comprendre et pratiquer de la sorte l'esprit de prière c'est prier avec sagesse. Mais plusieurs prient mal ou moins bien que Dieu l'exige. Ils n'arrivent pas à cette qualité de prière que la Providence veut employer à l'exécution de ses plans de prédestina-

tion, qualité de prière qui est un gage assuré de salut. Or, je vous dis cela, non parce qu'il est très difficile de prier suffisamment bien, mais afin de réveiller votre ardeur.

3. — Pour bien prier, il faut prier d'abord avec l'intention au moins virtuelle d'obtenir, et avec une sorte de gémissement intérieur causé par le sentiment du besoin où l'on se trouve. Il faut ensuite prier au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ce dernier point que nous allons voir aujourd'hui. Ne croyez pas inutile d'apprendre à prier au nom de Jésus ; ne dites point que vous le savez, car il se pourrait que vous priiez avec une passion quelconque, en vue de vos intérêts purement matériels, ou par quelque illusion spirituelle. On voit dans le saint Evangile, que les démons prièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans un troupeau d'animaux immondes, et Notre-Seigneur exauça leur prière pour nous apprendre que même les damnés peuvent prier ; mais qui se contenterait de cette prière ? et n'est-ce point par un effet de sa justice que Dieu exauce quelquefois la demande des insensés ?

4. — Prier au nom de Notre-Seigneur s'entend communément du fait de demander les choses que Notre-Seigneur demanderait lui-même, c'est-à-dire tout ce qui doit contribuer à notre salut. Ayant touché ce point dans le livre de l'Espérance, nous n'y reviendrons pas. Prier au nom de Notre-Seigneur, cela peut signifier d'abord : demander humblement. C'est être humble, en effet, que de ne s'attribuer aucun pouvoir personnel ; de se servir, pour obtenir quelque chose, du nom et des droits d'un autre auprès de Dieu. Demander au nom de Notre-Seigneur c'est prier avec assurance et confiance, vu les mérites surexcédents d'un tel Rédempteur. Et c'est à prier ainsi, avec humilité et confiance, qu'il faut nous appliquer présentement. O bienheureuse application !

5. — Qu'un orgueilleux puisse obtenir la grâce de vaincre son orgueil, qu'il doive même la demander instamment, cela est de toute évidence. Mais qu'une prière entachée d'un volontaire orgueil offense Dieu et provoque ses châtiments, cela n'est pas moins facile à comprendre. Il ne faut donc pas dire qu'à moins d'avoir déjà un cœur plein d'humilité on ne peut rien attendre de la prière ; il faut s'appliquer à prier humblement, à rendre humble et soumise sa prière : ce qui est bien autre chose. Nous prions Dieu de nous accorder la contrition, c'est un but qui lui plaît. Mais si nous demandons cette grâce sans respect, comme on réclame la solde d'une dette, presque en disant : si vous ne voulez pas m'accorder cette grâce, gardez-la, je ne vous importunerai pas pour l'obtenir. Voilà qui ne peut guère toucher le cœur de Dieu ; voilà qui manque tellement d'humilité que c'est une insulte. Or, dans sa manière de prier, il ne suffit pas d'éviter un tel excès, il faut prier humblement, avec soumission, comme un pauvre honteux et délicat qui vous dirait : Par charité, quoique vous ne m'ayez pas la moindre obligation, je vous prie de m'accorder telle faveur. La prière n'a pas pour fin de nous faire traiter avec Dieu d'égal à égal, mais de nous tenir dans le sentiment perpétuel de notre dépendance envers lui, de le glorifier par la manifestation volontaire de ce sentiment, et d'obtenir ses grâces, l'apaisement de nos besoins, le remède à nos misères, la force de vivre en chrétien et de mourir en élu.

6. — Notre divin maître, Jésus, s'étant un jour retiré du côté de Tyr et de Sidon, *voici qu'une femme chananéenne, sortie de ces contrées, s'écria : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée par le démon.* Remarquez dans cette prière, le respect : *Seigneur, fils de David ;* le gémissement : *ayez pitié de moi ;* la demande d'un bien déterminé, directe-

ment temporel : *ma fille est cruellement tourmentée par le démon.* Ce bien, quoique temporel, devait servir au salut de cette femme en l'amenant, elle et ses parents, à suivre le Maître. Tout est donc bien. Notre-Seigneur va sans doute répondre comme tant de fois : Allez, ma fille, et qu'il vous soit fait selon votre demande ? Attendez... le Maître veut nous apprendre à prier, à prier avec humilité et confiance, à donner à la prière ces deux ailes qui la font voler jusqu'au trône de Dieu. Sans doute, il a le cœur ému, mais, pour le bien de tous ses enfants à venir, il veut éprouver un instant cette pauvre mère. *Jésus ne lui répondit pas un mot,* continue l'Evangile. C'était l'éprouver. Elle aurait pu s'oublier et dire : Voyez ce prétendu Messie ; il affirme que celui-là reçoit qui demande, et quand on lui demande avec politesse et instance, il ne daigne même pas répondre. Elle aurait pu du moins se décourager et conclure, comme avaient conclu les apôtres, que le silence de Jésus lui signifiait de se retirer, d'abandonner tout espoir. *Elle, cependant, vint et l'adora : Seigneur, secourez-moi?* Je n'ai plus à vous détailler mon désir, mais à le rendre plus touchant par mon insistance. Vous n'avez pas daigné me répondre, je ne puis m'en étonner ; je ne suis pas digne d'être regardée par un Maître aussi grand, je ne m'en formalise point, je crois seulement que vous êtes trop miséricordieux pour m'abandonner dans ma détresse. — O Jésus, vous voilà vaincu? — *Jésus, répliquant, dit : il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.* Femme, ne m'importune plus, je ressens ta misère ; mais, venu seulement pour les brebis perdues de la maison d'Israël, je ne puis pas m'occuper de toi qui appartiens aux races païennes ignorant le vrai Dieu : Israël est un enfant, les païens sont des chiens. — Ah ! pauvre Chananéenne, cette fois retire-toi, te voilà méprisée, insultée dans ta race. Va, ce Jésus n'est pas ce que tu croyais. — La Chananéenne

est mieux inspirée que nous, elle accepte l'humiliation et redouble de confiance. Puisque le Maître lui parle, pourquoi ne lui répliquerait-elle pas? *Elle repartit : il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* Pauvre païenne, fille et mère de païens, je reconnais, parce que vous le dites et quoiqu'il en coûte à mon orgueil national, que nous sommes, moi et les miens comme les chiens des Israélites, nos maîtres. Mais alors ne nous traitez pas plus durement qu'on ne traite ces animaux. Laissez-nous manger les miettes de ce pain que vous servez à vos enfants et qui tombent de leur table. — Quel dialogue ! Les apôtres et la foule qui les entourent, désiraient voir comment il allait finir. — *Alors, reprenant la parole, Jésus lui dit : O femme, grande est votre foi ; qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et dès cette heure là, sa fille fut guérie.* Et la prière humble et confiante d'une païenne avait obtenu d'un Dieu une exception à la loi, pour nous montrer qu'on recevrait tout ce qu'on voudrait, si on demandait des choses utiles à la gloire de Dieu, si on les demandait avec confiance avec persévérance avec humilité.

7. — Il ne nous reste qu'à nous exercer aujourd'hui à prier comme la Chananéenne, afin d'apprendre à prier comme il faut prier pour faire violence à Dieu.

RÉSOLUTION

Dans mes prières veiller surtout à la vraie confiance. »

CHAPITRE XIX

L'AME S'ENCOURAGE A PRIER EN CONSIDÉRANT LE PLAISIR QUE LA PRIÈRE PROCURE AU DIVIN RÉDEMPTEUR

Puisque le caractère de cette *Pratique* est d'aider, et non de se borner à dire : faites ceci, allez là, comme font des livres directeurs, utiles du reste, mais qui ne visent pas à tendre la main au lecteur, elle doit vous aider à prier, à prier facilement, à prier comme il faut. Elle est ainsi tenue de couronner les avis donnés précédemment sur la prière. Or, un moyen de remplir cette tâche aujourd'hui, me paraît être de vous faire considérer — de près — combien, en priant, vous faites plaisir au divin Rédempteur et à tous les cœurs qui vous aiment en Dieu. Sur cette vérité, une ferme conviction doit vous être un secours naturel pour l'esprit de prière. Entrez donc en ces vues et prions Dieu de bénir notre entretien.

2. — Vous dites peut-être avec tristesse : Oh ! que je prie peu, que je prie mal ! Qui sait si je prie assez bien ? Comment pourrais-je faire pour devenir un homme de prière ? — Considérez à cette fin pourquoi la prière est si agréable à votre Sauveur et à tous vos vrais amis. Faites entrer cette considération jusqu'à la moëlle de vos os. Vous verrez qu'elle produira en vous, par la grâce divine, une sorte d'encouragement doux et fort qui vous facilitera l'exercice sacré de la prière. D'autant plus que s'il y a une vérité en ascétisme, c'est bien que la prière est un encens qui charme Dieu. On a vendu près d'un million une petite peinture qui représente un laboureur et une femme des champs interrompant leur travail pour réciter l'*Angelus* du soir. Le peintre (Millet) qui fit cette toile ignorait peut-être qu'il retraçait une

scène dont Dieu est jaloux et qui semble faite pour ses seuls regards? En tous cas, si la magistrale représentation d'un acte de piété peut toucher un amateur d'art au point qu'il échange contre elle toute une fortune, la réalité de cet acte produit un si grand effet sur Dieu qu'il le paie de tout son paradis, de toute sa gloire et de son éternelle félicité. *Car,* dit saint Paul, *quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (Rom. x. 13).

3. — C'est d'un faux ascétisme de prêcher l'oraison entendue comme exercice d'esprit, au détriment de la prière. Tant qu'on ne s'enfonce pas dans les élévations théologiques, on a l'air de ne rien faire. Et pourtant la prière est à la méditation ce que la sève est à l'arbre. Une bonne femme qui élève ses mains et son cœur vers Dieu, qui l'adore et lui récite un seul *Notre Père,* est souvent plus douée d'oraison que bien des profonds penseurs. Cela veut-il dire qu'il faut négliger la méditation? non pas; car dans un arbre il faut arroser les racines tout en leur préférant les fruits. Cela veut dire, cher lecteur, que vous êtes noble, que vous êtes beau, que vous êtes digne des anges, que vous attirez la paix sur le monde et enfin que vous remplissez un grand devoir, toutes les fois que vous priez.

4. — Jésus-Christ est un infatigable moissonneur. Il a vu les âmes comme des épis couchés par l'orage, meurtris par la grêle, la grêle du péché. Il a dit : « Je relèverai ces épis incapables de mûrir pour le ciel, je m'en ferai des gerbes pleines de grain, je les emporterai dans le grenier de mon Père. — Qu'as-tu dit? répondait la Justice éternelle : voilà qu'il te faudra arroser la terre, non pas de vin, de lait ou de miel, mais de sang, car elle boira tout ton sang. » Le moissonneur ne recula point : le Calvaire a bu son sang, le champ du monde en a été inondé, et lui, ce Jésus qu'on nomme si bien le Sauveur, attend que chacun des épis de la terre boive

une goutte de son sang. « Sache, reprend la Justice divine, que ton sang ne fera revivre ces pailles flétries que si, au souffle de mon Esprit, chaque épi regarde vers le ciel et lui demande sa rosée quotidienne. » Le moissonneur alors s'arrêta, triste : « Que ferais-je, dit-il, pour tourner vers le ciel ces épis couchés dans la boue? » Et il allait dans le champ, et sa voix disait : *Il faut toujours prier ; veillez et priez ; celui qui demande reçoit; demandez et vous recevrez !* et quand un épi, fidèle, soulevé par l'Esprit, tournait sa tête vers le ciel, Jésus voyait son sang s'infiltrer dans sa tige, l'enfler, la redresser, la faire revivre et y charrier des trésors de mérites : les fruits de la vie éternelle ; et il sentait son sang produire, et sa mort enfanter. Et, dans la joie de ce sentiment ineffable, il disait à son Père : « Père, merci, nos greniers s'empliront ! »

Hé bien, cher lecteur, quand vous priez, vous faites cela. Pour produire une telle merveille de joie à notre adorable Moissonneur, ne vaut-il pas la peine de se gêner ? Oh ! si nous connaissions bien ce que c'est que la prière, nous ne cesserions plus de prier et de gémir dans notre cœur.

5. — Vous aimez la sainte Vierge ? un damné seul ne l'aimerait pas. Entièrement digne par sa vertu d'être la mère d'un tel moissonneur, cette Vierge aussi a regardé sur la terre. C'était l'heure du déluge qui damne. De toutes parts à la fois, montait insensiblement une lave empoisonnée. Bientôt les villes et les campagnes en furent submergées, des millions d'hommes, envahis jusqu'à la bouche, se débattaient en proie au désespoir, jetant des cris déchirants. « Voilà tes enfants, lui dit alors Jésus, que feras-tu pour les sauver? » Et le cœur de cette mère fut abîmé de douleur. « Que ferai-je, ô mon Fils, s'écria-t-elle tout en larmes, que ferai-je pour sauver mes enfants ? — Obtiens qu'ils crient vers Dieu,

comme autrefois les Hébreux mourants regardaient le serpent d'airain. » Et la douce Vierge alla se jeter aux pieds du Juge suprême : « O Dieu de Justice, dit-elle, puisque ma prière a le don de vous fléchir, accordez à mes malheureux fils la grâce de prier ; ou retranchez de mon sein mon cœur qui n'en peut plus. » L'Esprit d'amour, touché, répondit qu'il inspirerait aux hommes de crier vers le ciel, mais que Dieu ne forçait personne. La tendre Vierge attendit donc et regarda, disant à toute la terre : Priez, pauvres enfants, priez ! » Et quand l'un d'eux tendait vers le ciel ses mains tremblantes mais jointes par la foi : « Anges, mes serviteurs, disait-elle, plus promptement que l'éclair emportez-le sur vos ailes, en voilà un de sauvé ! » Et la joie de son cœur était, comme les larmes d'une mère, de ces choses que l'homme ne sait point exprimer ; la Vierge enfantait pour le ciel.

Encore une fois, cher lecteur, comprenez ce que vous faites quand vous priez, et dites s'il n'est pas doux de penser que, par la prière, on console ainsi, on réjouit de la sorte la douce Mère des élus.

6. — Je vous fatiguerais si j'appliquais la même manière d'exposer la vérité que nous méditons à saint Joseph, à votre ange gardien, à votre saint patron et même à vos parents et amis qui sont dans le ciel, ou plutôt à toutes les âmes qui, en ce monde et en l'autre, ont le bonheur d'aimer Dieu. Tout ce qui vit en la charité brûle, en effet, du désir de vous sauver. Chaque fois que vous priez, vous réjouissez tout ce qui aime chrétiennement en ce monde. Croyez bien cette vérité, gravez-la dans votre cœur. Lorsque la paresse vous rendra maussade la prière, quelque chose vous dira alors : Allons, du courage ! Jésus, Marie, Joseph, les anges, les saints et tous ceux qui s'intéressent à la grande moisson, au grand sauvetage des élus, éprou-

vent trop de bonheur à te voir prier, pour que tu puisses leur refuser cette satisfaction. Et ce quelque chose, vraisemblablement, ce sera une grâce de Dieu.

Affections et Prières. — Que votre sagesse est grande, mon Dieu! Elle remplit l'univers; mon faible esprit se perd à en chercher les limites. L'Océan, auprès d'elle, est sans profondeur. Vous pesez sur ma volonté plus doucement et plus fort que l'air sur ma tête, et vous faites à mon cœur une violence toute d'amour. Quoi donc, ô puissant Créateur du monde, pour le bonheur de me voir marcher vers mon salut, vous en venez à mendier mes prières? Ah! je ne sais plus que penser de moi, au souvenir de ma lâcheté dans l'oraison. Votre grâce me sollicite et je feins de ne pas sentir son mouvement. Vous m'excitez à prier et mes lèvres restent muettes, et pas un cri ne jaillit de mon cœur. Mon Dieu, je vous en conjure, ayez pitié de mon âme, vous qui l'avez créée si belle, et rachetée si cher! Je veux m'adonner à la prière, je veux vous louer, vous bénir et aussi vous demander beaucoup. Je prierai, Seigneur, oui, je prendrai mon temps pour prier encore et pour invoquer votre miséricorde. Aidez-moi, de grâce, au nom de votre bonté, au nom de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, au nom de votre indéfectible fidélité. Ainsi non seulement je préserverai mon âme des châtiments éternels, mais je la sanctifierai; et même, si faible que soit ma coopération, j'aurai ma part à l'œuvre divine de la Rédemption. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

CHAPITRE XX

L'AME SE RAPPELLE LES GRACES QU'UN CHRÉTIEN PRUDENT DOIT SURTOUT DEMANDER.

Nous ne saurions trop le répéter ; il est capital pour notre formation ascétique, de nous habituer à faire de la prière notre grand moyen de salut. Donner moins d'importance à la prière, l'employer secondairement, comme peu essentielle à l'œuvre de notre sanctification, c'est manquer de la prudence des saints. C'est oublier que Jésus-Christ, notre modèle, fut, éminemment, l'Homme de la Prière. Aujourd'hui, apprenons à perfectionner notre prière quant aux choses que nous y demandons. Je ne veux pas m'exposer, Seigneur, par une demande intempestive, ou trop peu surnaturelle dans sa fin, à recevoir cette réponse que vous fîtes un jour : *Vous ne savez pas ce que vous demandez.* Je veux vous prier d'abord pour vous glorifier, pour obtenir la paix et le ciel, ensuite. Il faut donc que mes prières vous demandent des biens capables de me conduire à cette bienheureuse fin.

2. — Ecrivant à Proba, saint Augustin pose cette règle : *Licet orare quod licet desiderare* (Ep. 121), règle que nous traduirons en ces deux vers :

Ce qu'un cœur, décemment, peut vouloir et chercher,
Dieu nous permet toujours de le lui demander.

Or, dit saint Thomas citant cette règle, (22ae q. 83, a. 6) il est permis de désirer les biens temporels, pourvu que l'on n'en fasse point la fin de ses désirs, mais seulement un secours, pour s'aider à tendre vers le ciel. C'est

ainsi que dans une infinité d'oraisons, l'Eglise demande la santé du corps et de l'esprit. C'est ainsi encore qu'elle prie pour obtenir les bonnes récoltes, la cessation d'un fléau et cent choses de même genre. Le Docteur angélique affirme de plus que, loin de nous coller à la terre, la demande des biens temporels, quand elle a pour but principal de nous aider à mieux servir Dieu, nous élève davantage vers le ciel. Conçue dans ce sens, une prière ne demande, en effet, les biens de la terre que dans la mesure où Dieu sait qu'ils seront utiles à sa gloire et à notre salut. Si donc vous avez besoin d'argent, de santé, de succès dans une entreprise, importante ou non, et si votre cœur éprouve un désir honnête quelconque, ne craignez pas, cher lecteur, de manifester à Dieu ce besoin et ce désir. Quand l'aveugle demandait la vue à Notre-Seigneur, ce divin ami de l'homme souffrant ne lui répondit point : Cherchez uniquement le ciel ! Il vit que cet aveugle désirait la vue pour en bien user et il la lui rendit. Et qui donc, sinon ceux qui n'ont jamais mesuré la faiblesse du cœur humain surtout quand il souffre, oserait interdire au malheureux de crier vers le Seigneur?

3. — Si vous êtes prédicateur, prenez garde d'oublier la vérité que vous venez de lire. Ne condamnez pas la veuve qui demande à Dieu du pain pour ses petits enfants. Ne faites point comme des imprudents qui, sans penser aux misères répandues sur la terre, pousseraient violemment les âmes à ne chercher directement que le ciel ; à tel point qu'ils auraient l'air de censurer ceux qui pour aller au ciel, ont besoin de vivre encore sur la terre. Ramenez tout à sa vraie fin, la gloire de Dieu, mais n'oubliez pas que Jésus-Christ nous attire à cette fin par des degrés où la faiblesse de l'homme est prise en bonne considération. Si nous le pouvons, occupons-nous comme saint Paul de recueillir des secours pécuniaires

pour nos frères indigents; et les âmes se laisseront plus facilement conduire vers le ciel. Comme saint Paul encore, travaillons à gagner de quoi faire l'aumône; n'oublions jamais que Dieu, qui a fait notre âme, est aussi l'auteur et le conservateur de notre pauvre corps.

Ne l'oublions jamais: le bon samaritain est un type fidèle de la vraie piété. Prenons garde à éviter l'illusion de certains dévots. Ils jugent contraires à l'ascétisme les œuvres sociales chrétiennes, alors que l'Eglise a toujours prêché ces œuvres et que, récemment encore, le grand Pape Léon XIII a fait à tous les catholiques un devoir de s'en préoccuper.

4. — Saint Alphonse de Liguori, qui, pour assister les pauvres, engagea plus d'une fois tous ses biens est loin de condamner la prière ainsi entendue. Néanmoins, et nous nous tromperions étrangement de ne pas le croire, il estime plus précieuse la prière dans laquelle une âme cherche directement les biens surnaturels. Si vous receviez une pièce d'or où le graveur aurait représenté d'un côté Notre-Seigneur guérissant les malades, et de l'autre ce même Sauveur invitant à tout quitter pour le suivre, vous ne diviseriez point cette pièce; vous la regarderiez tour à tour des deux côtés, sachant que vous y trouveriez le même Dieu. Ne séparons point la doctrine qui permet à notre faiblesse de songer à la terre, de celle qui excite notre paresse à travailler pour le ciel Imitons les saints, faisons passer les biens éternels avant ceux de ce monde. Ayons enfin une certaine prédisposition à demander les grâces plus nécessaires à notre vrai bonheur, telles que la grâce d'acquérir les vertus, de prier toujours, d'aimer ardemment Notre-Seigneur, d'avoir pleine confiance en la très sainte Vierge, et d'assurer par la mortification notre persévérante ferveur.

5. — Saint Alphonse composa une prière « à faire chaque jour pour obtenir les grâces nécessaires au

salut. » Elle consiste à demander l'esprit de foi vive, la confiance d'être sauvé, un grand amour pour Dieu, la résignation dans les peines, le repentir, la douceur et l'humilité, le courage de la mortification, l'obéissance, la piété et toutes les vertus. Chacun voit la nécessité de ces vertus pour pratiquer ses devoirs d'état et vivre à la façon des saints ; mais tous ne pensent pas à demander toujours l'avancement dans la vertu. Faites le contraire. Ayez aussi un mot spécial pour obtenir la grâce de prier et d'essayer. Nous tombons, parce que nous ne prions pas dans les tentations, et que nous ne demandons pas assez la sainte persévérance ; mais nous oublions de prier dans les tentations et de demander la persévérance, parce que nous ne demandons pas la grâce de faire ces prières mêmes. Il importe non moins d'avoir toujours à la bouche ces mots : Mon Dieu, accordez-moi d'aimer ardemment votre divin Fils Jésus-Christ. Donnez-moi une confiance immense en l'intercession de la Vierge Marie. — Une âme peu préoccupée d'aimer Jésus-Christ et d'invoquer la sainte Vierge, manque d'un grand élément de perfection, pour ne pas dire de l'esprit même qui fait arriver à la perfection. Enfin, nous devons porter aux pieds de Dieu le continuel souci de notre persévérance, et dire souvent, dans nos oraisons et actions de grâces, ces belles paroles du Docteur de la prière : « Je vous prie Seigneur, de m'accorder, pour l'amour de Jésus-Christ, la sainte persévérance jusqu'à la mort[1].

6. — Outre ces grâces de première importance, il faut demander toujours la pensée et le courage de nous adonner à la prière dans les moments difficiles, et surtout aux heures sombres où le cœur, travaillé par quelque passion, se sent entraîné vers le péché. La prière continue est alors plus nécessaire et pourtant moins facile ;

1. S. Alph. *Du grand moyen de la Prière*, pratiques.

aussi la grâce de s'y adonner est-elle une de celles qu'il faut demander habituellement, pour être assuré de les avoir en temps opportun. Méditons cette vérité. Prier en passant ne suffit pas d'ordinaire pour dissiper la mélancolie et vaincre les tentations ; il faut prier assez longtemps. Rien n'éloigne Dieu comme la paresse volontaire qui nous fait négliger de prier ainsi dans nos moments d'épreuve. Jésus-Christ nous presse de recourir à lui, lorsque nous sommes dans le travail et la fatigue du combat : négliger de le faire, ou le faire trop peu, c'est donc le blesser dans son désir de nous porter secours ; c'est donc manquer de charité envers Dieu. Pareillement c'est trahir l'amour qu'on se doit à soi-même, c'est vouloir se priver d'une aide nécessaire, et se laisser tomber sans défense aux mains de l'ennemi. Aussi, quand la tentation est grave, est-ce un péché grave que de refuser de prier, puisque c'est vouloir tomber dans un mal mortel. D'autre part, cette prière, si nécessaire au moment de l'épreuve, est alors assez difficile. La volonté attirée vers le mal, doit se porter vers le bien. Il y a là une lutte entre Dieu et Satan. Comment serait-il facile à notre âme si faible, de réagir alors par la prière assidue, la prière continue et tenant bon jusqu'au bout ? Loin d'être facile, cette prière suppose une grâce actuelle bien forte. Et cette grâce, précieuse comme le ciel, on ne l'aura sûrement que si on est fidèle à la demander constamment. Voici une prière qui, récitée tous les jours ou à peu près, peut suffire à l'obligation pieuse où nous sommes de demander les grâces principales avec l'insistance spéciale dont nous venons de parler. Elle est contenue éminemment dans le *Notre Père*, et, pour certaines âmes, elle sera d'une grande utilité.

Prière pour obtenir les grâces principales. — Dieu juste et mystérieux qui, pour tenir l'homme dans votre dépendance et vous ménager le paternel bonheur

de le secourir, avez résolu d'employer à son salut l'habitude de la prière et l'opportune sagesse de ses demandes, voici que, plein de foi en vos promesses, je viens vous demander au nom de Jésus-Christ, mon Sauveur, les grâces que je crois plus nécessaires à ma sanctification. Daignez, je vous en prie, oublier ma pauvre ingratitude et m'accorder, de plus en plus : la fidélité à l'exercice des vertus — exercice capital qui doit me conduire à vous glorifier par la ressemblance avec votre Fils — l'esprit de prière habituelle, un amour enflammé pour Jésus, le courage de me vaincre, la confiance en la très sainte Vierge, la préoccupation modérée mais forte de ma persévérance et, enfin et surtout, la grâce de mêler la prière à tous les mauvais moments de ma vie. Ainsi soit-il.

RESOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

CHAPITRE XXI

L'AME S'APPLIQUE A FAIRE TOUTES LES PRIÈRES COMMUNES

C'EST un principe en ascétisme qu'il faut faire grand cas des actions ordinaires et s'appliquer à les accomplir avec tout le soin possible. Je citerai à ce propos l'enseignement de Rodriguez, auteur justement réputé. « Voyons, écrit-il en son beau traité de la perfection chrétienne, voyons quelles sont les actions desquelles tout notre bien, tout notre avancement et toute notre perfection dépendent. Je dis que ce sont les actions les plus ordinaires et que nous faisons tous les jours. C'est à bien faire l'oraison que nous avons coutume de faire ;

a bien faire notre examen ordinaire ; à entendre ou à célébrer la messe avec le respect que nous devons ; à dire notre office et nos prières avec attention et avec ferveur ; à nous exercer continuellement dans la pénitence et la mortification ; à nous bien acquitter de notre charge et de tout ce que l'obéissance nous impose ; c'est à bien faire les choses les plus fréquentes et les plus familières de la vie, que consistent notre avancement et notre perfection. Nous serons parfaits si nous les faisons parfaitement, et imparfaits si nous les faisons imparfaitement ; et voilà proprement tout ce qui met de la différence entre un parfait religieux et celui qui ne l'est pas. Car elle ne vient point de ce que l'un fait plus de choses que l'autre, mais seulement de ce qu'il les fait mieux ; et à proportion de la manière que chacun les fera, chacun sera plus ou moins parfait. » — Tel est le principe, on ne peut plus juste, du vénérable auteur. Or, il s'agit ici de l'appliquer à ce que l'on appelle les prières communes.

2. — Efforçons-nous de faire toujours avec soin les prières vocales ordinaires : don de son cœur à Dieu, dès le réveil ; *Angelus*, prière du matin et du soir ; le *Benedicite* et les grâces avant et après le repas, ainsi que les autres prières en usage dans la congrégation dont nous faisons partie, comme *Veni sancte* avant les classes. *Memorare ; Maria Mater gratiæ*, etc. Toutes ces prières journalières doivent être soigneusement récitées de bouche et de cœur ; que dis-je ? si quelque chose, en fait de piété, préoccupe l'esprit d'un vrai chrétien, c'est de faire et de bien faire au moins ces actes quotidiens. Au contraire, la négligence à s'acquitter convenablement de ce devoir engendre, chez les religieux comme chez les écoliers, le dégoût et presque le mépris de la prière. Combien d'impies ont commencé de se pervertir en faisant négligemment leurs prières ? C'est par le même chemin qu'un religieux s'égare. En vain dites-vous que

vous avez compris ; en vain me pressez-vous de dire autre chose, j'insiste et vous répète : de grâce, mon cher lecteur, attachez de l'importance à la présente lecture.

3. — Il est des hommes, lâches au service de Dieu, qui pour favoriser leur paresse profitent de tout principe un peu modéré. Si on adopte l'opinion que l'âme, en grâce avec Dieu, fait ordinairement ses bonnes œuvres pour le glorifier, ils en concluent que le soin de lui offrir directement ces œuvres est superflu. Si on dit qu'une prière distraite opère encore son effet pourvu qu'elle ait été commencée avec attention et intention, ils s'en autorisent pour laisser entrer dans leurs prières autant de distractions qu'il y a de paroles. Ces malheureux se trompent eux-mêmes. Dieu est père, et, comme tel, il ne veut pas qu'on nous charge de fardeaux écrasants ; mais Dieu est Dieu, et, de ce chef, il ne saurait permettre la négligence volontaire à son service. *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !*

4. — Toute prière doit faire honneur à Dieu. Si je crie vers le ciel et que le Seigneur accoure pour m'écouter, puis-je, sans lui manquer de respect, me distraire volontairement de ma prière ? Certainement non. Une telle conduite offenserait le dernier homme de la terre. Les prières volontairement négligées, loin de faire honneur à Dieu, montrent qu'on ne le craint pas et constituent un outrage à son infinie majesté. Mais les prières communes sont-elles donc exemptes de cette loi ? Est-ce parce qu'une prière revient trois fois le jour qu'il sera permis de la négliger ? C'est le contraire. Encore une fois, ne crions pas que, si toutes nos distractions dans la prière et même dans la récitation de l'office sont des péchés, nous ferions mieux de ne plus prier qu'un quart d'heure matin et soir. Comprenons la présente leçon et appliquons-nous à faire le mieux que nous pou-

vons, toutes les prières ordinaires. Voilà ce que Dieu nous demande : la bonne volonté, l'application, le souci quotidien de prier avec attention et dévotion. Cela est exigible et exigé.

5. — Recueillons-nous aux pieds du Sauveur, demandons-lui pourquoi il nous a dit cette parole : *Mais toi, quand tu pries entre dans ta chambre, et, la porte fermée, prie ton Père en secret : et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra* [1] Nous comprendrons qu'il ne s'agit pas de ne prier que dans sa chambre et de fuir l'église, la *maison de la prière*, ni seulement d'éviter de prier en public, pour paraître fervent et s'attirer l'estime des supérieurs, comme font les hypocrites ; nous comprendrons que le Maître nous dit de nous recueillir, de prier avec soin, tâchant de repousser les distractions, de bien prononcer les paroles, de sentir un peu qu'on traite avec le souverain Seigneur. Le Maître nous donne la raison de cet avis dans cette autre parole : *Celui qui est fidèle dans les moindres choses est fidèle aussi dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses, est injuste dans les grandes*[2]. Cette parole a de quoi rassurer ceux qui s'appliquent à faire bien toutes leurs prières ordinaires ; elle est, par contre, effrayante pour ceux qui les négligent : elle est en effet une règle pour distinguer la tiédeur de la ferveur.

6. — Ce qui revient souvent, ce qui entre dans le train de tous les jours, a nécessairement une grande influence sur notre vie. Respirez de la sorte un air malsain, mangez à tous vos repas du pain aigri, vous sentirez la vérité de ce principe. Il en est de même de nos prières ordinaires ; bien ou mal faites elles rendront notre vie fervente ou tiède, heureuse ou triste. Pesez les conséquences éternelles de cette double conduite.

1. Matt. VI, 6.
2. Luc. VI, 10.

Les exercices communs ont en outre un effet d'édification mutuelle ou de scandale qu'il ne faudrait jamais perdre de vue. Nouvelle raison de s'appliquer à bien faire les prières communes ; important motif de craindre à cet égard tout relâchement volontaire, même léger.

A notre lit de mort, les prières ordinaires seront un monceau de fleurs pour nous embaumer, ou un faisceau d'épines pour nous tourmenter.

Affections et prières. — Que de grâces j'ai perdues, ô mon doux Rédempteur ! que de scandales j'ai occasionnés par tant de prières faites négligemment ! Etait-ce là prier comme vous, ô doux maître ? Ah ! je vous prie de m'aider à réparer ma pauvre vie. *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous !* C'était pourtant si facile de m'appliquer à bien faire ces prières ordinaires. Mais j'ai laissé le démon abuser ma conscience ; j'ai beaucoup péché. Mon Dieu, je vous en conjure par les larmes de notre Divin Jésus, accordez-moi le repentir de ces mille fautes et donnez-m'en un généreux pardon. Ce qui me fatigue le plus dans ce remords, c'est la pensée du scandale. Mais le découragement ne vous plaît jamais, le trouble n'est pas votre œuvre. Laissez-moi pleurer surtout le déplaisir que vous ont causé ces trop nombreuses négligences. Oui, la pensée de vous avoir fait de la peine me serre le cœur. Oh ! vous offenser, vous, si infiniment bon, si grand dans vos largesses, si rayonnant dans votre majesté, si tendre dans votre amour, quel malheur ! quelle ingratitude, quel désordre ! Vierge sainte, perpétuel secours des pauvres pécheurs, j'ai fait de la peine à mon Sauveur, beaucoup de peine ; de penser que j'ai été faible à ce point cela me fait mal. Je ne souffre pas de ce qu'il y a d'humiliant pour moi dans mes infidélités, si humiliantes cependant, je suis triste d'avoir attristé mon seul Amour, mon seul Dieu, mon saint et adorable Sauveur. Ah,

vous n'avez pas connu cette peine, mais vous la comprenez, ô Vierge immaculée! Faites que mes larmes soient assez abondantes pour laver, par les mérites du Christ, mon âme souillée. Faites que mon repentir soit vrai, qu'il soit efficace, qu'il soit généreux, qu'il soit surtout constant jusqu'à la mort. Ainsi j'aimerai mon Jésus autant que je l'ai offensé, et c'est tout mon désir. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Voir parmi mes prières ordinaires celle que je soigne le moins et corriger cet abus. »

CHAPITRE XXII

L'AME S'EXERCE A L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

D'HUMBLES chartreux perdus au fond d'un désert, passant cinquante longues années sans voir le monde mais s'efforçant de se sanctifier, deviennent une sauvegarde pour les pécheurs, à la manière des justes de Sodome. Une pauvre sœur enseignante, surmenée d'études, épuisée avant l'âge, mais acceptant son immolation pour contenter Jésus-Christ, détourne bien des maux de sa communauté et attire de grandes grâces sur sa famille. Toutefois, ces belles âmes deviendront apôtres et missionnaires, si elles veulent s'appliquer à prier pour toute l'Eglise, à s'oublier un peu pour les pécheurs, à copier Jésus-Christ jusque que dans son esprit d'apostolat. Elles deviendront, dès lors, plus grandes et plus utiles encore. Ne nous confinons pas dans notre intérieur au point de mettre à l'étroit le Saint-Esprit. *Priez* dit le Maître, *pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.* (MATT. v. 44).

2. — Que l'Église de Dieu est donc merveilleuse dans sa vie, dans sa prudence, dans la largeur de sa charité ! J'entends les cloches d'une paroisse s'ébranler et bondir de joie. C'est la prière des Rogations. L'Eglise ouvre son cœur et entonne les litanies des saints. L'admirable prière ! Ceux que leur piété aide à comprendre la magnificence de cette prière sont vraiment dignes du *Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, qui pleut sur les justes et sur les pécheurs.* Après la récitation des sept psaumes de la Pénitence, qui a pour but de nous disposer à demander convenablement et de rendre Dieu plus favorable à nos prières, l'Eglise nous fait monter jusqu'au ciel. Là, elle interpelle humblement le Seigneur, les trois Personnes de la Sainte-Trinité, la très sainte Vierge, saint Michel et tous les apôtres ; les disciples du Sauveur et les saints Innocents ; saint Etienne et les Martyrs ; saint Sylvestre et tous les saints Pontifes, les Confesseurs et les Docteurs ; puis les Moines, les Anachorètes et les Vierges. Quelle armée d'intercesseurs ! L'Eglise cependant, tâchant à soulever le monde jusqu'au ciel, ne croit point en trop faire : elle voudrait invoquer par son nom jusqu'au moins connu des élus.

3. — Que demande-t-elle donc de si précieux ? Elle demande que Dieu ait pitié de nous, qu'il nous exauce, qu'il nous délivre ; elle le supplie de nous préserver de tout mal, de tout péché, de sa colère, de la mort subite et imprévue, des embûches du démon, de la haine et de toute volonté mauvaise, de l'esprit d'impureté, de la foudre et de la tempête, des tremblements de terre, de la peste, de la faim, de la guerre, de la damnation. Et tous ces dons, elle les sollicite auprès de Jésus-Christ par le mystère de son incarnation, par sa naissance, son baptême, sa croix, sa résurrection, etc. Mais elle a d'autres demandes à formuler. Elle prie pour le gouvernement

de l'Eglise, la ferveur des prêtres, l'humiliation des impies, la concorde des princes, la paix du peuple chrétien. Cela ne suffit pas encore. — Conservez-nous, ajoute-t-elle, fortifiez-nous, Seigneur, dans votre service et dans la ferveur, élevez nos cœurs vers les biens célestes, récompensez nos bienfaiteurs, délivrez notre âme et celle de nos proches de l'éternelle damnation. Donnez les fruits à la terre et le repos aux âmes des fidèles défunts. — C'est tout ce que l'on peut concevoir de plus universel, dites-vous? Non, l'Église ajoute un grand nombre d'oraisons dont la piété est si large qu'on ne peut les réciter toutes sans comprendre qu'il y a dans la prière un véritable apostolat, un plaidoyer à la barre du Juge Eternel, un exercice de puissante charité, digne d'enflammer une âme généreuse ; de remplir la plus belle vie du monde; que dis-je, il semble, à qui récite ces litanies, qu'il fait les fonctions des esprits bienheureux.

4. — La théologie enseigne, entre autres conditions pour être sûrement exaucé, qu'il faut prier pour soi ; plusieurs en concluent que la prière faite pour autrui n'est bonne à rien. Cela est faux. Sainte Monique a obtenu la conversion de son pauvre Augustin. Si Dieu exauce les pécheurs qui veulent revenir à lui, comment refusera-t-il d'exaucer la prière des justes pour ces mêmes pécheurs? et que veut dire Notre-Seigneur en nous commandant de prier pour nos persécuteurs, s'il n'agrée point qu'on prie pour les pécheurs? Et comment aimerons-nous tous les hommes, si nous en excluons de nos prières ? Vous direz que la prière ne profite pas aux pécheurs endurcis ? Connaissez-vous sûrement que tel pécheur est endurci ? Non : priez donc pour lui, et, si la paix que vous lui souhaitez ne peut pas lui parvenir, elle reviendra sur vous. *Si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra : sin autem ad vos revertetur.*

Examinez le fond de votre cœur et voyez s'il n'y a pas là, caché sous des apparences de piété, un reste d'étroitresse et d'égoïsme qui resserre vos prières, les restreint à vos seuls intérêts, les rend aussi petites que vous. « La prière est plus douce à Dieu quand elle est faite par amour pour le prochain, que si nos besoins seuls l'inspirent. (S. THOMAS D'AQUIN).

5. — Un frère convers, que ses fonctions journalières n'empêchent pas de prier, devrait se faire une consolation d'entendre et de servir plusieurs messes chaque jour, de réciter les trois chapelets du saint Rosaire, de faire son chemin de croix; enfin de prier le plus possible. Il devrait considérer que les prêtres s'épuisent à étudier, à prêcher, à confesser, à visiter les malades, à courir par le monde après les brebis égarées, et puis, se dire en secret : Aujourd'hui tu réciteras un chapelet pour cette œuvre, tu entendras une messe pour cette autre; et ainsi de suite, de manière à pratiquer un vrai apostolat. Un infirme peut prier pour les agonisants, que trop de monde abandonne, et en sauver beaucoup par ce seul moyen. Un pasteur d'âmes ne devrait jamais omettre de réciter des prières spéciales pour ses malades et pour ses pauvres paroissiens entraînés par le tourbillon du monde. Un supérieur devrait imiter le saint homme Job priant, et offrant des sacrifices au Tout-Puissant, afin de préserver ses chers enfants de tout péché et de tout mal. Il y a tant et tant de misères sur la terre : tant de familles désunies, de cœurs découragés et navrés, d'orphelins et de veuves piétinés par les repus. Ces malheureux ne prient pas trop souvent, hélas! ils en ont si grand besoin, cependant! Prions pour eux, prions beaucoup, prions pour tous. Faisons-nous une multitude d'enfants adoptifs, et nourrissons leur âme de nos pauvres prières. Mon Dieu! Mon Dieu! je ne puis ni soigner les malades, ni caté-

chiser les enfants, ni vêtir les indigents, ni faire, en un mot, tout ce que font ces milliers de religieux et de religieuses qui se dépensent dans les œuvres de charité, mais je m'en consolerai en priant pour eux tous.

6. — Nos prières manifestent nos désirs. Elles doivent être conformes à la vraie dilection, laquelle ne se borne pas à Dieu seul, mais va jusqu'à Dieu entouré de tous ses enfants. De même que nous sommes exposés à nous tromper sur le sens vrai de l'amour de Dieu, en faisant trop petite la part du prochain, de même nous tomberions facilement dans la prière exclusive et égoïste. N'oublions donc jamais que la charité est large comme Dieu ; et donnons à nos prières une extension universelle. On compare Dieu à un soleil aux rayons duquel nul être n'est étranger; que l'on puisse dire de nos prières : tout le monde y a part. Vous m'excuserez, pieux lecteur, d'insister sur ce point; mais, vous le savez, ce point est l'âme de la vie parfaite ; et puis le péché nous enfonce toujours trop avant dans le vil, le froid, l'odieux égoïsme*.

Affections et prières. — Doux agneau de Dieu, Jésus, cher et adorable Rédempteur de tous les hommes, Cœur si large, que l'océan même, s'il était de feu et d'amour, se perdrait en vous comme une étincelle dans un vaste foyer, je devrais et je veux vous ressembler. Que j'ai donc sujet de me confondre à la vue de l'étroitesse de mon cœur. Dieu du ciel et de la terre, vous

* A propos de la prière apostolique, un prêtre ne saurait trop s'habituer à prier pour le triomphe de la sainte Eglise. On lit dans la magistrale traduction des *Lettres de saint Alphonse*, par le Père François Dumortier, c. ss. r., une phrase où le saint Docteur montre bien qu'il pratiquait ce conseil. « Pauvre église de Dieu, écrit-il, aujourd'hui si combattue ! Il faut prier pour elle : mais *portæ inferi non prevalebunt*. Cela n'empêche pas qu'il faille prier. Pour ma part, je recommande tous les matins cette intention à la sainte messe. » (2e partie, t. I, p. 308.)

êtes si bon que vous ne sauriez rien nous refuser de tout ce que nous vous demandons de convenable. Vous nous avez appris à demander les uns pour les autres notre pain quotidien ; l'esprit de prière apostolique est donc une chose convenable et bonne. Nous vous en prions, Seigneur Jésus, ayez la bonté de nous accorder cet esprit, dans une mesure grande et débordante, afin que priant les uns pour les autres, nous nous aimions et nous nous sauvions tous par votre amour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Prier beaucoup pour les hommes d'œuvres. »

CHAPITRE XXIII

L'AME SE PRÉMUNIT PAR LA PRIÈRE CONTRE TOUT DÉCOURAGEMENT

Voilà trois neuvaines de suite faites pour obtenir une grâce, et cette grâce n'arrive pas ! A quoi bon continuer ? N'a-t-on pas écrit que pour les biens purement naturels, ne pas les recevoir, après les avoir longtemps demandés, c'est un signe qu'ils nous seraient nuisibles et qu'on doit y renoncer ? Qui me dit que pour la plupart des grâces, il n'en va pas de même ? Car Dieu m'entend suffisamment, s'il voulait m'exaucer, ce serait fait déjà. — Tel, plus découragé encore, est le langage de certaines âmes éprouvées par rapport à l'efficacité de la prière. Pauvres âmes, il ne faut pas les accabler de reproches ; il est si dur d'attendre sans voir venir, et de prier sans savoir si on reçoit ; il faut relever leur courage. Pour nous, cher lecteur, prémunissons-nous maintenant contre une aussi funeste *désespérance*.

2. — Si nous cherchons quel est le sentiment qui cause, d'ordinaire, nos découragements dans la prière, nous verrons que c'est une estime déréglée de nous-mêmes. (Pour beaucoup cependant, c'est un manque de foi vive ou même l'idée qu'on n'excite plus la compassion de Dieu.)

On s'étonne que Dieu ne s'empresse pas de nous accorder ses faveurs, on se trouve trop humilié d'avoir à demander vingt fois la même chose. Cela dépite, et l'on se dit : Dieu ne veut pas ! Le Fils de Dieu a demandé trois fois de suite que le calice de sa passion fut écarté de ses lèvres. Il n'a pas dit, après la première demande : Quoi donc, mon Père, vous faites le sourd à ma voix ?... mais notre peu d'humilité nous fait dire cela, et notre impatience nous décourage. Ah ! mon Dieu, quand je songe à la manière dont j'accomplis vos ordres, je comprends que vous n'ayez pas à vous empresser de répondre à mes désirs. Fussé-je votre égal, je n'aurais pour cette seule raison, ni à m'étonner de vos lenteurs ni surtout à m'en blesser. Mais que suis-je devant vous ?

3. — Une autre manière de se prémunir contre l'inconstance dans la prière consiste à nous rappeler que souvent nous prions mal. Seigneur, dit celui-ci, délivrez-moi de telle tentation ; et puis il continue de s'exposer à l'occasion de pécher... n'est-ce pas là tenter Dieu ? — Seigneur, dit un autre, faites que je connaisse ma misère spirituelle ; et puis il néglige la mortification et l'examen particulier. Au lieu de dire que Dieu ne veut pas nous exaucer, disons que probablement nous l'empêchons par nos affections volontaires à tel ou tel péché, de se montrer aussi large qu'il le voudrait. L'homme humble s'étonnera d'être si vite exaucé, l'homme intérieur admirera la bonté de Dieu, mais l'homme dissipé dira : Dieu ne veut pas m'entendre :

parole qui serait blasphématoire, même de la part du dernier pécheur de la terre, s'il priait dans la sincérité de son cœur.

4. — Supposons que vous priiez avec humilité ; que vous fassiez par devers vous ce que vous pouvez pour atteindre le but auquel vous tendez, et que néanmoins vous ne sentiez pas l'efficacité de votre prière, sera-ce une raison pour ne pas recommencer de prier, pour cesser d'importuner le ciel ? Certainement non. Dieu a résolu de sauver votre âme, mais au prix de quelle épreuve ? vous l'ignorez. Dieu a peut-être mis votre salut au prix de mille milliers d'actes de bonne volonté. Laissez-le donc vous pousser à multiplier vos prières, en ne les exauçant qu'après la centième demande. Il a dit qu'il faut toujours prier, laissez-le se conduire à votre égard de manière à ce que vous priiez toujours. Cela vous est avantageux, croyez-le. S'il avait disposé les choses en sorte que le paralytique de l'Evangile eût été guéri dès la première ou la deuxième année qu'il passa accroupi auprès de la piscine probatique, peut-être cet homme se fût-il ensuite perdu. Il le laissa grandir trente-huit ans, puis le guérit à l'heure qui lui était utile pour le ciel. Ayons donc plus de foi, prions comme Dieu veut, c'est-à-dire toujours. Notre persévérance ne sera point trompée. La persistance à demander touche le cœur des hommes même. Saint François d'Assise ayant sollicité pour lui et les siens le droit de prêcher dans un diocèse, l'évêque de ce diocèse répondit : Je prêche, cela suffit ! Le saint baissa la tête et sortit. Un instant après, il retourna présenter à l'évêque sa requête. Celui-ci étonné lui dit, comment osez-vous revenir devant moi quand je viens seulement de vous éconduire ? — Seigneur évêque, repartit doucement saint François, quand un fils est chassé de son Père par une porte, il faut bien qu'il essaie de rentrer par une

autre! Ce trait emporta la pièce. L'évêque d'Imola accorda les pouvoirs demandés.

5. — Ne croyez-vous pas que si Dieu vous exauçait de suite, en tout ce que vous sollicitez, vous réciteriez beaucoup moins de prières? Or, ce que vous feriez ensuite glorifierait-il Dieu et embellirait-il votre âme autant que vos prières? Vous avez lieu d'en douter. Dieu fait bien ce qu'il fait. Laissons à sa Providence ses insondables secrets et continuons de prier. *Bienheureux*, dit l'Esprit-Saint, *l'homme qui, chaque jour, veille à mes portes*[1]. Contentez-vous donc du bonheur de pouvoir prier. Il est assez grand pour vous permettre d'attendre en paix le moment de votre délivrance. Accomplissez chaque jour votre tâche de prière. Faites vos prières du matin et du soir, récitez bien votre office, demandez fréquemment le parfait accomplissement de la volonté divine et, de ce côté-la, tenez-vous en repos: tout va bien, tout va très bien, parce que la grande loi de la prière est d'être persévérante, toujours.

6. — La ville de Béthulie étant assiégée, on ne donnait à chaque habitant qu'une ration d'eau chaque jour (JUDITH, VII, 11). Si Dieu ne nous donne pas, aujourd'hui, la grâce dont nous aurons besoin demain, ce n'est pas que les sources du ciel menacent de se tarir, mais que dans sa sagesse, il sait que la grâce doit nous venir ainsi, chaque jour et par ration. A nous d'imiter les Hébreux dans le désert et d'aller cueillir chaque matin la manne de chaque jour. — Je vous entends, âme spirituelle qui lisez ces lignes, vous demandez de nouvelles raisons de toujours prier, vous voulez être encouragée à toujours prier. Ouvrons donc le saint Evangile et tirons-en un de ces enseignements qui, satisfaisant notre esprit, nourrissent et consolent notre cœur.

1. Prov. VIII, 34. — Judith, IV.

7. — Au chapitre XVIIIe de son évangile, saint Luc parle ainsi de Notre-Sauveur : *Il leur proposait aussi cette parabole, sur ce qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais. Il y avait, disait-il, dans une certaine ville, un juge qui ne craignait point Dieu, et ne se souciait point des hommes.* Voilà certes un homme qui ne devait pas être commode à gagner ! *Or, dans cette même ville, il y avait une veuve et elle venait à lui, disant : Faites-moi justice de mon adversaire.* — Pauvre femme, adressez-vous à un juge qui ait de la charité, celui que vous avez choisi se moque bien d'une veuve. N'ayant rien à gagner avec vous, il fera toujours semblant de vous écouter mais il ne prendra jamais en mains vos intérêts. Voilà longtemps que vous l'importunez, il ne veut pas faire droit à votre demande. — En effet, continue l'Evangile, *pendant longtemps il ne le voulut pas. Mais ensuite il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et ne me souoie point des hommes, cependant, parce que cette femme m'importune, je lui ferai justice.* — Quoi ? que dit-il ? il fera justice à cette femme, il la défendra contre ses calomniateurs, et cela pour en avoir été importuné ? Aime-t-on à être importuné ? N'est-ce pas, au contraire une raison pour nous de détester une personne ? Non ! la prière importune montre tant de confiance envers celui à qui elle s'adresse que cette importunité seule serait capable de le toucher, alors même qu'il ne craindrait pas plus Dieu qu'un mécréant, alors même qu'il aurait aussi peu de miséricorde qu'un juge vénal. Ce juge a donc bien dit. Et il ajoute pourquoi, un jour ou l'autre, il fera justice à cette femme : *C'est,* dit-il, *de peur qu'à la fin, elle me vienne faire quelque affront.* — Je suis obligé, semble-t-il dire, je suis obligé sur mon honneur de finir par exaucer cette pauvresse. Elle est capable de tout, rien ne la rebute : voilà des années que je la renvoie, de mois en mois, sans jamais rien faire pour elle ; cependant elle persévère. Que dirait-elle de moi

si, à la fin, je méprisais une pareille confiance? *Le Seigneur ajouta : entendez ce que dit le juge d'iniquité : et Dieu,* qui est la bonté et la justice infinies, lui qui a juré d'exaucer quiconque le prie, *ne vengera pas ses élus, qui crient vers lui, nuit et jour, et il usera de délai pour eux?* Et il les fera attendre et espérer jusqu'à la mort, pour se rire d'eux au dernier jour? Non, non, je vous le jure, Dieu n'est pas plus inique qu'un juge chargé d'iniquité. *Je vous dis qu'il les vengera bientôt,* fût-ce à leur mort, qui est proche. Dieu, en effet, ne veut pas qu'une veuve, une âme repentante et pauvre, suffise pour obscurcir toute sa gloire et le convaincre d'infidélité en s'écriant, devant l'univers assemblé : J'ai espéré en vous jusqu'à la mort et vous m'avez trahie ! Je vous déclare donc qu'à la fin du monde, quand le Fils de l'homme viendra juger les vivants et les morts, il ne rencontrera personne qui, ayant gardé foi en la prière et ayant prié jusqu'à la fin, puisse dire néanmoins : Dieu ne m'a pas exaucé. *Mais quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?*

Pour conclure, voici une pratique dont vous vous trouverez bien. Quand vous n'obtiendrez pas une faveur *en bloc* demandez-la tous les jours *en détail,* c'est-à-dire pour le jour même. Ainsi, vous n'obtenez pas d'être délivré d'une inquiétude? demandez chaque matin la force de supporter le jour présent. Celui qui nous apprend à demander notre pain quotidien ne sera pas insensible à cette humble pratique.

Affections et prières. — Vous avez à cœur, Dieu vivant, de recevoir chaque jour l'encens de nos prières ; votre Providence a statué que le trône des élus s'élèverait sur un monceau de prières, et vous tenez à ce que nous priions avec tant d'opiniâtreté que nous vous fassions la douce violence de vous traiter comme un juge sans pitié; notre prière est donc bien agréable à vos

oreilles ! la voix de vos enfants est donc bien chère à votre cœur ! Poursuivez, ô mon Dieu, le cours de votre apparent sommeil, ne vous levez pas pour répondre, sensiblement ni de suite, à ma prière ; donnez-moi seulement la force, la constance de persévérer à prier, la persistance à vous importuner, jusqu'à ma mort, et, je le sens, votre Evangile en main, je suis maître de mon ciel. O bienheureuse vierge Marie, ma joie et mon espérance, obtenez-moi de prier toujours, cela me suffit. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Quand je me verrai comme obsédé par les peines d'esprit, me défendre par la prière vocale ou le chapelet. »

Section III. — L'Esprit d'Oraison

CHAPITRE XXIV

L'AME RENOUVELLE SA CONNAISSANCE ET SON ESTIME DE L'ORAISON MENTALE

L'ESPRIT de religion, la piété et la prière ne se nourrissant nulle part mieux qu'en l'exercice de l'oraison mentale, le lecteur comprendra pourquoi nous abordons maintenant ce sujet.

Le célèbre Alvarez de Paz définit la méditation un examen humble et attentif des objets de notre foi, destiné à nous exciter à fuir le mal et à faire le bien. D'après saint Augustin, l'oraison consiste à parler avec Dieu : *locutio ad Deum*. C'est dans ce sens que saint Alphonse a intitulé l'un de ses plus délicieux opuscules : *De la manière de converser avec Dieu*. L'ensemble des auteurs spirituels nous présente l'oraison mentale comme une application de nos facultés aux choses de la foi, dans le but d'améliorer notre vie et de nous lier intimement à Dieu. C'est, en somme, un exercice composé de réflexion, d'affections, de prières et de résolutions, sur un point particulier de dogme ou de morale, qui a pour fin de nous éclairer l'esprit, de raviver notre dévotion, d'attirer des grâces de choix, d'amender et de perfectionner toute notre conduite.

2. — Louis de Grenade, à la suite des anciens, compare l'homme d'oraison à un ruminant. Rappelant ce mot du Lévitique : *Tout animal qui ne rumine pas sera*

impur, il s exprime en ces termes: « Il est évident que cette condition contribue peu par elle-même à rendre un animal pur ou impur, et que Dieu n'y attachait pas une grande importance ; mais il se proposait de nous montrer par là ce que devaient être les animaux spirituellement purs, c'est-à-dire les justes [1]. » Un homme d'oraison absorbe la vérité, la rumine lentement, se l'assimile, et s'en nourrit par le secours de Dieu. Il l'assaisonne d'actes et de prières, ce qui la rend facile à digérer, il la fait circuler dans tout son corps par la fidélité aux résolutions qu'il prend à son occasion.

Remarque. — Certaines personnes croient se fortifier en prenant à chaque repas une grosse quantité de nourriture et de boisson. Cependant leur estomac, fatigué outre mesure par cet excès, n'a plus la force de distiller les aliments, et, au lieu de faire facilement du sang généreux, il s'épuise au milieu des douleurs à préparer un sang chargé d'humeurs. Les médecins disent à ces personnes : Mangez et buvez meilleur s'il le faut, mais moins à la fois ; et par là, ils obtiennent la guérison. Appliquez ce fait aux esprits qui se bourrent de vérités : ils ne méditent rien profondément, ils s'épuisent sans vrai profit. S'ils veulent se guérir, qu'ils lisent des auteurs substantiels, qu'ils se contentent de quelques pages, à chaque repas, qu'ils réfléchissent, qu'ils prient posément, bientôt ils seront nourris au lieu d'être gonflés. Cette remarque devrait être répétée souvent à la plupart des lecteurs.

3. — Saint Bernard écrivant son chef-d'œuvre *de la Considération* nous développe manifiquement l'utilité et le rôle de l'oraison dans l'ensemble de la vie. « La considération, dit-il, purifie d'abord la source qui lui donne naissance, l'âme elle même. Puis elle règle les passions naturelles, rectifie les œuvres, corrige les fautes, modère

1. *De l'oraison*, c. I de la pre ière partie.

les habitudes, donne à la vie un aspect d'ordre et de beauté, et nous initie à la fois aux choses divines et humaines. C'est elle qui éclaircit les questions douteuses, rapproche les idées séparées, découvre les secrets, dissipe les illusions. A elle d'assurer l'avenir par sa prévoyance et de corriger le passé par les larmes d'une juste pénitence. Elle tempère la joie du succès par la pensée des revers, elle amortit les coups de l'adversité par leur prévision. Vrai juge entre ce qui est plaisir et ce qui est besoin, elle accorde à celui-ci ce qu'elle retranche comme excessif à celui-là. »

Personne n'ignore que le même saint Bernard composa le traité *De la Considération* pour le pape Eugène III afin de lui rappeler que les sollicitudes de toute l'Eglise ne sont pas une raison de se dispenser de faire oraison. Si, après cela, vous croyez avoir trop d'occupations pour devoir vous livrer à l'oraison, vous êtes dans une grande et manifeste illusion.

4. — Vous qui songez à vous rendre saint, afin d'être pour le Père céleste un autre Jésus-Christ, croyez-le, il vous importe extrêmement d'avoir des convictions indéracinables au sujet de la nécessité morale, de la douceur et de la facilité de l'oraison. Sans ces convictions, vous laisserez cet exercice pour un rien. Un jour (selon le mot connu), vous abandonnerez l'oraison parce que vous aurez un peu mal à la tête, un autre jour parce que vous aurez eu mal à la tête, une troisième fois enfin parce que, peut-être, vous risqueriez d'avoir encore mal à la tête. Appliquez-vous donc à raviver votre estime de l'oraison, appliquez-vous-y pendant tout ce jour.

Pour rester dans la rigoureuse vérité, nous dirons, avec saint Alphonse, que l'exercice de l'oraison n'est pas indispensable au salut comme la prière ; mais pour donner toute la vérité sur ce sujet nous ajouterons, avec le même Docteur, que cet exercice parait néanmoins bien néces-

saire aux âmes pour persévérer dans la grâce de Dieu [1]. Parlant dans le même sens, le savant Louis de Grenade démontre ainsi la nécessité de l'oraison :

« Nous avons bien des ennemis pour nous empêcher de bâtir l'édifice spirituel des vertus : ce sont les démons avec leur astuce, le monde avec ses scandales, la chair avec ses appétits si contraires à la loi de Dieu. Comment conserver la chasteté parmi tant de séductions, la charité parmi tant de scandales, la paix parmi tant de contradictions, la simplicité au milieu de tant de malice, la pureté dans un corps si infecté, l'humilité dans un monde si vain ? Pour surmonter les difficultés si nombreuses qui nous environnent, nous avons besoin de vertus qui nous aident soit à soulever notre fardeau, soit à le porter. C'est à la chasteté de porter le fardeau qu'impose la loi, mais le jeûne, les oraisons, la discipline, etc., lui facilitent sa tâche en domptant la chair; et quoique ces exercices ne soient pas toujours obligatoires, ils le deviennent quand le danger l'exige. Or, l'un des exercices les plus propres à rendre aisés les commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est l'oraison. Cela, parce qu'elle est un moyen sûr pour obtenir la grâce qui facilite tout bien » (*De l'oraison*). C'est toujours dans le même sens que les saints nous disent des paroles fortes comme celles-ci : Un religieux sans oraison est un religieux sans raison (SAINT PHILIPPE DE NÉRI). Un religieux sans oraison est un religieux passé à l'état de cadavre (SAINT ALPHONSE). L'homme sans oraison devient brute ou démon (ABBÉ DIOCLÈS). Sans oraison, l'âme n'a pas besoin du démon pour se damner (SAINTE THÉRÈSE).

5. — Pour nous, mon âme, examinons d'où vient que nous péchons, que nous omettons tant de devoirs, que nous mêlons de si grandes imperfections à nos bonnes œuvres. C'est faute de lumières plus vives, de forces plus

1. Praxis. *De Orat. Medit.*

grandes, d'entraînement plus puissant à l'exercice des vertus et par là à l'observance facile de nos devoirs. Mais pourquoi manquons-nous de ces grâces, sinon parce que nous négligeons l'oraison ? Et quel prêtre, quel laïque même serait excusable devant Dieu de manquer à son devoir pour n'avoir pas voulu cultiver des moyens si faciles ?

« La règle des saints, écrit saint Alphonse, était d'employer à l'oraison toutes les heures qui n'étaient pas prises par les occupations ordinaires de la vie humaine. Saint François de Borgia y consacrait huit heures, parce que ses supérieurs ne lui en avaient pas permis davantage ; bien plus, lorsque ces huit heures finissaient, il demandait en grâce qu'on lui accordât de s'y entretenir encore un tant soit peu, disant : *Par charité, un dernier petit quart d'heure.* Saint Philippe de Néri y passait des nuits entières. Saint Antoine, abbé, était en oraison toute la nuit et quand le soleil se levait (terme qu'il s'était assigné), il s'en prenait au soleil de ce qu'il revenait si tôt. »

« Le Père Balthazar Alvarez disait qu'une âme amante de Dieu, lorsqu'elle est hors l'oraison, doit être comme une pierre hors de son centre, dans un état violent : puisque en cette vie nous devons imiter, autant que possible, la vie des bienheureux qui sont toujours à contempler Dieu (*Vera Sposa*, c. IV).

6. — Je vois vos serviteurs, ô mon Dieu, devancer le lever du jour et se plonger dans la sainte oraison. Et moi, je poursuis un sommeil exagéré dont la douceur affaiblit ma chair et damne peut-être mon âme. Je sais que de grossiers pécheurs sont devenus des saints par leur assiduité à l'exercice de l'oraison, parce qu'il est impossible de persévérer à la fois dans cet exercice et dans le péché ; moi, néanmoins, je ne sais pas me sanctifier parce que je néglige l'oraison. Quel vrai malheur, pour un prêtre surtout !

7. — Certaines âmes s'écrient : Je ne sais pas faire oraison. Elles s'abusent : elles veulent dire qu'elles ne savent pas appliquer leur esprit, leur imagination, leurs sens, d'après une méthode plus ou moins savante et pénible, mais ce n'est pas là faire oraison. Savez-vous rentrer en vous-même, vous tenir dans le souvenir de la présence de Dieu, considérer quelque vérité religieuse, un trait du saint Evangile ou de la Passion, examiner votre conduite, soupirer, pleurer, espérer et prier ? Oui sans doute. Ajoutez à cela une résolution et quelques remerciements à Dieu, vous aurez la méthode d'oraison qui contient toutes les méthodes d'oraison. Que personne ne se décourage. Dieu est accessible à tout le monde, en toutes les langues et en tout temps. La meilleure méthode est mauvaise dès qu'elle entrave et trouble les opérations de l'âme. Allons à Dieu, considérons quelques vérités en sa présence et parlons lui de notre avancement spirituel, nous ferons une vraie oraison. Que si vous êtes chargé d'une paroisse, introduisez-y l'oraison en commun, la chose est faisable : nous en donnerons ici un exemple.

Un saint prêtre du diocèse d'Annecy[1] eut un jour l'humilité de me demander conseil à propos de l'oraison à introduire parmi le peuple. Nous nous accordâmes à dire qu'un curé pouvait bien faire sonner la *messe de méditation* à une heure matinale, s'y préparer en récitant à haute voix et, fût-il seul, la prière du matin ; lire ensuite pendant quelques minutes, toujours à haute voix quelque page du *Pensez-y bien*, de la *Voie du salut* (Saint Alphonse), de la *Préparation à la mort* ou de tout autre livre bien fait, aller ensuite prendre les ornements sacrés et célébrer la sainte Messe. Quelques mois après la mission, passant dans cette paroisse un jour de semaine, je vis dans l'église plus de quatre-vingts

1. Le chanoine Juliard, mort curé de Cruseilles.

grandes personnes assistant à la messe. Le digne curé avait employé le moyen de l'oraison commune, et ce moyen lui avait obtenu d'un bon nombre de ses paroissiens l'assistance quotidienne à la messe, outre les plus douces consolations du ministère. Quel curé, si sa paroisse n'est pas trop dispersée, ne peut essayer de ce moyen ? Oh ! que de bien il ferait, en persévérant malgré les difficultés des premiers mois ! Que d'âmes il sauverait !

RÉSOLUTION

Revenir ou tenir à la pratique habituelle de l'oraison. »

CHAPITRE XXV

L'AME SE RAPPELLE LES RÈGLES ORDINAIRES DE LA MÉDITATION

Nous envisageons la pratique de l'oraison mentale de quatre manières principales : la méditation, les conversations affectueuses avec le ciel, les dévotions méditatives et la prière attentive. L'importance de l'oraison mentale demande qu'on s'efforce de se la rendre toujours possible. Nous croyons que l'âme familiarisée avec les quatre manières d'oraison qui vont être exposées pourra s'appliquer toujours d'une façon ou d'une autre à ce saint exercice, à condition qu'elle choisisse celle de ces quatre manières qui répondra le mieux à ses dispositions du moment. Remarquons, une fois pour toutes, qu'il faut faire oraison pour nourrir son esprit de foi, soutenir son courage au service de Dieu, renouveler sa dévotion et enfin parvenir à la perfection du saint amour. Cette observation étant faite, et prise en

considération comme s'appliquant aux quatre manières de faire oraison, voyons les règles ordinaires de la méditation proprement dite.

Règles de la Méditation

1° Préparer l'exercice diligemment
2° Eclairer l'esprit surnaturellement
3° Echauffer le cœur doucement
4° Implorer la grâce assidûment
5° Proposer la réforme résolument
6° Remercier le Seigneur simplement

Ces règles étant réduites à leur plus petit nombre, il faut, autant que possible, n'en négliger aucune. Nous les mettons toutes sur le même rang, parce que, en pratique, elles concourent toutes également à assurer le succès de la méditation, quoique les unes doivent prendre plus de temps que les autres selon l'importance des opérations qu'elles dirigent. Un mot d'explication sur chacune.

1° — Préparer l'exercice diligemment. — C'est-à-dire avoir son livre courant *, arrêter le sujet du lendemain et s'exciter à le méditer avec ferveur. C'est ce qu'on appelle préparation de la veille, ou éloignée. Quant au moment de la méditation, dès qu'il est venu, se mettre à genoux d'abord (et puis assis ou debout, si l'on se fatigue) et faire posément l'acte suivant ou son équivalent. — Ah ! mon Dieu, Souverain Maître du ciel et de la terre, ô vous qui remplissez tout de votre adorable présence, aux regards de qui rien n'échappe et dont les yeux toujours attentifs scrutent nos cœurs et

* Après la sainte Ecriture et les Pères de l'Eglise, je ne sache pas qu'il y ait d'œuvres spirituelles à la fois plus faciles, plus pratiques et plus complètes que celles de saint Alphonse. Elles comprennent 18 vol. in-12, vraiment dignes d'un aussi pieux et aussi savant Docteur. Dans un bref du 26 novembre 1846, le Pape Pie IX déclare ces écrits « très utiles et très salutaires, tant aux ecclésiastiques chargés du soin des âmes qu'aux fidèles désireux de leur salut. »

nos reins, voici votre humble créature, votre pauvre petit enfant qui vient méditer devant vous (nommer ici le sujet arrêté). Je renouvelle mon acte de foi en votre présence, je reconnais que je ne mérite ni l'honneur d'y être souffert, ni les faveurs que j'y viens chercher. Daignez me purifier de tous les péchés de ma vie, je m'en repens parce qu'ils vous ont indignement outragé. Maintenant, je n'ai plus qu'un désir vraiment consenti, celui de vous servir, de vous gagner, de vous aimer pour le temps et pour l'éternité. Jésus, mon amour, accordez-moi de faire une bonne méditation. Marie, mon espérance, obtenez-moi cette faveur, pendant que je réciterai à cette même intention, un *Pater,* un *Ave* et un *Gloria.*

2° — Eclairer l'esprit surnaturellement. — C'est-à-dire lire une page ou deux au plus, fermer le livre, se demander ce qu'on vient de lire et protester devant Dieu qu'on croit fermement les vérités de foi que cette lecture nous a rappelées. Eviter alors de creuser la vérité à la manière des gens d'étude et de métaphysique, ce qui est contraire au recueillement surnaturel, mais chercher en quoi les vérités qu'on vient de se rappeler, et auxquelles on a de nouveau adhéré par la foi, condamnent notre conduite ou sollicitent notre générosité à servir Dieu. S'examiner à cet effet ; puis prier Dieu de nous donner, sur ce point, quelque lumière précise, personnelle et pratique. Répétons, pour cela, ces mots du prophète Samuel : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.*

Ecoutons, en effet, tout en cherchant, et faisons violence à Dieu pour apprendre de lui-même ce qu'il veut de nous. Disons-lui ces paroles de saint Alphonse : Dites-moi, Seigneur, ce que vous voulez de moi, je veux l'accomplir entièrement.* Or, il faut prononcer cette

* Cette idée est chère à saint Alphonse. « Chaque fois que vous allez à l'oraison, dit-il, (*Vérit. Epit.* c. xv, *à la fin*) proposez-vous

prière d'une âme résolue à tout, sinon Dieu ne nous parlera pas. Si donc nous n'obtenons pas la lumière que nous cherchons, voyons au fond de notre cœur s'il n'y reste pas quelque attache trop vive à un bien créé ou à quelque chose de mal, et, nous efforçant de renoncer à cette affection, répétons notre demande : Seigneur, parlez, votre serviteur écoute et son cœur est prêt à tout faire pour vous contenter. Après cela, serrons-nous plus près de Dieu, son souffle caressera notre âme et la fera tressaillir. Mais à ce moment ne nous pressons pas trop de passer outre. Le fruit de la méditation s'y élabore en principe, puisque ce qu'il faut chercher d'abord dans cet exercice n'est autre qu'une connaissance de ce que Dieu veut nous voir corriger en notre conduite ou améliorer en nos bonnes œuvres, connaissance qui sera accompagnée ensuite de la force nécessaire pour accomplir ce que Dieu nous aura inspiré.

3° — **Échauffer le cœur doucement.** — C'est-à-dire se disposer intérieurement de façon que la prière qui va suivre ait le don de toucher Dieu plus efficacement. Plus on est lié à Jésus, plus aussi on prie par lui, c'est-à-dire efficacement. Or on s'unit à Jésus, entre autres par la charité affective et les bons désirs. Si notre cœur est un métal qui demande à recevoir l'empreinte du Saint-Esprit, amollissons-le par les affections et les

uniquement de plaire à Dieu et *d'apprendre ce qu'il demande de vous.* » — Il ajoute : Suppliez-le donc sans cesse de vous faire connaître sa sainte volonté et de vous donner la force de l'accomplir. » Enfin il insiste : « Tout ce que nous devons chercher dans l'oraison, c'est la lumière qui nous est nécessaire pour voir et la force pour exécuter ce que le Seigneur veut que nous fassions. » Voilà le but. Nous avons cherché à reproduire la méthode du saint. Mais si un prêtre veut avancer dans les voies de l'oraison, il fera excellemment de lire le traité où saint Alphonse donne plus complètement sa pensée là-dessus (Praxis) et de ne pas se contenter de simples méthodes offertes par lui aux fidèles peu instruits ou même aux religieuses.

autres actes de volonté qui le préparent à cette impression sainte. *Avant de prier*, dit l'Esprit-Saint, *prépare ton âme et ne sois point semblable à un homme qui tente Dieu*[1]. Rentrons donc en nous-mêmes, examinons de près ce que Dieu nous a dit, le reproche ou le conseil que nous en avons reçu. Demandons-nous si nous n'avons pas eu tort de négliger ce qu'il nous rappelle. Excitons notre cœur à pleurer son infidélité, faisant des actes de vif repentir. Montrons-lui la bonté, l'amabilité de Dieu, afin de le disposer à suivre la voix divine qu'il vient d'entendre. Proposons-lui les motifs surnaturels qui le poussent à contenter Dieu et enfin tâchons de l'enflammer du désir d'accomplir ce que Dieu demande de lui. Mais, ayons soin d'échauffer ainsi notre cœur doucement, d'une manière tranquille, confiante, comme l'eau douce qui sourd à travers le gazon et les fleurs.

4° — Implorer la grâce assidûment. — C'est-à-dire demander à Dieu ce qu'il nous demande : *Da quod jubes*, disait saint Augustin. Seigneur, demandez ce que vous voulez, mais donnez la force de faire ce que vous commandez. Dans l'oraison, la prière est ordinairement plus efficace, vu la lumière qui, alors, nous montre mieux nos besoins : et le désir qu'on éprouve, plus vif aussi, d'obtenir la grâce nécessaire. C'est donc le moment, le vrai moment de prier beaucoup, de gémir aux pieds de Dieu, d'arracher au ciel ses perles et ses diamants. Prions avec précision, demandant la force de faire le sacrifice que Dieu vient de nous suggérer, l'effort même que son Esprit attend de nous. Joignons à cette précision de notre prière l'instance et la confiance. Le présent avis est des plus essentiels, retenons-le.*

1. Eccli. XVIII, 23.

* A propos de cette précision à donner à nos actes spirituels, saint François de Sales nous dit : « Par ce moyen, Philothée, vous

5° — Proposer la réforme résolument. — C'est-à dire se décider à mettre à profit la lumière, les bons mouvements et la grâce du jour. Prévoyons quels obstacles s'y opposeront et comment nous pensons les renverser. Prendre une résolution à la hâte, sans mûrir son projet, sans en prévoir les difficultés, et les moyens pratiques, c'est agir en novice. Ne nous chargeons que peu à la fois. Celui qui connaît ses forces a peur de rebuter sa faiblesse. De la générosité, sans doute, mais de la générosité vertueuse, c'est-à-dire mesurée. Cela fait, résolvons-nous et tenons parole. — L'histoire nous apprend qu'un empereur avait fait des promesses tellement belles qu'on ne pouvait y croire. C'était merveille, assurément ; ce qu'il y eut de plus merveilleux, néanmoins, dans la générosité de cet empereur, ce fut, dit ROHRBACHER, qu'il tint parole. De là cette maxime du Saint-Esprit : *Si vous avez promis quelque chose à Dieu, ne tardez pas à l'accomplir, car une promesse insensée et qu'on ne tient pas lui déplaît.* (ECCLE. V).

6° — Remercier le Seigneur simplement. — Il n'est pas besoin de vous expliquer ce point. Votre cœur est trop délicat et trop pieux pour avoir à apprendre sous ce rapport. Cependant il est bon de se rappeler ce devoir. Celui qui est avare de remerciements montre peu de cœur et beaucoup d'orgueil, déplaît à Dieu, rétrécit le canal de ses grâces et se ferme peu à peu la main du bienfaiteur. Ne nous bornons pas à de vaines formules. Que notre reconnaissance soit vraie et qu'elle s'exprime en termes chaleureux. Le mot merci peut ne rien dire comme il peut manifester un trésor de gratitude.

corrigerez vos fautes en peu de temps, là où, par les seules affections vous le ferez tard et malaysément. » (ŒUVRES COMPLÈTES, 1893, tome III, p. 81).

RÉSOLUTION

« Relire quelquefois les règles de méditation que je viens de parcourir. »

CHAPITRE XXVI

L'AME S'ANIME A CONVERSER AFFECTIVEMENT AVEC LE CIEL

Envisagé comme méditation proprement dite, l'exercice de l'oraison mentale a pour but principal l'amour effectif; considérée comme entretien ou conversation intime avec le ciel, l'oraison vise plus directement l'amour affectif. Or, ces deux amours doivent nous être également chers; comme une mère élève deux enfants jumeaux, nous devons les faire grandir l'un et l'autre en notre âme et les faire prospérer tous les deux. Un excellent moyen pour cela consiste à cultiver tour à tour l'oraison-méditation et l'oraison-entretien. Celui même qui voudrait, dans ses exercices d'oraison, épuiser les moyens de vie spirituelle, pourrait consacrer la méditation aux vérités éternelles, la lecture méditée à l'acquisition des vertus et l'entretien effectif à l'action de grâces et au souvenir de la Passion. Il passerait ainsi par les exercices purgatifs, illuminatifs et unitifs. Mais il est temps de dire en quoi consiste la conversation affective avec le ciel.

2. — On converse affectivement avec le ciel pour s'encourager au service divin, se détacher de la vie présente, accroître sa dévotion, s'unir à Dieu au fond de son cœur et enfin recevoir les grâces particulières que l'Esprit-Saint se plaît à répandre en ce saint exercice

On cherche ici les bons mouvements du cœur plutôt que les lumières spéciales, on fait plus d'actes, d'oraisons jaculatoires et autres élans vers Dieu, que de réflexions précises, d'examens et de retours sur soi. Le grand avantage de l'oraison ainsi entendue est de purifier l'âme par des actes d'amour surnaturel, de l'enrichir de mérites et d'augmenter sa dévotion. Ajoutons que la conversation avec le ciel est facile à tout chrétien puisqu'elle ne demande guère que des actes de foi et de charité.

Deux avis pour s'entretenir familièrement avec le ciel. — Le premier concerne le choix des sujets d'oraison ; le second regarde les actes principaux. Quant aux sujets plus propres à favoriser l'amour affectif et l'union, ce sont : l'Eucharistie, la Passion de Notre-Seigneur, la protection de la très sainte Vierge, le ciel, les douleurs et les allégresses de saint Joseph, le soin constant que prend de nous notre bon ange gardien, et quelques autres sujets du même genre. Voici maintenant les actes principaux à faire dans nos entretiens avec Jésus, la sainte Vierge, les anges et les saints : actes d'admiration, de confiance et d'amour. Oh ! la belle moisson pour le ciel que celle d'une âme qui, chaque jour, s'entretient avec Notre-Seigneur-Eucharistie, des souffrances et de la mort de ce tendre Sauveur, et qui s'écrie souvent : Mon Jésus, mon Jésus, vous êtes fou d'amour ! vous aimez trop vos pauvres enfants ! Ah ! je ne puis plus me défier de votre bonté ! Je brûle d'y répondre en me donnant tout à vous. Faites-m'en la grâce et je ne demande plus rien, ni sur la terre ni dans le ciel. « Donnez-moi votre amour et je suis assez riche ! » Ces affections et élancements en Dieu jettent l'âme au beau milieu d'un océan de grâces. Le démon en est consterné ; si bien qu'il ne cesse de nous détourner de cette voie affective. Cela n'est que du sentiment,

dit-il ; un esprit fort ne s'émeut pas ainsi. Dieu est une majesté qu'on ne sert pas comme des enfants se jettent au cou de leur mère, etc. — Mais ce qu'il y a de plus clair dans ces objections du malin, c'est que l'oraison ainsi entendue l'enrage.

3. — « Qu'on le remarque soigneusement, dit saint Alphonse, ce qui profite dans l'oraison mentale, c'est moins la considération proprement dite que les affections, les prières et les résolutions. » Le même saint rapporte cette parole de la grande sainte Thérèse : « Le bien de notre âme vient moins de penser beaucoup à Dieu que de l'aimer beaucoup. » Il continue ainsi : « L'acte d'amour et aussi l'acte de contrition, est comme une chaîne d'or qui attache l'âme à Dieu. Avec un parfait acte d'amour nous obtenons notre pardon complet. *La charité couvre la multitude des péchés.* Le Seigneur déclare qu'il ne peut haïr ceux dont il se voit aimer *J'aime ceux qui m'aiment*[1] » Chaque acte d'amour mérite en outre un degré de gloire. Voilà des raisons suffisantes pour nous décider à ne plus négliger, dans l'oraison, les actes et les affections.

Observons encore que la prière et les bons désirs qui, on le suppose, accompagnent ces affections, font avancer l'âme dans le goût du service divin ; or, pour un prêtre, pour des religieux et des religieuses, pour toute personne dévote enfin, qu'y a-t-il de plus précieux que l'ardeur et la ferveur au service de Dieu ? L'oraison affective enflamme le cœur, Dieu lui-même l'affirme. *Le feu*, dit-il, *s'enflammera dans ma méditation. In meditatione mea exardescet ignis.* Et voilà une grâce dont tout homme doit être jaloux, tant elle est nécessaire, surtout pour l'accomplissement de nos devoirs quotidiens. La purification de notre conscience, les mérites toujours plus nombreux, l'union avec Notre-Seigneur,

1. *La Vraie epouse*, trad. du P. Pladys, II, p. 93.

la ferveur à son service, tels sont donc les fruits de l'oraison affective surtout. Qu'ils sont insensés ceux qui négligent un tel exercice ! Disons mieux : combien leur âme est à plaindre ! Comme ils maudiront à la mort leur funeste insouciance !

4. — Venons-en à la pratique. L'entretien affectif avec le ciel se prépare en choisissant d'abord le ou les interlocuteurs qu'on se propose d'entretenir ; et en se représentant qu'on entre en leur présence comme un enfant devant son père, sa mère ou ses frères, comme un ami auprès de son ami. On fait le reste de la préparation comme à la méditation. Puis vient la lecture, car il est à peu près nécessaire de s'aider toujours d'un livre, à moins qu'on ne se sente assez disposé d'autre part. La lecture faite, on la repasse dans son cœur. Après que vous avez réfléchi sur le sujet proposé, continue saint Alphonse, et qu'il vous semble sentir l'onction de la grâce, répandez-vous en actes d'humilité, de confiance, de reconnaissance ; *surtout multipliez les actes de contrition et d'amour.* Que si, plongé dans la sécheresse et l'obscurité, vous ne pouvez produire aucun bon acte, sachez vous contenter de dire et de répéter cette simple prière : *Mon Jésus, miséricorde ; Seigneur, par pitié, aidez-moi !* — Vient-il des distractions ? Chassons-les tranquillement. Nous surprenons-nous volontairement occupés à des idées étrangères ? Demandons-en pardon et mettons-nous à faire oraison, sans trouble, bien assurés que nous amassons pour le ciel, que nous faisons plaisir à notre Dieu.

5. — Quoique les affections dont nous venons de parler contiennent le plus souvent des prières et des désirs efficaces d'avancer dans le service de Dieu, il peut se faire qu'on y cherche plutôt la suavité d'esprit, qui en est le fruit immédiat, que la volonté ferme de tout faire et de tout souffrir pour contenter notre Dieu,

qui en est le fruit solide et sanctifiant. On obvie à ce danger d'illusion en priant. La prière doit suivre les affections. Mais comme dans l'oraison dont nous parlons, on a plutôt cherché l'union de cœur avec Dieu qu'une lumière spéciale, la prière peut aussi avoir un but général : l'humilité, la persévérance et surtout le don du saint amour. Disons de même pour la résolution. Le reste de cet exercice est conforme à la méditation proprement dite.

6. — Impossible de terminer ces avis, sans appeler l'attention sur la Passion de Notre-Seigneur. Aucun sujet n'est plus apte à fournir de tendres et solides affections, aucun ne saurait inspirer de meilleures résolutions, aucun enfin n'apprend si bien à agir, à souffrir et à mourir saintement. Saint Bonaventure, les Pères Thomas de Jésus et Palma, saint Alphonse et le Père Leone C. SS. R. ont écrit sur la Passion des pages immortelles. * Qu'on utilise ces écrits, on en verra jaillir par milliers les étincelles de l'amour sacré. Entretenons-nous de la flagellation, de l'agonie, du portement de croix ou de toute autre scène de la Sainte Passion, une fois avec Dieu le Père, une autre fois avec la sainte Vierge, une autre fois avec les anges, les apôtres et les saints. Parlons-leur de ce mystère éternellement sublime et prions-les de nous en parler. Enfin ne nous lassons jamais de méditer affectueusement la Passion, y exerçant tour à tour notre foi, notre espérance et notre charité. Faisons-en le bouquet de myrthe qui doit, par ses âpres mais vivifiantes senteurs, étancher en l'avivant et aviver en l'étanchant notre soif d'amour envers Dieu. *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi ; inter ubera mea commorabitur.* (CANT. I, 12).

* Parmi les Modernes il convient de citer *la Passion* du R. P. Ollivier, dominicain. Ce livre semble fait d'érudition plus que de piété, mais il donne des lumières très utiles à la vraie dévotion.

RÉSOLUTION

« Prendre l'habitude de converser avec mon Crucifix. »

CHAPITRE XXVII

L'AME EXAMINE D'AUTRES MANIÈRES DE FAIRE ORAISON FRUCTUEUSEMENT

Différents auteurs, et parmi eux le savant Louis de Grenade, ont observé ce passage du saint Evangile où il est dit que la Transfiguration de Notre-Seigneur eut lieu *pendant qu'il faisait oraison*, *Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera : et vestitus ejus albus et refulgens* (Luc, IX, 29). Ils en tirent cette conclusion que l'oraison transfigure les âmes et donne au visage même un céleste rayonnement. Rien de plus vrai, rien non plus qui nous porte autant à cultiver la prière avec ferveur. — Toutefois, il est une oraison où notre Sauveur fut transfiguré non dans la gloire mais dans la douleur, l'oraison de Gethsémani, et je ne sais pourquoi elle paraît, pour cela, devoir nous attirer plus fortement encore. Est-ce qu'elle montre plus d'amour pour l'homme, plus d'aptitude à le consoler dans l'agonie de son existence ici-bas ? On le dirait. Elle convient mieux en tous cas à de pauvres pécheurs comme nous. Ne courons donc pas après les extases, recherchons plutôt, en suivant Jésus-Christ, la force d'aller jusqu'au bout de notre immolation. Ce qui revient à dire : Ne cessons jamais de nous livrer le plus possible à l'exercice de l'oraison mentale convertissante.

2. — Outre les deux manières qui précèdent, vous avez, pour faire oraison fructueusement, deux moyens très faciles : les exercices méditatifs et la prière atten-

tive. Appliquez-vous à les mettre en œuvre, au moins pour apprendre à vous en servir au besoin ; vous en profiterez au moment où il serait trop difficile d'employer les autres manières de prier. Les principaux exercices de piété qu'on peut appeler méditatifs, à cause de l'esprit d'oraison qui en fait le principal mérite, sont la visite au Très Saint-Sacrement, le Chemin de la Croix et le Rosaire médité.

3. — Le roi Richard, surnommé Cœur-de-Lion, ayant été fait prisonnier pendant une Croisade, un de ses plus fidèles écuyers jura de le délivrer. Les chroniqueurs du temps racontent qu'il allait la nuit, au mépris des serviles geôliers, chanter sous les fenêtres de son cachot. J'imagine que le Cœur-de-Lion qui fut l'objet d'une telle amitié dût en être fortement blessé d'amour. Mais nous avons nous, chrétiens, le Roi du ciel, croisé pour la rédemption du monde, enfermé sur nos autels. N'irons-nous pas chanter à la porte de son cachot les cantiques de la reconnaissance? Nous n'avons pas à y craindre les flèches des geôliers : les traits qui nous seront décochés sont des traits d'amour lancés par des séraphins. Nous ne devons pas entreprendre d'arracher ce divin Roi à sa mystérieuse prison, il s'agit de nous y enfermer avec lui. Mon Dieu, si nous vous aimions, comme il serait facile, même aux gens du monde qui vivent près d'une église, de faire oraison chaque jour, en vous rendant visite dans votre adorable sacrement ! — « Oh ! s'écrie ici le chantre de l'Eucharistie, quel délice ravissant de se tenir devant un autel, avec foi et avec un peu de tendre dévotion ; et de parler à cœur ouvert avec Jésus-Christ qui se tient là, au poste, pour écouter et exaucer qui le prie ! De lui demander pardon des déplaisirs causés ! De lui représenter ses besoins, comme fait un ami à l'ami auquel il a toute confiance, d'implorer ses grâces, son amour, son paradis ! Et surtout, oh !

quel paradis, de s'occuper à faire des actes d'amour envers ce seigneur qui, là, sur cet autel, demeure priant pour nous le Père éternel ; qui se tient là, brûlant d'amour pour nous[1]. » Ainsi parle saint Alphonse dans son livre des *Visites au Très Saint Sacrement,* livre que les prêtres, les évêques et même le Souverain Pontife n'ouvrent jamais sans y puiser de la dévotion ; livre que les supérieurs de communautés, soucieux de sanctifier leurs sujets, devraient répandre et placer entre toutes les mains ; livre où le petit séminariste, comme l'homme du monde, apprendra plus vite à faire oraison affectueusement que dans la plupart des livres similaires.

4. — Vous comprenez que l'on vous invite à faire vos visites au Saint Sacrement, par manière d'entretien familier et d'oraison. Il en est de même pour l'exercice du Chemin de la Croix. Rien de plus facile que de s'unir à Dieu en le faisant. Quel excellent moyen de nourrir sa foi, son espérance, sa charité ! Chaque scène est une page écrite avec le sang, les larmes, l'amour d'un Dieu ; ne pouvons-nous pas, en lisant cette page, croire, espérer et aimer, c'est-à-dire multiplier ces actes précieux ? Les actes d'amour et d'oblation de soi surtout ? Et puis l'entretien avec Notre-Seigneur et la Mère des douleurs, qu'il est alors facile et fécond !

Au sentiment du grand pape Benoît XIV, le Chemin de la Croix est une dévotion des plus efficaces pour ramener les pécheurs à la vertu, ranimer les tièdes et perfectionner les justes. Saint Benoît-Joseph Labre en faisait un exercice presque continuel. Saint Léonard de Port-Maurice, insigne propagateur de cette dévotion, avait coutume de dire que, bien pratiquée, elle suffisait pour sanctifier une paroisse et attirer sur elle, d'une manière frappante, les bénédictions même temporelles.

1. Traduit de *Visite al SS. Sacramento,* imprimerie Desclée.

La sainte Vierge allait souvent sur le Calvaire en suivant la voie douloureuse par laquelle y était monté son tendre et adorable Fils. C'était pitié et merveille de la voir. Et l'on peut dire que c'est en faisant son Chemin de Croix sous sa conduite qu'on le fera le mieux, quand on veut le faire en particulier. Demandons-lui donc de nous expliquer le sens de chaque tableau; récitons un *Pater*, un *Ave* et un *acte de contrition*, et passons ainsi, de station en station, visant non tant à la durée qu'à la ferveur. Un curé, dans sa paroisse, ne saurait donner trop de publicité à cette dévotion*.

5. — Le Rosaire est le troisième exercice méditatif à cultiver par manière de considération, d'affections et de prières, pour s'élever à Dieu et s'unir à lui de cœur. Les mystères du saint rosaire sont l'Evangile en raccourci, en ce sens qu'ils nous rappellent la vie, la mort et le triomphe de Jésus et de Marie, d'une manière facile. Considérons, tout en récitant les *Ave*, chaque mystère; en essayant de nous y unir à Notre-Seigneur. Si nous sommes chargé d'âmes ou simplement supérieur de religieux laïques, attachons une grande importance à expliquer et à faciliter cette dévotion. Beaucoup ne la comprennent que fort imparfaitement. Les livres d'ins-

* **Indulgences qu'on peut gagner en faisant l'oraison mentale.** — (*Racolta*, p. 480). 1. *Indulgence plénière*, une fois le mois, au jour de leur choix, pour ceux qui auront fait, tous les jours pendant un mois, une demi-heure ou au moins un quart d'heure d'oraison mentale. Conditions : confession, communion et prières aux intentions ordinaires. — 2. *Sept ans et sept quarantaines*, chaque fois, pour ceux qui, dans une église ou ailleurs, en public ou en particulier, *enseigneront* à d'autres, ou apprendront eux-mêmes la manière de méditer. Conditions : confession et communion chaque fois. — 3. *Indulgence plénière*, une fois le mois, au jour qu'ils choisiront, pour ceux qui enseignent souvent aux autres la méthode de l'oraison mentale et pour ceux aussi qui s'en font instruire fréquemment. Conditions : confession, communion et prières aux intentions ordinaires. (Benoît XIV. — Bref *Quemadmodum* du 16 décembre 1746).

truction nous sont offerts par notre mère l'Eglise, ne stérilisons point, par un esprit de suffisance déplorable, ou par notre négligence à les lire, les fatigues d'esprit qu'ils ont coûtées à ses plus dignes enfants. Vous direz qu'on vous pousse aux études précises concernant les pratiques de piété. Oui, certes, et quoi de plus opportun ?

6. — Passons à une autre manière de faire oraison. Quand, agenouillé en présence de Dieu, on a lu le sujet de la méditation, essayé d'y chercher la lumière personnelle ou le sentiment choisi qui en est le premier fruit, et que, loin de réussir dans cette recherche, on se trouve fatigué, l'esprit vide, le cœur sec, l'âme en proie au dégoût, que faire ? comment pratiquer l'oraison mentale ! On peut continuer d'essayer, persévérer à chercher Dieu, sans doute ? Or, cela est très salutaire.

7. — Mais quand cela même est trop difficile ? Alors, mon cher lecteur, usons de la PRIÈRE ATTENTIVE. On entend par là une récitation lente, et coupée, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave*, jointe à l'effort que l'on fait pour savourer chaque membre de phrase et y puiser quelques gouttes de dévotion. Appliquée encore au *Te Deum*, au *Dies iræ*, au *Veni Creator*, au *Gloria in excelsis* ou à quelque psaume et hymne du Bréviaire, cette manière de faire oraison est précieuse. Observons toutefois qu'il faut pour y réussir, de plus en plus facilement, fouiller de près, une fois pour toutes, mais exprès, les trésors de science chrétienne et de dévotion que renferment ces admirables prières.

Que faisons-nous de notre esprit si nous négligeons de telles prières ? *Recte novit vivere qui recte novit orare.*

RÉSOLUTION

M'exercer à celle des manières de méditer qui m'est le moins familière. »

CHAPITRE XXVIII

L'AME RANIME SON ZÈLE POUR LES LECTURES SPIRITUELLES

La lecture des livres de piété, dit saint Alphonse-Marie de Liguori, n'est peut-être pas moins utile à la vie spirituelle que l'oraison. Cet axiome est fort, mais il ne surprend pas l'homme expérimenté, car il a constaté que la lecture spirituelle bien faite éclaire et nourrit l'esprit, non moins qu'elle anime la volonté aux plus grandes vertus ; aussi les saints l'ont-ils toujours pratiquée avec ardeur. Celui qui ne profite pas de ses lectures les fait mal.

2. — Quand Notre-Seigneur resta parmi les docteurs, il fit ce que trop peu savent faire : car nous ne fréquentons guère les prophètes, ni les évangélistes, ni les docteurs de l'Eglise, et pourtant nous ne sommes pas comme Notre-Seigneur, d'une sagesse et d'un savoir à ébahir les maîtres. Sachons donc nous perdre au milieu des docteurs, c'est-à-dire nous enfoncer dans leurs écrits comme l'abeille dans les fleurs. Pour voir qu'on ne sait presque rien, surtout en fait d'ascétisme, il suffit d'étudier. Et ici, les prêtres surtout qui ont dans leur paroisse quelques personnes spirituelles à diriger comprennent combien ils manqueraient à leur devoir, s'ils négligeaient d'étudier les voies de la perfection.

3. — La volonté suit l'esprit. Il n'est guère possible qu'on s'exerce à copier la vie des saints, quand on ne lit pas la vie des saints. Je dirais volontiers : dites-moi ce que vous lisez habituellement, et je vous dirai ce que vous faites. Si vous voulez être pieux et spirituel, lisez et relisez toujours les ouvrages de piété, et de spiritua-

lité ! Celui qui lit avec foi les écrits qui portent à la vertu, deviendra vertueux.

4. — Les livres vraiment spirituels sont comme la parole de Dieu, d'un style accessible à tout le monde. En faisant la lecture spirituelle on entend Dieu, on voit la lumière qui dirige, le phare du ciel. L'âme privée de lectures spirituelles, par sa faute, est ténébreuse, et sa conscience est un fouillis bien propre à donner les plus légitimes inquiétudes. On a beau réfléchir par soi-même: celui qui ne consulte pas les saints n'entend pas l'Eglise, et Jésus-Christ lui adresse ce redoutable avertissement : *Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit elle-même que ténèbres* [1].

5. — Heureux celui qui converse avec les écrivains sacrés ; il verra son chemin, il saura discerner s'il met le pied sur une vipère ou sur un sarment desséché. Que d'illusions s'évanouissent ! que de lumières surgissent ! que de saintes pensées apparaissent dans l'esprit adonné aux fortes lectures de la vie ascétique ; cet esprit ressemble au firmament où brillent des millions d'étoiles, où brillent tous les feux du ciel.

6. — Les prédicateurs ne disent pas la moitié de ce dont nous avons besoin pour avancer : cela, parce qu'ils s'adressent d'ordinaire aux plus relâchés, afin de les convertir ; le confesseur n'a pas souvent le temps de nous instruire ; il n'y a que les livres de piété qui suppléent à ce défaut inévitable. — Voilà pourquoi vous devez lire et relire beaucoup ces livres bénis. Et, sous ce rapport, défiez-vous de ces prétentieux qui, pour avoir étudié un Catéchisme raisonné, se croient théologiens et regardent de haut les livres ascétiques. Un vrai théologien sait comme saint Thomas, la valeur souvent supérieure de ces sortes d'écrits.

1 Luc XI, 35.

7. — La lecture spirituelle anime autant la volonté qu'elle éclaire l'intelligence. En nous exposant les motifs de la vertu, elle nous décide à la rechercher ; en nous rappelant les exemples des saints, elle stipule notre paresse et provoque nos élans. Par les avantages du bien, elle nous attire à la sainteté ; par les désavantages du mal, elle nous retire du péché, non pas directement, mais en nous faisant désirer le bien et prier Dieu de nous aider à l'opérer. Enfin par la finesse de certaines études elle nous éclaire sur les questions les plus embrouillées : telle la délicatesse avec laquelle il faut, dans l'interprétation du devoir, éviter tout ensemble le jansénisme et le laxisme, pour se tenir au juste milieu d'une conscience à la fois savante et timorée.

8. — Quel saint a jamais négligé la lecture spirituelle ? Saint Benoît-Joseph Labre ne voulut rien posséder en ce monde, mais il avait ses livres de piété. Saint Thomas d'Aquin lisait et relisait l'Ecriture-Sainte, les conférences de Cassien, et les écrits des docteurs ; cela, non pour se rendre la vie agréable, mais pour se nourrir de la parole de Dieu, selon qu'il est écrit : *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* [1]. A chacun de savoir, par son directeur, quels livres conviennent à son état. Après avoir démontré les dangers que les religieuses rencontraient dans les livres de théologie morale, saint Alphonse ajoute : « Il n'y a pas jusqu'aux livres de théologie mystique qui ne puissent être nuisibles, par exemple à telle religieuse capable de s'en autoriser pour rêver oraison surnaturelle, et dès lors laisser l'oraison ordinaire qui consiste dans la méditation et dans les pieuses affections ; car elles finiraient par n'avoir ni l'oraison surnaturelle ni l'oraison ordinaire, attendu que personne ne doit s'appliquer à la contemplation si Dieu

1 Matt. IV, 4.

ne l'y appelle clairement. Aussi sainte Thérèse apparut-elle après sa mort à une de ses filles, pour ordonner que les supérieures défendissent aux religieuses la lecture de ses écrits sur les visions et les révélations : « Car, ajouta-t-elle, je ne me suis pas sanctifiée par les visions et les extases, mais par la pratique des vertus [1]. » Saint François de Sales, à son tour, (dont il ne faut pas, non plus que pour tant d'autres saints, vouloir appliquer les directions privées à la généralité des âmes) conseille de chercher, dans l'imitation de notre sauveur, non des imaginations, mais la correction de ses défauts et la pratique des vertus.

9. — Les saints ne faisaient de leurs lectures spirituelles ni un passe-temps, ni une affaire de curiosité, mais une sorte de repas, de réfection pour leur âme ; ils mangeaient pour se nourrir ; ils lisaient pour apprendre à connaître leurs défauts ; ils étudiaient les secrets des vertus, pour s'aider à mieux copier le Maître et pour retremper leur courage dans les consolations de la vérité. Peu d'âmes lisent dans ce but, mais aussi, peu d'âmes lisent avec esprit de foi. Soyez du petit nombre. De plus, sachez organiser vos lectures spirituelles. J'entends dire par là qu'un bon moyen de *s'entraîner* dans les lectures de spiritualité c'est de choisir un saint, d'étudier bien sa vie, de voir à qui il eut affaire, puis de lire toute sa correspondance. Essayez de ce moyen pour saint François de Sales, saint Alphonse, saint Bernard, saint Jérôme, saint Augustin ou pour quelque autre grand directeur spirituel, comme sainte Thérèse et saint Ignace de Loyola ; vous verrez que vous y prendrez goût et — ce qui est meilleur — que vous y profiterez immensément.

10. — Appliquez-vous à ruminer ce que vous lisez,

1. *La Vraie Epouse*, trad. E. Pladys. II, p. 154.

laissez la vérité pénétrer votre cœur, ne courez pas de fleur en fleur sans en extraire le suc ; arrêtez-vous, dégustez, admirez, priez, dites à Dieu de vous parler lui-même, et de vous expliquer comment vous devez mettre à profit ce que vous lisez. Saint Thomas disait que pour devenir savant, il ne fallait passer aucun mot sans le comprendre ; on peut dire que pour devenir fervent il ne faut passer aucune page de piété sans en extraire le fruit personnel que Dieu y a caché pour nous. Ce fruit existe, croyez-le bien.

Nous résumerons ces avis par quelques maximes tirées de saint Alphonse.

En prenant le livre (de lecture spirituelle), ayons soin de faire cette courte prière : Parlez Seigneur, car votre serviteur écoute, prêt à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de lui commander.

Lisons, non par amour de la science ou par curiosité mais pour avancer dans l'amour divin.

Sachons lire et relire plusieurs fois le même verset, du moins quand il nous touche et nous émeut.

Sachons nous arrêter aussitôt que surgit quelque lumière spéciale qui touche le cœur, et produire alors quelque acte d'amour.

Prenons une résolution, faisons une prière, et emportons une pensée pieuse à conserver tout le reste du jour, comme, d'un jardin, on emporte une fleur.

RÉSOLUTION

« Faire ma lecture spirituelle comme j'écouterais Jésus-Christ ».

CHAPITRE XXIX

L'AME SE PRÉMUNIT CONTRE CERTAINES DIFFICULTÉS QUE L'ON RENCONTRE DANS L'ORAISON ET DANS LA VIE SPIRITUELLE

Il convient de se prémunir contre les efforts du démon pour nous empêcher de cultiver l'oraison. Il faut savoir patienter dans les aridités, vaincre le scrupule, discerner l'esprit qui nous parle, et voguer droit au port du saint amour : c'est pourquoi nous allons faire ici quelques remarques générales, utiles à notre conduite spirituelle.

2. — Le démon enrage de voir une âme qui fait oraison; cela lui cause un désespoir mortel, parce que l'oraison lui enlève tout empire sur nous et l'empêche, sinon de nous tenter, du moins de nous tromper et de nous vaincre. Il fait donc tout son possible pour nous empêcher de fréquenter Dieu. Distractions, tentations, dégoût, aridité, scrupules, illusions même : il met tout en jeu, certain que toute âme fidèle à l'oraison toujours, lui échappe infailliblement. Ne dites donc pas, comme si c'était une chose étonnante, que vous avez mille obstacles pour vous empêcher de faire oraison; cela est connu. Dites que vous pouvez renverser tous ces obstables et vous moquer de Satan.

3. — D'abord, pour fournir une matière intarissable à notre esprit d'oraison, nous avons les psaumes de la Sainte-Ecriture, notre Bréviaire et les Œuvres spirituelles des saints. Donc les livres ne manquent à personne. Quant à la vraie méthode d'oraison, faites seulement ce qui vous a été indiqué plus haut, ou par d'autres

directeurs ; faites-le comme vous pourrez : vous aurez votre vraie méthode.

4. — Par un secret désir de ce qui est extraordinaire, plusieurs esprits extrêmes voudraient arriver de suite à une oraison absolue, exempte de toute distraction ; et comme ils restent soumis à l'inconstance et aux infirmités de l'esprit, ils s'écrient : je suis toujours distrait, donc je ne puis faire oraison? Mais voyons ! Ces personnes-là abandonneraient-elles une table exquise pour l'importunité de quelques mouches voltigeant et bourdonnant autour? Il est fort probable que non. De même, quiconque veut sincèrement parvenir au parfait amour ne se dépite pas pour des distractions, il tâche de les chasser comme on chasse les mouches, et ne s'en inquiète pas davantage : sachant bien d'ailleurs qu'au dire de saint François de Sales, quand même on ne ferait dans l'oraison que repousser les distractions, l'oraison n'en serait pas moins bien faite et agréable à Dieu. Si donc vous éprouvez des distractions dans l'oraison, voyez si cela ne vient pas de votre négligence à vous mettre en la présence de Dieu, luttez, et soyez sûr que votre oraison sera tout aussi bénie, pour ne pas dire davantage.

Faisons ici une remarque tout à fait importante et dont il faut tenir compte avec soin, grand soin.

Il y a beaucoup d'âmes qui, dans les commencements qu'elles firent oraison, éprouvaient de la facilité et de la dévotion à ce saint exercice et qui maintenant n'y trouvent plus que des ronces et des épines. Quel souffle empesté a ainsi desséché leur cœur ? Nous croyons que cela vient souvent de ce qu'elles n'ont pas été fidèles au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit a coutume de nous parler par différents remords, attraits, mouvements, bons désirs, etc., qu'on nomme INSPIRATIONS. C'est par ces moyens intérieurs et doux qu'il frappe à la porte de

notre cœur, qu'il nous pousse vers la perfection. Si nous faisons cas de ces instances, il les redouble ; si nous endurcissons notre cœur, il se lasse et ne nous parle plus. Suivons donc bien fidèlement le conseil de saint François de Sales à cet égard : écoutons l'inspiration, complaisons-nous à l'entendre et mettons-la en pratique (*Vie dévote,* II, 18). Par ce moyen notre oraison sera, ordinairement, tout onctueuse et douce. Sans ce moyen, elle ne sera guère qu'un exercice pénible et peu fructueux.

5. — D'autres personnes sont à peine recueillies aux pieds de Dieu que des tentations de défiance les assaillent, elles se croient damnées, elles voient qu'elles ne font rien de bien ; en outre, Dieu ne leur parle plus, c'est le désert où l'on meurt de soif sur un sable brûlant. Pauvre âme désolée, si à ces moments vous saviez vous rappeler que vous faites l'oraison de Notre-Seigneur en croix, vos sentiments seraient bien plus justes et votre voie bien plus droite. *Fiat voluntas tua !* diriez-vous sans cesse au Bon Dieu, qui vous éprouve pour vous rendre plus humble et plus forte : *que ce calice s'éloigne de moi*, répéteriez-vous souvent, tout en ajoutant avec Notre-Seigneur : « *Non comme je veux, moi, mais comme vous voulez, vous !* »

Par ce moyen de résignation, votre oraison vaudrait plus que les extases.

6. — Quelqu'un dira : heureusement je ne suis pas, à l'oraison, dans cette désolation intérieure ; mais je ne sais pas desserrer les dents, j'ai le cœur aussi sec que la pierre, que faire ? — Couchez-vous au pied de la croix et restez-y en disant : *Je suis devant vous, ô mon Dieu, comme un être sans raison ; mon âme est une terre aride et sans eau : soyez propice à un aussi pauvre pécheur !* Donc humilité et patience ; et remarquez ici que c'est par les sécheresses et les désolations qu'on arrive d'ordi-

naire au don d'oraison, pourvu qu'on sache s'humilier et persévérer quand même. A la fin, Dieu n'y tient plus de pitié, les torrents de sa grâce débordent.

7. — Mais, ajoute une autre âme éprouvée, comment s'examiner dans l'oraison quand on croit pécher en toute chose, quand on doute de tout, quand on manque de vraies dispositions en confession, quand enfin on voit qu'on est damné? Ici, c'est une autre affaire. Ceux qui ont de telles idées sont obligés plus que personne d'obéir à leur confesseur *ordinaire*. « Règle générale, écrit saint Alphonse *(Vera Sposa)*, il ne faut pas qu'une personne scrupuleuse expose ses doutes à un autre confesseur, si saint et si savant qu'elle le croie. » Ils doivent ensuite savoir et tenir pour indubitable que l'obéissance seule les délivrera, sinon en ce monde au moins en l'autre. Ce n'est ni la sainteté ni la science du confesseur qui fait qu'on doit lui obéir et s'en rapporter à sa décision, sans *si* ni *mais*, c'est le fait de l'avoir reçu pour confesseur et d'être confié à lui plutôt qu'à un autre. Ce confesseur, pour son pénitent, fait comme Jésus-Christ ferait. Celui qui ne s'abandonne pas à la conduite de son confesseur ordinaire perdra la paix, la vérité, le ciel, peut être même la raison. Si donc vous êtes tourmenté par des idées du genre de celles citées plus haut, dites : mon confesseur ordinaire m'a dit ceci ou cela, je méprise mes idées, et je fais comme il m'a dit de faire. Appliquez-vous alors à servir Dieu comme si vous étiez le plus pur chérubin du ciel.

8. — Dans l'oraison où l'on se sent sous l'influence directe d'une cause inconnue, il faut se bien demander quel esprit nous travaille. Voici ce que vous devez retenir. Tout ce qui porte au désespoir, à l'éloignement des sacrements, à l'agitation, au relâchement, ou à l'orgueil, vient du mauvais esprit. Regardez donc si vous suivez des idées de ce genre et reconnaissez votre erreur. Que

si, par un mouvement de joie subite et profonde, vous êtes plus porté à Dieu, à la ferveur, à la sainte confiance, à la vraie humilité, à l'abnégation joyeuse et à l'obéissance aveugle, soyez sûr que cela vient de Dieu. Du reste, inutile d'en dire plus long sur ce point. Tout ce que cette règle ne saurait éclairer devra être soumis au directeur.

Pour tous les cas de trouble et de doute, retenons-le, le chemin du ciel est dans ce mot : Obéissance au confesseur.

RÉSOLUTION

« Malgré toutes les difficultés, continuer mes exercices de piété, sûr de vaincre un jour et définitivement. »

CHAPITRE XXX

L'AME APPREND DE SAINT FRANÇOIS DE SALES A MARCHER DANS LA VRAIE LARGEUR ET LIBERTÉ D'ESPRIT

La multitude d'exercices et de pratiques où conduisent la piété, l'esprit de prière et l'oraison, peuvent exposer à un certain excès, qui est de faire consister la perfection trop uniquement en ces pratiques, et de s'y embarrasser l'esprit. C'est pourquoi nous croyons utile de transcrire ici l'étude que saint François de Sales a laissée sur la *liberté d'esprit*. Le lecteur y trouvera une règle de vraie largeur, non seulement pour les exercices de piété, mais pour la direction de toute sa vie spirituelle.

« Nous demandons à Dieu, avant toutes choses, que son nom soit sanctifié, que son royaume advienne, que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel.

« Tout cela n est autre chose, sinon l'esprit de liberté car, pourvu que le nom de Dieu soit sanctifié, que sa majesté règne en nous, que sa volonté soit faite, l'esprit ne se soucie d'autre chose.

« Première remarque : le cœur qui a cette liberté n'est point attaché aux consolations, mais reçoit les afflictions avec toute la douceur que la chair peut le permettre. Je ne dis pas qu'il n'aime et qu'il ne désire les consolations, mais je dis qu'il n'engage pas son cœur en icelles.

« Seconde remarque : il n'engage nullement son affection aux exercices spirituels ; de façon que si, par maladie ou autre accident, il en est empêché, il n'en conçoit nul regret. Je ne dis pas aussi qu'il ne les aime, mais je dis qu'il ne s'y attache pas.

« Il ne perd guère sa joie, parce que nulle privation ne rend triste celui qui n'avait son cœur attaché nulle part. Je ne dis pas qu'il ne la perde, mais c'est très peu.

« Les effets de cette liberté sont une grande suavité d'esprit, une grande douceur et condescendance à tout ce qui n'est pas péché, ou danger de péché ; c'est cette humeur douce, pliable aux actions de toute vertu et charité.

« Exemple : une âme qui s'est attachée à l'exercice de la méditation, interrompez-la : vous la verrez sortir avec du chagrin, empressée et étonnée. Une âme qui a la vraie liberté sortira avec un visage égal et un cœur gracieux à l'endroit de l'importun qui l'aura incommodée. Car ce lui est tout un, ou de servir Dieu en méditant, ou de le servir en supportant le prochain : l'un et l'autre est la volonté de Dieu ; mais le support du prochain est nécessaire en ce temps-là.

« Les occasions de la liberté sont toutes les choses qui arrivent contre notre inclination ; car, quiconque n'est pas engagé en ses inclinations ne s'impatiente pas quand elles sont diverties.

« Cette liberté a deux vices contraires, l'instabilité et la contrainte, ou la dissolution et la servitude.

« L'instabilité d'esprit, ou dissolution, est un certain excès de liberté, par lequel on veut changer d'exercice, d'état de vie, sans raison, ni connaissance que ce soit la volonté de Dieu. A la moindre occasion on change d'exercice, de dessein, de règle ; pour toute petite occurence, on laisse sa règle et sa louable coutume ; et par là, le cœur se dissipe et se perd, et est comme un verger ouvert de tous côtés, duquel les fruits ne sont pas pour les maîtres, mais pour tous les passants.

« La contrainte ou servitude, est un certain manquement de liberté, par lequel l'esprit est accablé ou d'ennui ou de colère, quand il ne peut pas faire ce qu'il a desseigné (projeté), encore qu'il puisse faire quelque chose de meilleur.

« Exemple : Je desseigne de faire la méditation tous les jours au matin ; si j'ai l'esprit d'instabilité ou dissolution à la moindre occasion du monde je différerai au soir : pour un chien qui ne m'aura pas laissé dormir, pour une lettre qu'il faudra écrire, bien que rien ne presse. Au contraire, si j'ai l'esprit de contrainte ou de servitude, je ne laisserai pas ma méditation, ores qu'un malade ait grand besoin de mon assistance à cette heure-là, ores que j'aie une dépêche de grande importance, et qui ne puisse être bien différée ; et ainsi des autres sujets.

« Il me reste à vous dire deux ou trois exemples de cette liberté, qui vous feront mieux connaître ce que je ne sais pas dire. Mais, premièrement, il faut que je vous dise qu'il faut observer trois règles pour ne point chopper en cet endroit.

« C'est qu'une personne ne doit jamais laisser ses exercices et les communes règles des vertus, sinon qu'elle voie la volonté de Dieu de l'autre côté. Or, la

volonté de Dieu se manifeste en trois façons, par la nécessité, par la charité et par l'obédience. Je veux prêcher ce carême en un petit lieu de mon diocèse ; si cependant je deviens malade ou que je me rompe la jambe, je n'ai que faire de regretter et m'inquiéter de ne point prêcher ; car c'est chose certaine que la volonté de Dieu est que je la serve en souffrant et non en prêchant. Que si je ne suis pas malade, mais qu'il se présente une occasion d'aller en un autre lieu, où si je ne vais ils se feront huguenots, voilà la volonté de Dieu assez déclarée pour faire doucement contourner mon dessein.

« La seconde règle est que, lorsqu'il faut user de liberté par charité, il faut que ce soit sans scandale et sans injustice. Par exemple, je sais que je serais plus utile quelque part bien loin de mon diocèse : je ne dois pas user de liberté en cela ; car je scandaliserais et ferais injustice, parce que je suis obligé ici.

« Ainsi c'est une fausse liberté aux femmes mariées de s'éloigner de leurs maris sans légitime raison, sous prétexte de dévotion et de charité : de même que cette liberté ne préjudicie jamais aux vocations ; au contraire, elle fait qu'un chacun se plaît en la sienne, puisque chacun doit savoir que c'est la volonté de Dieu qu'on y demeure.

« Maintenant, je veux que vous considériez le cardinal Borromée, qu'on va canoniser dans peu de jours. C'était l'esprit le plus exact, raide et austère, qu'il est possible d'imaginer; il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain ; si exact, que, depuis qu'il fut archevêque, en vingt-quatre ans il n'entra que deux fois à la maison de ses frères étant malade, et deux fois dans son jardin, et néanmoins cet esprit rigoureux mangeait souvent avec les Suisses, ses voisins, pour les gagner à mieux faire, il ne faisait nulle difficulté de faire des

carroux ou brindes[1], avec eux, à chaque repas, outre ce qu'il avait bu à sa soif.

« Spiridion, un ancien évêque, ayant reçu un pélerin presque mort de faim, en temps de carême, et en un lieu où il n'y avait autre chose que de la chair salée, il fit cuire cette chair et la présenta au pélerin. Le pélerin n'en voulait pas manger, nonobstant sa nécessité. Spiridion n'en avait nulle nécessité, il en mangea le premier par charité, afin d'ôter par son exemple le scrupule du pélerin. Voilà une charitable liberté d'un saint homme.

« Le père Ignace de Loyola, qu'on va canoniser, le mercredi-saint mangea de la chair, sur la simple ordonnance du médecin, qui le jugeait expédient pour un petit mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fut fait prier trois jours.

« Mais je veux vous présenter un soleil auprès de tout cela, un vrai esprit franc et libre de tout engagement, et qui ne tient qu'à la volonté de Dieu. J'ai pensé souvent quelle était la plus grande mortification de tous les saints de la vie desquels j'ai eu connaissance ; et, après plusieurs considérations, j'ai trouvé celle-ci. Saint Jean-Baptiste alla au désert à l'âge de cinq ans, il savait que notre Sauveur et le sien était né tout proche de lui, c'est-à-dire une journée, ou deux, ou trois, comme cela. Dieu sait, si le cœur de saint Jean, touché de l'amour de son Sauveur dès le ventre de sa mère, eût désiré de jouir de sa sainte présence. Il passe néanmoins vingt-cinq ans là, au désert, sans venir une seule fois pour voir notre Sauveur, et surtout s'arrête à catéchiser, sans venir à Notre-Seigneur, et attend qu'il vienne à lui : après cela l'ayant baptisé, il ne le suit pas, mais demeure à faire

1. *Carroux* et *brindes* sont des mots allemands. *Faire carroux*, c'est se divertir en buvant et en vidant son verre ; *faire une brinde*, c'est porter une santé à quelqu'un, ce qui est fort en usage en Suisse et en Allemagne. On dit aussi en italien *brindisi* pour un toast.

son office. O Dieu ! quelle mortification d'esprit ! Etre si près de son Sauveur, et ne le voir point ! l'avoir si proche, et n'en jouir point ! Et qu'est-ce que cela, sinon avoir son esprit désengagé de tout, et de Dieu même, pour faire la volonté de Dieu et le servir ? Laisser Dieu pour Dieu, et n'aimer pas Dieu pour l'aimer tant mieux et plus purement ! Cet exemple étouffe mon esprit de sa grandeur. » *(Lettres)*.

Telle est la doctrine de saint François de Sales. Ajoutons-y, par manière de contre-poids et pour clore dignement le présent livre de la piété, cet avis de saint Alphonse touchant le *surérogatoire*. Parlant de ces règles où l'on s'accommode aux âmes faibles, le Saint Docteur estime qu'il faut, pour se sanctifier, ajouter à ce qu'elles exigent, selon ce mot de Saint-Bernard : ***Rien de parfait qui ne surpasse le vulgaire***. En effet, autant je conçois que le vrai ami de Dieu ne s'emprisonne pas dans un formalisme exagéré, aussi peu je comprendrais que, sa tâche ordinaire accomplie, il dût repousser toute inspiration d'ajouter quelque chose, et de faire à Dieu ce qu'on appelle *la bonne mesure*.

RÉSOLUTION

« Servir Dieu avec liberté et générosité tout ensemble. »

FIN DU LIVRE ONZIEME

J. M. J. A.

MOIS DE DÉCEMBRE

Vertu : L'ABNÉGATION

Texte : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.*

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.

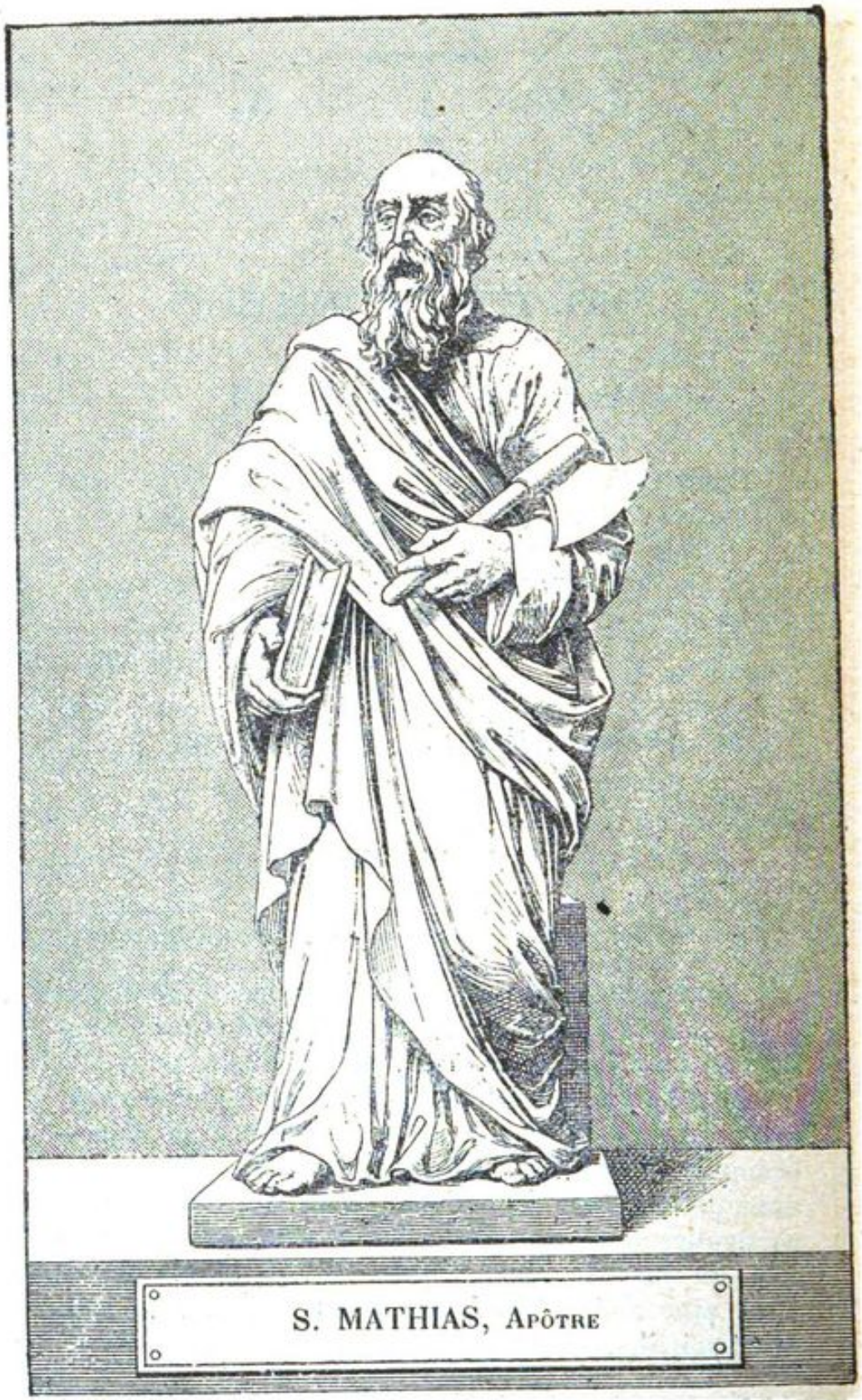
(S. Mathieu c, xvi 24).

Patron : Saint Mathias, apotre

ORAISON

Pour obtenir la grâce d'imiter Notre-Seigneur.

O bienheureux Apôtre, saint Mathias, vous que je choisis en ce moment pour patron et protecteur de mon abnégation, obtenez-moi, par votre puissante intercession, la grâce d'imiter de plus en plus les vertus et les exemples du divin Rédempteur en appropriant à la vertu indiquée pour ce mois mes méditations privées, mes résolutions spéciales et mon examen particulier de chaque jour, de telle sorte que je puisse dire un jour en toute vérité : Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ, qui vit en moi. Ainsi soit-il.



S. MATHIAS, Apôtre

LIVRE DOUZIEME

ABNÉGATION ET PATIENCE

Section I — Abnégation de soi-même

CHAPITRE PREMIER

L'AME ÉTEND SON REGARD SUR LES LIMITES DE L'ABNÉGATION

Jusqu'ici, cher lecteur, afin de satisfaire votre esprit, par plus de clarté, je me suis efforcé d'envisager chaque vertu à son vrai point de vue. Au commencement de ce dernier mois nous allons faire de même, car un auteur qui veut faciliter un travail doit avant tout bien définir. Avant de dire comment on entend, ici, la vertu d'abnégation, faisons deux remarques générales : l'une sur la distinction et la compénétration des vertus, l'autre sur la raison qui fait placer l'abnégation à l'arrière-garde du train des vertus.

2. — L'Esprit-Saint a fait un tissu subtil, infiniment délicat, insaisissable même à notre esprit fatigué, c'est le voile mystérieux qui pare et recouvre les élus, je veux dire l'ensemble des vertus ou la sainte charité. Tous les fils de ce vêtement partent du même point et tous y reviennent sans se confondre, mais à mesure qu'ils se

rapprochent du centre ils s'unissent tellement que sans les déchirer on ne saurait placer entre eux, même la pointe d'une aiguille. De plus, à mesure qu'ils s'éloignent du centre, ils se réunissent par des fils transversaux si nombreux et si tenus, qu'il est facile à l'œil le mieux fait de prendre l'un pour l'autre, s'il reste quelques instants à étudier leurs rapports d'ensemble. Ainsi en est-il de l'harmonie des vertus. Ne soyez donc pas surpris si l'abnégation touche à toutes les vertus. Toutes, en effet viennent du même centre, la charité, toutes y retournent. Toutes sont faites du même amour à la fois divin et humain. Surtout, ne pensez pas qu'on ferait preuve de sagesse en voulant subtiliser sur l'ensemble et la division des vertus.

3. — *Si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à soi-même, prenne sa croix chaque jour et me suive*[1]. Tel est le fond de tout l'ascétisme, si on envisage l'ascétisme comme la science des moyens à prendre pour se sanctifier. Mais qu'avons-nous fait jusqu'à présent par la pratique des autres vertus, sinon nous renoncer, prendre notre croix et suivre Jésus-Christ ? Pourquoi donc une place à part à l'abnégation, pourquoi la placer à la suite de toutes les vertus ? — Parce que toutes les vertus tirent leur perfection de celle-ci. Parce que surtout, quand nous n'attaquons pas notre personne elle-même, nous sacrifions en vain notre esprit par la foi, nos désirs par l'espérance, notre cœur par la charité, notre corps, nos biens, notre liberté et notre humeur par les vertus religieuses ; il nous reste un dernier fond d'amour-propre non immolé. Quel est l'homme qui se donne tout entier, sans réserve, et sans nul retour d'égoïsme ? C'est pour arriver à cette donation parfaite, que nous devons travailler tout un mois à acquérir ce par quoi toutes les autres vertus vivent et fructifient :

1. MATTH. XVI, 24.

l'abnégation de soi-même dans la vie ordinaire, dans la souffrance, et jusque sur la croix. Notre doux Rédempteur étant mort, un soldat lui ouvrit le cœur d'un coup de lance, et, joint à sa dernière larme, ce cœur rendit sa dernière goutte de sang. La vertu que nous allons essayer d'acquérir a pour rôle de donner ce coup de lance à notre *moi*.

4. — Bien que l'abnégation de soi-même entre comme élément essentiel dans toute vertu et surtout dans la mortification, elle a son caractère distinctif, qui est de combattre l'amour-propre *en lui-même*. Pour ce qui regarde la mortification, l'abnégation s'en distingue par son objet, qui est non plus le désordre de nos passions, mais nous-même. On se mortifie pour se sanctifier, on se renonce pour s'immoler. La mortification émonde l'arbre, l'abnégation le coupe par le pied. D'un soldat qui sacrifie sa vie on dira qu'il a de l'abnégation, on ne dira pas qu'il est mortifié. Par contre on peut être mortifié en bien des points sans avoir encore le courage de s'abandonner tout à Dieu et en Dieu. De même donc que la personne est aux passions ce que l'arbre est aux branches, ainsi l'abnégation est à la mortification ce que la racine est à l'arbre. En un mot, la mortification enchaîne et contient le *moi*, l'abnégation le sacrifie.

Abraham immolant Isaac a montré, sans doute, une héroïque vertu de mortification, quant à ses plus légitimes espérances, mais Isaac s'offrant lui-même a montré une abnégation plus immédiate de sa propre personne. On dit parfois à Dieu : Seigneur, je vous donne mon esprit, ma volonté, mon âme, mes biens, mes sens et tout moi-même. Ce dernier mot est-il de trop ? Non certes, et l'amour qui le profère le sent bien ! Si donc nous sommes mortifiés, quant à l'esprit et aux sens, quant au cœur et à la volonté propre, ne croyons pas inutile d'ajouter à la vertu de mortification celle de l'abnégation.

Attaquons-nous à nous-mêmes, pour mettre en nous, à la place du *moi* évincé, Dieu et notre prochain.

5. — De peur que nous ne comprenions pas assez pratiquement l'abnégation de notre *moi,* voici quelques actes de cette vertu : Vous avez donné votre avis et on n'en fait pas cas? N'ajoutez rien, rentrez en vous-même avec Jésus, dites comme lui. *Pour moi je ne contredis pas.* — Sauf le cas où la vérité et le bien général seraient en jeu, n'ayez de préférence que pour la volonté des autres. — Vous avez un désir, sinon qu'il intéresse le prochain ou la gloire de Dieu ne le manifestez à personne. En un mot ne faites pas trop paraître vos vues, vos goûts, vos desseins purement personnels. Surtout évitez de contester, de vouloir l'emporter à tout prix, même sous prétexte d'un plus grand bien. Cette mort à votre *moi* vous attirera tant et tant de bénédictions qu'il est impossible de les énumérer. Je me contenterai de vous dire ce seul mot : La paix du cœur s'établit sur l'immolation du moi comme l'herbe pousse dans les champs : vite et toujours.

6. — Trouverait-on des âmes qui mettraient une certaine complaisance à s'examiner, à se mortifier et à se voir grandir en vertu ? Peut-être! Car on préfère plutôt encore se contrarier que s'oublier. Un religieux au fond de son couvent peut en arriver à cette subtilité d'amour-propre qui ne pense plus qu'à soi, à ses propres intérêts, à sa propre personne. Ce n'est pas là le travail de la perfection, mais celui de la nature illusionnée. C'est là se servir de Dieu et des hommes, ce n'est pas se sacrifier à leur service, s'oublier tout entier pour eux, se renoncer soi-même afin qu'ils vivent en Dieu. L'oubli de soi jusqu'au sacrifice de sa vie, en faveur de Dieu et des âmes, voilà, si je ne me trompe, l'acte essentiel de la vraie abnégation chrétienne. Celui qui lisant ces dernières paroles commence à frémir intérieurement, peut

croire qu'il comprend quelque chose de ce qu'il lit.

7. — Le démon s'entend à nous faire prendre la mortification pour l'abnégation de soi-même. « Par cette méprise, dit-il, les âmes n'iront jamais jusqu'au fond de l'esprit religieux. Elles essaieront de mortifier leurs passions, et je leur ferai croire qu'elles y réussissent assez, que c'est là toute l'abnégation ». Mais qui donc, au moins d'une certaine façon, ne se mortifie dans le monde ? Cet avare qui se prive même de la nourriture soignée dont aurait besoin son corps délabré, cet ambitieux qui refoule son orgueil et subit les dédains d'un parvenu, sans avoir l'air de les sentir, tant d'autres enfin, ils se mortifient tous ; parce qu'ils tiennent plus à l'objet privilégié d'une ou deux passions, ils leur sacrifient les autres. En somme, c'est à eux-mêmes qu'ils sacrifient, comme le serpent laisse broyer sa queue pour sauver sa tête ; ils ont une sorte de mortification matérielle, ils n'ont pas l'abnégation de soi-même en faveur de Dieu et du prochain, qui fait tout l'esprit de la vraie mortification. Aussi leur amour-propre fraternise-t-il assez bien avec cette fausse mortification. L'abnégation de soi-même, si elle est vraie, frappe au cœur tout amour déréglé.

8. — Considérez votre doux Rédempteur portant avec amour et joie la pensée continuelle qu'un jour il serait sacrifié sur une croix, et ne résistant pas plus dans la volonté supérieure de son âme à cette sanglante immolation de sa vie que l'agneau qu'on mène à la boucherie sans qu'il s'en doute. Sa vie était vouée, consacrée à glorifier son Père et à sauver nos âmes : lui-même l'avait ainsi voulu et accepté. Son heure venue, il ne fuit pas. Le long de sa vie, il ne recherche pas un instant sa gloire, son plaisir ou son repos personnels. La force implacable de son amour le poussait au Calvaire par la voie de tous les renoncements, de toutes les humi-

liations, de tous les brisements. Or, cette force d'amour, voilà l'âme de la vertu que nous abordons maintenant, avec l'intention de parfaire notre imitation du divin Rédempteur.

9. — Que cette force existe en vous à l'état vivace, comme elle existait chez ce saint M. Vianney, curé d'Ars, qui passait ordinairement plus de douze heures par jour au saint Tribunal, ce chevalet inconnu où le zèle martiryse le vrai pasteur d'âmes, vous comprendrez mieux alors les quelques vérités que nous allons offrir à votre méditation sur un aussi beau sujet. Que cette force d'amour, enfin, anime votre vie habituelle dans toutes ses actions, comme elle animait la vie d'un autre serviteur de Dieu [1], qu'on pourrait surnommer le *Curé d'Ars* des *lépreux*, et qui passa quarante ans au service de ces malheureux, leur rendant non seulement les devoirs du saint ministère, mais les soins matériels les plus rebutants, ne se contentant pas d'aller les voir de mois en mois, mais vivant constamment au milieu d'eux, mangeant et buvant avec eux, que dis-je, n'ayant lui-même pour apprêter ses pauvres repas qu'un misérable lépreux. Vous aurez alors, à l'exemple de nos admirables SŒURS DE CHARITÉ et FRÈRES DE SAINT-JEAN DE DIEU, de la vraie abnégation surnaturelle.

RÉSOLUTION

« Demander à Jésus agonisant la force d'entrer dans l'esprit de la vraie abnégation. »

1. Peters Donders, rédemptoriste hollandais, mort en odeur de sainteté, à Batavia, près de Surinam, le 14 janvier 1887.

CHAPITRE II

L'AME ÉTUDIE SON MAUVAIS AMOUR-PROPRE ET RÉSOUT DE L'EXTERMINER

Puisque l'abnégation de soi-même a pour objet de frapper l'amour-propre au cœur, il est essentiel de connaître le cœur de l'amour-propre. Mais quel esprit assez subtil pourrait découvrir le dernier retranchement de ce maudit amour? Afin de ne pas porter nos coups en l'air, prenons pour cœur de l'amour-propre un défaut connu, commun et presque indéracinable; l'aversion de ce qui ne nous est pas personnel, la manie de tout ramener à soi.

2. — Si les pharisiens avaient eu le pouvoir des miracles, ils ne se seraient pas fait scrupule d'en opérer le jour du sabbat, mais n'ayant pas ce pouvoir, ils devaient trouver mauvais que Notre-Seigneur en fît. Ayant donc appelé en leur conseil l'aveugle que Jésus venait de guérir à la piscine de Siloë, ils voulaient trouver à tout prix quelque moyen de nier le miracle de sa guérison. *Rends gloire à Dieu,* lui dirent-ils; *pour nous, nous savons que cet homme est un pécheur.* Mais il leur dit : *S'il est pécheur, je ne sais; je sais une seule chose, c'est que j'étais aveugle et qu'à présent je vois. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.* Ils répliquèrent : *Tu es né tout entier dans le péché et tu nous enseignes! Et ils le jetèrent dehors*[1]. Voilà l'histoire de l'amour-propre. Le Christ n'étant pas pharisien, ne louant pas la conduite des pharisiens, ne rendant pas gloire aux pharisiens, devait naturellement passer à leurs yeux pour un

1. Joann. IX.

pécheur. La guérison de l'aveugle-né n'ayant pas été faite par des pharisiens ne pouvait être vraie. En vain le seul juge de cette affaire affirmait-il le fait, les pharisiens, n'ayant rien eu à voir en la chose, il fallait le jeter à la porte lui et ses idées.

3. — J'ai conçu le plan d'une maison qui me fera passer pour un architecte de génie ; tout à coup, celui auquel je le montre me dit qu'il a vu le pareil dans la ville voisine : ce plan ne me plaît plus, je le déchire. Mon employé a une idée d'or ; elle ne m'est pas venue à moi, elle ne vaut rien. J'ai peint une toile magnifique ; un ami y a mis la dernière main, je n'ose plus la montrer. Il s'agit pour moi d'organiser une excursion ; un de mes associés émet une idée différente de la mienne et meilleure, la chose ne se fera pas. Voici un livre que chacun admire ; je ne saurais comprendre pourquoi, j'avais, en effet, conçu le même ouvrage d'une autre façon. J'ai déterminé que tel malade avait besoin de tel traitement ; un médecin voisin a prescrit autre chose, il s'est bien trompé. — Voilà, cher lecteur, quelques aperçus sur le cœur de l'amour-propre.

4. — L'amour-propre est caractérisé par ceci qu'il n'aime que soi. Tout ce qui ne lui procure ni gloire ni avantage a beau être digne d'admiration, utile aux hommes, précieux devant le Seigneur, il n'y trouve aucun goût, il n'y voit rien de bien, ni de bon, ou s'il est forcé d'y reconnaître du mérite, il en détourne les yeux à cause de la tristesse qu'il en éprouve. Par contre, tout ce qu'il dit est bien dit, tout ce qu'il fait est bien fait, tout ce qu'il veut est bon, tout ce qui lui plaît doit plaire à tout le monde, quand même ce seraient des choses de nulle valeur en elles-mêmes ou même mauvaises. Si donc il doit apprécier une œuvre quelconque, il ne se demandera pas si elle est utile à la gloire de Dieu, il dira ; elle me plaît, ou elle ne me plaît pas,

selon qu'elle lui paraîtra conforme ou non à sa manière de voir et de faire.

Cet amour-propre éclate parfois jusque dans les Conseils. Faut-il élire un supérieur ? Chaque votant est exposé à donner sa voix non pas au sujet qui lui paraît le plus capable de glorifier Dieu et de rendre heureux le prochain mais à celui dont il attend le plus pour soi-même. Saint Paul a bien vu ce triste défaut, quand il s'est écrié avec ndignation : *Ils cherchent tous, non pas l'intérêt du Christ mais le leur.*

Autres traits caractéristiques de l'amour-propre. On va se dévouer à une œuvre ; au lieu de la cacher aux hommes pour que Dieu seul ait à nous en féliciter, on la fait savoir à tout le monde. Ou bien on attend pour choisir la part à faire aux autres d'avoir bien vu ce que l'on aura soi-même, et l'on sera généreux pour autrui dans la mesure où l'on partagera son sort. En somme on se donne pour se faire valoir, on est obligeant par intérêt, on aime avant tout par égoïsme. Dieu se donne par bonté et la bonté ne connaît pas ses intérêts, elle n'a d'yeux que pour voir l'intérêt d'autrui et pour le lui procurer.

5. — Les jugements de l'homme sont si habituellement faussés par cette passion maudite, qu'on a bien raison de n'admettre comme jugement droit que celui qui est établi sur une critique eclairée, indépendante, désintéressée, absolument impartiale. L'indifférence ou l'antipathie qui désolent tant de sociétés, viennent de ce qu'on ne pense qu'à soi, qu'à ses intérêts, qu'à ses goûts, jugements et avantages personnels.

La quasi impossibilité de s'unir, de s'entendre et d'agir d'un commun accord, en la plupart des questions vient également du même principe. On a dit du roi Louis XIV qu'une de ses grandes qualités fut de s'entourer d'hommes de génie et de suivre leurs idées. Si

l'amour-propre domine un chef, ce chef s'entourera d'hommes sans valeur ou sans initiative, au milieu desquels il pourra briller et agir tout seul, sans contrariété ni opposition aucune. Il brillera en effet, mais dans la nuit, il ne sera le premier que faute de concurrents. Cela n'est ni glorieux ni utile. C'est anéantir une armée pour trôner sur des cadavres.

6. — L'amour-propre nous porte à remplir les devoirs de la religion d'une certaine façon : dans la mesure qu'ils nous plaisent. Il conviendrait de réciter mon office maintenant ; je n'y ai point de goût : donc attendons, au risque de nous laisser mettre en retard et d'en précipiter la récitation. Ah ! mon cher lecteur, voilà bien le donjon de la citadelle ennemie. N'estimer que ses idées, que sa manière de faire ; vouloir réduire tout le monde à son opinion, façonner les âmes à son image et ressemblance ; adopter ou rejeter quelque projet, quelque œuvre ou quelque devoir, selon qu'il nous va ou non ; chercher la gloriole ou le plaisir de son *moi* jusque dans le ministère sacré ; dédaigner les avis sans examiner ce qu'ils valent, ne pas supporter une contradiction motivée et respectueuse ; en un mot, se faire de soi-même le principe et la fin de sa conduite, et vouloir en faire le principe et la fin de la vie de ceux que nous gouvernons ou qui nous entourent, voilà l'amour-propre dans son plus bel épanouissement. Vous dites qu'un tel vice se résume en une secrète et perpétuelle tendance à l'autodéification, soit en un penchant si affreux, qu'il ne vise rien moins qu'à remplacer Dieu ? — Vous avez bien jugé.

7. — L'abnégation de soi-même a donc pour but premier la mortification de l'amour-propre, elle tend à le combattre directement et en lui-même mais comme dit le maître, *en ce monde* (JOAN. XII). Car pour ce qui est de votre déification au ciel, comme elle suppose

votre union à Dieu, n'y renoncez jamais, surtout si vous voulez aimer Dieu purement. Le renoncement à soi, en ce monde, se fait en méprisant ses goûts, ses jugements et ses œuvres dans ce qu'ils ont de personnel en nous. Cela se fait encore en se forçant de suivre la ligne du devoir, selon l'idée de Dieu et de ses représentants, ne tenant autrement compte des répugnances qu'on ressent que pour s'en moquer et les fouler aux pieds. Cela se fait en prenant conseil des autres, en se laissant aider, contredire, avertir, corriger, de bon cœur et par tout le monde, pour autant du moins qu'il n'y a pas de péché dans ce qui nous est conseillé. Vous combattrez aussi votre cher amour-propre en vous intéressant à vos frères, à vos ouailles, à vos sujets, en faisant cas de leurs idées, en respectant leur personne, en les servant par amour pour Jésus-Christ dans le sentiment que vous n'êtes pas même digne de faire ce service, et de pratiquer l'amour ou l'amitié de Dieu, puisque vous devriez être en enfer au milieu des démons auxquels peut-être vous vous êtes, par le péché mortel, vendu et revendu maintes fois. — Faites l'expérience du renoncement ainsi entendu, renoncez-vous de la sorte pour glorifier Dieu par votre amour et aussi pour vous acquérir le bonheur de ce divin amour, vous constaterez combien efficace est le renoncement nourri d'espérance et combien faux, le contraire.

RÉSOLUTION.

« Voir Jésus-Christ dans mon cher prochain, et dire de tel ou tel confrère apte à faire le bien : *il faut qu'il croisse, et que moi je diminue.*

CHAPITRE III

L'AME APPROFONDIT SON ETUDE DE L'ABNÉGATION

S'IL en coûte trop à votre volonté supérieure d'obéir, de souffrir, de mourir, c'est manque d'abnégation, car cette vertu est une force d'amour surnaturelle qui facilite l'oubli de soi, fait accepter sans répugnance de volonté supérieure les revers, les maladies, la calomnie, engendre même un réel désir d'immolation pratique et effective qu'on appelle amour de la croix. Ne vous flattez pas d'avoir acquis cette vertu à un degré élevé. Saint Pierre présumait de lui-même, lorsqu'il disait à notre Sauveur: *Quand il me faudrait mourir, je ne vous renierai point.* Le moment de tenir parole étant venu, Pierre fit voir de quelle faiblesse un homme, d'ailleurs craignant Dieu, peut être capable. La vertu prédispose à l'accomplissement parfait du devoir, elle le rend facile ; c'est la raison pour laquelle il faut toujours travailler à l'acquérir, car la vertu ne s'improvise pas. Semblable aux arbres à fruits, elle pousse lentement, à force de prières et d'actes généreux. Si nous ne travaillons pas à la vertu, comme à une tâche quotidienne, nous pourrons bien dire à Dieu, tous les jours, et même de bonne foi : Seigneur, je ne veux que vous ! *etiamsi oportuerit mori, non e negabo.* Au moment de l'épreuve nos résolutions hâtives sécheront comme l'herbe qui n'a pas de racines.

2. — Le premier préfet apostolique du Dahomey * nous a conté avec quelle barbarie on immole, dans ce pays, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, aux mânes des rois défunts. Cerner un village, la nuit, charger de fers ses habitants, les entasser dans une

* R. P. Ménager, aujourd'hui rédemptoriste.

prison et s'apprêter à les massacrer, à la première heure, n'est qu'un jeu pour ces cruels idolâtres. Essayez donc d'imaginer ce qui se passe alors dans le cœur des infortunées victimes. Elles courbent la tête cependant et vont à la boucherie ! Pareilles aux gladiateurs de Rome, elles disent à leur manière : « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » Voyez quelle abnégation il nous faudrait pour subir le même sort ; quelle ferme espérance, quelle charité, surtout ! Ce tempérament, voilà pourtant ce qu'il nous faut acquérir.

3. — Par l'oubli volontaire et le mépris de soi, par l'esprit de sacrifice et d'immolation personnelle, on n'entend rien autre chose que l'esprit de David, des Maccabées, de saint Paul et de tous les martyrs. David, persécuté, errant, obligé de jouer sa vie chaque jour, et soutenant ces héroïques combats pour le saint nom de Dieu, disait : *Levez-vous, Seigneur, venez à notre secours, délivrez-nous à cause de votre nom..., voilà que pour vous nous sommes, tous les jours, comme des condamnés à mort et comme des brebis qui attendent, du matin au soir, le temps où elles seront égorgées* (Ps. XLIII). David demande d'échapper à la mort, mais il supporte la tribulation : *Vous nous avez humiliés au lieu de l'affliction, et l'ombre de la mort nous recouvrit. Mais nous n'avons pas oublié le nom de notre Dieu, ni invoqué un dieu étranger. Est-ce que Dieu — qui sait les secrets du cœur — n'aura pas égard à cette fidélité ?* (Ps. 43) Ainsi devons-nous faire le sacrifice de tout nous-même, de notre vie surtout, mais aussi compter sur le bonheur d'aller vivre au ciel avec ce Dieu pour qui nous nous immolons. N'est-ce pas ce que firent les Maccabées ? Lisez leur histoire dans la Sainte écriture, faites-la lire aux séminaristes et au peuple : comme toujours nous avons besoin de savoir mourir pour le nom de Jésus-Christ, pour la défense de son Pontife et de son Eglise.

4. — Les premiers chrétiens savaient qu'en servant le Christ ils s'exposaient aux supplices les plus affreux. Chacune de leurs communions, du moins au temps des persécutions, pouvait paraître la dernière. Ils vivaient donc dans la continuelle alternative d'avoir à renier la foi ou à mourir cruellement. Or, ils aimaient assez Notre-Seigneur, ils tenaient assez à leur salut, pour supporter cet état violent. Encore une fois, avons-nous cette vertu? Méprisons-nous assez notre vie? Ne redoutons-nous pas, au contraire, même de penser que nous pourrions être jetés en prison? Confions-nous à Dieu pour ce cas, mais à condition de nous exercer à l'abnégation de nous-même par les sacrifices ordinaires de la vie sérieusement et solidement religieuse, par l'oubli et le mépris de nous-même.

5. — Au risque d'avoir à y revenir plus loin, considérons, dès maintenant, le grand et admirable saint Paul. Son exemple nous fera sentir davantage à quoi nous devons travailler pendant ce mois. Il nous montrera quelle générosité, quelle grandeur d'âme, quelle invincibilité nous cherchons ici, par la grâce de Dieu et l'exercice quotidien du renoncement.

L'Esprit-Saint, dit-il, *m'atteste que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Mais je ne crains rien de ces choses, et je ne regarde pas ma vie comme plus précieuse que moi, pourvu que j'accomplisse ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, de rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu.* (ACT. XX.) Que dites-vous là? ô apôtre plus grand que le monde! vous savez par l'Esprit-Saint, c'est-à-dire d'une manière certaine, que vous allez être chargé de fers, insulté, maltraité, persécuté dans votre ministère, et vous ne tremblez point? — Je ne m'inquiète pas de si peu. — Mais, il y va de votre vie même. — Ma vie n'est pas plus précieuse que moi. — Mais le Christ vous a nommé *vase*

d'élection, vous êtes une colonne de l'Eglise, direz-vous que votre personne n'est rien? — Tout ce que je suis, c'est par la grâce que je le suis. De moi-même je ne suis que néant, que péché ; je suis la victime dévouée au Rédempteur, un bélier de sacrifice dont le sang ne demande qu'à se répandre pour apprendre aux mortels jusqu'où ils doivent pousser l'amour de leur Sauveur crucifié. Pour moi, la vie n'est rien, le devoir est tout, la mort est un gain, je ne veux pas vivre en moi mais en Dieu, pour que le Christ revive en moi. O le grand, ô l'immense cœur ! ô Saint Paul, apprenez-moi à m'oublier pour Dieu.

6. — En se consacrant à Dieu, le prêtre et le religieux se sont constitués béliers de sacrifice, mais cela n'a été qu'un acte. Il faut que toute notre vie réponde à cet acte fondamental. La vertu est une habitude permanente qui suppose des actes multiples et forts. Nous serons de vertueux prêtres et de vertueux religieux, selon que nous saurons nous sacrifier à l'accomplissement de nos devoirs, aujourd'hui, demain, jusqu'à la mort. Jésus, notre modèle, ne s'est arrêté que sur la croix. Marchons à sa suite jusqu'à ce que, agonisants, nous puissions dire avec lui : *Tout est consommé.* Tous les renoncements que Dieu m'a demandés sont accomplis, tous les sacrifices que l'obéissance m'imposait sont faits, tous les dépouillements que m'inspirait le zèle des âmes sont opérés et finis. Je n'ai plus qu'à donner à Dieu mon âme toute saignante d'amoureuse douleur. *Et mori lucrum.*

7. — Pour entrer dans le premier degré ou la première section de l'abnégation, considérons maintenant ce qu'il faut entendre par l'oubli de soi dans la vie ordinaire. Ici nous visons les lâches. Pardonnez la violence de ce mot. Il peut se rencontrer des âmes égoïstes qui, s'épargnant outre mesure, désertent à chaque combat et disent aux autres : avancez, voici l'ennemi, faites-vous tuer au

besoin, je me réserve pour plus tard. — Le Sauveur avait soif de se donner, de s'immoler; eux! c'est juste le contraire. Ils parlent, cependant, de vouloir lui ressembler! Une épidémie éclate-t-elle? quoique bien portants, ils laissent à des confrères plus faibles le soin des moribonds. Est-ce la guerre? ils fuient, alors que le devoir serait de mourir au poste.

La nation qui n'aurait pas d'autres soldats pourrait plier son drapeau, abaisser son épée et laisser envahir ses foyers. Faut-il porter les derniers sacrements à un malade? passer deux ou trois jours par semaine au saint tribunal? une apparence de rhume leur fera objecter qu'ils ne peuvent pas. Y a-t-il une corvée à faire? ils n'y sont plus. Ce sont toujours les mêmes, dit-on, qui se font tuer. On pourrait dire: ce sont toujours les mêmes qui font tuer les autres.

8. — Négligeons notre personne, nos intérêts, notre vie, dans la mesure que nous négligeons la personne, les intérêts, la famille, la vie de ceux qui nous entourent. Ce seul avis, s'il est mis en pratique, nous fera bien voir que l'abnégation de soi-même n'est point une vulgarité.

Prière. — Mon cher et bien aimé Seigneur, vous avez promis à qui vaincra son égoïsme, une manne cachée; et cette manne inconnue a tellement excité l'ardeur des grandes âmes qu'elles ont tout quitté pour l'obtenir. Moi, je vous supplie de me prendre en compassion. Je brûle de devenir votre ami intime, je ne rêve d'autre bonheur que votre plaisir et votre amitié; je comprends d'ailleurs que, pour vous être ainsi uni, j'ai à me détacher de toute créature et surtout de mes instincts mauvais: bien plus, le renoncement à cette vie en vue d'acquérir l'autre me paraît enviable, et l'immolation de mon faux amour dans le dessein d'obtenir votre véritable amitié, chose naturelle. Je suis donc décidé à sacrifier jusqu'à ma vie pour devenir votre ami durant l'éternité;

et cependant je reste faible devant l'épreuve. J'ai peur de me laisser clouer avec vous sur la croix ; quand votre main transpercée s'ouvre pour saisir la mienne, je frémis et je recule, perdant ainsi non pas toujours votre grâce mais bien vos ardeurs. Et ensuite le remords me tourmente et mon cœur gémit, car je n'aime que vous. O mon Jésus, vous seul pouvez m'unir à vous, en m'arrachant à mes tristes faiblesses. Enlevez-moi de force, ô mon amant divin, oui enlevez-moi !

RÉSOLUTION

« Offrir souvent ma propre vie à Notre-Seigneur.

CHAPITRE IV

L'AME COMBAT LES ABERRATIONS QUI NOUS FONT TENIR A NOTRE PERSONNE D'UNE FAÇON DÉRÉGLÉE

En énumérant aux Corinthiens les qualités du saint amour, le grand Apôtre écrit : *La charité ne cherche pas ses avantages, elle souffre tout..., elle supporte tout* [1] : c'est ce côté de la charité qu'on appelle abnégation ; malheureusement, ajoute le même saint Paul : *Tous recherchent leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ* [2], et voilà l'amour-propre déréglé, l'éternel adversaire de l'abnégation chrétienne et de toute sainteté. Considérons ce funeste amour : c'est l'ennemi.

2. — Tout dans la création cherche sa conservation a soi, son accroissement à soi, son bien à soi : l'arbre s'efforce de puiser dans le sol ce qui doit le nourrir, l'oiseau cherche partout de quoi faire son nid et s'occupe à trou-

1. Cor. XIII, 5.
2. Philip. II, 21.

ver sa nourriture, la pierre qui roule semble tendre elle-même au lieu de son repos, et, quand elle l'a trouvé, on dirait qu'elle tâche à s'y accroître en s'unissant le sable, les graviers et tout ce qui l'entoure. Ainsi l'a voulu Dieu, pour que tout prospère ici-bas ; nous sommes donc loin d'être coupables lorsque nous pensons à nous, à notre santé, à notre bonheur. Le malheur pour nous est que l'amour-propre déréglé nous fait chercher ces biens avec passion, désordre, et aux dépens du prochain.

3. — Dieu qui a donné à l'arbre la loi de plonger ses racines dans le sol pour y puiser son accroissement et sa perfection, avait donné à l'homme l'instinct de chercher en son Créateur son propre achèvement et sa vraie félicité. Comme l'ange révolté, l'homme voulut trouver en soi-même ou dans les biens créés qu'il avait autour de lui, et à sa disposition, ce bonheur qui ne se trouve qu'en Dieu : il a péché, il s'est dévoyé et nous avons accru par nos péchés cette tendance horrible qui nous détourne de Dieu pour nous replier sur nous-mêmes ; et nous cherchons notre bonheur sans lui, ne sachant pas assez voir que nous ne l'y trouvons pas : nous exploitons notre esprit comme un foyer suffisant de lumière, notre cœur comme la source de tout l'amour nécessaire à la vie, notre corps comme l'instrument de tout vrai plaisir. Est-il étonnant que nous ne rêvions que de nous, que nous ne voulions que nous, alors que depuis le péché nous avons comme l'instinct que nous suffisons nous-même à notre bonheur, à notre achèvement et à notre fin ?

4. — L'homme qui espère en ses richesses, c'est-à-dire qui compte sur elles pour avoir le bonheur, cet homme tient à ses richesses avec toute la force de la loi de conservation, c'est-à-dire comme à sa vie. Il pense donc à augmenter ses trésors et ne s'inquiète de rien autre. De même nous, espérant mal en nous-mêmes, c'est-

à-dire comptant sur nos propres ressources pour être heureux, nous tenons à nous, à notre esprit, à notre corps, à notre vie, comme au bonheur même, et par conséquent c'est plus fort que nous de nous sacrifier ; autant vaudrait nous parler de changer de nature, de voler en l'air ou de nous transformer en séraphins, que de nous dire : renoncez-vous vous-mêmes. Voilà donc la première aberration de notre amour-propre : nous nous aimons en nous-mêmes, alors que nous devons nous aimer en Dieu ; nous cherchons notre conservation propre en elle-même, au lieu de la chercher en Jésus-Christ : l'unique amour digne de notre cœur.

5. — Si donc il faut, pour ne pas perdre Dieu, perdre la vie, la santé, les aises du corps, nous croyons perdre le bonheur même et nous nous cramponnons à la vie, à la santé, aux aises du corps comme si, cela perdu, tout était perdu. De là, impossibilité de nous sacrifier. Mais notre amour de nous-mêmes n'est pas seulement déréglé en ce sens que nous tenons à nous comme si nous étions notre propre bonheur, il est déréglé en ce sens encore que nous voulons notre propre avantage avant tout autre, avant celui de Dieu lui-même. Ainsi, dans le péché, le pécheur a-t-il coutume de dire : je ne veux pas offenser Dieu, mais je veux me satisfaire moi avant tout ; pourquoi ne me laisse-t-il pas libre de disposer de moi avant tout pour moi-même ? d'où vient qu'il m'interdit de satisfaire tous mes désirs ?

6. — Nous nous croyons faits pour nous et non pour Dieu, et nous croyons que tout ce qui existe est créé pour nous avant d'être créé pour Dieu ; donc nous avant tout, et tout pour nous, et nous pour nous seuls ! Dès lors il est tout naturel que nous voulions nous complaire en nous-mêmes, nous servir, nous soigner, nous conserver éternellement, sans nulle gêne et dans tous les plaisirs ; tout cela sans Dieu et hors de Dieu.

7. — La foi fortifiant notre raison nous fait voir que Dieu seul est notre ressource unique, non moins que l'usufruitier et le maître de toute notre personne. La foi nous fait comprendre que si nous rendons à Dieu ce qui lui appartient, c'est-à-dire notre personne entière, cet acte de justice nous fera vivre en Dieu et parvenir au bonheur. Dès lors, notre amour-propre se réforme : il fait place à Dieu avant tout : il sacrifie tout à celui qui seul est maître de tout, et il puise dans ce sacrifice l'espoir, la certitude de tout retrouver en Dieu ; il devient espérance et vertu, amour-propre réglé et saint. Notre-Seigneur veut-il obtenir de ses disciples qu'ils se renoncent, qu'ils portent leur croix, qu'ils vivent et meurent pour lui ? il ne dit pas, quiconque veut me plaire doit s'anéantir et renoncer au bonheur. Il dit : *quiconque aura quitté pour moi son père, sa mère...*, etc., *recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.* On dira : c'est encore de l'amour-propre. Oui, mais du bon amour-propre, de l'amour-propre à cultiver comme fort agréable à Dieu, puisque chercher la vie éternelle, c'est le chercher lui-même et ne vouloir le bonheur, en résultat final, que pour glorifier sa divine bonté.

Prière. — O mon Dieu, je sens en moi le dérèglement affreux de l'amour-propre : moi avant tout, voilà la devise de ma pauvre nature déchue : je tiens à un cheveu de ma tête, à une idée de mon esprit, à un caprice de ma volonté, j'y suis rivé d'instinct ; je vis pour moi, je veux que tout s'occupe de moi, pour me servir et me rendre heureux. L'oubli me fait peur ; l'indifférence me tue ; je suis plein de moi-même. Ah ! de grâce, détruisez en moi ce désordre affreux ; rendez-moi la rectitude d'esprit et de cœur qui fait dire : Dieu avant moi, et mon prochain aussi bien que moi ! Faites qu'au moins je me recherche en vous, qui êtes ma vraie fin. Alors je n'aurai plus cette horreur déraisonna-

ble du sacrifice et de l'abnégation. Alors je saurai me dire cette parole qui a fait tant de martyrs : Celui qui perd sa vie en ce monde, pour l'amour de Dieu, conserve son âme pour la vie éternelle. Alors, enfin, un peu semblable à vous, je pourrai commencer à me renoncer moi-même pour aimer Dieu et les âmes en chrétien généreux. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Bien croire à cette maxime de Jésus-Christ : « il est mieux de donner que de recevoir ! ».

CHAPITRE V

L'AME SE PERSUADE QUE L'ABNÉGATION MÈNE A TOUT BIEN

L'ESPRIT de mortification nous porte à contrarier nos passions, parce que ces passions menacent de nous perdre et parce qu'elles entravent notre union avec Dieu. L'abnégation de soi-même est bien plus radicale ; elle combat même ce qui n'est pas un mal direct, et il lui suffit qu'il s'agisse de nous autrement qu'en Dieu, pour qu'elle s'alarme et s'écrie : *abrenuntio*. Ainsi sainte Madeleine pénitente se mortifiait par le jeûne ; mais quel besoin David avait-il de s'abstenir d'un peu d'eau ? d'étancher la soif qui le consumait était-ce un danger pour sa vertu ? mais l'homme animé d'un véritable amour de Dieu cherche à n'aimer que Dieu d'un amour direct, et à ne s'aimer soi-même qu'en Dieu et que pour Dieu.

2. — Celui qui se méprise et se hait soi-même pour mieux aimer Dieu, celui-là vogue à pleines voiles vers le bonheur et la vertu. Tout acte vertueux naît de l'abnégation de soi-même, ou mieux, il suffit de s'en vouloir à

soi-même et d'aimer à se contrarier en tout, par principe d'abnégation, de sacrifice et d'immolation, pour aller de vertu en vertu jusqu'à la plus sublime sainteté. Secret des saints, par lequel on s'aime d'autant mieux pour l'éternité qu'on se renonce davantage, en cette vie, pour Dieu et pour le prochain.

3. — L'esprit de contradiction de soi-même mène droit à la foi, car il est clair que si on refuse d'adhérer à son propre sens, ce n'est que pour donner raison à Dieu. Si vous contrariez vos désirs, c'est pour aller au-devant des désirs d'un autre; et de quel autre ? Dieu seul peut vous persuader aux dépens de votre amour-propre. Briser sa volonté pour le plaisir de l'immoler à Dieu, n'est-ce pas la fleur de la charité ? Ainsi l'abnégation de nous-même nous unit à Dieu par voie directe et assurée ; et comme Dieu est tout bien, l'abnégation mène droit à tout bien.

4. — Ayez l'habitude de vous refuser toute superfluité pour n'avoir que Dieu en fait de richesse et d'aisance, voilà la pauvreté ; renoncez à tout plaisir, à toute affection personnelle, pour n'aimer et ne jouir qu'avec Dieu, voilà l'angélique pureté ; ne vous accordez aucune volonté pour mieux faire celle de Dieu, vous serez un parfait obéissant. On voit donc que l'abnégation de soi-même est comme l'élément de toutes les vertus.

5. — Le principe d'aller toujours contre son propre sentiment, en tant que sentiment égoïste, est un principe qui mène si invariablement au droit chemin et à la volonté de Dieu, que tous les auteurs spirituels nous disent qu'en cas de doute touchant un parti à prendre, il n'y a qu'à voir celui qui renferme le plus d'abnégation et qui contrarie le plus notre nature mauvaise, pour être sûr d'avoir choisi le plus parfait.

Ne nous laissons pas aveugler par ce prétexte que si l'on veut être un homme, il faut bien avoir son jugement propre et son opinion particulière sur les choses. La plu-

part du temps, c'est aux seuls représentants de Dieu qu'il importe de se faire des opinions, parce qu'ils ont à conduire les autres prudemment. Mais comme il n'y a, en définitive, aucun mal à avoir ses idées, le démon abuse de cela pour nous attacher tellement à notre propre sens que pour le soutenir, nous en venons parfois à des subtilités dignes d'un hérétique, quand nous n'allons pas jusqu'à mépriser notre contradicteur. Encore une fois prenons garde à ce danger. Sacrifions notre manière de voir, pour Dieu. N'en parlons pas, n'ergotons point pour la défendre, à moins de nécessité. Car cet attachement à ces idées, lorsqu'il est vraiment volontaire et excessif, est un ferment d'orgueil si subtil qu'il empêche l'amour de Dieu de s'établir dans le cœur et qu'il interdit tout progrès réel en la sainte perfection. Si donc nous sommes opiniâtres dans notre jugement, tenons compte de cette observation comme d'une chose de très grande importance.

6. — Celui qui, à force de se renoncer et de se sacrifier lui-même dans son corps et dans sa volonté, est parvenu à se vaincre, et à posséder la vertu ou force habituelle d'abnégation propre, celui-là ne rencontre plus que de faibles difficultés dans l'accomplissement du devoir. Tout lui devient facile, même ce qui épouvante l'homme non encore exercé à se renoncer. La raison en est que les difficultés de la vertu ne viennent que de notre amour-propre, de notre ignorance et de notre faiblesse.

7. — Qui dira l'avantage pratique et perpétuel qui résulte de ces simples mots : vertu facilitée ? Celui qui s'exerce aux vertus et qui s'en soucie, parce qu'il veut imiter le Sauveur, estimera plus que l'or et l'argent tout ce qui lui facilite ces vertus. Estimez donc et désirez souverainement la sainte abnégation de vous-même, la mort quotidienne de votre amour-propre déréglé.

8. — La vraie abnégation n'est pas seulement un guide sûr et un levier puissant pour la vertu, elle épure la charité et centuple le mérite de nos œuvres. Que d'âmes perdent les trois quarts des mérites qui devraient répondre à ce qu'elles font, uniquement parce qu'en leurs œuvres bonnes et méritoires, elles se recherchent encore trop naturellement elles-mêmes, faute d'abnégation ? Qui renonce à soi, arrive vite au parfait amour de Dieu... Nouvel avantage de cette incomparable vertu d'abnégation.

9. — Qui a goûté le plaisir de vaincre en est enivré ; c'est le breuvage des héros, c'est la manne cachée promise par le Christ : *Vincenti dabo manna abscunditum. Au vainqueur, je donnerai une manne cachée.* (APOC. II, 17.) Rien ne rassure autant sur l'éternel souci du salut que le renoncement à soi-même, le sacrifice vrai de sa vie ; parce que rien ne dénote plus d'amour et plus de sainteté. Quel malheur d'être si faible !

10. — L'habitude de se sacrifier toujours et en tout, corps et âme, dans les petites comme dans les grandes choses, rend si dévoué, si généreux, si complaisant, qu'on devient aimable et admirable pour tout le monde ; or quoi de plus noble dans la vie ?

11. — Une fois qu'on a le courage de sacrifier sa santé, son orgueil, sa vie même, on est intrépide ; on ne craint rien que le péché : c'est la vraie liberté de Dieu ! La souffrance a des charmes surnaturels ; le tout, c'est de savoir les goûter. Pensons-y bien, la parole du Sauveur est aussi vraie pour nous que pour les autres : *Celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi la retrouvera*[1]. Sacrifiez tout ce que vous avez, et vous trouverez la plénitude de tout bien : *da totum pro toto.* Sacrifiez-vous, ne vous ménagez plus en rien, sans toutefois deve-

1. Matt. XVI, 25.

nir imprudent, moquez-vous de la peine et dites : Je me suis livré en victime, et de ma destruction passagère viendra mon éternelle union avec le seul Bien que j'aime, Jésus. Amen !

RÉSOLUTION

« Profiter des jours où je me sens plus de dévotion, pour pratiquer davantage le renoncement à moi. »

CHAPITRE VI

L'AME S'ENCOURAGE PAR LES EXEMPLES DE NOTRE-SEIGNEUR A PRATIQUER L'ABNÉGATION

Si vous hésitez à sacrifier, à repousser avec mépris tous les vils calculs d'une nature gâtée : ces retours d'amour-propre, ces désirs exagérés de repos, de réputation, de liberté, de longue vie ; si, dis-je, le désordre de l'amour-propre déréglé et le bonheur du vrai renoncement ne vous ont pas décidé, venez et voyez le grand Dieu du ciel, fait homme pour vous sauver. Considérez à l'œuvre ce Jésus qui a payé pour vous la rançon de vos péchés : son esprit de renoncement vous décidera.

2. — En quoi Notre-Seigneur s'est-il recherché lui-même ? dans la réputation ? *Je ne cherche pas ma gloire*[1]. Dans le plaisir ? *Le Christ n'a point recherché ses satisfactions*[2]. *Il laissa la jouissance qu'on lui offrait et choisit la croix !*[3] Dans l'abondance des biens utiles dont la mollesse aime à s'entourer, à se munir ? *Le Fils de l'homme n'a pas en propre une pierre pour y reposer*

1. Joann. VIII, 50.
2. Rom. XV, 3.
3. Hebr. XII, 2.

sa tête[1]. Que ne puis-je étaler à vos yeux le spectacle divin de l'abnégation du Sauveur ! Vous pleureriez d'amour pour lui ! Mieux que cela, vous vous sentiriez entraîné à servir Dieu comme lui !

3. — Depuis le premier péché, bien des sacrifices avaient été faits et offerts à Dieu... sacrifices d'Abel, d'Abraham, de Melchisédech, de Salomon. Pour fléchir Dieu, bien des renoncements avaient été opérés. Que de larmes, que de soupirs, que de douleurs ne trouve-t-on pas réunies dans la famille du plus heureux mortel ? Qui dira donc les chagrins, les privations, les brisements des familles malheureuses ? Combien d'hommes furent pressurés sous la meule de l'adversité ? Mais cela n'expiait point le péché. Dieu voulut une personne qui résumât, pour ainsi dire, toutes les larmes, tout le sang versé, dans son sacrifice, dans ses larmes, dans son sang versé, un bouc émissaire de l'humanité tout entière. Imaginez, si vous le pouvez, le degré d'abnégation qu'il fallut à Notre-Seigneur pour accepter un tel rôle, vis-à-vis de ces hommes, dont la plupart ne lui rendraient qu'ingratitude et mépris pour l'immensité de son dévouement, pour son anéantissement, comme dit l'apôtre : *Il s'est anéanti lui-même*[2]. Oui, réunissez tous les sacrifices en un seul, offrez cet indicible martyre au même homme et tâchez de concevoir quelle abnégation infinie serait nécessaire à cet homme pour l'accepter et pour dire à Dieu : *Les holocaustes ne vous ont pas plu, et j'ai dit : me voici !*[3] Voilà pourtant par où Notre-Seigneur a commencé sa vie, pourrons-nous jamais l'égaler dans son renoncement ?

4. — Cet acte premier renfermait tous les autres, de même que l'oblation religieuse des vœux renferme en

1. Matt. VIII, 20.
2. Philip. I, 7.
3. Hebr. X, 6.

germe tous les renoncements de la vie religieuse. Mais ce en quoi Notre-Seigneur nous donne un exemple bien éloquent c'est que, loin d'oublier son oblation première et d'éviter les occasions de s'immoler, comme font les religieux relâchés, cet Homme-Dieu ne fit de toute sa vie qu'un héroïque et continuel développement de son acte fondamental d'abnégation. C'est lui-même qui, en tant que Dieu, s'imposa les sacrifices quotidiens qu'il devait opérer en tant qu'homme : *C'est moi-même qui sacrifie ma vie*[1]. *On lui proposa le plaisir et il choisit la croix,* et quelle croix ! ô ciel ! quel tissu de renoncements, d'immolations, de perpétuels sacrifices !

5. — Il aurait pu naître de David et resplendir comme Salomon ; s'enivrer de joie et de gloire : il y renonça et préféra naître dans un pays dont on disait : *Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth*[2] ? d'une vierge ignorée, pauvre ouvrière perdue dans le petit peuple ! Il aurait joui, sans doute, en tant qu'homme, à montrer sa divinité, à se faire rendre les honneurs qui lui étaient dûs ; il immola ces justes désirs de l'humanité. Il voulut passer pour fils du charpentier Joseph ; il défendait de publier ses prodiges, il fit tous ses efforts pour ne se glorifier qu'autant que cela était nécessaire et devant quelques disciples choisis seulement : car il en prenait le moins grand nombre possible et il leur disait : *N'en dites rien avant que je sois ressuscité*[3]. Il attendit après sa mort pour se glorifier, et voulut jusqu'au dernier soupir s'anéantir et se sacrifier pour les pécheurs.

6. — S'est-il exempté de la loi du travail, de la peine et des ennuis de la vie ? *Il a enduré toutes nos peines, il a pris sur lui toutes nos douleurs*[4]. S'est-il épargné,

1. Joann. x, 18.
2. Joann. i, 46.
3. xvii, 9
4. Is. liii, 4.

disant : Je suis le Fils de Dieu, ce n'est pas à moi de me sacrifier?... Non, à l'âge de trente et quelques années, il fut arraché de la terre des vivants, sacrifié dans la vigueur, dans la splendeur de son humanité. On voulait le faire roi. Aimez Dieu, disait-il, je ne veux pas de vos hommages en tant qu'homme ; je ne cherche gloire et plaisir que dans celui qui m'a envoyé.

7. — Le fait seul que Notre-Seigneur n'ait pas voulu montrer sensiblement, comme le soleil qui éblouit tous les regards, ses adorables perfections, est un acte d'abnégation capable de nous plonger dans une éternelle admiration. A-t-il retardé l'heure de sa mort, marchandé avec les angoisses de sa passion ? Non : *comme l'agneau sous la main qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre*[1]. Voilà Notre-Seigneur ; voilà ce qu'un Dieu a fait pour toi, malheureux pécheur, qui peut-être ne sais ni souffrir, ni te sacrifier pour lui !

8. — N'oublions jamais la loi du salut, la condition de notre admission en paradis. Comprenons comme les saints martyrs, que c'est par l'immolation qu'on mérite de partager le trône de la Victime par excellence, retenons qu'il est écrit : *Ceux que sa volonté a désignés et prédestinés, ceux-là, il les a rendus conformes à l'image de son Fils.* (Rom. VIII, 29).

RÉSOLUTION

« Revenir fréquemment à considérer l'esprit de sacrifice de Jésus-Christ. »

1. Act. VIII, 32.

CHAPITRE VII

L'AME SE PRÉDISPOSE A L'ABNÉGATION PAR LA CONSIDÉRATION DE CERTAINS MOTIFS SUPÉRIEURS

Nous avons vu tour à tour pourquoi un religieux, et quiconque vise à la perfection, doit renoncer, au moins de cœur, à la renommée, à l'indépendance, aux plaisirs et aux commodités que donne l'abondance ; il convient de voir pourquoi nous devons nous renoncer *nous-mêmes* et faire abnégation de ce que nous sommes aussi bien que de ce que nous avons.

2. — Est-ce la richesse elle-même, ou les plaisirs, ou les honneurs, qui empêchent d'être un ami de Dieu et un nouveau Jésus-Christ? Non, mais seulement le plaisir déréglé qu'on prend en ces biens de la terre, l'amour excessif qu'on a pour eux ; car si on ne s'en servait que selon Dieu et pour Dieu, on serait tout aussi vertueux que ceux qui s'en privent réellement: le mérite venant de l'amour et non de la peine attachée à nos œuvres. Ce n'est donc pas pour eux-mêmes qu'on fuit ces biens, mais de peur qu'ils ne séduisent notre cœur. Or, que notre cœur soit séduit et détourné de Dieu par les biens qui l'entourent, ou par ceux qu'il retrouve en lui-même, qu'importe, s'il est détourné de Dieu ! Et de quoi sert-il de tout quitter, si l'on reste attaché à soi-même? Notre cœur en sera-t-il moins lié, moins incapable d'être tout entier à Dieu? Il faut donc se quitter soi-même, parce que, sans ce renoncement, on ne peut absolument pas se donner tout à Dieu : voilà un premier motif d'abnégation.

3. — Pour mieux servir Dieu, vous avez quitté vos

parents. Mais les soins exagérés que vous donnez à votre corps vous empêchent de vous rendre assez utile à l'Eglise et à la cause de Dieu, votre temps se passe à vous procurer de vains adoucissements, alors qu'il faudrait l'employer à l'étude, au travail, aux œuvres. — Vos parents n'eussent pas été pour vous un plus grand obstacle que votre attachement pour la santé. Vous avez renoncé à votre volonté, mais quand on vous commande quelque chose de pénible, vous dites sans raison suffisante que vous ne pouvez pas le faire, vous vous rendez aussi inutile par votre lâcheté que vous le seriez en refusant d'obéir? Ne voyez-vous pas que sans vous renoncer vous-même, il ne vous sert de rien d'avoir renoncé à tout le reste puisque, en vous seul, vous retrouvez tous les biens que vous avez brisés autour de votre personne.

4. — Saint Paul motive le célibat par ce considérant que l'homme marié est divisé, au lieu que le célibataire est libre de s'employer tout à Dieu, qu'il n'a à penser qu'à Dieu, que ni femme, ni enfants, ni affaires ne l'entravent dans le service de Dieu. — Mais si vous, qui avez tout quitté pour être tout à Dieu, vous êtes divisé par l'amour déréglé de vous-même et si, faute de savoir payer de votre temps, de votre travail, de votre santé, de votre vie elle-même, vous êtes aussi empêché de faire l'œuvre de Dieu que si vous aviez une famille à entretenir, dites-moi de quoi vous sert la profession religieuse ou le célibat? Vous qui, par un déréglement d'amour-propre, retrouvez dans votre personne un père infirme à soigner, une mère sensible à consoler, des frères à aider, des sœurs à soutenir, une épouse à aimer et tous les soucis, faiblesses et embarras des mondains, qu'avez-vous donc quitté?

5. — Peut-être que, ne comprenant pas les raisons qui expliquent la nécessité du renoncement à soi, quelqu'un trouvera trop dure cette doctrine, mais que répon-

dre à la parole du Maître ? Mystérieuse ou non, cette parole demeure et restera toujours la vérité. Or, Jésus-Christ a dit en toutes lettres que sans abnégation propre, il est impossible d'être son disciple. *Or, une foule considérable marchait à sa suite : s'étant retourné vers eux, il leur dit : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, et même sa vie, il ne peut être mon disciple. Et quinconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple*[1]. Remarquez le mot : *et même sa vie.*

6. — Nous avons un fonds terrible de faiblesse et de désordre, c'est notre attachement excessif à nous-mêmes, attachement qui nous porte à outrager Dieu pour nous plaire à nous-mêmes, qui nous fait préférer nos appétits à ses commandements sacrés. Comment serait-on disciple de Jésus-Christ sans attaquer ce fonds de faiblesse injuste et coupable ?

7. — Ce qui rend palpable la nécessité de l'abnégation pour la vraie vertu, c'est que faute de renoncement a nous-mêmes, nous languissons des années dans une tiédeur plus ou moins cachée, sans faire jamais de vrais progrès ! Vous avancerez pour autant que vous saurez vous faire violence, est-il dit. On renonce au renoncement ? la vertu renonce à nous ! Inutile donc de chercher le secret de la sainteté ailleurs que dans l'esprit d'abnégation personnelle ; il n'est que là, il est tout là : *Que l'homme se renonce lui-même.*

8. — Plus vous réfléchirez, et plus vous verrez qu'il faut renoncer à soi-même ou renoncer à l'amour de Dieu. En effet, notre nature dévoyée et déréglée demande juste le contraire de ce qu'exige Dieu. Or, il est plus facile de réunir les deux pôles dans sa main que d'accorder, en notre amour, Dieu et nous-même, la volonté de

1. Luc., XIV, 25-27.

Dieu et la nôtre. Il faut donc opter sans plus hésiter. Ou bien nous voulons Dieu : alors nous renonçons à nous-même ; ou bien nous nous voulons nous-même et alors nous renonçons à Dieu. Encore une fois de tels extrêmes ne se concilieront pas : si vous voulez servir Dieu, négligez-vous vous-même et si vous voulez vivre en Dieu, mourez à vous-même. C'est une nécessité absolue, tout à fait absolue. *Car le Christ ne s'est point complu en lui-même ; mais comme il est écrit : Les outrages de ceux qui vous outrageaient sont tombés sur moi.* (Rom. xv.)

Affections et prières. — O Dieu de vérité, je ne veux plus imiter l'insensé qui prétendrait remplir d'eau un vase plein de terre sans ôter auparavant la terre qui y est contenue. Je me renonce pour vous ! Vienne la peine, vienne le travail, vienne la noire calomnie, vienne la mort, je me résigne à tout. Vivez en moi, ô Jésus, mon seul amour. Ah ! je vous ai assez offensé pour en finir avec mon amour-propre. Mais vous, accordez-moi la force de faire régner votre volonté dans ma vie. Je vous en prie par votre très douce mère, la Vierge immaculée. Et non seulement je vous en prie, mais je prends la résolution ferme de joindre mes efforts personnels à votre grâce, afin de ne pas vous tenter, en attendant tout de vous seul comme si je ne devais rien faire moi-même. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Dire et répéter cette parole de Jésus à son Père : Père, que votre volonté se fasse et non la mienne ! »

CHAPITRE VIII

L'AME CONSIDÈRE QUE L'ABNÉGATION PERSONNELLE EST LA CONDITION DU BONHEUR ICI-BAS

Pourquoi tenir immodérément à cette vie? Pourquoi se tant ménager, et se rechercher en toutes choses? Il est décrété non seulement que nous mourrons une fois, mais que nous n'échapperons ni au combat ni à la contradiction. De nous, comme de Notre-Seigneur, on a pu dire à notre arrivée : *Il sera un signe et un sujet de contradiction.* Car pour nous, comme pour tout homme, la vie est une guerre où il faut lutter, souffrir et mourir. *La vie de l'homme est un combat*, dit l'Esprit-Saint. — Si donc nous n'acceptons pas d'être contrariés, refoulés, combattus et sacrifiés, nous ne ferons qu'augmenter notre infortune, car nous le serons quand même et par force, et malgré tout. Et ne devenons pas misanthropes pour autant : les hommes se font des misères les uns aux autres le plus souvent sans le savoir.

2. — Soyez empereur, soyez valet, vous devrez vous renoncer, car vous aurez toujours au-dessus de vous une volonté plus forte que la vôtre, qui vous brisera bon gré mal gré. Cherchez l'homme qui fait comme il veut. Cherchez la créature qui n'a pas sur la tête le joug de la destinée. Encore une fois, cherchez une position où il n'y ait pas à se renoncer, à se sacrifier d'une manière ou d'une autre ; mais non, ne cherchez pas, vous ne trouverez jamais ni cet homme, ni cette position : nous sommes menés par un Dieu à qui rien ne résiste. Vous n'avez pas créé le monde, vous ne le changerez pas.

3. — Si vous voulez vivre en paix, voyez le bon côté des choses, entrez dans les vues de Dieu, laissez-vous immoler et détruire : Dieu vous ressuscitera ! Laissez-vous sacrifier pour Dieu, c'est l'unique ressource de bonheur qu'il vous reste, même pour ici-bas.

Tout mal que dans ce monde on ne peut éviter
Quand on prend patience, est moins lourd à porter.

4. — Cette vérité est plus ancienne qu'Horace, bien que ce soit lui qui l'ait ainsi exprimée ; elle est éternelle, jamais elle ne changera. Pour bien vivre, il faut mourir à soi-même, accepter franchement l'humiliation, la contradiction, la persécution, tout ce qui tue l'amour-propre ou le crucifie..., il faut renoncer à vivre, à agir, à parler, à paraître autrement que Dieu veut que nous vivions, agissions, parlions et paraissions. Il faut dire avec le grand modèle des vivants et des mourants : « *Mon Père, si c'est possible, dispensez-moi de boire ce calice, pourtant que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* »

5. — Prenez garde, il s'agit de se rendre facile et habituelle cette acceptation de tout ce qui nous détruit et mortifie, et non pas seulement d'accepter, par-ci par-là, quelque grande épreuve. Si l'on veut sanctifier sa vie et ses chagrins, c'est la vertu d'abnégation quotidienne qu'il faut acquérir et pratiquer. La vie, en effet, ressemble à un chemin jonché de branches d'épines dans lequel on doit marcher pieds nus ! Il y a plus d'un pas à faire, il faut marcher tout le jour et jusqu'à la mort ; si donc nous voulons moins souffrir et ne pas reculer, tâchons d'avoir constamment dans le cœur la résolution de ne pas faire trop attention à nous, de ne pas regarder le sang qui nous jaillit des veines ; efforçons-nous de nous faire une sainte habitude de souffrir sans trop y prendre garde et de dire : moi ? Ce n'est rien ! Que je souffre et

que je meure, cela n'est pas grand'chose, pourvu que Dieu soit content et le prochain, sauvé !

6. — La grâce d'en-haut rend l'homme plus fort que la nature et capable de l'impossible, selon que Notre-Seigneur a dit : *Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui a la foi*[1]. — Lisons les *Vies des Saints*, nous verrons quelle force ils ont eue pour se surmonter, pour se martyriser. Cette force, c'était la grâce. Il faut donc user des sacrements et prier le plus possible.

7. — Si, vous méprisant vous-même comme un simple néant, si, vous laissant vous-même comme un être pervers, si, considérant que Jésus-Christ, votre modèle, n'a cherché que sa propre immolation, vous arrivez à ne plus vous écouter en rien, à ne plus vous récrier quand on vous contrariera dans vos plus légitimes desseins, à trouver juste et bon qu'on vous fasse mourir à petit feu ; si, dis-je, vous parvenez à ce véritable esprit de continuelle et universelle abnégation de tout vous-même, sachez que votre vie sera changée, que vous serez heureux là où un autre serait exaspéré, et que vous avez trouvé la vraie science de l'exil, la sublime patience.

8. — Saint Augustin remarque que l'amour surnatu rel de saint Laurent martyr était un feu si dévorant qu'il éteignait, en quelque sorte, l'ardeur du gril sur lequel on le faisait rôtir : « A cause de ce feu intérieur, le bienheureux Laurent ne ressentait plus les ardeurs des flammes extérieures. » (Sermon 30 : *de Sanctis.*) — Voilà ce que fera en vous l'amour de Dieu poussé jusqu'à la parfaite abnégation de vous-même. Il y a pourtant une chose à observer, c'est que votre abnégation durant nuit et jour, vous rendra nuit et jour comme insensible aux maux d'ici-bas. De là cette paix, cette joie des saints, que l'adversité ne faisait qu'augmenter ; on

1. Marc, IX, 22.

eût dit qu'ils ne vivaient plus en eux-mêmes, qu'ils étaient étrangers et insensibles à leurs propres épreuves! O sainte folie de la Croix! ô puissance de la grâce!

9. — Un cadavre ne sent plus ni le froid, ni le chaud, ni le doux, ni l'amer. Si vous mourez à vous-même, plus rien de ce qui vous est personnel ne vous touchera au cœur, vous le sentirez comme ne le sentant pas!... Qu'on vous loue, qu'on vous blâme, que vous soyez bien portant ou malade, vous irez content, ne rêvant plus que Dieu, ne vous souciant plus que de Dieu, disant avec Saint-Paul: « *Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1] ». Alors votre vie sera ce qu'elle doit être, toute transformée, toute surnaturalisée, toute spiritualisée par l'amour vrai, par l'amour héroïque qui seul fait tous les saints.

RÉSOLUTION

« N'attendre que d'une fidélité constante à la prière la force de me renoncer pour Dieu. »

CHAPITRE IX

L'AME SE DÉCIDE A L'ABNÉGATION POUR TROIS RAISONS PRINCIPALES

Notre peu de valeur personnelle, nos péchés nombreux et peut-être graves, l'incertitude relative où nous sommes de faire notre salut, voilà des choses auxquelles un homme dissipé fait trop peu attention. Nous y verrons, si nous voulons les considérer de près, trois raisons puissantes de nous mépriser, et de nous

[1] Galat. II, 20.

décider à l'abnégation de nous-même. Ce sont, en effet, trois grands motifs surnaturels de désirer notre propre immolation.

2. — Si nous considérons les choses de très haut et en grandeur vraie, si nous voyons Dieu mener le monde à sa fin, comptant les siècles et les empires qui se succèdent, renversant ou élevant les nations, préparant le règne de l'Eternité, exécutant l'un après l'autre ses immenses décrets et construisant ainsi l'édifice impérissable de ses élus, que paraîtrons-nous à nos yeux dans ce drame en quelque sorte infini où les siècles sont des heures et pour lequel les plus grands peuples apparaissent et disparaissent presque en même temps? En quoi importe-t-il au monde que nous souffrions quelques instants de plus ou de moins? que nous vivions quatre-vingts ans ou seulement vingt-cinq? Que sont nos intérêts privés comparés aux intérêts des anges et des hommes réunis? — Et dès lors, pourquoi faire tant attention à ce rien que nous sommes? — Nous ne sommes rien, en effet; preuve en soit la réflexion suivante : « Le bien qui est en moi n'est vraiment bien ni vraiment mien, mais le mal qui est en moi est vraiment mal et vraiment mien (Saint François de Sales).

3. — Bénissez Dieu s'il vous frappe de l'idée de votre néant et si, par cette considération, il vous porte à ne pas trop vous ménager à son service. — Vous aurez reçu une grande grâce. — Mais si l'idée de votre peu de valeur ne vous porte pas à vous laisser sacrifier comme on laisse briser un meuble inutile, aidez-vous de la considération de vos péchés, des dettes que vous avez à solder, et vis-à-vis desquelles vous n'êtes guère solvable qu'en unissant au sacrifice de Jésus-Christ, votre propre sacrifice à vous. — *J'achève dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ*[1].

1. Colos, I, 24.

4. — Quand un coupable est bien saisi d'horreur par la vue de ses crimes, il a moins de peine à accepter en punition l'esclavage et le renoncement. Le Prodigue se renonçait au point de dire à son propre père : *Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires*[1]. Le bon larron trouva bien juste d'être crucifié pour ses crimes, car il disait : *Nous recevons ce que nos actions méritent*[2]. Et ainsi le souvenir de nos péchés peut et doit nous exciter à nous renoncer par esprit de pénitence, à nous punir, à nous condamner aux travaux forcés de l'exacte observance et d'un rude apostolat, à l'exil des missions étrangères et à la mort des pestiférés eux-mêmes. Est-il juste que nous vivions dans le plaisir, quand Notre-Seigneur a vécu dans la douleur ? Lui, souffrant pour nous, aurons-nous le cœur de ne pas souffrir pour lui, ne fût-ce que par esprit de justice et pour faire porter la croix à qui mérite d'en être chargé ?

5. — La juste sévérité que doit nous inspirer pour nous-mêmes le souvenir et la haine de nos péchés, n'a pas seulement l'avantage de nous exciter à nous mettre à l'étroit, à nous imposer des sacrifices et à nous renoncer, elle a celui de nous rendre humbles dans le sacrifice, et, faites-y attention : c'est un grand point.

6. — Prendre des airs de victime et de héros, alors qu'on n'est peut-être qu'un mauvais larron en croix, c'est une hypocrisie qui révolte. Dieu veut que nous nous renoncions avec le sentiment que c'est juste, à nous, de souffrir comme de vulgaires malfaiteurs qui subissent leur peine. Dieu veut que nous nous laissions immoler avec confusion et humilité, comme ayant mérité non seulement le mépris de nos semblables, la maladie et la mort, mais l'insulte des démons et l'éternel enfer ! Ainsi

1. Luc, xv, 10.
2. Luc. xxiii, 41.

par esprit de pénitence, nous devons embrasser nos croix en toute humilité, répétant sans cesse : *Nous recevons ce que nos actions méritent.*

Hélas ! de telles vérités nous paraissent bien dûres. Mais si nous persévérons dans l'oraison et dans la fervente réception des sacrements, nous trouverons en elles une ineffable douceur. Les fruits du cocotier ont l'écorce extrêmement dûre mais ils renferment une sorte de liqueur douce et bienfaisante comme le lait.

7. — Une troisième pensée capable de fortifier en nous l'esprit d'abnégation, c'est que par l'abnégation de nous-mêmes en ce monde, nous assurons notre pardon dans l'autre, nous abrégeons notre Purgatoire, nous donnons à notre cœur une garantie de persévérance finale et de notre bienheureux salut. *Celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle*[1].

8. — Vous voulez savoir si vous avez la grâce de Dieu ! Examinez, dit saint Alphonse, si vous savez agir et souffrir ; c'est-à-dire, voyez si vous savez vous renoncer pour le devoir et vous sacrifier par l'acceptation cordiale de vos maux ; si vous en êtes là, vous pouvez vous croire en grâce avec Dieu, car on ne se renonce pas pour Dieu sans l'aimer d'un bon amour.

9. — Ecoutez ce grand saint Augustin, qui s'écriait : *Taillez ! brûlez ! ne m'épargnez point sur la terre, pourvu qu'en retour vous m'épargniez dans l'éternité !* Voyez les Hébreux disant à leur Dieu : *Nous avons péché, punissez-nous comme bon vous semble*[2]. Voilà qui s'appelle se rendre à merci, accepter toute condition d'expiation. Et Dieu, que répond-il ? *Il s'attendrit sur leurs misères*[3]. O parole admirable ! Quand, le cœur brisé, on accepte tout ce qui crucifie et qu'on souffre

1. Joan. xii, 25.
2. Judic. x, 15.
3. Judic. 16.

par amour, Dieu est plus que satisfait, il s'apitoie, il est ému, il souffre de nous voir souffrir. Il compatit à notre immolation.

10. — Au moment de la mort surtout, quand Dieu, qui est avant tout porté à la pitié, voit un pécheur lui faire le sacrifice de sa vie et se résigner à tout, pour obtenir son pardon, comment son cœur ne serait-il pas touché ? Louis de Blois assure que le fait d'accepter la mort pour se conformer à la volonté de Dieu, préserve même du purgatoire; et cette opinion me semble bien digne du Dieu qui fêta le retour de l'enfant prodigue. Sachons nous mépriser et nous saurons nous renoncer; pensons à nos péchés, le sacrifice nous sera doux. — Voici, pour finir, une belle réflexion de saint François de Sales (*Entretien* XXII) : Le bon larron fit d'une mauvaise croix une croix de Jésus-Christ ; certes les travaux, les injures, les humiliations, les tribulations que nous recevons sont des croix du vrai larron, et nous les avons bien méritées ; et nous devons humblement dire comme ce bon larron : Nous recevons dans nos souffrances ce que nous avons mérité par nos offenses ; et par cette humilité, nous rendrons notre croix de larron une croix de vrai chrétien. Unissons donc, comme le bon larron, notre croix de pécheur à la croix de Celui qui nous a sauvés par sa croix ; et par cette amoureuse et dévote union de nos souffrances aux souffrances et croix de Jésus-Christ, nous entrerons comme de bons larrons dans son amitié et, à sa suite, dans son paradis. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'habituer à faire tous les jours un acte de renoncement. »

CHAPITRE X

L'AME ESSAIE D'AVOIR SUR L'ABNÉGATION LES CONVICTIONS DES SAINTS

Les convictions ! Voilà un moyen d'avancement, du moins lorsque ces convictions viennent de la foi et sont entretenues par la volonté de penser comme Notre-Seigneur. Si nous parlions à des soldats, nous leur citerions ces mâles paroles du général Kléber : « Etre soldat, c'est, quand on a faim, ne pas manger ; quand on a soif, ne pas boire ; quand on est épuisé de fatigue, marcher ; quand on ne peut plus se porter soi-même, porter ses frères blessés. » Mais pourquoi ai-je dit : si nous parlions à des soldats ? L'homme, prêtre ou religieux, est-il autre chose que le soldat du Christ ? Et saint Paul n'a-t-il pas écrit au saint évêque Thimothée cette parole : *Travaille comme un bon soldat du Christ Jésus...* et cette autre : *Celui qui combat dans l'arène n'est point couronné s'il n'a légitimement combattu ?* Relisez donc la parole de Kléber, elle vous rappellera ce que c'est que l'abnégation de soi-même. Méditez ensuite les pages qui suivent, afin d'estimer selon sa vraie valeur cette sainte vertu.

2. — « Le commencement et la fin, le nœud et la clef du travail spirituel, est de ne rien fonder sur soi-même, sur ce qu'on sait, sur ce qu'on veut, ni sur ce qu'on a, mais, se tenant en une parfaite abnégation, de demeurer, comme la Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, sans se troubler comme Marthe. » (*Paix de l'âme, c. 7*). Retenez cette maxime pour votre manière de faire oraison, et considérez combien s'abusent ceux qui pré-

tendent au don d'oraison sans cultiver l'abnégation d'eux-mêmes. Ils n'ont ni le commencement, ni la fin, ni le nœud, ni la clef de la vie spirituelle.

3. — « Pour mériter le beau nom de serviteur de Dieu, il faut beaucoup travailler et souffrir à son service. Celui-là se trompe étrangement qui s'attend à ne trouver que douceur au service de Dieu, car le cœur du religieux doit être un autel sur lequel il immole chaque jour sa propre volonté. Ainsi gardez-vous bien de vous complaire dans les consolations et les suavités spirituelles ; elles ne sont estimables qu'autant qu'elles rendent l'âme plus généreuse à travailler pour Dieu, à souffrir avec atience, avec un vif désir de l'honorer et d'accomplir sa très sainte volonté. Ce sont ces derniers sentiments surtout que je désirerais voir dans vos cœurs, car ce n'est pas dans les douceurs et les goûts spirituels qu'on trouve véritablement Dieu, c'est dans la vraie et solide vertu, qui s'acquiert au milieu des peines, des afflictions et des épreuves de tout genre » (SAINTE MADELEINE DE PAZZI). — Concluez que sans l'abnégation de vous-même poussée loin, vous ne vous sanctifierez jamais.

4. — La même sainte faisait si grand cas de l'abnégation qu'elle n'aurait pas voulu désirer même le Saint-Esprit, sinon d'un désir inspiré par le mouvement de la grâce. Tout ce qui était autre chose que volonté de Dieu pure lui était insuffisant. C'est ainsi qu'elle parvint à un si haut degré de perfection. Habituons-nous en conséquence à faire tout bien, pour le motif que Dieu le veut et non par la raison que le bien nous plaît. Vous prêchez, vous confessez, vous faites la classe, vous psalmodiez, vous méditez ; ne vous *attachez* pas au plaisir que vous y trouvez, faites ces œuvres sans retour naturel, par le motif que cela plaît à Dieu. De la sorte, vos œuvres, pures de tout mauvais amour-propre, seront beaucoup plus parfaites et, n'eussent-elles ensuite aucun attrait

naturel pour vous, vous les ferez encore par charité et vous persévérerez. Et si vous éprouvez le besoin de vous encourager au service de Dieu par la consolation qui accompagne ordinairement les bonnes œuvres, ne recherchez pas cette consolation pour elle-même, mais afin de mieux servir Dieu.

5. — « Il est plus grand, disait saint Ignace de Loyola il est plus grand de pratiquer l'abnégation que de ressusciter un mort. » Croyez donc qu'il s'agit en cette vertu, non seulement de vous contenir par la mortification, mais de vous immoler tout entier avec une générosité sans bornes. Vous ne serez totalement religieux qu'à ce prix, car, selon le même saint : « pour mériter le nom de religieux, il ne faut pas seulement avoir renoncé au siècle, mais encore à soi-même. » — Or, la parfaite abnégation de soi-même est sans pitié pour les moindres mouvements d'amour-propre que, dans sa vigilance, elle surprend en notre cœur. Mon amour-propre veut-il s'amuser à des pensées futiles ? l'abnégation chasse ces pensées. Forme-t-il de vains désirs ? l'abnégation les étouffe. S'est-il affectionné passionnément à quelque œuvre ou à quelque entreprise ? l'abnégation retranche ces affections. Redoute-t-il une vertu ? l'abnégation le contraint de la subir. Veut-il enfin agir, penser, aimer librement, sans contrôle ni obéissance ? l'abnégation lui impose précisément ce qu'il abhorre : la retenue, l'esprit d'ordre et de discipline. Ainsi décrit les actes de cette admirable vertu le Vénérable Louis Dupont.

6. — Or, entendons bien, pieux lecteur, l'exercice de ce jour. Il s'agit d'envisager l'abnégation comme l'ont envisagée les saints, de l'estimer autant qu'ils l'ont estimée, de la croire possible et nécessaire aussi franchement qu'ils l'ont cru possible et nécessaire. Si le démon vous dit qu'il est outré de vouloir se renoncer

en tout, que c'est une chose insensée de contredire sa volonté propre, ses vues et ses goûts personnels, même dans le bien et pour Dieu, sous prétexte d'immoler son *moï*, répondez qu'on peut bien exagérer la manière de s'appliquer à cette pratique, mais que l'on ne risque pas d'excéder en renoncement. Pensez le long de ce jour que les saïnts ne sont pas arrivés à pouvoir sacrifier leur vie sans s'être exercés à se mépriser eux-mêmes, et que le mépris d'eux-mêmes, ils ne l'ont pas acquis autrement qu'en négligeant d'abord les désirs de leur cœur parce que ce n'étaient que les désirs de leur cœur. Dites-vous bien que c'est à vous, à votre personne que vous en voulez et que, loin de vouloir contredire et mépriser qüi que ce soit, vous allez essayer de vous laisser contredire et mépriser par qui que ce soit et (sauf scandale) en quoi que ce soit ; le tout pour mourir à vous-même, pour vous donner tout à Dieu, vivre entièrement en lui, devenir un vrai serviteur de son divin Fils et de tous ses fils d'adoption. Votre tâche d'aujourd'hui est d'entretenir ces pensées dans votre esprit.

7. — Ainsi qu'on le voit dans la notice que saint Alphonse a consacrée à l'un de ses premiers et saints compagnons, l'oraison et la mortification sont les deux grandes vertus ouvrières de la perfection. C'est pourquoi ces deux vertus sont traités doublement dans la présente méthode : le recueillement et la prière, la mortification et l'abnégation. Prenez garde de ne cultiver ces vertus que d'un côté, d'être recueilli sans faire oraison ou de vous mortifier sans aller jusqu'à la moëlle de votre amour-propre qui est votre *moi*. Le Seigneur commanda à Noé d'enduire de poix toute l'arche, en dedans et en dehors, de peur que l'eau ne vint à s'y ouvrir une entrée. Pratiquez donc bien l'abnégation en dedans et en dehors de vous-même, comme une guerre particulièrement dirigée contre votre amour-propre, sinon votre mortifi-

cation ne tiendra bientôt plus. En tout cas, elle ne vous conduira jamais à l'héroïsme requis pour la grande sainteté.

RÉSOLUTION

« Mépriser mes désirs vains et trop personnels. »

CHAPITRE XI

L'AME PRATIQUE L'ABNÉGATION PAR LA FIDÉLITÉ A BIEN REMPLIR SA CHARGE

Dans les masses populaires, on voit des esprits que le vice ou, j'aime mieux le croire, l'ignorance et la misère, rendent d'une détestable injustice envers le gouvernement. Eux qui ne sauraient que ramener la barbarie, se font les juges de toute autorité, la condamnent et l'anathématisent tous les jours, sans penser seulement que, le gouvernement tombé, il n'y aurait plus qu'esclavage et malheur. Reconnaissons toutefois que les administrateurs ont le devoir d'être fidèles à bien remplir leur charge et que, malgré tout, ils doivent se renoncer eux-mêmes dans une juste mesure, pour procurer le bien de leurs administrés. Dieu est content lorsque, en haut et en bas, chacun fait son devoir. Aujourd'hui, nous allons parler de l'abnégation qui est de rigueur pour ceux qui ont des charges à remplir.

2. — La morale chrétienne condamne les parents qui dilapideraient leur fortune au point de ne laisser à leurs enfants que la noire misère, qui les déshériteraient parce qu'ils veulent embrasser un état conforme à la vocation divine, qui négligeraient leur formation religieuse, etc. — La morale chrétienne incrimine les maîtres qui

restreindraient injustement le salaire de leurs serviteurs, le mari qui maltraiterait sa femme sans un juste motif, etc. — La morale chrétienne exige, des rois mêmes, qu'ils soient fidèles à leurs devoirs d'état. Soyez donc sûr, mon cher lecteur, que cette même morale vous commande d'être exact à remplir votre charge, quelle qu'elle soit.

3. — Ce n'est pas le cas de rappeler ici comment les prêtres qui ont charge d'âmes, sont tenus de garder la résidence, d'administrer les sacrements, de corriger leurs paroissiens, d'écarter les scandales, de célébrer la sainte messe, d'instruire, d'édifier, de soulager les pauvres et de soigner l'âme des malades. Mais qui ne voit combien la charge d'âmes exige d'abnégation de soi-même? On voudrait faire de longs voyages, il faut rester auprès de ses malades ; on désirerait s'adonner à des sciences distrayantes, il faut catéchiser son peuple et mûrir les enseignements qu'on lui donne ; on aimerait se reposer, il faut partir, par tous les temps, et porter le saint Viatique aux moribonds ; on serait heureux d'avoir telle paroisse à gouverner, il faut consacrer sa vie et ses soins à une population pour laquelle on n'a point de sympathie naturelle ; on s'attendrait à de la reconnaissance, il faut subir la froideur, sinon le mépris d'un grand nombre. Oh ! les dignes et vénérables pasteurs, quelle abnégation ils doivent pratiquer, s'ils ne veulent pas exposer le salut même de leur âme.

4. — Etes-vous chargé du spirituel d'une communauté, soit à titre d'aumônier, soit en qualité de supérieur? Renoncez à vivre pour vous-même. Vous ne vous appartenez plus, en effet, vous devez vous dépenser pour votre communauté. Pareil à une mère dont la famille est nombreuse, vous ne pouvez avoir de pensées, d'attention, de sollicitude que pour vos enfants. Sans doute, il faut soigner votre âme, mais plus d'amour-propre!

sinon vous gâtez tout. Ah! les pauvres supérieurs, comme ils ont à se renoncer et comme on doit les entourer d'affectueuse reconnaissance! Combien on est injuste et cruel quand on attribue trop vite à la passion, les actes de sévérité qu'ils doivent faire et qu'ils ne font qu'en se saignant au cœur. Pour vous, lecteur, si vous êtes chargé d'une communauté, rappelez-vous que, si vous ne voulez pas trahir votre devoir, l'abnégation vous est nécessaire tous les jours à un haut degré. Votre couronne sera belle, mais vos sacrifices doivent être grands et continuels. Si vous veniez jamais à profiter de votre dignité pour vous entourer de serviteurs et de courtisans, je ne saurais plus que penser de votre état devant Dieu.

Et ici, ce qui doit vous faire réfléchir, c'est qu'il est plus facile aux supérieurs qu'aux sujets d'excéder en égoïsme et en volonté propre. On réprime assez facilement un sujet, mais un supérieur, c'est autre chose.

5. — Ceux et celles qui, en religion, sont chargés de quelque office, doivent s'appliquer à pratiquer solidement la sainte abnégation. S'ils étaient infidèles à l'emploi qui leur est confié, leurs oraisons, leurs communions même, ne sauraient les défendre au tribunal de Dieu. Tous les sujets qui auraient eu à souffrir de leur négligence, de leur égoïsme et de leur mauvaise administration se dresseraient contre eux, au dernier jour; ou plutôt le Juge lui-même, au nom de ceux qu'ils auraient fait gémir ou peut-être mourir, leur adresserait cet effrayant reproche : *J'ai eu faim et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez point donné à boire; j'étais sans asile et vous ne m'avez point recueilli; nu, et vous ne m'avez point vêtu; malade et en prison, et vous ne m'avez point visité.* Sans doute, nous n'entendons point dire qu'il soit facile de manquer de fidélité à sa charge au point de mériter la damnation,

mais, encore, la chose est possible. On fera bien de s'acquitter de son emploi avec un grain de scrupule, puisque le bien ou le mal commun en dépend. C'est en cela surtout qu'il faut faire consister l'abnégation de soi-même, car la meilleure marque de renoncement, c'est lorsqu'on sert le prochain à ses propres dépens.

6. — Dieu commande le dévouement et l'abnégation aux évêques, aux curés et aux supérieurs surtout. Ce n'est pas aux brebis de donner leur vie pour le pasteur. C'est au pasteur que Dieu demande de donner sa vie pour lui conserver ou ramener ses brebis. Il semble ne pouvoir rien faire pour le salut de l'armée, si les chefs ont peur de se faire tuer. Menaces, malédictions, promesses, éloges, il emploie tout pour stimuler le zèle des pasteurs, et leur inculquer l'esprit de sacrifice d'eux-mêmes. Ecoutons-le parler par le prophète Ézéchiel (c. 33). « Malheur aux pasteurs d'Israël qui se repaissent eux-mêmes ! Vous mangez le lait, vous vous couvrez de la laine, vous tuez ce qui est gras... mais mon troupeau, vous ne le paissez pas. Vous n'avez pas affermi ce qui était débile, guéri ce qui était malade, ligaturé les os rompus, ramené ou cherché ce qui avait péri : Mais vous commandiez avec austérité et puissance et mes brebis ont été dispersées parce qu'il n'y avait pas de pasteur. » — Notre-Seigneur ajoute des paroles non moins fortes : *Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi je suis venu pour qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. Moi je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire est celui qui n'est point pasteur, dont les brebis ne sont pas le bien propre, voyant le loup venir, laisse là les brebis. Or le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, est qu'il n'a point souci des brebis. Moi, je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me*

connaît et que moi-même je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis... et si mon Père m'aime, c'est parce que je quitte ma vie pour la reprendre. (JOAN. X).

— Un prédicateur qui veut briller, un supérieur qui cherche à se faire courtiser, un frère ou une sœur qui brigue la popularité, au lieu de s'instruire et de former ses élèves, un économe qui achète bon ou médiocre et paie grassement pour se faire flatter, tout chef enfin qui repaît son amour-propre au lieu de l'immoler pour Dieu et les âmes, sont donc, sinon des voleurs et des assassins, au moins de vils mercenaires. Comment dès lors, peut-on désirer les charges à moins de manquer de conscience ou de raison? Qu'un saint ait l'inspiration de s'offrir à guider Israël, cela peut-être. Mais la plupart des saints, la majorité des bons pasteurs, sont parmi ceux qui redoutent les charges, crainte de n'avoir pas assez d'abnégation pour les remplir dignement.

8. — Ceux qui étudient les causes du manque de zèle et d'abnégation dans les chefs, comprendront pourquoi Notre-Seigneur n'a voulu confier son Eglise à saint Pierre qu'après s'être assuré trois fois de son amour. On n'a, en effet, de vraie abnégation pour Dieu et pour les hommes qu'autant qu'on les aime d'un grand amour. Mais combien fuient la croix, auxquels le Maître pourrait dire : je vais me faire crucifier à ta place? Si donc nous prêchons cette vertu, surtout aux supérieurs, c'est parce que le bien de l'Eglise vient de l'abnégation des évêques et des supérieurs surtout ; c'est parce que la gloire de Dieu y est liée on ne peut plus directement ; c'est parce que leur propre gloire et leur sainteté sont à ce prix ; d'autant que les colonnes sont faites pour soutenir l'édifice et non pour se dresser fièrement au milieu. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.*

RÉSOLUTION

« Dans l'accomplissement de ma charge, craindre toujours de me trop épargner. »

CHAPITRE XII

L'AME ADOPTE QUELQUES PRATIQUES D'ABNÉGATION

S'il nous était donné d'avoir à subir le martyre du sang pour Jésus-Christ, la pratique du renoncement absolu serait vite expliquée ; mais ce martyre de la vie entière que nous devons subir au jour le jour, *quotidiè morior*, cette immolation continuelle de soi-même qui constitue l'abnégation positive et pratique, cela nous est moins facile à imaginer ; il faut donc nous arrêter à considérer quelques pratiques de cette vertu en attendant de nous exercer à les réaliser.

2. — Un homme esclave de son amour-propre s'écoute en tout : caprices, apparences de malaises et de besoins. point d'honneur. Tâchons de ne pas nous écouter autant, Prenons la résolution de ne pas *bouder* nos supérieurs quand ils nous refusent quelque permission. Laissons cette petitesse aux enfants. — De plus, arrivons une fois pour toutes, franchement et carrément à savoir *être seconds*. Je m'explique. Parce que le fait d'agir de manière à ce qu'un autre ait la direction et l'honneur, là où nous nous n'avons que la peine et où nos idées ne prévalent pas rebute leur orgueil, certains hommes ne peuvent s'associer à rien de grand. Ou, s'ils y collaborent, c'est en cherchant à prévaloir quand même. Une comparaison fera saisir cette remarque. Prenons un chœur de chantres et supposons que ces chantres ont trop de

vanité pour agir en seconds. Chacun voulant conduire le chant, nul ne suivra la mesure du maître. A plus forte raison aucun n'adoucira ou n'augmentera la voix quand le maître le conseillera ; mais l'un ira plus vite, l'autre chantera plus fort, etc... d'où il résultera de la cacophonie. N'est-ce pas insensé ! Même au point de vue humain, ne serait-il pas mieux pour chacun de s'effacer au profit de tous ! Evidemment. Donc, mon cher lecteur, sachons nous effacer, être seconds. Chantons, dans le concert de nos emplois et de notre ministère, de manière à ce que Dieu goûte notre chant ; c'est-à-dire sans vouloir primer, ni même être entendus d'un autre que de lui. Par là nous rendrons de grands services, car, avec d'excellents sujets un petit roi peut faire de très grandes choses, mais si ses sujets ne savent pas s'oublier et s'effacer, un très grand roi ne fait rien de grand.

3. — *Nous devons, nous qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes, et ne pas nous complaire en nous-mêmes...* dit saint Paul. Aidons les faibles à faire leur tâche, à souffrir en paix leurs épreuves. Pensons à ceux qui souffrent, ne soyons pas toujours à penser à nous seuls. *Que chacun de vous,* continue l'apôtre, *ait de la complaisance pour son prochain, en ce qui est bien.* Oh ! que l'on manque à ce point ! Que de services on refuse aux autres, sous prétexte qu'on ne peut pas les rendre, mais en réalité parce qu'on ne veut pas se gêner ! Que de fois des supérieurs même pensent trop uniquement à eux ! Sont-ils bien ? Tout le monde est bien. Aiment-ils un mets ? Tout le monde l'aime. Ont-ils tout ce qui leur plaît ? Nul n'a besoin de quoi que ce soit. Ah ! pauvre vertu, pauvre sainteté, que tu as de faux amis ! *Le Christ ne s'est point complu en lui-même.* L'homme de Dieu est occupé à consoler tout le monde. Pour l'homme au cœur grossier, c'est le contraire. Il se met au large lui-même, tant pis si les autres sont serrés.

Il prend d'abord la part du lion, tant pis si les autres ont faim. Il parle pour tous, tant pis si les autres veulent parler. En un mot, il est de ces gens pénibles qui, selon le proverbe, veulent tout pour eux et rien pour les autres. Ces hommes-là doivent être redressés, en frères sans doute, mais redressés, et vertement. *Increpa illos duré.*

4. — L'amour-propre étant aveugle s'occupe plus de réputation que de sainteté, de santé que de ferveur, de plaisir que de travail; occupez-vous avant tout de vous sanctifier, d'accomplir ce que vous savez être voulu de Dieu, de travailler et de vous dépenser : quant à la renommée d'homme habile, quant au succès de ce monde, priez Dieu de vous en préserver; les lauriers sont dangereux. Aidez les autres à réussir, faites-les profiter de vos travaux et de vos conseils, du moins quand ils vous les demandent. Seulement ne chantez pas, en entendant louer ce qu'ils ont fait grâce à votre concours : je lui avais dit de faire comme il a fait; c'est moi qui lui ai donné le plan de cette œuvre, l'idée de cette composition. Il vous en cuira de garder ce silence, mais gardez-le pour Notre-Seigneur. *Répands ton pain sur les eaux qui passent, parce qu'après beaucoup de temps, tu le trouveras* (Eccl. xi). Si vous souffrez un peu, ne vous en affligez pas comme d'un grand mal, dites que c'est bien, que vous n'avez pas autre chose à faire que de souffrir et de mourir pour Dieu.

5. — Renoncez à voir le fruit de vos labeurs, travaillez pour Dieu et oubliez au fur et à mesure le bien que vous avez fait; au moins ne racontez jamais vos prouesses pour vous faire valoir... Cherchez à vivre inconnu, sans amis, comme un homme mort et enterré, auquel on ne pense plus. — Mais si, à force de travail et de renoncement, je deviens irritable par épuisement, dois-je aller jusqu'au bout? dois-je au contraire me

reposer et chercher quelque honnête soulagement dans l'affection de mes frères? — Vous devez vous reposer. Votre abnégation sera de patienter. Ici nous parlons pour les forts.

6. — Renoncez à toute consolation humaine et divine, si vous le pouvez, comme ne méritant pas que Dieu ni aucun homme fasse attention à vous. Ne vous plaignez de rien. S'il y a un mauvais morceau à prendre, prenez-le ; ménageant tout le monde et ne pensant pas à vous. Et afin de ne pas rester dans le vague à ce sujet, prenons pour pratique d'abnégation ce conseil de saint Pierre : *Soyons donc soumis à toute créature humaine à cause de Dieu*[1]. « Toutes les fois, dit le vénérable curé d'Ars, que nous pouvons renoncer à notre volonté pour faire celle des autres, lorsqu'elle n'est pas contre la loi de Dieu, nous acquérons de grands mérites, qui ne sont connus que de Dieu seul. Qu'est-ce qui rend la vie religieuse si méritoire? C'est ce renoncement de chaque instant à sa volonté, cette mort continuelle à ce qu'il y a de plus vivant en nous.

« Tenez, j'ai souvent pensé que la vie d'une pauvre domestique, qui n'a de volonté que celle de ses maîtres, si elle sait mettre à profit ce renoncement, peut être aussi agréable à Dieu que celle d'une religieuse qui est toujours en face de la règle.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte, dans cette voie de l'abnégation. Quand une fois on y est entré, ça va tout seul ; et quand on a cette vertu, on a tout. »

7. — Tâchez d'être le plus désintéressé possible, n'exigeant pas même un remercîment pour vos services rendus, servant Dieu pour lui plaire et faire votre devoir plutôt encore que pour arriver au bonheur de votre éternel repos.

1. Petr. II, 13.

8. — Défiez-vous de votre amour-propre et surprenez ses calculs. Tel travaille avec excès qui ne recevra presque point de salaire, parce que l'amour-propre lui dérobe une grande partie du fruit de son travail, en lui faisant négliger par trop l'intention, l'application et les autres soins qu'il aurait eus, s'il avait travaillé avant tout pour Dieu. On se recherche d'instinct, et si le poète a eu raison de dire :

« Chassez le naturel, il revient au galop »,

on peut dire la même chose de l'amour-propre, parce que ce défaut semble, depuis le péché, constituer le fond même de notre naturel.

9. — Il y a certaines pratiques où l'amour-propre s'infiltre facilement, par exemple : l'oraison, le ministère de la prédication, la direction des âmes.... les charges, etc... mais il y a des pratiques où l'abnégation paraît seule avoir ses entrées, par exemple : l'obéissance dans les choses simples ou pénibles : balayer, lire à table, essuyer la vaisselle, confesser et instruire les enfants et surtout les pauvres... affectionnons ces emplois.

10. — Enfin une pratique sûre de la vraie abnégation consiste à rechercher les humiliations par amour pour Notre-Seigneur.

« L'Evangile, dit à ce propos un écrivain versé dans les choses de Dieu *, l'Evangile nous dit les profondeurs d'abaissement où Jésus-Christ est volontair ement descendu, et les opprobres dont il a voulu être rassasié ; mais des siècles de méditation ne suffiraient pas à nous faire comprendre la soif d'humiliations qui dévorait son divin cœur, et qui le poussait joyeux, au devant des plus sanglantes ignominies, comme à un festin parfaitement

* *L'art d'utiliser ses fautes,* par le T. R. P. JOSEPH TISSOT p. 127.

assorti à sa qualité de « tenant des pécheurs». Or l'âme vraiment chrétienne éprouve le besoin de prendre place à ce banquet d'opprobres, à côté de son Bien-Aimé. Elle, la coupable, ne peut se résoudre à le laisser, lui l'innocent, s'abreuver seul à la coupe des humiliations ; elle en veut sa part, et le bonheur de poser ses lèvres là où son Dieu, son Sauveur a posé les siennes, transforme en délicieux breuvage le fiel le plus amer. »

Prière pour obtenir l'esprit d'abnégation. — Seigneur Jésus, faites, je vous en prie ardemment, que, bien convaincu de mon égoïsme, je surveille mon cœur pour le surprendre en ses recherches continuelles de lui-même, et accordez-moi la force de l'immoler toujours sans pitié. Vous et pas moi ! Vous et mes frères avant moi !... Votre gloire et non pas la mienne, ou mieux : votre gloire par ma confusion, votre intérêt par mes privations, votre plaisir par ma souffrance, votre vie par ma mort, voilà ce que je veux en attendant le ciel !... Voilà ce que je vous demande au nom de votre amour et par votre divine mère Marie. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'efforcer de faire du bien sans faire du bruit. »

CHAPITRE XIII

L'AME SE DÉCIDE A TRAVAILLER AVEC ABNÉGATION

TRAVAILLER, peiner, se fatiguer tout le long du jour et tous les jours de sa vie, manger enfin son pain à la sueur de son front, c'est ce que font la plupart des hommes. Un religieux qui voudrait échapper à cette loi et vivre en fainéant, mériterait d'être chassé du dernier des

couvents; surtout si ce malheureux était un frère convers, c'est-à-dire un homme appelé de Dieu à se sanctifier plus particulièrement par le travail manuel. *Nous avons travaillé jour et nuit avec peine et fatigue, pour n'être à charge à personne... Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange point.* Ainsi parle l'apôtre saint Paul dans sa deuxième épitre aux Thessaloniciens. Le même apôtre, parlant de ceux qui, ne faisant rien, mais suivant leur curiosité, jettent le trouble autour d'eux, commande même de n'avoir aucun commerce avec eux et, en cela les excommunie. Or, il se peut qu'on trouve, même en religion, des hommes bien portants, préoccupés de vivre à l'aise et n'ayant d'ardeur que pour se bien nourrir. Dieu nous préserve d'une telle calamité !

2. — Il s'agit ici de travailler avec l'abnégation des saints. Qu'on soit prêtre, missionnaire ou frère convers, il faut travailler en se renonçant comme les saints, et en donnant sa vie comme eux. — Travailler pour se contrarier soi-même et travailler jusqu'à y laisser sa vie, voilà de quel travail il est présentement question. Nous savons ce que nous avons dit du surmenage intellectuel et de la maladie, nous maintenons toutes les réserves faites en faveur des infirmes et des valétudinaires, nous ne craignons pas de répéter que nous croyons mauvais devant Dieu de se rendre malade ou d'aggraver l'état de ceux que la maladie a déjà entamés. Mais quiconque jouit de la santé dans une mesure ordinaire — s'il cherche à se faire saint — doit non seulement travailler, mais travailler avec l'abnégation des saints.

3. — Vous ne travaillez pas comme les saints, si vous travaillez pour suivre vos goûts, occuper votre activité, produire votre talent, gagner un salaire de louange, d'estime ou d'argent. C'est là travailler pour son plaisir et non par esprit de sacrifice, de renoncement et d'amour divin. Jésus-Christ travaillait pour expier nos

péchés, plaire à Dieu, sauver les âmes : le tout en s'immolant. Quand un supérieur nous commande de faire la cuisine, si nous la faisons mal pour être déchargé de cet office et pour être employé au jardin, à la sacristie ou à tel autre emploi de notre goût, nous travaillons avec amour-propre et non avec abnégation. Lorsqu'il nous est enjoint de confesser au lieu de prêcher, ou de faire un catéchisme au lieu d'une conférence à effet, nous travaillons avec amour-propre si nous essayons de suivre notre idée ou notre penchant. Voulons-nous agir avec l'abnégation des saints ? Travaillons en contrariant nos vues personnelles, pour faire la volonté de Dieu, et de manière à étouffer notre volonté propre. Tous les saints s'accordent à prêcher cette manière d'abnégation comme une règle fondamentale, absolument fondamentale en ascétisme.

4. — Il faut travailler avec générosité, vivement, avec feu. Il y a des gens qui traînent toujours ; s'ils marchent, c'est mollement, s'ils balaient, c'est sans activité, s'ils bêchent la terre, c'est lâchement. Ces malheureux ont peut être pour excuse un vice de tempérament, mais encore ? Au régiment, on arrive bien à donner du nerf aux traînards ; pourquoi l'abnégation et l'amour de Dieu ne feraient-ils pas ce que produit la peur d'un commandant ? Règle générale, un ouvrier qui traîne n'est pas un ouvrier. Un religieux ne doit pas travailler en amateur qui s'amuse, mais en ami qui se dépense, qui se donne tout entier.

Un saint frère de la Congrégation du T. S. Rédempteur *, bêchait un jour, pieds nus, avec une telle ardeur qu'on n'aurait pas trouvé son pareil. Voyant que cette ardeur lui était habituelle, et constatant qu'elle l'épui-

* Cyrille Courbis, mort à Valence, le 8 février 1891, en renom de sainteté. (Voir l'intéressante et édifiante Notice du R. P. Roger, sur ce serviteur de Dieu.

sait, je lui dis : Mon cher frère, n'allez donc pas si fort, vous vous tuerez !... Oh ? répondit-il en riant, si je me tue, ce n'est rien ! » — « Mais, repris-je, si vous vous tuez, vous priverez la Congrégation de plus de vingt ans de services. » — Ah ! mon Père, passer encore vingt ans avant d'aller au ciel, vous ne voudriez pas me causer cette peine ! » Telle fut sa réponse, et il continua de plus belle son héroïque travail. Je me rappelai alors qu'une grande âme habitait ce petit corps tout brisé de fatigue. Voilà bien, me disais-je, cet homme qui, après la bataille de Sedan, faillit se faire fusiller pour n'avoir pas voulu rendre les armes, alors que tous ses compagnons les avaient déjà rendues et qui pleurait d'en être réduit à cette extrémité. « J'avais cru, me disait-il à ce propos, que si nous ne remportions pas la victoire, je serais tué, mais je n'avais pas songé au sacrifice qu'il me faudrait faire pour jeter bas mon képi ! » Voilà de quelle trempe est l'âme des saints, voilà comme ils se donnent, et voilà comment il faut entendre l'abnégation de soi-même !

6. — On sait que saint Alphonse avait fait l'héroïque vœu de *ne pas perdre une minute de son temps*. Considérons à ce propos, quel manque d'abnégation ce serait pour nous, de gaspiller notre temps en des lectures inutiles ; au lieu de l'employer à nous instruire de plus en plus, selon nos forces, afin de nous rendre par là capables de servir l'Eglise dans toutes sortes d'apostolat. Donnons les fruits de nos talents à cette Eglise qui nous donne la vie éternelle. Le bon emploi du temps caractérise la vie de tout homme sérieux. Par là, il imite Notre-Seigneur, expie ses fautes, abrège son purgatoire, accroît sans cesse ses mérites pour le ciel, échappe aux plus grandes tentations de la vie, et enfin se prépare, pour la mort, des jours pleins d'œuvres et de grandeur.

Affections et prières. — Je le comprends, ô très aimant Jésus ! l'abnégation des saints, c'est de vous aimer comme vous nous avez aimés, grandement, divinement, sans mesure. L'abnégation des saints, c'est un cœur qui donne sans compter, qui souffre de ne pas souffrir, qui ne respire que dévouement, sacrifice, obéissance et donation de soi. J'ai beau fouiller les écrits des maîtres, pour pénétrer plus au fond le sens du mot abnégation parfaite, ce mot héroïque n'est bien exprimé que sur la croix. On ne l'entend dans toute son étendue qu'en cherchant à s'immoler pour votre amour, comme vous vous êtes immolé pour notre amour. Cessons donc, ô mon âme, de nous perdre dans nos propres pensées. Entrons dans le cœur de Jésus, dans ce cœur pressé de mourir pour nous. Demandons-lui ce que c'est que l'oubli de soi, le mépris de soi, le renoncement à soi, l'esprit de sacrifice et tous ces noms d'abnégation que la nature entend si pauvrement; c'est de l'amour, nous dira-t-il, de l'amour vif, pur et brûlant. Ah ! mon Sauveur et mon Dieu, donnez-moi de cet amour ! remplissez-en mon cœur, afin que je m'oublie pour votre gloire et pour mon prochain ; afin que, par amitié pour vous, j'aime à contrarier mon amour-propre, mes idées personnelles, mon attachement à la vie, mon horreur du sacrifice. Il faut que je vous aime pleinement, je le veux, je le dois, j'en ai faim et soif, je ne désire et ne veux désirer rien autre en ce monde. Exaucez ma prière, ô Jésus ! Si peu d'âmes vous aiment à ce point ! que je sois une de ces âmes qui comprennent ainsi l'amour. Oui, ô mon trésor, oui, ô le Dieu de mon cœur, que je vous aime ainsi en mourant pour vous plaire, vous qui m'avez aimé en mourant pour me sauver. Et comment aurai-je cette force surnaturelle et vraiment divine, si votre Esprit-Saint ne me la donne pas. Par la prière, je demande, par la pratique des vertus, je frappe à la porte ; oh ! ne me refusez pas l'amour vigoureux que je cher-

che ainsi en vous et pour vous. « Que je meure, enfin, par l'amour de votre amour ô vous qui, par amour pour mon amour avez daigné mourir. » (S. FRANÇOIS D'ASSISE.)

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

Section II. — La Patience

CHAPITRE XIV

L'AME EXAMINE EN QUOI CONSISTE LA PATIENCE CHRÉTIENNE

Le renoncement à soi-même peut s'entendre activement et passivement. Nous l'avons considéré quant à l'action, voyons le quant à la souffrance.

Le juste supporte sans trouble, dépit, ni découragement tous les maux de cette vie. La contradiction et les injures ne l'agitent pas jusqu'en sa volonté, elles meurent à la surface de son âme comme les flots de la mer sur le rivage. La force de rester calme dans l'adversité, l'habitude de regarder le malheur d'un œil chrétien et résigné, le silence et l'espérance du ciel jusque dans la souffrance, voilà quelques traits de cette sorte d'abnégation belle et forte dont nous nous occupons maintenant. Ici les personnes délicates ou maladives, surtout si elles vivent en religion, trouveront leur manière de se renoncer pour Dieu.

2. — Alvarez de Paz définit la patience en ces termes : « La patience est une vertu qui nous fait supporter d'un esprit tranquille les maux de cette vie, en sorte que nous n'en soyons ni troublés immodérément dans notre intérieur, ni trop attristés, et que nous ne nous emportions extérieurement à rien de contraire à la bienséance et à l'honnête retenue. » Saint Thomas avait déjà expliqué le mot important de cette définition, à savoir : qui nous fait supporter d'un *esprit tranquille* les maux dont nous sommes atteints. D'après ce maître, le rôle de la

patience est de sauvegarder la vie humaine et la raison contre les écarts où peut jeter une tristesse excessive et mal contenue.*

3. — La patience, dit Cicéron cité par Saint Thomas *(ibid.* a. v.) est le support persévérant des choses pénibles et difficiles, support produit par la volonté, en vue des bienséances, ou du succès de nos entreprises. » Cette définition est raisonnable mais purement naturelle. La douleur sauvage ressemble à une femme se tordant par terre; la douleur philosophique, à une femme assise le front caché dans ses deux mains; la douleur chrétienne, à une femme debout, regardant le ciel. La patience sauvage est presque une désespérance, la patience païenne tient sa tête levée mais sans voir au dessus, parce qu'elle est toute naturelle; la patience chrétienne, forte d'un principe surnaturel qui est la grâce, regarde le ciel et se nourrit d'amour divin.

4. — Toute vertu véritable a pour mesure la raison chrétienne: sauvegarder cette raison, c'est donc étayer et parfaire, en ce qui nous concerne, toutes les vertus; par où l'on peut comprendre que sans la patience toutes les vertus seraient ébranlées; par elle, au contraire, toutes sont raffermies. Comment rester équitable et modéré, si la tristesse trouble le jugement? Par quel moyen demeurer prudent, quand l'ennui égare notre raison? L'homme accablé de tristesse s'emporte facilement à tous les excès.

5. — Vous serez bien patient lorsque par un principe de foi et dans une fin surnaturelle, pour ne pas devenir chagrin, maussade ou paresseux, vous saurez porter et supporter la calomnie, l'humiliation publique, la maladie, les contrariétés: je dis lorsque vous saurez supporter ces maux et tous les autres sans vous troubler, sans

* 22. q. 136. a. I.

perdre la paix du cœur, ni la sérénité du visage, et cela jamais ou à peu près.

6. — La patience est le frein de la tristesse comme la douceur est celui de la colère, et ces deux vertus sont de la dernière utilité dans leurs fruits. C'est pourquoi saint Jacques, parlant de la patience, lui attribue un effet qui résume toute perfection : *Or la patience rend les œuvres parfaites* [1]. Et l'esprit-Saint avait déjà dit : *L'homme patient est meilleur que l'homme fort, et celui qui domine son esprit, meilleur que celui qui force les murs d'une cité* [2].

7. — Tant que rien de grave ne nous arrive, nous conservons bien notre sérénité ; mais notre réputation est-elle compromise, la maladie s'abat-elle sur nous comme un vautour, pour nous déchirer le foie et nous mordre les entrailles, nous voilà, pour la plupart, plongés dans une prostration voisine du désespoir : nous ne voulons plus que mourir, ce qui est le propre des désespérés, et même nous sommes si troublés dans nos jugements que nous prenons pour vertu ce détachement déréglé de la vie et de toute entreprise parmi les vivants.

8. — Il s'agit de nous habituer à supporter chrétiennement et sans trouble l'adversité, les peines spirituelles, les désolations intérieures, les pertes de biens, de parents et d'amis, la persécution, les intempéries de l'air, la maladie, les douleurs de l'esprit, du cœur et du corps, nous habituer en un mot à contenir tout ce qui assombrit l'humeur et abat la volonté en troublant le jugement. Quand nous aurons vieilli dans cette vertu, nous pourrons nous flatter de l'avoir, mais, pour le moment, nous n'avons qu'à nous défier de nous-mêmes.

9. — Rappelez vos souvenirs : que fîtes-vous à la

1. Jac. I, 4.
2. Prov. XVI, 32.

mort de votre père, par exemple ; dans telle maladie, telle épreuve ? Votre imagination ne troubla-t-elle pas votre esprit, n'exagéra-t-elle point à ses yeux le mal dont vous souffriez ? Ne fûtes-vous pas maussade envers le prochain, désireux peut-être de le rendre aussi triste que vous par un excès d'amour-propre ? N'eûtes-vous pas comme un certain dégoût de servir le Dieu qui permettait ainsi votre affliction ? Peut-être en êtes-vous venu jusqu'à murmurer contre la Providence ? Examinez-vous et vous comprendrez mieux ce que c'est que de savoir agir et marcher posément tout en portant une lourde croix.

La Patience et les impatiences. — Il y a des âmes, fortes sous la croix, qui s'emportent facilement et pour des riens, mais sans vraie colère, sans rancune surtout. Elles pensent n'avoir ni patience ni douceur ; ah ! disent-elles, nous perdons tout par nos impatiences. — Distinguons bien et entendons-nous.

La douceur est l'habitude de pardonner facilement et pleinement, de chercher à excuser ceux qui nous accusent et de pencher autant qu'il convient vers la clémence en toutes choses. Un homme bilieux est naturellement plus apte à la douceur ainsi entendue qu'à cette sorte d'apathie matérielle qui, faute d'avoir du sang chaud, fait garder toujours le sang-froid. Il criera, aura l'air méchant et sera plutôt libéral que dur et rancuneux. De même, la bile travaillant cet homme, il s'emportera pour un coup d'épingle, mais saura se laisser couper une jambe sans bouger. Ces extrêmes montrent bien les deux mobiles de l'homme : le sentiment et la volonté. Si donc, par promptitude et violence de caractère, ou seulement par travail de bile, un mot vous pique et vous fait bondir, sans que ce mouvement dure plus d'un instant, ne vous imaginez pas manquer pour autant de vraie patience, mais bien de calme et de sang-froid. Mais si, tout en ne

vous emportant ni en paroles, ni en gestes, ni en grondements secrets, vous êtes colère dans vos ennuis et facile à vous plaindre de Dieu et des hommes, la patience vous manque assurément. Les écarts subits qui proviennent de l'humeur doivent être combattus par la mortification. Ici, tout en y faisant parfois allusion, nous les laisserons de côté pour nous occuper de la vraie force surnaturelle et volontaire, stable et habituelle, qui nous fait supporter la croix sans révolte ni découragement, dans le dessein de sauver notre âme et de plaire au divin Rédempteur.

RÉSOLUTION

« Prier avec confiance Notre-Dame des sept douleurs pour qu'elle m'obtienne de grandes grâces de patience. »

CHAPITRE XV

L'AME S'EXAMINE AU SUJET DE CE DÉFAUT DE PATIENCE QU'ON NOMME : TRISTESSE

La tristesse est une maladie de l'âme qui provient beaucoup de la maladie du corps, mais qui est aussi engendrée par l'insuccès, la persécution et les autres contrariétés si fréquentes dans la vie. Cette passion est une sorte d'abattement moral qui ferme la bouche et resserre le cœur, et dont le plus funeste effet est de détourner des œuvres de piété. L'âme triste ressemble à l'animal pris au piège : elle est toute absorbée par ce grincement intérieur qui proteste contre le mal, sans pouvoir s'en défaire : elle ne pense qu'à gémir. Or, il faut craindre que le démon nous fasse tomber dans ce défaut de patience et nous fasse rejeter volontairemént

nos croix. « Judas, ce perfide disciple, mena son infernale troupe pour prendre Jésus et le faire clouer à la croix ; mais quant à lui, le malheureux, il refusa entièrement la croix, ne voulant pas seulement celle de la sainte contrition et pénitence que Jésus-Christ lui offrait ; *ceux qui refusent de prendre humblement et porter vertueusement les croix que Dieu leur présente en cette vie, auront en l'autre le partage de Judas.* » Ainsi parle Saint François de Sales dans ses *Entretiens* (XXII).

2. — Distinguons bien entre le fait d'éprouver du mal et celui d'être triste, entre le fait de souffrir et le fait de se livrer à la tristesse. On n'est pas triste par le fait même qu'on souffre, mais quand on regimbe et proteste contre la souffrance : ainsi la tristesse consiste à faire opposition dans son cœur au mal dont on est affligé malgré soi ; et c'est l'état dans lequel cette opposition nous met, qui est l'état de tristesse. Si donc on accepte la souffrance, on n'est pas triste, mais simplement souffrant. Ou, s'il reste de la tristesse, celle-ci est toute matérielle, car on aura beau se résigner dans la partie supérieure, l'épreuve nous fera toujours souffrir dans la partie inférieure. Tout se résume donc, pour éviter la tristesse volontaire, à ne pas se buter contre le mal qui nous arrive, à ne pas s'ensabler dans l'adversité, mais à tâcher de la dominer, pour imiter Jésus, pour glorifier Dieu, pour sauver notre âme.

8. — Il y a une tristesse louable, qui vient de ce qu'on a offensé Dieu, de ce qu'on le voit offensé tous les jours ou qu'on pense à tant de maux qui fondent sur le monde sans parler de ceux que nous ignorons et que nous ne pressentons pas ; cette tristesse même a besoin d'être modérée, selon cette parole : *Consolez celui qui souffre de peur qu'il ne soit accablé par un excès de tristesse*[1]. Elle a beau, en effet, être bonne, quant à son objet, si

1. II, Cor. II, 7.

elle écrase tellement le cœur qu'elle rende comme impossible l'effort et le courage pour le bien, elle devient mauvaise par excès (22,me 35).

4. — *Bannissez loin de vous la tristesse, car elle en a tué plusieurs, et elle n'est utile à rien* [1]. Cet avis de l'Esprit-Saint est de toute importance. Aussi ferez-vous bien de vous en souvenir. Mais comme la tristesse est tempérée et réglée par la patience, qui a pour but de l'empêcher de nous accabler, il est évident que pour obéir à ce conseil de l'Esprit-Saint, il faut cultiver la sainte patience, la cultiver de plus en plus dans nos cœurs, lui donner des racines vivaces et profondes.

5. — Prenez garde à la tristesse : elle est la mère de bien des maux, *plaie universelle, omnis plaga,* l'appelle l'Esprit-Saint *(Eccli.* xv, 17) : *La tristesse de l'âme abat l'esprit* [2] dit-il aussi : le courage s'en va, puis, la raison et enfin la vie elle-même : *la prudence n'est point où est l'amertume ;* [3] *la tristesse du cœur dessèche les os* [4]. Et encore : *La tristesse conduit à la mort, elle accable toute la vigueur, et l'abattement du cœur fait baisser la tête* [5]. Et ainsi l'âme triste, comme une fleur que la houe a déracinée, *languit expirante, languescit moriens.* Et quel bien en résulte-t-il, soit pour Dieu, soit pour l'homme lui-même, soit pour son prochain ?

6. — « L'âme qui s'adonne à la tristesse mauvaise, dit Cassien (l. x, c. 4), dort accablée ; elle ne voit plus ni la vertu, ni les choses spirituelles ». De fait, il est dit des apôtres qu'au lieu de veiller avec Jésus agonisant, ils s'endormirent : *Ils s'endormirent de tristesse* [6]. L'âme triste ne fait plus oraison, que peut-elle devenir ?

1. Eccli. xx, 25.
2. Prov. xv, 13.
3. Eccli. xxi, 12.
4. Prov. xvi, 22.
5. Eccli. xxxviii, 19.
6. Luc, xxii, 45.

7. — « La tristesse de l'esprit empêche de s'acquitter de ses prières avec la dilatation habituelle du cœur. » Voilà pourquoi, quand on se livre à la tristesse, on ne médite plus, faute de trouver de l'agrément à s'occuper de Dieu. « La tristesse empêche de recourir aux remèdes qui se trouvent dans les lectures sacrées. » Cependant, on lit dans saint Paul *que nous devons conserver l'espérance par la patience et par les consolations que les Ecritures nous donnent*[1]. « La tristesse enlève la tranquillité, la douceur envers ceux qui sont nos frères : elle fait qu'on s'acquitte avec impatience et aigreur de tous ses devoirs d'état ou de religion. (Saint Aug. *de. gen. ad lit*).

8. — « Sans recourir aux perfides insinuations du démon, nous voyons, dit saint Jean Chrysostôme, que la tristesse, à elle seule, engendre mille horreurs : nous voyons, dit-il, que c'est par tristesse que se sont perdus la plupart des malheureux qui ont quitté cette vie soit en s'étranglant, soit en se poignardant, soit en se noyant, soit même en se précipitant dans les flammes. » (l. II, *de prov.*)

9. — Si vous êtes tristes et que vous deviez prêcher, confesser, diriger une communauté ou instruire des enfants, votre tristesse mettra du fiel sur vos lèvres, dans vos regards et dans tous les cœurs. Que d'apostolats trouveront dans la tristesse cachée la cause de leur stérilité ou de leur moindre succès !

10. — Mettons à profit ce conseil de Cassien : « En dehors de cette tristesse qu'on s'impose ou par esprit de pénitence, ou par désir de la pénitence, ou dans l'espoir des biens à venir, toute tristesse doit être absolument bannie du cœur, comme une tristesse païenne, capable d'engendrer les seuls fruits de la mort, et comparable

1. Rom. xv, 4.

en malice aux esprits de colère, ou même d'impureté. » (l. IX, *inst.* c. 12).

Affections et prières. — Quelle est cette voix amie et compatissante qui se mêle à mes soupirs et qui cherche à en dissiper l'amertume ? O Jésus, je vous reconnais dans ce travail de bonté ; vous savez ma faiblesse en face de l'épreuve, vos épaules meurtries par le bois de la croix ont senti que l'homme est vite anéanti par la souffrance. Vous nous appelez doucement, vous nous invitez à nous résigner ; vous nous inspirez de nous résigner à la sainte volonté de Dieu, vous répétez avec amour qu'une souffrance acceptée en esprit de foi et pour vous glorifier, est diminuée de moitié. Merci, ô Dieu tendre et bon, d'avoir ainsi compassion des pauvres souffrants. Oui, je veux calmer mon cœur, l'encourager, lui apprendre à accepter la douleur, à boire ses larmes comme la fleur boit la rosée chaque matin. Ah ! j'ai été si peu fervent à votre service, et vous m'avez fait tant de grâces, ne méritai-je pas de souffrir ? me révolterai je contre les salutaires expiations que vous m'imposez ? Ou même, d'où vient que je m'effraie d'avoir à souffrir ? J'ignore, ou j'oublie, que dans cette vallée de larmes, tout cœur est entouré d'épines : *omne caput languidum, omne co mœrens.* Accordez-moi la patience, mon Dieu ! cette vertu qui fait du plus grand pécheur, un vrai prédestiné. Oui, ô Dieu crucifié, donnez-moi la force d'être résigné dans la douleur. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'efforcer de me résigner chaque matin aux maux qui, pendant le jour, pourront m'atteindre. »

CHAPITRE XVI

L'AME PREND QUELQUES MOYENS DE COMBATTRE LA TRISTESSE MALADIVE

Si vous êtes facilement absorbé et accablé par la tristesse, et si vous voulez éviter ce mal moral, examinez avant tout quelle est la cause de votre tristesse, voyez sa nature, son genre ; en un mot, commencez par bien voir d'où vient que vous êtes triste. Il faut le savoir, si vous voulez appliquer le remède à la racine du mal.

2. — Les causes ordinaires de la tristesse sont physiques ou spirituelles. Parmi les causes physiques, il faut ranger au premier rang la maladie et surtout certaines maladies chroniques où la bile et les nerfs ont plus de part que rien autre. Du reste, saint Thomas (2, 2^ae^, 35, 1) nous dit : « Toute indisposition du corps prédispose de soi à la tristesse. » Ainsi le jeûne, le froid, la gêne, la mauvaise nourriture suffisent pour nous mettre de mauvaise humeur : les maux d'estomac ont la spécialité d'attrister et d'assombrir bien des gens, ce qui les rend d'un commerce pénible, s'ils n'ont pas d'ailleurs la force de réagir assez.

3. — Bien que la tristesse soit toujours produite par le sentiment d'un mal vrai, actuel et présent, il se peut que par la réflexion, le souvenir et l'appréhension tour à tour, on se crée des maux imaginaires et qu'on se les rende présents par la pensée, ce qui, chez les personnes bilieuses surtout, cause des noirs et de grandes tristesses : voyez si vous ne trouverez pas l'une ou l'autre de ces raisons à la source de vos accablements : et occupez votre repos.

4. — La contrariété, les discussions, une nouvelle pénible, un reproche, la peur, peuvent également nous attrister, causer des troubles profonds dans l'âme et dans le sang : on en voit qui meurent d'une impression de forte et vive tendresse ou de trop grande frayeur. A ce propos, saint Basile nous dit : « Nous en connaissons beaucoup qui, accablés par une grave infortune, se sont fait violence pour arrêter leurs larmes : mais ensuite ils sont tombés dans des maladies incurables, telles que l'apoplexie, la paralysie » (h. 4, *de grat.* act.) Si donc votre tristesse vient d'une cause physique, essayez de vous guérir et ne brusquez pas votre douleur. Si vous êtes chargé d'une communauté, prévoyez les causes qui pourraient impressionner les faibles et faites bien votre possible pour éviter ces désagréments. C'est un vrai devoir pour vous, puisque vous êtes père, et qu'un père doit avoir une sollicitude prudente pour la tranquillité de ses enfants.

5. — S'il était permis de mêler le corporel aux choses de l'esprit, je dirais qu'après certains remèdes employés d'une manière suivie, le sommeil, quelques bains, la lecture des nouvelles curieuses, les douces promenades, le grand repos, le travail amusant, l'affection de ceux qui nous entourent sont les principaux remèdes à la tristesse ordinaire. Saint Thomas les juge bons. Saint François de Sales ayant dû annoncer à sainte Jeanne de Chantal que son père venait de mourir, recommanda de la *soigner* et de la *divertir*, il lui porta ensuite la sainte communion pour la *consoler*. Employez donc ces remèdes selon que vous pouvez. Si vous avez faim, mangez ; si vous êtes refroidi, buvez un peu de vin ; si votre abattement provient d'une stagnation de sang, comme chez ceux qui mènent une vie trop sédentaire, imposez-vous deux heures d'exercice corporel chaque jour : bref, soignez-vous discrètement pour ne pas succomber. Et si

votre supérieur, comme il arrive trop souvent aux hommes robustes, ne comprend rien à vos misères, adressez-vous à un autre supérieur, parlez au médecin, mais faites-le en esprit d'obéissance, et d'abandon à Dieu.

6. — Certains braves diront qu'il faut savoir se vaincre, ne pas tant faire attention à soi : cela est vrai ; mais la nécessité de se vaincre demande qu'on reste capable d'énergie, et, sans une certaine dose de vigueur physique, il n'y a plus que l'assistance directe de Dieu pour nous donner de l'énergie. Or, cette assistance directe est chose extraordinaire. Soignez-vous donc, et, tout en veillant à ce que la sensualité ne vous entraîne, égayez-vous comme vous pourrez : la vraie perfection est avant tout raisonnable et la raison commande d'employer les moyens honnêtes et faciles qu'on a pour se défendre contre les ennemis du corps et de l'âme. Ne craignez donc pas de vous reposer, craignez plutôt de vous rendre inutile par une ferveur aveugle et exagérée qui ne plaît pas à Dieu, mais au démon.

7. — L'apôtre saint Jacques nous donne le plus vrai moyen de combattre la tristesse, à savoir de prier : *quelqu'un parmi vous est-il triste ? Qu'il prie*[1]. Ce remède est surtout propre à guérir la tristesse qui vient de l'idée qu'on est damné, qu'on ne fait rien de bien, qu'on est méprisé de tous, etc. Mais il doit être employé aussi dans toutes sortes d'ennuis, même temporels. Avons-nous des appréhensions cruelles ? des soucis écrasants ? sommes-nous éprouvés par la perte de nos parents, la maladie ou d'autres chagrins ? le Psautier, le Chemin de la Croix, le Rosaire : voilà nos premiers consolateurs. Rappelons-nous les différentes manières de prier et prenons ,alors surtout, celle qui nous est plus facile à employer. Enfin, ce remède est également de la plus

1. Jac. v., 13.

consolante efficacité pour les maux corporels. Parlant d'une femme qui était malade, Notre-Seigneur disait : cette femme *que Satan a liée, voilà dix-huit ans*[1]. Puisque le démon est souvent cause de nos maladies, prions pour obtenir la guérison ou la patience. Oh ! que l'on a tort d'oublier si vite les causes invisibles.

8. — La prière adoucit toujours les maux de cette vie, c'est ce qu'il faut entendre non d'une prière furtive, accordée à Dieu comme l'aumône ou le regard qu'on donne à un pauvre : transitoirement ; mais de la prière suivie, continuée et poursuivie comme ces ruisselets que forme une source constante et qui coulent sous l'herbe sans s'arrêter, sans se tarir.

On récite un *De Profundis*, un *Salve Regina* ou même un chapelet... puis on dit que Dieu ne veut pas nous consoler? Ce n'est pas cela. Continuons de prier, une semaine, un mois, toujours. Ainsi entendue, la prière fera certainement son œuvre. Elle commencera par nous paraître douce, puis elle nous fera oublier nos peines insensiblement, enfin elle nous rendra aimable cela même qui nous crucifiait. Mais, encore une fois, la prière agit, ordinairement, à la longue : Dieu le voulant ainsi pour employer nos peines à notre sanctification.

Il faut entrer plus avant dans le secret consolateur de la prière et voir que le plus grand remède aux maux de cette vie consiste à s'approcher de Dieu, à cultiver l'oraison mentale et la lecture spirituelle, à s'adonner aux saints exercices de la vie intérieure.

Les premiers jours il en coûte, mais bientôt cette vie d'intimité avec Dieu calme l'imagination, modère les appréhensions ou les désirs, contente la conscience et, par là, ruine les principales causes de nos chagrins. Or, ce bienheureux effet vient du bon emploi de nos facultés,

1. Luc., XIII, 16.

sans doute, mais bien plus encore de la grâce divine dont le Seigneur couronne cet emploi.

9. — Le grand moyen naturel de combattre les excès de la tristesse consiste à faire diversion, à changer d'idée, à penser à autre chose ; et le grand tort des victimes de la tristesse consiste à se livrer aux idées qui les resserrent, qui les abattent, qui les paralysent, qui leur donnent la fièvre et qui, à la longue, les font mourir. En un mot, il faut se défendre et non pas se laisser faire, et ici plusieurs ont à prendre garde. On est comme fasciné par l'ennui et le dégoût ; on se retourne dans la tristesse comme dans un lit où l'on se complaît ; on en vient à fuir toute distraction, pour se livrer plus complètement à ses idées sombres : c'est là une faiblesse digne de compassion, un piège subtil.

10. — Dès que vous voyez que votre esprit tourne au sombre, que votre cœur se resserre et que, prise du froid de la tristesse, toute votre personne est non seulement engourdie, incapable de se porter au bien et de lutter contre le mal, mais accablée, découragée, malade et prête à tous les excès, faites attention que vous êtes dans un grand danger et n'hésitez pas à vous réveiller de cette malheureuse torpeur. Levez-vous, chantez, allez voir un ami, travaillez, sortez, priez, faites n'importe quoi ; mais ne vous laissez pas envahir davantage par cette morne tristesse ; vous feriez comme les soldats de Napoléon Ier en Russie : saisis par le froid, ils se couchaient, fermaient la bouche et mouraient gelés. — Ici encore les supérieurs pourront prendre exemple sur l'Eglise. Cette bonne mère parsème de fêtes le cours de chaque année. On dirait que pressée de réunir tous ses enfants, elle cherche tantôt à faire monter au ciel ceux de la terre et tantôt à faire descendre parmi ceux de la terre ceux qui sont déjà au ciel. Cette institution des fêtes tient aux racines mêmes de l'homme moral. Il importe donc de les célébrer en s'y

réjouissant dans le Seigneur. Sans cette précaution, une communauté s'assombrirait fatalement.

Prière. — Mon Jésus, vous avez offert à nos cœurs un remède universel pour tous nos maux. *Venez à moi vous tous qui souffrez et êtes accablés, et je vous referai.* Voilà bien votre infinie bonté ! Faites que, sans négliger les moyens ordinaires de ne pas succomber à la tristesse j'aie toujours le bon esprit d'aller me reposer à vos pieds. Vous êtes si compatissant que jamais on ne va pleurer devant vous sans désarmer votre justice, sans toucher votre divin cœur. Oh ! que je suis malheureux d'avoir si peu de confiance en vous, d'oublier que vous pensez toujours à moi, que vous me portez intérêt pour tous les détails de ma vie, que vous veillez même sur le plus petit de mes cheveux, que vous mesurez l'épreuve à ma faiblesse, et que vous pouvez me délivrer de tout mal ! Donnez-moi, à votre égard, les sentiments d'un petit enfant envers sa tendre mère. Je suis, dans la tristesse surtout, plus faible qu'un enfant; mais vous, vous êtes meilleur qu'une mère. O Vierge immaculée, ma bonne mère du ciel, intercédez pour moi. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Conter mes peines à mon supérieur ou à quelque ami prudent et dévoué. »

CHAPITRE XVII

L'AME S'ENCOURAGE A PATIENTER ET A SE RÉSIGNER

Le grand moyen de ne pas succomber à la tristesse consiste, en somme, à s'exercer à la patience, pendant qu'on ne souffre pas trop : souvent, en effet, la

patience est le seul remède à apporter à nos maux, tant physiques que spirituels ; quoi qu'il en soit, elle reste le correctif né et direct de la tristesse : il importe donc de s'y exciter.

2. — La souffrance est une loi d'expiation que nous-mêmes avons attirée sur la terre et dont nous serons les tributaires forcés jusqu'au dernier soupir de notre vie. Nous avons péché, voilà pourquoi nous mourons.

3. — Etant donné que la souffrance est méritoire, considérez s'il vaut mieux se raidir contre elle et s'en attrister sans résultat, ou bien l'accepter et s'en faire *un poids éternel de gloire ?* Le sage apprend à souffrir sans trouble, le chrétien doit apprendre à souffrir surnaturellement et pour plaire à Dieu : l'insensé ne sait pas se résigner, il double sa charge et renonce à sa récompense. Apprenons à porter la croix à la suite de Jésus-Christ, apprenons à patienter, c'est le grand savoir de l'homme et toute la philosophie du chrétien.

Observons qu'il ne faut pas nous exposer à perdre une grande partie du mérite de nos souffrances en négligeant de les endurer dans l'intention formelle de glorifier Dieu. Les actes humains et naturels ne sont méritoires en effet, que dans la mesure où, provenant de la grâce et d'un motif surnaturel, ils sont animés d'amour de Dieu, par l'intention au moins virtuelle de lui plaire. Cultivons donc l'habitude de transformer en actes d'amour nos moindres soupirs et disons sans cesse : Mon Jésus, pour vous plaire et pour expier mes péchés, je me résigne à cette croix.

4. — Nous punissons les criminels et Dieu nous punit : *Nous recevons ce que notre conduite a mérité, digna factis recipimus.* Pourquoi ne souffririons-nous pas ? la justice doit-elle être abolie, le crime impuni, le pécheur encouragé, Dieu méprisé, la loi sainte foulée aux pieds? Tous ces désordres et mille autres surgi-

raient, pour la perte universelle du monde entier, si Dieu ne punissait pas nos péchés, nos actes de rébellion. Pourquoi donc ne voulons-nous pas souffrir ? La tristesse impatiente et volontaire est un désordre, elle crie contre la justice de Dieu ; elle contient en germe des blasphèmes affreux. Ecoutons saint Alphonse, il nous apprendra une autre raison de souffrir. « La terre est un lieu de mérites, dit-il, par conséquent un lieu, non de repos, mais d'efforts et de fatigues ; car les mérites s'acquièrent non en ne rien faisant, mais en souffrant. » (*Vraie épouse*, c. XIII).

5. — Celui qui accepte la souffrance, la maladie et la mort, celui qui est patient, celui-là est droit, équitable, éclairé. Dieu, dès lors, n'a plus pour lui que des sentiments de compassion et il lui dit ces paroles si fortifiantes : *Votre tristesse se changera en joie*[1]. Dieu aime l'équité : l'équité veut qu'on reconnaisse la justice de Dieu qui nous frappe, la vertu veut qu'on se soumette. Heureux celui qui sait patienter en disciple de Jésus crucifié.

6. — Si Dieu avait trouvé quelque moyen plus capable de nous ramener à lui que la souffrance, il l'aurait choisi de préférence à la souffrance, car Dieu nous laisse souffrir, comme un médecin qui opère pour guérir. Dieu ne se venge pas, il ramène à l'ordre pour ramener au bonheur. On a tort de dire que Dieu n'aime pas ceux qu'il afflige ; ce langage est blasphématoire : *Je châtie ceux que j'aime*[2]... *Il émonde l'arbre afin qu'il porte plus de fruits*[3]. Mais on ne sait pas voir.

7. — Vous avez, je suppose, une brebis chérie, cette brebis s'enfuit ; vous l'appelez, elle fuit encore ; vous courez après elle, elle fuit toujours ; enfin vous voyez

1. Joann. XVI, 20.
2. Apoc. III, 19.
3. Joann. XV, 2.

qu'elle va se précipiter, du haut d'un rocher taillé à pic, au fond d'un abîme horrible ; si vous pouvez d'un coup de fronde ou d'une flèche habilement lancée, atteindre cette pauvre fuyarde, l'abattre sur le chemin, au bord de l'abîme, ensuite la rejoindre, panser la plaie que vous lui avez faite pour la sauver, la charger sur vos épaules et la ramener triomphant au bercail, ne le ferez-vous pas ? Direz-vous que vous aimez trop cette brebis pour la blesser et la faire souffrir ? Comprenez que Dieu est habile chasseur, et vous saurez patienter. Vous goûterez alors cette belle maxime du saint docteur Alphonse de Liguori : « Croyons fermement que Dieu nous envoie la croix, non pour nous perdre, mais pour nous sauver. »

8. — Plus vous connaîtrez les pensées de Dieu, et plus vous reconnaîtrez que le chemin de la croix est le chemin du ciel, que Dieu frappe pour guérir, et laisse souffrir pour sanctifier. L'illustre chef de la Compagnie de Jésus disait, en effet : « Si Dieu vous donne beaucoup à souffrir, c'est un signe qu'il veut faire de vous un grand saint. » Plus vous connaîtrez la vie, plus vous reconnaîtrez que la souffrance élève, rend forts, et ennoblit tous ceux qui savent la supporter en chrétiens. Cette vue du but et des effets de l'adversité vous aidera beaucoup à la patience et diminuera de moitié le fardeau que vous devez porter. On n'arrive, en effet, à patienter qu'à force d'esprit de foi, d'espérance et d'amour de Dieu.

9. — Un autre grand motif de patience, c'est que si vous expiez vos fautes en ce monde, vous ne les expierez pas en l'autre : on ne paie pas deux fois. Grâce aux mérites de Notre-Seigneur, celui qui élève sa souffrance au rang des actes surnaturels, solde à bon compte ses dettes envers Dieu. On dit : qui paye ses dettes s'enrichit ; l'on peut dire avec plus de vérité : c'est faire du paradis, que d'abréger son purgatoire : or, la patience a

le privilège de réaliser ce bon profit pour l'avenir ; quoi donc de plus avantageux?

10. — Si vous n'étiez jamais ni malade, ni contredit, ni humilié, deviendriez-vous un homme de Dieu ?... Vous seriez au moins plus exposé à rester des années nombreuses en purgatoire. Il est vrai que la maladie a souvent l'inconvénient dangereux d'empêcher la vie réglée et les nombreux exercices de piété : mais la prospérité a des inconvénients bien pires, et tel malade qu'on croit sans piété sera peut-être bien plus beau devant Dieu, s'il souffre avec une vraie patience chrétienne, que cet homme pieux, exact, actif, qui ne souffre de rien, à qui tout sourit. Dieu a ses secrets : la croix est le secret de la sainteté. Je ne veux pas dire que la souffrance soit plus méritoire que l'action, mais, en général, on est plus sûr de faire la pure volonté de Dieu en souffrant avec l'intention de lui plaire, qu'en agissant avec la même intention.

11. — Remarquez en terminant que pour avoir part à ces avantages, il faut pratiquer la vraie patience. On doit, par conséquent, s'exercer à cette vertu, la demander à Dieu, en faire des actes fréquents et purs, afin que le moment de l'épreuve venu, on ait des forces toutes prêtes pour résister au découragement ou à la tristesse mauvaise. Prenez une détermination solide à cet égard : vous serez heureux.

Affections et prières. — Mon Créateur et mon Dieu, quand je songe à mes péchés et à votre miséricorde, je demande mon pardon, mais sans vous offrir la part de réparation que je dois et puis ajouter aux mérites de mon Sauveur. Je dis pardon ! je n'ajoute pas pénitence ! C'est de l'égoïsme. Aujourd'hui je ressens le besoin de faire pénitence. Oui je dois expier et je le veux. C'est pourquoi j'accepte les épreuves que votre main bénie m'envoie. O mon Jésus, il m'est bon de

souffrir en pénitent, pour votre gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« Penser que, s'il me délivrait de ma peine, Dieu me retrancherait probablement la meilleure part de mon ciel. »

CHAPITRE XVIII

L'AME SE FAIT DES FORCES POUR SOUFFRIR, EN CONSIDÉRANT COMBIEN LA PATIENCE EST UN SIGNE DE PRÉDESTINATION

Notre Dieu ayant résolu de sauver le monde par les souffrances, la passion et la mort de son Fils unique, le sang est devenu la couleur de l'amour, et, la croix, l'étendard du ciel. Le mystère de la croix n'a pas été dévoilé aux yeux des gentils : il fut une folie pour eux et un scandale pour les juifs. Prenons garde à nous, ne tenons pas le mystère de la croix pour une simple folie ; mais reconnaissons en lui la science consommée, la sagesse des saints : ne nous rebutons pas de ce qu'il faut souffrir beaucoup pour acquérir le ciel : « La maladie, écrivait saint Vincent de Paul, est un état très ennuyeux, presque insupportable à la nature ; c'est cependant un des moyens les plus puissants que Dieu emploie pour nous faire renoncer à nos mauvaises inclinations et pour nous combler de ses grâces. — Le même saint disait, en conséquence : « Oh ! qu'il est malheureux d'être sans croix ! Quand nous ne souffrons rien, nous ne sommes pas conformes à Jésus-Christ ; et c'est pourtant cette conformité qui est la véritable marque de notre prédestination. »

3. — La sérénité du visage et le calme de nos démarches doivent accompagner et parfaire notre résignation et notre silence. A quoi bon se taire de bouche, si on parle par ses gestes ? surtout si on dit à tout le monde, par son air abattu, accablé, maussade et mécontent, qu'on enrage de souffrir et qu'on est dépité de ne pouvoir pas jouir de la vie comme tant d'autres ? Ainsi : acceptation, silence, sérénité dans les maux de la vie, voilà pour commencer.

4. — Soutenir le choc, essuyer le feu comme un brave et rester ferme sur la brèche, voilà ce qu'il faut faire ensuite. Comprenons cet acte : Un emploi nous gêne et nous agace, le moyen de patienter n'est pas de donner notre démission, de passer la croix au voisin, mais d'accepter, de nous soumettre, de tenir bon quand même à cet emploi. Tel ministère nous ennuie ? Ne nous soustrayons pas à ce ministère, mais tachons de le remplir sans nous troubler ni nous décourager. Un compagnon nous pèse : ne le fuyons pas, mais soutenons le fardeau avec courage. Faites attention à cet acte, car pour vaincre, il faut combattre. Faute de revenir sans cesse au combat contre leur imagination et leurs affections déraisonnables, plusieurs se rendent esclaves de leurs sentiments, pressentiments et ressentiments. Ils croient trop vite manquer de force ; ils ont l'âme démoralisée. Pour éviter cet état malheureux, examinez vos craintes, vos désirs, vos ambitions, et si vous les trouvez en désaccord avec l'esprit de foi, méprisez-les, efforcez-vous en priant, de les vaincre et de les ramener au juste milieu de la vertu. Cette manière de se mortifier est absolument capitale ; observez-vous sur ce point.

5. — Poussez plus loin votre pratique de la patience : cherchez à rester sur la croix. Dans vos oraisons, demandez-vous bien pourquoi la souffrance vous attristerait ? vous ne tarderez pas à voir qu'elle n'est pas un vrai mal,

qu'elle vous peut devenir une bénédiction précieuse et une intarissable source de biens spirituels. Quand vous sentez la tristesse vous envahir, arrêtez-vous aussitôt et dites-vous tout bas : *O mon âme, pourquoi cette tristesse ? pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, parce que je dois encore le louer, lui qui est le salut de mon visage et mon Dieu*[1] ; et puis, ramenez votre cœur à la tranquillité d'abord, à la gaîté ensuite, et retenez que si vous voulez devenir très patient, vous n'avez qu'à faire ainsi tourner la peine à votre profit. Un petit cantique chanté à propos, suffit parfois pour opérer cet acte si salutaire, mais souvent il faut se mettre à prier, à se confesser, à communier, à méditer la Passion, ou le ciel, à faire des actes unitifs ou de grand amour, car on n'obtient la vraie force qu'à ce prix. Mais quelle joie, ensuite :

Quand l'orage est passé,
On rit d'avoir pleuré.

6. — Enfin, on peut se faire comme un tableau de tous les actes de patience qu'on prévoit avoir à pratiquer, les envisager tranquillement et se dire : quand cet ennui viendra, Dieu viendra aussi, à condition que je me résigne pour imiter Jésus en croix. Ne pas manquer alors d'essayer de la résignation amoureuse et d'en faire un bon acte. Au premier ennui, s'appliquer à saisir la moindre occasion pour s'exercer à ces actes. Par exemple, vous savez qu'il faut prendre patience dans tout ce qui arrive de fâcheux de la part de la Providence : faites-vous un tableau des revers de ce genre : la maladie, les contretemps de la saison, la perte des parents, une charge pénible, la mort ; ajoutez la patience envers soi-même, quand on péche, quand on ne réussit pas, quand on s'attire des reproches, quand on se crée des misères. Com-

1. Ps. XLII, 6.

plétez par les occasions de patience que vous donnent vos confrères et tous les hommes en général : insensibilité, contradictions, calomnie, mépris, persécutions, rapports malveillants, grossièreté : peu à peu vous pratiquerez tous ces actes de patience qui vous sont offerts chaque jour, et, par là, vous pourrez faire de grands progrès dans cette vertu. Telles sont les pratiques auxquelles un disciple de Jésus-Crucifié s'habitue. Mais n'oublions pas de nous y appliquer en union avec la reine des martyrs, Marie ! Au pied de la croix, debout et forte, malgré son indicible douleur. *Stabat!.. Elle se tenait!*

7. — Vous direz peut-être qu'en définitive, il ne s'agit de rien moins que de se familiariser avec la peine et la souffrance, que d'aimer la croix. C'est vrai. L'amour de la croix est le grand moyen de la patience parfaite, c'est pour cela que nous allons parler de l'amour de la croix et des croix.

Prière. — O Jésus, ô vous qui avez su porter la douleur avec tant de sérénité, modérant si bien votre cœur qu'on ne vous entendit jamais faire de reproche à personne à propos de vos souffrances, je brûle de vous ressembler aussi dans cette vertu, c'est-à-dire de vivre et de mourir en patient parfait pour mieux m'unir à vous. Accordez-moi pour cela l'énergie habituelle de porter vaillamment les nombreux petits ennuis de la vie. C'est en effet pour me disposer à faire bravement mon devoir dans les circonstances imprévues et difficiles, que je m'exerce à la vertu dans l'ordinaire de ma vie. O Jésus, vous êtes si aimable, vous méritez bien tout notre amour, ne permettez pas que faute de patience et de résignation je renonce à un seul degré de charité.

Faites que je vous aime généreusement et jusqu'à la mort. Oui, je veux vous aimer ainsi ; donnez-m'en la grâce par l'intercession de votre auguste mère, Marie. Empêchez mon cœur de s'épouvanter et de me troubler.

Votre grâce m'est si indispensable pour cela, ne me la refusez pas, mais accordez-la moi large, efficace, indomptable comme votre saint amour. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'humilier, prier et prendre confiance dans la mesure même où j'aurai à souffrir. »

Section III. — L'amour de la Croix

CHAPITRE XXIV

L'AME SE PRÉPARE A AIMER LA CROIX

Nous avons vu que l'abnégation chrétienne est une habitude surnaturelle qui contrarie l'amour-propre et pousse au sacrifice, à l'immolation de la vie elle-même. Avant d'entrer dans les voies de la croix, il sera bon de faire quelques réflexions sur la manière d'agir des saints. Quoique cette manière d'agir soit décrite un peu partout dans notre PRATIQUE, il nous sera avantageux sans doute de l'envisager dans son ensemble. En tout cas, nous verrons mieux ainsi la place que l'amour de la croix tient dans la vie spirituelle.

2. — Un saint commence par se rappeler nettement ce que Dieu veut qu'il fasse et qu'il endure. Il a le souci de n'oublier aucun de ses devoirs. Il médite chaque jour afin d'entendre en son cœur des inspirations particulières qui lui apprennent ce qu'il doit faire pour contenter Dieu aussi pleinement que possible. Le premier psaume que nous récitons à *Tierce* est tout entier dans ce dessein. — Au souvenir constant de ses moindres obligations, l'homme fervent joint le souci surnaturel de glorifier Dieu, l'intention, le plus possible actuelle, de lui plaire et d'agir par un véritable motif de charité. De là des industries pieuses pour épurer fréquemment *l'œil intérieur* de son âme, et accomplir ainsi plus sûrement le précepte de l'apôtre, qui nous commande de faire tout ce que nous faisons dans le but de rendre gloire à Dieu. — Au souve-

nir de la volonté divine et à la juste épuration de ses intentions, l'amant du Christ ajoute la diligence à bien faire, à remplir soigneusement et avec goût ses devoirs du jour le jour, comme devant être présentés à un Dieu de perfection, auquel toute négligence volontaire déplaît.

3. — Et quand j'aurai acquis une certaine habitude de ces choses, que ferai-je, ô Jésus, pour vous devenir de plus en plus semblable? — Tu t'efforceras de faire les mêmes choses toujours, mais en esprit de victime, car cet esprit embaume plus suavement la vie du chrétien. Comme il y a, en effet, parmi les motifs surnaturels, des degrés différents, ainsi y a-t-il parmi les bonnes œuvres des actes plus précieux que d'autres, selon le plus ou moins grand esprit de charité qui les anime.— Ah ! mon Dieu que j'ai peine à concevoir cette vérité ! — Prenons une comparaison. Qu'on greffe sur un pied d'églantier un rejeton de rosier des jardins, l'églantier donnera de vraies roses ; qu'on y greffe ensuite un rejeton de rosier double, il portera des roses non seulement vraies, mais doubles ; et plus on entera sur sa tige des rejetons délicats et choisis, plus aussi il poussera des roses délicates et remarquables. Ce qui signifie qu'un saint ne se borne pas à faire son devoir surnaturellement et avec soin, mais qu'il s'applique à parfumer sa vie d'esprit de sacrifice et d'entière immolation. « Tels sont les évêques et prestres, qui par une consécration sacramentelle et par un caractère spirituel qui ne peut être effacé, se vouent comme serfs stigmatisés et marqués, au perpétuel service de Dieu. Tels les religieux, qui par leurs vœux ou solennels ou simples, sont immolés à Dieu en qualité *d'hosties vivantes et raisonnables.* » (SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, XII. c. 8).

4. — Vous avez dessein, cher lecteur, d'offrir un bouquet successivement à trois bienfaiteurs ? Vous com-

mencez par vous enquérir quelles fleurs ils préfèrent : vous les cueillez, pour leur plaire, de vos propres mains et en prenant grand soin de ne pas les faner. Voilà l'ordinaire dévotion ou sainteté, mais voici l'esprit particulier de cette sainteté. Le premier bienfaiteur aime que l'odeur dominante du bouquet soit la violette, le deuxième la rose, le troisième le lilas, que ferez-vous sinon de distiller sur le premier bouquet de l'essence de violette, sur le deuxième de l'essence de rose et sur le troisième de l'essence de lilas ? Ainsi devons-nous détremper toutes nos œuvres et souffrances dans l'esprit de sacrifice, qui les rendra plus agréables au Seigneur.

5. — Tel veut se sanctifier dans l'esprit de soldat du Christ ? Il devra faire son devoir surnaturellement, avec soin et à la façon d'un guerrier spirituel. Pour cela il s'exercera aux mêmes vertus que l'ordinaire des prêtres et religieux, mais avec la tendance particulière du combat, des conquêtes et de la victoire. Cette tendance sera son esprit propre et la couleur spéciale de sa perfection. — Pour nous, mon cher lecteur, notre sainteté devant avoir l'esprit d'imitation du très saint Rédempteur, nous la poursuivrons comme tout le monde en nous rendant aptes à la pratique de tous nos devoirs par l'exercice des vertus, mais nous accomplirons ces devoirs en union avec Notre-Seigneur et dans l'intention de reproduire sa vie aussi parfaitement que Dieu nous en fera la grâce. Et si ce tendre Sauveur nous offre un jour, comme à sainte Catherine de Sienne, le choix entre une couronne d'or et une couronne d'épines, comme cette sainte aussi, nous préférerons la couronne d'épines ; par la raison que cette dernière nous rendra plus semblables à ce Dieu Rédempteur.

6. — L'esprit d'immolation a été si généreux dans Notre-Seigneur que nul homme, aucun ange ou archange ne saurait nous en expliquer toute la perfection. Nous

pouvons seulement le reproduire de loin, en considérant l'amour de saint André, apôtre, pour la souffrance et pour la croix. Voici comment en parle un pieux auteur de la Compagnie de Jésus* : « Le Sauveur marchant sur les bords de la mer de Galilée, et apercevant les deux frères Pierre et André, les appela à le suivre : *Venite post me ;* c'était les appeler à la croix. Tous deux en effet y moururent attachés ; mais si Pierre s'y résigna avec amour, André la demanda avec ardeur. Après les fatigues et les épreuves de tout genre inséparables d'un apostolat exercé au milieu des peuples barbares de la Scythie et de la Thrace, son désir de souffrir était loin d'être satisfait. Il ne le sera qu'au moment où il rendra le dernier soupir sur la croix. Ce fut à Patras, dans l'Achaïe, qu'il fut condamné à cette mort, objet de tous ses vœux. »

« Jamais mondain passionné ne montra plus d'empressement pour le plaisir qu'André pour les tortures. Il est usé de travaux, cassé de vieillesse : il court cependant avec précipitation au lieu de son supplice. Son cœur se dilate en présence de la croix. Il la salue, il la bénit, il l'embrasse... Il ne sait comment manifester son amour pour elle : O bonne croix, s'écrie-t-il, instrument de bonheur bien plus que de souffrances, que vous tardiez à mes désirs ! — Peut-on vous connaître et ne pas soupirer après vous ? — Ce que j'ai cherché sans relâche, c'est vous ! — Mais je vous possède enfin, tous mes vœux sont accomplis ! *O bona crux ! diù desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, et aliquando cupienti animo præparata !* — Il voudrait, dans le délire de son amour, que la même joie qui le fait tressaillir, fît aussi tressaillir la croix, qu'entre elle et lui l'allégresse fût commune : *Ita ut et tu exultans suscipias me.* — Quoi donc, demande saint Bernard, le sentiment qui le

* R. P. CHAIGNON, *Médit. sacerd.*, IV, p. 107.

met hors de lui-même est-il tel qu'il puisse se communiquer au bois? »

7. — Pour nous, cher lecteur, souhaitons que ce sentiment se communique au moins à notre cœur, et que, pris d'amour pour la croix, nous répandions sur toutes nos œuvres l'esprit de ce bienheureux amour qui est le plus pur esprit du très saint Rédempteur ; l'esprit dans lequel et par lequel nous devons nous sanctifier et sauver des âmes nombreuses.

Trait. — Notre-Seigneur offrit un jour à la Bienheureuse Marguerite de Savoie, trois lances aiguës. La première symbolisait la calomnie, la deuxième la maladie, la troisième la persécution. « Choisis, dit-il, celle que tu préfères. » — Toutes les trois ! répondit cette héroïque amante du Crucifié, et toutes les trois lui furent accordées. » — Oh ! si nous pouvions voir comment ces lances la glorifient maintenant !... à quel degré d'amour et d'intimité avec le Christ elles ont élevé son cœur !... Pensons, pensons toujours à ce bonheur qui attend les grandes âmes !

RÉSOLUTION

« Demander humblement à Jésus crucifié de comprendre et de goûter la folie de la croix. »

CHAPITRE XXV

L'AME ÉTUDIE LA NATURE DE L'AMOUR CRUCIFIÉ

On peut aimer la croix de bien des manières : par exemple, en tant qu'elle est le bois même qui porta la victime de notre salut, en tant qu'elle est le signe des prédestinés, en tant qu'elle est l'instrument le plus utile

à la vie spirituelle : mais ici nous n'entendons pas parler de l'amour de la croix dans ces différents sens, parce qu'ils rentrent plus ou moins dans ce qui a déjà été dit.

2. — L'amour de la croix, dont nous allons présentement nous occuper, dans le but de l'acquérir ou de l'augmenter, consiste en une sorte de folie spirituelle qui nous donne une grande soif d'humiliations et de souffrances, et qui fait qu'on ne cherche plus autre chose ici-bas que de souffrir et de souffrir toujours davantage, afin de rendre au divin crucifié amour pour amour. Demandons à Dieu de nous aider à bien concevoir une aussi haute vertu.

3. — Voici, à ce propos, une lettre de la Bienheureuse Victoire, du Tiers-Ordre de saint Dominique. La Bienheureuse la commence par le signe, ou l'image même de la croix, et elle exprime à l'occasion de ce signe, le plus sublime amour. Cette lettre est adressée à une abbesse :

Ma chère Mère,

Vous voulez de mes lettres : je vous envoie celle-ci que vous serez très heureuse de savoir lire : †

Lisez-la avec les lumières du ciel, parce que cette lettre ne se peut entendre sans ces lumières, étant un caractère du paradis. En cette lettre est renfermé tout ce que le Saint-Esprit a dit par la bouche de ses prophètes en l'ancienne loi ; sous cette figure est caché tout ce que le Fils de Dieu a enseigné dans l'Evangile : c'est la première et la dernière lettre de l'alphabet chrétien.

Qui la désire est commençant ; qui l'embrasse et la tient avec allégresse est profitant ; mais qui s'en répute indigne est parfait. Qui souffre volontiers est un simple chrétien ; qui souffre et se réjouit dans la souffrance est spirituel ; qui souffre et meurt accablé sous la souffrance est parfait ; qui croit souffrir a peu de lumière ; qui s'en croit éloigné et souffre est illuminé ; mais celui à qui le cœur fond sous la pression de

la croix, en tout abandonné et affligé, est saint et parfait ; qui connaît la croix la prise ; qui ne la connaît la fuit et la chasse ; mais il semble à celui qui l'aime qu'elle est infiniment éloignée, quoi qu'il l'ait au milieu de ses entrailles. Le cœur qui aime et désire être crucifié se réjouit d'être crucifié ; philosophie peu entendue, rebutée des sens et estimée du monde comme pure folie. Pleurez amèrement le jour où vous n'aurez point souffert et croyez que vous avez perdu le temps et que vous êtes indignes d'un si grand bien. L'examen de conscience d'une servante de Dieu se doit faire le soir sur ce point et non tant considérer les manquements journaliers, qui s'effacent avec l'eau bénite. La sainte bénédiction de Dieu est en cette figure : ✝ ; la sainteté et perfection est toute comprise dans ce caractère d'amour, et une once de croix vaut plus qu'un million de livres d'oraison : une journée crucifiée vaut plus que ne valent cent années de tout autre exercice spirituel ; il vaut mieux demeurer un moment dans la croix que de goûter les douceurs du paradis.

J'ai reçu la vôtre et n'y ai pas plus tôt fait réponse, parce que le Maître l'a ainsi voulu : si Dieu l'avait voulu j'y aurais plus tôt répondu. Vous me ferez grâce de saluer de ma part Marie-Angèle et Maxence et de leur dire que je leur souhaite et demande à Dieu que le feu descende du ciel et les brûle toutes vives. Priez toutes pour moi que Dieu ne me fasse jamais avoir aucun bien en cette vie, que je vive et meure ensevelie en toutes les infortunes dont Dieu peut affliger ses pauvres créatures et qu'il ne se trouve jamais personne qui ait compassion de moi, mais que chacun crie avec affection de cœur : qu'elle meure ! qu'elle meure, cette infâme créature ! Rien autre, ma chère Mère. *Passio Domini Nostri sit semper in cordibus vestris.* Amen. (*Traité des Vertus,* par le R. P. Massoulié).

4. — On voit par cette lettre jusqu'où va parfois la folie de la croix, on voit également que par amour de la croix il ne faut pas entendre un renoncement vulgaire ou une patience ordinaire, mais bien une soif de souffrances allumée par la croix, apaisée par la croix et grandissant jusqu'à la plus cruelle mort.

5. — Une telle vertu est à la fois trop relevée pour n'être pas sujette aux illusions, et trop belle pour ne pas exciter nos désirs. Il faut donc l'étudier aussi bien que possible, et pour cela prier Notre-Seigneur crucifié de nous ouvrir les yeux.

Prière pour obtenir l'amour de la croix. — Dieu juste et sans défaillance, vous avez condamné l'homme pécheur au travail, à la maladie, à la mort... et rien ne vous arrête dans l'exécution de ce décret. A mon tour j'arrive sur le bûcher ! moi aussi je gravis le Calvaire, mais c'est bien faiblement et sans assez de foi. Pourtant je veux porter ma croix, car votre divin Fils a rendu aimables ses bras durs et noueux. O Dieu juste, accordez-moi d'aimer la croix. Je vous dirai, ô vous qui formez nos pensées, à quoi je pense quand je cherche la croix. Je pense que là, du moins, je trouverai mon Sauveur et mon amour, tel que je le préfère et seul, avec moi, car là, il est de tous abandonné, car sa mère et son disciple n'ont pu monter sur la croix où il se meurt d'amour pour me blesser au cœur. Oui, ô Jésus, je vous chercherai sur la croix, plus ardemment que partout ailleurs. A Bethléem, les anges chantent, au Temple on entend les Docteurs, au Cénacle vous donnez à manger et à boire, et peut-être qu'en vous cherchant là je ne chercherais pas que vous ; mais sur la croix je ne trouverai que vos yeux qui m'enivrent, que vos plaies qui me brûlent, que votre cœur où je m'ensevelis pour m'abîmer en vous. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION

« M'humilier sincèrement à la pensée que j'aime si peu les croix. »

CHAPITRE XXVI

L'AME APPREND DE LA CROIX MÊME A AIMER LA CROIX

Nous lisons dans l'admirable *Vie du Frère Gérard*, rédemptoriste, que notre illustre Pape Léon XIII vient de béatifier, des exemples d'amour de la croix si prodigieux, que les larmes en viennent aux yeux. Ce saint, des plus étonnants qu'on connaisse et qui tient à la fois de saint François d'Assise, de saint Louis de Gonzague et de saint Alphonse, était allé à se faire traiter comme Notre-Seigneur en sa Passion. Feignant d'être insensé, il se faisait traîner par les chemins, la tête donnant de gauche et de droite sur les cailloux aigus ; il se fit souvent flageller jusqu'au sang, suppliant le frère qui cédait ainsi à sa folie de la croix, de frapper plus fort. « Pour mieux reproduire Jésus-Christ, dit son pieux et savant biographe *, Gérard s'adaptait sur la tête un faisceau d'épines. Un jour, il pria le frère André de le lui enfoncer dans le crâne à coups de bâton. Le sang coula, mais sans étancher la soif de souffrances du bienheureux, il en vint enfin jusqu'à se faire crucifier. » Nous ne risquons guère d'atteindre à de si beaux excès. Essayons du moins d'entrer dans la même voie.

2. — L'âme qui se demande pourquoi son Dieu a voulu tant souffrir, quel motif l'a poussé à choisir la plus douloureuse mort, ce qui lui a arraché ce cri mystérieux : *Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et*

* Le R. P. Frédéric Kenrz, du T. S. Rédempteur. La *Vie* à laquelle nous faisons allusion est écrite en italien et éditée avec luxe en un bel in-4e. L'auteur, qui nous avait donné déjà une édition de cette *Vie* l'a, dans cette seconde édition, revue et complétée au point d'en faire un livre nouveau.

combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse [1], cette âme entend bientôt la réponse au fond de son cœur, elle comprend vite que c'est l'amour, l'amour brûlant, l'amour infini, l'excès d'amour, qui a produit la merveille ineffable d'un Dieu mourant sur une croix.

3. — De cette idée que l'amour infini a choisi la souffrance naît d'abord une tendance forte et constante vers la croix : l'âme qui veut aimer héroïquement sent qu'elle ne peut le faire qu'en la croix et par la croix, puisque Dieu n'a pas voulu d'autre moyen pour nous montrer l'excès de son amour. Une fois attirée au Calvaire par l'exemple de l'amour divin, l'âme cherche à saisir pourquoi cet amour a eu soif de la croix. Elle en rencontre une première raison qui consiste en ce que l'amour tend irrésistiblement à se découvrir, à se manifester, à se faire sentir, à pénétrer dans celui qu'il aime : afin d'y enflammer son cœur, de le préserver, et de s'y mêler pour partager sa vie et ne plus faire qu'une seule chose avec lui. Ceux qui savent aimer comprennent bien cette loi de l'amour : mais si l'amour infini n'a rien trouvé de mieux que la croix pour se démontrer et pour se faire sentir, pour nous pénétrer et pour nous attendrir, pour s'unir enfin tout à nous : c'est que rien ne prouve mieux l'amour et que rien ne le fait sentir plus vivement. D'où l'âme comprend que si elle veut prouver son amour envers Dieu, le rendre sensible au Cœur de Jésus, l'en pénétrer au point de l'émouvoir en quelque sorte, de l'ouvrir, de s'y enfoncer et de s'y perdre, elle n'a rien de mieux que de souffrir et de se faire crucifier pour ce divin bien-aimé. De là, un second pas dans l'amour de la croix. En premier lieu, l'âme est attirée à souffrir pour Jésus, par le fait seul que Jésus a choisi la souffrance comme le trésor de l'amour : maintenant, elle y est attirée parce qu'elle y voit le moyen sûr de s'unir à

1. Luc, XII, 50.

Jésus-Christ, d'aller jusqu'au fond de son Cœur. « Allons pleins d'allégresse, disait saint Ignace de Loyola, et soyons certains que toutes nos croix porteront le Christ avec elles. » Et encore : « Rien n'est plus doux que d'aimer Dieu, mais d'un amour riche en souffrances. »

4. — L'âme se demande ensuite pourquoi Dieu a un tel désir de nous faire sentir qu'il nous aime, et d'entrer par là dans notre cœur, de s'y enfoncer. Elle voit du coup que ce n'est pas seulement parce que tout amour lui revient comme à la fin unique de tout être Dieu n'est pas comme ceux qui s'imposent des sacrifices dans le but unique de satisfaire le besoin d'être aimés en retour, car il n'a pas besoin de notre amour, ni de la gloire qui peut lui revenir de nous, bien que tout doive retourner à lui. Il s'aime lui-même infiniment dans le mystère de son Saint-Esprit. C'est donc par bonté, par amour pur, que Dieu brûle de nous faire sentir tout l'amour qu'il nous porte; c'est pour nous communiquer son bonheur qu'il veut se faire aimer de nous, s'unir à nous; et, quand l'âme voit que pour nous rendre heureux de son propre bonheur, Dieu a non seulement choisi la croix, mais qu'il l'a aimée avec passion, elle s'abîme d'admiration, elle brûle de souffrir à son tour, parce qu'en souffrant, elle entre en Dieu; et elle brûle d'entrer en Dieu parce qu'elle a soif de le contenter et ainsi s'accomplit le mystère d'un Dieu qui a soif de souffrir pour nous rendre heureux et d'une âme qui a soif de souffrir pour contenter la soif de son Dieu, c'est-à-dire pour l'aimer purement et saintement.

5. — Mais comme de ces deux amours, l'amour de Dieu doit l'emporter, l'âme sent qu'elle ne peut pas aimer aussi purement que Dieu. Dieu jouit de souffrir pour la béatifier, sans avoir besoin de ce bonheur ; au lieu que l'âme jouit de souffrir pour contenter Dieu, mais

elle a besoin de ce bonheur. C'est pourquoi elle profite de l'exil qui est le lieu de la souffrance, afin de souffrir le plus possible, en attendant que l'amour de Dieu l'emporte dans les délices du ciel où il n'y a plus de souffrance, et où, s'il restait la possibilité d'un désir, on n'aurait plus que le désir de souffrir : imitant ainsi Jésus-Christ qui a profité de sa vie mortelle pour souffrir le plus possible, en attendant le bonheur de consoler éternellement ses élus. De là un amour pur, qui n'exclut pas l'espérance, mais qui profite de la croix, pour se démontrer et se satisfaire en souffrant. Tel est le motif qui faisait dire à saint Vincent de Paul que l'amour de la croix grandit dans les âmes en proportion de l'amour qu'elles ont pour Dieu.

6. — Cette sorte de lutte entre l'amour pur de Dieu pour l'âme et l'amour pur de l'âme pour Dieu, s'accomplissant par la croix, l'âme, tout en se résignant à être vaincue par son Dieu et à s'abîmer en lui, l'âme, dis-je, éprouve un besoin croissant de souffrir le plus qu'elle peut, afin d'approcher le plus près possible de la pureté d'amour dont elle-même est aimée. Que si Dieu bénit cette âme au point de l'aider à souffrir, de lui percer le cœur, de la faire agoniser d'amour désolé, c'est le comble, c'est la joie parfaite, c'est le *consummatum est* de la Croix. La Sainte Vierge est morte ainsi.

7. — Mais quoi ! La souffrance a beau nous dire : je suis votre mère, l'épouse du Rédempteur qui vous sauva ! Faute d'assez de foi nous refusons de l'aimer. Jésus-Christ a tant aimé la croix qu'il s'est fait homme pour l'épouser. Et trouvant trop longues les années qui l'en séparaient, il voulut porter dès le premier instant de sa conception la pensée de son martyre, pour se dédommager d'avoir à l'attendre trente ans et plus. *Dolor meus in conspectu meo semper.* « Oh ! disait-il, combien je suis pressé de recevoir enfin le baptême de sang dont je

dois être baptisé. » — Nous n'en restons pas moins, manque d'amour assez pur, ennemis de la souffrance et fuyards de la croix.

8. — Le pouls de l'amour, disaient les anciens, c'est le désir de souffrir pour Dieu. De même que par les battements du pouls on connaît les dispositions du cœur, ainsi, par le désir ou l'horreur de la croix, on connaît l'ardeur de l'amour spirituel. Quand vous verrez un homme sourire à la souffrance, ne passez pas outre ; un grand spectacle est sous vos yeux. Dieu et ses anges le contemplent. N'ont-ils pas admiré Job ? — Oh ! qu'il est beau le soldat de la croix, tout couvert des blessures de l'amour ! Mon Dieu, mon Dieu, n'aimerai-je donc jamais cette croix que vous avez tant aimée ?

RÉSOLUTION

« Graver au pied de mon crucifix cette juste maxime : « Voilà comment on aime ! »

CHAPITRE XXVII

L'AME SE PRÉMUNIT CONTRE CERTAINES ILLUSIONS TOUCHANT L'AMOUR DE LA CROIX

C'est une illusion de croire facile d'arriver à l'amour des croix tel que nous l'entendons dans cet écrit, car cet amour semble le sommet de toutes les vertus ; mais c'est une illusion non moins réelle que de se croire incapable d'aimer la croix à la façon des saints, car le bras de Dieu n'est raccourci pour personne. Vous pouvez, par sa grâce, arriver là où tant d'autres sont arrivés : mais la nature effrayée veut vous tromper en vous déclarant inaccessibles ces hauteurs. Evitez ces deux

illusions : ne vous croyez pas capable d'aimer la croix du premier coup, mais soyez sûr que vous y arriverez, si vous êtes fidèle à Dieu, car il est écrit : *La volonté de Dieu est que vous vous sanctifiiez*[1]. Du reste, si vous êtes prêtre, religieux et surtout missionnaire, il est de votre vocation de porter grandement la croix. Ne vous laissez pas dire que cet amour est trop sublime pour vous. Ce serait désastreux : la paresse a coutume de déjouer ainsi les menées de la grâce. Dites-vous au contraire : par vocation, je dois souffrir beaucoup, souffrir des peines intimes, profondes, persévérantes. Dieu m'appelle à cet honneur ; c'est à moi de ne pas m'en rendre indigne par ma lâcheté et mon peu d'oraison.

2. — C'est une illusion de se croire facilement l'amant passionné de la croix : beaucoup prennent pour amour de la croix certains désirs platoniques de souffrir. Ils disent comme saint Pierre : *Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas*[2], et puis, *le temps de l'épreuve venu, ils désertent*[3]. Dès que le loup est là, ils fuient. On ne doit se croire ami de la croix qu'autant qu'on l'embrasse de fait et non en désirs seulement, qu'on en fait ses délices et qu'on s'y étend jour et nuit comme sur un autel d'amour, préférant les délaissements et les maladies, les travaux obscurs et l'abjection, à tous les succès et à tous les plaisirs du monde. Ne croyez donc pas aimer la croix, si vous fuyez la souffrance et la peine, le jeûne et la pénitence, les travaux et les macérations ; ne comptez pas sur les beaux sentiments que vous pourriez éprouver. Regardez vos actes, jugez-vous sévèrement.

3. — C'est une illusion de faire consister la croix dans le martyre extérieur et sanglant, dans l'exil et la prison,

1. Thess. IV, 3.
2. Matt. XXVI, 35.
3. Luc, VIII, 13.

comme il arrive à ces jeunes âmes qui rêvent les naufrages, les îles désertes, la faim au milieu des déserts, les nuits dans les forêts, les rugissements du lion, etc. : la croix est dans le renoncement quotidien à soi-même, dans le devoir du jour le jour, dans l'observance exacte et constante, dans le dévouement à nos frères, dans les travaux de notre état, dans les revers et maladies qui nous arrivent, dans les angoisses de l'âme, dans la mortification de nos sens, de notre chair, de la vie aisée, molle, dissipée, inutile et trop naturelle. En un mot, c'est une illusion de mettre les croix là où Dieu ne les met pas, et de les esquiver quand Dieu voudrait les planter dans notre cœur, comme un glaive.

4. — C'est une illusion de désirer plus de croix qu'on n'en a, quand on voit qu'on ne sait même pas sanctifier celles dont on est chargé. On doit désirer, avant tout, d'aimer et d'embrasser, comme il faut, celles qui sont nhérentes à la vocation qu'on a reçue de Dieu. Ne dites pas : Seigneur, envoyez-moi des croix, de grandes épreuves, de vraies calamités ; mais dites : Seigneur, faites que je porte amoureusement toutes les croix que vous avez daigné m'envoyer. Aidez-moi à ne pas les laisser tomber en route, à ne pas fuir la peine que je dois supporter et chérir.

5. — C'est une illusion de vouloir des mortifications que notre règle, notre directeur ou la charité fraternelle et les besoins de notre santé nous interdisent. C'est une illusion que de désirer outre mesure la vigueur et la santé pour l'immoler au service des âmes. Il faut se contenter des croix que Dieu envoie et les embrasser telles quelles, avec toutes leurs conséquences, quand même elles nous occasionneraient des tentations pénibles et même dangereuses.

6. — Je crois inutile d'ajouter qu'il serait illusoire d'aspirer aux stigmates d'un François d'Assise et à la

blessure d'amour d'une sainte Thérèse, mais j'ajouterai qu'il serait très illusoire de vouloir avancer dans l'amour de la croix, sans commencer par aimer les petites croix dont notre chemin est tout planté. Vous n'aurez le bonheur des grandes croix qu'autant que vous aurez sanctifié les petites, et vous n'entrerez dans la voie des croix extraordinaires que si vous marchez humblement et généreusement dans la voie des croix ordinaires.

7. — Mais en fait d'amour de la croix l'illusion la plus dangereuse consiste à se complaire dans la vaine pensée qu'on est une âme supérieure, forte et élevée ; que Dieu nous fait part des souffrances de son Fils parce qu'il nous trouve dignes de partager avec lui la gloire d'être des rédempteurs. — Soyons d'autant plus humbles que nous avons plus à souffrir, sinon le démon nous perdra. Il vaudrait mieux, et ce serait plus sûr pour le salut, vivre dans les délices par obéissance, qu'agoniser de souffrance par sa propre volonté.

Prière pour obtenir le véritable amour de la croix. — O Dieu crucifié, Jésus, mon seul amour, puisque votre inconcevable bonté vous a fait choisir, chérir et savourer les humiliations, les souffrances et la mort, en tant que moyens de gagner, d'attendrir et de sauver ma pauvre âme, ajoutez à ces immenses bienfaits celui de me faire comprendre que, pour moi aussi, le moyen vrai de vous glorifier, c'est la croix ; mais la croix de chaque jour, la croix du devoir, de l'obéissance et de la maladie, la croix de votre choix et non celle de mon caprice, de mes illusions. Faites, je vous en prie, ô Jésus, faites que j'aime ma croix dans toute sa longueur, avec ses nœuds et sa pesanteur, telle que vous me la présentez ; oui, je vous en conjure, par votre amour de la croix, faites que, moi aussi, pour vous payer de retour, je sache vivre et mourir joyeux sur la croix, avec vous et pour vous. J'ai tant péché, j'ai si mal répondu aux

grâces dont vous me comblez depuis si longtemps ; je me sens impuissant à solder mes dettes envers votre justice, autrement que par beaucoup de souffrances unies à votre sainte Passion. Ah ! mon Jésus, brûlant d'amour, je sais bien que je ne mérite pas l'honneur de vous aimer d'un amour tout ensanglanté de souffrance, mais votre beauté, votre bonté enivrante, votre adorable amour me font désirer cet amour. Oh ! je vous en prie, ajoutez à vos faveurs passées celle de me faire souffrir généreusement pour votre amour. Ainsi soit-il

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois la prière que je viens de lire. »

CHAPITRE XXVIII

L'AME S'EFFORCE D'AIMER LA CROIX AVEC L'HÉROISME QU'Y METTAIENT LES SAINTS

Pour aimer la croix d'un amour parfait, il faut l'accueillir, lui laisser prendre toutes ses aises chez nous, la nourrir et l'abreuver à satiété, la conserver le plus possible et la bénir en toutes façons. Saint Jean de la Croix va plus loin : « Vous devez, dit-il, rechercher et embrasser ce qu'il y a de plus difficile, de plus insipide et de plus désolant ». En attendant que Dieu nous élève aussi haut, voyons l'amour ordinaire de la croix, selon que nous venons de le définir.

2. — Nous personnifions ici la souffrance et la croix, nous en faisons comme un ange d'amour qui vient tout panglant de la butte du calvaire, et nous disons que pour l'aimer vraiment, il faut tout d'abord l'accueillir, lui souhaiter la bienvenue. *O bona crux !* disait saint

André. Il aimait la croix, il l'accueillait. Si donc nous regardons de travers la peine, le travail, la souffrance et les autres afflictions, nous n'aimons pas la croix. Celui qui aime la croix la salue amoureusement dès qu'elle se présente à la porte de son cœur. — Mais cela est impossible ! dira celui qui pense qu'on doit aimer la croix, d'un amour naturel, et qui oublie que malgré toutes les répugnances de la volonté inférieure, nous restons toujours maîtres d'aimer ce que nous voulons, au moins par la fine pointe de la volonté supérieure. Oui, cela est impossible à celui qui n'aime pas Dieu par-dessus tout, mais cela est bien possible à une âme généreuse dont tout l'amour est à Dieu, et qui est fortifiée par la grâce du Saint-Esprit.

Encore une fois, il n'est pas question d'aimer la croix comme on aime le pain mais comme on aime un remède aussi efficace que désagréable, ou des blessures aussi glorieuses que cruelles. Celui qui entend bien les choses verra donc nettement qu'il est possible d'aimer la croix, même en redoutant instinctivement ses effets, même en pleurant de douleur sous son poids, même en suppliant Dieu de nous en délivrer si nous n'avons pas la force de la porter. Toutefois ici comme partout il est des degrés, un amour et un amour.

3. — Quand on aime bien quelqu'un et que cet ami nous vient trouver, nous ne nous contentons pas de le recevoir d'un air content et gracieux, nous lui disons : Vous êtes chez vous, faites ici tout ce que bon vous semble, ne vous gênez en aucune façon : vous me peineriez. Ainsi parlerons-nous à l'ange du calvaire, si nous l'aimons véritablement. Attaquez-vous à mon corps ou à mon esprit, lui dirons-nous, détruisez ma réputation ou privez-moi de mes amis, rendez-moi malade, agonisant, méprisé, abandonné, rejeté de tout le monde. Faites de moi tout ce que vous voudrez : en moi, tout vous

appartient, ne vous gênez en rien, vous me feriez de la peine. Vous venez au nom du Crucifié, je suis votre victime: *brûlez, taillez, ne faites point de quartier*, c'est ce que je veux, c'est ce que j'envie, et moins vous mettrez de précautions à m'immoler, plus je serai content. Voilà comment les grands amis de la croix reçoivent tout ce qui les crucifie.

4. — Celui qui n'aime pas la croix essaie de lui soustraire tout ce qu'il peut, il s'en défend comme d'un voleur. Celui qui l'aime beaucoup, lui offre tout : ce qu'il a, ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il veut, ce qu'il aime le plus, son propre cœur. Au lieu de se défendre de la souffrance, il se jette entre ses bras, comme Notre-Seigneur s'étendit sur la croix, s'offrant pieds et mains à ses bourreaux avec un amour insatiable de souffrances.

5. — Accueillez donc la croix et laissez-la s'étendre sur tout votre être, peser sur tous vos membres, et ne faire de vous qu'une plaie; vous ressemblerez à celui qui, pour vous, s'est mis dans un état dont le prophète a écrit: *De la tête aux pieds, il n'est pas resté en lui une partie saine*. Mais ne nous contentez pas de vous livrer ainsi. Soyez prudent, rappelez-vous que sans la grâce on ne peut rien, allez au pied de la croix, sous les plaies ruisselantes du sang divin, faites tomber sur votre croix le sang du Sacré-Cœur et les larmes du Christ. Nourrissez et fortifiez ainsi votre volonté, car vous n'aimerez la croix par ce moyen, vous ne la recevrez bien qu'en prenant Jésus-Christ pour appui. Vous ne l'embrasserez qu'après avoir baisé les plaies de l'Amour crucifié, qu'après avoir rougi vos lèvres du sang de Jésus, qu'après avoir reçu le don des forts.

6. — Remarquez-le l'amour de la croix n'est pas une simple résignation à la souffrance, mais une sainte joie de souffrir, et c'est pour cela qu'il faut, à satiété, répandre sur nos croix le sang du Crucifié, si nous

voulons les porter en véritables amants et non en simples patients. Contemplez donc souvent le Crucifix.

7. — Celui qui aime l'ange du Calvaire, le retient près de soi, ne cherche pas à l'éloigner, le conserve autant qu'il peut. — Si donc vous avez raison de croire que Dieu ne veut pas vous priver de tel genre de croix, gardez-vous d'essayer de vous en défaire, ce serait trahir l'amour que vous devez à cette croix. — Si vous avez épousé la souffrance, ne faites pas divorce, gardez-la jusqu'à la mort. Si vous comprenez que la croix est votre patrimoine pour le ciel, ne la cédez pas avant votre mort. Le Maître a chéri la douleur jusqu'au bout, et ce n'est qu'à la fin qu'elle-même l'a quitté, c'est-à-dire à sa mort.

8. — Enfin, si vous aimez la croix, ne vous plaignez pas d'elle, cela pourrait la faire fuir, en portant Dieu à vous en priver comme indigne, ce qui assurément serait pour vous une grande honte et une grande perte. Bénissez vos croix. Remerciez-en Dieu toujours et encore. Voici à ce propos un exemple trop admirable pour ne pas mériter toute votre attention. Un jour que les douleurs oppressaient saint François d'Assise plus cruellement encore que d'habitude, un petit Frère infirmier dit au saint : Mon père, priez donc le Seigneur de vous traiter un peu plus doucement. Il semble que sa main pèse trop fort sur vous ! « Si je ne connaissais ta droiture d'intention, répondit le saint, j'aurais horreur de demeurer avec toi, puisque tu trouves à reprendre aux jugements de Dieu. — Puis, se jetant à terre il la baisa et s'écria : « Seigneur, je vous rends grâces de toutes mes souffrances. Ajoutez-en cent fois plus, si c'est votre bon plaisir, mon unique joie est d'accomplir votre sainte volonté. »

9. — Avant de finir ce chapitre, il faut que je vous donne un avertissement : la croix n'aime pas qu'on la

montre aux passants, qu'on la fasse connaître au public. Elle est jalouse du secret. Si donc vous l'aimez tenez-la chez-vous, au fond de votre cœur ; n'en parlez qu'à votre directeur. Les saints étaient si attentifs à ne pas dévoiler leurs souffrances, qu'ils ressemblaient, en cela, à des avares cachant leur trésor. On aurait dit qu'ils craignaient de se voir enlever leurs croix. Ne courez pas après les consolations humaines. L'ange de la croix n'aime que le sang, les larmes et les soupirs du grand Martyr. Toute consolation humaine inutile lui fait mal.

10. — Mais si la souffrance vous fait peur, si vous en êtes triste à sécher, si le dégoût mortel vous prend, sachez imiter Notre-Seigneur à l'agonie : répétez sa prière, demandez qu'on veille avec vous, ne cherchez pas à être au-dessus de votre Maître, ce serait une illusion des plus grossières. L'humiliation que vous causera l'aveu de votre infirmité sera alors votre vraie croix ; d'autant plus que souvent, au lieu de veiller avec vous, vos amis dormiront. Enfin, sachez que la croix veut qu'on se croie indigne d'elle, je veux dire de son amour. Observez bien ces avis, vous aurez le vrai amour de la croix.

RÉSOLUTION

« Quand je crois souffrir horriblement, essayer de dire à Dieu : Seigneur, si telle est votre bonté pour moi donnez-moi de souffrir plus encore. »

CHAPITRE XXIX

L'AME S'EXERCE A L'AMOUR DE LA CROIX PAR RAPPORT AUX SOUFFRANCES CORPORELLES

Nous l'avons vu, c'est une illusion puérile de faire consister l'amour de la croix en désirs théoriques et en rêves de martyre ; il faut donc nous familiariser avec l'amour pratique des afflictions ordinaires qui atteignent plus ou moins tout homme. Nous commencerons par essayer non plus de supporter, mais d'aimer les croix et afflictions du corps.

2. — Il y a pour le corps deux grandes croix, le travail dur et la maladie. Accueillons donc de bonne grâce les corvées que nous impose l'obéissance : aimons les fatigues, les voyages, la faim, la soif, le froid et les mille incommodités de la vie active. Apprenons à nous complaire dans ces souffrances qui usent, et dont personne ne nous tient compte. Bénissons ces afflictions, ne nous en plaignons jamais, goûtons-les, savourons-les au pied du Calvaire, portons-nous-y avec un joyeux empressement : voilà le travail de la croix, mettons-nous à l'œuvre fortement.

3. — Si nous sommes en santé, imitons Notre-Seigneur qui pour souffrir s'est servi de son corps sacré : *corpus autem aptasti mihi*[1] : attaquons-nous à notre corps, faisons-en une victime, une bête de somme, un porte-croix ; il ne faut pas se le déguiser, point d'amour pour la croix sans haine de la chair ; non, non, pas d'illusion à ce sujet : si vous ne savez pas tourmenter votre corps, le faire souffrir, le charger de travaux et de fatigues, le crucifier

1. Hebr. x, 5.

continuellement, vous n'avez pas un grand amour de la croix : car enfin, vous qui jouissez de la santé, que saurez-vous crucifier en vous, si vous ne savez pas crucifier ce que le vénérable curé d'Ars appelait le *cadavre ?* Je vous indiquerai donc une croix à rechercher et qui me semble la plus précieuse qu'un homme en santé puisse désirer. — C'est de visiter fréquemment les pauvres malades. Cette pratique est afflictive pour le corps, utile au prochain, douce au regard de Dieu. Oh ! fatiguez-vous pour les malades, souffrez par compassion les maux que ces chers crucifiés endurent par nécessité.

4. — L'amant de la croix joint à l'horreur des aises du corps, horreur pratique et implacable, la soif des macérations. J'ai un corps pour souffrir, se dit-il, j'ai un corps pour souffrir ! Et ce mot suffit, car ce mot c'est juste le contraire de ce que pense et dit le monde. Répétez avec Notre-Seigneur : *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation : mais vous m'avez formé un corps pour la souffrance*[1]. Quoi donc ! La chair adorable d'un Dieu aura été déchirée pour vous, et vous prétendriez, vivant à l'aise dans un corps coupable, être l'imitateur de Jésus-Christ ? Détrompez-vous : si vous aimez la croix, faites-la peser sur tous vos membres : qu'elle soit pour vous un glaive, un joug, un instrument de supplice perpétuel. Et à ce propos il y a beaucoup de paresseux qui craignent toujours de n'avoir pas assez mangé, mais jamais d'avoir travaillé trop lâchement. Dieu, qui voit si ces sortes d'excès viennent de la faiblesse ou d'une paresse hideuse, jugera sévèrement les lâches. Ah ! qu'il y a de différence entre un serviteur qui travaille pour l'amour de Dieu et celui qui travaille par amour pour Dieu. Le premier ne gagne presque pas son pain, le second mérite les plus belles couronnes du ciel. — Si mon lecteur est chargé de conduire de ces paresseux,

1. Hebr. x, 5

qu'il prenne garde de s'abuser. Les religieux ne doivent pas se plaindre du service de la communauté, disent à bon droit les supérieurs. Mais en vain le répéteraient-ils. S'ils ne prennent pas des mesures efficaces pour que ce service soit vraiment et réellement ce qu'il doit être, et pour qu'il soit tel toujours, le désordre ne sera point évité et leur conscience en restera chargée. Les sujets mécontents s'aigriront, les serviteurs fidèles souffriront des paresseux, la charité croulera au milieu des récriminations ; enfin Dieu sera offensé par la faute des supérieurs qui auront eu trop de ménagement pour les serviteurs paresseux.

5. — Je ne puis pas me faire souffrir, direz-vous, j'ai à peine la santé qu'il me faut dans mon ministère, je suis accablé d'infirmités précoces, on me défend le jeûne, les veilles, le cilice. Oh ! si vous avez le bonheur d'être maladif, réjouissez-vous ; nul ne peut mieux que vous pratiquer à un très haut degré le plus solide amour de la croix. Laissez tout à la fois et le jeûne et le cilice et surtout le travail trop fatigant : votre croix est taillée par la main de Dieu : sachez vous y étendre et vous en contenter : devenez un bon malade, vous serez vite un bon ami de la croix.

6. — Un malade qui aime la croix n'a pas de peine à contenter sa soif de souffrances : il n'a qu'à boire ; insomnies, indispositions, douleurs, appréhensions de la mort, rebuts, abandon, la souffrance est pour lui comme un océan dans lequel il est plongé ; qu'il sache donc aimer sa position, il saura pratiquer l'amour de la croix. Mais peu savent aimer la maladie, peu savent s'y abandonner tout au bon plaisir de Dieu. Une fois les remèdes pris, dit saint Alphonse, il faut s'abandonner en toute simplicité au bon plaisir de Dieu. On peut bien demander la guérison pour s'employer au service divin, mais toujours sous la condition que cela plaise au Bon Dieu.

Sainte Gertrude étant un jour prise de la fièvre, Notre-Seigneur apparut, s'offrant à la guérir : « Vous seul, répondit la sainte, vous seul, Seigneur, voilà tout mon désir! » On comprend par de telles dispositions que Notre-Seigneur ait dit à cette même sainte qu'il trouvait ses délices avec les malades et les infirmes. Oh! puissions-nous être de tels malades! Il y a des hommes, dit saint François de Sales, « qui ne font jamais que se plaindre, dorloter, mignarder et conserver, et lesquels craignent tant tout ce qui leur peut nuire que c'est grande pitié. Quand ils n'auraient mal qu'au bout du doigt, il n'y a rien de plus mal qu'ils sont, disent-ils, et on ne peut trouver assez de médecins pour les guérir. Ils ne cessent de se médiciner, et en pensant conserver leur santé ils la ruinent tout à fait. Si les autres sont malades, ce n'est rien. » Il en est d'autres, dirons-nous, qui, par l'effet d'un tempérament chagrin, se croient mortellement atteints sitôt qu'ils toussent ou qu'ils ont une mauvaise digestion, ou que la nuit n'a pas été bonne. Mon cher lecteur, c'est à vous de vous défier de ces *enfances*, comme dit encore saint François de Sales, à vous dis-je d'être plus viril et plus ami de la croix. Mais ici encore, n'oubliez pas qu'on n'arrive à la force d'aimer la croix que par beaucoup de vie intérieure.

7. — Les maladies peuvent être considérées de deux manières, comme messagères de la mort, et c'est quand elles touchent à l'état aigu ; comme fardeau de la vie, et c'est quand elles restent chroniques, habituelles, modérées ; toujours elles sont crucifiantes et aimables, par conséquent, à un disciple de la croix. Si vous êtes de ces tempéraments affaiblis qu'un rien abat, qui n'ont jamais deux jours égaux, que tout fait souffrir, vous avez la maladie la plus propre à vous sanctifier, car au lieu du repos et des soins que vous auriez si vous étiez étendu dans un lit, au lieu d'une chambre bien chauffée

où vous pourriez du moins souffrir en paix, vous aurez à travailler, à voyager, à mêler en vous les croix de la vie aux croix de la mort; on ne vous plaindra pas : peut-être même trouvera t-on que vous vous écoutez trop, que vous tenez trop à votre santé, que vous vous épargnez, que vous avez horreur de la peine; et vous verrez peut-être des hommes (très bien portants d'ailleurs, les maladifs s'y connaissent mieux) vous heurter, vous pousser, vous faire tomber sous la croix, comme les bourreaux firent à Notre-Seigneur. O cher disciple de Jésus crucifié, avertissez bien vos supérieurs de cet état, car il ne faut pas aller au devant des maladies, mais si on ne vous écoute point, ou si on ne sait pas vous épargner, ne perdez pas une si belle occasion d'avancer en perfection : buvez en silence cette onde amère, et laissez-vous détruire peu à peu ; oui, riez en vous-même, réjouissez-vous et bénissez Dieu, jusqu'à ce que vos infirmités vous fassent un jour tomber dans la fosse, comme un pan de mur ruiné par la pluie et le vent.

8. — Pour les maladies hélas! trop fréquentes, qui portent à l'exaspération comme les névralgies faciales, ou au désespoir comme les maladies incurables, elles sont le vrai livre de l'amour crucifié. Nous ne conseillons à ces chers malades, ou affligés, que la méditation de l'agonie du sauveur et les fréquentes oraisons jaculatoires. Ils sont, en effet, dans un état si cruel et partant si propre à les sanctifier que la grâce à peu près seule peut les secourir. Oh! que Dieu leur augmente la foi, qu'il leur montre à travers les noirs de la maladie les rayons toujours plus brillants de la gloire qu'ils acquièrent, et que la sainte Vierge vienne elle-même les encourager, les fortifier, les consoler! *Beati qui lugent!*

9. — Ajoutez à vos souffrances l'effort de la piété: ceux qui souffrent savent combien il en coûte parfois pour dire un seul chapelet. N'importe, unissez l'effort de

la prière à celui, déjà si épuisant, du silence sur la croix, et acceptez tout. Faites bien attention au moins à dire dans votre cœur le mot de sainte Lidwine : « Je me réjouis Seigneur de tant souffrir, parce que je vois s'accomplir en moi votre sainte volonté. » Ce motif d'amour centuplera le mérite de vos souffrances. Et puis, ne vous découragez de rien. Dieu est fidèle, il se souviendra de vous au jour marqué par sa Providence. Que si vous êtes malade à mourir, c'est le couronnement de votre martyre : ouvrez les bras, laissez-vous clouer sur la croix, abreuver de fiel, arracher l'âme, soupir par soupir, mais qu'il y ait en toute votre manière de souffrir un perpétuel merci pour le Dieu qui daigne ainsi vous associer au mystère de la croix.

10. — Parlant du chrétien qui va mourir, le V. Louis de Blois affirme que, s'il se résigne parfaitement au bon plaisir de Dieu, il évitera non seulement l'enfer mais encore le purgatoire, alors même qu'il aurait commis tous les péchés du monde. (*Cons. p.* XXXIV, 2). Accepter ainsi la mort vaut, au dire de saint Alphonse, autant que de subir le martyre pour Jésus-Christ.

RÉSOLUTION

« M'exercer à dire toujours et pour tout : que la volonté de Dieu soit faite ! »

CHAPITRE XXX

L'AME S'EXERCE A AIMER LA CROIX DES PEINES SPIRITUELLES

Vous savez qu'il y a une tristesse produite par la mauvaise humeur ou la bile. Le démon se sert souvent de cette mélancolie pour engendrer des aversions, des

rancunes et d'autres passions qui troublent l'âme. D'autre part, on peut être triste d'un accident, d'un contretemps, d'un changement d'emploi, de pays ou de maison. Et cette tristesse provenant plutôt d'un manque d'union au seul vouloir de Dieu, se peut mieux que la première combattre par la volonté et la grâce. Exerçons-nous à aimer pour Dieu ces ennuis renaissants, en tant qu'ils nous crucifient et en tant qu'ils ne laissent vivre en nous que le divin amour.

2. — Lorsque, le démon et l'épuisement des forces aidant, tout désespère, tout épouvante, tout fait craindre pour la vie et même la raison, c'est là une agonie bien noire, bien dure, bien accablante. Néanmoins nous pouvons avoir une croix plus dure encore à supporter, à embrasser, à aimer : la croix des peines spirituelles. « Etre bonne servante de Dieu, écrivait saint François de Sales, ce n'est pas être toujours consolée, toujours en douceur, toujours sans aversion ni répugnance au bien; car, à ce compte-là, ni sainte Paule, ni sainte Angèle, ni sainte Catherine de Sienne, n'auraient bien servi Dieu. Etre servante de Dieu, c'est être charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité pour se confier en Dieu et se relever autant de fois qu'on fait des chutes, s'endurer soi-même en ses abnégations et supporter tranquillement les autres et leurs imperfections. »

3. — Les peines qu'on rencontre dans la vie spirituelle sont surtout l'état de tentation prolongé, les scrupules et les aridités. Or, il ne s'agit nullement d'aimer ces épreuves pour elles-mêmes, mais oui bien la volonté de Dieu en elles. Sinon, peu à peu, la vie spirituelle fait horreur et, de découragement, on laisse là toute application à sa sanctification. *Tempore tentationis recedunt.*

4. — A la guerre, on vise surtout les chefs ; c'est que, eux tombés, l'armée est vite en déroute. Par une raison semblable, Satan fait une guerre spéciale aux prêtres et aux religieux. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous dit cette parole : *Mon fils, puisque tu viens pour servir Dieu, prépare ton âme à la tentation* [1]. « Les religieux, dit saint Alphonse, sont *le mets favori du démon ;* quoi d'étonnant si le démon se donne plus de peine pour en faire tomber un seul, que pour vaincre cent personnes mondaines ? » — Mais, dites-vous, cela n'empêche pas qu'il soit horrible pour une âme vouée à Dieu de se sentir, des années entières, agitée de tentations et ballottée comme la branche de bois sec sur les flots d'une mer en courroux ? — Consolez-vous, répondent les saints. Votre âme étant agréable à Dieu, il veut en faire un vase précieux, sculpté et fouillé jusqu'au troisième plan. Pour donner plus d'humilité à saint Pierre, il a permis à une servante de le tenter d'apostasie et de lui faire renier son Maître. Pour empêcher saint Paul de s'exalter à la pensée des révélations sublimes dont il était favorisé, il a permis à l'ange impur de le souffleter. Et puis vous devez un jour occuper un trône distingué parmi les officiers de Dieu, il vous faut des victoires et des croix d'honneur, il convient donc que vous essuyiez le feu de l'ennemi plus que personne. « Autant de fois vous aurez résisté, dit saint Bernard, autant de fois vous serez couronné. » *Quoties restiteris, toties coronaberis.* (*Quadrag.* s. 5).

5. — On sait assez que *Dieu est fidèle ;* qu'en priant et résistant on triomphe toujours ; qu'il n'y a pas à confondre entre sentir le mal et y consentir. « Jamais, dit encore notre bienheureux Père saint Alphonse, jamais les tentations, si grandes soient-elles, ne souillent notre âme, tant qu'elles ne viennent pas par notre faute et que nous les repoussons. Quelles tentations d'impureté n'eurent

1. Eccli. II, 1.

pas à essuyer même les Catherine de Sienne et les Angèle de Foligno ! Néanmoins, leur pureté, bien loin de diminuer, ne fit que croître. » * On a entendu cent fois ces vérités rassurantes, pourtant on s'attriste déraisonnablement d'avoir toujours à lutter. On voudrait du repos, de la tranquillité, du paradis anticipé. C'est le cas de se renoncer en cela et d'aimer ce que Dieu veut qu'on aime, à savoir : la lutte, le combat au milieu des dangers. C'est le cas de secouer sa pusillanimité et de vouloir gagner le ciel par les plus dures campagnes.

6. — Les anxiétés, perplexités et scrupules sont une autre croix à porter bravement. Mon Dieu ! cher lecteur, si votre âme est tourmentée de soupçons sur ce qu'on pense de vous, de craintes sans fin sur la manière dont vous résistez aux tentations, de troubles au sujet des rubriques et des autres obligations de votre état, telles que permissions à demander pour la pauvreté, devoir d'absoudre ou de retenir les péchés, etc., je voudrais de tout mon cœur vous tirer de ce dédale, mais probablement que vous y perdriez des trésors pour l'éternité, probablement aussi que la gloire de Dieu en serait amoindrie en vous et autour de vous : chose que certainement vous ne voudriez pas. Que faire donc, sinon laisser aux roses leurs épines, afin de leur conserver tout leur parfum ?

7. — Mais c'est plus fort que ma volonté, dit un homme dominé par ses sens. — Non, avec le secours de Dieu, la volonté peut toujours commander, au moins dans la partie supérieure de l'âme. Mais beaucoup veulent tenter Dieu et sa grâce en ce sens qu'ils attendent tout de lui, par la seule prière, malgré leur négligence volontaire à coopérer et à lutter. Vous avez deux hommes en vous, l'homme animal qui semblable aux animaux se laisse aller aux instincts de sa nature, et

* *Vraie Epouse*, trad. PLADYS, II, 39.

l'homme spirituel qui semblable aux anges veut se conduire par la raison et par la foi. Le premier de ces hommes, vous l'épargnez, ou bien Dieu permet qu'il vous contredise, le second, dès lors, n'en est plus maître; les humeurs agissent sur l'imagination, l'imagination sur le cœur, et voilà des idées, des sentiments, des affections déréglés; mais comme vous ne vous êtes pas habitué à les maîtriser, à les contenir par la froide et droite raison, par la volonté supérieure aidée de la grâce, ces mouvements d'humeurs d'imagination et de cœur vous entraînent. Revenez à la mortification et à la prière, vous verrez que, peu à peu, l'esprit reprendra son empire et que votre volonté régnera virilement sur vos affections enchaînées. Or, il suffit d'être ponctuel dans l'observance pour pratiquer d'une manière déjà grande et sage la vertu de mortification et pour s'acheminer par là, directement, à la forte vertu de patience et d'abnégation.

8. — Admettons encore que vous soyez persécuté par vos frères et même par vos supérieurs. Cela est rare, mais certes, cela peut être. « Tous les saints, vous prie d'observer saint Alphonse, tous les saints ont passé par la persécution. Saint Basile accusé d'hérésie, saint Cyrille condamné par quarante évèques, saint Athanase traité de sorcier, saint Jean-Chrysostome présenté comme impudique, et tous les vrais serviteurs de Dieu vous crient : Notre Maître a été persécuté, pourquoi ne le serions-nous pas, nous, pauvres pécheurs? « Vous ne sauriez supporter la persécution? dit saint Augustin, craignez de n'avoir pas même fait un pas à la suite de Jésus-Christ. » — Quant à ne pouvoir souffrir qu'un de vos frères médise de vous, qu'un de vos supérieurs se défie de vous, qu'une ou deux personnes de votre paroisse vous soient contraires; n'est-ce pas un peu d'exigence? Ah! si nous ne nous faisions pas plus de

mal à nous-mêmes par notre amour-propre et notre paresse spirituelle, que l'on nous en fait !

9. — Mais, dira quelque esprit troublé par le scrupule, qui sait si je suis en état de grâce, quelle mort je ferai, si je me suis bien confessé, si mon confesseur ne se trompe point sur mon compte, etc. — J'ai continuellement à l'esprit de mauvaises pensées ; mille désirs affreux sollicitent mon cœur, preuve que je n'avais pas la vocation à l'état que j'ai embrassé ; comment donc être tranquille et me sauver au milieu d'un pareil tourbillon ? — Obéissez à votre confesseur et si Jésus-Christ vous reproche quelque chose de ce que vous aurez fait par obéissance, dites-lui : Seigneur, à vous la faute ! pardonnez-moi cette réponse insensée. Votre Eglise m'a enseigné que la volonté du confesseur était, pour moi, votre volonté même. J'ai renoncé à mon jugement, pour obéir à votre représentant. Votre justice même est tenue de m'en récompenser. — Il ne faut donc plus penser ni réfléchir, ni raisonner sur mon cas ? — A quoi bon raisonner, réfléchir et penser, quand on a l'esprit troublé par l'inquiétude ? Autant vaudrait passer toutes ses nuits à étudier les astres avec un télescope dont les lentilles seraient peintes en noir. — Mais pourquoi me refuser des explications ? — Parce que *Dieu veut vous conduire par les voies de l'obéissance aveugle*, puisqu'il permet au scrupule d'aveugler votre conscience sur son état. D'ailleurs, vous seriez bien orgueilleux et bien téméraire de vous croire bon juge en votre propre cause. Obéissez, voilà votre philosophie ; obéissez, voilà votre salut. — Mais mon directeur ne peut-il pas se tromper ? — Oh ! sûrement oui, moins que vous cependant. Là n'est pas la question. Si votre confesseur se trompe, son erreur ne vous nuira pas, Dieu y suppléera. Que si vous vous égarez par attachement à votre sens privé, qui vous ramènera ? Il vaut donc mieux être trompé

par obéissance que se tromper par orgueil. La première erreur est purement matérielle et sans conséquence, la seconde peut nous perdre à tout jamais.

10. — *Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (MATT. XVIII. 3). Les petits enfants sentent peut-être en quelque manière la supériorité intellectuelle que les grandes personnes ont sur leur infirme raison. Si les scrupuleux pouvaient croire, ce qui est absolument certain, qu'à l'égard d'eux-mêmes, ils sont moins raisonnables que des enfants et plus aveugles que saint Paul après sa chute sur la route de Damas, peut-être verraient-ils la sagesse de la loi qui les oblige à suivre exactement, pour leur conduite, les décisions de leur confesseur. En tous cas, s'ils ne renoncent pas à leur jugement propre, ils perdront la tête ou le ciel, pour ne pas dire les deux ensemble. Leur croix est d'accepter franchement d'être conduits en aveugles.

Oh ! mon Dieu, que vous êtes aimable de faire tourner à notre bien final des épreuves dont le plus souvent nous sommes la cause. Je m'humilie, j'accepte vos dispositions à mon égard, je veux souffrir pour vous plaire. Aidez-moi, vous par qui les infirmes soutiennent les robustes, vous dont le souffle déracine les cèdres et caresse les roseaux tremblants.

RÉSOLUTION

« Apprendre à marcher dans les voies de la Providence les yeux fermés et la main dans la main des représentants de Dieu. »

CHAPITRE XXXI

L'AME SE PRÉPARE A SUPPORTER COURAGEUSEMENT LES ARIDITÉS ET LES ANGOISSES SPIRITUELLES

Pour peu qu'on soit familiarisé avec la vie des saints, on sait que la plupart, sinon tous, ont, au moins temporairement, subi l'épreuve des sécheresses et angoisses spirituelles. Nous devons donc, si nous voulons pratiquer la vie intérieure, nous préparer à ce même tourtment. Pour commencer, distinguons bien, entre l'état de sécheresse qui vient de la tiédeur et celui qui vient de l'épreuve. La dévotion rend alerte aux choses de Dieu, la tiédeur fait le contraire. Voyez donc si vous souffrez d'un dégoût spirituel dont vous soyez la cause evidente par votre lâcheté consentie à employer tous les moyens de perfection que prescrit ou exige votre état. Si cela est, convertissez-vous, de grâce, et vite et sans délai. Mais si, bonnement et sans scrupule, vous ne voyez pas que dans votre vie il y ait des calculs de paresse acceptée qui expliquent la peine que vous éprouvez dans l'oraison et les choses de Dieu, cherchez-en la cause doucement, sans vous troubler en rien.

2. — Il est donc entendu que vous vous confessez bien sincèrement toujours ; que vous n'omettez habituellement aucun exercice commandé par votre état, que vous faites oraison et pénitence malgré tout, que vous vivez hors de toute dissipation volontaire ; en un mot, que, le sachant et le voulant, vous ne donnez aucune occasion à Dieu d'exercer sa sévérité contre votre âme par la soustraction des faveurs, consolations et autres caresses dont il vous entourait autrefois? Et vous voilà néanmoins triste, découragé, n'ayant de goût

sensible ni pour entendre la sainte messe, ni pour faire oraison, ni même pour recevoir la sainte et douce communion. — « Dieu m'a abandonné, dites-vous; je ne l'accuse pas d'injustice, mes péchés l'ont poussé à me traiter ainsi, mais je ne puis plus vivre de la sorte, mon amour me méprise, je me sens damné, oui, damné. ». L'âme qui parlerait de la sorte est bien celle que nous avons en vue ici.

3. — Des prêtres, des religieux, fidèles en somme à leur devoir, des enfants de Dieu qui disent : je suis damné, Dieu m'abandonne, etc., cela est si peu raisonnable qu'on en rirait, s'il n'y avait pas en dessous un état d'âme douloureux, digne de toute compassion. « Pour une âme qui aime Dieu, dit saint Alphonse, les désolations intérieures constituent certainement la plus pénible de toutes les épreuves. Dans l'abondance des consolations divines, rien ne fait souffrir, ou plutôt tout devient agréable : injures, souffrances, revers et persécutions, parce que tout devient occasion non seulement d'offrir à Dieu sacrifices sur sacrifices, mais encore de contracter avec sa divine majesté une union toujours plus étroite. Au contraire, se sentir sans dévotion, sans ferveur, sans bons désirs ; n'éprouver dans l'oraison et la communion qu'ennuis et dégoûts, se peut-il peine plus déchirante pour une âme qui aime Dieu? »*. Il convient donc que les directeurs et confesseurs aient le cœur compatissant à l'égard des âmes tentées et éprouvées.

4. — Pour se mettre à même de supporter les aridités spirituelles, il est utile de savoir en quoi elles peuvent nuire et comment on peut en profiter, pour quels motifs Dieu les permet et pour quels motifs aussi il faut les endurer avec une très amoureuse résignation.

Les aridités peuvent nuire en tant qu'elles portent au

* *Vraie Epouse*, II, p. 31.

découragement dans les exercices de la piété, aux pensées d'infidélité à la vocation, aux folies du désespoir. Il n'y a qu'une manière de remédier à ces dangers ; c'est de continuer les mêmes exercices que de coutume, comme au temps de la consolation, sans regarder à gauche ni à droite, mais marchant ainsi par volonté pure, par volonté ferme, par volonté fidèle jusqu'à la mort : qu'il vente, qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau temps.

5. — Vous demandez pourquoi, sans tiédeur, une âme peut en venir à de tels abattements et délaissements ? Répondez à la question suivante : pourquoi après un printemps tout de fleurs, un été tout de soleil, un automne tout de fruits dorés, vient-il un hiver âpre, neigeux, plein de rafales et de sombres nuages ? « Il en est ainsi de l'homme, dit saint François de Sales (*Vie dévote*, IV, c. 13), jamais il n'est en un même état ; et sa vie s'écoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpétuelle diversité de mouvements qui tantôt l'élèvent aux espérances, tantôt l'abaissent par la crainte, tantôt le plient à droite par la consolation, tantôt à gauche par l'affliction ; et jamais une seule de ses journées, ni même une de ses heures, n'est entièrement pareille à l'autre. » — Si donc, cher lecteur, le démon doit nous tenter, comme il a fait pour Jésus-Christ et pour tous les saints, voulez-vous que Dieu lui interdise cela pour vous seul ? — Et si votre désolation tient à des causes physiques, faudra-t-il que Dieu fasse des miracles perpétuels pour vous consoler ? — Et si, dans le plan de Dieu, vous ne pouvez entrer dans la gloire que par beaucoup d'afflictions, désireriez-vous manquer votre fin éternelle, ou déranger les plans de Dieu, pour vous épargner quelques années d'angoisses où votre âme s'enrichit de mérites qui la feront resplendir durant les perpétuelles éternités ?

6. — Le Seigneur permet que ses meilleurs serviteurs passent par le creuset de la désolation, pour bien des motifs : c'est, dit saint Alphonse, 1° pour notre plus grand bien, 2° pour éprouver notre amour. — Vous savez qu'on mérite selon qu'on aime, et que l'on aime selon qu'on fait la volonté de Dieu. Or, quand on sert Dieu dans les suavités il se peut que la volonté s'attache plus aux caresses de Dieu qu'à sa volonté pure, au lieu que dans la tribulation, si l'on sert Dieu, c'est par vrai amour. Mais répliquera quelqu'un, la dévotion qui fait trouver tant de plaisir à servir Dieu peut donc être trompeuse? Oui, certes, aussi n'est-elle solide que si elle nous porte à faire et à subir efficacement tout ce que Dieu demande ou envoie.

7. — Quand nous sommes ainsi éprouvés de Dieu, sans que cela vienne de notre faute, ou lors même que notre tiédeur passée nous aurait attiré ce châtiment, il faut se garder d'agir mollement, de raisonner et déraisonner comme font les pauvres scrupuleux. Ce n'est pas le cas de se lamenter inutilement, mais d'ouvrir l'œil pour voir les récifs et de tenir bon la barre du gouvernail. Faisons donc alors et fréquemment des actes tels que ceux-ci, actes qui, d'ailleurs, termineront le dernier livre de notre PRATIQUE DES VERTUS.

Actes à faire en cas d'angoisse et de sécheresse spirituelle. — Mon cher et toujours plus aimable Sauveur, ne voyant plus clair en ma pauvre conscience, je veux me conduire par les voies pures de l'obéissance et de la foi.

Mon cher et toujours plus aimable Sauveur, je crois que votre amour ne consiste pas à être désolé ou consolé, mais à vouloir tout ce que vous voulez et à s'efforcer de l'accomplir ou de le supporter pour votre plus grand plaisir.

Mon cher et toujours plus aimable Jésus, je me recon-

nais indigne de vos faveurs et je veux vous servir à mes dépens, pour le seul plaisir de faire votre adorable volonté.

Mon cher et toujours plus aimable Sauveur, je crois fermement que personne n'essaie de faire votre volonté sans que vous l'aimiez par le fait même.

Dépouillant donc toute attache volontaire à ma volonté propre, à ma santé, à ma tranquillité intérieure et extérieure, à ma vie et à toute ma misérable personne, je veux et déclare vouloir tout ce que vous voulez. Continuant et persévérant à croire tout ce qu'enseigne votre sainte Eglise, continuant et persévérant à espérer mon salut et toutes les grâces pour y arriver, je suis heureux de vous servir sans goût sensible et sans consolation. Je me résigne humblement à cet état, pour tout le reste de ma vie, et, quoique je vous prie d'avoir toujours égard à ma faiblesse, de peur que je vienne à vous offenser, je ne vous demande pas d'autre plaisir que de vous servir ainsi dans la peine et le renoncement perpetuel, pour votre plus grand plaisir. Ainsi, soit-il.

Peine, gloire, plaisir, vie et mort, tout n'est rien.
Je n'ai plus qu'un vouloir, ô Jésus !... c'est le tien.

RÉSOLUTION

« Réciter quelquefois les actes qui précèdent. »

FIN DU LIVRE DOUZIEME ET DERNIER

Pensées de saint Francois de Sales sur la Croix

Dieu m'a donné un extraordinaire désir de planter en tous les cœurs des enfants de la Sainte Eglise la révérence et l'amour de la Sainte Croix de Notre-Seigneur.

« L'ancien Temple ne fut jamais teint d'autre sang que des bêtes; mais cette sainte croix a été teinte du sang de l'auteur et consommateur de tous les sacrifices: cette croix surpasse d'autant plus la magnificence de l'ancien Temple, que le sacrifice de la sainte croix surpasse tous les autres ; il n'y a point de bons chrétiens qui ne doivent aimer plus tendrement la pauvreté, l'abjection et les douleurs de la croix de Jésus-Christ que les anciens Juifs n'aimaient les richesses, la magnificence et les délices de leur Temple. »

« Je conseille volontiers à mes dévots et dévotes, pour se rafraîchir plus souvent la mémoire de la très sainte croix, qu'ils en portent toujours une, ou à leur cou ou à leurs chapelets, et qu'ils ne soient jamais sans une croix sur eux pour la voir et baiser souvent : car le baiser est un signe d'amitié. Or, le chrétien doit inférer que ce n'est pas assez d'honorer la croix s'il ne l'aime ; de la baiser, s'il ne l'embrasse par une cordiale et ferme résolution, non seulement d'aimer le crucifix, mais encore la crucifixion de cœur. »

« Quelques contemplatifs ont médité que Jésus-Christ, dans la boutique de saint Joseph et dans les trente ans de sa vie cachée, s'occupait quelques fois à faire des

croix, pour toutes sortes de personnes, et j'ose de sa part en présenter à tous : à *Messeigneurs les Prélats*, je présente la croix de la solitude et des travaux qu'il faut qu'un bon pasteur souffre pour garder, augmenter, nourrir, perfectionner et corriger ses brebis ; aux *religieux et autres gens d'église*, je présente la croix de la solitude, du célibat et de l'abnégation du monde ; à *messieurs de la noblesse,* je donne la croix de la modestie, le bon usage du temps par des occupations d'esprit ; à *messieurs de la justice*, je présente la croix de la doctrine, de l'équité et de la sincérité ; à *ceux du tiers-état*, j'offre la croix de l'humilité, du travail et labeur de leurs mains; aux *jeunes gens*, je destine la croix de l'obéissance, de la chasteté et de la retenue en leurs déportements ; aux *vieillards*, je présente la croix de la patience, de la douceur et du sage conseil. »

« Il y a si grand nombre de croix pour les personnes mariées et chargées de famille qu'il n'est pas besoin de leur en destiner de particulières. »

« Regardant donc la sainte croix de Jésus avec un cœur plein d'amour et de révérence, je ferai ces éternelles et inviolables résolutions. (*Acte excellent surtout pour le Vendredi saint.)*

« O mon Jésus, le bien-aimé de mon âme, permettez que comme un bouquet de myrrhe, je vous serre sur mon cœur et que je baise le pied de cette sainte croix, teinte de votre précieux sang, et que je vous dise que ma bouche qui est si heureuse de baiser votre sainte croix s'abstiendra désormais de médisance, de murmure et de lascivité.

« Mes yeux qui voient, ô Jésus ! vos larmes couler pour mes péchés sur la croix, ne regarderont jamais chose qui vous soit contraire : ces deux luminaires de mon corps défailleront, à force de regarder en haut mon Sauveur élevé sur la croix ; je les détournerai afin qu'ils

ne voient la vanité du monde, mais qu'ils considèrent toujours la vérité de votre sainte dilection.

« Mes oreilles, qui entendent avec tant de consolation les sept paroles prononcées sur la croix, ne prendront plus de plaisir aux vaines louanges, aux faux rapports, aux discours abaissant mon prochain, aux vains propos, aux devis inutiles.

« Mon entendement, qui considère avec goût les adorables mystères de la très sainte croix, ne se ravalera jamais en des malicieuses et mauvaises imaginations.

« Ma volonté, qui est soumise aux lois de la sainte croix et à l'amour de Jésus-Christ crucifié, ne haïra jamais personne, parce que son bien-aimé Jésus est mort pour tous.

« Enfin mon zèle sera de planter la croix en mon cœur, en mon entendement, en mes yeux, en mes oreilles, en ma bouche, en tous mes sens, intérieurs et extérieurs, afin que rien n'y entre ni en sorte, qui ne soit contraint de demander congé à la sainte croix. Je formerai ce signe sacré avec révérence, j'en marquerai mon cœur à mon réveil, et avant mon dormir ; et cherchant en la sainte croix mon support parmi les angoisses de cette vie, j'espère d'y trouver ma joie éternelle : car ayant aimé Jésus-Christ crucifié, en ce monde, je jouirai en l'autre de Jésus glorifié, auquel soit honneur et gloire aux siècles des siècles. »

« Ainsi soit-il. Dieu soit béni ! »

Entretiens spirituels (XXII).

Prières pour demander une bonne mort*

A Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Jésus, mon Seigneur, Dieu de bonté, Père de miséricorde, je me

* Ces prières ont été composées par une pieuse convertie, saintement décédée dans le Seigneur à l'âge de dix-huit ans. — Les

présente devant vous avec un cœur humilié, contrit et repentant. Je vous recommande ma dernière heure et ce qui doit la suivre.

Quand mes pieds immobiles m'avertiront que ma course en ce monde est près de finir, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mes mains tremblantes et engourdies ne pourront plus serrer le crucifix contre mon cœur, et que, malgré moi, elles le laisseront tomber sur mon lit de douleur, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mes yeux voilés et troublés par l'effroi d'une mort imminente, porteront vers vous leurs regards incertains et mourants, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mes lèvres froides et tremblantes prononceront pour la dernière fois votre adorable nom, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mes joues pâles et livides inspireront aux assistants la compassion et la terreur, et que mes cheveux baignés des sueurs de la mort, se dressant sur ma tête, annonceront ma fin prochaine, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mes oreilles, près de se fermer à jamais aux discours des hommes, s'ouvriront pour vous entendre prononcer la sentence irrévocable qui fixera mon sort pour toute l'éternité, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mon imagination, agitée par des fantômes horribles et effrayants, sera plongée dans des tristesses mortelles ; que mon esprit troublé par le souvenir de mes iniquités et par la crainte de votre justice, luttera

personnes qui auraient le recommandable désir de se préparer plus explicitement à une bonne mort, trouveront des avis et des pratiques, à cet effet, dans le livre : *Moyens d'obtenir une sainte et douce mort,* par le R. P. M. STOUFFLET, rédemptoriste.

contre l'ange des ténèbres, qui voudrait me dérober la vue consolante de vos miséricordes et me jeter dans le désespoir, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mon faible cœur, oppressé par les douleurs de la maladie, sera saisi des horreurs de la mort et brisé par ses combats contre les ennemis de mon salut, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand je verserai mes dernières larmes, symptôme de ma dissolution prochaine, recevez-les, ô mon Jésus, en sacrifice d'expiation, afin que je meure comme une victime de pénitence, et, dans ce terrible moment, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mes parents et mes amis, assemblés autour de moi s'attendriront sur mon malheureux sort, et vous invoqueront en ma faveur, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand j'aurai perdu l'usage de tous les sens, que le monde entier aura disparu pour moi, et que je gémirai dans les angoisses de la dernière agonie et les affres de la mort, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand les derniers soupirs de mon cœur presseront mon âme de sortir de mon corps, acceptez-les comme venant d'une sainte impatience d'aller à vous; et vous miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Quand mon âme, sur le bord de mes lèvres, sortira pour toujours de ce monde et laissera mon corps pâle, glacé et sans vie, acceptez la destruction de tout mon être, comme un hommage que je viens rendre à votre majesté divine; et alors, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

Enfin, quand mon âme paraîtra devant vous, et qu'elle verra pour la première fois la splendeur immortelle de votre majesté, ne la rejetez pas de votre présence, mais daignez me recevoir dans le sein de vos miséricordes, afin que je chante éternellement vos louanges. Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

2. Au Père Eternel. — O Dieu qui, en nous condamnant à la mort, nous en avez caché l'heure et le moment, faites que, passant dans la justice et la sainteté tous les jours de ma vie, je puisse mériter de sortir de ce monde dans votre saint amour, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Indulgences. — 1° (*Raccolta,* p. 496) : *Cent jours,* une fois le jour, quand on récite ces prières d'un cœur contrit et avec dévotion, et qu'on prie pendant un certain temps selon les intentions du Souverain Pontife. — 2° *Indulgence plénière,* une fois le mois, pour ceux qui les réciteront tous les jours du mois, pourvu qu'au jour de leur choix, ils se confessent, communient, visitent une église et y prient pendant quelque temps selon les intentions du Souverain Pontife (Léon XII. — Rescr. de la S. Congr. des Indulg., du 11 août 1824)

JESUS MARIE JOSEPH ALPHONSE

CONCLUSION

Mon cher lecteur,

CET *ouvrage étant fini, j'éprouve le besoin de me recueillir. Notre esprit, en effet, même quand il s'efforce de parler avec droiture, se répand beaucoup en dehors de lui-même, et pendant qu'il cherche de quelle manière il doit produire ses pensées, attiré hors de lui par ce travail, il tombe dans une sorte de dissipation. Je dois donc retourner du soin d'édifier le public à celui de veiller à la garde de mon cœur : afin de voir, en une sorte de concile où j'appellerai mes pensées, si je n'ai rien dit de mauvais ou si, exposant de bonnes choses, je ne les ai pas mal exposées.*

« *A la vérité, quoique je ne vois point que j'aie avancé quelque mauvaise doctrine, je ne me défends pas absolument de l'avoir fait. Que si, par la grâce de Dieu, j'ai dit quelque chose de bon, j'avoue que ma misère m'a empêché de le dire aussi bien qu'il aurait fallu.*

« *Et comme, dans l'immense société des hommes, il ne manquera ni de petits pour s'instruire à mes discours, ni de grands pour compatir à mes défauts, autant j'ai travaillé pour les premiers, autant j'espère des derniers. Aux uns j'ai dit ce qu'ils ont à faire, aux autres j'avoue ce qu'ils ont à excuser.*

« *C'est pourquoi je demande à quiconque lira ces pages de m'accorder, auprès du juste Juge, le secours de ses prières.*

« *Celui-là me surpassera en générosité qui, ayant puisé quelque force spirituelle à me lire, m'aidera à pleurer mes péchés.* »

. . . . . .

Après cette conclusion, empruntée à S. Grégoire-le-Grand, *je n'ai plus, cher lecteur, qu'un souhait à exprimer : celui que daigna formuler le Révérendissime Père* Raus, *général des Rédemptoristes.*

« Prions, afin que tous nous ayons le courage de faire entrer cette « Pratique des Vertus » dans notre vie ; ce sera Jésus-Christ, alors, qui vivra en nous, et nous pourrons nous écrier avec saint Paul : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Amen, sic fiat ! »

Lettre privée à l'auteur. Rome; le 30 janvier 1895.

TABLE DES MATIERES

DU TROISIÈME VOLUME

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL BOURRET

LIVRE NEUVIÈME

La Mortification chrétienne

I	—	Son rôle	13
II	—	Ses espèces et ses degrés	18
III	—	Ses qualités	22
IV	—	Pourquoi elle rebute	26
V	—	Des affections cachées	30
VI	—	Sa nécessité	34
VII	—	Honte de l'immortification	38
VIII	—	Maux causés par l'immortification	42
IX	—	Ses avantages	46
X	—	Condition *sine qua non*	50
XI	—	En exemples	54
XII	—	Son but idéal	60
XIII	—	Opposition à la chair	64
XIV	—	Résistance aux passions	67
XV	—	Nouveau cri de guerre	71
XVI	—	Et l'imagination	75
XVII	—	Premiers moyens, pensées du Curé d'Ars	79
XVIII	—	Comment s'y exercer	85
XIX	—	Du défaut dominant	89
XX	—	Et l'esprit de pénitence	95
XXI	—	Même sujet	99
XXII	—	Dans la maladie	103
XXIII	—	Vue, ouïe, odorat	108
XXIV	—	De la bouche	111

XXV — Du toucher..... 115
XXVI — Des affections..... 118
XXVII — De certains accès..... 122
XXVIII — Esprit de mesure..... 126
XXIX — Et la direction spirituelle..... 130
XXX — Prudence et persévérance..... 134
APPENDICE..... 139

LIVRE DIXIÈME

Le Recueillement

I — Opérations essentielles..... 145
II — Ses obstacles..... 150
III — Ses motifs..... 154
IV — Suite des motifs..... 158
V — Ses avantages..... 162
VI — Suite de ses avantages..... 166
VII — Sa nécessité..... 169
VIII — Exemple des saints..... 173
IX — Considéré en Notre-Seigneur..... 178
X — Pensées qui nous y disposent..... 182
XI — Amour de la solitude..... 185
XII — Et la loquacité..... 190
XIII — Et le silence..... 194
XIV — Et l'horreur du bruit..... 199
XV — Et la bonne tenue..... 203
XVI — Défauts contre la politesse..... 207
XVII — Modèles de modestie..... 211
XVIII — Et la curiosité d'esprit..... 215
XIX — Et la science humaine..... 219
XX — Et les réalités de la vie..... 223
XXI — Et les examens ordinaires..... 227
XXII — Examens particulier et de retraite..... 231
XXIII — Importance des examens..... 234
XXIV — Examen de saint Thomas..... 238
XXV — Et l'immensité de Dieu..... 244
XXVI — Raisons de penser à Dieu..... 248
XXVII — Moyens de penser à Dieu..... 252

XXVIII — Pratiques de présence de Dieu..... 255
XXIX — Estime des oraisons jaculatoires..... 259
XXX — Pratiques des oraisons jaculatoires..... 262
XXXI — Et l'union avec Dieu..... 267
APPENDICE..... 271

LIVRE ONZIÈME

Sections I — L'Esprit de piété

I — Préparation..... 277
II — Sa nature..... 282
III — Son prix admirable..... 286
IV — Ses divins motifs..... 290
V — Et les sacrements..... 296
VI — Et la sainte messe..... 300
VII — Méthode pour entendre la messe..... 304
VIII — Manière de célébrer la messe..... 309
IX — Et la récitation de l'office..... 314
X — Et l'Homme-Dieu..... 319
XI — Et la très sainte Vierge..... 325
XII — Et nos saints patrons..... 331

Section II — L'Esprit de prière

XIII — Sa description..... 337
XIV — Son prix inestimable..... 342
XV — Sa nécessité..... 347
XVI — Son efficacité..... 352
XVII — Ses qualités..... 357
XVIII — Sa perfection..... 362
XIX — Ses motifs..... 367
XX — Ce qu'il faut demander..... 372
XXI — Les prières communes..... 377
XXII — Apostolat priant..... 382
XXIII — Persévérance..... 387

Section III. — L'Esprit d'oraison

XXIV — Sa nature et son prix..... 394
XXV — Règles de la méditation..... 400

XXVI — Conversation affectueuse avec le ciel.... 406
XXVII — Autres manières de méditer..... 411
XXVIII — Dans les lectures spirituelles..... 416
XXIX — Difficultés et aridités..... 421
XXX — Liberté d'esprit..... 425
APPENDICE..... 430

LIVRE DOUZIÈME

Section I. — L'Abnégation de soi-même

I — Ses caractères..... 437
II — Portrait de l'amour-propre..... 443
III — Jusqu'où elle s'étend..... 447
IV — Sources de l'amour-propre..... 453
V — Ses fruits précieux..... 457
VI — Et l'exemple du Maître..... 461
VII — Motifs particuliers..... 464
VIII — Condition de la paix intérieure..... 468
IX — Trois grands motifs..... 472
X — Ce qu'en pensent les saints..... 476
XI — Dans les charges et emplois..... 480
XII — Quelques pratiques..... 485
XIII — Dans le travail..... 491

Section II. — La patience

XIV — Sa définition..... 496
XV — Et la tristesse..... 500
XVI — Remèdes contre la mélancolie..... 505
XVII — Motifs principaux..... 511
XVIII — Pensées encourageantes et choisies..... 515
XIX — Ses avantages..... 520
XX — A l'école de Jésus-Christ..... 524
XXI — Et l'exemple des saints..... 529
XXII — Quelques moyens..... 534
XXIII — Pratiques diverses..... 539

Section III. — L'amour de la Croix

XXIV — Esprit de sainteté..... 544

XXV — Aspect général 549
XXVI — Son esprit particulier 552
XXVII — Illusions à éviter 557
XXVIII — Dans sa plénitude 561
XXIX — Et les croix corporelles 565
XXX — Et les peines spirituelles 570
XXXI — Et les aridités 576
APPENDICE ET CONCLUSION 581

FIN DE LA TABLE DU DERNIER VOLUME

CHAPITRES A MÉDITER

Pour une retraite ascétique de dix jours

(*4 exercices par jour*)

(Ouverture, la veille : L. x, c. 10).

1er jour	l. III, c. 16	l. X, c. 1	l. III, c. 15	l. I, c. 23
2e »	l. III, c. 18	l. X, c. 13	l. II, c. 24	l. II, c. 4
3e »	l. III, c. 7	l. X, c. 23	l. III, c. 2	l. VIII, 558
4e »	l. III, c. 9	l. V, c. 3	l. III, c. 27	l. I, c. 24
5e »	l. III, c. 14	l. VI, c. 6	l. VI, c. 2	l. III, c. 10
6e »	l. I, c. 20	l. VII, c. 11	l. VII, c. 13	l. VII, c. 12
7e »	l. VII, c. 26	l. VII, c. 19	l. VII, c. 14	l. VIII, c. 18
8e »	l. XI, c. 21	l. IV, c. 4	l. IV, c. 16	l. IV, c. 21
9e »	l. III, c. 25	l. III, c. 12	l. IV, c. 28	l. III, c. 23
10e »	l. III, c. 24	l. III, c. 31	l. X, c. 30	l. XI, c. 11

(Clôture l. II, c. 21).

TABLE ALPHABETIQUE SOMMAIRE

Nota bene. — *Ouvrir le livre au jour du mois indiqué. Une rapide inspection du chapitre permet de trouver le sujet cherché.*

Abnégation. — Voir table du livre XII.
Adam. — 11 février.
Administration. — t. 2, p. 529.
Adoration. — 1er Nov.
Affabilité. — 23 avril.
Affections sensuelles. — 25 juin.
Ambition. — 18 fév.; 18 sept.
Ame. — 16 mars.
Ames. — 28 et 29 avril.
Amitié. — 1er et 26 mars; 1er, 2 et 8 avril.
Amitiés particul. — 20 avril; 26 sept.
Amour de Dieu. — 21 mars; 9 et 16 avril; t. 2, p. 566; 19 déc.
Amour envers Dieu. — 3 mars.
Amour du prochain. — Voir table du livre IV.
Ange. — 17 mars; 12 nov.
Antipathie. — 3 avril.
Aridités. — 4 mars; 29 nov.
Aumône. — 23 avril; 17 mai.
Avarice. — 18 sept.

Baptême. — 7 janv.; 19 mars.
Bethléem. — 18 mars.
Bienfaits de Dieu. — 10 fév.; 3 mars.
Biens temporels. — 10 et 18 fév.; 20 nov.
Bonheur. — 1er et 26 fév.

Calomnie. — 4 avril.
Caractère. — T. 2, p. 549.
Célibat. — 2 juin.

Charges. — 11 et 30 juil.; 11 déc.
Charité. — V. table du livre III.
Chartreux. — 8 oct.
Chasteté. — Voir table du livre VI.
Chemin de la Croix. — 27 nov.; 20 déc.
Chroniques. — 28 juil.
Ciel. — 24 et 27 fév.; 17 mars.
Cœur. — 22 avril; 5, 19 et 25 juin; 5 sept.
Colère. — 4 août, 27 sept.
Compassion. — 25 et 30 avril.
Communion. — 31 mars; 11 et 30 juin; 5 nov.
Compte de conscience. — 31 juil.
Concupiscence. — 4 juin.
Confession. — 24 janv.; 6 fév.; 29 août; 5 nov.
Confiance. — 5, 9 et 22 fév.
Conformité à la volonté de Dieu. — 23 mars.
Confortable. — 26 mai.
Consolation. — 22 fév.; 26 juin; tome II, p. 571.
Constance. — 30 sept.
Conversation. — 24 et 29 avril; 24 juin; 12 et 13 oct.
Correction. — 19 et 27 avril.
Correspondances. — 24 mai.
Corps. — 4 juin.
Coulpe. — 31 juillet.
Crainte. — 4 fév.; 5 mars.
Création. — 16 mars.
Créatures. — 17 mars.
Crédibilité (*motifs de*). — 2, 3 et 4 janv.
Critique. — 5 avril; 26 juil.
Croix. — Voir table du livre XII.
Crucifix. — 27 mars.
Culte. — 25 janv.
Curiosité. — 22 juin; 18 oct.

Débilité. — 17 juin.
Découragement. — 7, 8 et 10 fév.; 16 juin.
Défaut dominant. — 19 sept.
Démons. — 10 fév.; 4 juin.
Désirs. — Tome II, p. 563.
Dévotion. — 8 oct.; 1er nov.
Dieu. — 11 fév.; 20 mars; 25 oct.; 4 nov.
Direction. — 8 fév.; 21 juin; 19 juil.; 29 août; 29 sept.; tome II, p. 379 et 529.
Discipline. — 29 juil.

Discrétion. — 19 avril.
Dissipation. — 13 janv.; 3 et 4 oct.
Docilité. — Voir *Direction.*
Doctrine catholique. — 2 janv.
Domestiques. — 25 mai.
Dons du Saint-Esprit. — 20 fév.
Douceur. — Voir table du livre VIII.
Doute. — 9 janv.
Duplicité. — T. II, p. 531.

ECONOMIE. — 28 mai.
Ecriture Sainte. — 28 janv.; 28 juin.
Edification. — 21 avril.
Eglise. — 3 et 9 janv.
Elévations. — Tome II, p. 553; 19 nov.
Embûches. — 5 juin.
Empressement. — 18 oct.
Envie. — 4 et 11 avril.
Epreuves. — 29 janv.; 30 déc.
Espérance. — Voir table du livre II.
Eucharistie. — 21 janv.; 18, 29 et 31 mars; 30 juin; 14 juil.
Evêques. — 26 janv.
Examens. — 9 janv.; 25 juil.; 21, 22, 23 et 24 octobre.

FACULTÉS. — 1er oct.
Famille *(esprit de)*. — 19 avril.
Ferveur. — 13 janv.; 8 mars.
Fin de l'homme. — 15 mars.
Fins dernières. — 23 janv.; 23 juin.
Flatterie. — 12 avril.
Foi. — Voir table du livre I.
Force. — 3 sept.
Frugalité. — 27 mai.

GALLICANISME. — 17 janv.
Gourmandise. — 27 mai; 24 sept.
Grâce *(signes d'état de)*. — 28 février.
Grâces. — 14 et 20 février.

HAINE. — 6 et 7 avril.
Hospitalité. — 23 avril.
Humilité. — Voir table du livre VIII.

IMAGINATION. — 14 et 16 sept.
Imitation de Notre-Seigneur, — 16 avril; 12 sept.; 20 oct.; 10 nov.
Impie. — 10 janv.
Impureté. — 6 juin.
Incrédule. — 15 janv.

Indépendance. — 6, 7 et 9 juill.
Ingratitude. — 13 mars ; 7 mai.
Instruction chrétienne. — 8 janv.
Intention pure. — 24 et 31 mars.

Jésus-Christ. — 18 et 27 mars ; 17 oct.
Jésus-modèle. — Voir *Introduction*, t. 1, p. 51 et 54 ; 20 janv. ; 16 avril ; 19, 26 et 31 mai ; 13 juill. ; 7 et 18 août ; 9 oct. ; 4 et 9 nov. ; 1, 6 et 20 déc.
Jeûne. — 18 juin.
Joie. — 30 mai ; 27 et 29 juin.
Jugement. — 22 fév. ; 5 déc.
Jugements téméraires. — 4 et 5 avril.

Laïques. — 26 janv. ; 29 avril.
Laisser aller. — 18 sept.
Lectures pieuses. — 28 juin ; 28 nov.
Libéralisme. — 10 janv.
Liberté d'esprit. — 30 nov.
Litanies des saints. — 22 nov.
Livres de Prix. — 29 avr.

Malades. — 25 et 26 avril ; 27 juil. ; 22 sept. ; 28 oct. ; 29 déc.
Mansuétude. — 1er août et table du livre viii^e^.
Mariage. — 2 juin.
Marie. — Voir au mot : Vierge.
Martyre. — 4 janv.
Médecin. — 27 juil.
Médisance. — 5 avril.
Méditation. — V. Introduction ; 25 et 26 nov.
Mélancolie. — 27 sept. ; 16 déc.
Mérite. — 24 mars ; 10 juil.
Messe. — 6, 7 et 8 nov.
Miracle. — 2 et 3 jan.
Misanthropie. — 3 avril.
Miséricorde. — 12 fév.
Missions. — 30 janv. ; 19 août.
Missionnaire. — 15 mai.
Modération. — 2 août ; 28 sept.
Modestie et tenue. — 22 juin ; 15, 16 et 17 oct.
Mollesse. — 14 juin.
Monde. — 6, 8 et 23 mai ; 5 juin ; 10 et 28 sept. ; 2, 4, 11 et 28 oct.
Moquerie. — 12 avril.

Moribonds. — 25 avril; 27 juil.
Mort. — 23 janv.; 22 fév.; 23 juin; fin du tome 3.
Mortification. — Voir table du livre IX.
Mystère. — 9 janv.

Obéissance. — Voir table du livre VII.
Objets de piété. — 25 janv.
Occasions de péché. — 5 mars; 5, 13, 20 et 21 juin.
Œuvres. — 6 fév.
Office divin. — 9 nov.
Oisiveté. — 5 juin.
Oraison. — 31 janv.; 24 nov.; voir au mot : *Méditation.*
Oraisons jaculatoires. — 29 et 30 oct.
Orateur. — 14 juin.
Orgueil. — 4 et 16 juin; 7 juil.; 14 août; 2 et 4 déc.

Pape. — 17 et 26 janv.
Pardon. — 10, 14 et 19 fév.
Parents. — 24 mai; 26 sept.
Paresse. — 7 juil.; 29 déc.
Passion de N. S. — 10 nov.
Passions. — 19 fév.; 7 et 8 sept.
Patience. — Voir table du livre XII.
Patrie. — 24 mai; 5 oct.
Patrons. — t. 1, p. 11; 22 janv.; 12 nov.
Pauvres. — 25 avril; 23 mai; 9 juillet.
Pauvreté. — Voir table du livre V.
Péché. — 12 fév.; 8 et 11 mars; 8 juil.
Péché originel. — 4 sept.
Pénitence. — 11 mars; 20 et 21 sept.
Pensées mauvaises. — 23 juin.
Perfection. — 8 mars.
Permissions. — 4 mai.
Persévérance. — 3, 17 et 21 fév.; 24 sept.; 23 nov.
Personnes consacrées. — 3 juin.
Pharisaïsme. — 12 avril.
Piété. — Voir table du livre XI, plus : 2 et 3 nov.
Politesse. — 16 oct.
Prédestination. — 14 mai; 15 nov.
Prédicateurs. — 30 janv.; 8 et 10 août; 20 nov.
Présence de Dieu. — Voir table du livre X.
Présomption. — 8 fév. 5 juin.
Presse. — 30 janv.; 29 avril.

Prêtre.— 26 janv.; 11 déc.
Prière. — Voir table du livre XI, plus : 22 mars ; 15 juin ; 6 et 7 oct. ; 16 déc.
Privations. — 30 mai.
Promesses de Dieu. — 14 et 15 fév.
Prophéties. — 2 janv.
Providence. — 17 mars ; 13 mai.
Prudence. — 19 janv. ; 3 et 6 fév. ; 13 juin ; 23 juil. ; t. II, p. 527 ; 22 et 29 sept.
Pureté de cœur. — 10 août.
Purgatoire. — 30 avril.

Raison. — 16 janv.
Rancune. — 3 avril.
Rapports. — 4 avril.
Rebuts (*amour des*). — 29 mai.
Recueillement. — Voir table du livre X
Rédemption. — 13 févr.
Règle. — 16, 19 et 28 juil.
Religion. — 1er nov.
Renoncement. — Voir table du livre XII, plus : 6 mai.
Réparation. — 28 mars.
Repas. — 14 oct.
Respect. — 18 et 23 avril.
Respect humain. — 7 et 8 janv.
Résolutions. — 25 juil.
Résurrection. — 23 févr.
Retraite. — 23 janv.
Richesse. — 5, 9 et 16 mai.
Rosaire. — 27 nov.
Routine. — 7 juil.

Sacerdoce. — 26 janv.
Sacré-Cœur. — 28 mars ; 10 nov.
Sacrements. — 11 juin.
Sainteté. — t. 1, p. 53.
Saints. — 3 et 22 janv.
Salut. — 30 sept.
Sauvages. — 18 mai.
Scandale. — 21 avril.
Science. — 19 oct.
Scrupules. — 28 janv. ; 7 fév. ; 27 sept. ; 29 nov. ; 30 et 31 déc.
Sens. — 17, 23 et 24 sept.
Signe de la croix. — 25 janv.
Silence. — 12, 13 et 14 oct.
Simplicité. — t. 2, p. 531.
Sœurs de charité. — 7 oct.
Solitude. — 6 et 11 oct.
Soupirs vers le ciel. — 27 févr.
Stratégie spirituelle. — 1 et 18 sept. ; 30 déc.
Style. — 30 janv.
Superflu. — 8 et 16 mai.

Supérieurs. — 20, 23, 29 et 30 juil.; 2 et 7 août.
Surérogatoire. — 30 nov.

TENDRESSE. — 13 avril.
Tempérance. — 17 juin; 28 sept.
Tentations. — 27 et 28 janv.; 12 et 15 juin; 28 oct.
Terre (*mépris de cette*). — 26 févr.
Tiédeur. — 14 janv.; 9 mars; 2 oct.
Toucher. — 25 sept.
Travail. — 19 et 28 oct.; 13 déc.
Tribunal de la pénitence. — 24 janv.
Trinité (*Sainte*). — 30 mars.
Tristesse. — 26 juin 15; déc.
Trouble. — 16 et 23 juin.

VALÉTUDINAIRES. — 26 avril.
Veilles. — 18 juin.
Velléités. — 17 août.
Vengeance. — 3 avril.
Vérités éternelles. — 17 et 26 mai.
Vertus. — t. 1, p. 51; 31 août; 7 oct.; 1er et 3 déc.
Vêtements. — 26 mai.
Vie commune. — 26 mai.
Vie (*détachement de la*) — 27 févr.
Vie (*réalités de la*). — 20 et 31 oct.
Vierge (*Sainte*).— 16 févr.; 17 oct.; 11 et 16 nov.
Violence. — 12 avril.
Virginité. — 1er, 7 et 8 juin.
Vision béatifique. — 24 févr.
Visite au S. Sacrement. — 27 nov.
Vocation. — t. 2, p. 544.
Volonté de Dieu. — 23 mars.
Volonté propre.—10 juill.; 2 et 4 déc.

ZÈLE. — 30 janv.; 25 mars; 28 et 29 avril.

PARIS. — IMP. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17. — S.